



HAL
open science

**Ecriture de la domination en Amérique Centrale
(Guatemala) et en Guinée Equatoriale: une traversée
critique des romans de Miguel Ángel Asturias, El papa
verde (1954), et de Donato Ndongo-Bidyogo, Los
poderes de la tempestad (1997)**

Adjo N'Go Rosine Bohoussou

► **To cite this version:**

Adjo N'Go Rosine Bohoussou. Ecriture de la domination en Amérique Centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale: une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, El papa verde (1954), et de Donato Ndongo-Bidyogo, Los poderes de la tempestad (1997). Littératures. Université de Perpignan, 2024. Français. NNT : 2024PERP0012 . tel-04812767

HAL Id: tel-04812767

<https://theses.hal.science/tel-04812767v1>

Submitted on 1 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE DE DOCTORAT

Ecriture de la domination en Amérique Centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale. Une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, *El papa verde* (1954), et de Donato Ndongo-Bidyogo, *Los poderes de la tempestad* (1997)

Présentée en vue de l'obtention du grade de docteur
en **Études hispaniques et Latino-américaines de l'Université de Perpignan Via Domitia**

École Doctorale n°544-INTERMED

Présentée par **Adjo N'go Rosine BOHOUSSOU**

Dirigée par **Victorien LAVOU ZOUNGBO**

Co-dirigée par **Clothilde ALLELA-KWEVI**

Soutenue publiquement **05 juillet 2024** devant le jury composé de

Justo Bolekia BOLEKA, Professeur, Universidad de Salamanca	Rapporteur et Jury
Luciana CALADO DEPLAGNE, Professeure, Universidade Federal de Paraíba	Rapporteur et Jury
Cécile Elisabeth-BERTIN, Professeure, Université de Limoges	Présidente du Jury
Théophile KOUI, Professeur Emérite, Université Félix Houphouët Boigny de Cocody (Côte d'Ivoire)	Jury invité
Landry-Wilfrid MIAMPIKA, Professeur, Universidad de Alcalá de Henares	Jury
Victorien LAVOU ZOUNGBO Professeur, Université de Perpignan <i>Via Domitia</i>	Directeur
Clotide Chantal ALLELA-KWEVI, Professeure, Université Omar Bongo	Co-directrice de thèse



**Ecriture de la domination en Amérique centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale.
Une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, *El papa verde* (1954), et de
Donato Ndong-Bidyogo, *Los poderes de la tempestad* (1997)**

DEDICACE

Je dédie ce travail à mes parents, N'dri Bohoussou et Kouamé Akissi Justine, et aussi à tous ces enfants de pauvres africains subsahariens dans le monde qui luttent jour et nuit afin de survivre dans un système capitaliste qui broie les plus faibles. Je pense ici à tous ces braves jeunes qui meurent dans le désert du Sahara et à ceux qui resteront à jamais engloutis dans le ventre de la Méditerranée.

Je vous remercie, maman et papa (×), d'être toujours là pour nous, mes sœurs, frères et moi-même.

REMERCIEMENTS

En premier lieu, mes remerciements vont à l'endroit du Professeur Victorien Lavou Zoungbo, directeur de cette thèse et Coordinateur principal du GRENAL (Groupe de Recherche et d'Etudes sur les Noirs-e-s d'Amérique Latine). Je le remercie vivement pour ses conseils, sa disponibilité, sa patience, sa compréhension et pour tout le temps qu'il a consacré à ce travail. En plus de la passion pour la littérature et du plaisir pour la recherche, avec lui j'ai appris à travailler avec constance et humilité, à être toujours reconnaissante de tout ce que les autres peuvent nous apprendre et nous apporter.

Cher professeur Lavou, je veux vous témoigner, toute mon estime et ma reconnaissance et vous remercier pour votre soutien et votre sincérité qui ont toujours été importants dans l'évolution de mon travail. J'ai beaucoup appris auprès de vous et je suis fière de dire que j'ai eu plaisir à travailler avec vous.

Je remercie la co-directrice de cette thèse, le Professeur Clotilde Chantal Allela-Kwevi pour ses précieux conseils, sa disponibilité, et sa contribution bienveillante à l'élaboration de ce travail.

J'exprime ici ma profonde gratitude au Professeur Gouda Gnahore Victor qui fut le directeur de mon mémoire en Master I et le co-directeur en Master II, pour tous ses enseignements, ses encouragements et ses conseils qui m'ont été d'un apport inestimable. Dans cette même mesure, je remercie le Professeur N'goran David, Professeur titulaire au Département de Lettres Modernes (Littérature générale et comparée) à l'Université Félix Houphouët Boigny qui a permis mon inscription en Master II et en première année de thèse ; il m'a aussi encouragée et aidée dans l'obtention d'une bourse qui m'a permis de faire un stage doctoral à l'Université de Perpignan.

Mes remerciements appuyés vont à l'endroit des Professeurs Joseph-Désiré Otabela, M'baré N'gom, pour leur lecture préalable de mon travail ; cela m'a permis de mieux prendre

en compte certains points qui méritaient d'être mieux précisés ou renforcés. J'exprime ces mêmes remerciements aux Professeurs Kouï Théophile, Cécile Elisabeth-Bertin, Justo Bolekia Boleká, Luciana Deplagne, Clotilde Chantal Allela Kwevi, Landry-Wilfrid Miampika qui ont accepté de faire partie du jury de cette thèse ; je compte bien suivre leurs conseils, judicieux qui, à l'issue de la soutenance, me permettront peut-être de présenter une version beaucoup plus aboutie de mon travail.

Je remercie infiniment le Professeur Théophile Kouï, Professeur titulaire émérite, pour sa médiation auprès du Professeur Victorien Lavou qui a finalement conduit à mon inscription en thèse à l'Université de Perpignan. Je lui suis profondément reconnaissante car sans son intervention, l'obtention de la bourse de stage doctorale pour l'université de Perpignan n'aurait pas été possible.

Je remercie également la Professeure Inmaculada Díaz Narbona qui a accepté de superviser mes travaux pendant les six mois que j'ai passés à Cadiz dans le cadre du programme Erasmus+ KA107.

C'est aussi le lieu de remercier Mme Maïmouna Sankhe de l'Université Gaston Berger de Saint-Louis (Sénégal) pour ses encouragements. Je ne saurais oublier les Professeurs Akrobou Agba Ezechiél, l'un des Coordinateurs des bourses Erasmus de Cadiz (2019-2020), Djandue Bi Drombe, Coordinateur des bourses Erasmus de Granada (2020-2021), et Jean Yao Arsène, Koné Ténon pour leurs conseils et encouragements, Koua Kadio Pascal, actuel Directeur du Département d'Espagnol, pour sa magnanimité, et Michel Yapi, grâce à qui j'ai pu bénéficier de la bourse Erasmus de trois mois à Granada.

Un grand merci aux Ekobi@s (Justine Waniteme Silué, Kossi Etonam, Emilie Leroux, doctora Sara Montoya, Dacko Jean-Patrice, doctora Kathy Angamboue et Eugenie Jacquet) et une attention spéciale/particulière au Docteur Yeison Arcadio Meneses Copete et à Ariel Osvaldo Tapia Medina (docteur en puissance), mes frères en ekobiedad.

A ma famille, qui, au-delà de la distance, n'a pas cessé de m'encourager et de m'apporter son soutien tout au long de ces années d'étude, quelquefois difficiles, j'exprime toute ma gratitude et mes remerciements. Je cite ici Aka Aya Françoise, ma sœur aînée qui est comme une mère pour moi, docteur Aka Ehui Constantin, Kouassi Amani Bruce Stéphane, mon deuxième grand frère et mes petits.es frères et sœurs Bohoussou Kouamé Richard, Bohoussou Aya Nina, Bohoussou Amoin Raïssa et Bohoussou Kan Martial.

Je ne manquerai pas de remercier mes oncles et tantes Yao Brou Paul, tonton Matias, tante N'guessan Kan, Yao Ferdinand et Yao Kouakou Michel, qui n'ont cessé de soutenir toute la famille lorsque les attentes n'étaient pas au-delà de leurs pouvoirs d'agir. Je vous remercie du plus profond du cœur.

J'adresse également mes remerciements à tous mes cousins, ami-e-s et condisciples qui m'ont été d'une aide constante pendant les moments difficiles liés à la préparation de cette thèse. Je cite ici Yao Roméo, Jean De La Croix, Kouassi Dawole Emeline Bohoussou, Rosine Djadji et Marie-Ange Affroumou. Je vous sais gré de votre accueil et de toute votre bienveillance à mon égard.

Je sais gré aussi à mon Université d'origine, Université Félix Houphouët Boigny, pour les enseignements que j'y ai reçus, à l'Ecole Doctorale (ED 544) de l'Université de Perpignan et au CRESEM d'avoir participé au financement de mon séjour de recherche en Côte d'Ivoire, à la fin de l'année 2022, dans le cadre des recherches sur les plantations bananières implantées en Côte d'Ivoire.

EPIGRAPHE

« Encore une fois, l'objectif du colonisé qui se bat est de provoquer la fin de la domination. Mais il doit également veiller à la liquidation de toutes les non-vérités fichées dans son corps par l'opresseur. »

Extrait de, *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon, Editions Maspéro, Paris, 1976, p. 9.

RESUME

Que dit et que peut la littérature, notamment dans les sociétés qui ont été marquées par la colonisation ? Tels sont les deux grands questionnements auxquels tente de répondre cette thèse. Préparée sous la direction du Professeur Victorien Lavou (Université de Perpignan, France) et sous la codirection du Professeure Clotilde Chantal Allela-Kwevi (Université Omar Bongo, Gabon), ma thèse a pour titre : « Ecriture de la domination en Amérique centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale. Une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, *El papa verde* 1954, et de Donato Ndongo-Bidyogo, *Los poderes de la tempestad* 1997 ».

Miguel Ángel Asturias et Donato Ndongo-Bidyogo représentent deux grandes figures de la littérature moderne et contemporaine du Guatemala et de la Guinée Equatoriale. Leurs romans font état, à la fois, de la mauvaise gouvernance, de la terreur instituée par les régimes en place (cela est plus visible dans *Los poderes de la tempestad* (1997), et de la domination étatsunienne sur le Guatemala mais aussi sur le reste de l'Amérique centrale. Réaliser une traversée critique de ces deux romans et, au-delà, de ces deux régions du Monde constitue l'un des objectifs principaux de cette étude. C'est en cela que réside, à mon humble avis, son originalité. En effet, il existe peu de travaux universitaires d'envergure qui proposent une telle démarche privilégiant deux écrivains que tout ou presque oppose, sauf peut-être le fait que leurs deux pays aient été colonisés par l'Espagne. Cela dit, si la critique autorisée les reconnaît comme des écrivains engagés, ils n'ont pas moins le souci de produire une littérature engageante. On entend par là qu'on ne doit pas réduire leurs productions à un pamphlet dans lequel ils dénoncent de manière réaliste les malheurs que traversent leurs pays respectifs. Il convient donc de ne pas perdre de vue la dimension « fictive » de leurs textes. Finalement, ce travail tente, à partir d'une perspective critique de la « traversée » (J.G. Bidima), de rendre compte des rapports complexes entre littératures, sociétés et subjectivités dans les sociétés postcoloniales.

Mots-clés : M.A., Asturias, Donato Ndongo-Bidyogo, Domination, Traversée, Dictature, Plantation bananière, Guatemala, Guinée Equatoriale.

RESUMEN

¿Qué dice y qué puede la literatura, sobre todo en sociedades marcadas por la colonización ? Éstas son las dos preguntas principales a las que intenta responder esta tesis. Elaborada bajo la dirección del Profesor Victorien Lavou (Université de Perpignan, France) y de la Profesora Clotilde Chantal allela-Kwevi (Université Omar Bongo, Gabon), se titula : « *Ecriture de la domination en Amérique centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale. Une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, El papa verde 1954, et de Donato Ndongo-Bidyogo, Los poderes de la tempestad 1997* ». Miguel Ángel Asturias y Donato Ndongo-Bidyogo son dos grandes figuras de la literatura moderna y contemporánea de Guatemala y Guinea Ecuatorial. Sus novelas abordan el mal gobierno, el terror instaurado por los regímenes (esto es más visible en *Los poderes de la tempestad* (1997) y la dominación de Estados Unidos sobre Guatemala y el resto de Centroamérica. Proponer un atravesado crítico entre estas dos novelas y, más allá, entre estas dos regiones del Mundo es también uno de los principales objetivos de la tesis. Ahí radica a mi modo de ver su originalidad. En efecto, existen pocos trabajos académicos de gran envergadura que enfocan de esta manera a dos escritores que todo opone, salvo quizás el hecho de que sus países fueron colonizados por España. Dicho esto, si los críticos autorizados les reconocen como escritores comprometidos, no por ello están menos preocupados por producir una literatura atractiva. Esto significa que su obra no debe reducirse a un panfleto en el que denuncian con realismo las desdichas en sus respectivos países. Por lo tanto, no hay que perder de vista la dimensión "ficticia" de sus textos. Por ende, este trabajo intenta dar cuenta, desde la perspectiva crítica de la « traversée » (J.G. Bidima), de las complejas relaciones entre literaturas, sociedades y subjetividades en sociedades poscoloniales.

Palabras clave : Miguel Ángel Asturias, Donato Ndongo-Bidyogo, Atravesado, Dominación, Dictadura, Plantación bananera, Guatemala, Guinea Ecuatorial.

SUMMARY

What does literature say and what can it do, especially in societies that have been marked by colonisation? These are the two main questions that this dissertation tries to answer. Prepared under the supervision of Professor Victorien Lavou (Université de Perpignan, France) and codirection of Professor Clotilde Chantal Allela-Kwevi (Université Omar Bongo, Gabon), it is entitled: « Ecriture de la domination en Amérique centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale. Une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, *El papa verde* (1954), et de Donato Ndongo-Bidyogo, *Los poderes de la tempestad* (1997) ». Miguel Ángel Asturias and Donato Ndongo-Bidyogo are two great figures of modern and contemporary literature from Guatemala and Equatorial Guinea. Their novels deal with bad governance, the terror installed by the regimes in place (this is most visible in *Los poderes de la tempestad* (1997), and the domination of the United States over Guatemala and the rest of Central America. To propose a cross-view between these two novels and, beyond, between these two regions of the World is also one of the main objectives of the dissertation. Indeed, there are few large-scale academic works that cross-reference the writing of these two writers, who have almost everything in contrary, except perhaps the fact that their countries were colonized by Spain. That said, if authorized critics recognize them as engaged writers, they are no less concerned with producing an engaging literature. This means that their works should not be reduced to a pamphlet in which they realistically denounce the misfortunes of their respective countries. The 'fictional' dimension of their novels should therefore not be lost sight of. Finally, this thesis attempts, from the critical perspective of “traversée” (J.G. Bidima), to account for the complex relationships between literatures, societies, and subjectivities in postcolonial societies.

Keywords: Miguel Ángel Asturias, Donato Ndongo-Bidyogo, Crossing, Domination, Dictatorship, Banana plantation, Guatemala, Equatorial Guinea

TABLE DES MATIERES

DEDICACE	II
REMERCIEMENTS.....	III
EPIGRAPHE	VI
RESUME.....	VII
RESUMEN	VIII
SUMMARY	IX
TABLE DES MATIERES.....	X
INTRODUCTION	1
PREMIERE PARTIE : POETIQUES, ENJEUX HEURISTIQUES, IMAGINAIRES ET POLITIQUES ...	14
CHAPITRE I-APPROCHES THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE	15
<i>I-De la domination : Approche lexicale, sémantique et idéologique.....</i>	<i>15</i>
1- Approche lexicale	15
2-Approche sémantique et idéologique de la domination	25
<i>II : De la théorie et de la méthodologie, compte rendu personnel d'une expérience pédagogique.....</i>	<i>35</i>
CHAPITRE II : CHOIX MOTIVE DU CORPUS ET DES AUTEURS, HYPOTHESES ET QUESTIONNEMENTS.....	44
<i>I : Choix motivé du corpus et des auteurs.....</i>	<i>44</i>
1-Choix de <i>El papa verde</i> (1954) et de <i>Los poderes de la tempestad</i> (1997).....	44
2-Choix des auteurs : Miguel Ángel Asturias (1899-1974) et Donato Ndongo-Bidyogo (1950-)	45
3. Hypothèse et questionnements.....	49

a-Hypothèse	49
b-Questionnements	50
DEUXIEME PARTIE : ITINERANCES, MEMOIRES BIOBIBLIOGRAPHIQUES DES AUTEURS.	
QUELQUES POINTS D'ANCRAGES	51
CHAPITRE I : DES AUTEURS : PARCOURS PERSONNELS, PRODUCTIONS ET RECONNAISSANCES SYMBOLIQUES	
(PRIX, CONGRES, THESEES, MEMOIRES).....	52
<i>I-Miguel Ángel Asturias, une mémoire biographique succincte.....</i>	<i>52</i>
1-Parcours personnel	55
2-Productions littéraires et reconnaissances symboliques	59
a-Production littéraire.....	60
b-Reconnaissance symbolique et institutionnelle	63
3-Sa vie politique et sociale.....	65
a- Engagement politique et littéraire	65
b- Influences et compagnonnages intellectuels	66
<i>II-Donato Ndongo-Bidyogo, mémoire biographique.....</i>	<i>70</i>
1-Parcours personnel de Donato Ndongo-Bidyogo	74
2-Productions littéraires et reconnaissances symboliques	79
a-Productions littéraires à ce jour	79
b-Reconnaissances symboliques.....	80
3-Sa vie politique et sociale.....	84
a-Engagement politique et littérature	84
b-Ses influences et compagnonnages intellectuels	87
CHAPITRE II : GUINEE EQUATORIALE : DE LA COLONIE A L'INDEPENDANCE. BREVE RECENSION HISTORIQUE	
(XV-XXI)	93
<i>I-La période portugaise en Guinée Equatoriale.....</i>	<i>99</i>

<i>II-La période espagnole en Guinée Equatoriale (1777-1858).....</i>	<i>104</i>
1-La signature des accords de San Ildefonso (1777) et de Pardo (1778) et les difficultés liées à l'occupation des îles (1777-1858)	105
2- La pleine occupation et la colonisation de la Guinée Espagnole jusqu'à l'indépendance (1856-1968)	113
a-Mise en place de la colonisation et la politique d'acculturation des Indigènes (populations locales) (années 1900)	119
b-La marche vers l'indépendance de la Guinée Equatoriale	129
<i>III-La marche vers l'indépendance : De la dictature inaugurale (1968) à la seconde dictature (1979 à nos jours)</i>	<i>134</i>
1-Du règne de Macías Nguema (1968-1979) au coup d'Etat de Teodoro Obiang (1979 à nos jours)	136
a-Guinée Equatoriale, « <i>materia reservada</i> »	138
b-La fin de la dictature Nguemiste	142
2-Le règne de Teodoro Obiang Nguema (de 1979 à nos jours)	143
a-Les accords signés après la prise de pouvoir par Teodoro Obiang	147
b-Parti unique et le début de la seconde dictature	149
CHAPITRE III : GUATEMALA : DE LA <i>CAPITANIA GENERAL</i> A L'IMPLANTATION DE LA UNITED FRUIT COMPANY (XVI^E – XXI^E)	155
<i>I-De la capitania general à l'indépendance et la création de la Fédération des pays d'Amérique centrale (XV^e-XIX^e siècles).....</i>	<i>156</i>
1-Création de la <i>capitania general</i> et les raisons de sa dislocation.....	156
a-Les raisons de la création de la <i>capitania general</i> du Guatemala	156
b-Les raisons de la dislocation de la <i>capitania general</i> du Guatemala.....	160

2-De l'indépendance à la doctrine Monroe jusqu'à la dislocation de la Fédération des pays de l'Amérique centrale (1821-1838).....	162
a-La création de la Fédération des provinces-Unies d'Amérique centrale et son effondrement	162
b-La doctrine Monroe et la domination nord-américaine.....	166
<i>II-De l'installation de la UFCO au renversement de l'ex-président Jacobo Arbenz en 1954</i>	
.....	168
1-Les terres occupées par la UFCO en Amérique centrale et les premiers planteurs de banane.....	173
a-La situation géographique des entreprises bananières.....	173
A-Les premiers producteurs de banane en Amérique centrale et les moyens de transport.....	174
a-Honduras.....	174
b-Guatemala.....	175
B-L'arrivée de Minor Keith et le début de l'exploitation à grande échelle de la banane.....	176
a-L'initiateur du commerce de la banane et la création de la UFCO	176
b- Les raisons de la fondation de la UFCO.....	179
c-Les rapports entre la UFCO et les autres entreprises de banane et les petits planteurs	180
2-La construction de chemins de fer et l'implantation de l'entreprise de banane ...	181
A-La demande interne et les types d'accords signés	181
a-Guatemala.....	182
b-Honduras.....	185

c-Les raisons de la signature des différents accords pour la construction des chemins de fer et la production de bananes en Amérique centrale	189
B-Concentration et centralisation du capital bananier et l'absorption des autres entreprises par la UFCO	190
<i>III-Le non-respect des accords signés par les entreprises bananières en Amérique centrale et le mauvais traitement des travailleurs et petits planteurs locaux.....</i>	<i>194</i>
1-Les accords non respectés	194
2-L'absorption d'autres entreprises bananières, les injustices subies par les planteurs locaux, les travailleurs et les petits commerçants	197
3-Les investissements des entreprises bananières dans d'autres domaines d'activité commerciale et le début du contrôle en Amérique centrale	199
4-Investissements et ingérence dans les affaires politiques locales	201
A-La hiérarchie dans le travail et l'origine des travailleurs	201
a-La hiérarchie dans le travail de la banane.....	202
b-L'origine des employés de la banane.....	203
c-Le salaire des travailleurs	206
B-L'exportation de la banane, le grand capital bananier face aux petits planteurs indépendants locaux	208
a-Le transport de la banane vers les Etats-Unis, racisme et la situation économique.....	212
b-Evasion fiscale et le déclin des entreprises bananières.....	214
c-La place de la banane dans le commerce extérieur de l'Amérique centrale..	215
C-Les compagnies bananières nord-américaines et leur ingérence dans la politique des différents pays d'Amérique centrale	216
a-le cas du Honduras	216

b-Le cas du Guatemala	219
c-L 'impact économique, social et politique des plantations bananières en Amérique centrale.....	221
TROISIEME PARTIE : CHOIX POETIQUES ET PRODUCTION DE SENS. PROPOSITIONS D'ANALYSE	224
CHAPITRE I : POUVOIR ET DOMINATION DANS <i>EL PAPA VERDE</i> (1954) DE MIGUEL ÁNGEL ASTURIAS ET <i>LOS PODERES DE LA TEMPESTAD</i> (1997) DE DONATO NDONGO-BIDYOGO.	233
CHAPITRE II : ANALYSE DU DISCOURS POLITICO-LITTERAIRE	241
<i>I-Perspective auctoriale.....</i>	<i>241</i>
A-Péritextes : Miguel Ángel Asturias et Donato Ndongo-Bidyogo	242
B-Manifestations de la perspective auctoriale dans les romans	244
a-La monstration	244
b-Des personnages relais	245
c-La place de la voix narrative dans les deux romans	247
d- La réticence auctoriale	248
<i>II- La question du référent littéraire : quelques interrogations rapportées à mon corpus </i>	<i>250</i>
CHAPITRE III-ESQUISSE D'UNE ANALYSE DES PERSONNAGES DANS <i>EL PAPA VERDE</i> (1954) ET <i>LOS PODERES DE LA TEMPESTAD</i> (1997)	258
<i>I-Geo Marker Thompson alias El papa verde ou Señor de cheque y de cuchillo navegador en sudor humano.....</i>	<i>261</i>
<i>II-Analyse du personnage du dictateur dans Los poderes de la tempestad (1997)</i>	<i>268</i>
CHAPITRE IV : LES MOTS/MAUX DU DICTATEUR : ENTRE PHATIQUE ET PERFORMATIF. EXEMPLE DE LA GUINEE EQUATORIALE A TRAVERS <i>LOS PODERES DE LA TEMPESTAD</i> (1997)	282

CHAPITRE V : PARATEXTUALITÉ ET ENJEUX NARRATIFS DANS <i>EL PAPA VERDE</i> : PROLÉGOMÈNES POUR UNE	
ANALYSE À VENIR	298
<i>I-Motivations</i>	298
1-Pourquoi étudier les paratextes ?.....	299
2-Choix des premières de couverture	300
<i>II- Trajet de lecture envisagé</i>	306
CONCLUSIONS PARTIELLES ET PROSPECTIVES.....	310
CHAPITRE VI-QUE PEUT LA LITTÉRATURE DANS LES SOCIÉTÉS POSTCOLONIALES ? L'ÉCRITURE DE DONATO	
NDONGO-BIDYOGO ET DE MIGUEL ÁNGEL ASTURIAS.	317
SYNTHÈSE CRITIQUE DE LA PARTIE ANALYTIQUE	328
CONCLUSION GÉNÉRALE	336
ANNEXES	346
ANNEXE 1 : Points de repère historiques sur la Guinée Equatoriale	349
ANNEXE 2 : _Quelques points de repères historiographiques sur Miguel Ángel	
Asturias : Histoire et politique, itinérance.	368
ANNEXE 3 : Autour des diasporas guinéo-équatoriennes dans le « Tout-	
monde » : politique, imaginaires et littératures	372
ANNEXE 4 : Entrevista a Donato Ndongo-Bidyogo por Koné Ténou.....	381
ANNEXE 5 : Rapport de fin d'étude de terrain sur les plantations bananières	
en Côte d'Ivoire.	414
QUELQUES ABREVIATIONS ET EXPLICATIONS SOMMAIRES	422
BIBLIOGRAPHIE	431
<i>I-Corpus</i>	432
<i>II- Les autres œuvres de Miguel Ángel Asturias et de Donato Ndongo Bidyogo.....</i>	432

1-Miguel Ángel Asturias	432
a-Ses ouvrages en langue espagnole	432
b-Ses traductions.....	433
2-Les œuvres de Donato Ndongo-Bidyogo	434
<i>III- Exégèses critiques des parcours et des œuvres de Miguel Ángel Asturias et de Donato Ndongo Bidyogo</i>	<i>438</i>
1- Miguel Ángel Asturias	438
2- Donato Ndongo-Bidyogo.....	441
<i>IV-Ouvrages théoriques, critiques et méthodologiques</i>	<i>443</i>
<i>V- Histoires littéraires, anthologies critiques, bibliographies et numéros spéciaux</i>	<i>446</i>
<i>VI-Quelques travaux sur la question de la domination/dictature.....</i>	<i>448</i>
<i>VII- Histoire, économie, société et littérature : Amérique Latine (Guatemala) Afrique (Guinée Equatoriale)</i>	<i>453</i>
1-Amérique Latine (Guatemala).....	453
2-Afrique (Guinée Equatoriale)	455
<i>VIII- Quelques ouvrages sur la postcolonie</i>	<i>465</i>

INTRODUCTION

Le Guatemala et la Guinée Équatoriale sont deux pays qui ont pour langue nationale l'espagnol du fait de leur passé colonial ; ces deux pays ont été en effet colonisés par l'Espagne à des périodes différentes de son histoire impériale.

Il convient de noter qu'à la différence du Guatemala, la Guinée Équatoriale a été temporairement colonie portugaise, espagnole et anglaise. J'y reviendrai longuement dans la partie réservée aux points d'ancrages historiques. En effet, le premier pays européen à être entré en contact avec la Guinée Equatoriale fut le Portugal (entre 1469 et 1474) qui, par la suite, l'a cédé aux Espagnols par le biais du traité de San Ildefonso en 1777 et du traité du Pardo en 1778 en échange de la colonie Sacramento en Amérique du Sud et d'autres territoires permettant de conforter les frontières du Brésil. Après la signature de ces accords, c'est l'Espagne qui, à son tour, fut contrainte d'accepter la colonisation de l'île de Fernando Poo, désormais Bioko, par les Britanniques de 1827-1845, puis l'Espagne la revendiquera à nouveau en 1845, année qui vit le débarquement des premiers colons espagnols en Guinée Equatoriale. Jusqu'à l'indépendance de la Guinée Équatoriale le 12 octobre 1968 ce pays restera une colonie espagnole.

Los territorios españoles del Golfo de Guinea fueron « descubiertos » en 1472 por dos aventureros lusos, Fernão Do Poo y Lopes Gonçalves, entonces al servicio de la Corona de Portugal. Pero ya en 1471, otros navegantes portugueses habían llegado a la isla de Annobón. Sin embargo los reyes de Portugal, más interesados en las « riquezas » de los territorios del « Nuevo Mundo », renunciarían muy pronto a su señorío sobre los territorios del Golfo de Guinea a favor de España, a cambio de la Isla de Santa Catalina y la Colonia de Sacramento en el Rio de la Plata. Por virtud del Tratado de La Granja de San Ildefonso en 1777 ampliado y ratificado por el de El Pardo en 1778, Portugal, cedía a España las Isla de Annobón y de Fernão Do Poo, así como « los puertos y costas opuestas a la dicha isla ». De este modo, la Corona española añadía entre 800.000 y 1.000.000 km² de territorio a su ya extenso y exhausto imperio. Así empezaba la aventura colonial de España en el África Subsahariana...la presencia española no se haría efectiva hasta muchos años más tarde, en 1843, con la ocupación de las islas de Corisco, Annobón y de las dos Elobey (Grande y Chico)¹.

¹ Donato Ndong Bidyogo et M'baré N'gom (éds), *literatura de Guinea Ecuatorial (Antología)*, Madrid, Sial/Casa de África Ediciones, 2000, p 12, 473 P.

S'agissant du Guatemala, il faut rappeler ici brièvement qu'avant son indépendance, ce pays faisait partie d'un ensemble de pays en Amérique centrale dénommé *Capitainerie générale du Guatemala* ou *Royaume du Guatemala*. Cette *capitainerie* était administrée par la Real Audiencia du Guatemala qui était dirigée par un président nommé par le monarque espagnol. Ce président occupait également les fonctions de gouverneur et de capitaine général. La Capitainerie générale était constituée par les républiques actuelles du Guatemala, du Belize, de El Salvador, du Honduras, du Nicaragua et du Costa Rica en plus de l'État mexicain du Chiapas et des provinces panaméennes actuelles de Chiriqui et de Bocas del Toro. En 1821 les cinq provinces de la Capitainerie générale-Chiapas, Guatemala, San Salvador, Coma Yagua ou Honduras et les provinces du Nicaragua et du Costa Rica proclamèrent leur indépendance de la monarchie espagnole. Il est important de noter que l'Espagne ne manifesta aucune réticence face à ce désir d'indépendance. En 1822, la plupart de ces provinces furent incorporées au premier empire mexicain après la chute d'Augustin de Turbide. En 1823, ces Républiques se réunirent en provinces-Unies d'Amérique centrale². Le Guatemala proclama alors son indépendance le 15 septembre 1821 mais regagna son autonomie en 1823 :

La Capitanía General de Guatemala se convirtió, en 1821, en república independiente sin un proceso previo de guerra de liberación ; España no opuso resistencia, en la agonía de su régimen colonial, como lo hizo en el resto del continente. El mantenimiento del dominio político en un territorio que no era vital para la economía de la Metrópoli se quebró entonces, cuando España perdió el control sobre el Virreinato de México³.

² Christophe Belaubre, « Frontières étatiques et réseaux sociaux : le projet de Fédération centraméricaine (1822-1827) », in *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2006/2 (no 53-2), p. 70-91. DOI : 10.3917/rhmc.532.0070. URL : <https://www-cairn-info.ezproxy.univ-perp.fr/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2006-2-page-70.htm> (Consulté le 07/10/2023)

³ Edelberto Torres-Rivas, *Interpretación del desarrollo social centroamericano : proceso y estructuras de una sociedad dependiente*, (primera edición), Chile, Editorial PLA, América Nueva, 1969, p. 11, 241 P.

Du fait de leur passé colonial, ces deux pays ont une littérature moderne écrite en langue espagnole. Dans les écrits de nos deux auteurs, on note une convergence thématique au sens où ils abordent les questions (des effets) de la dictature destructrice et de la domination ; ils évoquent aussi les questions politiques et économiques, l'ethnicisation et le tribalisme, en Guinée Équatoriale, et le racisme envers les Indiens et les Noirs, sans oublier l'emprise de l'impérialisme nord-américain, au Guatemala.

Il est important de noter que la littérature écrite guinéo-équatorienne est née de la colonisation espagnole ; de ce fait, elle était fortement marquée par l'assimilation et l'asservissement. Les premiers initiateurs de cette littérature étaient les missionnaires du Cœur Immaculé de Marie (séminaire de Banapá), dans l'île de Fernando Poo (Bioko) comme le démontre la citation suivante.

La revista misional *La Guinea Española* fue la cuna y el centro de irradiación de las primeras manifestaciones culturales en la Guinea colonial. Publicada por los misioneros del Inmaculado Corazón de María en el Seminario de Banapá, en la isla de Fernando Poo (hoy Bioko), el primer número sale a la calle en 1903. El objetivo de la revista, además de informar, era, como reza el lema que aparece en la portada interior debajo del título, "defensor y promotor de los intereses de la colonia" y, y por lo tanto, de la ideología colonial ⁴.

D'autres auteurs se contentaient de traduire les contes populaires et les histoires folkloriques dans la langue du colonisateur : « Se dedicaron a transcribir y a traducir al castellano, los relatos oídos en las veladas, o en los textos cantados o recitados por los griots⁵ ». Progressivement, ces écrivains se détachent de la simple traduction des récits traditionnels pour adopter des formes d'écriture différentes. Mais, contrairement aux écrivains des autres colonies

⁴ Donato Ndong-Bidyogo et M'baré N'gom, *Literatura de Guinea Ecuatorial (Antología)*, Madrid, Casa de África, 2000, p.16, 473 P.

⁵ Donato Ndong-Bidyogo et M'baré N'gom, *op. cit.*, p.17.

(Afrique, Amérique Latine, Caraïbes), qui ont très tôt pris la plume pour fustiger le système colonial, les Guinéo-Equatoriens n'utilisèrent pas véritablement l'écriture comme une arme de lutte contre le colonialisme.

C'est ce sur quoi Donato Ndongo-Bidyogo et M'baré N'gom mettent l'accent dans le passage ci-dessous :

La literatura guineana ha seguido una trayectoria completamente diferente a la de la literatura africana en general. Tampoco hubo una literatura de combate, o anticolonial, en la Guinea española, como fue el caso en las antiguas colonias francesa, británica o portuguesa⁶.

Il est important de noter qu'en Guinée Equatoriale, l'écriture de combat naît après l'indépendance. En effet, à la faveur de cette indépendance proclamée le 12 octobre 1968, une autre génération d'écrivains voit le jour. Leurs écrits seront fortement marqués par la situation politique et sociale de leur pays.

Après le départ des colons, l'enthousiasme des anciens administrés s'estompe avec l'arrivée des nouveaux dirigeants. L'euphorie des indépendances est rapidement remplacée par une désillusion profonde. Cela marque la fin d'un rêve, d'un espoir et le début d'une nouvelle période tragique caractérisée par la cruauté de la part du nouveau président, Macías Nguema. Tout comme leurs homologues africains et latino-américains, les auteurs guinéo-équatoriens de la diaspora vont écrire plusieurs œuvres pour dénoncer la politique effroyable qui était menée dans leur pays. La littérature guinéo-équatorienne va alors se focaliser sur la dénonciation politique et principalement sur les atrocités sous la dictature de Francisco Macías Nguema.

Cette dictature paralysa le pays pendant une décennie et réussit à faire fuir les intellectuels qui étaient contre ces agissements. Ceux-ci vont alors utiliser l'écriture pour

⁶Ibid., p 18.

révéler le sort de leurs compatriotes martyrisés. On vit alors l'entrée sur la scène littéraire de nombreux ouvrages dont des essais, des œuvres théâtrales, des œuvres poétiques et des romans qui décrivent la triste réalité de ce système dictatorial.

Cette thèse, je la conçois comme une traversée de la littérature guatémaltèque et de la littérature guinéo-équatorienne à travers l'analyse de *El papa verde* (1954) de Miguel Ángel Asturias et de *Los poderes de la tempestad* (1997) de Donato Ndong-Bidyogo. J'essaierai, autant que faire se peut, d'étudier la manière dont ces deux auteurs y représentent la domination. Mon objectif principal, à travers cette thématique, est de montrer les enjeux poétiques, politiques et imaginaires qui traversent ces deux romans⁷. Ce d'autant plus qu'il est question de deux auteurs postcoloniaux (à entendre à ce stade de mon travail de recherche dans le sens chronologique, à savoir d'après les indépendances). Quel pourrait donc être la particularité de leur regard sur leurs sociétés ?

Comment suis-je arrivée au choix du sujet de ma thèse ? Il est communément admis que le choix d'un sujet d'étude est tout sauf anodin. En effet, il y a toujours un événement qui pousse à en adopter un et à le privilégier. Pour ce qui me concerne, différents enseignements suivis en Côte d'Ivoire (Université Félix-Houphouët Boigny), depuis la première année jusqu'aux Masters, m'y ont conduite en quelque sorte. Ces cours qui portaient sur les parcours des littératures latino-américaine et guinéo-équatorienne, ils mettaient aussi l'accent sur l'histoire de la colonisation en Amérique Latine et la Guinée Equatoriale, sur l'engagement des intellectuels et sur les rapports entre les littératures de ces régions du monde et leurs sociétés. Toutefois, mes recherches en thèse m'ont amenée à m'intéresser aux particularités historiques et politiques de l'Amérique centrale. Dans l'un de ces cours dont je parlais, il a été question du

⁷ Je dois ici préciser que d'un point de vue critique et analytique, ma thèse concerne d'avantage l'examen des discours et les représentations historiques des conditions africaines (guinéo-équatoriennes) et centraméricaines (Guatemala). Elle s'appuie accessoirement sur la narratologie. L'analyse textuelle ou textualiste n'est pas, d'un point de vue méthodologique, ce que, en accord avec mon directeur de thèse, j'ai choisi de mettre en avant. J'ai privilégié en quelque sorte le transphrastique (syntagme nominal et verbal, leurs agencements) pour ainsi essayer de rendre compte de certains dispositifs narratifs à travers lesquels on peut lire et déchiffrer les enjeux liés à la domination dans mon corpus, au-delà du parti pris de vraisemblance que je note chez mes deux auteurs. D'où l'importance que je donne aux ancrages socio-historiques et à la référentialité dans cette thèse. D'où, entre autres choses.

poids politique et économique de la United Fruit Company (UFCO) en Amérique centrale ; j'ai donc voulu savoir comment la littérature rendait compte de cet aspect. Mon choix s'est donc porté sur la production littéraire de Miguel Ángel Asturias. Les questions de la dictature, exercée par des sujets postcoloniaux, du néocolonialisme et de la mauvaise gouvernance m'ont orientée vers l'œuvre de Donato Ndongo-Bidyogo qui est l'un des principaux auteurs de la littérature écrite moderne de la Guinée Equatoriale. Je m'apercevrai plus tard que ces différents points évoqués sont présents chez les deux auteurs, en dépit du fait que l'un soit Centraméricain et l'autre Guinéo-Equatorien. D'où le désir d'éprouver leurs productions littéraires, leurs parcours personnels, intellectuels et politiques ainsi que leurs engagements. Je devais aussi cerner comment chacun d'eux rendait compte de la domination.

Au cours de mes recherches, je me suis aperçue que la démarche que je propose est nouvelle voire novatrice. Je dois dire aussi que, en accord avec mon directeur de thèse, je devais éviter l'écueil de la recherche des équivalences et celui d'un grand déséquilibre dans le traitement dans mon sujet.

Cette itinérance brièvement retracée a conduit logiquement au choix de mon sujet de recherche.

Quel est son intérêt et où réside l'originalité de mon travail ?

Ma thèse porte sur l'étude de la domination, principalement sous sa forme politique et économique mais aussi imaginaire. Or on constate que jusqu'à aujourd'hui, il y a encore des régimes dictatoriaux ou autoritaires dans la plupart des pays d'Afrique et d'Amérique Latine (Amérique centrale). Sans oublier l'influence ou la mainmise persistante de certaines grandes puissances extérieures ou de compagnies multinationales dont les intérêts politiques, économiques et géostratégiques pèsent sur les politiques des pays antérieurement colonisés. C'est le cas au Guatemala mais aussi en Guinée Equatoriale.

Comme je l'évoquerai par la suite dans mon travail, la domination peut s'exercer de manière rigide, brutale ou, au contraire, de manière dissimulée, sournoise. Que ce soit par les « nouveaux dirigeants » ou par ces grandes puissances ou multinationales qui nient la domination qu'ils exercent en mettant en avant leur rôle de « sauveur de la Patrie ou de développeurs » des pays du tiers monde ou des pays dits émergents. Parfois, les intérêts des premiers croisent ceux des seconds ou les premiers doivent leur pouvoir et leur légitimité aux seconds qui les appuient et financent à travers un système de corruption implacable. Les débats actuels dans les opinions publiques, en Afrique ou en Amérique Latine, insistent de plus en plus sur ces contradictions, sur ces antinomies flagrantes.

Il me semble donc que les œuvres de Donato Ndongo-Bidyogo et de Miguel Ángel Asturias, permettent d'apporter un éclairage intéressant sur toutes ces questions persistantes. Ces œuvres posent aussi la question de savoir à quel point et dans quelles conditions la domination dont il est question peut être contestée dans sa nature et déjouée. Si chez Donato Ndongo-Bidyogo la domination apparaît comme totale et absolue, chez Miguel Ángel Asturias elle est décrite comme fragile et réversible. Comment expliquer cette différence de représentation de la domination chez ces deux auteurs ? Toute domination ne porte-t-elle pas déjà en elle-même, malgré ses justifications idéologiques, des failles et des fragilités ? Comment ou quand s'opèrent des basculements socio-politiques tendant à éradiquer la domination ?

Comme le dit Frantz Fanon : « *Encore une fois, l'objectif du colonisé qui se bat est de provoquer la fin de la domination. Mais il doit également veiller à la liquidation de toutes les non-vérités fichées dans son corps par l'opresseur* »⁸. Il est donc plus que nécessaire d'attirer l'attention des consciences publiques sur l'importance de la littérature en postcolonie, même si je sais que la littérature seule n'engendre pas de transformations socio-politiques. Que peut alors la littérature dans les sociétés postcoloniales ?

⁸ Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1976, p. 9.

Il y a aussi le fait que la Guinée Equatoriale est le seul pays de l'Afrique dite noire dont la littérature écrite moderne est produite en espagnol ; ce qui constitue l'une de ses particularités. L'autre étant que, depuis son indépendance, ce pays a connu deux régimes dictatoriaux dont l'un est encore en cours. Cette littérature est également la moins explorée et la moins divulguée, malgré les travaux de plus en plus nombreux à son sujet dans le monde universitaire.

Mon travail s'inscrit globalement dans la perspective décrite ci-dessous :

De Guinea Ecuatorial a las literaturas hispanoafricanas recoge un conjunto de ensayos de investigadores y estudiosos de diferentes procedencias que trabajan y consolidan con el empeño las literaturas africanas escritas en español, es decir, las literaturas hispanoafricanas, con objeto de legitimarlas como campo literario y crítico.

Desde una perspectiva comparativa y postcolonial, estos ensayos hacen un nutrido balance de contextos y textos, de los límites y las prioridades estéticas, de las tendencias, así como de las tensiones entre tradición y renovación en las literaturas hispanoafricanas...los ensayos ahondan en una variedad de temáticas, entre otras, las interconexiones entre creaciones literarias hispanoafricanas y otras creaciones tradiciones literarias (hispanoamericanas), su singularidad frente a las literaturas africanas escritas en otras lenguas (francés, inglés, portugués...), las peculiaridades de las voces hispanocamerunesas, las conjunciones y disyunciones en la narrativa de Donato Ndongo, las estrategias en la construcción de la identidad literaria, las interrelaciones entre lengua, identidad y literatura, la apropiación y la elaboración de una lengua propia de escritura, la representación de una alteridad lingüística y cultural⁹.

La question de la traversée de l'Afrique et de l'Amérique centrale à travers leurs littératures respectives dans mon Université d'origine n'a pas encore été abordée. Cela dit, ce travail aura un grand intérêt parce qu'il permettra d'ouvrir un nouveau champ d'étude. Il y a aussi le fait que *El papa verde* (1954) et *Los poderes de la tempestad* (1997) sont des romans

⁹ Landry-Wilfried Miampika, Patricia Arroyo (éds), *presentación, de Guinea Ecuatorial a las literaturas hispano africanas*, Madrid, editorial Verbum, 2010, p. 11, 341 P.

sur lesquels il n'y a pas eu beaucoup de travaux universitaires (thèses de doctorat) écrits à ce jour.

Dans la mesure où aucun travail de thèse ne se fait sans difficultés, je me permettrai d'énumérer celles auxquelles j'ai dû faire face.

Il faut dire que j'ai rencontré des difficultés lors de la phase de préparation et d'écriture de ma thèse. Parmi celles-ci, je retiendrai :

Le manque de ressources financières malgré la bourse que j'ai eue au cours de l'année académique 2019-2020. Il s'agissait d'un stage doctoral à l'université de Perpignan avant mon inscription en thèse dans la même université. Le paiement de cette bourse était assez irrégulier et elle permettait à peine de vivre et d'étudier. Je me suis vue obligée de travailler pendant l'été et, parfois, en pleine année universitaire pour pouvoir continuer à effectuer mes recherches dans des conditions acceptables. Tout cela n'a pas été sans conséquence dans l'évolution de mon travail mais aussi sur mon moral.

Un accès difficile voire impossible aux documents sur l'Amérique centrale et sur la Guinée Équatoriale. La bibliothèque universitaire de mon Université d'origine n'en dispose pas.

Ces premières difficultés ont grandement ralenti la progression de mon travail sans compter le fait que mon directeur d'alors, le Professeur N'goran David, n'est pas un spécialiste de l'Amérique centrale et de la Guinée Équatoriale. Entre temps, en 2019-2020, M. Lavou a accepté d'être codirecteur de ma thèse et j'ai aussi obtenu une bourse hors Côte d'Ivoire pour un stage doctoral à l'Université de Perpignan auprès de lui. Grâce à cela, j'ai pu réactiver mes recherches. Je bénéficiai alors d'un environnement plus adapté et mieux outillé : accès plus facile à des ouvrages clés en critique littéraire et en historiographie de la Guinée Équatoriale et de l'Amérique centrale, encadrement suivi et régulier par le Professeur Lavou, participation aux séminaires, cours ou journées des doctorants, échanges avec d'autres doctorants suivis par M. Lavou, séjour de six mois à Cadix grâce à l'obtention d'une bourse Erasmus.

Ce contexte favorable à la recherche ainsi que mon séjour (Erasmus) en Espagne m'ont poussée à revoir certaines orientations de ma thèse, à mieux préciser ses objectifs. Au vu de ce qui précède, j'ai été amenée à prendre une solution décisive en accord avec le Professeur Lavou. Depuis l'année académique 2020-2021, je suis inscrite à l'Université de Perpignan sous la direction du Professeur Victorien Lavou et la codirection du Professeure Clotilde Chantal Allela-Kwevi. J'ai dû, par conséquent, modifier mon projet de recherche initialement convenu en Côte d'Ivoire.

Pour une meilleure lecture de mon travail, je vais indiquer ci-dessous comment il s'organise et s'articule.

En dehors de l'introduction générale, de la conclusion finale, des annexes, des index et de la bibliographie, ma thèse est composée de trois grandes parties.

La première partie est consacrée à l'approche théorique et méthodologique. Elle s'intitule : Poétiques, enjeux heuristiques, imaginaires et politiques ; j'y aborde aussi la question du choix motivé des auteurs et, par conséquent, de mon corpus de référence. J'y consacre un chapitre important au concept porteur de ma thèse, à savoir la domination. Elle est abordée à la fois d'un point de vue lexical, sémantique et idéologique. Je montre pourquoi la seule approche lexicale ne permettait pas de rendre compte des effets de sens que je remarque dans les deux romans ainsi que des enjeux politiques et imaginaires dont ils sont porteurs. La problématique qui fonde ma thèse est exposée à travers deux questionnements liés que j'ai tâché d'éprouver tout au long de ce travail.

« Itinérances, mémoires biobibliographiques des auteurs. Quelques points d'ancrages ». Tel est le titre que j'ai attribué à la deuxième partie de cette thèse. Cette partie cède quelque peu (un peu trop de l'avis de mon Directeur de recherche) à l'histoire littéraire mais sans pour autant en adopter l'un des postulats fondamentaux, à savoir l'analogie stricte entre la vie des auteurs, les générations littéraires où on les classe et le contenu ou l'orientation générale de leurs productions littéraires en fonction des thèmes qu'ils abordent, des styles qu'ils emploient, etc.

Pour ma défense, je dirai qu'il valait mieux bien essayer de comprendre le parcours de mes deux auteurs, les différentes rencontres qui les marquèrent (compagnonnages intellectuels), la reconnaissance de leur travail par la critique autorisée. Tous les deux, à différents moments de leurs vies, ont connu et vécu l'exil ; celui de Donato Ndong-Bidyogo se poursuit encore jusqu'à aujourd'hui en Espagne, précisément à Murcia. J'ignore à ce stade si Miguel Ángel Asturias fait partie des écrivains préférés de Donato Ndong-Bidyogo. Je n'ai pas pu savoir si la littérature moderne écrite guinéo-équatorienne, dont celle de Donato Ndong-Bidyogo, est diffusée et lue en Amérique centrale, en général, et au Guatemala en particulier.

Même si cela était attendu légitimement, je n'ai pas voulu prendre le risque de proposer un « estado del arte » ou un état des lieux de la réception critique des œuvres de mes deux auteurs. C'était courir le risque de créer un grand déséquilibre entre les deux. En effet, si la production critique universitaire et journalistique au sujet de l'œuvre de Donato Ndong-Bidyogo est relativement limitée, celle de Miguel Ángel Asturias est non seulement vaste mais se décline en plusieurs langues que je ne maîtrise pas (russe, allemand, par exemple). Il semble aussi que toutes les archives connues de cet auteur n'aient pas été rendues publiques.

Dans cette deuxième partie je propose aussi des points d'ancrages historiques et politiques susceptibles d'éclairer l'arrière-fond des romans des deux auteurs et, au-delà, de toutes leurs œuvres. Cette contextualisation, comme je l'explique dans la thèse, servira de point d'appui à mes futurs projets de recherche. Cela dit, je dois avouer et reconnaître que l'exercice m'a posé quelques problèmes que j'évoque au début des chapitres qui se rapportent à ces ancrages. En fait, je voulais réellement me confronter à l'histoire socio-politique de ces deux pays que je méconnaissais ou que je ne connaissais que très vaguement. Je suis donc consciente d'avoir peut-être excédé le cadre socio-historique requis pour une meilleure appréhension de mes deux romans. Je me rends compte que proposer une synthèse historiographique n'est pas du tout un exercice aisé. Je veux bien continuer de m'améliorer sur ce point précis, en mettant à profit les suggestions qui me seront faites à ce sujet lors de la soutenance.

La troisième partie quant à elle s'intitule « Choix poétiques et production de sens. Propositions d'analyse ». Elle est consacrée à une analyse plutôt narratologique des deux romans ; néanmoins, j'y propose aussi une analyse du discours et des prolégomènes pour une analyse critique des premières de couvertures des romans de la banane centraméricains. Le parcours descriptif et analytique partiel des premières de couvertures du roman de Miguel Ángel Asturias, publié à différents moments par la maison d'édition Losada, m'a révélé l'importance de la prise en compte de la paratextualité dans la production de sens en littérature. C'est l'un des points sur lesquels M. Lavou insistait dans ses cours d'initiation à l'analyse littéraire que, comme il est dit dans la thèse, j'ai suivis. J'étais loin de m'imaginer cela n'était l'insistance bienveillante de mon directeur de thèse ainsi que de ma codirectrice. Je dois ici avouer que les écrits critiques portant sur ces deux romans ne tiennent généralement pas compte de la paratextualité. Cela dit, même si tout au long de la thèse j'en réfère aux romans, c'est dans cette partie que je m'y confronte vraiment. Mon Directeur ainsi que ma codirectrice y accordaient, en outre, une importance toute particulière. J'ai donc choisi d'axer l'analyse sur des points précis qui relèvent principalement des catégories narratologiques (les personnages, la perspective auctoriale, entre autres) ; mais il y est question aussi de l'analyse de l'écriture de la domination chez mes deux auteurs ainsi que de la performativité de l'acte du langage. Ce dernier point concerne exclusivement l'analyse du seul discours retranscrit du dictateur dans *Los poderes de la tempestad* (1997). Je compte, si l'analyse que je propose est validée par les membres du jury, l'étendre plus tard, par exemple, aux interactions verbales de Géo Maker Thompson avec différents personnages et protagonistes qui figurent dans *El papa verde* (1954). De l'ensemble de ces analyses, je propose une synthèse concernant les différences dans l'écriture de la domination que j'ai pu déceler chez mes deux auteurs. Tout cela à partir d'une interrogation fondamentale de ce que peut la littérature dans les sociétés postcoloniales (d'après les indépendances). Tout cela m'a amenée à consacrer le dernier chapitre à la question de ce que peut la littérature dans les sociétés postcoloniales.

PREMIERE PARTIE : POETIQUES, ENJEUX HEURISTIQUES, IMAGINAIRES ET POLITIQUES

Chapitre I-Approches théorique et méthodologique

I-De la domination : Approche lexicale, sémantique et idéologique

1- Approche lexicale

Il n'est pas possible de mener à bien un travail d'investigation sans définir le concept le plus important de mon projet de recherche, à savoir la *domination*. Ainsi, j'ai commencé ce travail par une approche lexicale fondée sur la mise en perspective de ce mot à travers différents dictionnaires espagnols et français. Dans la mesure où l'approche lexicale est limitée, j'ai dû en passer par l'approche sémantique et idéologique de la domination plus en accord avec ce que j'essaie de démontrer dans ce travail.

Pour ce qui est de l'approche lexicale, les dictionnaires que j'ai choisis pour ce travail sont les suivants :

Dictionnaires français : *Le petit Robert* physique et *Le grand Robert* numérique, le dictionnaire *Larousse* numérique.

Dictionnaires Espagnol : Le dictionnaire de *la Real Academia* physique et numérique, le dictionnaire de María Moliner, *diccionario de uso del Español* physique et numérique et enfin les dictionnaires *la enciclopedia libre* numérique et *Tesoro de la lengua Castellana*).

Je commencerai tout d'abord par les différentes acceptions de la *domination* que propose chaque dictionnaire ; par la suite, je les confronterai pour ainsi en tirer quelques conclusions.

(dominasjɔ) n. f. – 1120 ; lat. *dominatio*. I-1. Action de dominer ; autorité souveraine. = empire, maîtrise, omnipotence, 2. pouvoir, vx prépotence, suprématie. Domination despotique, injuste, tyrannique. = dictature, joug, oppression, tyrannie. C'est au nom de l'esprit européen « que l'Asie rejette aujourd'hui la domination de l'Europe » (Malraux). Etablir sa domination sur qqn. Être, vivre sous la domination française, anglaise, sous une domination étrangère. = férule, mainmise. « Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission » (Césaire). 2. Le fait d'exercer une influence déterminante. Domination spirituelle, morale. = empire, influence ; et aussi charisme. Il exerce sur tous une domination irrésistible. = ex2 ascendant. - Domination de soi-même. = contrôle, maîtrise, self-control. « Enseigne-lui que la domination de la vie ne va pas sans domination de soi-même » (Mauriac). II- N. f. pl. Les dominations : anges formant avec les vertus et les puissances le premier chœur du second ordre, dans la théologie catholique. « L'éternelle fête Des Trônes, des Vertus, des dominations » (Baudelaire). CONTR. Liberté ; indépendance. Obéissance, servitude, sujétion.

Dictionnaire en ligne Le Grand Robert¹¹

17^e siècle : nom féminin

1- Action, fait de dominer ; autorité souveraine. → empire, suprématie. *Établir sa domination sur qqn. Vivre sous une domination étrangère.*

2-Fait d'exercer une influence déterminante. *Il exerce sur tous une domination irrésistible.* → Ascendant.

¹⁰ Paul Robert (auteur), Alain Rey & Josette Rey-Debove (Dir), *Le petit Robert* (1ère éd 1967), Paris, Edition des 50 ans, 2017 (nouvelle éd), p 771, 2837 P.

¹¹ *Dictionnaire en ligne Le Grand Robert*, in <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/domination> (Consulté le 30/8/2020).

Synonymes qui sont :

*Dictature, joug, oppression, tyrannie ;

*Autorité, empire, maîtrise, omnipotence, pouvoir, prépondérance, suprématie, prépotence ;

*Emprise, ascendant, influence

*(de soi-même) maîtrise, self-control

Dictionnaire Larousse en ligne¹²

Nom féminin

(Latin *dominatio*, *-onis*)

Action de dominer, d'exercer son autorité ou son influence sur le plan politique, moral, etc. ;
autorité, empire : Subir la domination de ses passions.

Le fait pour un concurrent, un adversaire, une équipe, etc., de dominer l'autre. Pour les hégéliens, rapport du maître à l'esclave ; pour les marxistes, exploitation et oppression d'une classe sur une autre. Expressions : Effet de domination, influence dissymétrique et irréversible exercée par une unité économique sur une autre.

Synonymes et contraires :

Synonymes : Ascendant (asservissement-autorité-despotisme-dictature-domestication-empire-emprise)

Férule (hégémonie)

Joug littéraire (maître-suprématie). Contraires : Indépendance-liberté.

¹² Dictionnaire Larousse en ligne, in <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/domination/26382> (Consulté le 30/8/2020).

Après avoir examiné la définition de la *domination* dans les dictionnaires français, je ferai de même avec les dictionnaires espagnols suivants : *el diccionario de la Real Academia Española (RAE)* physique et numérique, *el diccionario de uso del Español* physique et numérique de María Moliner et celui de Covarrubias qui est *la enciclopedia libre* et *Tesoro de la lengua Castellana o Española*) physique.

Dictionnaire physique de *La Real Academia*¹³

(Del lat. *Dominatio*, *-ōnis*) .f. Acción y efecto de dominar. 2. Señorío o imperio que tiene sobre un territorio quién ejerce la soberanía. 3. *Mil.* Monte, colina o lugar alto que domina una plaza y desde el cual puede batirla o hacerle daño el enemigo. 4. Pl. *Teol.* En la teología tradicional, espíritus bienaventurados que componen el cuarto coro.

Dictionnaire numérique *La Real academia*¹⁴

Del lat. *dominatio*, *-ōnis*.

f. Acción y efecto de dominar.

f. Señorío o imperio que tiene sobre un territorio quién ejerce la soberanía.

3. f. *Mil.* Monte, colina o lugar alto que domina una plaza y desde el cual puede batirla o hacerle daño el enemigo.

4.f. Ref. En la tradición católica, cada uno de los espíritus celestes que forman su cuarto coro y, junto con las virtudes y las potestades, la segunda jerarquía, poseedora de la fuerza de ejecución de los planes de Dios. U. m. en pl.

¹³ La Real Academia Española, *Diccionario de la lengua castellana* (1780, 1era ed), Madrid, Casa de los Sucesores de Hernando, 1914 (14^{ème} éd), p 382, 1080 P.

¹⁴ Real Academia Española, in <https://dle.rae.es/dominaci%C3%B3n> (Consulté le 30/08/2020)

El diccionario de uso del Español de María Moliner (numérique)

Sustantivo (f)

Control que se tiene sobre un territorio

Como ejemplo :

Dominación musulmana.

Diccionario de uso Español de A-G de María Moliner¹⁵

1-Dominio 2-Ejercicio *gimnástico que consiste en levantar el cuerpo estando suspendido de las manos hasta quedar apoyado en ellas y con los brazos pegados al cuerpo. 3- (*guerra). Elevación del terreno desde la cual el enemigo puede batir una plaza. (T., « padrastro») 4- (teología). Nombre aplicado a los *ángeles que forman el cuarto coro.

La enciclopedia libre de Covarrubias (numérique)

En sociología:

(sociología), situación en la cual una persona o un grupo puede imponer a otros sus ideas, así como sus reglas, sus verdades, sus creencias, y/o sus puntos de vista, a veces aplicando la simple persuasión, o aplicando cualquier otro método o estrategia (incluye la fuerza).

En sexología

Dominación y sumisión, también conocido bajo sus siglas D/s, conjunto de comportamientos, costumbres y prácticas sexuales, centradas en relaciones de consenso que implican el dominio de un individuo sobre otro en un contexto sexual ; es una de las prácticas del llamado BDSM.

¹⁵ María Moliner, *Diccionario de uso del Español de A-G*, Editorial Gredos, Madrid, 1983, p 1033, 1446 P.

Ideología y política

Dominación del mundo, concepto discutible en un planeta tan complejo, extenso y diverso como la Tierra, que efectivamente pueda ser «dominado» con éxito por un único gobierno mundial o poder central global.

Dictionnaire physique Covarruvias *Tesoro de la lengua Castellana o Española*¹⁶

Dominación. Imperio.

Dominaciones. Uno de los coros de los ángeles.

Après avoir inventorié les différentes acceptions de la notion de « domination », je vais essayer à présent de procéder à une mise en perspective entre, d'un côté les dictionnaires français et, de l'autre côté, les dictionnaires espagnols. Il s'agira principalement de faire ressortir les ressemblances et dissemblances qui existent au niveau de la définition de la domination que ces dictionnaires donnent à travers des acceptions différentes, le genre, des exemples, des champs disciplinaires, l'origine latine du mot, les années d'apparition du mot.

Les trois dictionnaires français choisis proposent la même définition de la domination dans l'ensemble. Il convient cependant de dire qu'il y a des différences entre eux. En effet, bien que les deux premiers dictionnaires appartiennent au même Robert, le petit Robert physique donne plus de détails et d'exemples alors que le grand Robert numérique ne fait que la définir brièvement pour ensuite s'arrêter sur différents synonymes. En ce qui concerne le dictionnaire Larousse, il appréhende la définition de la domination à partir de deux grands points importants,

¹⁶ Sebastián de Covarruvias, *Tesoro de la Lengua Castellana o Española*, Madrid, Ediciones Turner, 1611, p. 480, 1093 P.

politique et moral ; il s'appuie sur les points de vue des hégéliens et des marxistes et termine par les synonymes et les antonymes. Il rejoint toutefois la définition que donne le Robert (petit et grand formats).

Le petit Robert physique met tout d'abord en avant l'écriture phonétique de la domination qui est *dɔminasjɔ* et donne le genre qui est féminin tout en indiquant l'année de son apparition (1120) et l'écriture du mot en latin qui donne *dominatio*. Dans ce dictionnaire, la domination est définie sous deux points soutenus par trois penseurs.

Le premier point est lié au pouvoir qui va de pair avec l'empire. André Malraux est cité : « l'Asie rejette aujourd'hui la domination de l'Europe » de même qu'Aimé Césaire « Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission ».

Le second point aborde l'exercice d'une influence déterminante, donc d'une domination spirituelle, morale, soutenue avec des exemples tout en évoquant le self-control. Cet aspect est appuyé par les citations de deux autres penseurs, à savoir François Mauriac « Enseigne-lui que la domination de la vie ne va pas sans la domination de soi-même » et Charles Baudelaire qui déclare : « l'Eternelle fête Des Trônes, des Vertus, des dominations ».

La définition est donnée avec des exemples à l'appui et tout se termine par des contraires (Liberté et Indépendances) et des synonymes (Obéissance, servitude et sujétion).

Contrairement au petit Robert physique, le grand Robert numérique sur Google ne donne pas la phonétique du mot domination ni l'écriture en latin mais indique aussi que c'est un mot féminin ; il le définit aussi à deux niveaux. Tout d'abord, il le définit comme une contrainte exercée sur quelqu'un en mettant en avant l'autorité souveraine. En deuxième point, comme le fait d'exercer une influence déterminante (Ascendant). Il donne les différents synonymes plus détaillés que le petit Robert physique tels que la dictature (joug, oppression, tyrannie) ; autorité (empire, maîtrise, omnipotence, pouvoir, prépondérance, suprématie,

prépotence) ; Emprise (Ascendant, influence). *Maîtrise de soi-même (le self control)*. Il cite ces synonymes sans toutefois donner de contraires ni de penseurs sur la question.

En ce qui concerne le dictionnaire Larousse numérique, tout comme les deux premiers dictionnaires, il indique qu'il s'agit d'un nom féminin et s'écrit en latin (*dominatio, _onis*) sans donner son étymologie. Il définit la domination à partir de deux points : l'exercice de l'autorité ou influence sur le plan politique et moral en évoquant la présence d'un empire ; la domination d'un concurrent, d'un adversaire, d'une équipe...sur l'autre. Par la suite, il évoque le point de vue des hégéliens et des marxistes. Pour les hégéliens, c'est le rapport du maître à l'esclave qui incarne la domination et pour les marxistes, c'est l'exploitation et l'oppression d'une classe sur une autre qui définit la domination. Et il met en avant les expressions suivantes : Effet de domination, influence dissymétrique et irréversible exercé par une unité économique sur une autre. Il termine en donnant des synonymes et des contraires sans toutefois indiquer les transformations du mot au cours des siècles.

Un seul dictionnaire en français, c'est la même chose en espagnol, rattache la domination à l'exercice de la foi ; on sait que dans l'histoire coloniale des Amériques la foi chrétienne et son imposition pouvait justifier la domination et la sujétion des « païens » ou des « sauvages » ou « barbares » ; de même, la contestation de la colonisation espagnole se faisait par l'acceptation ou le baptême des « impies » qui en principe les rendait « libres ». Cela, me fit observer Monsieur Lavou, était peut-être valable pour la défense de certains Indiens jugés « innocents » mais absolument pas pour les Noirs qui, d'après le discours hégémonique philosophique et chrétien, étaient dépourvus d'âme. Ils ne pouvaient donc pas faire partie de l'Eglise universelle car ils étaient des damnés éternels. Je note aussi qu'aucun dictionnaire français, tout comme espagnol, n'associe « domination » à la maîtrise de la langue. Et pourtant, on parle communément à l'Université, surtout dans les Départements de langues étrangères, de l'obligation de « dominer » ou de bien « maîtriser » une langue et la grammaire qui lui est

associée. Les exercices de traduction (thème/version) visent à « mesurer » et à parfaire les niveaux de langue des étudiants.es.

Je vais à présent proposer une mise en perspective de la définition de la « domination » telle qu'elle figure dans les dictionnaires espagnols choisis.

Le dictionnaire physique de *la Real Academia* définit la domination tout en donnant son écriture en latin qui est (*Dominatĭo, -ōnis*) qui est un mot féminin. Il la définit comme l'action ou le fait de dominer tout en faisant référence à trois points qui sont : au niveau de la Seigneurie ou empire qui a sur un territoire sur lequel il exerce la souveraineté. En deux, il parle de la domination comme une montagne, une colline ou un endroit élevé qui domine une place à partir duquel on peut battre l'ennemi. Troisièmement, il met en relation la domination et la théologie. Il donne ces définitions sans dire le siècle auquel appartient le mot, son évolution ; les synonymes et les antonymes ne sont pas proposés. Je remarque aussi que ce dictionnaire définit la domination sans faire allusion à la philosophie et à la littérature. Cette dernière remarque vaut aussi pour les autres dictionnaires qui suivent.

Le dictionnaire numérique de *la Real Academia* quant à lui définit la domination à partir de quatre points contrairement au dictionnaire physique cité entièrement. Il donne l'écriture en latin tout comme le dictionnaire physique (*Dominatĭo, _ōnis*). Au niveau du premier point, la domination est définie comme l'action et le fait de dominer. En deux, une relation est établie entre domination et seigneurie ou empire et sa souveraineté sur un territoire. Au point trois, tout comme le dictionnaire physique, il établit une relation entre domination et une montagne ou un lieu élevé qui domine une place et à partir duquel on peut battre l'ennemi et enfin en quatre, il établit une relation entre la domination et la tradition catholique ancienne. C'est sur ce point qu'il termine sans donner de synonymes ni de contraires sans pensée philosophique.

Le *diccionario de uso del Español* numérique de María Moliner dit d'abord que c'est un nom féminin et définit la domination simplement comme le contrôle qu'on a sur un territoire. Il donne comme exemple la domination musulmane et non, par exemple, la domination

espagnole en Amérique centrale et en Guinée Équatoriale comme on aurait pu s'y attendre. Il définit la domination sans donner son origine latine, ni le siècle auquel il appartient ; il ne propose pas non plus de synonymes et de contraires. Tout comme les autres dictionnaires, il n'évoque pas l'apport des penseurs dans ce domaine. Cette définition s'apparente légèrement au dictionnaire physique et surtout se démarque dans le sens où il définit la domination en quatre points. Il met en relation la domination et le domaine, l'exercice physique, l'élévation de terrain et le quatrième point associé au nom appliqué aux anges qui composent le quatrième chœur. Il donne cette définition sans exemples, sans donner l'étymologie, ni le siècle auquel il appartient, sans synonyme et contraire, sans même l'apport d'aucun penseur.

Enfin, le dictionnaire physique de Covarrubias (*Tesoro de la lengua Castellana*), quant à lui relie la domination à l'empire sans rien ajouter de plus mais associe les dominations à l'un des « *coros de los ángeles* ». Ce dictionnaire se singularise par sa brièveté dans la définition de la domination.

A partir de la mise en perspective partielle des différentes acceptions de la domination à travers les dictionnaires français et espagnols, il convient de noter que, dans l'ensemble, ces différentes définitions se rejoignent sur certains points : le genre du mot, son origine latine, un pouvoir exercé par le plus fort sur le plus faible, des rapports de puissance dans la société, entre le pouvoir et un territoire, la notion de contrôle, entre autres choses. Ils se rejoignent sur certaines « absences ».

On peut, à ce stade, considérer que certaines propositions que donnent tous ces dictionnaires trouvent des échos dans notre corpus de recherche, notamment pour ce qui est du pouvoir (son exercice) et de la domination économique. Par exemple, dans *Los poderes de la tempestad* (1997), il est question de la dictature (politique) et dans *El papa verde* (1954), l'accent est mis sur la domination économique à travers la United Fruit Company qu'incarne Geo Maker Thompson, le personnage principal. La violence et la répression figurent aussi dans

les deux romans. La foi chrétienne n'est pas sollicitée dans les deux romans comme base de pouvoir ou de sujétion de domination.

Il n'en demeure pas moins que la seule approche lexicale n'est pas de nature à permettre une lecture critique appropriée de ces deux romans. Elle ne tient pas compte des stratégies de la domination, de sa légitimation ou « naturalisation ». D'où la nécessité de passer à un autre niveau de conception de la domination. Par exemple, on constate que ces différentes définitions ne mettent pas l'accent sur la résistance ou les résistances à la domination, les différentes formes de résistance. La domination serait-elle alors absolue au point de réduire à néant toute possibilité de révolte, de ruse, de résistance individuelle ou collective, comme dans un contexte de dictature ? Des exemples historiques nombreux tendent à prouver le contraire (révoltes dans les bateaux négriers, décolonisations en Afrique, grèves de zèle, grèves ouvrières, Révolution haïtienne)¹⁷.

2-Approche sémantique et idéologique de la domination

A l'exception de la question du fonctionnement de la « communauté primitive » toujours en débat, toutes les sociétés que l'humanité a jusqu'à présent connues sont caractérisées par l'existence des rapports sociaux de domination [...] La domination peut ainsi se définir ainsi dans un premier temps comme l'exercice d'une contrainte directe ou indirecte, physique et/ou morale et/ou psychologique et/ou symbolique, etc., visible ou invisible, imposée par la force brute ou par « l'intériorisation », prenant une forme personnelle (comme dans le rapport social esclavagiste ou impersonnel et systémique (comme dans le rapport social capitaliste)... La domination se traduit inévitablement par un processus de chosification du dominé par le dominant, de réification. Les désavantages des dominés n'existent pas en elles-mêmes

¹⁷ James C. Scott, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne* (1992), Paris, Éditions Amsterdam, 2008, 269 P. L'auteur de cet ouvrage se fonde sur l'expérience des résistances des subalternes sous domination coloniale britannique en Asie et sur les résistances des Noirs pendant l'esclavagisation dans le sud des États-Unis. La grève de main morte, les maladies simulées, la confrontation directe ou dissimulée, les menaces contre les traîtres, le recours aux « textes de loi » censés régir leur exploitation, ne rendent cependant pas compte totalement de ce que je lis dans mon corpus, pour ce qui est du roman de Donato Ndongo Bidyogo en tous les cas.

(par nature, par essence ou par incapacité), mais s'inscrivent comme résultats du rapport social et donc comme conditions, des avantages des dominants. Il n'y a donc pas de domination sans distributions inégalitaires d'avantages et de désavantage¹⁸.

L'approche lexicale de la domination étant limitée, il convient de prendre en compte les travaux des penseurs tels que, entre autres, Pierre Bourdieu, Michel Foucault et Max Weber. J'ai eu l'autorisation de mon directeur d'en passer plutôt par les discussions que nous avons eues avec lui au sujet de la domination. Ces discussions sont fondées sur les travaux des auteurs cités avant mais aussi sur d'autres comme Achille Mbembe, Patrick Chamoiseau, Albert Memmi, Georges Balandier, Frantz Fanon, Gayatri Spivak, Aimé Césaire, Jacques Derrida et Édouard Glissant...et les exégèses critiques de leurs travaux. Il a beaucoup insisté néanmoins par ailleurs sur le fait qu'à l'avenir, il fallait absolument se confronter assidument à la lecture directe de ces auteurs.

De nos discussions avec le Professeur Lavou au sujet du concept porteur de cette thèse, il ressort que la domination peut être considérée provisoirement comme tout acte ou toute démarche visant soit par la force, le discours, l'emprise, soit par la nature des rapports déséquilibrés, asymétriques et injustes, à instaurer et justifier une hiérarchie. Ces rapports sont représentés comme naturels, justes, justifiés, divins et peuvent donc ainsi être internalisés par les personnes qui les subissent. Les niveaux de domination ainsi que leur nature ne doivent pas être perdus de vue.

Partant de cette postulation limitée ou provisoire, il convient d'ajouter que la domination produit un ensemble de croyances qui tendent non seulement à la justifier mais aussi à la légitimer. Sur ce point, je peux citer l'exemple du personnage de Doña Flora dans *El papa verde* (1954), qui, elle-même à moitié Indienne adhère à l'idéologie du progrès et du développement

¹⁸ Saïd Bouamama (dir.), Jassy Cormont, Yvon Fotia, *Dictionnaire des dominations de sexe, de race, de classe*, Paris, édition Syllepse, 2012, p. 11, 331 P.

de Geo Marker Thompson (qu'elle épousera plus tard) qui permit l'expropriation violente des terres des Indiens et petits producteurs. Plusieurs passages dans le roman attestent cette adhésion mais je citerai que ce passage qui suit : _ *Yo, como mujer, bendigo el progreso. Algo tan frágil como es una carta, soplo del corazón ..., soplo del alma ...*¹⁹

C'était aussi le cas des évolués en Afrique noire qui, bien que dominés se croyaient supérieurs à leurs compatriotes Indigènes. Ils étaient en effet proche de la culture blanche : école, langue, religion, espace de vie, journaux, modes, l'Europe comme idéale. Macías Nguema faisait partie des « évolués » en Guinée Equatoriale. Un groupe qui aspirait à gouverner leurs pays après la colonisation et à parler au nom de leurs peuples.

La domination se fonde sur une méconnaissance de sa nature tendant ainsi à la représenter comme naturelle, indiscutable ou inévitable. La domination s'exerce à travers des pratiques répressives qu'incarnent les appareils de répression (la police, l'armée), de régulation sociale (administration, famille, école ou éducation, église, mosquée...). La domination vise, au niveau individuel et collectif, à générer un consensus constamment renouvelé qui délégitime et décrédibilise toute forme de contre-discours ou de pratiques de résistance. Je comprends que toute domination est fondée sur le principe de la reconnaissance et de la méconnaissance.

La nature de la domination est multiple et variée : elle peut être ouvertement politique (comme c'est le cas de l'œuvre de Donato Ndong-Bidyogo *Los poderes de la tempestad* 1997) ou économique comme on peut s'en apercevoir dans *El papa verde* (1954) de Miguel Ángel Asturias. A côté de ces formes de domination on peut aussi parler de domination néocoloniale qui peut intégrer les deux premières formes de domination précitées. *El papa verde* (1954) en porte les traces à travers l'appropriation des terres ou l'emprise de la United Fruit Company sur l'économie au Guatemala mais aussi en Amérique centrale.

¹⁹ Miguel Ángel Asturias, *El papa verde*, Madrid, Drácena Ediciones S.L., 1954, p. 22, 410 P.

C'est au nom du rejet du néocolonialisme et de l'impérialisme que la dictature dont il est question dans le roman *Los poderes de la tempestad* (1997) de Donato Ndong-Bidyogo se montre comme une réponse politique. Celle-ci prend appui sur la répression systématique de tout ce qui viendrait contrarier l'ordre dictatorial, les intérêts de ceux et celles qui le défendent. On s'aperçoit aussi que le tribalisme et le machisme sont intimement liés, dans le cas de la Guinée Équatoriale, à l'exercice de ce pouvoir dictatorial.

Miguel Ángel Asturias fait quant à lui aussi état de mépris régional (côte, capitale), ethnique et raciale (Blanc, Noir, Indien, coolie...) et d'un machisme lié à l'exercice de la domination économique dans son roman. Finalement, *El papa verde*, en tant que personnage centrale incarne indirectement la domination du capital nord-américain, et au-delà des États-Unis, sur les autorités politiques du Guatemala ainsi que sur celle de la région centraméricaine citées dans le roman.

Le vieux guerrier me laisse entendre : ... je m'en souviens, je te l'ai dit. Mais puisque te voilà prêt à cette pensée marronne, je te parlerai des trois dominations : la Brutale, la silencieuse, la furtive... (il rit) ... Sacré rêveur, je te les rabâcherai sans fin, comme le plus assommant des répétiteurs ! ...Inventaire d'une mélancolie²⁰.

Avec l'essai de Patrick Chamoiseau d'où est extrait la citation ci-dessus, on peut poursuivre la réflexion autour de la domination. Selon lui la domination s'exerce de trois manières, à savoir la domination brutale, la domination silencieuse et la furtive. Toutes ces trois formes sont liées puisqu'elles visent à exercer le contrôle sur le dominé.

²⁰ Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, Paris, éditions Gallimard, 1997, p. 23, 316 P. Au regard des expériences politiques d'après les indépendances, ce que l'auteur Martiniquais indique y trouve des résonances incontestables.

Domination brutale.

Au regard de l'histoire de l'Amérique centrale et de l'Afrique, elle a servi à la plupart des dominants qui cherchaient à asseoir leurs pouvoirs. C'est au nom de cela que les Indiens d'Amérique ont été exterminés. Au nom de cette même domination, plusieurs millions d'Africains ont été arrachés au continent africain. Au vu de son histoire, la Guinée Equatoriale n'échappe pas non plus à la domination brutale. Celle-ci constitue la base de plusieurs pouvoirs politiques postcoloniaux mais aussi des dominations extérieures dans les ex-colonies. C'est le cas dans *El papa verde* (1954). Le processus d'appropriation des terres pour y installer les plantations bananières emprunte à la domination brutale tout autant qu'à la corruption et à l'achat à vil prix des terres de petits propriétaires ou des propriétaires ruinés par la concurrence féroce des multinationales bananières étrangères. J'y reviens plus avant dans la thèse. Le pouvoir du dictateur dont il est question dans le roman de Donato Ndongo-Bidyogo s'appuie aussi sur une domination brutale exercée par les milices et l'armée.

La domination silencieuse.

Cette forme de domination s'apparente à l'adultisme qui désigne selon Barry Checkoway tous les comportements et les attitudes qui partent du postulat que les adultes sont meilleurs que les jeunes et que les premiers sont autorisés à se comporter avec les derniers de n'importe quelle manière sans leur demander leur avis. Cette supériorité leur donne le droit moral de les punir, de les surveiller, de les effrayer et de leur imposer leurs choix. L'ex-colonisé, même s'il est désormais considéré comme un "indépendant", n'a pas véritablement de statut. Car, s'il était, pendant la colonie, considéré comme un enfant dans la peau d'un adulte, il l'est encore aujourd'hui pour les nouveaux colons, souvent eux-mêmes des ex colonisés. Ces derniers usent en général de la domination silencieuse afin de mieux asseoir leur pouvoir.

Dans les nouvelles sociétés, postcoloniales, il est question de faire miroiter un certain progrès ou développement ou encore un retour aux sources de l'identité nationale bafouée par la Colonie. Quiconque s'oppose à ces perceptions s'expose à être puni par la loi ou à être

disqualifié en tant qu'ennemi du progrès. Sont aussi considérés comme ennemis du progrès, tous ceux qui se lèveront contre toute domination étrangère fondée sur complicité avec les autorités locales. On observe ce dernier point dans le roman de Miguel Ángel Asturias ; Géométrie Thompson, alias « El Papa Verde » qui tient constamment le « discours du progrès et du développement » devant ses interlocuteurs. Chez Donato Ndongo-Bidyogo, sont considérés comme traîtres à la patrie ceux qui ne suivent pas le projet politique dictatorial qui est représenté comme *Les soleils des indépendances*.

La domination silencieuse a été exercée dans les pays d'Amérique centrale et principalement au Guatemala, au XIX^{ème} siècle, pendant la période de construction des chemins de fer, consécutive à l'implantation des entreprises bananières qui engendra l'expulsion des petits planteurs locaux et des petits propriétaires terriens. Cela est perceptible dans *El papa verde* (1954) dans lequel tous ceux qui s'opposèrent au projet d'implantation de la banane industrielle étaient considérés comme ennemis du progrès. Ce qui pouvait leur coûter la vie.

Ainsi donc, l'enfant (le peuple, le colonisé ou encore l'ex colonisé) ne sachant donc pas ce qu'il lui faut a éternellement besoin d'une présence paternelle qui le guide, au besoin en le contraignant à accepter ce qu'il y a lieu de faire ou de comprendre. Parler de domination silencieuse fait appel à la politique d'acculturation d'un peuple. Cela peut passer par le biais de l'école, des religions, de l'éducation donnée dans les familles qui se doit d'être conforme à ce que la société (nouvelle) exige. Tout le discours du dictateur que j'analyse plus loin dans la thèse met l'accent de manière caricaturale et caricaturée sur cette dimension de l'acculturation silencieuse. La domination silencieuse conduit également à légitimer l'inégalité sociale, le non-respect des droits fondamentaux, la dépendance vis-à-vis du Capital international. Cela peut pousser naturellement une population à se rebeller ou au contraire à se soumettre afin de mériter des miettes. C'est le cas dans *Los poderes de la tempestad* (1997) où toute possibilité, réelle ou supposée, de contestation du pouvoir du dictateur conduit à la mort ou à subir des vexations

effroyables. J’y reviens dans la troisième partie de ma thèse, à travers certaines analyses proposées.

La domination furtive.

Celle-ci est aussi hypocrite que sournoise même si elle peut aussi être considérée comme rationnelle par moments. Elle se fonde en effet sur un raisonnement. Elle fait tellement partie désormais du quotidien qu’il est difficile l’identifier et de la combattre comme telle. Elle passe, par exemple, par la mise en place de la hiérarchisation du travail dans les administrations. Personne n’échappe désormais à cette mise en place solide et incontournable dans la bureaucratie. Ce qui fait désormais système. Ce type de domination, d’après Chamoiseau, est moins coûteux et indirect car il permet au contraire de piller les ex-colonies par le biais des accords de coopération, des aides au développement, des accords de commerce supposément équitables, par la politique de fourniture de médicaments, d’octroi de bourses d’études, par la mise en place d’une structure de coopération unilatérale et exclusive dans les ex-colonies.

La bureaucratie (domination furtive) remplace le contrôle direct par des règles permanentes et impersonnelles. La socialisation prépare tous les individus au respect de ces règles. Dans les sociétés postcoloniales, les jeunes sont sensés, dès le bas âge, acquérir ou avoir ces dispositions qui désormais devenues une seconde nature favorisent l’exercice ou l’application d’un pouvoir bureaucratique.

Les propriétaires d’entreprises et les personnages d’Etat, gouvernants et administrateurs tirent bénéfice de ces prédispositions inculquées : ponctualité, respect et patience à l’égard de la hiérarchie et des inégalités ; dénonciation à bas bruit des injustices sociales. Cela est perceptible dans les deux romans qui forment le corpus de ma thèse. Ce type de domination n’a pas besoin de présence coloniale puisqu’elle est internalisée et représentée comme indispensable au bon fonctionnement d’une société donnée.

Les trois formes de domination que je viens de présenter brièvement, en les rapportant à mes deux romans sont bien évidemment liées ; la domination brutale et la domination silencieuse tendent, au fil du temps, à se convertir en domination furtive, surtout lorsque leur nature est démasquée.

La typologie de la domination que propose Chamoiseau me semble pertinente pour appréhender les logiques de pouvoir et sujétion dans les sociétés postcoloniales. Dans les différentes analyses qui seront proposées par la suite dans la thèse, j'essaierai de montrer comment chacun de nos auteurs donne à lire la domination dans leurs romans respectifs : personnages, perspectives narratives, rapports d'interlocution, comique de situation, onomastique, l'articulation entre le phatique et le performatif dans le cas du dictateur.

En attendant, on peut déjà remarquer que, les lectures que j'ai faites à ce propos semblent indiquer que toute forme de domination tend à se justifier et légitimer, à s'ignorer comme telle. Ainsi, par exemple, dans *Los poderes de la tempestad* (1997) le pouvoir dictatorial s'appuie sur le besoin de désaliéner la population guinéo-équatorienne des traces ou des velléités coloniales. La libération politique et psychologique sert de justification aux normes et à la discipline imposées par le nouveau pouvoir, à ses brutalités. Dans *El papa verde* (1954), c'est le discours sur le progrès et le développement qui va servir de justification au pouvoir de la UFCO, à son influence politique au Guatemala et en Amérique centrale. Dans les deux cas les voix narratives dénoncent ces faits en montrant les bases de la domination sur lesquelles ils reposent : violence pure, appel à l'idéologie du progrès, du renouveau, aventure personnelle vouée à disparaître avec le dictateur (il n'a pas de famille ni d'héritier politique désigné), corruption, trahison, résistance sournoise, etc. Je reviendrai sur cela dans la partie consacrée à l'analyse de l'écriture de la domination chez Donato Ndongo-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias.

On pourrait aussi se demander si Donato Ndongo-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias, ainsi que d'autres écrivains périphériques sont des écrivains dominés. Pour répondre à cette

question, j'évoquerai ici l'entretien du Professeur N'goran David a fait à Pacere Titinga, écrivain Burkinabé. Cet entretien figure dans son ouvrage *Les illusions de l'africanité*.

DN : Alors vous considérez-vous comme « un écrivain dominé » parce qu'appartenant à un pays dominé ?

PC : En tant qu'écrivain, je ne me sens sous l'emprise d'aucune domination. Certes, la domination sous un autre angle existe, les grands écrivains existent. Tout comme certaines civilisations ont tenté d'écraser d'autres. Cette domination est réelle et révoltante. Mais en tant qu'écrivain, en tant que personne, en tant que défenseur d'une civilisation, je ne saurais admettre aucune domination²¹.

En partant de cet échange, M. Lavou me suggère de considérer que mes écrivains, et d'autres de la périphérie, peuvent être considérés comme des dominants (symboliques) qui se retrouvent dominés si l'on tient compte de la division internationale du travail intellectuel et littéraire. Par ailleurs, mon directeur m'a posé les questions suivantes après avoir lu, pour validation, cette partie critique²².

Dans *El papa verde* (1954) assiste-t-on à un déplacement d'une domination qui vient recouvrir et subordonner celle des Ladinós ? L'idéologie du progrès déplace-t-elle celle de la « Patria de los Ladinós » ?

S'engage alors un échange dont je rends compte ici : Je ne pense pas que la domination étasunienne à travers l'implantation de l'entreprise bannière déplace celle des Ladinós. Parce que la domination étasunienne se sert des Ladinós pour poser ses bases et s'étendre. En plus,

²¹ Koffi Ngoran David, *Les illusions de l'africanité. Une illusion socio-discursive du champ littéraire*, Paris, éditions Publibook, 2012, p. 167, 176 P.

²² Vu le cadre dialogique de mon travail, j'ai tenu quelquefois, par honnêteté intellectuelle et reconnaissance sincère, à rendre visible dans la thèse les questions, relances, réponses, réticences, dans certains cas de mon directeur, officiellement responsable du contenu scientifique de la thèse. Il en est de même des indications, suggestions faites par les Professeurs Mbaré Ngom et Joseph-Désiré Otabela, premiers lecteurs de ce travail qui leur a été aussi soumis avant finalisation. Il me tient à cœur de souligner cela ; il ne s'agit donc pas, comme d'aucuns pourraient le croire, d'un manque ou d'un défaut d'autonomie intellectuelle.

Mayarí²³ si je ne me trompe pas est ladina (media india) y compris sa mère, sans oublier le commandant du port (El comandante del puerto). Ce qui est aussi le cas des petits planteurs qui déjà employaient les Indiens, les Noirs et les Coolies. Par ailleurs, on pourrait voir autrement cette tension. C'est en effet à cause de la domination étasunienne que certains ladinos et les Indiens ont commencé à parler en « nous » (à travers les luttes), à avoir une conscience collective de leur propre intérêt.

À cela M. Lavou répondit qu'il peut être d'accord avec moi puis il rajoute : "S'il n'y a pas déplacement il y a sûrement subordination (1er cas que tu soulignes) et médiation idéologique (un "Nous" émerge paradoxalement grâce à la UFCO (deuxième cas que tu évoques fort justement). Ce « nous » subordonné dans les rapports sociaux menace cependant, même en tant que promesse d'une nouvelle conscience, les intérêts de la UFCO portés par l'idéologie du Progrès et d'un Développement profitable à tous. Reste à établir aussi, ajouta-t-il, les mécanismes de la domination en train de se constituer dans le roman. Puis il me posa les questions suivantes au sujet de l'écriture de la domination chez Donato Ndong-Bidyogo.

Peut-on dire qu'il y a un déplacement de domination qui a finalement échoué dans *Los poderes de la tempestad* (1997)? Fin d'un cycle colonial réduit à la mélancolie, d'un côté, et de l'autre, avènement des temps nouveaux portés par l'idéologie, pas tellement du Socialisme proclamé, mais celle de la "personnalité noire africaine retrouvée " moteur des transformations à venir ? Qu'en penses-tu ?

Pour *Los poderes de la tempestad* (1997), je crois, mais je n'en suis pas totalement sûre, qu'il s'agit davantage d'un déplacement de domination à la faveur d'un avènement ou événement historique (l'indépendance de la Guinée Equatoriale en 1968). Plutôt une phase instable de transition qui va dégénérer en dictature exercée par un sujet noir (ex évolué). Ce sujet reste

²³ Dans la mesure où le roman se déroule au Guatemala majoritairement peuplé par les Indiens mayas, on serait tenté de rapprocher le nom de ce personnage à cette donnée statistique mais il n'en est rien au regard de la réalité référentielle représentée par Miguel Ángel Asturias. Ce personnage est plutôt une ladina métissée (voir les pages 23, 55 et 58). D'un point de vue des ancrages géographiques décrits, le roman se situe sur la côte atlantique du Guatemala où les Noirs sont également majoritaires.

englué, médié comme vous dites, par une pratique coloniale du pouvoir : figure vénérée du chef/Gouverneur, usage de la violence et de la cruauté comme méthode de gouvernement, droits humains élémentaires bafoués, etc.) Son pouvoir en revanche paraît absolu, sans failles et ne souffrant concrètement d'aucune contestation à part celle de la voix narrative²⁴. J'y reviendrai dans la troisième partie de ma thèse. Pour ce qui est du socialisme et de la « personnalité noire fondamentale », j'en prends bonne note pour mes recherches futures.

Puisqu'il n'est pas possible d'effectuer une thèse en littérature sans méthode d'analyse, j'essaierai comme je peux, dans le point suivant de mettre en exergue un bref compte rendu de mon expérience pendant les cours du Professeur Lavou portant sur la méthode d'analyse de textes littéraires.

II : De la théorie et de la méthodologie, compte rendu personnel d'une expérience pédagogique

Durant le premier semestre de l'année académique 2020, Monsieur Lavou m'invita à suivre, en plus de son séminaire de Master II sur hybridations et productions culturelles, un cours d'initiation à la critique littéraire intitulé « Analyse des documents littéraires ». Ce cours était destiné aux étudiants de licence 3 d'espagnol de l'Université de Perpignan. Devant ma réticence, il insista en me demandant de laisser de côté l'orgueil mal placé des doctorants et de venir partager des inquiétudes critiques. Finalement, il a eu raison d'insister parce que, d'un

²⁴ Même si mon travail a pour cadre d'analyse partiel la narratologie (science du récit), mon Directeur qui est formé à la sociocritique n'épouse pas toutes ses catégories. Il en est ainsi de la catégorie du « narrateur » et ses différentes déclinaisons : interne, externe, omniscient, omniprésent, omnipotent. La confusion entre « narrateur » et « auteur » est aussi courante tout comme la tendance à prendre le narrateur pour un « auteur implicite ». Pour toutes ces raisons, nous avons convenu de parler dans la thèse de « voix narrative » dans la mesure où pour Monsieur Lavou elle « évacue les confusions entre auteur et narrateur et met l'accent sur les médiations socio-discursives et les enjeux politiques de l'énonciation ou du dire dans le roman. A ce titre la voix qui s'exprime dans le roman est moins celle de Donato-Ndongu que celle d'un ensemble complexe d'aspirations contradictoires, un désir de transformation collectivement partagé, d'une position de classe sociale politiquement « lucide » affrontée à une adhésion « aveugle » de la masse/peuple apparemment manipulée ou pouvant se montrer manipulable par le dire du Dictateur ».

côté, j'ai été bien accueillie par ses étudiants (en majorité des filles) et, de l'autre, l'ambiance poussait à une réflexion critique.

Pour reprendre ses termes, le cours était destiné à nous faire voir la littérature autrement qu'un simple reflet de la réalité. Nous étions à la fois intrigués et curieux. Surtout, quand il ajouta que « Ce qui se trouve dans les textes littéraires n'est pas la réalité mais bien un ensemble de discours sur la réalité représentée ». Là-dessus, beaucoup ont demandé des explications que le professeur donna tout en renvoyant au développement ultérieur de son cours.

Le cours en question était construit comme il suit : une partie théorique où il s'agissait de revenir brièvement sur certaines notions conceptuelles (des outils critiques d'après lui) qui touchent aux catégories de la narratologie mais aussi à la sociologie de la culture, à la psychanalyse, à la linguistique structurale, notamment certaines des fonctions élaborées par Roman Jakobson. La deuxième partie du cours portait sur l'analyse critique, pratique et collective des extraits de textes (roman, conte, théâtre, recette de cuisine), tirés de la littérature latino-américaine, centraméricaine et caribéenne.

Parmi les notions abordées dans la deuxième partie, j'ai été intéressée par celle qui nous permettait de lire au mieux les romans de mon corpus. Je citerai ici la paratextualité, l'onomastique, le champ littéraire, les effets du réel, la perspective auctoriale, la fonction métalinguistique, les fonctions expressives et conatives, la représentation, les contaminations sémantiques, l'intertextualité²⁵, entre autres.

Pour donner les exemples de cet intérêt, j'ai fait remarquer que Miguel Ángel Asturias et Donato Ndongo-Bidyogo accordaient beaucoup d'importance aux noms de certains personnages. Pour le professeur Lavou, le choix de ces noms est à prendre en considération et à analyser sérieusement. En effet, je m'en rendrai compte par la suite, ces noms sont codés quelquefois, ils créent des effets de comicité, de complicité avec le lectorat ; ils sont aussi

²⁵ Sophie Rabau, *L'intertextualité*, Paris, Flammarion, 2020 (réédition), 254 P.

inscrits dans des cultures spécifiques qu'il faut connaître pour comprendre le sens des noms attribués. Par exemple, l'un des textes abordés était extrait de *Anaconda, un conte de Horacio Quiroga* (1918)²⁶. Nous avons ensemble noté que le personnage du serpent portait plusieurs noms : Anaconda, la Serpiente, la Víbora, Yarará. Ce dernier nom a posé des problèmes d'interprétation à toute la classe parce qu'on ne connaissait pas sa signification. Le serpent avait aussi un nom « intertextuel », Lanceolada. Un nom qui fait penser à Lancelot.

De même, José Luis Rafael Sanchez dans *Indiscreciones de un perro gringo* (1997)²⁷, donne à l'un de ses personnages, le nom de Noelia ; ce qui crée une tension critique par rapport au texte biblique de la genèse ou la femme de Noé n'est pas désignée en tant que telle ; puisqu'elle ne porte pas de nom. Dans ce même extrait, nous avons mis en lumière, en classe, une contamination sémantique entre l'arche de Noé, un bateau de migrants et/ou un bateau de croisière. Cette ambivalence dans la nature de ce bateau invite à une interprétation critique globale poussée du roman. D'où l'intérêt qu'il y a à prendre en compte l'intertextualité dans la production de sens en littérature.

Dans certains cas, le nom donné à la naissance à un enfant peut poser souvent un problème, car le nom ne fait pas qu'ancrer dans une histoire familiale ou généalogique, il peut aussi créer des effets de comicité et réveiller parfois des souvenirs douloureux. Dans certains cas, le nom peut même être source de mépris ou de moqueries pour la personne qui le porte. C'est le cas dans un film français, que j'ai regardé en DVD en 2021, intitulé « *Le prénom* (2012) » de Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière²⁸. Dans ce film, il était question d'un père qui, lors d'un dîner chez sa sœur Elisabeth (Valérie Benguigui), en présence de son beau-frère, Pierre (Charles Berling) et l'un de ses amis d'enfance du nom de Claude annonce la naissance future de son fils qu'il, par blague prétend nommer Adolphe.

²⁶ Horacio Quiroga, *Cuentos de la selva*, Buenos Aires, Cooperativa editorial, 1918, 119 P.

²⁷ Luis Rafael Sánchez, *Indiscreciones de un perro gringo*, Puerto Rico, Ediciones Santillana, 2007, 199 P.

²⁸ Matthieu Delaporte et Alexandre De La Patellière, *Le Prénom*, 2012, durée 1h45 DVD.

Le personnage acteur du nom de Vincent (Patrick Bruel dans la vraie vie) se retrouve dans un grand embarras face à la réaction négative de sa sœur, son beau-frère et leur ami d'enfance. En réalité, pour eux, ce nom, par homophonie, renvoie à un fait historique douloureux en France et en Europe, à savoir l'extermination des Juifs orchestrée par le nazisme pendant la période d'Adolf Hitler. La raison de leur réaction est que le nazie Hitler également portait le nom Adolf même si ces deux noms ne s'écrivent pas de la même manière. Pour eux, donner ce prénom habité par cette mémoire douloureuse à un enfant pourrait à l'avenir entraîner des conséquences sur lui, sur les regards qu'on lui porte. De ses échanges aigres, de ce quiproquo, on dérive vers la révélation d'un secret de famille pénible pour la sœur et le frère.

A partir de l'analyse de l'onomastique, le professeur Lavou m'encouragea à m'intéresser à l'avenir aux questions relatives aux noms alloués aux Noirs.es (et à leurs descendants.es) dans les Amériques et Caraïbes après l'abolition de l'esclavage, des noms dont s'avèrent parfois honteux ou grandiloquents. D'après lui, les œuvres littéraires des écrivains antillais, comme Aimé Césaire, Edouard Glissant, Raphaël Confiant et Patrick Chamoiseau, entre autres, portent les traces de la nomination coloniale dans ces régions du monde. C'est également le cas du poème *El apellido* de Nicolás Guillén²⁹ que j'ai pu lire grâce aux suggestions du Professeur Otabela.

Comme me le suggère ma co-directrice, on note toutefois sous la plume de certaines autrices, la volonté chez certains personnages de retrouver la matrice originelle de leurs noms. C'est le cas dans l'ouvrage de Mayra Santos Febres, intitulé *Fe en disfraz* (2009)³⁰. Yolanda arroyo, dans *Saeta, the poems* (2017)³¹, accorde aussi une place particulière à l'onomastique, avec l'évocation des noms d'origine africaine de ces personnages comme forme de déconstruction des patronymes attribués par les esclavagistes.

²⁹ Nicolas Guillén, « El apellido », *elegia familiar*, in *Summa poética*, Madrid, ED. Luis Iñigo Madrigal, Ediciones Catedra, 1980.

³⁰ Mayra Santos-Febres, *Fe en disfraz*, USA, Santillana USA Publishing Company, Inc, 2009, 115 P.

³¹ Yolanda Arroyo, *Saeta, the poems*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2017, 132 P.

Dans la partie analytique de ce travail, je reviendrai sur les noms de certains personnages et ce qu'ils représentent dans le corpus qui m'intéresse.

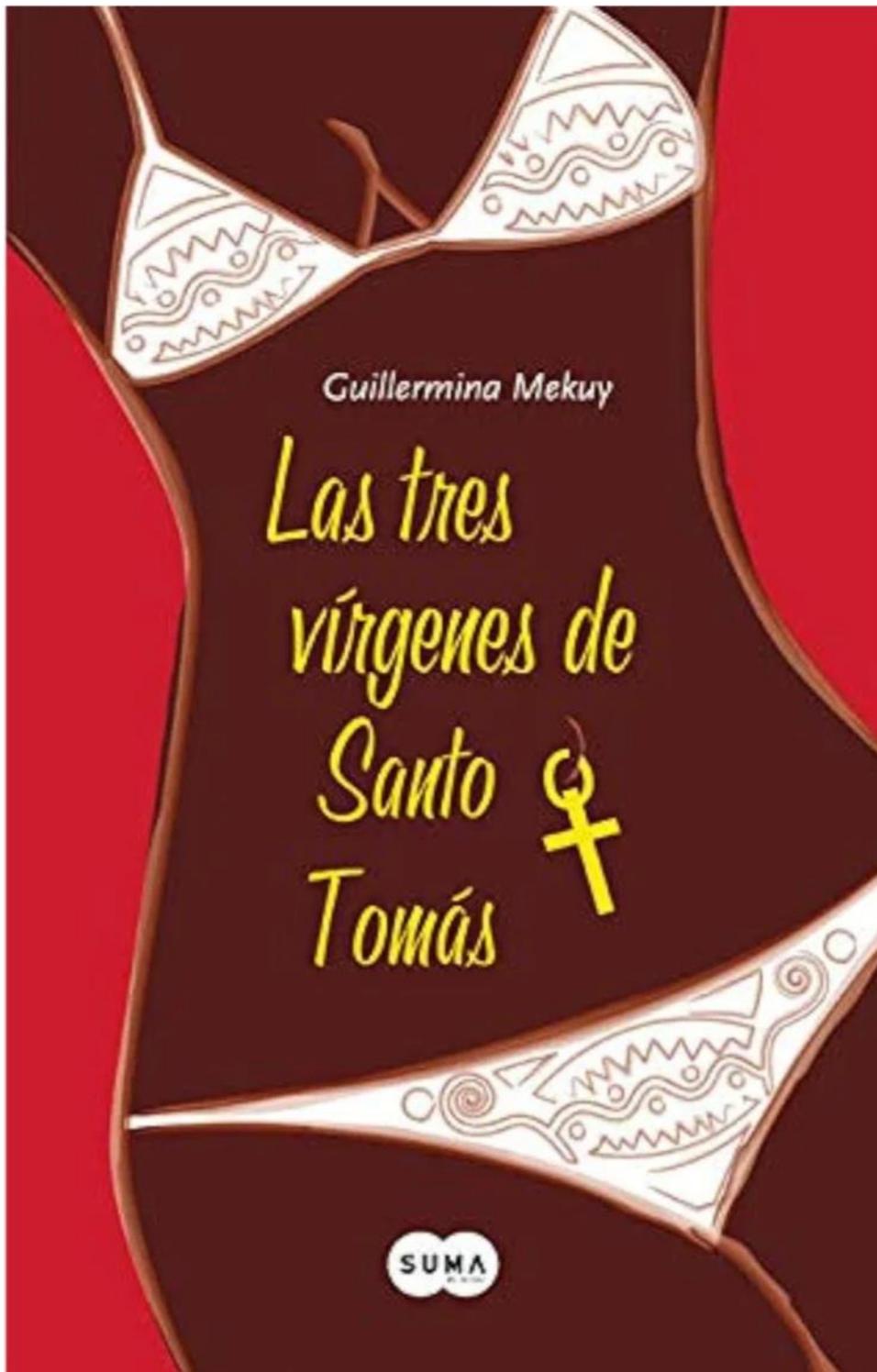
Nous avons eu tous du mal, je dois avouer et reconnaître, à comprendre la notion de champ littéraire, d'après Pierre Bourdieu. Le Professeur nous encouragea à le lire dans le texte et il nous fournit quand même quelques explications relatives à la composition du champ littéraire, aux enjeux symboliques qui le traversent et le constituent. Personnellement, ce que j'en ai retenu concerne la définition de l'objet littérature, idéologie professionnelle du champ littéraire (bien écrire, les instances de légitimation et de consécration ou disqualification). La reconnaissance de certains auteurs dépend de cela. Cela m'a permis de mesurer la place précaire qu'occupe encore la littérature guinéo-équatorienne au sein des littératures africaines, en général et latino-américaines en particulier. Les difficultés de publication directement en espagnol, la possibilité de leur traduction dans d'autres langues de la littérature guinéo-équatorienne dépendent certainement ou en partie de cela. Que considère-t-on comme une littérature digne d'intérêt ou bien écrite ?

La « perspective auctoriale », à savoir la vision que tel ou tel auteur a de la littérature, de son rôle d'écrivain, des circonstances que traverse son pays, sa région a beaucoup retenu mon attention. Pourquoi ? Parce qu'il est question de deux auteurs qui constamment dans leurs discours et entretiens y mettent souvent l'accent tout comme certains de leurs critiques. D'où la question que je me pose sur ce que signifie la littérature dans les sociétés postcoloniales. Connaître la perspective auctoriale permet-il de mieux comprendre et interpréter les textes de ces auteurs ? N'est-ce pas oublier ce que certains désignent comme l'inconscient du texte ou les effets de résignification qu'engendrent les textes ? Tel personnage ou telle narratrice est-il forcément un porte-parole des auteurs du corpus de ma thèse ? Or, comme on le verra plus tard, pour les auteurs comme Donato Ndong-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias, il semble difficile de mettre de côté la perspective auctoriale dont il est question.

Monsieur Lavou m'a posée une question au sujet de la voix qui s'exprime dans le texte littéraire. Un auteur et sa conscience ? Des médiations socio-culturelles ? Un sujet collectif ? Par ailleurs, quelle place occupe la création littéraire et fictive dans les sociétés postcoloniales ? Dans les actes du colloque *Un siècle de Miguel Ángel Asturias*, beaucoup d'intervenants mettent l'accent sur cette question pour ainsi insister sur le *realismo mágico* très présent dans les romans de l'auteur guatémaltèque. Là aussi, quelle dimension sociale, imaginaire et politique faut-il donner au *realismo mágico* ? Par ailleurs, l'humour très présent chez Donato Ndong-Bidyogo n'a-t-il pas une dimension politique surtout lorsqu'il vise le personnage du dictateur ? C'est le cas aussi dans *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987).

Le paratextuel que je découvrais dans son importance m'a beaucoup intéressée à cause des questions qu'il soulève. Qui choisit les paratextes ? Quelle est leur fonction ? Quelle est leur nature ? S'agit-il déjà de textes en soi ? Quels rapports narratifs, intertextuels ou discursifs entretiennent-ils avec les passages qu'ils précèdent ou accompagnent ?

En lisant *Las tres vírgenes de Santo Tomás* de Guillermina Mekuy, je me suis rendue compte de l'importance des paratextes en littérature. En effet, chacun des trente et un chapitres qui composent ce roman est précédé de passage extrait de la bible ou de la vie et précepte de Saint Thomas d'Aquin. Ces passages illustrent bien la foi servile des parents (Santo Tomás de Aquino et Teresa) des trois vierges (María Inmaculada, María Fátima et María Lourdes) mais aussi leur exigence résolue pour que les comportements de ces dernières soient conformes à l'idée de chasteté (conservation de la virginité) du respect des parents et de la consécration à la vie spirituelle sur terre perçue comme un lieu de péché, de perdition et de tentations de toute sorte.



Il apparaît donc que dans le roman de Guillermina Mekuy, le paratexte sert à illustrer (dénoncer) le comportement parental (leur servitude aux dogmes de la foi catholique) et la domination que, Ondó Mikó alias Santo Tomás de Aquino et Teresa, soumis au conformisme social et religieux, exercent sur leurs filles. Dans le roman, on s'aperçoit que cette domination

est remise en question par chacune des trois filles qui, à sa façon va s'affranchir de l'éducation traditionnelle catholique de leurs parents par la découverte du sexe et par la simulation de la foi. Par ailleurs, la première de couverture du roman où on aperçoit un corps de jeune femme, sans tête, presque dénudé, montrant sa poitrine recouverte d'une brassière et une croix accrochée au niveau du nombril tournée vers le sexe recouvert d'une petite culotte blanche comme la brassière mériterait une analyse approfondie à l'image de la communication de Professeure Clotilde Chantal Allela-Kwevi³².

Afin de nous faire prendre conscience des enjeux liés aux paratextes, le professeur Lavou nous a fait travailler collectivement sur un extrait (*El Nahual*) du témoignage de Rigoberta Menchú intitulé *Me llamo Rigoberta Menchú y así me nació la conciencia*. Nous étions particulièrement intéressées car il s'agissait du Guatemala mais aussi parce que les paratextes choisis étaient tirés de *Hombres de Maiz* de Miguel Ángel Asturias. Le travail collectif proposé par le professeur Lavou a occupé deux à trois séances du cours soit six heures sur un volume total de vingt-quatre Travaux dirigés dédiés au cours.

Ainsi, malgré mon appréhension de départ, j'ai tiré profit de ce cours d'initiation à l'analyse critique de la littérature ; il m'a permis d'interroger la notion du reflet, de prendre en compte les enjeux politiques et symboliques présents dans la littérature. Au lieu de lire des références critiques usuels pour les résumer et tenter de les appliquer souvent approximativement ou mécaniquement au corpus choisi, j'ai préféré, avec l'accord de mon Directeur, rendre compte ici d'un cours où il a été largement question de la théorie et de l'analyse littéraires. Le professeur Lavou insiste pour que je lise quand même à l'avenir les références classiques mais aussi celles qui sont actuellement en usage dans les Universités. Ce que je me suis employée à faire depuis et que je poursuis toujours.

³² Clotilde Chantal Allela-Kwevi, Du paratexte à l'idéologique : questionnement au pluriel autour de "Fe en disfraz" (Mayra Santos Febre, 2009). Une lecture partielle. in coordinateur Jean Arsène Yao , *Áfricas, Américas y Caribes Representaciones colectivas cruzadas (Siglos XIX-XXI)* , Servicio de Publicaciones, Universidad de Alcalá, 2020, pp. 37-47, 534 P.

Mon objectif principal dans cette thèse n'est pas de comparer deux auteurs, deux romans, deux parcours et deux régions du monde. Il s'agit plutôt, dans une démarche de traversée (Jean-Godefroy Bidima)³³, d'essayer de comprendre comment chacun de ces deux auteurs donne à lire la domination dans mon corpus, le rôle et le pouvoir qu'ils attribuent à la littérature dans des pays où, il faut bien reconnaître, l'institution de la littérature³⁴ n'est pas consolidée. D'une certaine façon, leurs romans posent des questions relatives à la portée des indépendances dans les ex-pays colonisés, la capacité d'agir d'un peuple cherchant à atteindre une plus grande justice, une souveraineté politique effective et garantie.

Etant donné que le choix d'un corpus et d'un auteur n'est pas le fruit du hasard, je tenterai dans le point suivant de justifier comment mon choix s'est porté sur *El papa verde* (1954) et *Los poderes de la tempestad* (1997) ainsi que de leurs auteurs. Ce sera aussi le moment de soulever des hypothèses et les questionnements qui sous-tendent ce travail.

³³ Jean-Godefroy Bidima, La traversée des mondes, in *Esprit* 2020/1-2 (Janvier-Février), p 79-91, <https://www.cairn.info/revue-esprit-2020-1-page-79.htm> (Consulté le 09/04/2024). Le GRENAL a organisé le 17 mai 2024 un Séminaire Doctoral International auquel j'ai participé. Il portait sur le concept de « Traversée » ainsi que l'entend le Professeur Jean-Godefroy Bidima. Il s'agissait, pour les primo docteurs.es et doctorants.es retenus.es d'éprouver leurs parcours personnels, corpus, auteurs.es et options critiques à la lueur de ce concept pour essayer d'en tirer des significations pertinentes et opératoires. J'ai tiré un profit incontestable de ce Séminaire très riche et porté par un esprit d'échanges respectueux.

³⁴ Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, 1^{ère} édition 1978 : revue et corrigée par l'auteur (éditions Labor), Bruxelles, 2005, 238 P.

Chapitre II : Choix motivé du corpus et des auteurs, hypothèses et questionnements

I : Choix motivé du corpus et des auteurs

1-Choix de *El papa verde* (1954) et de *Los poderes de la tempestad* (1997)

Mon corpus est composé de deux romans. Le premier, *El papa verde* (1954), est un roman de Miguel Ángel Asturias (1899-1974) et le second intitulé *Los poderes de la tempestad* (1997) est de Donato Ndong-Bidyogo (1950-)

Le choix de ces deux œuvres est motivé par le regard critique des auteurs sur les sociétés dans lesquelles ils ont vécu. D'un côté, *Los poderes de la tempestad* (1997) met à nu le visage hideux des différents dirigeants africains d'après les indépendances et de l'autre côté *El papa verde* (1954) dénonce d'une manière virulente l'implantation du système impérialiste américain au Guatemala mais aussi les complices qui sont les gardiens de ses intérêts. Tous les deux font la satire des « plaies » de la société centraméricaine (guatémaltèque) et guinéo-équatorienne.

À travers *El papa verde* (1954), Miguel Ángel Asturias critique l'ingérence des États-Unis dans les affaires sociales, économiques et politiques du Guatemala et au-delà de l'Amérique centrale. De sa *Trilogía bananera* composée de *Viento fuerte* (1950), *El papa verde* (1954) et *Los ojos de los enterrados* (1960), c'est aussi le roman le moins étudié. Comme il est communément admis, *Los poderes de la tempestad* (1997) de Donato Ndong-Bidyogo critique la politique Nguemiste d'après les indépendances et les effets de celle-ci sur la population locale. De manière moins perceptible, plus subtile, l'auteur dénonce aussi bien l'emprise impérialiste sur la Guinée Équatoriale. Sans oublier l'ethnicisation de la politique dans son pays. Une perspective de travail thématique m'aurait amenée à comparer *Los poderes de la*

tempestad (1997) avec *El señor presidente* (1946) de Miguel Ángel Asturias ; mais ce n'est pas l'option critique que je dois éprouver dans ma thèse.

Malgré mes recherches, je n'ai pas pu établir à combien d'exemplaires ont été publiés pour la première fois les romans que j'ai choisis. Cette information pourrait attester de leur circulation parmi le grand public ainsi que parmi le public spécialisé. Mais, la circulation d'une œuvre ne se limite pas au nombre d'exemplaires au moment de la publication ou des rééditions. Par exemple, en Côte d'Ivoire, à cause de l'inexistence d'une bibliothèque digne de ce nom et par conséquent de l'accès difficile à certains ouvrages littéraires, nous avons dû entre étudiants photocopier *Los poderes de la tempestad* (1997) et *El papa verde* (1954) afin de pouvoir les lire et les étudier. C'est là aussi une forme de circulation d'ouvrages bien qu'elle ne respecte pas le droit de propriété. Je suppose qu'ailleurs, en Afrique, dans d'autres universités, pour les mêmes raisons, cette circulation illégale a lieu. Par ailleurs, à ma connaissance, au contraire de *El papa verde* (1954), le roman de Donato Ndongo-Bidyogo n'a fait l'objet que d'une seule réédition par la même maison d'édition Sequitur ; *Los poderes de la tempestad* (1997) n'a pas non plus été traduit dans différentes langues comme *El papa verde* (1954) qui a été traduit en Français, en Portugais, en italien et en Russe. Tous les deux romans n'ont été ni édités, ni réédités au Guatemala ou en Guinée Equatoriale.

Pourquoi mon choix s'est-il porté sur Miguel Ángel Asturias (1899-1974) et Donato Ndongo-Bidyogo (1950-) ?

2-Choix des auteurs : Miguel Ángel Asturias (1899-1974) et Donato Ndongo-Bidyogo (1950-)

Miguel Ángel Asturias (1899-1974) et Donato Ndongo-Bidyogo (1950-) sont les auteurs des romans que je vais analyser. Miguel Ángel Asturias (1899-1974) et Donato

Ndongo-Bidyogo (1950-) sont, l'un et l'autre considérés comme des écrivains engagés, connus, reconnus et éminents de la littérature latino-américaine (Amérique centrale) et de la littérature guinéo-équatorienne du XXe siècle. Le second est salué comme le principal promoteur de la littérature écrite moderne guinéo-équatorienne (publication de textes inédits, écriture d'anthologies, seul ou avec le Professeur M'baré N'gom et d'ouvrages historiques, participation à des colloques, conférences et écritures de préfaces,). Par ailleurs, il s'agit d'ouvrir un nouveau champ d'étude entre l'Afrique et l'Amérique centrale à travers ces auteurs qui font une critique acerbe de la situation politique, sociale et économique de leurs différents pays voire continents.

Miguel Ángel Asturias (1899-1974), attaché par des liens sentimentaux et intellectuels très forts au Guatemala où il a vu le jour, a connu des faits politiques et sociaux brutaux et il en a développé un regard critique vif et cela se remarque dans sa production littéraire. De son côté, Donato Ndongo-Bidyogo (1950-) est né en Guinée Équatoriale ; par la suite, il est allé en Espagne pour poursuivre ses études de journalisme. Enfant de la colonie, il vivra l'indépendance de son pays en Espagne tout comme la première expérience politique nationale du pays qui tournera en dictature du premier président de la Guinée Equatoriale. Depuis, il vit en Espagne, en exil (depuis 1965) à cause de son engagement éthique et politique contre la dictature de Macías Nguema. Donato Ndongo-Bidyogo (1950) devient ainsi un opposant et exilé politique parce que sa critique de la dictature concerne aussi finalement Teodoro Obiang, actuel Président en exercice en Guinée Equatoriale. On peut dire qu'une grande partie de son expérience d'exilé mais aussi d'opposant politique est transposée dans sa production littéraire sans pour autant que celle-ci soit totalement autobiographique. L'auteur insiste beaucoup sur ce point.

Un point que mes deux auteurs ont en partage et qui m'intéresse est la traversée du champ des connaissances ou le passage du journalisme, de l'histoire ou l'anthropologie à l'écriture romanesque à laquelle ils se sont finalement consacrés pleinement. Comment entendre ce passage ? Donato Ndongo-Bidyogo l'explique par la possibilité de construire un monde

marqué par le pouvoir de l'imaginaire qui rend plus sensible et durable les faits narrés. Le journalisme, quand il ne s'agit pas d'investigation au long cours, a trait au quotidien, à une adresse immédiate. L'histoire et l'anthropologie quant à elles s'intéressent en principe aux faits documentés révélés au grand public. Or, c'est finalement l'écriture romanesque que mes deux auteurs ont choisi de privilégier malgré l'inexistence chez eux d'une institution littéraire digne de ce nom. Preuve en est que la littérature a un pouvoir réel d'interpellation.

C'est la raison pour laquelle le professeur Lavou insiste souvent dans nos échanges et réunions de travail pour que, je le cite, « on prenne le tenant lieu de littérature au sérieux mais sans la mythifier. En effet, elle a la capacité de dire le monde, de dévoiler des non-dits des contradictions tout en étant elle-même porteuse de contradictions car elle, autant que celles et ceux qui la pratique, est traversée par l'Histoire ou des histoires et recèle un pouvoir (dire le monde, l'organiser pour le rendre lisible ; elle sert quelquefois biais à des représentations violentes. Elle entérine ainsi un ordre du monde ou, si l'on veut, rencontre des enjeux politiques et imaginaires de domination ». D'une certaine manière, ce que dit le Professeur Lavou croise les réflexions du Professeur Jean-Godefroy au sujet de ce qu'il désigne comme « expériences de la traversée » :

On ne peut entrer en philosophie comme dans la vie que mêlé à une histoire qui nous précède et empêtré dans des histoires qui se tissent autour et sur nous. Des histoires où l'on sonde nos propres *constitutions et situations*, des histoires où l'on démêle des *révélés intriqués* qui nous portent et transportent vers un ailleurs, des histoires que nous devançons par nos audaces et qui nous rattrapent, des histoires finalement qui se conjuguent au conditionnel tant leurs ruses tirent la langue à nos catégorisations hardies. Nous *avons donc besoin*, en tant qu'êtres historiques, *de nous raconter des histoires* sur le vrai, le beau, le bien, l'identité, l'altérité, l'absolu, la valeur et la finalité. Nous avons aussi besoin, en tant que philosophes d'afficher la gravité de notre fonction et de notre interrogation en faisant comme si nos écrits sur le beau, le vrai, le bien n'étaient pas les mêmes histoires que les humains se racontent partout pour apaiser d'une part l'inconsistance et l'incompréhension leur utilisation du langage, et d'autre part pour resouder leur tissu symbolique [...] *La traversée, a contrario*, privilégiant les dispositions misera sur le « *ce par quoi* ».

A l'ancrage, elle opposera l'excroissance et insistera sur les flous des contacts, les tangages des parcours et l'ouverture infini de l'histoire au possible³⁵.

Je reviendrai sur cette question dans la troisième partie de mon travail car le « pouvoir de la littérature » pose des questions.

Toutes ces expériences brièvement rappelées (j'y reviendrai dans le premier chapitre de la deuxième partie de la thèse) auront aidé à construire des œuvres d'une grande importance sociologique, idéologique nourries par des positionnements éthiques et politiques qui méritent d'être interrogés. Tout n'est cependant pas réductible à la « conscience claire » ou au « volontarisme politique » de ces auteurs. D'où l'accent qui sera mis sur les contradictions que je crois percevoir dans les deux romans.

Les deux auteurs ont aussi en partage la « hispanidad » inclusive, non eurocentrique et raciste, acceptant les singularités culturelles, en dehors de la seule langue et culture espagnole ou de l'histoire « commune ». D'où la défense de la figure de Las Casas par Miguel Ángel Asturias. A ce propos, il publia en 1957, remaniée en 1971, une pièce de théâtre intitulée *Las Casas : el Obispo de Dios*³⁶. Donato Ndongo-Bidyogo, quant à lui, a une position plus ambivalente par rapport à la hispanidad. Et même s'il tient par engagement politique à garder sa nationalité originaire, il ne défend pas moins cette idée de « hispanidad » ouverte qui, en outre, distinguerait la Guinée. Equatoriale des autres pays de l'Afrique centrale.

Usted ha sido crítico con el discurso de la Hispanidad.

Donato Ndongo-Bidyogo: Sí, y lo sigo siendo. Pero también he defendido la lengua española en Guinea.

No por España, sino por una razón objetiva. Yo soy fang. Tengo familiares en Camerún y en Gabón

³⁵ Jean-Godefroy Bidima, « Introduction. De la traversée : raconter des expériences, partager le sens », in *Rue Descartes* 2022/2 ((n° 36), p. 1-2, pages 7 à 18.

³⁶ Amos Segala, Fonction et dialectique de l'indigénisme et de l'hispanité dans l'œuvre d'Asturias, In *Europe* Revue littéraire mensuelle, numéro spécial Miguel Ángel Asturias, mai-juin 1975, pp. 101-120, 265 P.

porque es la misma zona fang. Y hablo con ellos en fang. Pero ellos tienen como referente a Molière, y yo a Lope de Vega. Ese tipo de referencias son las que nos hacen diferentes. Yo defiendo la existencia de un Estado de Guinea Ecuatorial independiente. Lo que nos distingue de un gabonés o de un camerunés es la lengua y la cultura hispánicas. Formamos parte de una comunidad que tiene una misma historia, lengua y cultura. Lope de Vega, García Márquez, Bryce Echenique, Jorge Edwards... forman parte de mi cultura, igual que de la tuya. Eso es algo que tenemos en común. Y no puedo rechazarlo porque sea de blancos. Yo no soy racista. Una persona culta no puede tener enemigos culturales³⁷.

3. Hypothèse et questionnements

Ils concernent les analogies ou rapports structuraux entre les deux œuvres, le rôle attribué aux auteurs, mais surtout à ces littératures et ce dont elles rendent compte.

Quel rôle attribuer aux littératures en postcolonie et surtout comment les lire ?

De quoi sont-elles susceptibles de rendre compte exactement ?

a-Hypothèse

Les critiques autorisés, comme Bellini et Claude Couffon (pour Miguel Ángel Asturias) et M'baré N'gom (pour Donato Ndongo-Bidyogo) signalent que nos auteurs ont développé une conscience aiguë de la situation postcoloniale de leurs pays respectifs. À ce titre, la question de la domination se retrouve naturellement au cœur de leur projet d'écriture littéraire ainsi que de leur engagement politique. Mon corpus n'échappe pas à ce « regard postcolonial ». Je fais l'hypothèse qu'il est possible d'établir un rapport structurel entre les deux œuvres. Cela voudrait dire de les examiner au-delà de la thématique ou des spécificités géographiques (Guatemala et

³⁷ Luis Castellví Laukamp, Entrevista a Donato Ndongo: “Una persona culta no puede tener enemigos culturales”, 12 mayo 2023, in *Letras libres* en ligne, <https://letraslibres.com/literatura/entrevista-a-donato-ndongo-una-persona-culta-no-puede-tener-enemigos-culturales/12/05/2023/> (consulté le 20/05/2023).

Guinée Equatoriale) et régionale (Amérique centrale et Afrique). D'où les questions que je pose.

b-Questionnements

Comment mes deux auteurs donnent-ils à lire la domination dans *El papa verde* (1954) et *Los poderes de la tempestad* (1997) ? Qu'est-ce que la représentation qu'ils en donnent révèle non seulement de la Guinée Équatoriale et du Guatemala mais aussi du sous-continent africain (Afrique subsaharienne/centrale) et du sous-continent Latino-américain (Amérique centrale) ?

Je tâcherai, autant que possible, de rendre compte de l'ensemble de ces questionnements dans mon travail.

En attendant, et pour clôturer cette partie consacrée entre autres à la méthodologie, je dois redire que, tout en privilégiant la narratologie et l'analyse du discours comme cadres d'analyse, je mettrai davantage l'accent sur les médiations socio-historiques, discursives et imaginaires ainsi que sur les contradictions que je note dans mes deux romans. Ce choix, cette orientation fait que je ne vais pas m'attarder sur une « démarche textualiste ou formaliste » stricte comme on pourrait l'attendre au regard du début de l'intitulé de ma thèse.

**DEUXIEME PARTIE : ITINERANCES, MEMOIRES BIOBIBLIOGRAPHIQUES DES
AUTEURS. QUELQUES POINTS D'ANCRAGES**

Chapitre I : Des auteurs : parcours personnels, productions et reconnaissances symboliques (prix, congrès, thèses, mémoires)

Il n'est pas possible d'effectuer cette étude sans présenter Miguel Ángel Asturias et Donato Ndong-Bidyogo qui sont les auteurs de mon corpus. Mon intention n'est pas d'être exhaustive ; il s'agit de reprendre ici quelques éléments d'informations : leurs parcours personnels, leurs productions littéraires et les reconnaissances symboliques qu'ils ont obtenues.

Donato Ndong-Bidyogo étant encore vivant, mon initiative le concernant est forcément risquée et partielle. Il est susceptible d'écrire d'autres ouvrages, de connaître d'autres développements dans sa vie, d'autres formes de reconnaissance. Ses ouvrages sont aussi de plus en plus étudiés dans des cours, analysés dans des travaux de mémoires et de thèse.

Cela dit, je commencerai par Miguel Ángel Asturias.

I-Miguel Ángel Asturias, une mémoire biographique succincte

Né le 19 octobre 1899, au Guatemala dans la ville de Guatemala City (capitale du pays)³⁸, dans une famille de classe moyenne, Miguel Ángel Asturias de son vrai nom Miguel Ángel Asturias Rosales, est un auteur centraméricain (guatémaltèque). Selon Marc Cheymol citant un passage de l'entretien qu'a eu Asturias avec K. Becirovic en 1968, Asturias naît un an après la prise du pouvoir du dictateur guatémaltèque Manuel Estrada Cabrera (1898). Cette longue dictature marquera la jeunesse de l'auteur.

Manuel Estrada Cabrera, ce dictateur, a commencé à régner au Guatemala en 1898, donc un an avant ma venue au monde, puisque je suis né en 1899. Et il a régné jusqu'en 1920. Cela veut dire que toute mon

³⁸ Giuseppe Bellini, *Mundo mágico y mundo real : la narrativa de Miguel Ángel Asturias*, Italie, Editorial Bulzoni, 1999, p 13, 244 P.

enfance et ma jeunesse ont été marquées par la dictature. C'était un dictateur invisible, qui ne se montrait pas, et je ne l'ai jamais vu au cours de ces vingt ans. Mais les effets de son règne étaient bien visibles³⁹.

Les vingt-deux années de dictature de Manuel Estrada Cabrera marqueront certains écrits d'Asturias. Ce dernier connaîtra le Guatemala à travers ses écrits journalistiques et ses différents ouvrages parmi lesquels se trouve celui que j'ai choisi d'étudier en traversée avec *Los poderes de la tempestad* (1997).

Tout cela se perçoit à travers son parcours personnel, ses productions littéraires et dans les différents prix qu'il a obtenus.

Pour éviter de faire une présentation sans sources, je me servirai des écrits ci-dessous pour ma synthèse.

-*Revue littéraire mensuel de Miguel Ángel Asturias* de mai et juin 1975,

-*Mundo mágico y mundo real : La narrativa de Miguel Ángel Asturias* de Giuseppe Bellini (1999),

-*Miguel Ángel Asturias écrit par Claude Couffon dans Poètes d'aujourd'hui* publié dans l'édition Seghers (1970),

-*Nueva historia de la literatura hispanoamericana* par Giuseppe Bellini dans l'éditorial Castalia (1997),

-*Miguel Ángel Asturias dans le Paris des « Années Folles »* de Marc Cheymol publié en 1987

Miguel Ángel Asturias Rosales est le premier fils d'Ernesto Asturias Girón, avocat et juge, et de María Rosales, institutrice venant d'une famille modeste et provinciale. Cette famille connaîtra plusieurs déplacements internes en raison des idées jugées très révolutionnaires du

³⁹ Asturias, dans son entrevue avec K. Becirovic : « Engagé ? – Non, responsable », La Quinzaine Littéraire. Paris, 15 janvier 1968. (cité par Marc Cheymol in *Miguel Ángel Asturias dans le Paris des « années folles »*, Presses Universitaires de Grenoble, 1987, p15, 227 P.

père d'Asturias. Je vais mentionner quelques-uns de ces déplacements qui ont le plus marqué la vie d'Asturias.

En 1903, la famille prit la résolution de s'installer à Salamá, une petite ville tranquille ou le beau-père de María, le colonel Gavino Gomez, avait des propriétés afin d'échapper à la surveillance de la police et aussi en raison des idées jugées trop libérales du père⁴⁰. C'est donc dans ce milieu rural que notre auteur vivra sa première enfance.

Lorsque le père d'Asturias perdit son emploi en 1905, toute la famille fut forcée de déménager à la ville de Salamá, chef de département de Baja Verapaz. Ce déplacement conduira Asturias à vivre dans la ferme de ses grands-parents. C'est là que Asturias entre en contact avec la population Indigène du Guatemala ; sa nounou, Lola Reyes, était une jeune femme Indigène qui lui racontait des histoires, des mythes et des légendes de sa culture. Ce qui eut plus tard une grande influence sur certains de ses travaux.

En 1907, la famille Asturias quitta Salamá pour regagner la capitale, où elle s'installa dans le quartier de la Candelaria. Une année après, alors qu'Asturias avait neuf ans, il retourna avec sa famille dans la banlieue de Guatemala.

Il termina ses études primaires au Liceo Guatemala, puis fit ses études secondaires au Lycée national de garçons. Il obtint son baccalauréat en sciences et lettres de l'Institut central national pour les garçons en 1916. Après l'obtention du baccalauréat, il fréquenta d'abord l'école de Médecine avant de s'inscrire au département de droit, un parcours qu'il ne terminera jamais. Son abandon des études en médecine serait lié à la peur qu'il avait des cadavres alignés sur la table de dissection. A partir de là, il comprit que le métier de médecin n'était pas sa vocation. C'est ainsi que l'année suivante, il changea d'orientation et s'inscrivit alors à la faculté de droit, à l'école des notaires de l'université nationale. Ce parcours sera sanctionné par un diplôme en 1922, suivi du prix Galvez qu'il obtiendra pour sa thèse sur le problème social

⁴⁰ Coufon Claude, *Miguel Ángel Asturias, Poète d'aujourd'hui*, Paris, aux éditions Seghers 1970, p. 6, 187. P.

des indiens « *El problema social del Indio* ». Il recevra également le prix Falla pour être le meilleur étudiant de sa faculté⁴¹.

Il n'est pas inutile de rappeler que malgré sa position relativement privilégiée, le père d'Asturias s'opposa à la dictature du président Manuel Estrada Cabrera, arrivé au pouvoir en février 1898. Ce dont Asturias s'en rappellera plus tard : « *mis padres eran bastante perseguidos, pero no eran conjugados ni cosa que se parezca* ». On pourrait dire que cette dure expérience de ses parents eut un impact sur ses écrits et aussi sur l'orientation sociale qui caractérise sa littérature et ses prises de position politiques. En 1974, Miguel Ángel Asturias décéda.

1-Parcours personnel

Miguel Ángel Asturias Rosales a eu un parcours très riche. En effet, en 1922, il se consacra à la lutte contre l'analphabétisation et participa à la fondation de la *Universidad Popular*. Cette Université visait à réduire l'analphabétisme mais aussi à donner dans un temps très court, par un enseignement pratique, une formation professionnelle aux travailleurs qui en étaient démunis. Il est important de noter que ces cours étaient gratuits et avaient lieu le soir, de sept heures à dix heures. Les professeurs bénévoles, ne devaient exiger ni livres, ni programmes ; l'assistance elle-même proposait des questions à étudier et à débattre. Étant indépendant, le nouveau système éducatif s'interdisait tout enseignement religieux ou politique. Dans l'esprit de ses fondateurs, l'Université Populaire devait apprendre à l'homme à être libre, tolérant, désintéressé, soucieux de son corps et de sa santé morale. En 1933, cette Université sera fermée sur ordre du dictateur Jorge Ubico mais elle sera ouverte de nouveau en 1944⁴². Selon mes recherches, rien n'indique que cette Université continue encore d'exister malgré ce que Claude

⁴¹ Couffon Claude, *op. cit.*, p. 08.

⁴² *Ibid.*, pp. 16-17.

Couffon dit dans son texte, *Miguel Ángel Asturias par Claude Couffon : Poètes d'aujourd'hui*. D'après lui, cette Université continua d'exister au-delà de 1944. Couffon déclarait cela en 1970. Qu'en est-il aujourd'hui ?

À cause du violent climat qui régnait au Guatemala dans les années 1921-1923 les parents de Miguel Ángel Asturias l'envoyèrent en Europe en décembre 1923. Le but était de le former aux nouvelles méthodes de sociologie et d'approfondir ses recherches à Londres. Il vécut pendant cinq mois à Londres avant de se rendre à Paris le 12 juillet 1924. C'est là que débutera sa carrière d'écrivain⁴³.

En 1930 il voyagea en Espagne où il publia sa première œuvre *Leyendas de Guatemala* (1930). Miguel Ángel Asturias, pour avoir étudié à l'Université nationale fonda l'Association générale des étudiants universitaires (la Asociación General de Estudiantes Universitarios) et l'Association des étudiants en droit ; il participa activement à la Tribune du Parti unioniste. En référence à son travail littéraire, on peut noter que sa participation à toutes ces organisations influença ses écrits tels que *El señor presidente*⁴⁴ et *Viernes de dolores*⁴⁵. Asturias s'impliqua dans la politique en travaillant en tant que représentant de l'Association générale des étudiants ; il se rendit par la suite au Salvador et au Honduras pour son nouvel emploi. En 1920, alors qu'il était à l'institut National Central pour hommes (Instituto Nacional Central para Varones), il participa au soulèvement contre Manuel Estrada Cabrera en organisant des grèves. Asturias et ses compagnons formèrent ce qui est maintenant connu sous le nom de « *La generación del 20* ». En 1923 il devint docteur en droit, avocat et notaire avec la soutenance de sa thèse universitaire intitulée *El problema social del Indio*. Grâce à la publication de cette thèse, il obtint le Prix de l'Université Nationale. Un an après, c'est-à-dire en 1924, il se rendit en Europe, à Paris, où il étudia l'ethnologie à l'Université de la Sorbonne ; il devint un surréaliste dévoué sous l'influence du poète et théoricien de la littérature français André Breton. À Paris, il fut

⁴³ Giuseppe Bellini, *op. cit.*, P. 14.

⁴⁴ Miguel Ángel Asturias, *El Señor presidente*, Madrid, Alianza editorial, 1946, 295 P.

⁴⁵ Miguel Ángel Asturias, *Viernes de dolores*, Buenos Aires, Editorial Loda, 1972, 354 P.

également influencé par le cercle des écrivains et des artistes de Montparnasse et commença à écrire de la poésie et de la fiction au cours de cette période ; il développa un profond intérêt pour la culture maya. C'est ainsi qu'en 1925, il commença à traduire en espagnol le *Popol vuh*, texte sacré des Mayas ; un projet auquel il se consacra pendant quarante ans. Il fonda également le magazine *Nuevos Tiempos* qu'il anima pendant dix ans, à Paris.

En 1930, il publia son premier livre *Leyendas de Guatemala*. En juillet 1933 il retourna au Guatemala, deux ans après l'arrivée au pouvoir de Jorge Ubico (1931) qui était considéré comme un allié inconditionnel des États-Unis et un protecteur des intérêts de la United Fruit Company. Selon Couffon, son retour au Guatemala a été encouragé par Paul Valéry. Ce dernier lui recommandait de ne

[...] pas rester ici. Je vous assure que vous écrivez des choses auxquelles nous, Européens, ne songeons même pas. Vous venez d'un monde qui est en formation, vous êtes un écrivain qui est en formation, votre esprit est en effervescence en même temps que la terre, les volcans, la nature. Il faut que vous retourniez vite là-bas pour que cela ne se perde pas. Sinon, vous risquez de devenir ici, à Paris, un simple imitateur, un auteur sans aucune importance⁴⁶.

A son arrivée au Guatemala et pour survivre, Asturias se chargea de la rédaction des éditoriaux de *El Imparcial*. En 1937, il fonda le premier journal parlé du Guatemala, *El Diario del Aire*, diffusé deux fois par jour, durant une demi-heure, sur les ondes nationales. Un travail qui l'occupa jusqu'en 1945. En 1946, il fut nommé attaché culturel au Mexique avec l'arrivée au pouvoir de José Arévalo⁴⁷.

⁴⁶ Entretien de Kommen Becirovic avec M.A. Asturias, *La Quinzaine Littéraire*, n°43, Paris, 15-31 janvier 1968. Cité par Claude Couffon dans Miguel Ángel Asturias Poète d'aujourd'hui, Paris, éditions Seghers paru en 1970, p. 33, 187 P.

⁴⁷Couffon Claude, *op. cit.*, p. 34, 187 P.

Le 13 juillet 1973 juste un an avant sa mort, les collègues et amis de Miguel Ángel Asturias tels que M. Jean-Pierre Soisson, Secrétaire d'État aux universités, le Président Léopold Sédar Senghor et M. Roger Caillois de l'Académie française fondèrent en droit français, « L'association des amis de Miguel Ángel Asturias ». L'objectif principal était d'honorer la dernière volonté de Miguel Ángel Asturias. Cette association poursuivait les objectifs suivants :

-Contribuer à la connaissance de la vie et de l'œuvre de l'écrivain.

-Aider les spécialistes, les enseignants et les étudiants dans leurs recherches.

-Veiller à l'exploitation scientifique internationale de l'ensemble du don.

-Rechercher les manuscrits dispersés ou disparus.

-Favoriser la publication des inédits et la réédition d'œuvres épuisés.

-La préparation de l'édition critique des Œuvres complètes en langue originelle de Miguel Ángel Asturias. S'y consacra une équipe de quarante spécialistes appartenant à quinze pays, sous la direction de M. Amos Segala, de l'Université de Paris-X-Nanterre et sous le patronage d'un comité scientifique composé des professeurs N. Salomon (Bordeaux), P. Verdevoye et B. Pottier (Paris-Sorbonne) et Ch. Minguet (Paris-X-Nanterre) ;

-L'organisation de séminaires internationaux au Centre de recherches latino-américaines de l'Université de Paris-X-Nanterre. Selon ce qui suit comme citation, parue dans la revue littéraire de mai-juin 1975 portant sur Miguel Ángel Asturias les objectifs de l'association furent définis d'après les vœux de l'auteur.

L'Association se présente, telle que l'avait voulue Miguel Ángel Asturias de son vivant, comme un relais de référence, une structure de coordination, un foyer de renseignements et d'initiatives pour la réalisation pratique d'un programme qui devait selon les propres paroles de l'écrivain disparu donner accès aux

raisons de mon œuvre et, en même temps, aux arcanes du Romans et de la Littérature hispano-américaine des dernières quarante années⁴⁸.

Je n'ai pas pu déterminer si cette association existe toujours de nos jours.

Quelle est l'ensemble des productions littéraires de Miguel Ángel Asturias et quels sont les prix littéraires qu'il a obtenus ?

2-Productions littéraires et reconnaissances symboliques

Entre las grandes figuras de la novela hispanoamericana, de nuestro siglo, es la de Miguel Ángel Asturias, tal vez, la que más ha sido objeto de juicios controvertidos. Mirando la historia de su recepción crítica, se impone la impresión de que las controversias entorno a su persona y a su obra empiezan con la aparición de lo que se ha llamado la vertiente realista de su obra, sobre todo con las novelas de la Trilogía bananera publicada en los años 1950 y 1960. A partir de entonces, la obra Asturiana se dividió, tanto para los críticos como para el público, en dos vertientes, la realista y la mitológica. Para unos, la existencia de las dos vertientes era signo de la riqueza de su obra mientras que para otros, lo era de una ambigüedad profunda. Por un lado, la Trilogía bananera consolidó la fama que como escritor comprometido y anti-imperialista, el autor había ganado con la publicación de *El Señor Presidente*, en 1946...por otro lado, la Trilogía fue el blanco de críticas que curiosamente, vinieron de campos opuestos. Los partidarios del realismo mágico criticaron el realismo excesivo que silenciaría la dimensión mágica, y los partidarios de un compromiso social (ista) criticaron precisamente la fuerza de esa dimensión que invalidaría el compromiso político. Sin embargo, estas voces, no pudieron mitigar la fama del escritor que llegó a su cumbre al serle otorgados los premios Lenin y nobel en 1966 y 1967, respectivamente⁴⁹.

Miguel Ángel Asturias est auteur de plusieurs œuvres. Certaines de ces œuvres lui ont permis d'acquérir une reconnaissance symbolique que j'essaierai d'énumérer. Il est aussi

⁴⁸ EUROPE Revue littéraire mensuelle, *Miguel Ángel Asturias*, mai-juin 1975, les Editeurs Français Réunis, p. 218, 266 P.

⁴⁹ Karl Kohut, *El realismo mágico al servicio del realismo socialista, la Trilogía bananera de Miguel Ángel Asturias* in *Actas del coloquio internacional 1899-1999, un siècle de/Un siglo de Miguel Ángel Asturias*, editores. Jean Pierre Clement, Jacques Gilard, Marie-Louis Olle, Poitier, 2001, pp. 131-132, 440 P.

important de noter que sa thèse sur la condition sociale des Indiens ainsi que ses actions pour la paix lui ont également permis d'obtenir d'autres prix.

a-Production littéraire

Pour rendre compte du foisonnement de la production littéraire de Miguel Ángel Asturias je débute par sa thèse.

En 1922 deux ans après la chute du dictateur Manuel José Estrada Cabrera, Asturias écrivit sa thèse doctorale de fin de cycle : *El problema social del Indio*. Cette thèse rend compte des conditions et les réalités des Indiens au Guatemala. Selon certains critiques Asturias y prônait l'extermination des Indiens pour un meilleur développement du Guatemala. Ce péché de jeunesse pèse toujours sur l'image de l'auteur et sur son image de porte-parole des Indiens.

En 1930 il publia son premier roman *Leyendas de Guatemala* à Madrid chez Ediciones Oriente. Cette œuvre selon les critiques Couffon, Bellini a révélé pleinement ses qualités de grand écrivain. D'après eux, Asturias y ressuscite l'atmosphère intensément poétique des livres sacrés Indigènes et spécialement le *Popol Vuh*.

Publié en 1946 *El señor presidente* est le deuxième roman de Miguel Ángel Asturias. Ce roman décrit probablement l'environnement politique dans lequel l'auteur est né et a grandi ; à savoir la dictature exercée en Amérique Latine en général et particulièrement au Guatemala. Cette dictature s'exercera par des accusations et des arrestations arbitraires. Tout cela à certain moment a conduit des opposants politiques (personnages) à la fuite et à y perdre la vie. C'est bien le cas de Canales, le père de Camila et opposant politique qui a fini par perdre la vie dans sa fuite. Les proches de ce dernier sont arbitrairement arrêtés et torturés.

J'essaierai d'énumérer la suite de ses œuvres en commençant par les romans.

Romans

-*El Señor Presidente*, México, editorial Costa-Amic, 1946

-*Hombres de maiz*, Buenos Aires, Losada, 1949

-*Viento fuerte*, Guatemala, Editorial del Ministerio de Educación Pública, (1950)⁵⁰

-*El Alhajadito*, Buenos Aires, editorial Goyanarte, 1961

-*El papa verde*, Buenos Aires, Losada, 1954.

-*Los Ojos de los Enterados*, Buenos Aires, Losada, 1960

-*Mulata de tal*, Buenos Aires, Losada, 1963.

-*Maladrón*, Buenos Aires, Losada, 1969

-*Torotunbo*, Buenos Aires, Editorial Goyanarte, 1956.

-*Viernes de Dolores*, Buenos Aires, Losada (1972)

Contes

-*Leyendas de Guatemala*, Madrid, Ediciones Oriente, 1930.

-*Week-end en Guatemala*, Buenos Aires, editorial Goyanarte, 1957.

-*El espejo de Lida Sal*, Mexico City, Siglo XXI Editores (La Creación Literaria) 1967.

-*Naique Bueyón Cuyque*, México, El Popular, 1955.

⁵⁰ Giuseppe Bellini, *op. cit.*, p. 71.

Théâtre

-*Soluna : comedia prodigiosa en dos jornadas y un final*, Buenos Aires, Ediciones Losange, 1955.

-*La audiencia de los confines. Crónica en tres andanzas*, Buenos Aires, editorial Ariana, 1957.

-*Torotumbo con adaptación por el poeta Manuel Jose Arce en 1976-(Haeussler,1983)*

Poesie

-*Con el rehén en los dientes : Canto a Francia*, Guatemala City : Zadik, 1942

-*Rayito de Estrella*, París, Imprimerie française de l'édition, 1925.

-*Sien de Alondra*, Buenos Aires, Losada, 1949

-*Ejercicios poéticos en forma de soneto sobre temas de Horacio*, Buenos Aires, editorial Botella al Mar, 1951.

-*Clarivigilia primaveral*, Buenos Aires, Losada, 1965.

Essai

-*El problema social del indio*, Guatemala, Tipografía Sánchez y de Guise, diciembre de (1923)

-*La arquitectura de la vida Nueva*, Guatemala, Ediciones Goubaud, 1928

-*La advertencia en el Caso de Guatelama y América Latina canta canciones revolucionarias (1928)*

-*Traduction du Popol Vuh et anaes des Xahim (Haeussler, 1983).*

En bibliographie de la thèse on trouvera les références complètes des œuvres ici mentionnées.

b-Reconnaissance symbolique et institutionnelle

Miguel Ángel Asturias reçut de son vivant plusieurs reconnaissances symboliques, ce qui fit de lui l'homme de lettres réputé dont parlent ses collègues écrivains. Comme premier prix, Miguel Ángel Asturias obtint la *medalla de oro* de l'Université Nationale de San Carlos au Guatemala en 1922 avec sa thèse de fin de cycle. Il obtint son diplôme en droit en 1923 et reçut le prix Galvez pour sa thèse sur le problème indien. Il reçut également le prix Falla pour être le meilleur étudiant de sa faculté. En 1948, Miguel Ángel Asturias grâce à la traduction en Français de son œuvre *El Señor Presidente*, obtint le *Prix International du Club de Livre 1952*. De nombreuses institutions académiques reconnurent son œuvre, comme en témoigne le fait qu'il fut invité à donner de nombreux séminaires et conférences à travers le monde après avoir été universellement reconnu dans le monde de la littérature pour l'importance de ses œuvres. Depuis la publication de *Leyendas de Guatemala* en 1930, ses qualités littéraires furent reconnues. Son récit n'échappe pas non plus à la description des maux politiques qui affligent l'Amérique Latine et en particulier à une critique des dictateurs qui peuplent l'histoire de la région. Il a également été ambassadeur du Guatemala en France, au Mexique et en Argentine. En 1965, il remporta le Prix Lénine de la Paix de l'Union soviétique avec *la trilogie bananière* composée de *Viento fuerte* (1950), *El papa verde* (1954) et *Los ojos de los enterrados* (1960). Puis, en 1967, il reçut le prix Nobel de littérature, devenant ainsi le troisième auteur américain de son époque à recevoir cet honneur après Gabriela Mistral en 1945 et Saint-John Perse en 1960.

Selon Pierre Barkan, deux ans avant sa mort, c'est-à-dire en mai 1972, Miguel Ángel Asturias légua l'ensemble de ses manuscrits et de ses archives à la bibliothèque nationale de France.

Un beau jour de mai 1972, il se rendit, accompagné de sa femme et de son collaborateur et ami, M. Amos Segala, auprès de M. Etienne Dennery, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, pour lui faire part de son intention de léguer l'ensemble de ses manuscrits et de ses archives se trouvant principalement à son domicile parisien, ainsi qu'à Buenos Aires et à Guatemala. Assistaient également à l'entretien, Madame le Secrétaire Général, T. Kleindienst, M. Marcel Thomas, conservateur en chef du Département des Manuscrits, et moi-même, car Miguel Ángel Asturias avait tenu en outre à ajouter qu'il souhaitait que M. Barkan, en tant que Bibliothécaire, hispanisant et ami, fût chargé du catalogue de son legs... Il comprend essentiellement trois parties bien distinctes : 1°) Les manuscrits des œuvres ; 2°) Les œuvres imprimées, dans la langue originale et en traductions ; 3°) Les archives⁵¹.

C'est aussi le lieu de préciser que Miguel Ángel Asturias, en 1973 fut invité à Dakar par l'ex-président Léopold Sédar Senghor au Sénégal. Je ne saurai dire les raisons de son invitation si ce n'est pour le travail remarquable qu'il a accompli dans le domaine de la littérature. Cela est dû peut-être à son compagnonnage avec Senghor.

Les reconnaissances symboliques dont a bénéficié Asturias ne s'arrêteront pas de son vivant puisque, un mois après son décès, c'est-à-dire le 9 juillet 1974, la Bibliothèque Nationale française, en collaboration avec l'Association des Amis de Miguel Ángel Asturias, organisa un Hommage à sa mémoire, sous la haute présidence de M. Le Président Léopold Sédar Senghor, le premier Président de la République du Sénégal et Jean-Pierre Soisson, secrétaire d'Etat aux Universités. Etaient présents à cette occasion, à des titres divers, M. Alain Bosquet, Roger Caillois, de l'Académie française, et Jaime Diaz Rozzotto, maître de conférences associé à l'Université de Besançon. Au cours de cet hommage, il eut une exposition de quelques manuscrits aztèques et mayas qui naguère ne furent exposés⁵².

⁵¹ Pierre Barkan, « Europe et les Editeurs Français Réunis », in *Revue littéraire mensuelle "Europe"*, Miguel Ángel Asturias, *Mai-juin*, Paris, 1975, pp. 202-204, 266 P.

⁵² Pierre Barkan, *op. cit.*, p. 203, 266 P.

3-Sa vie politique et sociale

a- Engagement politique et littéraire

Il faut noter que le diplomate⁵³ et écrivain Miguel Ángel Asturias a essayé de s'impliquer directement dans la politique de son pays par plusieurs moyens. D'abord, cet engagement se manifesta par un ton politique marqué et présent dans les livres qui suivirent *Hombres de maíz* (1945) ; depuis *El señor presidente* (1946), *Viento Fuerte* (1950), *El papa verde* (1954), et *Los ojos de los enterrados* (1960), avec *Week-end au Guatemala* (1956) ; l'écrivain y accentua son dévouement à la cause de la liberté de l'être latino-américain. Les trois derniers livres mentionnés constituent la « trilogie bananière », qui représente les vicissitudes de la lutte contre l'exploitation impérialiste américaine et pour la défense de la démocratie. *Week-end au Guatemala* émane d'une réaction à l'invasion de son pays, soutenue par les États-Unis, contre le gouvernement de Jacobo Arbenz. À cette époque, Asturias était ambassadeur au Salvador. A la chute du gouvernement légitime, Il fut contraint à l'exil chez son ami Neruda, au Chili, où il acheva *Los ojos de los enterrados* (1960).

Les réserves de certains concernant la « trilogie bananière » et *week-end au Guatemala* témoignent une fois de plus de la compréhension limitée des motivations d' Asturias et de son art. Bien que le motif politique dans les livres mentionnés soit évident, il ne s'agit pas de pamphlet. Dans *Viento fuerte* (1950), la confiance dans le travail des petits planteurs de bananes est exaltée ; l'exploitation des capitaux étrangers, la soumission au pouvoir de l'argent et la perte de liberté y sont dénoncées. La chose la plus importante dans le roman est la vigueur avec laquelle l'écrivain décrit un aspect de la réalité latino-américaine : la vie dans les plantations, et l'efficacité avec laquelle il présente les valeurs positives de son peuple, continuellement méprisé et exploité, la réaffirmation, par conséquent, d'une moralité sur laquelle la certitude

⁵³Couffon Claude, *op., cit.*, p. 5, 187 P.

d'un avenir différent devrait être fondée. Même s'il est sur le plan du récit le vainqueur, « *El papa verde dueño omnipotente de la compañía frutera señor de cheque y de cuchillo, navegador en el sudor humano*⁵⁴ », dans ce roman, la présence du mythe semble contester la domination ; le pouvoir est voué à la solitude et l'empire bananier a une fin inéluctable malgré la condition du peuple guatémaltèque qui semble désespérée face à la puissance étrangère, le mythe apporte un message d'espoir: les voyants qui communiquent avec le monde des esprits et interprètent le langage des morts, affirment l'inévitabilité de la victoire: « *Nuestros pechos quedaran en quietud bajo las aguas, bajo los soles, bajo las semillas, hasta que llegue el día de la venganza, en que verán los ojos de los enterrados...*⁵⁵. »

L'engagement politique d'Asturias lui a valu des années d'exil, mais son engagement pour sa patrie est tellement fort qu'il combatta l'impérialisme nord-américain jusqu'à son dernier souffle. En effet, il présenta sa démission en tant qu'avocat de l'Université guatémaltèque après le massacre des six membres du Secrétariat du Parti Guatémaltèque du Travail (communiste). Ce massacre fut perpétré en octobre 1972 par l'ex-président guatémaltèque fasciste Carlos Manuel Arana Osorio (président du Guatemala de 1970-1974)⁵⁶.

Qu'est-ce qui a influencé les écrits de Miguel Ángel Asturias ? Ses écrits ont-ils eu de l'influence sur certains auteurs en particulier des générations suivantes ?

b- Influences et compagnonnages intellectuels

La adolescencia de la primera juventud de Miguel Ángel Asturias se desarrollaron en trato con prohombres latinoamericanos, tales como el peruano Santos Chocano o el colombiano Barba Jacob, sintiéndose

⁵⁴ Miguel Ángel Asturias, *El papa verde*, Madrid, Drácena Ediciones S.L., 1954, p. 14, 410 P.

⁵⁵ Miguel Ángel Asturias, *Los ojos de los enterrados*, Madrid, Alianza editorial, 1960, 462 P.

⁵⁶ Marcella Díaz, La dernière préface d'Asturias, in *Revue littéraire mensuelle "Europe"*, Miguel Ángel Asturias, mai-juin 1975, Paris, by Europe et les Editeurs Français Réunis, p. 199, 266 P.

captivado por las ideas que protagonizaba el argentino Manuel Ugarte, quien acudio a Guatemala predicando latinoamericanidad⁵⁷.

En 1921, a los veintidós años de edad, Miguel Ángel Asturias representa a Guatemala en el Congreso Internacional de Estudiantes, convocado por Vasconcelos, en México. Allí conoce a los líderes estudiantiles inspirados en las ideas del manifiesto de Córdoba, hombres tales como Torres Bodet o Pellicer⁵⁸.

Miguel Ángel Asturias est l'un des grands représentants du réalisme magique. Asturias était célèbre non seulement au Guatemala et dans toute l'Amérique Latine pour être l'un des pionniers du réalisme magique mais aussi du réalisme social. Il est également connu et reconnu en Europe (en France, en Espagne et en Italie) aux Etats-Unis et aussi en Afrique. Ses œuvres sont également étudiées dans certaines Universités d'Afrique. Dans la plupart de ses œuvres, il se consacre à la dénonciation des injustices même si sa thèse de fin de cycle est traitée de raciste. La trilogie bananière lui a procuré une renommée internationale et lui a permis d'être l'écrivain guatémaltèque le plus lu de l'histoire républicaine de son pays. Avec lui, le roman guatémaltèque entre pleinement dans la tendance de l'engagement social du roman d'aujourd'hui.

Il est important de noter qu' Asturias n'a pas eu d'influence particulière sur certains écrivains guatémaltèques mais, il est considéré comme l'un des écrivains qui a révolutionné le roman guatémaltèque. Au niveau de l'Amérique Latine, il a eu de l'influence sur le poète chilien Pablo Neruda, selon Giovanni Battista De Cesare comme c'est le cas dans le passage suivant :

Le centre et le fondement de l'unité du premier épisode de Hombres de maïs, et d'où partent les divers éléments narratifs de l'ensemble du roman, a été repris par Pablo Neruda dans son Ode sur l'érosion dans

⁵⁷Alvares Luis López, *Conversaciones con Miguel Ángel Asturias*, Madrid, Editorial Magisterio Español, S. A., p. 28, 215 P.

⁵⁸ Ibid., pp. 28-29.

la province de Malleco, qui fait partie des neuf odes élémentaires. Naturellement, le climat littéraire aussi bien que la motivation historique du thème sont pleinement autonomes chez le poète chilien⁵⁹.

Pour Claude Couffon, Miguel Ángel Asturias lui-même fut influencé par des poètes tels que Paul Fort et Léon-Paul Fargue ; des romanciers comme : Henri Barbusse et Romain Rolland, mais surtout par le groupe des surréalistes, avec André Breton, Aragon, Paul Eluard, Tristan Tzara, Benjamin Péret et Robert Desnos, qui était considéré comme son meilleur ami. En dehors de ces écrivains français s'ajoutaient des écrivains étrangers, résidant à Paris ou de passage en France, dont Ilya Ehrenbourg, Gertrude Stein, Thomas Mann, Luigi Pirandello. Les Espagnols Pío Baroja et Miguel de Unamuno l'influencèrent aussi tout comme Les Hispano-Américains Alejo Carpentier, Arturo Uslar Pietri, César Vallejo, Carlos Pellicer, Alfonso Reyes ; le caricaturiste Toño Salazar⁶⁰.

Ce qu'affirme Claude Couffon au sujet de l'influence des auteurs français sur les écrits de Miguel Ángel Asturias est cependant minimisé par Marc Cheymol.

La recherche des influences, tout autant que l'explication d'une œuvre par la biographie de l'auteur, relèvent aujourd'hui d'une conception passéiste, et relativement stérile, de l'étude des textes ; d'autre part, elle n'a pratiquement aucune validité dans le cas qui nous occupe⁶¹.

En défendant cette idée, il cite un article de Valery Larbaud publié dans *El Nuevo Mercurio*, à Paris, en avril 1907 intitulé *La influencia francesa en las literaturas de lengua Castellana*. En effet, pour Valery Larbaud : « [...] Cette influence n'est pas assez définie pour qu'il soit légitime d'affirmer que tel ou tel auteur européen ait servi d'inspiration et de guide »⁶².

⁵⁹ Revue littéraire mensuelle *Europe* N° 553-554 : sur Miguel Ángel Asturias de Mai à Juin 1975, p. 193, 265 P.

⁶⁰ Couffon Claude, *op. cit.*, p. 19.

⁶¹ Marc Cheymol, *Miguel Ángel Asturias dans le Paris des « années folles »*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1987, p. 9, 227 P.

⁶² « *Influencias francesas en la novela de la América española* », dans *La novela hispanoamericana*, pp. 103-104. Cité par Marc Cheymol dans *Miguel Ángel Asturias dans le Paris des années folles*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble, 1987, p. 10, 227 P.

Les points de vue divergent en ce qui concerne l'influence de la littérature française sur l'écriture de Miguel Ángel Asturias même si force est de reconnaître que son passage en Europe notamment à Paris n'est pas négligeable.

Quel est l'état actuel des études sur Miguel Ángel Asturias et son œuvre littéraire ? Les écrivains actuels, en Amérique centrale ou en Amérique latine, revendiquent-ils sa figure tutélaire ?

Ces questions importantes sortent à mon avis du cadre de cette thèse. Je voudrais néanmoins à ce propos reporter ce que dit d' Asturias et de sa postérité littéraire, l'un des meilleurs connaisseurs reconnus de son œuvre :

Durante casi treinta años el nombre de Miguel Ángel Asturias dominó las letras hispanoamericanas y a él se debe, en gran parte, la proyección mundial de las mismas. Fue el primero y generoso difusor de los valores continentales, pero también fue el maestro, reconocido o no, de casi todos los novelistas que se afianzaron sucesivamente, muchos de los cuales fueron descubiertos y lanzados por él. Quiérase o no, Asturias fue un maestro de la talla de un Baroja por paragonarlo con otro valor hispánico. Piénsese, si no, cómo ha influido *El Señor Presidente* sobre la renovada novela de la didadura que en los años setenta ha conocido autores como Aguilera Malta, Carpentier, Roa Bastos y García Márquez.

De Miguel Ángel Asturias han sido publicado también en edición crítica al cuidado de Amos Segala los artículos periodísticos y creativos de su primera época, París 1924-1933, periodismo y creación literaria (1988) y otro relevante texto, *El árbol de la cruz* (1993), último de Asturias en el que el escritor confiesa sus obsesiones aceptadas, como escribe el mismo Segala, su editor, « En un canto final de resignación y de beatitud paternal⁶³.

Après avoir présenté brièvement Miguel Ángel Asturias (1899-1974), je tâcherai de faire aussi la présentation de l'écrivain guinéo-équatorien Donato Ndongo-Bidyogo (1950-).

⁶³ Giuseppe Bellini, *Nueva historia de la literatura hispanoamericana*, Madrid, editorial Castalia, 1997, p. 473, 804 P.

II-Donato Ndong-Bidyogo, mémoire biographique

Donato Ndong-Bidyogo a beaucoup moins écrit et publié que Miguel Angel Asturias ; il explique qu'il publie un roman tous les dix ans à cause de sa situation personnelle et matérielle qui l'empêche de se consacrer pleinement à sa tâche d'écrivain. Le manque de reconnaissance de la littérature africaine, en général, et de la littérature guinéo-équatorienne, en particulier, ne joue pas moins, à mon avis, dans cette brièveté actuelle de sa production littéraire. Malgré tout, Donato Ndong-Bidyogo a pu publier à ce jour différentes œuvres littéraires que je vais présenter. Pour ce faire, je me servirai des ouvrages qui abordent son parcours, sa littérature, ses engagements notamment dans l'émergence et la reconnaissance de la littérature écrite moderne guinéo-équatorienne ; il s'agit quelquefois des actes de colloques publiés. Je dois dire que la Bibliothèque universitaire de l'Université de Perpignan manque cruellement d'ouvrages relatifs à la Guinée Equatoriale et encore plus à Donato Ndong-Bidyogo. C'est grâce à l'amabilité de mon Directeur que j'ai pu disposer des ouvrages dont je fais mention. Il est tout aussi difficile voire impossible de se procurer dans les autres universités françaises des ouvrages qui parlent de la Guinée Equatoriale, des auteurs guinéo-équatoriens ainsi que de l'actualité politique de la Guinée Equatoriale. Grâce au prêt interuniversitaires, j'ai pu malgré tout combler ce manque cruel qui pose un problème. Lors de la préparation de cette thèse, j'ai dû, en dehors de mon auteur, lire des œuvres d'autres auteurs guinéo-équatoriens ; j'ai aussi pu, grâce au professeur Lavou, qui connaît personnellement Donato Ndong-Bidyogo ainsi que d'autres écrivains de la Guinée Equatoriale, interviewer Le Professeur Justo Bolekia Boleká, lui-même écrivain sur, entre autres chose, la genèse de la littérature moderne écrite guinéo-équatorienne. Cet entretien publié figure en annexe de ma thèse.

Voici les ouvrages qui m'ont aidée dans la présentation de la production littéraire de Donato Ndong-Bidyogo.

-*La novela colonial hispanoafriicana : Las colonias africanas de España a través de la historia de la novela* (2000) de Antonio M. Carrasco Gonzáles

-*Literatura de Guinea Ecuatorial (Antología)* (2000), eds Donato Ndongo-Bidyogo et M'baré N'gom

-*De Guinea Ecuatorial a las literaturas hispanoafricanas* (2010) eds Landry Wilfrid Miampika et Patricia Arroyo

-*Literatura rebelde desde el exilio (Donato Ndongo-Bidyogo) (2010)* de Josephe-Désiré Otabela Mewolo.

- *Représentation du migrant noir africain (1980-2000) dans El metro de Donato Ndongo-Bidyogo* (Thèse doctorale soutenue en 2014) par Koné Ténon

-*Palabras Abiertas : conversaciones con escritores africanos de expresión en Español* (2013), M'bare N'gom (éd)

-*Literaturas hispanoafricanas : realidades y contextos* (2015), Inmaculada Díaz Narbona (éd)

-*Nueva Antología de la Literatura de Guinea Ecuatorial* (2017), M'bare N'gom et Gloria Nistal (éds)

Justo Bolekia Boleká, *Quién es quién entre los escritores de Guinea Ecuatorial*, 2019.

De ce que j'ai lu des ouvrages cités ci-dessus sur Donato Ndongo-Bidyogo, je remarque que les informations données sont souvent les mêmes bien qu'il y ait, quelquefois, comme chez Otabela, plus de détails fournis : la famille de l'auteur par exemple, la situation de son village natal. Généralement, la présentation suit un ordre chronologique.

Je vais tenter de restituer ici sans pour autant adopter une démarche chronologique, certains éléments de la biographie de Donato Ndongo-Bidyogo, ses rencontres et parcours intellectuel les écrits qui l'ont marqué. Ensuite, j'évoquerai autant que possible l'ensemble de

ses productions littéraires et intellectuelles. À ce stade, j'ignore si l'auteur a publié des pièces de théâtre et des légendes ou des livres pour enfants.

Dans *Literatura de Guinea Ecuatorial (Antología)*, il est dit à la page 458 que Donato Ndongo-Bidyogo en 1985 est retourné en Guinée Equatoriale ou il a exercé certaines fonctions :

Quando volvió a Guinea en 1985, fue nombrado Director adjunto del Centro Cultural Hispano-Guineano de Malabo, cargo que desempeñó hasta su dimisión en abril de 1992. Luego, pasó a ser corresponsal y representante de la agencia de prensa española EFE para toda África Central con residencia primero en Malabo y después en Libreville (Gabón). Es autor de un poemario inédito por pudor, *Olvidos*. En la actualidad, Donato Ndongo vive exiliado en España donde es comentarista de política africana en la revista Mundo Negro y en Radio Exterior de España⁶⁴.

De ce qui est dit, rien n'indique à quel moment Donato Ndongo-Bidyogo est sorti de son pays parce qu'il est uniquement mentionné qu'il a démissionné en 1992. Je ne saurais dire non plus s'il est retourné en Espagne dans la même année de son retour en Guinée Équatoriale puisque rien ne l'indique clairement. Ce qui est plus explicite, c'est que Donato Ndongo-Bidyogo vit exilé en Espagne comme il est si bien dit dans sa présentation dans l'anthologie qu'il a co-écrite avec M'baré N'gom. *En la actualidad, Donato Ndongo vive exiliado en España donde es comentarista de política africana en la revista Mundo Negro y en Radio Exterior de España*⁶⁵.

Nos hemos puesto, pues, hacer literatura, a pesar de todo. A pesar de la incompreensión de nuestro antigua metrópoli, en la que los detentadores de los poderes culturales en la edición, en la crítica, en los medios de comunicación, difusores de la creación intelectual, siguen ignorandonos de forma de desdenosa, prefiriendo traducir a los africanos de habla portuguesa, inglesa o francesa antes que mira en la terasa de su propia casa. A pesar de la penuria generalisada que sigue precidiendo la vida cotidiana de estos creadores, alejados de los cicuitos multidifusores de la obra literaria. A pesar, sobre todo, de la sanoda persecución que sufrimos los intelectuales guineanos, aquellos que nos hemos negado a hacer una cultura

⁶⁴Donato Ndongo-Bidyogo et M'baré N'gom, *Literatura de Guinea Ecuatorial (Antología)*, Madrid, Sial/Casa de África, {Noticia biobibliográfica de los autores}, pp. 457-458, 473 P.

⁶⁵ Donato Ndongo-Bidyogo et M'baré N'gom, *op. cit.*, pp. 457-458.

pesebrista y a plegarnos a la literatura ageográfica, al servicio de la megalomania y de los intereses de los poderosos⁶⁶.

En revanche, Koné Ténon affirma dans sa thèse soutenue en 2014 que, Le directeur du journal, le mensuel 101, du nom de Gerardo González Calvo, qui, émerveillé par la profondeur des articles de Donato Ndong-Bidyogo, lui proposa une publication. Il ajouta que ladite collaboration sera interrompue entre 1985 et 1995 puisque c'est pendant cette période que Donato Ndong-Bidyogo retourne en Guinée Equatoriale⁶⁷.

Pour les écrivains de la génération de Donato Ndong-Bidyogo considéré par Juan Balboa Boneke comme la « *generación perdida* » on note que la diffusion de leurs œuvres ne se fait pas comme ils le souhaitent dans les pays d'Afrique, d'Amérique Latine, d'Europe, particulièrement en Espagne. Il est alors temps de se demander si cette situation a fondamentalement changé de nos jours malgré l'existence et l'émergence de la littérature guinéo-équatorienne.

Sur cette question de la production, diffusion et promotion de la littérature écrite moderne guinéo-équatorienne, je renvoie aussi au chapitre V des Actes coédités par Miampika et Arroyo. Dans ces actes, les communications proposent une mise en perspective des conditions socio-politiques, culturelles et éditoriales de production de cette littérature tant à l'intérieur du pays qu'en exil.

En fin de compte je me demande si cette question des conditions de possibilité de la littérature en Guinée Equatoriale ne pourrait pas être posée au sujet du Guatemala de l'époque de Miguel Ángel Asturias et voire encore de nos jours. Il est remarquable, par exemple, que sa trilogie bananière n'ait pas été publiée au Guatemala mais à Madrid et en Argentine. Le

⁶⁶ Ibid., pp. 53-54, 473 P.

⁶⁷ Koné Ténon, *Représentation du migrant noir africain (1980-2000) dans El metro de Donato Ndong-Bidyogo*, Thèse doctorale, U. de Perpignan Via Domitia, Dir. Victorien Lavou, 2014, pp. 109-110, 453 P.

Guatemala compte toujours un nombre élevé d'analphabètes tout particulièrement parmi les populations indigènes.

1-Parcours personnel de Donato Ndongo-Bidyogo

De son vrai nom Donato Francisco Ndongo-Bidyogo Makina, Donato Ndongo-Bidyogo (généralement ainsi désigné) est né le 12 décembre 1950 à Alén Efack, un village situé à 10 kilomètres de la ville de Niefang.⁶⁸ Donato Ndongo-Bidyogo avait pour rêve de devenir un grand ingénieur agronome pour aider son père à améliorer la production de ses nombreuses plantations de cacao qui faisaient la prospérité et la fierté de cette famille nombreuse.

Il connut une enfance heureuse. En effet, il était entouré de ses êtres chers et biens aimés tels que son père Pedro Ndongo-Bidyogo, sa mère Margarita Makina, ses nombreux frères et sœurs, son oncle paternel Simon Abeso Bidyogo, son grand-père maternel Pascual Nguema Anseme, don Ramon Mico Esono, le maître qui lui enseigna ses premières lettres à l'école élémentaire de Alén. On a un écho biographique lié à sa famille dans sa production romanesque, notamment à travers le personnage de *tío Abeso* dans *Los poderes de la tempestad* (1997) ou *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987). Néanmoins, il est permis de dire que le choix volontaire des noms par Donato Ndongo-Bidyogo renforce les effets de réel dans ces romans. Il eut une enfance marquée par des jeux infantiles avec ses cousins Miguelin Edjang Angue, Heriberto Meco et Gregorio Nguema qui est depuis décédé ; les autres occupèrent des postes importants dans le gouvernement de Obiang Nguema ; sa cousine Victoria Andeme, surnommée Mamaita, est la sœur de Miguelin et actuelle épouse de Armengol Ondo Nguema, le frère cadet de Obiang Nguema Président en exercice de la Guinée Equatoriale; ses oncles Ángel Nguema, surnommé Ntogo et Patricio Meco furent fusillés à Ngolo près de Bata pendant la dictature de

⁶⁸ Justo Bolekia Boleká, *Quién es quién entre los escritores de Guinea Ecuatorial*, Madrid, Sial/Casa de África, 2019, p. 32, 264 P.

Macías Nguema. Cette fusillade à mon avis constitue un événement immortalisé dans *Los poderes de la tempestad* (1997). Ses autres parents maternels sont ses tantes Salomé, Concepción, Montserrat et son oncle (tio-abuelo) Crisantos Edu. Du côté paternel, Donato Ndong-Bidyogo fut entouré de l'amour et de l'attention de ses cousins Francisco Nsue (Paco), Santos Nguema et Pedro Claver Mbo, ainsi que son oncle José Bee, un catéchiste qui avait pour habitude de lui conter des histoires, et ses tantes Adela et Cecilia. Pour son initiation, il a bénéficié au même moment, des enseignements traditionnels auprès de son oncle Abeso et de son grand père Pascual Nguema, qui lui racontaient les contes et les légendes sur la généalogie et les exploits de sa tribu ; il connut aussi des enseignements catholiques dont s'est chargé don Pedro son père, catholique fervent et pratiquant, autorité morale d'une importance reconnue dans le village. On retrouve les traces de l'importance que la famille accordait à la religion dans le passage suivant :

Desde mi salida del seminario, cada vez que recibo carta de mi padre me pongo a temblar. Para ellos ha sido una enorme desilusión el hecho de que abandonara el sacerdocio. No lo entienden. Mi padre, con su crudeza un tanto cáustica y mortificante, me ha narrado con todo lujo de detalles las interminables lágrimas de mi madre en las semanas que siguieron a la recepción de la carta, larga y meditada, en la que les explicaba mi decisión. Mi padre no me habla de las suyas, aunque puedo leer entre líneas que él también ha llorado, pues lanza una terrible pregunta : si alguna vez podría volver a confiar en mí después de no haber podido cumplir nunca una sola promesa. Tener un hijo sacerdote es lo más importante para ellos, los de su generación, esa generación que está a punto de lograr la independencia política de su país sin darse cuenta de cuánto significa la libertad. El cura, para ellos, es el compendio de toda la sabiduría humana y divina, y no entienden que quiera ser abogado, que me haya matriculado en la Facultad de Derecho. ¿Qué es eso ?⁶⁹.

Ce dernier s'opposait, comme les autres Guinéo-Equatoriens à la colonisation, mais il avait un point de vue différent. D'après lui pour vaincre le colon, il est nécessaire de connaître sa langue, sa culture et sa religion. Cette double initiation est perceptible dans l'œuvre de

⁶⁹ Donato Ndong-Bidyogo, *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987 1^{ère} éd), Barcelona, Ediciones El Cobre, 2000, p. 74, 174 P.

Donato Ndong-Bidyogo⁷⁰. L'amour qu'il a pour sa famille s'explique logiquement par le fait qu'il a donné leurs noms à plusieurs personnages dans son œuvre : tío Abeso, tío Meco, abuelo Nguema Anseme, primo Mbo, el primo Bee, don Ramon el maestro, el primo Ntogo, Okomo Asumu Ondo, Obama Ondo, ...ce sont des personnages qui interviennent dans le complot tant dans *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987) et *Los poderes de la tempestad* (1997).

De ce fait, dans plusieurs sociétés africaines, il est sage et recommandé que les parents donnent à leurs enfants les noms de leurs êtres bien aimés (familles ou amis) comme une forme d'hommage ou de reconnaissance, ou pour perpétuer leurs mémoires au cas où ces personnes venaient à décéder ou si elles étaient déjà mortes. Ainsi, Donato considère ces personnages de son œuvre comme ses enfants ; ce qui, cependant ne signifie pas que ces personnes fictives soient des représentations des personnes réelles à qui il a prêté ces prénoms. Après l'initiation à l'école élémentaire de son village sous la garde de don Ramon Mico Esono, le jeune Donato, à huit ans entra au collège des Misioneros Claretianos de Niefang pour terminer ses études primaires ; très bon élève, il gagna rapidement l'affection des pères clarétains Moisés del Rey, Francisco Oscoz et Ignacio Llamazares. Bata sera l'étape suivante dans sa formation scolaire : Donato est accueilli cette fois au collège de los *Hermanos de la Salle* pour être préparé au baccalauréat avant son voyage en Espagne considéré par Otabela et Onomo Abena comme *le grand saut*⁷¹.

Donato arriva en Espagne par le biais d'une bourse qu'il a obtenue grâce à son grand frère qui était à l'époque étudiant en théologie à l'Université Pontificia de Salamanca. Cette bourse lui donna l'occasion de partir loin des siens, afin de poursuivre sa formation dans le collège religieux los Padres Escolapios de Valencia. Cette bourse perçue comme une chance pour le jeune guinéo-équatorien lui laissera quand même un goût amer. En effet, il vivra une

⁷⁰ Otabela Joseph-Désiré et Onomo Abena Sosthène, *Entre estética y compromiso. La obra de Donato Ndong Bidyogo*, Madrid, UNED (Universidad Nacional de Educación a distancia, Editorial, 2008, p. 35, 281 P.

⁷¹ Ibid., pp. 35-36.

expérience particulière au sein du dit collège, comme font tous les nouveaux élèves. En tant que Noir, il fut considéré comme un objet de curiosité.

Selon Otabela Joseph-Désiré et Onomo Abena Sosthène, au-delà de la solitude, sa condition assignée l'obligeait à se surpasser pour démontrer qu'il a la même capacité intellectuelle que ses condisciples blancs. Pendant tout son séjour dans ce collège, où finalement, il obtint le baccalauréat en Lettres en 1969, l'année 1967 reste gravée en lettre d'or dans sa mémoire pour ces hasards qui parfois, peuvent changer le destin d'une personne. Cette même année, la Délégation Nationale de la jeunesse organisa en faveur de tous les élèves de toute l'Espagne un concours de rédaction ayant pour thème « *El futuro y los jóvenes* ». Donato eut le premier prix, une récompense qui lui conféra l'estime de soi, une fierté et surtout une reconnaissance, non seulement de ses condisciples et professeurs du collège, sinon aussi d'une part de la communauté éducative espagnole. Mais juste après la récompense, et de tous ces vœux/félicitations que cela entraîne, il croisera sur son chemin l'un des jurés et ce qui sera le début d'une aventure fascinante. Il s'agit de Torcuato Luca de Tena, célèbre écrivain, auteur de plusieurs œuvres parmi lesquelles, on compte les romans *Pepa Niebla*⁷² et *Edad prohibida*⁷³ qui est l'une des lectures favorites des jeunes primés/récompensés. Du fait de sa rencontre avec le directeur du journal *ABC* de l'époque, Donato abandonnera son premier choix qui était les études en Sciences Politiques et Philosophie, Histoire Contemporaine et le Journalisme. Ce rêve restera une illusion puisque le premier président de l'époque Macías Nguema, dictateur de son Etat, ayant décidé de rompre les relations diplomatiques avec l'Espagne, décida de couper les vivres aux étudiants boursiers. Son but était de les obliger à rentrer en Guinée Equatoriale. Il accusait l'Espagne du coup d'Etat manqué du 05 mars 1969. Même si cette décision liée à la coupure des bourses ne touchait ni de loin comme de près Donato, puisqu'il n'était pas boursier, force est de constater que ses collaborations avec *ABC* en ce moment n'étaient plus fréquentes comme au départ. Tout débutant et novice journaliste qu'il était, il devait chercher un travail lui

⁷² Torcuato Luca de Tena, *Pepa Niebla*, Barcelona, Editorial Planeta, 1970, 496 P.

⁷³ Torcuato Luca de Tena, *Edad prohibida*, Barcelona, Editorial Planeta, 1958, 328 P.

permettant de payer son inscription et de survivre. Il obtint un premier emploi pendant un été dans un restaurant pour touristes à Majorque. Ce travail lui permit d'économiser suffisamment d'argent pour survenir à ses besoins pendant sa première année d'inscription Universitaire. Son second travail, éphémère, est celui de serveur dans un « Pub » de Barcelone. Il cherchera un nouvel emploi puisqu'il perdra très rapidement le travail précédent. Son abnégation lui permettra de trouver un autre travail dans la succursale espagnole d'une entreprise allemande de chauffage.

Le représentant l'embaucha, d'abord comme professeur d'espagnol, et après comme ouvrier dans un village de Sardanyola, loin de Barcelone, ce qui ne lui permet pas de suivre ses études. Finalement, pour lui permettre de continuer sa carrière universitaire, l'entreprise lui offrit un poste de messenger dans ses bureaux à Barcelone (Ciudad Condal). En guise de parenthèse, force est de constater que la situation précaire dans lesquelles vivent les étudiants africains à l'étranger est aussi le quotidien de plusieurs adultes africains de la diaspora en plus de la pression politique de leurs pays d'origine. C'est le cas du même Donato qui explique sa situation financière précaire dans un entretien qu'il a accordé à Koné Ténou.

2. *El Metro* es la última novela que usted ha publicado en 2007. ¿ En qué contexto ha escrito esta obra ? Toda mi vida es una lucha constante por la recuperación de las libertades en mi país, y, por extensión, por la libertad y el bienestar de todos los africanos. Eso no me ha deparado precisamente un entorno de vida agradable. Soporto muchísimas dificultades de todo tipo, presiones políticas y represalias económicas ; resulta difícil de creer, pero la pura realidad es que soy un escritor muy pobre. Por eso no escribo al ritmo que sé que puedo escribir, e incluso condiciona mis relaciones sociales⁷⁴.

Le parcours tumultueux de Donato Ndongo-Bidyogo ne l'a pas empêché d'oser rêver grand. En effet, Donato Ndongo-Bidyogo a pu produire des œuvres de grande envergure

⁷⁴ Ténou Koné, Entretien de Koné Ténou a Donato Ndongo, 28 de octubre de 2015, para Grenal (Groupe de Recherche et d'Etudes sur les Noirs-e-s d'Amérique Latine), in *Quién es quién entre los escritores de Guinea Ecuatorial : Poetas, novelistas, dramaturgos, ensayistas, cuentos, etc.* de Justo Bolekia Boleká, Madrid, Sial/Casa de África Ediciones, 2019, p. 33, 264 P.

comme j'ai pu les énumérer dans le point suivant. Son engagement lui vaudra quelques reconnaissances.

2-Productions littéraires et reconnaissances symboliques⁷⁵

a-Productions littéraires à ce jour

Reconnu comme l'un des pionniers et représentants de la littérature guinéo-équatorienne moderne écrite selon Landry Wilfrid Miampika, Donato est auteur de plusieurs écrits, dont des articles, des romans et des écrits à caractère historique. Pour citer ses œuvres, je commencerai par ses romans, suivis de ses anthologies. Pour ce qui est de ses articles dans différentes revues, de ses essais, je renverrai par prudence aux ouvrages cités. On peut se demander si à date l'ensemble de ses articles a été effectivement consigné dans ces ouvrages. La même question se pose pour Miguel Ángel Asturias. Comme l'écrivain guatémaltèque, Donato a donné (et donne encore) beaucoup d'entretiens, a participé (et participe encore) à plusieurs colloques, de forums littéraires qu'une recherche poussée et appropriée sur les sites dédiés permet de révéler. En accord avec mon directeur, j'ai choisi de ne pas me lancer dans ce travail périlleux même si j'énumère certains de ces articles dans la bibliographie générale.

Romans

- *Las tinieblas de tu memoria negra*, Ediciones El Cobre, Barcelona, (1987)

- *Los poderes de la tempestad*, edición Morandi, Madrid, (1997)

- *El metro*, edición El Cobre à Barcelone (2007)

- *¿Qué mató al jóven Abdoulaye Cissé ?*, Sequitur Ediciones (2023)

⁷⁵ Comme pour Asturias, je cite les références complètes des œuvres de Donato dans la bibliographie.

Nouvelles

- *El sueño*, publié pour la première fois dans la revue mallorquine *Papeles Son Armadans*. Palma de Mallorca, n.°CCXL, octobre 1973. (1973)
- *La travesía*, publié sous le pseudonyme de Francisco Abeso Nguema, URGE, Madrid, (1977)
- *El sueño y otros relatos*, Editorial Verbum, Madrid, (2017)

Poésie

Olvidos: Poemas, Editorial Verbum, Madrid, (2016)

Ouvrages d'histoires et anthologies

- *Historia y tragedia de Guinea Ecuatorial*, Cambio 16, Madrid, (1977)
- *El comercio español con Africa, especial referencia a Guinea Ecuatorial*. Madrid : Instituto de Estudios Económicos, (1980)
- *Antología de la literatura guineana*, Editora Nacional, Madrid, (1984)
- *España en Guinea : construcción del desencuentro, 1778-1968*. Edicions Sequitur, Madrid, (avec Mariano de Castro) (1998)
- *Literatura de Guinea Ecuatorial. Antología Sial/Casa de África*, Ediciones, Madrid, (avec M'baré Ngom) (2000)

b-Reconnaissances symboliques

A ma connaissance, Donato Ndong-Bidyogo jusque-là n'a obtenu que deux prix, même si le premier n'est pas un prix littéraire. Il a également participé à quelques concours de littérature ; durant lesquels, il a frôlé la victoire. J'énumérerai quelques-unes de ses presque victoires, ses différentes reconnaissances et nomination.

Juste après l'obtention du baccalauréat, Donato remporta le premier prix d'un concours de rédaction organisé par la *Delegación Nacional de la Juventud* ouvert à tous les élèves d'Espagne. Le thème de ce concours était « *El futuro y los jóvenes* ». Cela lui vaudra une fierté et une reconnaissance non seulement de la part de ses condisciples et professeurs du collège, et de la communauté éducative espagnole. Grâce à cette reconnaissance, il sera temporairement recruté par le représentant du journal *ABC* de l'époque, Torcuato Luca de Tena, célèbre écrivain⁷⁶.

En 1981, il reçut une mention spéciale du prix de journalisme intitulée *Manos Unidas-Asociación de la Prensa de Madrid*. Il se présenta au concours du prix *Sésamo* en 1984 avec *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987), où il fut finaliste. En 1988, il sera nommé *Hijo de Predilecto* de Loíza Aldea à Puerto Rico. Même si l'inclusion de ses cinq poèmes ne sont pas des prix littéraires, je juge que c'est une sorte de reconnaissance symbolique sur le plan international (Etats-Unis) qui apporte une certaine crédibilité aux productions littéraires de Donato Ndong-Bidyogo. Une sélection de son œuvre est incluse en 2010 dans la collection de la Biblioteca Africana Virtual Miguel de Cervantes à l'Université d'Alicante. Trois ans après, il sera élu membre du Comité d'Honneur du Centre d'Etudes Afro-Hispanique de la Universidad Nacional de Educación a Distancia (UNED).

En dehors du prix obtenu dans sa tendre jeunesse, Donato Ndong-Bidyogo obtint également le premier prix de littérature africaine Amadou Ndoye en langue espagnole.

Ensayista, poeta, estudioso de la literatura, Donato Ndong-Bidyogo ha sido reconocido con el I Premio de Literatura Africana en español Amadou Ndoye (2014) y candidato al Premio Princesa de Asturias de Las Letras en 2022 ha tenido un recuerdo emocionado a su infancia y España, su país de acogida⁷⁷.

⁷⁶ Otabela Joseph-Désiré et Onomo-Abena Sosthène, *Entre Estética y Compromiso. La obra de Donato Ndong-Bidyogo*, Madrid, Editorial UNED (Universidad Nacional de Educación a Distancia), 2008, p. 37, 281 P.

⁷⁷ <https://www.lavanguardia.com/vida/20220726/8432809/legado-guineano-donato-ndongo-llega-caja-letras-cervantes.html> (Consulté le 05/03/2023).

Ce prix lui a été décerné pendant la rencontre intitulée *El Encuentro Internacional de Literatura 3 Orillas*, qui est un festival canarien intégré au réseau *WPM* (World Poetry Movement)⁷⁸. Après le prix Amadou Ndoye qu’il obtint en 2014, Donato reçut en octobre 2017, le *Cuchillo Canario* lors du XXXe Festival del Sur-Encuentro Teatral Tres Continentes.

En 2019, les bibliothèques de l’Agence Espagnole de Coopération Internationale pour le Développement créèrent le Fondo Digital de Guinea Ecuatorial, un des portails est spécialisé dans les publications guinéo-équatoriennes. La revue *Africa 2000 (198-1994)* dirigée par Donato, est à l’origine de cette collection spécialisée.

Dans le cadre du prix *Princesa de Asturias 2022*, Casa África proposa et appuya la candidature de Donato Ndongo-Bidyogo dans la catégorie Lettres. Dans la note de motivation, sa contribution à la littérature hispanique et à la littérature africaine écrite en espagnol a été soulignée. A cet effet, son important travail de diffusion de l’africanité en Espagne est unanimement reconnu. Dans les milieux académiques, il est considéré comme le plus grand promoteur et le créateur le plus remarquable de la littérature écrite en Guinée Equatoriale ; il est aussi salué comme l’un des écrivains africains les plus importants du moment.

Casa África postula la candidatura del escritor ecuatoguineano Donato Ndongo-Bidyogo Makina para el prestigioso premio Princesa de Asturias de las Letras 2022.

Como cada año, para esta institución es un honor apoyar y, en algunas ocasiones, presentar postulados que pongan en valor la riqueza y diversidad cultural y social del continente africano, dar voz a sus intelectuales y personalidades destacadas en diversos ámbitos, así como, visibilizar a aquellos actores, españoles o africanos, que tienen una relevancia merecedora del reconocimiento y el prestigio de estos premios...

Sería propicio reconocer también con el prestigioso Premio Princesa de Asturias de las letras 2022 a Donato Ndongo, autor e intelectual ecuatoguineano que tanto ha contribuido a un mayor esplendor de la literatura hispana y de las letras africanas escritas en español. Su extensa labor de difusión del africanismo en España es unánimemente reconocida. En los círculos académicos está considerado como el máximo

⁷⁸ Andrea Ramos (coord), *Donato Ndongo-Bidyogo, I premio “Amadou Ndoyé”*, Atanga n°9, Malabo, Centro Cultural de España en Malabo – CCEM (éd), p. 20, (consulté le 08/03/2023).

impulsor y el creador más notable de la literatura escrita en Guinea Ecuatorial, y uno de los escritores africanos más relevantes.

Es importante sumar apoyos a esta candidatura y a este fin se ha redactado una carta modelo para que la suscriban personas e instituciones de relevancia.

Les agradeceríamos que apoyaran esta candidatura, para ello, adjuntamos los modelos de carta de apoyo en español, inglés y francés⁷⁹.

Au regard de tout ce qui précède, même s'il n'a pas obtenu à ce jour de grands prix littéraires, il est important de rappeler que Donato Ndong-Bidyogo est un auteur connu et reconnu à travers le monde entier. En effet, tel que je l'ai déjà dit, il est invité presque partout dans le monde : aux Etats-Unis d'Amérique, dans certains pays d'Europe, en Colombie et également en Afrique.

Donato Ndong-Bidyogo, en dehors de son talent de grand écrivain a aussi un parcours politique et est un homme engagé au sein de sa communauté guinéo-équatorienne et, de manière générale, il exprime souvent sa préoccupation pour l'Afrique noire.

J'ai eu la chance de le croiser pour la première fois rapidement à l'aéroport de Bruxelles en Belgique en novembre 2022. Je garde un souvenir ému de l'accueil qu'il me fit lorsque, je me suis présentée à lui. Il était invité à un évènement littéraire.

Le nombre de mémoires, de thèses portant sur l'œuvre de Donato est de plus en plus croissant.

A ma connaissance, un seul de ses romans a été traduit en français et en anglais ; il s'agit de *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987). L'absence manifeste de traduction de ses œuvres fait qu'en dehors des spécialistes, elle demeure encore assez méconnue du grand public africain et de ses pairs écrivains du continent africain francophone avec lesquels ils partagent pourtant les mêmes thématiques littérature (dictature, migrations, dépendances néocoloniales) et

⁷⁹ *Candidatura de Donato Ndong al premio Pincesa de Asturias de las Letras 2022*, Casa África, <https://www.casaffrica.es/es/noticia/candidatura-de-donato-ndongo-al-premio-princesa-de-asturias-de-las-letras-2022#> (Consulté le 08/03/2023)

aspirations (reconnaisances des littératures africaines, identités africaines, décolonisation mentale entre autres).

Koné Ténou, enseignant à l'université de Cocody-Abidjan, soutient dans sa thèse doctorale que l'essai *El sueño* a en plus d'avoir été traduit en italien a également été traduit en anglais.

La traduction en français et en anglais de son premier roman *Las tinieblas de tu memoria negra*, en italien et en anglais de son essai court *El sueño* et déjà en italien de *El Metro* vient corroborer sa place de leader ainsi que sa notoriété sur le plan international. Nous pouvons ajouter à tout cela son parcours transindividuel puisqu'il part de sa Guinée Equatoriale natale dès son adolescence (à peine 15 ans) pour devenir aujourd'hui ce que certains appellent un globe-trotter. Son périple en quête de survie l'a conduit principalement à Valencia, Barcelona, Madrid, Malabo, Libreville, Yaoundé, Missouri-Columbia aux Etats-Unis et Murcia où il vit actuellement comme exilé politique. Il faut dire aussi que le fait que Donato Ndongu soit un écrivain engagé, persécuté dans son propre pays lui vaut aujourd'hui la place, la célébrité et la reconnaissance quasi mondiale qu'il mérite bien⁸⁰.

3-Sa vie politique et sociale

a-Engagement politique et littérature

Son parcours personnel, ses articles, ses livres, ses discours et les postes occupés par Donato Ndongu-Bidyogo montrent clairement son engagement politique même s'il ne s'agit pas forcément ici de la politique politicienne. Il s'en est toujours défendu.

Lorsque Donato Ndongu-Bidyogo finit le baccalauréat, en 1969, sa première intention était de s'inscrire à l'Université pour étudier les Sciences Politique ou la philosophie ; mais ce rêve fut déjoué par deux circonstances isolées, mais qui changent complètement son aspiration

⁸⁰ Koné Ténou, *Représentation du migrant noir africain (1980-2000) dans El metro de Donato Ndongu-Bidyogo*, Thèse doctorale, U. de Perpignan Via Domitia, Dir. Victorien Lavou, 2014, p. 112, 453 P.

à être universitaire. Il y a la rencontre avec Torcuato Luca de Tena, et la tournure prise par les événements en Guinée Equatoriale.⁸¹ Quelques mois plus tard, après avoir été proclamé Président de la République indépendante de Guinée Equatoriale, Macías Nguema échappa à un coup d'Etat réel ou fictif le 05 mars 1969 ; en raison de ce coup d'Etat manqué, le pays plongea dans une effroyable dictature matérialisée par de terribles violations des droits humains : assassinats, détentions, tortures, chasse aux étrangers et l'exil des intellectuels. Le directeur du journal *ABC* s'accorde alors avec le jeune guinéo-équatorien, lauréat du prix du concours national de rédaction qui le chargea, pour son journal, d'écrire une série d'articles intitulée « *Guinea vista por un guineano* ». Il s'agissait d'analyser et de commenter pour les lecteurs du journal madrilènes les événements de ces premiers moments de la dictature de Macías Nguema. Pour obtenir des informations, Donato Ndongo-Bidyogo fréquenta aussi dûment les cercles de guinéo-équatoriens à Madrid où il y a des commentaires, à voix basse, sur les atrocités commises en Guinée Equatoriale. La série de cinq articles qui apparaissent alors dans *ABC* portait le pseudonyme de José Vicente Mba. Il s'agissait de protéger la véritable identité de l'auteur des articles. Apparemment les manuscrits de ces articles ont curieusement disparu de la maison de son ami, le sculpteur/créateur Leandro Mbomio, qui était l'un des collaborateurs du gouvernement de Obiang Nguema. Une fois informé de l'existence de ces articles « subversifs », Macías Nguema ordonna à tous ses espions à Madrid de rechercher et d'exécuter ce « José Vicente Mba ». Peut-être la résonance/l'écho qu'ont eu ces articles dans l'opinion publique espagnole, *ABC* qui était l'un des journaux les plus lus, fut l'une des raisons qui amena en 1971 le gouvernement du dictateur Francisco Franco à déclarer « *materia reservada* » toute information liée à la Guinée Equatoriale.

On retrouve les traces de cette déclaration dans le roman de Donato Ndongo-Bidyogo à travers le dialogue entre primo Mbo et l'avocat de retour au pays :

⁸¹ Otabela Joseph-Désiré et Onomo Abena Sosthène, *op. cit.*, p. 37.

-¿No llegan a España noticia de Guinea? ¿No sabéis allí que esto se ha convertido en un infierno ?

La voz del primo Mbo denotaba en paciencia en un preludio de iritación.

-Guinea es materia reservada en España, un secreto oficial. Los medios de comunicación tienen prohibido, por orden del Gobierno, hablar de Guinea o de Macías. Por eso las noticias que corren de boca en boca son poco fiables⁸².

De son côté, très satisfait par la qualité des articles de son « *periodista en hierba* », et pour le protéger, Torcuato Luca de Tena lui conseilla d'étudier le journalisme ; il le sortit de Madrid pour l'inscrire à « *la Escuela Oficial de Periodismo de Barcelona* », d'où Donato continua à collaborer avec le journal madrilène, plusieurs années durant. Quels étaient alors les termes de cette collaboration ?

Journaliste, historien et écrivain, Donato occupa des postes importants. Il fut Directeur Adjoint du Colegio Mayor Universitario "Nuestra Señora de África" de Madrid et du Centre Culturel Hispano-guinéen de Malabo. Il fut aussi Délégué des agences de presse espagnole EFE pour l'Afrique centrale et Directeur du Centre des Études Africaines de l'Université de Murcia. Il a aussi été professeur invité de l'Université de Missouri-Colombia de 2005 à 2018. Il est aussi commentateur de sujets africains dans le journal *La Vanguardia* dans la revue *Mundo Negro*, à la Radio Extérieure d'Espagne. Son engagement citoyen lui vaut un exil prolongé en Espagne. Par exemple, dans *Los poderes de la tempestad* (1997), il dénonce sans langue de bois, les atrocités commises sous le règne de Macías Nguema, premier président de la Guinée Equatoriale nommément cité. Il prend clairement position pour les populations martyrisées. En effet, il ne manque pas de dire qu'il n'écrit pas pour une question d'esthétique mais plutôt pour dénoncer les conditions inhumaines dans lesquelles se trouve l'homme africain postcolonial.

J'en veux pour preuve la citation suivante extraite de *Literatura rebelde desde el exilio* de Joseph-Désiré Otabela :

⁸² Donato Ndong Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 72-73, 310 P.

Donato Ndongo ha manifestado en repetidas ocasiones el carácter eminentemente comprometido de su literatura. Para qué escribo ? Por qué escogíeste oficio ingrato que nunca me hará rico, que apenas me da más satisfacciones que la tranquilidad de conciencia ? Estas son las dos preguntas que se hizo el escritor el 14 de noviembre de 2007, en la presentación de su novela *El metro* [...] La respuesta fue la siguiente : ‘para intentar explicar, a mi mismo y a los demás, cuanto nos sucede a los africanos, por qué nos pasa lo que pasa, por qué somos así y no de otra manera [...] para comunicar al resto del mundo nuestras emociones, nuestras frustraciones, nuestros sentimientos y anhelos, y ver juntos la manera de cambiar la durísima realidad que vivimos, para que seamos vistos como unos seres humanos más en este planeta común’. [...] No escribo para recrear el solaz de la gente, para distraer a nadie en sus ratos de ocio. No escribo para deleitar a los cuerpos bien nutridos consumidores de literatura. No escribo para los críticos [...] Quien busque esparcimiento, quien quisiera sólo amenidad o sólo estética, no debe acercarse a mi obra⁸³.

Donato Ndongo-Bidyogo a-t-il jamais été membre ou fondateurs des partis politiques créés en Guinée Equatoriale ou en dehors du pays ? A cette question, Justo Bolekia Boleká, dans son ouvrage *Quién es quién* déjà cité auparavant répond par l’affirmative : « *En 1983 funda junto con Severo Moto el Partido del Progreso de Guinea Ecuatorial*⁸⁴ ». La création de ce parti politique suffit-elle pour faire de lui un politicien ?

b-Ses influences et compagnonnages intellectuels

Même si je ne dispose pas d’informations précises et déterminantes à ce propos, on dit souvent que pour être un grand écrivain, il faut avoir beaucoup lu. Qui dit lectures dit « influences ». Pour Otabela Joseph-Désiré et Onomo Abena Sosthène, dans ses débuts, Donato Ndongo-Bidyogo fut influencé par les lectures des ouvrages de Torcuato Luca de Tena, Directeur d’alors du journal espagnol *ABC*. Je l’ai déjà mentionné dans le point consacré à son parcours personnel.

⁸³ Joseph-Désiré Otabela Mewolo, *Literatura rebelde desde el exilio, Donato Ndongo-Bidyogo*, Madrid, Ediciones del Oro, 2010, p. 26, 95 P.

⁸⁴ Justo Bolekia Boleká, *Quién es quién entre los escritores de Guinea Ecuatorial : Poetas, novelistas, dramaturgos, ensayistas, cuenteros, etc.*, Madrid, Sial/Casa de África, 2019, p. 33, 264 P.

D'après mon Directeur, Donato Ndong-Bidyogo a souvent regretté, du fait de la « clôture politique » de son pays, avoir connu plus tard les écrivains d'expression française, ne serait-ce que ceux et celles du Gabon mais surtout du Cameroun. Il a pu cependant lire les littératures africaines francophones, hispaniques, anglophones. On peut certainement citer Léopold Sedar Senghor, Birago Diop, Ahmadou Kourouma, Sembène Ousmane, Ngugi Wa Thiong'o, Wole Soyinka (à ce jour le seul africain prix Nobel de littérature 1986) et tant d'autres. Comme nombre de ses essais portent sur Fanon, il ne fait pas de doute qu'il l'a lu. Des auteurs espagnols et latinoaméricains ont pu aussi le marquer.

Excrecencias del espíritu plasmadas desde joven _como tantos millones de seres _ de méritos más que inciertos. Tampoco considero extraordinarias ni la temprana afición de leer poesía, ni la sana curiosidad -y la suerte- que me facilitaron la estimulante compañía de poetas verdaderos y me condujeron a frecuentar tertulias -sin encasillarme nunca en ningún cenáculo- cuando éramos más inocentes... y la vida un sueño que invitaba a soñar. Alguno de aquellos contertulios tempranos son hoy bardos celebrados y laureados. Citaré a dos. El resto, compañeros del alma, amigos entrañables, alguno afamado, permanecen en mi recuerdo y en mis afectos : Jaime Siles-juntos aprendimos a desentrañar a Rubén Darío, Jorge Guillén y Antonio Machado y el malogrado Claudio Rodríguez, de cuya mano la poesía descendió de las musas siderales para ser, ante todo, vida. Al sumergirme en los clásicos de San Juan de la Cruz a Pablo Neruda, y bastantes de todos los demás-, y en otros aún más próximos por historia y vivencias -Wole Soyinka, Jacques Rabemamananjara, Bernard Dadie y Luandino Vieira; Nicolás Guillén, Aimé Césaire, Le Roi Jones o Richard Wrigth- aprendí a contener los entusiasmos, moderar las vanidades y fijar las prioridades⁸⁵.

En ce qui concerne l'influence qu'il a sur les autres écrivains de sa génération ou de celle d'après, qu'elle soit en diasporas ou au pays, je ne dispose pas d'informations à ce sujet. Il est cependant incontestable que tous et toutes lui vouent un profond respect, pour son œuvre littéraire et une grande estime pour son parcours personnel et intellectuel. Son rôle de représentant essentiel de la littérature écrite moderne de son pays est aussi salué unanimement, y compris par la critique universitaire spécialisée.

⁸⁵ Donato Ndong-Bidyogo, *Olvidos poemas*, Madrid, Editorial Verbum, 2016, pp. 27-28, 98 P.

Lorsque j'ai fini la présentation de mes deux auteurs, je l'ai soumise à mon Directeur pour discussion et validation. Il m'a alors posé une question à laquelle je n'avais pas pensée mais qui me semble maintenant pertinente. Je la reproduis ici : « Princess Adjo, ne pensez-vous pas qu'au-delà de la mémoire biographique des deux auteurs, la plus grande exposition ou reconnaissance de Miguel Ángel Asturias est aussi due à d'autres éléments comme :

- La place qu'occupait Paris comme capitale culturelle et vectrice de capital symbolique ?
- La rencontre avec des grandes figures intellectuelles en littératures (Paul Valery et André Breton) ?
- Le revirement indigéniste de Miguel Ángel Asturias (études des cultures indiennes, traduction du *Popol Vuh*)
- L'antiimpérialisme que dénonçaient les menées des USA, de la UFCO en Amérique centrale (années 1950), à Cuba (années 1960), au Chili (années 1970) ?

Le parcours individuel d'Asturias croise tous les évènements que j'ai listés mais sans les poser comme le fait mon Directeur. Il poursuit sa remarque en abordant le cas de Donato Ndong-Bidyogo.

« Comme vous le rappelez, il était encore jeune au moment de son exil en Espagne, les indépendances en Afrique avaient déjà eu lieu ; la Guinée Equatoriale était peu connue et la colonisation espagnole qui y avait encore lieu était perçue comme une anomalie, un anachronisme sans réelle importance pour la stabilité géopolitique du reste du monde. Donato Ndong-Bidyogo n'a pas croisé de grandes personnalités politiques, intellectuelles en Espagne ; sa condition de noir devait aussi constituer un frein. La littérature guinéo-équatorienne moderne écrite, si elle était en voie de consolidation, n'intéressait pas grand monde. Plus encore lorsqu'elle dénonçait le colonialisme espagnol ».

Le professeur Lavou m'engagea alors à examiner le parcours de ces deux auteurs en termes de régimes d'historicité. Cela me permettait, d'après lui, de mieux appréhender

l'exposition différenciée qu'ils ont connue, leur reconnaissance symbolique différenciée également. A partir de sa question et de son commentaire, je me risquerai aux conclusions suivantes.

1-Il est sans doute utile et nécessaire de renseigner brièvement le parcours personnel de Donato Ndongo-Bidyogo et de Miguel Ángel Asturias, pour faire apparaître le hasard des rencontres, l'histoire qu'ils ont vécue et les liens éventuels entre cela et leurs œuvres littéraires, la reconnaissance symbolique qu'ils ont connue.

2-Il est peut-être, voire sûrement, plus important de faire ressortir, dans ce genre d'exercice, ce qui structurellement marque le parcours de mes deux auteurs, au-delà d'une approche chronologique. De ce point de vue, il me semble que Donato Ndongo-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias ont en partage une conscience vive de la domination et de l'impérialisme qui pèse sur le destin des deux pays, de leurs régions et des populations qui les habitent. D'où la dimension pédagogique et critique qui caractérise leur écriture. Ils donnent à lire pour dénoncer et susciter une prise de conscience chez les lecteurs et dans les champs culturels internationaux. On peut néanmoins se demander si la littérature seule a ce pouvoir d'éveil de conscience. Surtout dans les pays respectifs de Miguel Ángel Asturias et de Donato Ndongo-Bidyogo où le taux d'analphabétisme est si élevé et où la littérature n'est pas forcément un bien commun, facilement accessible au plus grand nombre (librairies, centres culturels, écoles, universités, journaux spécialisés, colloques, émissions consacrées à la culture livresque) ou les écrivains sont sous surveillance ou influence politique permanente. J'y reviendrai dans la troisième partie de ma thèse.

Avant d'entamer la partie suivante consacrée aux points d'ancrages historiographiques, je voudrais reproduire ici les questions que le Professeur Lavou m'a posées à ce propos :

1) Comment fournir des éléments de contexte appropriés, qui n'excèdent donc pas ce qu'il convient de savoir pour mieux appréhender ce que les deux auteurs tentent de dévoiler dans leurs romans ?

2) Compte tenu du pari marqué pour la vraisemblance qu'on note chez vos deux auteurs, est-ce qu'on peut considérer chacun des deux romans de votre corpus comme une historiographie romancée ?

Je dois reconnaître que ces deux questions m'ont terrifiée. En échangeant avec mes condisciples du GRENAL, qui ont été suivis par le professeur Lavou, j'ai su qu'il n'était pas très favorable aux grands développements historiographiques. Pour ma défense, je dois dire qu'il ne s'agit pas ici de réécrire l'histoire de la Guinée Equatoriale et du Guatemala ; il s'agit davantage de fournir quelques éléments de contexte susceptibles d'éclairer non seulement la genèse des romans que j'étudie mais aussi le reste des œuvres des auteurs de mon corpus. J'avais, par ailleurs, besoin de me confronter à l'histoire de ces deux pays que je connaissais très vaguement, grâce aux cours et à la lecture de certains articles. Pour ce qui est du Guatemala, on remarquera que les éléments de contexte concernent plutôt le système de la plantation bananière que l'histoire du Guatemala à proprement parler. De plus, compte tenu du caractère tentaculaire de la UFCO, j'ai été obligée d'aborder aussi son implantation dans d'autres pays de l'Amérique centrale.

Pour finir, la contextualisation que je propose, une fois remaniée et revue, pourrait éventuellement servir de base à des cours de civilisation à l'avenir. J'ai, en tous les cas, mesuré, lors de la préparation et rédaction de la double synthèse que je propose dans cette partie combien il s'agit d'un exercice difficile. En effet, comment éviter les raccourcis, comment garder les équilibres, comment éviter la tendance à l'exhaustivité ? Proposer une synthèse historiographique, c'est s'exposer à toutes ces questions redoutables dont je mesure l'importance. Quant à savoir si les deux romans de mon corpus sont des historiographies romancées, je réponds à cette question dans la partie consacrée dans ma thèse à leur analyse.

Lors de sa première lecture de ma thèse, le Professeur M'baré m'a posée, entre autres, la question suivante : Quels sont les rapports qu'il est possible d'établir entre les itinérances ou les traversées des auteurs du corpus de ma thèse et leurs productions littéraires ? Il n'est pas

facile de répondre à cette question quand on n'est pas encore réellement une spécialiste de ces deux auteurs. Etablir après coup un rapport entre choix d'écriture, des genres littéraires ainsi que des thématiques privilégiés et le parcours biographique, politique et intellectuel des auteurs me semble aussi risqué. Leurs itinérances sont souvent soumises à de nombreux changements, à des revirements ; certains auteurs rejettent même certaines de leurs œuvres de jeunesse parce que mal écrites et peu adaptées au référent qu'ils souhaitaient décrire ou représenter.

Cela dit, d'une manière générale, on rattache la préoccupation sociale marquée de mes deux auteurs, leur insistance sur le respect des droits humains, de la souveraineté des peuples à leur engagement politique et éthique. La proximité de Miguel Ángel Asturias avec le mouvement communiste a conduit certains à le qualifier d'écrivain antiimpérialiste. Tous les critiques ne s'accordent pas sur ce qualificatif au regard de toute son œuvre. Comme il a servi son pays sous un pouvoir dictatorial, certains remettent en cause la portée de son engagement politique. Quant à lui, Donato Ndongo-Bidyogo est considéré quelquefois comme un auteur antidictatorial. Son premier roman ne valide pas forcément ce jugement. Ces deux derniers romans ne sont pas consacrés à la dictature mais à des « faits divers » dont les causes et implications sont politiques. Ils ne concernent pas non plus uniquement la Guinée Equatoriale. Ils abordent des questions de migrations transafricaines, transeuropéennes, la faille des indépendances africaines, la question de la souveraineté de l'Afrique noire, la responsabilité des hommes politique de l'Afrique subsaharienne.

Par ailleurs, comment rattacher la poésie de Donato Ndongo-Bidyogo (assez méconnue) à sa mémoire biographique sans tomber dans des explications anecdotiques ? On pourrait dire la même chose du théâtre de Miguel Ángel Asturias. Il est donc difficile et risqué de vouloir établir un rapport strict et direct entre les itinérances des auteurs et leurs œuvres. On court le risque de céder au biographisme, à savoir la tendance à expliquer les œuvres préférentiellement à partir de la vie des auteurs. C'est une tendance bien réelle contre laquelle m'a mise en garde constamment le Professeur Lavou.

Chapitre II : Guinée Equatoriale : De la colonie à l'indépendance. Brève recension historique (XV-XXI)

-Mis queridas niñas. Yo nací en Galicia hace setenta años. Venía de una familia numerosa, de cinco mujeres, de las cuales yo era la mayor. Mi familia era bastante humilde, y por eso, para poder ayudarles a salir de la pobreza, cuando sólo contaba con veintitrés años me casé con un rico empresario que me pretendía y que se marchaba a Guinea Ecuatorial, a la ciudad que antiguamente se llamaba Santa Isabel de Fernando Poo y que hoy es Malabo. En ese tiempo, vuestro país era provincia española y muchos aventureros que querían ampliar horizontes y hacer negocios marchaban a esa tierra rica y exótica. Carlos, que así se llama mi marido, y que se dedicaba al negocio de la pesca, decidió ampliarlo y asentarse durante un tiempo en Guinea y, siendo su esposa, me fui con él. Me costó mucho abandonar mi ambiente y lo que tanto amaba, mi familia, pero el único consuelo era pensar que nunca les faltaría de nada mientras yo fuera la mujer de un hombre rico. Sin ganas de dejar mi tierra, mi amada Galicia, tuve que establecerme en un lugar que transformó mi vida. La primera vez que pisé Guinea me encontré con un paisaje totalmente distinto a lo que conocía, con gentes de un tono de piel diferente, aunque sí os diré que por entonces había mucha gente blanca, pues eran otros tiempos. Sí, eran otros tiempos ...

En un principio nos quedamos a vivir en Malabo. Vivíamos en una amplia casa colonial, en una zona residencial llena de españoles, y desde allí especé a vivir la profunda soledad de un ambiente que no conocía y de una relación que verdaderamente no existía, pues Carlos no sólo no era el hombre que yo había esperado sino que, enfrascado en sus empresas y en cosas que nunca llegué a saber, apenas venía por casa...⁸⁶.

La revolución estaba entrando en su apogeo, todo el país parecía un enjambre de locos y las conciencias de tal estado de colectiva locura, no tardarían de manifestarse con sanguinaria crueldad. No había mañana en la que no se comentaba la huida de una nueva familia, una más que se sumaba a otras tantas, de las muchas que habían tomado la determinación de alejarse de aquella barbarie en que habían convertido el País. No había tarde en la que no llegaba la noticia de un nuevo fallecimiento en la cárcel de la Gran Ciudad. Cuando la cosa estaba así al rojo vivo, cuando todo el mundo deseaba salir del país, fue en aquellos tiempos cuando contra todo pronóstico, llegó Mba Becal⁸⁷.

La Guinée Équatoriale est l'unique pays d'Afrique subsaharienne colonisé par l'Espagne. Avant l'arrivée des Espagnols (1777-1778) par le biais des traités de Pardo et de San Ildefonso, ce pays a eu ses premiers contacts avec le Portugal (1471-1472). Ces deux pays

⁸⁶ Mekuy Guillermina, *Las Tres Virgenes de Santo Tomás*, Madrid, Santillana Ediciones generales, 2008, pp. 198-199, 244 P.

⁸⁷ Engon Inocencio, *Nostalgia de un Emigrante*, Circulo de Democratas Hispano-Guineano, 2002, p. 71, 159 P.

n'ont pas été les seuls à être entrés en contact avec la Guinée Équatoriale car il y a eu également la Grande Bretagne (1827-1845), la Hollande (1642-1648), l'Allemagne, l'Angleterre (1783) et la France (1885-1900). Mais les deux pays parmi ces pays européens qui m'intéressent dans cette partie sont le Portugal et l'Espagne.

Les premiers contacts ont eu lieu à partir de l'année 1471 avec le Portugal ; cela ne s'est pas arrêté là mais a continué jusqu'aux accords qui ont permis à l'Espagne de s'approprier définitivement la Guinée Équatoriale comme colonie. Une situation qui va perdurer jusqu'à l'obtention de l'indépendance de ce pays en 1968, d'après le Décret 2467/1968 du 9 octobre, ce dont Justo Bolekia Boleká fait état dans *Aproximación a la historia de la Guinea Ecuatorial* (2003). Après l'indépendance, les habitants de ce territoire pensaient être sortis de la domination espagnole mais ils se retrouveront, au lendemain des indépendances, avec une double dictature.

Mon objectif ici, n'est pas de réécrire l'histoire coloniale et contemporaine de la Guinée Équatoriale mais plutôt de tenter de mieux la connaître afin de comprendre l'arrière-fond socio-politique du roman *Los poderes de la tempestad* (1997)⁸⁸. Pour atteindre cet objectif, je me baserai principalement sur *Historia y tragedia de Guinea Ecuatorial* de Donato Ndongo-Bidyogo et *España en Guinea Construcción del desencuentro : 1778-1968* de Mariano de Castro et Donato Ndongo-Bidyogo. En dehors de ces supports, j'aurai également recours à d'autres sources telles que : *Brève histoire de la Guinée Équatoriale* (1988)⁸⁹, *La Guinée Equatoriale Convoitée et Opprimée Aide-mémoire d'une démocrature 1968-2005* (2005)⁹⁰, *La Guinée Equatoriale un Pays Méconnu* (1979)⁹¹ et *Guinée Equatoriale-Trente ans d'Etat délinquant Nguemiste* (1998) de Max Liniger-Goumaz⁹², *Literatura rebelde desde el exilio*

⁸⁸ Donato Ndongo-Bidyogo, *Los poderes de la tempestad*, Madrid, Edición Morandi, 1997, 310 P.

⁸⁹ Max Liniger Goumaz, *Brève histoire de la Guinée Equatoriale*, Paris, Editions l'harmattan, 1988, 216 P.

⁹⁰ Max Liniger Goumaz, *La Guinée Equatoriale convoitée et opprimée : Aide-mémoire d'une démocrature 1968-2005*, Paris, Editions l'harmattan, 2005, 512 P.

⁹¹ Max Liniger Goumaz, *La Guinée Equatoriale un pays méconnu*, Paris, Editions l'harmattan, 1979, 508 P.

⁹² Max Liniger Goumaz, *Guinée Equatoriale, trente ans d'Etat délinquant Nguemiste*, Paris, Editions l'harmattan, 1998, 160 P.

Donato Ndong-Bidyogo (2010) de Joseph-Désiré Otabela Mewolo⁹³, *Aproximación a la historia de Guinea Ecuatorial* (2003) de Justo Bolekia Boleká⁹⁴ et de *Guinea materia Reservada* de Rafael Fernandez (1976).⁹⁵

Par ailleurs, en annexes, je propose aussi certains repères historiques au sujet de la Guinée Equatoriale en me servant de certains de ces documents cités ci-haut.

Il est donc nécessaire avant tout, de faire une brève présentation de ce pays. J'aurai à cœur de présenter, de manière brève, la vie des peuples Guinéo-Equatoriens avant leurs premiers « contacts coloniaux », avant de me consacrer aux différents points qui constitueront la partie fondamentale de la synthèse. Elle portera sur la période Portugaise en premier lieu ; en second lieu, sur la période espagnole et enfin sur la période des indépendances jusqu'à nos jours.

Dotée d'une superficie de 28.051 km² et ayant pour capitale actuelle Malabo, la Guinée Équatoriale est, en superficie, l'un des plus petits pays d'Afrique Centrale. On y parle officiellement l'espagnol (première langue nationale), le français (depuis 1997) et enfin le portugais depuis 2011. En dehors de ces langues européennes, d'autres langues locales font partie du patrimoine linguistique de la Guinée Equatoriale. Parmi ces différentes langues, je n'en citerai que cinq, à savoir le Bubi, le Fang, le Ndowne, qui sont considérés comme des langues bantoues, le fâ d'ambô, ainsi que le Krio qui sont des langues Créoles⁹⁶.

Il est important de noter que durant la période coloniale, en Guinée Equatoriale, les peuples qui ont le plus souffert sont les Bubis à cause de leur situation géographique. Justo Bolekia Boleká le souligne en ces termes :

⁹³ Joseph-Désiré Otabela Mewolo, *Litteratura rebelde desde el exilio Donato Ndong-Bidyogo*, Ediciones del orto, 2010, 96 P.

⁹⁴ Justo Bolekia Boleká, *Aproximación a la historia de Guinea Ecuatorial*, Salamanca, Amarú Ediciones, 2003, 167 P.

⁹⁵ Rafael Fernandez, *Guinea materia reservada*, Madrid, Ediciones Sedmay, 1976, 526 P.

⁹⁶ Adeline Darrigol, « État des langues en Guinée Équatoriale », Contextes et didactiques [En ligne], 8 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, URL : <http://journals.openedition.org/ced/682> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ced.682>, p. 3 (consulté le 20/10/2022).

Los Bubi vivieron quizá la mayor agresión colonial que los demás pueblos de la Guinea Española, sobre todo si tenemos en cuenta que la mayoría de los europeos estaban concentrados en Fernando Poo y fue allí donde tuvo lugar la mayor expropiación y conceción de tierras a estos colonos y extranjeros (sobre todo los negros considerados "civilizados")⁹⁷.

Tout comme le peuple Bubi, tous les autres peuples habitant la Guinée Equatoriale ont souffert de la barbarie coloniale. Certains furent emprisonnés, maltraités, massacrés et séquestrés. C'est le cas de l'un de leurs rois du nom de Ęsási Eweera baptisé Pablo Sás-Ebuera, qui, en 1904, est mort à la suite de son emprisonnement et des maltraitances inhumaines infligées aux habitants pour avoir assassiné certains missionnaires anglais⁹⁸.

Ayant pour devise, *Unidad, Paz, Justicia*, la Guinée Equatoriale est dirigée depuis 1979 par Teodoro Obiang Nguema Mbasogo. Elle a pour gentilé Guinéo-Equatorien (Guineo-ecuatoriano), en espagnol, pour une question de cohérence syntaxique et non Equato-guinéen (ecuatoguineano) comme on entend et lit parfois. Ce pays utilise également le Franc CFA comme monnaie depuis son entrée en 1994 dans la CEMAC (Communauté Economique et Monétaire de l'Afrique Centrale créée en 1994)⁹⁹.

La Guinée Equatoriale est composée de deux parties ; l'une est insulaire et l'autre continentale. La partie continentale située au sud-ouest, mesure 26.000 km². Elle est composée du Rio Muni ainsi que de l'estuaire du fleuve Utamboni (ou Mitemele) qui fait frontière avec le Gabon ; elle est essentiellement habitée par les populations fangs et ndowe. La partie insulaire quant à elle est composée des îles de Fernando Poo (Bioko) et d'Annobon ; cette partie est d'une superficie de 2051 km² et abrite principalement les Bubi et les Annobonais d'origine angolaise. L'île d'Annobon se situe légèrement au sud de l'Equateur et le reste du pays s'étend

⁹⁷ Justo Bolekia Boleká, *Aproximación a la historia de Guinea Ecuatorial*, Salamanca, Amarú Ediciones, 2003, p. 80, 167 P.

⁹⁸ Ibid, pp. 82-83.

⁹⁹ Loungou Serge, « La libre circulation des personnes au sein de l'espace de la C.E.M.A.C : entre mythes et réalités » in *Belgeo, revue Belge de Géographie*, n°3, 2010, pp. 315-330.

au nord de cette ligne. Le nom de cette île est en rapport avec l'histoire de sa découverte. Selon

Max Liniger-Goumaz :

L'île d'Annobon a été aperçue pour la première fois en 1471-1472 par les navigateurs portugais João de Santarem et Pedro de Escobar, mais il semble que c'est un certain Ruy de Sequeiros, qualifié de domestique du roi du Portugal, qui foula comme premier Européen le sol de l'île, le 1^{er} janvier 1474, d'où l'appellation d'Anno Bom = Annobon¹⁰⁰.

Au nord, la Guinée Équatoriale est frontalière avec le Cameroun et au sud-est avec le Gabon. Depuis juillet 2020, la population guinéo-équatorienne est estimée à 1.402.985, selon les dernières données des Nations Unies. Ce pays dispose d'un vaste domaine forestier, ainsi que d'importantes étendues de plantations d'autosubsistance (manioc, igname) ou spéculative (cacao, café, palmiers à huile) ; sans oublier ses abondantes ressources océaniques (poisson, crustacés) et minérales (pétrole). Mais, paradoxalement comme dans la plupart des pays d'Afrique et d'Amérique Latine, malgré ces richesses une très grande partie de la population vit encore dans l'extrême pauvreté.

Dans *Brève histoire de la Guinée Equatoriale* (1988), Goumaz affirme qu'en 1592 fut envoyé de São Tomé un gouverneur subalterne, accompagné d'un instituteur et de quelques Africains, de Jorge de Melo, qui revendit ses droits à Louis de Ameida pour 400.000 reales, et qui peupla réellement l'île avec des Noirs amenés de São Tomé (la plupart issus de l'Angola). Ce qui voudrait dire que l'actuelle Guinée Équatoriale n'est pas composée uniquement que des ressortissants locaux mais qu'elle a aussi été peuplée par d'autres peuples noirs venus d'autres parties de l'Afrique pendant la période portugaise ; à cette époque, l'esclavage était monnaie courante.

Après cette brève présentation générale, je vais tenter à présent de rappeler en quelques lignes ce qu'était la Guinée Équatoriale avant l'arrivée des Portugais et des Espagnols.

¹⁰⁰Max Liniger-Goumaz, 1988, *op. cit.*, p. 21, 216 P.

Quelle était la vie des peuples qui occupaient la Guinée Equatoriale avant l'arrivée des occidentaux ? Contrairement au discours raciste qui représente les peuples noirs d'avant la colonisation comme des incultes sauvages, vivant dans les arbres et se contentant d'une vie simple faite de cueillette (comme des singes), les Bubis et les Fangs étaient des peuples qui vivaient de l'agriculture et de la pêche, en fonction de leurs situations géographiques respectives. Ils vivaient également de manière très organisée. Max Liniger-Goumaz souligne cela dans *Brève histoire de la Guinée Équatoriale* en ces termes :

Les bubis sont de bons cultivateurs, notamment d'igname. Ils s'adonnèrent jadis à la pêche avec des pirogues et des voiliers qui provoquèrent l'étonnement des navigateurs portugais des XV-XVIIe siècle. De leur côté, les fang, tournés vers la mer, excellèrent dans le travail des métaux. Divers témoignages anciens montrent que les instruments et armes de fer des fang étaient de meilleure facture que les produits importés d'Europe¹⁰¹.

A travers ce passage, on pourrait aussi dire que ce peuple avait une grande intelligence et une science qui lui permettait de fabriquer des objets de très bonne qualité. Ces peuples, avant l'arrivée des colons, vivaient déjà de manière très organisée, du point de vue social et politique ; une organisation sociale qui est différente de celle d'aujourd'hui qui découlerait de l'organisation coloniale. Le même Max Liniger-Goumaz le souligne ici :

La société fang, lorsqu'elle pénétra dans la zone forestière, était organisée en tribus, clans, lignages et familles, un cadre d'institutions gentiles assez proche de ce que connurent les Grecs et les Romains. Si à la base de cette société on a affaire à "l'Ayong" réunissant les consanguins avec le même nom gentile, on rencontre au-dessus l'État-Ayong (la curia), une association à finalités religieuses, sociales et militaires, diffusées dans de nombreuses assemblées populaires... Au sommet, enfin, la nation fang (l'équivalent du Populus Romanus).

Ces institutions avaient pratiquement disparu au XIXe siècle sous l'effet des "métissages culturels" et de l'apparition de divers sociétés secrètes type Hommes-Léopards¹⁰².

¹⁰¹Max Liniger-Goumaz., *op. cit.*, p.16, 216 P.

¹⁰² Ibid., pp. 16-17.

La conquête coloniale fut un frein à l'évolution harmonieuse de la civilisation fang et bubi en ce sens que ni les Portugais, ni les Espagnols n'ont permis le développement et l'épanouissement des cultures autochtones ; tous les deux ont essayé de leur « apporter » leurs civilisations qu'ils croyaient meilleures. Il s'agissait en réalité d'imposer une culture coloniale et d'asseoir leur domination.

I-La période portugaise en Guinée Equatoriale

Le Portugal fut le premier pays européen à être entré en contact (découverte) avec la Guinée Équatoriale entre 1471 et 1472 avant l'Espagne et la Grande Bretagne ; ce n'est que bien plus tard que ce pays tombera sous le joug colonial de l'Espagne à la suite du traité de San Ildefonso en 1777 et celui de Pardo en 1778. Selon Justo Bolekia Boleká (*Aproximación a la historia de Guinea Ecuatorial 2003*) plusieurs raisons ont poussé les navigateurs à venir en Afrique ; parmi celles-ci il y a l'ouverture des routes commerciales et particulièrement la recherche d'une voie plus courte et rapide pour les échanges commerciaux de produits tels que l'ivoire, l'or, la soies et le bois ; il s'agissait aussi de trouver des terres riches capables de fournir les produits nécessaires aux navires qui serviront à la capture des esclaves destinés à travailler en Europe et dans les Amériques (domesticité, constructions diverses, plantations).

La découverte portugaise s'est faite en deux temps. D'abord l'île d'Annobón fut découverte le 1^{er} janvier 1471 par João de Santarém et Pedro Escobar. Cette île servait de relais selon Goumaz, *Brève Histoire de la Guinée Equatoriale*, pour les navigateurs portugais en route pour l'Angola et les Indes orientales. Par la suite, en 1472, un autre portugais, du nom de Fernão Do Pó découvre, dans le golf de Biafra, l'île Fernando Poo.

Pour Donato Ndong-Bidyogo (*Historia y tragedia de Guinea Ecuatorial*) la Guinée Équatoriale a été découverte entre 1471 et 1472 par quatre aventuriers à des moments différents. Cela se vérifie à travers ces passages suivants : « *Ya otros navegantes portuguesas, Joao de*

Santarem y Pedro de Escobar, habían (descubierto) la isla de Annobón en el año nuevo de 1471 »¹⁰³. Ce passage montre l'année de la découverte de l'île d'Annobón selon Donato. « *Veinte años antes del descubrimiento de América Latina, en 1472, dos de los aventureros portugueses pusieron pie en el golfo de Guinea : Fernado do Poo y Lopes de Gonçaves*¹⁰⁴. »

Par ailleurs, Mariano de Castro et Donato Ndongo-Bidyogo donnent les différents noms des Portugais qui l'ont découverte : « *La isla de Annobón había tenido un pasado más activo dentro del esquema colonial portugués. Descubierta en 1471 por Juan de Santarem y Pedro de Escobar, fue concebida por Miguel I de Portugal en 1503 a Jorge de Mello que no llegó a poblarla [...]*¹⁰⁵. »

Dans *Brève Histoire de la Guinée Équatoriale*, Goumaz n'est pas précis sur l'année de découverte de l'île d'Annobon car il donne deux dates qui sont 1471 et 1472. Ce qui m'intrigue ici c'est que Donato Ndongo-Bidyogo rapporte la date de découverte de la Guinée Équatoriale à l'année 1472 (*Historia y tragedia de Guinea Ecuatorial*) et non à l'année 1471 qui correspond à de la découverte de l'île d'Annobon qui intègre également l'actuelle Guinée Équatoriale. A quoi faudrait-il s'en tenir alors exactement ?

L'île d'Annobon a été aperçue pour la première fois en 1471-1472 par les navigateurs portugais João de Santarem et Pedro de Escobar, mais il semble que c'est un certain Ruy de Sequeiros, qualifié de domestique du roi du Portugal, qui foula comme premier Européen le sol de l'île, le 1^{er} janvier 1474, d'où l'appellation d'Anno Bom = Annobon¹⁰⁶.

Quelques années après la découverte de l'actuelle Guinée Equatoriale, c'est-à-dire en 1592, fut envoyé de São Tomé un gouverneur subalterne, accompagné d'un instituteur et de quelques Africains acculturés. Jorge de Melo qui avait pour mission de peupler cette île ne put le faire ; il revendit alors ses droits à Louis de Ameida pour 400.000 reales. De ce fait, c'est

¹⁰³ Donato Ndongo-Bidyogo, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰⁴ *Idem*

¹⁰⁵ Mariano de Castro et Donato Ndongo., *op. cit.*, p. 6, 240 P.

¹⁰⁶Max Liniger-Goumaz, *op. cit.*, P. 21, 216 P.

Louis de Ameida qui peupla réellement l'île avec des Noirs amenés de São Tomé (la plupart venant d'Angola). Ils servaient à la culture du coton.

Avec ce peuplement, on pourrait penser que cette île était inhabitée et donc vide. Certains indices montrent, au contraire, qu'il y avait bel et bien des habitants avant l'arrivée des Portugais, même s'ils étaient en petits nombres. Ainsi, avant l'arrivée des Portugais, il y avait-il déjà les Ámbös qui occupaient cet espace ; ils ont été obligés de fuir afin d'éviter de se faire capturer et maltraiter.

Las crónicas hasta ahora consultadas nos dicen que la isla de Annobon, tierra de los Ámbös , estuvo deshabitada cuando fue descubierta. Lo más probable es que sea todo lo contrario, si tenemos en cuenta que muchos Pueblos africanos se veían obligados a ocultarse en sus frondosas selvas para evitar ser capturados por los traficantes de esclavos. Los Ámbös se autodenominan Émbö y reconocen proceder de otras partes de África. Algunas de sus leyendas recogen sus orígenes, lo que invalida la hipótesis de que son todos descendientes de los esclavos que fueron abandonados en Annobón con posterioridad al siglo XV¹⁰⁷.

La période portugaise a connu des perturbations car d'autres acteurs comme les Hollandais et les capucins italiens voulaient également leur part du gâteau. Quelques années après l'arrivée des Portugais, ce sont les Hollandais qui arrivèrent presque deux siècles après. Ces Hollandais arrivèrent pour plusieurs raisons parmi lesquelles l'approvisionnement en orange et le dessein d'évangélisation des populations de l'île. Dans *España en Guinea Construcción del desencuentro : 1778-1968 (1998)* il est stipulé que leur présence sur l'île est due au fait qu'en 1661, ils se servaient de cette position pour attaquer l'Angola afin de s'approvisionner en esclaves noirs pour ainsi remplir leurs bateaux négriers en partance pour l'Amérique du Sud, pour le Brésil en particulier¹⁰⁸. En dehors des Hollandais (1623) et les Capucins (1645-1647), quelques temps après l'accord de San Ildefonso et de Pardo, il y aura

¹⁰⁷ Justo Bolekia Boleká, *op. cit.*, p. 29.

¹⁰⁸ Mariano de Castro et Donato Ndongo., *op. cit.*, p. 6.

les Anglais (1783). Cette convoitise est due à l'importance des différentes îles guinéo équatoriennes dans le commerce des esclaves noirs que le Portugal avait déjà inauguré en 1530.

Il est important de noter que les Hollandais profitèrent des moments de faiblesse du Portugal pour occuper les îles de la Guinée Equatoriale et développer le commerce du trafic d'esclaves noirs en 1642 ; en cette période, l'Espagne et le Portugal étaient en guerre¹⁰⁹.

Est-il possible d'affirmer que l'année 1530 marque le début des relations entre l'Afrique et l'Amérique au regard de la citation qui suit ? D'après Aminata Traoré, les relations entre l'Afrique et l'Amérique ne commencent pas par le commerce d'esclaves noirs. Elles commencent à partir de 1303, c'est-à-dire presque 200 ans avant l'arrivée de Cristobal Colon en 1492 : « *La tentative, vers 1303, d'Aboubakar II d'explorer l'Atlantique montre elle aussi que l'Afrique n'attendait pas passivement que d'autres viennent la dominer, la diriger, parler en son nom et à sa place*¹¹⁰. »

Le 30 octobre 1623 arrivèrent à Annobon onze navires de l'expédition hollandaise (*Nassau*), dirigée par l'Amiral Jacques L'Hermitte. Cette expédition visait un ravitaillement en eau douce mais aussi un approvisionnement en oranges, abondantes sur l'île en ce temps-là. Le village principal, Palé, comptait alors 400 habitants. Entre 1645 et 1647, ainsi qu'en 1654, des Capucins en route pour le Congo tentèrent vainement d'évangéliser la population de l'île. En 1656, un essai de colonisation (par Diego Delgado) de São Tomé, en particulier avec de la canne à sucre, devait échouer.

Selon Goumaz, *Brève histoire de la Guinée Equatoriale*, à la fin du XVIIe siècle, Annobon était administrée par un gouverneur originaire de Galice, Ferrera Velozo. L'île servait alors de relai aux navigateurs Portugais en route pour l'Angola et les Indes orientales. À la suite de déviations dans le catholicisme pratiqué à Annobon, diverses expéditions missionnaires y furent envoyées, dont celle du frère Pinto de Fonseca, en 1757. Toutes échouèrent. Durant les

¹⁰⁹ Max Liniger-Goumaz, *op. cit.*, p. 24, 216 P.

¹¹⁰ Aminata Traoré, *Le viol de l'imaginaire*, Paris, Librairie Arthème Fayard et Actes Sud, 2002, p. 187, 206 P.

XVIIe et XVIIIe siècles, les Annobonais vendaient des toiles de « coton » à São Tomé, probablement confectionnées à partir des kapokiers (*ceiba*).

Quelles sont les actions entreprises par les Portugais pendant la période d'avant les accords de San Ildefonso et celui de Pardo ?

Les Portugais débutèrent le commerce d'esclaves dans la zone de Fernando Poo et du Rio Muni à partir de l'année 1530, grâce au développement des plantations dans le Nouveau Monde. Un siècle plus tard, avec les désordres que connaissait alors la Péninsule Ibérique, les Hollandais succédèrent aux Portugais dans la région, entre 1642 et 1648. L'île de Corisco était alors pratiquement hollandaise. Ils y acquirent de nombreux esclaves, tout comme à Fernando Poo, où ils réussirent à chasser les Bubi sur les plateaux de l'intérieur de l'île, à l'instar de ce qui s'était produit avec les Fang, au Rio Muni.

En dehors des différentes expéditions, et du commerce d'esclaves, auxquelles s'adonnèrent les Portugais sur les îles de la Guinée Equatoriale, ils possédèrent également des plantations de cannes à sucre, de cacaoyers et de cocotiers importés d'Asie et d'Amérique. Ce qui entraîne l'esclavage dans la sous-région, notamment au Nigeria, en Angola et à Sao Tomé et principe¹¹¹.

Face à la présence des Portugais et au commerce d'esclaves qui se développait, les Bubis (Fernando Poo) résistèrent, ils décapitèrent plus de 15 Portugais. Cela a poussé les Portugais à abandonner Fernando Poo au XVe siècle. L'attitude esclavagiste des Portugais obligea ces Africains à fuir leurs terres ; ils s'organisaient en groupes pour empêcher l'entrée des Européens sur l'île de Fernando Poo. Il s'agissait des Löbúa sous le règne du roi Möökáta (Moka) dans la 2^{de} moitié du XIXe siècle¹¹².

Tout ce que subissait le Portugal de la part de l'Espagne, des Autochtones et des autres pays Européens tels que la Hollande, l'Italie poussa ce pays à céder le territoire à l'Espagne, à

¹¹¹ Max Lininger-Goumaz, *op. cit.*, pp. 21-22, 216 P.

¹¹² Justo Boleká Bolekia, *op. cit.*, pp. 32-33, 167 P.

la faveur du traité de 1777, confirmé par celui de paix de 1778. Cette cession n'est pas gratuite, puisque le Portugal en échange reçut, *l'île de Santa Catalina*, au sud du Brésil ainsi que la *Colonia de Sacramento*, qui est une petite ville située au sud-ouest de l'Uruguay.

Les 1^{er} octobre 1777 et 24 mars 1778, deux traités furent signés entre le Portugal et l'Espagne. Il s'agit des traités de *San Ildefonso* et de *Pardo*. Ils permirent à l'Espagne de prendre possession des îles de Fernando Poo et d'Annobon. À partir de là, le Portugal perdit ces îles et dut laisser la place à l'Espagne.

Dans ce qui suit, j'aborderai la période coloniale espagnole en Guinée Équatoriale, les actions politique, militaire, culturelle et économique qu'elle y mena jusqu'à l'indépendance de ce pays.

II-La période espagnole en Guinée Equatoriale (1777-1858)

Nosotros sembramos la semilla que deberá fructificar en vosotros. Nuestro tiempo está acabando, llevamos la voz de Cristo a tu tierra, hicimos misión en tiempos muy difíciles, heroicos, pero con la alegría de estar conquistando nuevas almas para el redil del Supremo Pastor. Vosotros sois nuestro orgullo y nuestra justificación. Vuestra labor es seguir en el compromiso, profundizar en la búsqueda, rectificar los errores, ser apóstoles entre vuestra gente, el fiel de la balanza entre los inevitables vaivenes que os esperan.

-Reverencia, África no necesita únicamente sacerdotes. En mi país -continué medroso, humilde- apenas hay médicos, ingenieros, abogados, qué sé yo..., nativos. También eso es primordial, padre, para alcanzar nuestra estabilidad, para nuestro progreso, para construirnos una nación. Yo me he dado cuenta de ello y [...]¹¹³.

¹¹³ Donato Ndong-Bidyogo, *La tinieblas de tu memoria negra*, Barcelona, Ediciones El Cobre, 1987, p 18, 174 P.

1-La signature des accords de San Ildefonso (1777) et de Pardo (1778) et les difficultés liées à l'occupation des îles (1777-1858)

Par le biais du traité de San Ildefonso (1^{er} octobre 1777), confirmé par celui de Pardo (24 mars 1778), le Portugal céda à l'Espagne sa seigneurie de Guinée avec les droits sur Fernando Poo, Annobon et les côtes et les îles du golfe de Guinée, depuis le Niger jusqu'à l'Ogoowe en échange de l'île de Santa Catalina, au sud du Brésil. A cette époque, le gouverneur d'Annobon et de Fernando Poo était João Manuel de Azambuja ; celui-ci qui résidait au Dahomey, l'actuel Bénin. Rien n'indique, par ailleurs, qu'il vivait en Guinée Equatoriale. L'accord de San Ildefonso devait permettre à l'Espagne d'avoir pleinement le droit de faire le commerce d'esclaves dans le Golfe de Guinée. L'obtention des îles devait leur servir de trait d'union entre l'Espagne et les Philippines ; les bateaux espagnols y stationnaient. En plus de cela, ils pourraient introduire des marchandises européennes et asiatiques qui servaient de troc dans le commerce d'esclaves. Tout ce projet se solda par des échecs à cause de la faillite de la compagnie Philippine en 1785.

Malgré la signature de ces accords, le Portugal continua de pratiquer le commerce d'esclaves en Guinée Equatoriale. Cela créa une rivalité entre le Portugal et l'Espagne. Signés peu après l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique du Nord, les deux traités mirent fin à la vieille dispute hispano-portugaise relative à la délimitation du Brésil, par le transfert des droits portugais dans le golfe de Guinée à l'Espagne, en échange de l'île de Santa Catalina, au sud du Brésil. Le traité de Pardo, entre María I du Portugal et Carlos III d'Espagne, adjugeait à cette dernière, notamment par sa clause XIII, la côte africaine entre le delta du Niger et l'embouchure de l'Ogoowe (Cap Lopez, de Lopo Gonçalvez). Aucun État européen ne protesta contre ce traité, sinon quelques marchands négriers non ibériques. Voici ce que dit le traité :

Sa Majesté Fidélissime (...) cède à Sa Majesté Catholique (...) l'île d'Annobon (...) et de même (...) l'île de Fernando Poo pour que les vassaux de la couronne d'Espagne s'y puissent établir et négocier dans les ports et fleuves du Gabon, du Cameroun, de Saint-Dominique, de Cap Formosa et autres de ce District¹¹⁴.

La possession que céda le Portugal à l'Espagne était estimée à environ 800.000 km² pendant la conférence de Berlin (15 novembre 1884 au 26 février 1885), l'Espagne en perdit une grande partie et il ne lui resta que 28.050 km²¹¹⁵. J'ignore les raisons pour lesquelles l'Espagne fut dépossédée de ces terres puisqu'elle était représentée à la Conférence de Berlin. Était-ce parce qu'à cette époque elle connaissait des problèmes économiques ? Ou parce qu'elle était militairement faible pour s'opposer aux visées de la France ?

À cette conférence étaient présents les différents représentants des pays tels que la France, les États-Unis, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Empire Ottoman, l'Espagne, le Royaume-Uni, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède-Norvège. On remarquera que les Africains à qui appartenaient les terres n'y étaient pas représentés¹¹⁶.

Si l'Espagne perdit une très grande partie de la terre héritée du Portugal, ce fut probablement à cause de la convoitise de certains pays Européens tels que la Hollande, la France, l'Angleterre, l'Italie, qui étaient intéressés par le commerce d'esclaves noirs et d'autres produits. La configuration géographique de la Guinée Equatoriale permettait aussi à ces colons d'attaquer d'autres pays colonialistes et d'aller plus facilement en Inde. Parmi les pays concurrents, le plus virulent était l'Angleterre¹¹⁷.

Bien que le Portugal perdît officiellement les îles qu'il céda à l'Espagne, il continua d'occuper ces régions et justifia cela par l'existence des biens qu'il y aurait laissés¹¹⁸. Quelque temps après la signature du traité de Pardo, le gouvernement espagnol envoya une première

¹¹⁴ Max Liniger-Goumaz, *op. cit.*, p. 22, 216 P.

¹¹⁵ *Idem*

¹¹⁶ Brunshwig Henri, *Le partage de l'Afrique noire*, Paris, édition Flammarion, 1971, p. 64, 186 P.

¹¹⁷ Mariano de Castro et Donato Ndongo Bidyogo, *op. cit.*, p. 28, 240 P.

¹¹⁸ Max Liniger-Goumaz, *op. cit.*, pp. 22-23, 216 P.

expédition militaire dans le but d'occuper ses nouvelles possessions dans le golfe de Guinée. Cette expédition fut conduite par le Brigadier espagnol Felipe José de Santos et Toro y Freire, Comte d'Argelejos, qui partirent de Montevideo. Avec deux frégates, un brigantin et une équipe composée de 150 marins et soldats, ils arrivèrent à Fernando Poo le 21 octobre 1778, prenant ainsi possession de l'île au nom du roi Carlos III. Trois jours plus tard, la flottille se dirigea vers Annobon ; Argelejos quant à lui décéda de maladie durant le voyage. Sa mort serait probablement due à la légendaire résistance des Annobonais opposés à toute invasion¹¹⁹.

Les différents bateaux de l'expédition qui partirent du port de Montevideo (Uruguay) pour prendre possession des terres dorénavant passées sous contrôle espagnol sans l'accord des Autochtones sont *Soledad*, *Santa Catalina* et *Santiago*. Selon Bolekia, presque tout l'équipage ne savait pas que leur destination était la Guinée Espagnole ; seuls étaient informés le commandant D. Felipe José de Santos Toro Freire, le Comte d'Argelejo et son second (le lieutenant-colonel de Artillería D. Joaquín Primo de Rivera. Il s'agissait d'éviter que l'équipage ne déserte. Il s'agit impérativement de prendre possession officiellement de ces terres avant le gouverneur Portugais de Sao Tomé et Príncipe D. Frey Luis Cayetano de Castro¹²⁰.

Après la mort du Comte d'Argelejo, ce sera alors le lieutenant-colonel Primo de Rivera (arrière-grand-père du général Primo de Rivera y Orbaneja, dictateur de l'Espagne de 1923 à 1930 sous le gouvernement duquel eut lieu l'occupation complète du Rio Muni), qui prendra le commandement de l'expédition. Selon Goumaz (*Brève histoire de la Guinée Equatoriale*) à Annobon, la résistance des Autochtones (dotés d'armes à feu) et les maladies furent à l'origine d'une rébellion parmi les survivants de l'expédition qui emprisonnèrent Primo de Rivera, le 24 septembre 1780. Les insurgés firent alors cap sur São Tomé, où les autorités portugaises les arrêtèrent, libérant leur chef. Après avoir attendu vainement des renforts d'Espagne, Primo de Rivera décida de rentrer en Uruguay où il arriva le 12 février 1783, mettant les insurgés à la

¹¹⁹ *Idem*

¹²⁰ Justo Boleká Bolekia, *op. cit.*, p. 38, 167 P.

disposition du vice-roi de Buenos Aires qui les libéra aussitôt, tenant compte des épreuves qu'ils avaient endurées.

Après avoir pris possession des terres cédées par le Portugal, le 23 juillet 1779, éclata une guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. Cette situation rendit difficile le projet colonial de l'Espagne et l'installation d'usines à Fernando Poo, à Annobon et sur les côtes opposées à l'île de Fernando Poo. Les Anglais se sont mis à combattre l'Espagne dans d'autres endroits ; ils interceptèrent leurs bateaux afin d'interrompre leurs missions. Cette situation ajoutée aux maladies, au manque de communication entre les bateaux espagnols favorisera des attaques de la part des Autochtones africains qui luttèrent contre le transfert de leurs frères et parents dans les Amériques.

Face aux difficultés que vivaient ces Espagnols en expédition, en plus du petit nombre de soldats pour les protéger et défendre de « l'agression » des Bubi, le commandant Joaquín Primo de Rivera, malgré le peu de moyen dont il disposait, réussit à repousser les attaques perpétrées par les bateaux anglais venant de Sao Tomé. Vu qu'il en avait marre de calmer ses hommes malades et désespérés, Joaquín abandonna l'Afrique le 30 décembre 1781.¹²¹ L'auto-défense des Bubi face aux agresseurs espagnols leur vaudra le qualificatif de *belliqueux*. C'est dans ce même contexte que l'île Fernando Poo devint un lieu très dangereux pour les Espagnols. En raison de cette résistance, tous les projets espagnols de construction d'un hôpital, des casernes, des entrepôts en bois ne virent pas le jour. Cela était aussi dû au manque de main d'œuvre, les Autochtones refusant de travailler dans des conditions de servitude.

Compte tenu du manque de main d'œuvre, D. Primo de Rivera en septembre 1779 entra en contact avec le gouverneur anglais de Cape Coast pour qu'il leur fournisse 30 travailleurs, ce qui n'eut jamais lieu. Avant cela, le gouverneur Portugais Juan Manuel de Azambuja qui avait promis 60 à 80 travailleurs n'honorera pas non plus sa promesse. En fin de compte, il

¹²¹ Justo Boleká Bolekia, *op. cit.* p. 40, 167 P.

finira par acheter 55 esclaves noirs d'une embarcation Portugaise qui avait fait escale à Sao Tomé¹²².

Dès la fin du XVIIIe siècle, les territoires espagnols du golfe de Guinée furent de plus en plus l'objet de convoitise d'autres puissances européennes. En 1783, deux ans après l'expédition d'Argelejos, l'officier de marine anglais Bullen et le capitaine de frégate Lawson tentèrent, en vain, de s'attirer la sympathie des Bubi. En 1810, le capitaine Mc William et cinq marins anglais qui faisaient cap sur Fernando Poo furent tués par des Bubi (Max Liniger Goumaz, 1988). En fin de compte, les Anglais non plus ne réussirent pas mieux que les Espagnols car selon Boleka (*Aproximación a la historia de la Guinea Ecuatorial*, les Bubis avaient établi un système de surveillance particulièrement efficace. Les gardiens Bubis contrôlaient les Anglais ou d'autres navigateurs et suivaient leurs mouvements le long des côtes de l'île.

Outre la résistance des Bubis face aux Anglais, il est important de souligner qu'ils usèrent aussi des moyens dont ils disposaient pour faire opposition aux différentes dominations coloniales. C'est ainsi que, malgré l'attitude dite belliqueuse des Bubis, les Anglais, n'eurent de cesse d'envoyer d'autres expéditions sur l'île de Fernando Poo, en guise de punition mais montrant ainsi leur intérêt pour l'île tout abandonnée par l'Espagne. Les Anglais utilisaient les îles pour le stockage des vivres (eau, des chèvres, des fruits en échange de bibelots) et leur peuplement intéressé par des habitants de Sierra Leone et du Liberia¹²³.

En 1819, une nouvelle tentative du capitaine Robertson échoua elle aussi ; mais Robertson informa néanmoins Londres que Fernando Poo serait une base fort utile au commerce et à la navigation britanniques. La même année, le Royaume-Uni et l'Espagne conclurent un accord relatif à l'abolition de la traite des Noirs. Qu'en est la portée réelle ?

¹²² Mariano de Castro et Donato Ndongo B, *op. cit.*, p. 27, 240 P.

¹²³ Justo Bolekia Boleká, *op. cit.*, p. 41, 167 P.

Justo Bolekia Boleká, dans son ouvrage déjà plusieurs fois cité, fait comprendre que malgré le fait que l'Espagne et l'Angleterre pratiquaient le trafic d'esclaves, ces deux pays, par le biais d'un traité forcé initié par l'Angleterre, et surtout après la défaite de Napoléon, ont institué le 23 novembre 1817 un tribunal de la commission-mixte. Il avait pour mission principale de lutter contre le travail esclave. L'Angleterre s'intéressait toujours à Fernando Poo et mettait la pression sur l'Espagne afin qu'elle permette que l'un des sièges du tribunal soit établi sur cette île, violant ainsi le même traité, puisque les sièges du tribunal étaient sur le territoire Espagnol (la Habana). L'Espagne étant accablée par la dette et l'instabilité politique qu'elle vivait, accepta la proposition Anglaise d'établir le second siège du tribunal hispano-britannique à Santa Isabel.

Le gouvernement de Londres, sans l'assentiment espagnol, envoya de nouvelles missions militaires à Fernando Poo. Parmi elles, celle du capitaine de marine Kelly qui, à la suite d'une exploration attentive des côtes de Fernando Poo, fonda en 1821 Clarence City (Santa Isabel), actuellement Malabo, au nord de l'île. C'est ce même Kelly qui fut également le premier à affubler les Autochtones de Fernando Poo le nom de Bubi.¹²⁴ Selon Bolekia, le nom Malabo viendrait du nom de l'un des rois Bubi Malabo Löpèlo Mëlaka, qui régna de 1904 à 1937. Ce nom serait alors une manière d'honorer sa mémoire.

Depuis le Congrès de Vienne (réunion diplomatique convoquée par le chancelier autrichien Metternich, au lendemain de la défaite de Napoléon à Waterloo en 1815), deux sortes d'intérêts se manifestèrent en Afrique : celui des pays industriels cherchant à développer le commerce sur le continent africain et souhaitant y retenir la main d'œuvre autochtone, qu'ils avaient perdu en Amérique au profit des USA, et celui des pays agricoles, dont l'Espagne, qui en était encore à développer les plantations d'Amérique, et qui défendaient l'idée d'une Afrique source de main d'œuvre. Ni Annobon, ni Fernando Poo ne répondaient à cette dernière exigence. Aussi, en 1827, l'ambassadeur d'Espagne à Londres proposa-t-il au gouvernement britannique

¹²⁴ Max Lininger Goumaz, *op. cit.*, p. 25, 216 P.

la cession des deux îles contre 50.000 £. Ce qui aurait permis de réduire la dette du gouvernement espagnol.

Londres ne réagit pas immédiatement mais, à l'insu de l'Espagne qui, de toute façon, n'avait alors aucun représentant sur l'île, il organisa une expédition dirigée par Fitz-William Owen. Celui-ci après avoir participé à la guerre des Anglais contre les Ashantis du Nigeria, en 1826, installa à Clarence City (ou Clarence Port) une colonie anglaise comprenant nombre d'artisans et ouvriers africains de Sierra Leone, des Krumen du Libéria, ainsi que le pasteur sierraléonais Scott.

El Gobierno español accede en principio a ceder la Isla a cambio de las deudas españolas a súbditos ingleses, pero los británicos optan por llevar a cabo la negociación desde una postura de fuerza, presentando los hechos consumidos, y envían en 1827 una expedición dirigida por el capitán William F. Owen para inspeccionar el terreno y formar el establecimiento que habría de recibir al tribunal¹²⁵.

En el Malabo de hoy, se está tan lejos de la finca que nadie piensa en los baños fríos matinales. Y no es que no tuviéramos el bosque a dos metros de la casa sino que hace tiempo que este lugar es ciudad, y en las ciudades, se venden pollos congelados y latas de tomate. Eso empezó cuando este lugar se llamaba Clarence y los Bubis se acercaban a los ingleses negreros para venderles aceite de palma y ñames, a cambio de trozos de hierro que no valían nada. Está claro que en los negreros no decían que lo eran ni les dolía nada cuando se llevaban los suculentos ñames a cambio de los trozos de hierro. Cientos de años después, el mismo lugar sigue necesitando de las bagatelas de los blancos, pero con más justificaciones¹²⁶.

La deuxième citation montre que la mémoire coloniale de la présence anglaise en Guinée Equatoriale, à Malabo précisément reste vivace dans les mémoires collectives ainsi que dans la littérature. Cela dit, la colonie compta rapidement plus de 700 personnes, dont 120 enfants. Quelques mois plus tard, en dépit des conseils d'Edward Nicolls, colonel des *Royal Marines* et habitué de la région, les trois quarts des membres de l'expédition Owen décédèrent, victimes des fièvres. En 1829, Nicolls fut nommé gouverneur de Clarence City, Owen devenant

¹²⁵ Mariano de Castro-Donato Ndongo, *op. cit.*, p. 39, 240 P.

¹²⁶ Juan Tomás Ávila Laurel, *Nadie tiene buena fama en este país*, Ávila, Editorial Malamba, 2002, p.15, 103 P.

surintendant de l'île, tandis que le capitaine Harrison était chargé de l'admission civile. Le but effectif du gouvernement britannique était de créer une base pour les expéditions commerciales de la Compagnie de l'Afrique occidentale afin d'exploiter les richesses forestières de Fernando Poo, grâce à la main d'œuvre à bas prix que constituaient les esclaves affranchis concentrés sur l'île.

Durant cette première phase de l'occupation anglaise, Fernando Poo servit de base ou de refuge aux explorateurs britanniques participant à la conquête du Nigeria, tels que Richard Lemond Lander, Claperton, William Allen et le capitaine H.D. Trotter. À la suite du départ de l'île des Owen, Nicolls et Harrison, entre 1830 et 1833, celle-ci fut placée sous l'autorité d'un jeune métis, John Beecroft, initialement intendant de l'île¹²⁷.

Pour Max Liniger Goumaz, dès le début du XIXe siècle, une lutte sans merci s'engagea entre négociants cherchant à profiter des richesses du continent africain (Anglais, Allemands, Français) et les trafiquants d'esclaves (Portugais, Espagnols, Néerlandais, Français) alliés aux chefs des tribus côtières. Les marchands utilisaient les *Ndowe*, en particulier les *Benga* de Corisco, comme *midmen* : c'est à dire comme colporteurs de leurs produits vers l'intérieur du continent. Ces colporteurs pratiquaient le commerce d'esclaves, au détriment des *Envico*, autre peuple *ndowe*. Fernando Poo a servi alors de base de rassemblement des esclaves achetés le long des côtes du golfe de Guinée, tout comme São Tomé. Immédiatement, après le congrès de Vienne, diverses puissances européennes promulguèrent une déclaration interdisant la traite des Noirs au nord de l'Equateur. Par un traité entre l'Espagne et le Royaume-Uni, doublé d'un second en 1835, l'Espagne accepta de renoncer au commerce d'esclaves à destination de ses colonies d'Amérique, en échange d'un dédommagement de 400.000 £ pour les navires Espagnoles capturés par la *British Navy*.

Le Royaume-Uni fermait les yeux sur le trafic d'esclaves parce qu'il espérait pouvoir acheter la colonie espagnole. En 1831, le gouvernement de Londres fit une proposition

¹²⁷ Max Liniger Goumaz, *op. cit.*, pp. 25-26, 216 P.

d'échange de Fernando Poo contre l'îlot de Vieques proche de Porto Rico, mais se heurta au refus de l'Espagne. Le 18 avril 1839, Palmerstone proposa une nouvelle fois à l'Espagne la cession de Fernando Poo, moyennant compensation. Le gouvernement espagnol entra dans la négociation, et le 9 juillet 1841 un projet de loi était proposé dans ce sens aux Cortès. Mais, devant les protestations de l'opinion publique, les Cortès refusèrent le marché le 23 août. Lorsque le projet de vente de Fernando Poo échoua, les Britanniques cessèrent de tolérer la traite d'esclaves et firent la chasse aux navires négriers espagnols ; ce qui expliquerait les représailles anglaises contre Corisco, où des factoreries (établissement commercial d'une société dans un pays d'outre-mer géré par un facteur) furent brûlées¹²⁸.

Au regard de tous ces faits, la colonisation Espagnole en Guinée Equatoriale n'a pu être effective pendant longtemps ; les territoires évoqués déjà continuèrent ainsi à n'être uniquement que des escales. Et si certains navires espagnols en partance pour Buenos Aires ou de Montevideo s'y arrêtaient, ce furent surtout les navires anglais, portugais, hollandais et français qui les fréquentèrent réellement.

2- La pleine occupation et la colonisation de la Guinée Espagnole jusqu'à l'indépendance (1856-1968)

Après plusieurs années de perturbation, l'Espagne réapparut à partir de l'année 1856 et fonda l'État de la Guinée espagnol officiellement. Deux ans après, c'est à dire en 1858, un premier gouverneur général de l'île fut envoyé mais l'Espagne rencontra des problèmes pour faire reconnaître ses droits de propriété auprès des autres puissances européennes qui vinrent eux aussi s'y installer : la France au Gabon, l'Allemagne au Cameroun et la grande Bretagne au Nigéria. Ces raisons poussèrent l'Espagne à envoyer le géographe Manuel Iradier y Bulfy, à

¹²⁸ Max Lininger Goumaz, *op. cit.*, pp. 26-27, 216 P.

partir de l'année 1884, en expédition scientifique afin de justifier la réannexion des territoires du Rio Muni ; elle conclut dans le même temps des traités avec les chefs locaux. Le travail de ce géomètre ne servit à grande chose puisque l'Espagne perdit une grande partie de ses terres pendant la conférence de Berlin en 1885.

En effet, La conférence de Berlin (1884 à 1885) sur le partage de l'Afrique ne tourna pas en faveur de l'Espagne, car elle n'obtint que 180.000 km² sur les 800.000 km² que lui céda le Portugal, sans compter l'intrusion de la France dans ces territoires :

1884-85 : Conferencia de Berlín ; España pierde, a favor de Inglaterra, Alemania y Francia, gran parte del territorio, reduciéndose sus posesiones a 30.000 kilómetros cuadrados.

1900 : Conferencia de París ; España se ve obligada a reducir sus posesiones a favor de Francia, quedándose sólo con los 26.000 kilómetros cuadrados de la actual provincia de Río Muni¹²⁹.

Face aux plaintes de l'Espagne, une commission franco-espagnole fut créée ; elle aboutit au traité de Paris de 27 juin 1900 qui n'accorda à l'Espagne qu'un territoire de 26.000km² correspondant au Rio Muni, partie continentale de l'actuelle République de Guinée Équatoriale. Lors de la guerre hispano-américaine de 1898, l'occupation militaire américaine était relative, l'intérêt des Américains se portant sur les colonies de l'Espagne vaincue comme les Philippines, Cuba et Porto Rico. En 1899, les Américains renoncent définitivement à annexer la colonie espagnole du golfe de Guinée, qui avait à leurs yeux des mauvaises infrastructures, des pistes mal entretenues et trop de maladies tropicales endémiques.

En 1843, le commissaire Real Plenipotenciario (plénipotentiaire) Juan José de Lorena, au nom de l'Espagne, arriva à Fernando Poo, Corisco et Annobón pour prendre possession de ces îles au nom de Sa Majesté Isabel II. Quinze années après, c'est-à-dire en 1858, le premier gouverneur espagnol, Carlos Chacón, accompagné des missionnaires jésuites, des ingénieurs, d'un médecin et d'explorateurs, arrivèrent à Santa Isabel en Guinée Équatoriale avec quatre 4

¹²⁹ Joseph-Désiré Otabela Mewolo, *op. cit.*, p. 8, 96 P.

navires. À son arrivée, il proclama comme religion officielle de la colonie, le catholicisme et exigea le départ des missionnaires baptistes qui étaient déjà sur place. Chacón resta en Guinée Équatoriale durant quinze 15 mois et en 1859, le brigadier José de la Gandara lui succéda. Il était accompagné de 158 colons et 166 soldats dont beaucoup furent décimés par les maladies tropicales. Il est important de préciser que José de la Gándara fut nommé Gouverneur de Fernando Poo le 16 décembre 1858.¹³⁰ Dans la même année, José Pellón y Rodriguez fut désigné comme commissaire spécial des affaires économiques par le gouverneur espagnol ; cette même année marqua son arrivée à Fernando Poo. Il visita plusieurs fois la colonie entre 1860 et 1875, c'est à dire la totalité des terres espagnoles hérités du Portugal, depuis le Nigeria jusqu'au Gabon, via le Cameroun et le Rio Muni bien avant que les Allemands, les Anglais et les Français ne se les accaparent.

Ces différentes visites lui permirent de définir l'étendu de l'héritage du traité du Pardo et de décrire les territoires sous juridiction espagnole entre le delta du Niger et l'Ogoowe. Cela inclut notamment les régions situées entre Río Campo et Cap Santa Clara, entre Rios Munda et Ogoowe, pointe Malimba (embouchure du Wouri, Cameroun), rive gauche du Rio Bimbia, rive gauche de la Bonny River, près de New Calabar, zone entre Old Calabar et Cross River, Cap Formosa, dans le delta du Niger.

Pendant cette même période, particulièrement en 1858, l'Espagne envoya à Fernando Poo une compagnie d'infanterie armée. En 1859, avec Gándara, arriva une autre, qui était composée de soldats africains recrutés sur place, notamment des Bujeba. Les historiens font aussi remarquer que le contingent africain était composé de Libériens, de Ghanéens et de Sénégalais ; ces derniers étant préférés, notamment pour les fonctions de police. De mai 1858 en aout 1859, période qui marqua l'arrivée de Gándara a Fernando Poo, Chacón agissait toujours comme gouverneur ; il en profita pour expulser les anabaptistes de Santa Isabel afin d'instaurer uniquement que la religion catholique.

¹³⁰ Mariano de Castro et Donato Ndongo Bidyogo, *op. cit.*, p. 55, 240 P.

Le Père Claret, fondateur des Missionnaires fils du cœur immaculé de Marie qui arrivèrent à Santa Isabel en 1883-84, avait occupé la charge d'archevêque de Santiago de Cuba dès 1849, avant de devenir confesseur de la reine Isabel II d'Espagne. Dans la même période, il y avait à Santa Isabel une école laïque dirigée par un métis cubain, Antonio Borgès que les Clarétins s'efforcèrent d'évincer dès 1884¹³¹. En 1886, vu l'impact des transfuges de Cuba, l'explorateur Ossorio qualifia Fernando Poo de « Cuba africain ». La danse *maringue* (*merengue danse cubaine*) à cette époque était pratiquée par presque toute la population de Fernando Poo.

Après l'échec des Jésuites, qui rentrèrent en Espagne en 1868, victimes de l'anticléricalisme qui prévalait alors arriva entre 1883-1884, une armada de missionnaires Fils du cœur immaculé de Marie. Ils devinrent rapidement une des pierres angulaires de l'édifice colonial espagnol. Face à l'arrivée de ces gouverneurs politiques et religieux, les peuples locaux protestèrent. En 1860, quelques chefs bubi de Banapa, Rebola et de Basupu se rendirent à Santa Isabel, pour contester cette colonisation spirituelle. Le 12 janvier 1875, il y eut l'expédition Manuel Iradier et, au même moment, les autorités espagnoles retiraient le détachement militaire affecté à Elobey et à Corisco, laissant sans défense les factoreries espagnoles, anglaises, allemandes, et les missionnaires presbytériens américains.

L'Espagne qui commençait à s'intéresser à la Guinée Espagnole, mettra en place le 16 février 1877, à Madrid, l'Association espagnole pour l'exploitation et la civilisation de l'Afrique centrale, avec pour vice-président, Coello. Il s'agissait d'officialiser son rôle de porteuse de civilisation dans ce territoire.

La expedición visitó Annobón y Corisco, donde hizo presente la soberanía española y firmó un nuevo tratado con el rey Aregeck Bonkoro, rey de Corisco, Elobey y sus dependencias, por el que el monarca benga juraba fidelidad y obediencia a la reina de España. Este tratado era una reafirmación de Lerena. Un dato importante para el futuro es la referencia a Elobey y sus dependencias como zonas incluidas dentro de la autoridad de los reyes de Corisco, ya que desde 1860 las autoridades francesas de Gabón disputaron

¹³¹ Max Lininger Goumaz, *op. cit.*, pp. 42-43, 216 P.

a España la soberanía de Elobey y sus dependencias, término impreciso que debía hacer referencia al estuario del Muni¹³².

Cet accord permit à Guillemard d'exposer les objectifs de la colonisation, en mettant en avant les richesses agricoles, forestières et commerciales tout comme l'expansion souhaitée du territoire jusqu'au Niger. Il voulait de la sorte garantir le commerce d'esclaves.

La seconde moitié du XIXe siècle qui marqua l'amorce de transformations économiques de la colonie, pourrait être qualifiée de période des factoreries. La plupart d'entre elles étaient des entreprises non espagnoles, même si certaines avaient des succursales à Barcelone ou à Bilbao. S'il est vrai que, depuis le XVIIIe siècle, des commerçants catalans et majorquins faisaient commerce d'huile de palme avec le Rio Muni, ce sont plutôt des sociétés anglaises et allemandes qui furent le principal ferment de l'économie de la colonie espagnole. Initialement, le commerce était l'affaire de négriers, assistés de courtiers ndowe¹³³.

Enrique Almonte y Muriel est un auxiliaire des mines, membre de la commission de délimitation des frontières, en 1901 ; cartographe, il travailla surtout à préciser le tracé de la frontière entre le Rio Muni et le Cameroun allemand. Il est, outre divers ouvrages sur la province continentale, l'auteur d'un projet de chemin de fer transafricain qui, en partant de Rio Campo, aurait traversé la province du Rio Muni pour aboutir à Ouesso, sur la Sangha (Congo), ou il aurait été rejoint par une ligne venant de Libreville (Gabon) ; puis, via la République centrafricaine, cette ligne devait relier le lac Victoria et l'océan indien.

A cause du manque de main d'œuvre, en 1914, Barrera signa un traité avec le président du Libéria, pour la fourniture d'ouvriers agricoles. C'est aussi sous Barrera que se réfugièrent en Guinée Équatoriale, entre 1916-17, quelques 65.000 personnes en provenance du Cameroun,

¹³² Mariano de Castro et Donato Ndongo-Bidyogo, *op. cit.*, p. 49, 240 P.

¹³³ Max Lininger Goumaz, *op. cit.*, p. 44, 216 P.

dont 6000 hommes de troupe, Noirs et Blancs, à la suite de la défaite de l'Allemagne ; parmi eux, le chef Ewondo Charles Atangana et le gouverneur allemand Ebermaier.

Il faut rappeler que s'il y avait un manque criant de travailleurs, c'est parce que les Bubi boycottèrent les plantations européennes car fuyant le travail payé instauré par l'Espagne qui n'était autre chose que de l'exploitation. En juin 1910, Luba, chef bubi de Balacha, localité proche de San Carlos, ordonna même la résistance ouverte à l'autorité espagnole qui avait déclaré le travail obligatoire dans les plantations cacaoyères (corvées de trois mois).

Cette résistance des communautés locales au travail gratuit poussa les autorités coloniales à signer des accords de fourniture de manœuvres avec le président libérien. 1905, le recrutement était confié à des sociétés reconnues par les deux gouvernements, qui acheminèrent des manœuvres au consul du Liberia, à Santa Isabel. La plupart de ces manœuvres ne percevaient pas leurs salaires car parmi les consuls chargés de les payer, il y avait des malhonnêtes qui trouvaient des moyens fallacieux pour détourner l'argent dû. Selon Goumaz, la durée de ces contrats allait d'un an (au moins) à deux ans, au plus. Malgré l'accord sur la durée du contrat bien déterminée, ces travailleurs étaient maintenus contre leur gré à Fernando Poo, au terme de leur contrat.

En 1923, sous la pression de son conseiller économique américain, le gouvernement libérien interdit la poursuite du recrutement pour Fernando Poo ; mais ce commerce reprit après versement, par le consul d'Espagne, d'une garantie de 150 £ par travailleur à Monrovia. En 1925, le recrutement s'interrompit brièvement, à la suite de l'arrestation, à Santa Isabel, du consul du Libéria. En 1927, l'accord de fourniture de main d'œuvre fut rompu par le Libéria. Aussitôt, le Fernandino Barleycorn et l'Espagnol Genezrora, représentant les grands planteurs de Fernando Poo, firent le voyage de Monrovia pour tenter de trouver une solution. Un nouvel accord fut conclu entre la *Cámara Oficial Agrícola* de Fernando Poo et un groupe de Libériens dirigés par le politicien Ross ; celui-ci devait toucher pour chacun des 3000 ouvriers prévus la

somme de 9 £. En 1928, le futur vice-président du Libéria, Allen Yancey, mit lui aussi sur pied une affaire de ce genre¹³⁴.

Vers les années 1900, une « aristocratie » émergea en Guinée Espagnole. Cette aristocratie se consolida sous le gouvernement de Barrera. Ses membres étaient des Créoles Fernandinos, prospères grâce à des plantations de cacaoyers et à la main-d'œuvre importée. Parmi les Fernandinos de cette époque, le plus important a été sans conteste Maximiliano C. Jones. Protestant comme la plupart des Créoles, il avait pourtant fait des études dans une école jésuite en Espagne, d'où il revint en juillet 1887. Il travailla d'abord comme professeur à l'atelier de menuiserie de l'école d'enseignement professionnel rattachée à la mission clarétine de Banapa. Ultérieurement, il monta sa propre menuiserie et développa une ferme à Bokoko, sur la côte ouest de Fernando Poo.

En 1925, il eut la construction de la première centrale électrique thermique dans la capitale grâce à Jones qui après ses études en Espagne ouvrit en 1900 à Santa Isabel, une imprimerie.

a-Mise en place de la colonisation et la politique d'acculturation des Indigènes (populations locales) (années 1900)

A partir de 1900, l'Espagne commença la colonisation effective de la Guinée Espagnole après la signature du traité de Paris sur les limites de ses possessions et celles de la France. Ce traité léonais attribuait à l'Espagne 28.000 km², répartis entre la partie insulaire et Fernando Poo, Annobón, Corisco et les îlots de Elobey Grande, Elobey Chico, Mbañe, Cocoteros y Pemba et le territoire continental connu sous le nom de Guinée Continentale ou Río Muni.¹³⁵

¹³⁴ Max Lininger Goumaz, 1988, *op. cit.*, pp. 54-55, 216 P.

¹³⁵ Donato Ndonga Bidyogo, *op. cit.*, pp. 108-109.

Pour asseoir une colonisation effective, les Espagnols devront user de plusieurs moyens pour imposer aux habitants de ces territoires, leur religion, leur langue, leur habitude alimentaire, leur boisson, le rythme convenable de l'usage coutumier. Jusqu'à quel point et degré ces impositions coloniales auront transformé ou modifié radicalement la cosmovision des habitants Autochtones de ce territoire ? La question se pose en Guinée Equatoriale comme dans le reste de l'Afrique noire ayant connu ces mêmes conditionnements politiques et imaginaires. Donato Ndong-Bidyogo, par exemple, aborde cette question dans *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987) ; Chinua Achebe le fait dans *Le monde s'effondre* (1958) ; Justo Bolekia Boleká y revient souvent aussi dans ses communications publiques ainsi que dans ses publications littéraires.

Cela dit, pour accomplir sa glorieuse mission civilisatrice, l'Espagne mit en place des structures contraignantes, autoritaires et paternalistes comme le *patronato de indígenas*, le *régimen de propiedad*, le *curador colonial*, le *patrocinato* et la *junta de patronos*, etc. Pour la maîtrise de la colonie, il y eut également la mise en place de la première grande organisation administrative, comportant la création de douze districts dont neuf au Rio Muni, deux à Fernando Poo et un à Annobon. Cela se fit par décret royal du 15 aout 1935. Mais pour Max Liniger-Goumaz, le premier acte administratif espagnol fut le décret du 13 décembre 1858 (confirmé par le décret du 26 octobre 1869) fixant le premier statut administratif et organique dans lequel il était prévu un budget de 25000 pesos pour le développement de Fernando Poo et 6000 pesos pour la Compagnie de Jésus.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, la Guinée Espagnole dépendait de l'autorité du ministère de l'outre-mer. Celui-ci fut supprimé en 1899 (année de la mort du roi Moka). Les possessions espagnoles du golfe de Guinée passèrent alors jusqu'en 1901 sous la tutelle de la présidence du Conseil des ministres puis, par décret royal, sous celle du ministère d'État (1901-1925). C'est en 1926, lors de l'occupation de l'intérieur du Rio Muni, que Bata se vit élevée au rang de centre administratif, avec statut de sous-gouvernement, mais soumis à l'autorité de Santa Isabel.

La garde coloniale était chargée du maintien de l'ordre, et la majorité des administrateurs territoriaux relevait dès lors de ce corps. Un décret du 22 mars 1938 confirma l'attribution de cette charge à des officiers de la Garde coloniale. La petite taille de la colonie rendait non viable l'installation d'une école coloniale. Toutefois, vers 1930, il fut envisagé, à Barcelone, la création de « un *Instituto colonial* », qui ne vit toutefois jamais le jour. Le manque de préparation des administrateurs était pourtant patent au vu de la complexité de leur charge. Dès 1926-27, il leur a été demandé, par priorité, de s'occuper de l'ouverture des routes.¹³⁶

Pour le bon fonctionnement de la colonie d'exploitation, à travers les lois budgétaires de 1902-1914, le ministre d'État se vit obligé de présenter tous les deux ans, un mémoire aux Cortès sur l'État des possessions d'Afrique (loi du 12 mai 1902). Dès 1928, c'est la *Dirección General de Marruecos y Colonias* qui fut investie de la tâche d'attribuer les concessions, alors que, depuis 1905, le Curador colonial et le *Patronato de Indígenas* veillaient à la protection morale et économique des Indigènes, plus particulièrement des Bubi de Fernando Poo. Après le développement des infrastructures, sous la dictature de Primo de Rivera, dès l'instauration de la République en Espagne, l'indifférence du gouvernement espagnol ralentit à nouveau l'exploitation de la colonie.

À la fin de la République intervint une nouvelle distribution administrative : trois circonscriptions à Fernando Poo, dix au Rio Muni, avec un administrateur colonial (*delegado administrativo*) à la tête de chacune. Par un décret du 15 août 1935 (confirmé par un autre du 22 décembre 1939) s'effectua la première grande organisation administrative, comportant la création de douze districts, neuf au Rio Muni (Nord : Bata, Niefang, Mikomeseng, Ebebiyin ; Sud : Kogo, Akurenam, Nsok ; Centre : Rio Benito, Evinayong), deux à Fernando Poo (Santa Isabel, San Carlos), un à Annobon. La superficie moyenne d'un district était de 2043 km², les districts des îles représentant évidemment beaucoup moins.

¹³⁶ Max Lininger Goumaz, 1988, *op. cit.*, p. 58, 216 P.

Par une ordonnance d'août 1938, la colonie fut placée sous l'autorité du chef de la *Dirección General de Marruecos y Colonias*, responsable devant le chef de l'État espagnol. Cette ordonnance consacra l'appellation officielle de la colonie : *territoires espagnols du golfe de Guinée*. Après la guerre civile espagnole, la séparation de la colonie en deux zones administratives fut encore accentuée. En 1942, une réorganisation des districts tint compte du développement de chaque région : au Rio Muni apparurent trois nouveaux districts (Mongomo, Añisok et Puerto Iradier *Kogo* avec les îles Corisco, Elobeyes, Mbañe, Conga, Leval, Cocotiers). À Fernando Poo, deux districts furent ajoutés : San Fernando, banlieue de Santa Isabel, et Annobon. Étaient dotées d'un *Consejo de Vecinos* les municipalités de Santa Isabel, San Carlos, Annobon (qui, de 1942, à 1959, faisait partie du district de Kogo). Selon le décret du 22 décembre 1939, la tâche des administrateurs territoriaux portait sur le maintien de l'ordre et du droit, la protection des représentants de toutes les administrations, la levée de l'impôt, la participation au *Consejo de vecinos*, au nom du gouvernement général.

Dès 1944, les fonctionnaires indigènes avaient l'obligation d'être monogames. Après une nouvelle révision de l'administration territoriale (décret du 2 juillet 1946), le gouvernement espagnol décida, en 1948, d'attribuer une concession pouvant aller jusqu'à 30 hectares à tout fonctionnaire ayant alloué gratuitement ses services à l'administration coloniale durant dix ans.

Le gouverneur général était le représentant de la mère-patrie dans les territoires d'outre-mer, et de ce fait responsable devant le gouvernement espagnol ; mais il disposait d'une large liberté d'action et de décision, compte tenu de l'éloignement de la métropole. Aussi, la fonction du gouverneur général était fortement marquée par la personnalité de son titulaire et par la qualité de sa formation. Fonctionnaire le plus élevé de l'exécutif de la Guinée espagnole (de 1964-68 *Comisario general*) il était nommé par décret du gouvernement de Madrid. Les attributions du gouverneur général étaient les suivantes : publication des lois, planification de l'administration de la colonie, contrôle suprême des autorités administratives et décision sur les mesures disciplinaires, direction des services d'ordre et de sécurité, garantie de l'intégrité de la

juridiction, maintien du niveau général des prix des denrées essentielles. Le gouverneur général, outre le contrôle du législatif, assumait donc aussi celui de l'exécutif ; aussi, avait-il faculté de dissoudre les *Consejos de Vecinos* (avec l'approbation de la présidence du gouvernement espagnol), de nommer l'administrateur de l'Union provinciale des coopératives.

Durant la phase de ce qui est connue comme la provincialisation, (1959-64), le gouverneur n'était plus responsable que de la direction des services, le gouvernement central prenant la haute main sur la région équatoriale à travers la *Dirección general de Plazas y provincias africanas*. Lorsqu'en 1964, lors de la période dite d'autonomie, on mit en place un *Consejo de gobierno* et la fonction du *comisario general*. Successeur du gouverneur général, sa charge comportait encore les fonctions suivantes : représentation du gouvernement espagnol dans les provinces d'outre-mer, coordination des administrations provinciales avec l'administration centrale, garantie de l'ordre et de la sécurité, contact avec les puissances étrangères en ce qui touche à la Guinée espagnole¹³⁷.

Il est important de noter que, de 1827 à 1858, Clarence City avait connu des gouverneurs non espagnols, hormis les brèves apparitions de Lerena, Manterola et Guillemar de Aragón. C'est avec Chacón, en 1858, que la colonie eut son premier gouverneur espagnol à demeure. Le nombre élevé de gouverneurs en Guinée Equatoriale (plus de 60) s'expliquerait par la rotation biennale instituée au XIXe siècle et supprimé en 1904 seulement. Le palais des gouverneurs généraux, à Santa Isabel, est devenu, à l'issue de l'indépendance (1968), la résidence principale du président de la République Macías Nguema.

Très caractéristique était alors la classification des Indigènes en émancipés et non émancipés avec des droits et surtout des obligations spécifiques. Cela ne fut toutefois pas propre à l'expérience coloniale en Guinée Equatoriale. La grande majorité des Indigènes, dans toutes les affaires privées et publiques, était soumis à la tutelle de conseillers du *Patronato*. Il en allait de même pour la propriété. Du fait que presque tous les Créoles Fernandinos étaient émancipés

¹³⁷ Max Lininger Goumaz, 1988, *op. cit.*, pp. 60-61, 216 P.

cela conférait à ce groupe nombre d'avantages, politiques et économiques. La curatelle coloniale (*Curadería colonial*), créée en 1901, avait pour objectif de prendre en compte les conditions d'infériorité des Indigènes face aux blancs. En fait, le *curador* était une sorte d'agent politique de la Métropole, chargé surtout d'inspecter le travail Indigène (notamment les contrats de travail). L'ordre royal du 6 août 1906, portant sur la réglementation du travail Indigène, demandait au curateur de développer la civilisation Indigène, d'orienter les Indigènes vers le travail, de fournir de la main d'œuvre, de surveiller le respect des contrats de travail, de défendre les droits et intérêts des Indigènes.

Que visait la création du *Patronato Indígenas* ?

La primera disposición española que marcará profundamente las relaciones con los nativos es la creación del llamado Patronato de Indígenas, institución prevista en Estatuto Orgánico de la Administración Local del 11 de julio de 1904. Constituido con el auxilio de los misioneros católicos, su finalidad era proteger a los niños o indígenas remontados y a trabajadores, fomentando la cultura y moralización de los naturales del país y su adhesión a España ...Según el artículo tercero de su estatuto, el Patronato tenía como fines fomentar la cultura, moralización y bienestar de los naturales de las colonias del golfo de Guinea y su adhesión a España ; proteger a los negros no emancipados ; acordar las emancipaciones de aquellos indígenas capacitados para regir por sí mismos su persona y bienes ; ejercer en todo momento sobre el indígena no emancipado las altas funciones del Consejo Tutelar, al que se encomendaba la dirección de la tutela de los negros, supliendo su capacidad jurídica ; ejercer en juicio y fuera de él los derechos, acciones y excepciones de cualquier clase que correspondan al indígena no emancipado ; intervenir en la reglamentación del trabajo y actuar como cuerpo consultivo del gobernador general en relación con la política a seguir con los naturales del país¹³⁸.

L'homme noir étant considéré comme un enfant enfermé dans le corps d'un adulte ; il fallait donc la création de ce *Patronato de Indígenas* pour le protéger et veiller à sa bonne

¹³⁸ Mariano de Castro et Donato Ndong, 1998, *op. cit.*, pp. 115-117, 240 P.

moralité jusqu'à sa pleine émancipation. Cette tutelle se prolongea jusqu'à la provincialisation des territoires coloniaux en 1958. Même le droit de vote ne fut concédé qu'en 1968, année qui marquait l'indépendance de la Guinée Equatoriale. Pour Max Liniger Goumaz, le *Patronato de Indígenas*, entra souvent en conflit avec le *curador*. Ce dernier se mua, en 1938, en inspecteur du travail (essentiellement Indigène) et fut, en fait, chargé surtout de faire respecter la légalité de la discrimination. Le *Patronato* avait été créé également « en appui à l'action missionnaire », et dès lors présidé par Armengol Coll, vicaire apostolique, jusqu'en 1924. Ce patronage était initialement un simple corps consultatif, à disposition du tuteur colonial. Dès 1926, tous les contrats de travail des Indigènes devaient être contre-signés par le patronato et le tuteur.

Sur la prétendue incapacité à s'assumer de l'homme noir, considéré comme un enfant enfermé dans le corps d'un adulte, Aimé Césaire répondra dans *Discours sur le colonialisme* (1950) à Octave Mannoni qui théoriserait comme d'autres, cette dépendance dans son ouvrage *Psychologie de la colonisation* (1950).

Que les subtilités du vocabulaire, que les nouveautés terminologiques ne vous effraient pas ! Vous connaissez la rengaine : « Les Nègres-sont- de-grands-Enfants. » On vous la prend, on vous l'habille, on vous l'emperlifocote. Le résultat, c'est du Mannoni. Encore une fois, rassurez-vous ! Au départ, ça peut paraître un peu pénible, mais à l'arrivée, vous verrez, vous retrouverez tous vos bagages. Rien ne manquera, pas même le célèbre *fardeau de l'homme blanc*. Donc, oyez : « Par ces épreuves (réservées à l'Occidental [A.C.]), on triomphe de la peur infantile de l'abandon et on acquiert liberté et autonomie, biens suprêmes et aussi fardeaux de l'Occidental. »

Et le Malgache ? direz-vous. Race serve et mensongère, dirait Kipling. M. Mannoni diagnostique : « Le Malgache n'essaie même pas d'imaginer pareille situation d'abandon... Il ne désire ni autonomie personnelle ni libre responsabilité. » (Vous savez bien, voyons. Ces nègres n'imaginent même pas ce que c'est que la liberté. Ils ne la désirent pas, ils ne la revendiquent pas. Ce sont les meneurs blancs qui leur fourrent ça dans la tête. Et si on la leur donnait, ils ne sauraient qu'en faire.) Si on fait remarquer à M. Mannoni que les Malgaches se sont pourtant révoltés à plusieurs reprises depuis l'occupation française et dernièrement encore, en 1947, M. Mannoni, fidèle à ses prémisses, vous expliquera qu'il s'agit là d'un comportement purement névrotique, d'une folie d'amok ; que d'ailleurs, en la circonstance, il ne s'agissait pas pour les Malgaches de partir à la conquête de biens réels, mais d'une « sécurité imaginaire », ce qui implique évidemment que l'oppression dont ils se plaignent est une oppression imaginaire. Si nettement, si démentiellement imaginaire, qu'il n'est pas interdit de parler d'ingratitude monstrueuse, selon le type classique du Fidjien qui brûle le séchoir du capitaine qui l'a guéri de ses blessures. [...] Je

n'exagère rien. C'est M. Mannoni qui parle : « Suivant des chemins très classiques, ces Malgaches transformaient leurs saints en martyrs, leurs sauveurs en boucs émissaires ; ils voulaient laver leurs péchés imaginaires dans le sang de leurs propres dieux. Ils étaient prêts, même à ce prix, ou plutôt à ce prix seulement, à renverser encore une fois leur attitude. Un trait de cette psychologie dépendante semblerait être que, puisque nul ne peut avoir deux maîtres, il convient que l'un des deux soit sacrifié à l'autre. La partie la plus troublée des colonialistes de Tananarive comprenait confusément l'essentiel de cette psychologie du sacrifice, et ils réclamaient leurs victimes. Ils assiégeaient le Haut-Commissariat, assurant que, si on leur accordait le sang de quelques innocents, « tout le monde serait satisfait ». Cette attitude, humainement déshonorante, était fondée sur une aperception assez juste en gros des troubles émotionnels que traversait la population des hauts plateaux¹³⁹.

Modifié par ordre royal du 17 juin 1928, puis par décret du 20 septembre 1938, le *Patronato* reposait sur l'idée que l'Indigène est un mineur qui doit être protégé par une instance de tutelle, en raison d'une prétendue insuffisance des capacités mentales. Le *Patronato* avait pour tâche de développer la culture (sous-entendue espagnole), le sens moral et le bien-être indigènes, de renforcer l'adhésion des Autochtones à l'Espagne, de protéger les non-émancipés en les représentant notamment en justice. Les Indigènes pouvaient obtenir du tuteur une carte d'émancipation quand ils se montraient d'une façon évidente capables de gérer leurs biens et leur personne, suivant les critères de la société espagnole et de l'Église catholique. En 1939, avec le triomphe du franquisme, le *Patronato* fut réorganisé : il devint une institution à caractère public et fut doté d'une personnalité propre. Trois sections se partageaient les tâches. L'une fut chargée des émancipations, l'autre devint responsable de l'enseignement et de la bienfaisance et la troisième s'occupait de créer des caisses d'épargne et d'assistance, des syndicats et des coopératives. Par ailleurs, pour entreprendre une action juridique, le *patrocinado* devait s'adresser à la délégation des affaires indigènes, organe exécutif de la *Junta de patronos* (Comité de patronage) qui, en cas de décision positive, s'occupait de toute l'affaire. Le *patrocinato* n'avait droit à aucun recours contre les décisions du tuteur.

Qui étaient les émancipés ?

¹³⁹ Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme suivi du discours sur la Négritude* (1950 1^{ère} éd), Paris, Présence africaine, 2004, pp. 48-51, 92 P.

La qualité d'émancipé était reconnue aux Indigènes qui :

- avaient obtenu la carte d'émancipation ;
- possédaient un titre professionnel ou académique d'une institution espagnole ;
- avaient été employés deux ans dans une entreprise agricole ou industrielle pour un salaire de 500 pesetas annuels au moins ;
- étaient au service de l'État ou des conseils municipaux avec un grade dépassant celui d'auxiliaire Indigène.

Seuls étaient considérés comme assimilés à l'Espagne les Indigènes familiarisés avec les coutumes chrétiennes, ayant achevé une formation professionnelle assurant un revenu propre, se montrant volontaires et disposés à progresser. En un mot, il leur fallait une bonne docilité. Cette garantie était attestée par un certificat établi par la mission catholique du lieu de résidence et par le *Patrocinato*. Les clauses d'émancipation étaient suffisamment vagues « avoir atteint une maturité culturelle et civilisatrice » pour que seuls en puissent être bénéficiaires les Guinéo-Equatoriens adoptant une attitude amicale à l'égard de l'autorité espagnole.

Alors que les émancipés relevaient de la juridiction de la métropole, les non-émancipés étaient soumis à la justice Indigène qui s'appuyait sur la coutume la plus répandue (pour autant qu'elle ne fut pas contraire à l'ordre public, à la moralité ou à l'action civilisatrice de l'Espagne). En plus, les émancipés bénéficiaient des faveurs leur permettant d'échapper à l'obligation générale de travail dans les plantations. Ils étaient autorisés à fournir des substituts.

Par décret royal de juin 1904, complété en 1905, fut réglementée juridiquement la propriété, le territoire de la colonie revenant à l'État espagnol, à l'exception des terres communales Indigènes, ces dernières pouvant toutefois être expropriées en cas de nécessité. Afin de garantir la propriété Indigène, une loi fut adoptée le 4 mai 1948, qui distinguait quatre catégories :

-La propriété privée des Indigènes non émancipés (liée aux compétences du *Patronato de Indigenas*) ;

-La propriété collective des familles, tribus, villages, coopératives, syndicats ;

-La propriété privée des émancipés (non soumis à la compétence du *Patronato*, mais relevant de dispositions particulières) ;

-La propriété des non Indigènes : particuliers européens, concessions gratuites aux anciens fonctionnaires, missions catholiques, etc.

D'après différents historiens, trois principes fondamentaux ont inspiré toute la politique Indigène espagnole :

-L'*hispanisation* : par l'application à la Guinée Équatoriale des concepts sociaux métropolitains concrétisés par le mouvement coopératif, les syndicats et le système de crédit. Les Indigènes devaient être « conquis » grâce à une meilleure formation, grâce aussi à l'équité dans l'attribution des concessions. L'importance de la colonie d'origine nigériane anglophone rendait l'hispanisation difficile. La politique d'assimilation était une tendance à l'europanisation visant un rapprochement avec le genre de vie espagnol. Hispanisation et paternalisme étaient le fait de l'État ;

-L'idée de « *mission* » : elle avait une importance idéologique marquée, compte tenu de l'alliance entre les intérêts l'église catholique et ceux de l'État espagnol. On retrouve la pensée de l'Église dans le paternalisme pratiqué par le *Patronato de Indigenas*, dans l'émancipation accordée aux Indigènes convertis, dans l'allocation de couple attribuée aux seuls fonctionnaires Indigènes mariés religieusement. Par ailleurs, l'église était représentée dans toutes les instances de l'office de tutelle, notamment au niveau de la direction ;

-le *Paternalisme* : il marqua l'histoire de la Guinée espagnole jusqu'en 1968, notamment à travers le caractère particulier des *Diputaciones* (Conseils généraux) ou des Conseils provinciaux. Fondé sur l'idée de tutelle indispensable ainsi que sur l'idée d'incapacité

congénitale des Indigènes, le paternalisme se retrouve pleinement dans l'existence du *Patronato de Indígenas*.

Selon Goumaz, l'essentiel de la politique Indigène portait surtout sur la santé et les conditions de travail, sur la lutte contre les valeurs et la hiérarchie traditionnelles, sur la répression de l'alcoolisme (tout en envahissant la colonie de *brandy* espagnol), sur la lutte contre l'« anthropophagie », le plus souvent rituelle, et enfin sur la protection des mineurs et l'émancipation. L'exécution de cette politique se heurta à plusieurs difficultés, dont la subdivision des Guinéo-Equatoriens en cinq groupes raciaux : pygmées, Ndowe, Fang, Bubi, Créoles, différents les uns les autres tant du point de vue de la langue que du genre de vie et des mentalités, qu'en ce qui concerne leur propension à la collaboration avec l'occupant espagnol et les milieux économiques européens¹⁴⁰.

b-La marche vers l'indépendance de la Guinée Equatoriale

Or c'est justement au sein de ce milieu d'évolués que la bombe allait éclater. La plupart d'entre eux étaient nés en ville pendant l'entre-deux-guerres. Ils ne connaissaient le village que pour en avoir entendu parler. Ils fréquentaient l'école missionnaire, ils allaient travailler dans des entreprises européennes, ils respectaient l'Etat colonial et admiraient par conséquent leurs oppresseurs blancs. Ils n'avaient jamais connu d'autres modèles sociaux. La plupart d'entre eux se donnaient beaucoup de mal pour être pris au sérieux. Ils étudiaient dans des bibliothèques, lisaient le journal, écoutaient la radio, fréquentaient les cinémas et les théâtres et lisaient des livres, car ce qu'ils enviaient aux Blancs, c'étaient leurs connaissances plus que leur prospérité. Leur prospérité n'était qu'une expression de leur intelligence. Une culture associative dynamique vit le jour. Elle fut elle aussi placée sous la tutelle coloniale mais eut une grande influence historique : le germe de la prise de conscience politique qui eut lieu ultérieurement était présent dans les associations d'anciens élèves, les milieux étudiants et les organisations tribales¹⁴¹.

Les sociétés africaines de l'après indépendance étaient appelées à évoluer dans un autre contexte historique mondial avec ses défis et ses exigences, du reste, les nouvelles générations d'Africains formés dans le moule colonial étaient déjà en déphasage par rapport à certaines valeurs de l'Afrique précoloniale.

¹⁴⁰ Max Lininger Goumaz, 1988, *op. cit.*, p. 68, 216 P.

¹⁴¹ David Van Reybrouck, *Congo. Une histoire* (2010), (pour la traduction française. Traduit du néerlandais (Belgique) par Isabelle Rosselin), Paris, Actes Sud, 2012, p. 237, 511 P.

Formées elles-mêmes, pour l'essentiel, dans les universités occidentales dans leur ensemble, avaient des aspirations plutôt orientées vers les modes de consommations, les pratiques sexuelles, les modes de vie en vogue en Occident. Dans de telles conditions, la construction de l'avenir exigeait à la fois une grande capacité d'ouverture et un gros effort de synthèse. Les crispations du débat sur la négritude ont révélé les limites de l'ouverture et de la synthèse¹⁴².

Une des tensions nées de la division ethnique coloniale des populations de la Guinée Equatoriale se fit jour dans la concurrence entre Fernando Poo et la province continentale ou encore entre Bubi et Créoles. Ces antagonismes, savamment entretenus depuis Madrid, se révélèrent notamment durant la conférence constitutionnelle de 1967-68, dans le cadre d'une politique espagnole, qui consista dès les débuts à diviser pour régner. Les traditions nationales fang très strictes ont, elles aussi, freiné la politique Indigène, tout comme l'hostilité à tout ce qui est étranger qui caractérise l'histoire des Bubi depuis leur origine. Les Créoles quant à eux jouèrent le plus souvent la carte espagnole.

Souvent, politique et tradition africaine étaient parfaitement irréconciliables. Ainsi, les associations professionnelles fang, basées sur le secret de l'appartenance, poursuivaient-elles fréquemment des buts politiques opposés à ceux de l'Espagne. Par ailleurs, dans le cadre du droit coutumier fang, il existe une gradation des droits et obligations d'une complexité telle (non-égalité devant la loi, par exemple) que l'harmonisation avec le droit espagnol s'avérait le plus souvent impossible et ce parce que le droit traditionnel primait pour la majorité des fang. Afin d'atténuer les tensions, Goumaz souligne que la législation coloniale espagnole était obligée d'accorder une importance particulière au marché du travail, à l'attribution des concessions, à la surveillance des jeunes, etc. Au niveau de l'éducation, l'effort de scolarisation élémentaire, ainsi que l'attribution de quelques bourses universitaires, souvent par des milieux privés (*casas fuertes*), visait, tout comme les allègements d'impôts, à la création d'une bourgeoisie autochtone ; le prolétariat quant à lui était principalement d'origine étrangère (Kru d'abord, Nigerians ensuite). Organe important de l'administration espagnole, la Dirección

¹⁴² Théophile Kouï, *Côte d'Ivoire : les Cavaliers de l'Apocalypse*, Paris, l'Harmattan, 2010, P. 12, 87 P.

general de Marruecos y Colonias était placée sous l'autorité de la présidence du gouvernement central, et supervisait toute la politique d'outre-mer, coordonnant les affaires coloniales.

L'initiative de la création de cette direction revient au régime de Primo de Rivera ; son premier directeur fut le général Gomez de Jordana. Depuis sa création par décret du 15 décembre 1925, ses attributions varièrent fréquemment. Jusqu'à l'indépendance de la Guinée Équatoriale, c'est la réforme de 1939 qui est restée valable. Elle comportait six sections : direction générale, secrétariat générale chargé de la coordination (avec les sous-sections culture et presse, bibliothèque et archives), le service de Maroc, celui de la Guinée espagnole, celui de l'Afrique occidentale, et le service financier.

En 1943, un nouveau statut d'enseignement dans les territoires Espagnoles du Golfe de Guinée fut promulgué. Un an après, c'est-à-dire en 1944, fut modifié le règlement du « *Instituto Colonial Indígena* » qui devint alors « *Escuela Superior Indígena* ». Dans la même année, le « *Instituto de Bachillerato* » fut créé.

Dès 1948, le peuple guinéo-équatorien qui se sentait de plus en plus sous domination Espagnole, au regard de toutes ces reformes leur interdisant de vivre en fonction de leurs cultures, les premiers mouvements nationalistes virent le jour. Cela se manifesta par la remise d'un manifeste de protestation contre les indignités du colonialisme au sous-secrétaire de la République d'Espagne, Luis Carrero Blanco par un groupe de notables. Dans la même année, il y eut la création de plusieurs mouvements politiques clandestins comme : le MONALIGE (Movimiento Nacional de Liberación de Guinea Ecuatorial) qui était dirigé par Acacio Mañe, et le IPGE (Idea Popular de Guinea Ecuatorial) qui avait à sa tête Enrique Nvo. Sa création sera officialisée des années plus tard. On trouvera en annexes aussi les différentes formes d'organisations politiques qui luttèrent, dans un contexte africain et mondial de décolonisation, pour l'Indépendance de la Guinée Equatoriale.

Un an plus tard, c'est-à-dire en 1949, le gouverneur et Amiral Faustino Ruiz Gonzáles, dont l'objectif était de développer économiquement la colonie et d'empêcher les velléités

nationalistes restera en fonction jusqu'à la provincialisation des territoires en 1961. L'année suivante, c'est-à-dire en 1950, naît le journaliste, historien et écrivain Donato Ndong-Bidyogo. Puis en 1953, Leoncio Evita Enoy publia *Cuando los Combes luchaban*. Ce roman est le premier écrit par un écrivain Guinéo-Equatorien. Au-delà de la question de la paternité effective de ce texte, il est incontestable qu'il rend assez compte des tensions et contradictions de la colonisation espagnole en Guinée Equatoriale.

En 1958, la phase coloniale prendra formellement fin et la Guinée Equatoriale deviendra une « province équatoriale ». Cette province sera divisée en deux entités territoriales, à savoir Fernando Poo et Río Muni. Dans la même année, les dirigeants nationalistes Acacio Mañe e Enrique Nvo furent assassinés.

En 1962, lors de la deuxième visite officielle en Guinée Equatoriale du Ministre et secrétaire de la Présidence, Luis Carrero Blanco, un mémorandum fut remis à Baney exigeant l'indépendance du pays. Le gouvernement espagnol admet pour la première fois la possibilité de l'autodétermination. L'année suivante, l'Espagne annonça son intention d'accorder l'autonomie à la Guinée alors que dans le même temps, lors d'une conférence tenue à Bata, le MUNGE (Movimiento de Union Nacional de Guinea Ecuatorial) dirigé par Bonifacio Ondo Edu, fut créé. Deux années après, c'est-à-dire en 1964, la Guinée Equatoriale accéda à un régime autonome ; les élections municipales furent convoquées et l'Assemblée Générale et le premier conseil du gouvernement furent constitués. Bonifacio Ondo devint Président et Francisco Macías Nguema son vice-Président.

En 1965, les résolutions 2077 et 2230 des Nations Unies exhortent le gouvernement espagnol à accorder l'indépendance à la Guinée Equatoriale et à se préparer à une Conférence constitutionnelle. Ces résolutions des Nations-Unies poussèrent le gouvernement espagnol à convoquer une Conférence constitutionnelle pour la Guinée Equatoriale en 1966.

Le 30 octobre 1967, à Madrid, fut inauguré la Conférence constitutionnelle sous la présidence du ministre des Affaires étrangères, Fernando María Castiella. Sa première phase

aura lieu jusqu'au 15 novembre et sera principalement dédiée à l'examen de la forme du futur Etat que prendra la Guinée Equatoriale.

Le 17 avril 1968, inaugura la seconde phase de la Conférence constitutionnelle ; et elle fut dédiée à l'élaboration de la constitution du nouveau pays. La date d'indépendance est également fixée au 12 octobre. Le 22 juin, la Conférence Constitutionnelle prit fin. Le 11 août de la même année, il y eut le référendum constitutionnel pendant lequel le peuple guinéo-équatorien approuva sa première constitution. Le 21 août, les premières élections générales furent convoquées. Le 22 septembre la consultation électorale eut lieu et aucun des quatre candidats (Bonifacio Ondo Edu, Francisco Macías, Atanasio Ndong Miyone et Edmundo Bosió Dioco) n'eut la majorité requise au premier tour. Le deuxième tour des élections présidentielles aura lieu le 29 septembre. A l'issue du scrutin, Macías Nguema triomphe de Bonifacio Ondo Edu en coalition avec Atanasio Ndong Miyone et Edmundo Bosió Dioco et fut proclamé président élu. Le 10 octobre, il forma son premier gouvernement fondé sur la coalition tripartite issue du « *Secretariado Conjunto*. Le 12 octobre fut proclamé l'indépendance de la Guinée Equatoriale. Il nommera Edmundo Bosió Dioco comme son vice-président (1968-1974), Atanasio Ndong Miyone, comme ministre des Affaires étrangères et Coopération Internationale (1968-1969). Les soleils des indépendances tiendront-ils toutes leurs promesses ? quelles ont été les termes exacts des accords d'indépendance entre les nouveaux dirigeants guinéo-équatoriens et l'ancienne puissance coloniale, ses accords préfiguraient-ils la situation politique et économique que connaîtrait par la suite la Guinée ? je ne me sens pas en mesure de répondre à la dernière question ni de me prononcer sur les accords des indépendances. Puisque je parle de la postcolonie, il me semble que cette question concerne également les autres pays africains qui sont parfois passés par des accords d'indépendances. D'après ce que je sais, c'était soit le retrait immédiat et sans conditions ou un retrait conditionné et par étape de la métropole : Maintien des bases militaires, mise en place du franc CFA, maintien du privilège foncier, du personnels administratifs, et l'occupation des postes de

direction de conseiller, nationalisation des industries, africanisation des cadres, réhabilitation des cultures dites nationales¹⁴³.

Pour en revenir à la Guinée Equatoriale, après l'accession à l'indépendance, les Autochtones qui se croyaient enfin libérés de l'esclavage colonial se retrouvèrent à nouveau sous le joug de l'un des leurs, à savoir le président de la première République, Macías Nguema.

Unos meses antes fuimos testigos de los acontecimientos que vivió el país. Con fe pero también con cierto temor, lanzamos el grito de : ! libertad, libertad ! era nuestra autodeterminación como Estado. Uno más de ese mosaico de estados del Africa negra. Definitivamente, se marchaba el pueblo europeo que, durante casi dos siglos, nos sacó, según se nos adoctrinó, de la miseria, de la ignorancia ; « nos evangelizó e hizo de nosotros unos buenos negritos para la corte celestial ». Tras la ceremonia protocolaria de la transferencia de poderes, apenas tuvimos tiempo de saborear las mieles de la libertad : Pues allá a lo lejos, descubrí el avance lento de la oscura nube cargada de malos presagios : de muerte, miseria, éxodo dramático y masivo hacia el exilio (...) La tétrica nube, inexorablemente, sumiría a nuestro país en una larga y cruel noche de una década de duración. Lentamente avanzaba y a su paso iba quebrando en mil pedazos la recién moldeadas tinajas rebosantes de esperanza y fe en un futuro prometedor¹⁴⁴.

III-La marche vers l'indépendance : De la dictature inaugurale (1968) à la seconde dictature (1979 à nos jours)

A l'inverse des Métropoles des pays voisins qui ont accédé à leur indépendance, notre colonisateur n'a pas prévu et préparé la relève. Pas de cadre. Avec ce départ précipité de l'assistance technique qu'advient-il de notre pays ? Départ des expatriés. La dernière nuit, chaque partant avait fait ses projets d'avenir, rêvé ou de Valencia ou de Barcelone ou de Bilbao qu'il allait rejoindre sans s'être préalablement préparé à la vie de là-bas, toute différente de celle de la colonie aux œufs à un sou. Vie africaine à laquelle certains d'entre eux vieillis étaient déjà habitués, allant jusqu'à déguster le vin de palme ou, à longueur de l'année, se dorant au soleil. Pour eux la Métropole n'était plus qu'un souvenir, un souvenir de leur jeunesse, un lointain souvenir. Tôt le matin, le soleil s'est levé comme pour presser les expatriés à rentrer. Et le court moment qui se sera écoulé dans un campement aura suffi pour noircir et comme effacer d'un trait le souvenir du séjour ultramarin.

¹⁴³ Thomas Borrel, Amzat Boukari-Yabara et al (dirs), *Une histoire de la françafrique. L'empire qui ne veut pas mourir*, Paris, Editions du Seuil, 2021, pp. 236-237, 1267 P.

¹⁴⁴ Juan Balboa Boneke, *El reencuentro. El retorno del exiliado*, Madrid, Ediciones Guinea, 1985, pp. 10-11, 240 P.

Sur la mer immobile, face au campement, apparaissent quelques pêcheurs qui semblent des points noirs dans un immense miroir glauque. Jour triste pour les expatriés. Mais jour J à partir duquel mes compatriotes croient que date la pleine jouissance de l'indépendance, la « vraie » indépendance.

A l'heure du départ, à l'aéroport, on dirait que toute la population de Bata s'est donnée rendez-vous pour assister à l'embarquement massif et définitif des anciens maîtres. Les autorités sont là ; et les gardes nationaux ; et l'homme ordinaire et l'enfant aussi. On bouscule les partants, on les insulte. Reconnus, quelques membres de la « Guardia Civil qui avaient été les plus décriés durant leur séjour sont giflés, sans réplique, devant leurs épouses et enfants, sont dépouillés. Ceux de mes compatriotes qui commettent pareils actes sont aussitôt félicités par la foule grouillante, qui pousse des cris de joie ; sont pris pour de vrais nationalistes. En une minute, ils veulent pour ainsi dire venger les humiliations que le peuple guinéen a connues pendant la longue période de la colonisation. Et ce départ des Espagnols est, à leurs yeux, considéré comme l'une des plus grandes victoires que le Coq ait jamais remportées sur le colonialisme.

Au moment du décollage de l'avion, tout le monde crie : « Partez, partez, pour toujours partez ! »

Les colons partis, les nationaux s'installent. On se demande ce qui va se passer¹⁴⁵.

La Guinée Équatoriale obtint son indépendance le 12 octobre 1968, à la suite de plusieurs vicissitudes historiques, politiques et sociaux-culturelles que j'ai essayé d'énumérer de manière plus ou moins chronologique. Dans cette séquence je vais aborder la Guinée Equatoriale après l'indépendance, en allant de la prise du pouvoir du premier président jusqu'au deuxième et actuel président, à la suite du coup d'état de 1979. Pour ce faire, je me servirai des mêmes documents utilisés précédemment en y ajoutant comme déjà fait *Brève histoire de la Guinée Équatoriale* de Max Lininger Goumaz, *Literatura rebelde desde el exilio Donato Ndong-Bidyogo* de Joseph Désiré Otabela Mewolo et *Aproximación a la historia de la Guinea Ecuatoriale* de Justo Bolekia Boleká, *Guinea materia reservada* de Rafael Fernando.

La date de l'indépendance de la Guinée Equatoriale, à savoir le 12 octobre, coïncide avec la date de la « découverte » de l'Amérique Latine. On sait que c'est sur cette date que s'appuie « *El día de la raza* », commémoré par de nombreux pays d'Amérique/Caraïbe "découverts" par Christophe Colomb. Ainsi, les pays d'Amérique Latine accueillent-ils favorablement la décolonisation de la Guinée Equatoriale dont ils se sentent proches

¹⁴⁵ James Oto, *Le drame d'un pays*, Yaoundé, Editions CLE, 1979, pp. 22-23, 136 P.

historiquement et linguistiquement. Leurs dirigeants de l'époque félicitèrent alors la Guinée Equatoriale d'avoir choisi cette date qui représentait le point culminant de l'hispanité partagée avec l'ancien Empire. Ces dirigeants espèrent aussi qu'à travers la Guinée Equatoriale hispanophone pourront se lier et consolider les relations entre l'Amérique latine et l'Afrique.

C'est donc à partir de ce moment qu'est née l'idée de l'afro-ibéro-américanisme qui eut sa traduction aussi en Guinée Equatoriale. A travers elle, la Guinée Equatoriale sera le représentant de la communauté hispanique en Afrique. A cause du fait qu'ils étaient liés par l'histoire et la langue, la Guinée Equatoriale devait constituer aussi le lien naturel entre la péninsule ibérique, l'Amérique latine et l'Afrique. Il revenait à la Guinée Equatoriale de favoriser les échanges commerciaux, ainsi que la coopération culturelle et scientifique entre l'Afrique et l'Amérique latine.

Il est vrai que mon travail de thèse demande la mise en relation de l'Afrique et l'Amérique Latine à travers la Guinée Equatoriale et le Guatemala mais ce qui m'intéresse ici c'est la politique de Macías Nguema et de Theodoro Obiang. C'est cela que j'essaierai de retracer brièvement dans le point qui suit. Je renvoie là aussi aux annexes où certains faits liés aux deux gouvernances en Guinée Equatoriale sont évoqués.

1-Du règne de Macías Nguema (1968-1979) au coup d'Etat de Teodoro Obiang (1979 à nos jours)

Né le 1^{er} janvier 1924 à Nsegayong (Rio Muni), en Guinée Equatoriale, Francisco Macías Nguema fut le premier président de la Guinée Equatoriale. Il devint président le 12 octobre 1968 à la suite des premières élections présidentielles organisées en Guinée Equatoriale et Edmundo Bosio Dioco¹⁴⁶ sera son vice-président jusqu'en 1974. Son parti politique le

¹⁴⁶ Né en 1922 à Malabo, Edmundo Bosio Dioco fut le fondateur de *la unión Bubi*, parti avec lequel il alla aux élections présidentielles de septembre 1968. Au deuxième tour, Atanasio Ndong Miyone et lui s'allièrent à Macías

P.U.N.T (Parti Unique National des Travailleurs) joua un rôle important dans l'exercice de son pouvoir. Il était marié à deux femmes. Ces femmes étaient Clara Angué Osá et Mónica Bindang Ayong. Avec la dernière il eut un enfant du nom de Nsue Masie Nguema Bindang. En 1976, il africanisa son nom qui devint Masie Nguema Biyogo Ñegue Ndong. Il fut exécuté à Malabo, sur l'ordre de Teodoro Obiang, le 29 septembre 1979, à 55 ans.

Avant d'être élu en 1964 à la vice-présidence du gouvernement autonome de la Guinée Equatoriale et par la suite Président de la République en 1968, Macías Nguema fut fonctionnaire pendant plusieurs années pendant la colonie espagnole. Avant cela, il était un grand propriétaire de l'ethnie fang de la Guinée Equatoriale. Après son indépendance, la Guinée Equatoriale qui, depuis 1471-72 était sous domination européenne, espérait retrouver la paix, la joie d'être libre, la tranquillité après toutes les souffrances et les humiliations subies et endurées. Malheureusement, ces rêves ne furent qu'une illusion car le pays va connaître rapidement la féroce dictature du premier président de la République. Cette dictature fut la plus effrénée et intrépide.

Une fois au pouvoir, il eut une tentative de coup d'Etat le 5 mars 1969 contre Macías Nguema. Il tiendra pour responsable de ce coup d'Etat échoué son ministre des Affaires étrangères, Atanasio Ndong Miyone. Pour certains observateurs, ce coup d'état manqué va paradoxalement marquer le début de la dictature qui sera exercé par Macías Nguema et ses sbires ; ils étaient alors obsédés par l'idée de coup d'état fomenté par les ennemis internes de la Guinée Equatoriale. Un argument qui va justifier répression féroce, exécutions extrajudiciaires, mépris des droits humains et un amour passionnel pour la torture. Ainsi, quelques temps après le premier coup d'état, Bonifacio Ondo Edu, candidat aux premières élections présidentielles et ancien président du gouvernement autonome fût-il incarcéré et exécuté dans des conditions troubles. Ces faits sont évoqués dans l'ouvrage *Le drame d'un pays* (1979) de James Oto. Dans

Nguema pour vaincre Bonifacio Ondó Edú (MUNGE). Il sera exécuté en 1975 en prison même si son exécution sera transformée en suicide.

la même période, d'autres membres de gouvernement de Macías Nguema se « suicideront » ou du moins, seront exécutés après des arrestations et des incarcérations arbitraires. Le régime ne tiendra pas compte des protestations africaines et internationales. Il fera chasser les colons espagnols et exécuter presque tous les intellectuels. Dans la même période, il remplacera les hauts fonctionnaires par des personnes sans qualification.

Pendant la même année, Macías Nguema ordonna l'abolition de tous les partis politiques et la persécution de tous les dirigeants et militants de l'opposition. Durant son règne, un tiers de la population meurt par persécution ou choisit l'exil dans les pays tels que Cameroun, Gabon, Espagne et France. Ce qui est considérable si l'on tient compte du nombre de la population nationale globale. L'élite du pays s'enfuit aussi créant ainsi un vide culturel dont les conséquences se feront sentir, par exemple, au niveau de la littérature écrite. Cet épisode est souvent rappelé dans les entretiens de certains auteurs comme Donato Ndong-Bidyogo et Justo Bolekia Boleká, pour ne citer que ces deux noms. On en retrouve les traces aussi dans la littérature guinéo-équatorienne de la diaspora. Je renvoie à mon entretien avec Justo Bolekia Boleká qui figure en annexes.

a-Guinée Equatoriale, « materia reservada »

Vers la fin de l'année 1968 et le début de l'année 1969, les relations entre la Guinée Equatoriale et l'Espagne commencèrent à se détériorer. Sûrement à cause des discours jugés durs et hostiles de Macías vis-à-vis de l'Espagne. Il faut dire qu'au même moment, les colons et les représentants espagnols menaient également des actions nuisibles aux autorités de la Guinée Equatoriale à l'économie du pays. Le point culminant de cette tension entre les deux pays eut lieu à la suite de l'incident du drapeau en février 1969, selon José U. Martínez Carreras dans *España en Guinea, construcción del desencuentro : 1778-1968*, p 219.

James Oto rappelle cet incident dans le même ouvrage *Le drame d'un pays* (1979) déjà cité :

Un peu avant ces événements, en février, une autre affaire opposa Santa Isabel et Madrid : le drapeau. Leurs deux drapeaux flottaient face à face ; l'un sur le palais provincial de Bata, l'autre sur la résidence du Consul Général d'Espagne. Ce « face à face » irrita le Coq. Il y voyait une provocation. Il ordonna ainsi le retrait des couleurs espagnoles.

Mais le Consul d'Espagne ne l'entendait pas de cette oreille. Il résista. Et l'armée espagnole restée dans le pays marcha sur la ville. Cette manifestation de force et le Coup d'Etat manqué dont le Coq rejeta la responsabilité sur l'Espagne l'amènèrent à exiger le retrait sans délai de l'armée espagnole de la Guinée. Sans tarder, Madrid décida non seulement la rentrée de l'armée à la métropole mais aussi de toute l'assistance technique, de tous les Espagnols, y compris les commerçants et, les religieux qui tenaient toutes les écoles.

Pris au dépourvu, amer et comme pour se venger, le Coq ordonna l'internement de tous les Espagnols. Il les logea tous au Camp militaire où leur ravitaillement fut rationné¹⁴⁷.

Macías tint pour responsable l'Espagne du coup d'Etat. Ce qui détériore encore plus les relations entre ces deux pays. Cela amena des milliers d'Espagnols vivant en Guinée Equatoriale à rentrer chez eux. En dépit de cette tension, en mai 1969, l'Espagne et la Guinée Equatoriale signeront à Bata le premier accord de coopération économique, commercial. L'objectif de cet accord était de garantir les intérêts espagnols en Guinée Equatoriale et ceux des Guinéens en Espagne (intérêts qui étaient pratiquement inexistantes) ; il s'agissait également de mettre en place une coopération pouvant garantir les institutions économiques de la Guinée indépendante.

Le pouvoir de Macías Nguema s'est encore plus consolidé, comme le souligne Donato Ndong-Bidyogo, dans l'usage systématique de la terreur, de la violence et de l'autoritarisme. Il développa une certaine haine envers les Espagnols et les intellectuels ainsi qu'envers les étudiants guinéo-équatoriens. Paradoxalement, en 1971, le gouvernement espagnol et celui de Macías Nguema décrétèrent « *Materia reservada* » toutes les informations, commentaires et

¹⁴⁷ James Oto, 1979, *op. cit.*, p. 21, 136 P.

nouvelles relatives à la Guinée Equatoriale¹⁴⁸. Une manière d'acheter la paix auprès de l'ex-pays colonisé tout en assurant les intérêts économiques du clan très proche du Caudillo espagnol Francisco Franco. Quatre ans après son élection, c'est-à-dire le 14 juillet 1972, Macías Nguema se proclame « président à vie », chef du gouvernement, ministre de la Défense, des Affaires étrangères, de la Justice et des finances. Lors de cette même année, l'évêque Rafael Nzé Abuy partit en exil. A cause de la terreur de Macías Nguema, les relations se détériorent entre lui et l'Espagne. En 1975, les représentants diplomatiques sont expulsés de ces deux pays et Francisco Franco Bahamonde, ancien dictateur d'Espagne, décéda.

Voici ce que dit José U. Martínez Carreras des différentes fonctions assumées par Macías Nguema :

Desde mayo de 1971, el presidente Macias asumió el conjunto de los poderes ejecutivo, legislativo y judicial, así como las prerrogativas del Consejo de la República. En julio de 1972 fue proclamada una nueva Constitución, que significó un paso más hacia el poder personal y absoluto de F. Macias. Al mismo tiempo, se fue desplegando la organización de un partido único, ya anunciado por el presidente a finales de 1968, y a lo largo de 1969. En enero de 1970 fueron prohibidos oficialmente todos los partidos políticos, y en julio del mismo año fue proclamado el P.U.N. (Partido Unido Nacional) partido único, añadiéndose en julio de 1973 de Trabajadores, y siendo por tanto sus nuevas siglas P.U.N.T. ; y seguidamente en agosto se estableció una nueva Ley Constitucional, que marcaba aún más el poder presidencial, apoyado en una Guardia Nacional a cuyos mandos se encontraban parientes de Macias, y siendo el presidente su general en jefe¹⁴⁹.

La dictature de Macías se faisait ressentir tant au niveau individuel que collectif ; la suspicion était généralisée entre les ethnies et les individus ; la dénonciation des « traites » était ouvertement encouragée ; toute manifestation publique était interdite, les prisons et garnisons étaient pleines, des sévices et exécutions y avaient lieu ; sans oublier le contrôle des déplacements individuels. Le contenu des manuels scolaires et des œuvres scientifiques était

¹⁴⁸ Joseph-Désiré Otabela Mewolo, 2010, *op. cit.*, p. 25, 95 P.

¹⁴⁹ Mariano de Castro-Donato Ndongo, 1998, *op. cit.*, pp. 220-221, 240 P.

contrôlé ; il en était de même pour tout ce qui devait sortir et rentrer dans le pays ; la question brûlante du « retour au pays natal » des exilés fut enterrée.

De son côté, l'Espagne appliqua une censure sévère et rigoureuse sur tout ce qui était lié aux affaires de la Guinée Equatoriale. Comme déjà souligné, en 1971 le ministère des Affaires Extérieures déclara *matière réservée* toutes informations relatives à ce pays, y compris les relations avec l'Espagne. Il était donc impossible de mener en Espagne des enquêtes sur la corruption, l'abus de pouvoir, le maintien d'un système néocolonial, etc. Selon José U. Martínez Carreras, la Guinée Equatoriale fut de fait isolé du monde extérieur. L'entrée dans le pays était déjà interdite, depuis 1970 à tout journaliste étranger. Cette mesure s'étend ensuite aux autres journalistes du monde entier et en particulier aux journaux espagnols. Isolé de plus en plus au niveau international pour sa « barbarie » et non-respect des droits humains, Macías, se rapprocha de la Chine, de l'Union Soviétique et de Cuba ; ce qui se traduira par la signature de certains accords bilatéraux avec ces pays. Le dictateur choisit ainsi publiquement le « camp » des pays socialistes, antiimpérialistes et anticapitalistes ; il promeut un simulacre de socialisme dans son pays. Certains de ses slogans lors des réunions publiques obligatoires ou il prononçait des discours enflammés en témoignent amplement.

En avril 1973, il y eut à Accra au Ghana, une réunion des différents ministres de l'économie des pays africains sous l'égide de la Commission Economique des Nations-Unies. A cette réunion, étaient présents tous les représentants des Etats africains à l'exception de la Guinée Equatoriale et de la Mauritanie. Selon Rafael Fernandez, (*Guinea materia reservada, 1976*), cette réunion qui, initialement, devait aborder les questions d'intérêt collectif et les relations futures de la Guinée Equatoriale avec la Communauté Economique Européenne échoua. Néanmoins, elle se concentra sur l'étude des moyens d'obtenir des solutions permettant de faire face à l'influence négative que la détérioration des conditions commerciales exerce sur les économies nationales et sur l'ensemble des pays africains. Le fait que la Guinée Equatoriale de Macías ne fut pas conviée à cette réunion était tout sauf anodine. Cela était-il dû à la pression

qu'exerçaient les partis et mouvements d'opposition en exil ou à une prise de conscience internationale grandissante du régime de la terreur qui avait cours en Guinée Equatoriale ?

Malgré les différentes tensions qui existaient entre l'Espagne et la Guinée Equatoriale, ils arrivèrent quand même à signer d'autres accords tels que les accords de coopération en matière culturelle et éducative avec la création du bureau de coopération éducative et de coopération en matière de communications maritimes et surtout une coopération technique. A la fin de l'année 1975 les ambassadeurs furent expulsés réciproquement de Malabo et de Madrid pour raison d'incident diplomatique.

En octobre 1976, sous la présidence de Adolfo Suárez, il y eut un changement dans la politique guinéo équatorienne. Le caractère de matière réservée pour toutes les affaires de ce pays fut supprimé. Il s'agissait alors de montrer publiquement au monde entier la situation gravissime dans laquelle se trouvait les habitants de ce pays.

Le 5 mars 1976, il y eut une grève à Madrid de 200 étudiants guinéo-équatoriens. Ils assiégèrent l'ambassade de la Guinée Equatoriale. Pour protester contre ce qui se passait dans leur pays et pour dénoncer afin d'espérer voir un changement. Qu'est-ce qui marquera la fin de ce gouvernement tyrannique ?

b-La fin de la dictature Nguemiste

La fin du règne du « Caudillo tropical » devenait inéluctable. Le 3 août 1979, il y eut un coup d'Etat militaire, orchestré par Teodoro Obiang Mbasogo, connu sous le nom de « *Golpe de libertad* ». À la suite de quoi, Macías Nguema fut incarcéré en compagnie d'environ 200 hauts fonctionnaires et officiers des armées. Il y avait parmi les prisonniers trois ministres. L'année suivante, dans le mois de juillet, Teodoro Obiang Nguema est nommé Président de la

République par le Conseil Militaire Suprême (Consejo Militar Supremo) et en août, il adopta par référendum la charte de Akonibe, la loi fondamentale de la Guinée Equatoriale.

Ce coup d'Etat dit libérateur devait en réalité permettre au peuple guinéo-équatorien de souffler pour une première fois depuis son histoire coloniale puisque la première espérance fut un échec total. Certains se mirent à croire à une nouvelle étape dans l'histoire politique de leur pays :

La verdadera ruta hacia la reconstrucción está trazada en los pliegues del reencuentro de todos en la senda hacia la obra de todos ; sin planteamiento de ruptura ni de luchas fratricidas (...) La obra de reconstrucción necesita de hombres de buena voluntad, alejados de las intrigas y dobleces ; hombres dispuestos a mirar de frente a la verdad, con un espíritu constructivo, presididos de un clima de total rechazo a todo lo que comporte odios y rencores viscerales que corroen los cimientos de nuestra sociedad ; hombres situados en un estadio ético alejado del amiguismo, del españolismo y de las corruptelas ¹⁵⁰.

Mais, au regard de l'histoire de la « succession » politique, cet espoir fut aussi éphémère que vain comme on le verra à présent à travers une brève présentation du règne de Teodoro Obiang Nguema qui est toujours en cours.

2-Le règne de Teodoro Obiang Nguema (de 1979 à nos jours)

[...] Un niño, de unos trece años, muy cejjunto e imitando andares castrenses, salió de un grupo de chicos a una señal del maestro. Se subió al podio :

_ « A la bandera : salve, bandera de mi tierra, salve », recitó el muchacho, de nombre Theodoro Obiamunga. Volvió a repetirlo. « A la bandera : salve, bandera de mi tierra, salve » [...]. Con el paso de los años, este niño sería formado por la madre Patria (España), dándole como regalo la jefatura del Estado de Guinea Ecuatorial desde 1979, después de haberlo ocupado durante once años su « tío » Francisco Macías Nguema Bidyogo Ñegué Ndong¹⁵¹.

Y a-t-il des putschs vertueux, des coups d'État salvateurs, des pronunciamientos providentiels ? Après tout, l'officier mutin qui, à la tête d'une escouade d'insurgés, détrône l'autocrate sadique ou désaxé peut se

¹⁵⁰ Juan Balboa Boneke, *El reencuentro. El retorno del exiliado*, Madrid, Ediciones Guinea, 1985, p. 238, 240 P.

¹⁵¹ Justo Bolekia Boleká, *En la frontera de lagua*, Madrid, Sial/Casa de África, 2021, pp. 117, 132 P.

prévaloir d'avoir abrégé le calvaire de ses compatriotes. À une nuance près : fort de cette légitimité et sauf exception, il instaure une tyrannie à sa main. Moins démente, moins sanguinaire peut-être, mais tout aussi étouffante. Maître de la Guinée Equatoriale, émirat pétrolier d'Afrique centrale, depuis plus de quatre décennies - ce qui fait de lui, hors monarchies, le détenteur du record mondial de longévité au pouvoir -, Teodoro Obiang Nguema Mbasogo, 78 ans, incarne à la perfection cet archétype.

Et tant pis si le patriarche placide au sourire figé et à la mise soignée mais convenue n'a pas le physique de l'emploi.

Tu quoque, mi fratris fili. « Toi aussi, mon neveu... » Lorsque, le 3 août 1979, le trentenaire galonné, alors vice-ministre de la Défense, renverse son oncle et mentor Francisco Macías Nguema, il met fin à une longue et cruelle bacchanale. À la barre du radeau équato-guinéen depuis l'indépendance, octroyée onze ans plus tôt par l'Espagne franquiste, le ci-devant « Tigre de Malabo » aura rivalisé, au palmarès de la terreur d'État, avec son contemporain cambodgien Pol Pot, gourou des Khmers rouges.

Un chiffre : sous son règne, on aura recensé à minima 40000 assassinats - ceux notamment de citoyens de l'ethnie minoritaire Bubi-, soit environ 13% d'une population dont un bon tiers chercha le salut dans l'exil. [...] D'un félin l'autre. Après le Tigre, la Panthère. Figure de proue d'un Conseil militaire suprême et président de la République, Zé Bere Ekum - « *la Panthère aux aguets* » en langue fang - hérite alors d'un micro-État hispanophone, le seul d'Afrique. Un confetti d'à peine 750000 âmes -1,3 million aujourd'hui -, mi-insulaire, mi-continental. Au large, l'île de Bioko et la capitale Malabo, l'ancienne Santa Isabel ; sur la terre ferme, coincé entre le Cameroun et le Gabon, un rectangle pourvu, côté ouest, d'une façade atlantique et d'un pôle portuaire et commercial, Bata¹⁵².

Qui était Teodoro Obiang avant d'être Président de la Guinée Equatoriale ? Teodoro Obiang Nguema Mbasogo est, selon toute vraisemblance, le plus ancien des présidents au monde en exercice car il est au pouvoir depuis le 3 août 1979. Il totalise 44 ans de règne. Il est né le 05 juin 1942 à Acoacán dans le district de Mongomo d'une famille de dix 10 enfants dont il est le troisième. Dès l'âge de huit ans, il débute ses premières classes à l'école officielle de Mongomo et ensuite au groupe scolaire Cardinal de Cisneros à Ebebiyin. Il intégra l'école des cadets de la garde territoriale en 1963 ; la même année, il adhéra à l'Académie générale militaire de Saragosse en Espagne où il se spécialisa dans la conduite de véhicules militaires. Après quoi Obiang débuta sa carrière en 1965 dans la garde territoriale de Guinée Equatoriale à Mikomeseng.

¹⁵² Vincent Hugué, *Tyrans d'Afrique : les mystères du despotisme postcolonial*, Paris, Editions Perrin, 2021, pp. 308-311, 408 P.

En 1968, lorsque Macías Nguema fut élu Président de la Guinée Equatoriale et après s'être auto-proclamé président à vie en 1972, il nomma Teodoro Obiang au poste de Commandant de l'armée et des régions militaires de la capitale. En 1973, il fut promu au ministère de la Défense comme Directeur Générale de l'approvisionnement et de la planification ; il prendra ensuite la tête des forces armées et sera nommé vice-ministre des forces armées populaires en 1979. Il est donc incontestable que si Macías Nguema l'a nommé à ces postes très importants, c'est bien parce qu'il avait une confiance infailible en son neveu. C'est probablement ce poste de vice-Président des forces armées populaires qui lui permit de réussir son coup d'Etat en 1979. Il nomme cela le « *coup d'Etat libérateur* ». Il justifiait cela par la violation systématique des droits de l'homme par Macías.

Après ce coup d'Etat, il devint président du Conseil militaire suprême avant d'être « nommé » Président de la République. Il essaya tant bien que mal de donner une nouvelle image plus convenable de la Guinée Equatoriale, en accueillant, par exemple, de nombreux guinéo-équatoriens qui prirent le chemin de l'exil pour fuir la dictature féroce de son oncle Nguema.

La situation politique, économique et sociale des habitants ne changea pas fondamentalement ; il fera également, comme son prédécesseur, interdire les partis politiques, les syndicats ; les libertés fondamentales seront bafouées sans oublier la politique autoritaire qu'il exerçait. Après avoir été nommé président, Obiang fait emprisonner et exécuter Macías Nguema et 200 autres hauts responsables, dont trois ministres, avec la complicité de la garde marocaine qui assurait sa protection et sécurité. Comme sous son prédécesseur, les rapports avec l'ex-métropole coloniale seront très compliqués. Celle-ci voyait pourtant d'un bon œil la Présidence de quelqu'un qu'elle a formée. Finalement, il s'éloigna de l'Espagne et se rapprocha de la France pour devenir membre de la U.D.E.A.C (Union Douanière et Economique de l'Afrique centrale) le 19 décembre 1983. En outre, en 1985, le Franc CFA (Communauté Financière Africaine) fut de ce fait adopté en Guinée Equatoriale en remplacement de son

ancienne monnaie l'ékwélé et la langue française devint la deuxième langue nationale en 1998. Toutes ces initiatives sont prises sans consultation aucune du peuple. Jouer la France, et d'autres pays, contre l'Espagne était pour lui le moyen le plus sûr de garantir son pouvoir.

Dans la même année, une centaine de personnes, composées essentiellement de militaires, sont détenues par la garde marocaine d'Obiang Nguema ; il leur est reproché de monter un coup d'Etat contre le Président en exercice. L'obsession des coups d'Etat sera aussi la marque de Nguema ; elle lui servira à liquider ses « ennemis » intérieurs, à bafouer les droits humains fondamentaux au nom de la cohésion nationale et de la sécurité d'Etat. Il y a là une continuité avec le régime auquel il succédait et dont les serviteurs étaient, en grande majorité, les mêmes sur lesquels il s'appuyait pour régner. Pour beaucoup, l'année 1983 marqua réellement le début de la dictature de Teodoro Obiang, alias l'ange sauveur et porteur de paix au peuple de la Guinée Equatoriale.

Avant son adhésion à U.D.E.A.C, il y eut, en 1982, la création du Centre Culturel Hispano-Guinéenne qui servit de promoteur culturel et de maison d'édition de plusieurs écrivains Guinéo-Equatoriens ; dans la même année, Donato Ndong-Bidyogo fut nommé Directeur adjoint du Colegio Mayor Universitario Nuestra Señora de África de la Universidad Complutense de Madrid. Cet intérêt apparent pour la culture ne durera pas longtemps car le dictateur, comme son prédécesseur, n'a pas de politique culturelle en tant que telle. En outre, sa propension aux cultes traditionnels l'amena à se méfier de la culture moderne occidentale.

On ne s'étonnera donc que moyennement de l'état de délabrement perpétuel et chronique des infrastructures culturelles dans son pays, du délabrement de l'université, de l'absence de cinémas, de journaux dignes de ce nom, etc. La méconnaissance des littératures de ce pays, celles des diasporas et celles produites sur place, peut aussi s'expliquer par cette absence générale une politique culturelle en Guinée Equatoriale. C'est un point que j'ai déjà abordé dans la problématique de ma thèse. Les choses ont-elles vraiment changé depuis que le pétrole coule à flot ?

a-Les accords signés après la prise de pouvoir par Teodoro Obiang

Il est capital de noter que lorsque Obiang devint président, malgré la tension entre son pays et l'Espagne, il y eut quand même la signature d'un accord qui avait pour objectif d'aider à rétablir l'économie de la Guinée Equatoriale :

Por otro lado, tras la caída de Macías, España y Guinea Ecuatorial firmaron un acuerdo de Cooperación con el fin de restablecer la economía totalmente arruinada, y que debía representar la recuperación de unas buenas relaciones con la ex-metrópoli. Pero a comienzos de los años ochenta ya se constata, a pesar de la importante ayuda financiera aportada por España para reconstruir el país, el desinterés de los medios económicos españoles por invertir en Guinea¹⁵³.

José U. Martínez Carreras qualifie les relations entre la Guinée Equatoriale et l'Espagne de « *amor-odio* ». Cette haine dont il parle, se manifestait à travers des discours qualifiés d'antiespagnols du dictateur malgré le sentiment pro espagnol généralisé chez le peuple guinéo-équatorien. Cette présupposée haine se traduisit par la création d'un Ministère de la Francophonie associé aux affaires extérieures, ensuite à la culture, par l'expulsion des journalistes espagnols, la persécution et la détention des Espagnols accusés d'espionnage ou de néocolonialisme, par l'interdiction d'une émission de radiodiffusion culturelle et éducative dénommée *Africa 2000*. Ce Consul espagnol de Bata fut aussi expulsé. Malgré cela, l'Espagne maintint les aides économiques de coopération espagnole en Guinée Equatoriale puisqu'il y avait des coopérants et des religieux. Peut-on voir cela en une mauvaise conscience colonialiste ou des intérêts économiques et géostratégiques à préserver ? Ces accords d'aide étaient maintenus peut-être à cause de la signature de l'accord de coopération économique, commerciale entre ces deux pays sous le régime de Macías Nguema en 1969. A travers cet accord, la Guinée Equatoriale dépendait économiquement quasi exclusivement de l'Espagne.

¹⁵³ Mariano de Castro-Donato Ndong, 1998, *op. cit.*, p. 223, 240 P.

A partir de 1979 Obiang, se tourna vers d'autres pays (France, USA, Allemagne, etc.) pour demander de l'aide financière au développement et signa de nouveaux accords de partenariat.

En 1984, Teodoro entreprit des démarches afin que la Guinée Equatoriale devienne membre de la B.E.A.C (la Banque des Etats de l'Afrique Centrale) qui était constituée des anciennes colonies françaises d'Afrique Centrale. Le 1^{er} janvier il entra dans la zone franc C.F.A (Communauté Financière Africaine), qui est la monnaie des anciennes colonies françaises d'Afrique. Cette nouvelle monnaie remplaça le *ekwele* (1975-1985), ancienne monnaie nationale en Guinée Equatoriale. Cette même année, Donato Ndong-Bidyogo publia sa première anthologie de la littérature guinéo-équatorienne¹⁵⁴, pendant qu'à Bata, on célébrait le Premier Congrès International Hispano-africain de la Culture.

L'objectif de ce Congrès était d'étudier les deux traditions culturelles qui donnent une personnalité propre et spécifique à la Guinée Equatoriale, à savoir l'africanité et l'hispanité. Il s'agissait aussi de renouer les contacts culturels entre la Guinée Equatoriale et la communauté intellectuelle internationale et de promouvoir une rencontre entre les intellectuelles africains et ibéro américains sur une terre africaine dont la langue est l'Espagnole. A travers ce Congrès, la Guinée Equatoriale pouvait, servir de pont entre l'africanité et l'hispanité, entre l'Espagne, l'Afrique et l'Amérique Latine.

En las resoluciones finales del Congreso se decía que Guinea Ecuatorial, por su historia y su idiosincrasia, está vinculada a la comunidad hispánica. Esta realidad debe conducir a un estrechamiento de sus vínculos culturales humanos y lingüísticos con las comunidades española, africana e iberoamericana. Establecidos los lazos de Guinea Ecuatorial y la hispanidad, Guinea Ecuatorial ocupa uno de los vértices del triángulo afro-hispano-iberoamericano, y por ello Guinea Ecuatorial debe ser el puente del mundo hispánico en África. Y se recomienda la integración de Guinea Ecuatorial en las organizaciones y desarrollo de las manifestaciones hispánicas de todo tipo. Finalmente el Congreso recomendó la continuidad y periodicidad de estas reuniones, instituyendo una reunión anual del Congreso, y determinando que el II Congreso se celebre en España. Pero este previsto II Congreso nunca llegó a realizarse, y las esperanzas y expectativas que había suscitado el I pronto quedaron en nada¹⁵⁵.

¹⁵⁴ Donato Ndong-Bidyogo, *Antología de la literatura guineana*, Madrid, Editoria Nacional, 1984, 210 P.

¹⁵⁵ José U. Martínez Carreras, 1998, *op. cit.*, p. 224.

b-Parti unique et le début de la seconde dictature

En 1987, tout comme le premier président, Teodoro Nguema fonda le Parti Démocratique de Guinée Equatoriale (PDGE), unique parti politique reconnu ; le but était d'écarter toute opposition politique constituée à son pouvoir. Donato Ndongo-Bidyogo publiait sa première œuvre *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987). Fort de parti politique, il partit aux élections en tant que candidat unique et les remporta avec 99% de voix. En 1989, il entra également dans l'Organisation Internationale de la Francophonie. Deux ans après son élection truquée, c'est-à-dire le 17 novembre 1991, il modifia la Constitution de 1982. Dans l'article premier de la loi fondamentale modifiée, le pluralisme politique est reconnu dans le pays ; la formation de partis politiques sur des bases tribales, ethniques, régionales et provinciales est interdite. En octobre de l'année suivante, cinq groupes d'opposition seront légalisés. Ces groupes sont : *Unión Popular, Partido del Progreso, Partido Social demócrata, Unión para la Democracia y el Desarrollo y la Alianza Democristina*. Dans la même période, deux entrepreneurs espagnols sont détenus car ils étaient accusés de conspirer contre le pouvoir. Peut-être pour les raisons évoquées précédemment, en 1993, le gouvernement espagnol suspendit les aides qu'il accordait à la Guinée Equatoriale, officiellement à cause du non-respect ou du non-accomplissement des projets de la coopération bilatérale par Teodoro Obiang. Le M.A.I.B (Movimiento para la Autodeterminación de la Isla de Bioko) est fondé la même année. La même année, il y eut des manifestations à Annobon contre le gouvernement qui furent réprimées durement par les forces de sécurité du pays. Deux ans après, c'est-à-dire en 1995, fut découverte une mine de pétrole abondante dans les eaux de l'île de Bioko (Fernando Poo) et en 1996, l'exploitation pétrolière débuta. A cet effet, la Constitution de 1991 fut modifiée. Obiang s'éloigna de l'Espagne pour pouvoir signer des accords dans le domaine du pétrole avec les Etats-Unis et avec la France. Cette dernière lui prêta assistance technique sur plusieurs plans de développement dans diverses activités. La langue française fut promue et on créa un Centre Culturel français à Malabo.

Pour beaucoup d'observateurs, la découverte de cette mine de pétrole contribuera à changer la vie des Guinéo-Equatoriens. Grande fut leur surprise puisque leur situation n'a pas véritablement changé, malgré la construction de certaines infrastructures de prestige. En Guinée Equatoriale, 70% de la population vit sous le seuil de pauvreté même si au même moment, le revenu annuel par habitant était de 16.800 dollars. L'espérance de vie quant à elle, est de 62,4 ans. Malgré le fait que 70% de la population vive sous le seuil de pauvreté, force est de constater la vie luxueuse que mène le clan du Président. Tel est le cas de son fils Teodoro Nguema Obiang Mangue et bien d'autres dignitaires du régime.

Malgré les critiques des médias internationaux sur la pauvreté existant en Guinée Equatoriale, Obiang dans l'une des interviewes sur France 24 proclama fièrement que les Guinéo-Equatoriens bénéficiaient tous des revenus du pétrole. Le titre de cette interview est : *Teodoro Obiang Nguema Mbasogo, président de la République de Guinée Equatoriale* ; elle s'est tenue le 10 avril 2012 à Mongomo avec le journaliste Alain Foka.¹⁵⁶ A la question du journaliste qui faisait remarquer le décalage entre l'immense richesse du pays, la vie luxueuse de son fils Teodoro Nguema Obiang Mangue, et la pauvreté de la population, le président répondit que son peuple était très content. Il évoqua le désenclavement de certaines régions et également la construction de certaines infrastructures. Il ajouta que les critiques seuls dont on devait tenir compte étaient les critiques internes et non externes.

Voici ce que dit la quatrième de couverture de cet ouvrage intitulé *Misceláneas Guineo Ecuatorianas. Del Estado colonial al Estado dictatorial* de l'exploitation du pétrole qui a débuté depuis 1991:

Con la explotación petrolera, desde 1991, la dictadura nepótica beneficia, además de los lacayos internos, sus cómplices internacionales, ampliamente yankees, etc. Sin embargo, el pueblo continúa en la miseria

¹⁵⁶ Alain Foka, France 24, (10/04/2012). *Teodoro Obiang Nguema Mbasogo, président de la République de Guinée Equatoriale*, [Vidéo] YouTube. <https://youtu.be/dz02Tdd3V58> (Consulté le 15/02/2023).

absoluta, como lo atestan organizaciones gubernamentales y no gubernamentales, sindicatos, iglesias, prensa, radios internacionales, etc¹⁵⁷.

En ce qui concerne les victoires qu'il remporta pendant les élections, il répondit qu'il fut élu parce qu'il effectuait un travail qui réjouissait le cœur de sa population. Pour soutenir ses propos, il avança qu'à son arrivée au pouvoir, la Guinée Equatoriale faisait partie des pays les plus pauvres d'Afrique alors qu'aujourd'hui, grâce à lui et à sa politique, il en est tout autrement aujourd'hui. Pour lui, le pétrole est un miracle et une bénédiction pour le pays car il leur permit de créer de la richesse. Ce qui lui permit de soutenir financièrement Haïti à hauteur de deux millions de dollars en 2010 après le tremblement de terre.

Le 25 février de l'année suivante, Teodoro Obiang fut réélu Président de la République avec 97% des voix. Le 14 juin 1997 le parti politique (Partido del Progreso) que dirigeait le journaliste Severo Moto Nsa fut dissout par décret présidentiel ; le journaliste est condamné à 101 ans pour « *haute trahison à la patrie* » car il aurait essayé d'assassiner le chef d'Etat ; il aurait aussi détenu illicitement des armes. La même année, Donato Bidyogo publia *Los poderes de la tempestad* (1997), son deuxième roman, qui fait partie de notre corpus.

Le 21 janvier 1998, la répression s'abattit violemment sur les membres du M.A.I.B (*Movimiento para la Autodeterminación de la Isla de Bioko*) accusés de tentative de sécession.

Un an après, c'est-à-dire le 9 juillet 2001, il y eut lieu l'inauguration du Centre Culturel Espagnol de Bata et le 23 mai 2002, Teodoro Obiang diligente un procès contre cent quatorze de ses adversaires politiques accusés d'avoir tenté un coup d'Etat contre son pouvoir et également contre sa personne. Le 15 décembre de l'année 2002, il organisa des élections anticipées et les remporta avec 99,5% des voix. Le 2 juin 2003, une coopérante espagnole, Ana Isabel Sánchez, meurt en Guinée Equatoriale après avoir été exécutée à un poste de contrôle

¹⁵⁷ Juan Tomás Ávila Laurel, Cruz Melchor Ella Nchama, Manuel Fernández Magaz, et al, *Misceláneas Guineo Ecuatorianas. Del Estado colonial al Estado dictatorial*, Editorial tiempos próximos, 2002, 231 P.

militaire. Considéré comme coupable, le Conseil de guerre condamna Jesús Engonga Ona à 30 ans de prison car c'est lui qui aurait ouvert le feu sur le bus dans lequel voyageait la coopérante. En mars 2004, il y eut également une supposé tentative de coup d'Etat à nouveau organisé par l'opposant Severo Moto Nsa. L'année suivante, donc en 2005 au regard de tout ce qui se passait en Guinée Equatoriale, le Parlement Européen critiqua la situation des droits de l'homme dans ce pays. Le 12 avril de la même année, le gouvernement guinéo-équatorien affirma que les relations avec l'Espagne passaient par l'élimination de « groupes perturbateurs » tels que ASODEGUE¹⁵⁸.

D'après Max Liniger Goumaz, le dictateur guinéo-équatorien Teodoro Obiang, pour asseoir la légitimité de son pouvoir, aux yeux d'une partie de la communauté internationale, et pour se protéger (immunité pénale), s'inspirait de certaines dictatures latino-américaines comme celles du Chili, de l'Argentine (et d'Uruguay) des années 1970-1990 :

Selon l'ex-secrétaire commercial espagnol, Luis de Velasco, et ex-secrétaire du Commerce, depuis la révolution de palais d'Obiang Nguema "perdre une sorte de macisme" sociologique : arbitraire, corruption et oppression pratiqués par les hauts dirigeants du pays". Puis il démontre qu'Obiang Nguema assure le macisme sans Macías Nguema et tente d'imiter les dictateurs latino-américains. Il reçoit des crédits du régime militaire argentin, et du Chili, il copie le modèle de la constitution pinocheiste qui lui permettra de se maintenir au pouvoir grâce à une clause identique à celle établie pour Pinochet¹⁵⁹.

Est-ce là un exemple politique de ce que l'hispanité partagée par les ex-colonies espagnoles veut dire ? Dans une thèse qui met en perspective l'Afrique et l'Amérique latine, il me semblait important de rappeler cela car manifestement, Teodoro Obiang Nguema et ses conseillers étaient au courant de l'actualité politique de l'Amérique latine. C'était aussi des années de plombs en Afrique : explosion et consolidation des dictatures avec la complicité des puissances européennes et des intérêts trans-nationaux (pétrole, exploitation minière, forestière,

¹⁵⁸ Joseph-Désiré Otabela, 2010, *op. cit.*, p. 8, 95 P.

¹⁵⁹Max Liniger-Goumaz, 1988, *op. cit.*, p. 59, 216 P.

les luttes anti communistes, géopolitique...), exécutions extrajudiciaires, répression des mouvements étudiants

Obiang étant encore au pouvoir, et la bibliographie sur son règne devenant foisonnante, il conviendra de mieux me renseigner sur l'actualité politique, économique et sociale de la Guinée Equatoriale. Il me sera nécessaire d'approfondir mes connaissances sur le pouvoir de Teodoro Obiang et les conditions de vie des Guinéo Equatoriens. Ces informations me permettront de savoir quels pays sont actuellement les alliés de la Guinée Equatoriale sur le plan politique, économique et social ; de mesurer le niveau de ses relations avec la France, la Chine et les Etats-Unis.

En attendant, on notera aussi que, du fait de sa situation géographique particulière, la question de la zone économique exclusive de la Guinée Equatoriale ne cesse d'être posée :

A cause de la configuration physique du littoral des pays continentaux du Golfe de Guinée et à cause de la présence de l'Etat Bi-insulaire de Guinée Equatoriale (Bioko et Annobon), la frontière maritime internationale entre les Etats de la zone montre une cartographie ayant engendré des conflits résolus et non réglés (Nigéria-Cameroun, Guinée Equatoriale-Gabon). Le fait qu'Annobon (Guinée Equatoriale) et l'archipel Santoméen soit localisés à moins de 200.000 milles du Gabon engendre divers chevauchements des zones économiques exclusives...la nouvelle carte politique des zones économiques exclusives dans le Golfe de Guinée assigne trois voisins frontaliers maritimes à Sao Tomé et Príncipe : Nigéria, Guinée Equatoriale et Gabon. L'Etat Sao toméen a signé des accords de délimitations avec ses Etats. La demande croissante sur le marché mondial du pétrole a eu pour effet d'accélérer les négociations et les accords entre pays du Golfe de Guinée¹⁶⁰.

À la fin de cette contextualisation, on peut, comme dans d'autres régions du monde (Espagne, Chili¹⁶¹, Brésil, Uruguay, par exemple) se poser la question de la complicité civile (certaines personnalités en vue y compris après la fin de la dictature, que ce soit en Guinée

¹⁶⁰ André-Louis Sanguin, *São Tomé e Príncipe, les îles du milieu du monde : évaluation critique à propos de leur géographie politique*, P11, AL Sanguin-Confins [Online], 2014-journals.openedition.org, P16 (03-10-2021)

¹⁶¹ Semillero SILAT, (27/02/2016). *Conferencia Actual Cuadernos de Literatura 2016 con Michael J. Lazzara : Dictadura y complicidad civil : Chile, a 40 años del golpe* [Vidéo]. <https://www.youtube.com/watch?v=751rmlKo5O4> (consulté le 02/09/23).

Equatoriale ou en Espagne, au Guatemala, en Uruguay) ou du peuple avec la dictature de Macías Nguema. C'est un sujet sensible dont je ne sais pas s'il a été abordé par le discours public guinéo-équatorien ou par les intellectuels de la Guinée Equatoriale. Postuler une continuité dans l'exercice du pouvoir et ses conséquences entre cette dictature et le pouvoir actuel c'est déjà parler de complicité entre certains dignitaires actuels dont Teodoro Obiang et l'époque de Macías Nguema. La politique restrictive espagnole sur ce qui se passait en Guinée Equatoriale, connue sous le nom de "materia reservada" relève aussi de cette complicité malgré les discours anticolonialistes enflammés du Dictateur Macías Nguema. Dans *Los poderes de la tempestad* (1997), la question n'est pas abordée directement. La milice n'est pas complice elle est partie intégrante de la dictature. Le peuple apparaît plutôt passif mais surtout manipulé ou manipulable. Est-ce une forme de complicité politique avec la dictature ? Cette complicité multiple, comme on l'a vu, pose aussi la difficile question de la participation complice des dominés à leur domination. C'est une question qui, je crois, divise historiens, sociologues, psychologues, critiques culturels, etc.

Chapitre III : Guatemala : De la *Capitanía general* à l'implantation de la United Fruit Company (XVIe – XXe)

Las tierras en que está operando la compañía no le pertenecen legalmente. No somos dueños. No poseemos título alguno para permanecer en ellas. En cualquier momento se nos puede decir : ¡ Afuera, caballeros, que esto no es de ustedes ! nos sostenemos en ellas repartiendo pesos y más pesos oro en las esferas gubernativas. El clamor de los desposeídos no llega, no sube, se les queda en las bocas, como bostezo de hambre. Hay un muro de oro entre el pueblo y los que mandan, y ese muro de oro somos nosotros, muro que mantiene el silencio sin eco, y cuando la grita es mucha, muro del que se desprenden pedazos para aplastar a los alzados. Por otra parte, el contrato, único en la historia, por el que se nos ceden ferrocarriles, muelles, instalaciones, manantiales, materiales rodantes, fajas de terreno en las costas, sin costo ni compromiso de ninguna clase para nosotros, mejor que una lotería, puede ser revisado en cualquier momento y dejar de tener vigencia, porque entre sus muchos vicios legales tiene el que le invalida totalmente, es contrario a la Constitución del país, y por eso, por el peligro de quedarnos sin nada, se plantea el anejió como un medio para cubrir intereses norteamericanos. No hay que olvidar que penetramos en ese país con el pretexto de llevar y traer correspondencia a nuestros barcos, y que paulatinamente hemos llegado a ser... ¹⁶².

Avant de commencer ce travail, il est important de rappeler que, je ne suis pas en train de réécrire l'histoire de la domination des USA sur les pays d'Amérique Latine (Amérique centrale) ni sur le Guatemala. J'essaie juste de situer l'œuvre de Miguel Ángel Asturias, *El papa verde* (1954) dans un contexte historique. Pour cela, je me centrerai plus sur les travaux qui m'emmèneront progressivement vers l'histoire de la UFCO qui est l'incarnation des USA dans la région qui m'intéresse.

Pour commencer, plusieurs questions me taraudent :

Pourquoi et comment pendant la colonisation espagnole, les pays d'Amérique latine ont été constitués en plusieurs circonscriptions sous le nom de *Capitanerie générale* d'où celle de l'Amérique centrale sous le nom de *capitanerie générale du royaume de Guatemala* ? Quelles sont les raisons de sa dislocation et pourquoi ces pays sont arrivés à la création de la Fédération des pays d'Amérique centrale ? Comment les USA, à travers la UFCO et la construction de

¹⁶² Miguel Ángel Asturias, 1954, *op. cit.*, p. 147, 410 P.

chemin de fer, ont-ils pu mettre la main sur l'économie de l'Amérique centrale et principalement sur celle du Guatemala jusqu'à ce jour. Qu'est-ce qui a permis aux USA de prendre possession de l'économie et de la politique dans cette région du monde ?

I-De la *capitanía general* à l'indépendance et la création de la Fédération des pays d'Amérique centrale (XVe-XIXe siècles)

1-Création de la *capitanía general* et les raisons de sa dislocation

a-Les raisons de la création de la *capitanía general* du Guatemala

Avec une superficie de 108.890 km² et une population estimée à 16.658.000, le Guatemala fait partie du sous-continent appelé « Amérique Latine » avant d'appartenir à la capitainerie Générale du Guatemala jusqu'à sa dislocation le 15 septembre 1821 qui marque également l'année de son indépendance.¹⁶³ Après l'indépendance, il y eut une fédération des anciens pays membres de la capitainerie générale appelée « *Les Provinces-Unies d'Amérique centrale* » ou (*Provincias Unidas del Centro de América*). Durant la colonisation espagnole, ces pays ont d'abord été annexés à l'empire du Mexique (Virreinato). Cette fédération est fondée sur l'exemple des USA. L'objectif est de peser économiquement, politiquement et militairement sur le plan régional et international.

Selon certains historiens, l'Amérique Latine fut découverte le 12 octobre 1492 par Cristobal Colón. Cette prétendue découverte peut être considérée comme une invasion puisque cette région du monde était déjà habitée par des êtres humains. C'est d'ailleurs le terme « *invasion* » qu'utilise Hector Perez Brignoli lorsqu'il dit : « *En las vísperas de la invasión*

¹⁶³ Catalina Flórez (coord), *La grande Caraïbe. Une seule mer et douze prix nobel*, Espagne, Ediciones de la Secretaría de Estado de Cultura, 2007, p 191, 198 P.

*española el desarrollo de las civilizaciones precolombinas presentaba un notorio contraste*¹⁶⁴. »

Après cette invasion, l'idée de découpage des différentes régions en circonscriptions de ce sous-continent s'impose car elle permettra aux colons espagnols de se protéger d'une quelconque invasion étrangère ou des attaques des Indigènes. Il s'agissait aussi de mieux asseoir une domination et de mieux contrôler les colons envoyés ainsi que les ressources du sous-sol des premiers occupants de ces terres. Le barbarisme imputé aux Indigènes était une idée préconçue :

En los altiplanos de Guatemala y El Salvador y las tierras bajas de Yucatán y el Golfo de Honduras vivían poblaciones indígenas densas, pertenecientes al área cultural mesoamericana, con neto predominio de grupos mayas, y sometidos a una creciente influencia mexicana. Al oriente de un eje imaginario que puede trazarse desde la desembocadura del Ulúa (en el Golfo de Honduras) hasta el gran lago Nicaragua y la península de Nicoya, predominaban en cambio culturas de influencia sudamericana y caribeña que arqueólogos y antropólogos denominan del « área intermedia » o « circuncaribe »¹⁶⁵.

C'est dans cette logique de domination politique et administrative que sera créée la Capitainerie générale du Guatemala ou Royaume du Guatemala qui dépendait de la vice-royauté du Mexique, appelée « *Nueva España* », mais aussi de l'Empire Espagnol. Cette Capitainerie est créée en 1540 et a été disloquée le 15 septembre 1821, année qui marque l'indépendance des pays membres. Elle était composée de sept différents territoires que sont : l'actuel Guatemala, le Belize, El Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa Rica et l'Etat mexicain du Chiapas. La capitale était la ville actuelle d'Antigua Guatemala. Le pouvoir administratif,

¹⁶⁴ Hector Perez Brignoli, *Breve historia de Centro-América*, Madrid, Alianza Editorial, 1985, p. 37, 169 P.

¹⁶⁵ Ibid., p. 37.

militaire et politique était exercé par le *capitaine général* et le pouvoir judiciaire par l'*Audiencia de Guatemala*.

La organización política tendió a estabilizarse durante la segunda mitad del siglo XVI. La Audiencia, establecida en Santiago de Guatemala en 1548, tuvo, desde 1570, una jurisdicción que perdurará durante toda la Colonia, desde Chiapas hasta Costa Rica. Su Presidente cumplía también las funciones de Capitán General y Gobernador, y nominalmente dependía del Virreinato de la Nueva España (México). Pero en los hechos, la burocracia colonial se relacionaba directamente con la metrópoli, donde también se nombraba a las autoridades. El « Reyno de Guatemala » constituyó así un dominio de las Indias españolas relativamente autónomo, definido ante todo por la jurisdicción de la Audiencia¹⁶⁶.

Avant et après la création de la Capitainerie, les Autochtones seront amenés à travailler comme des esclaves dans des plantations et dans les mines, sans oublier qu'ils devront payer des tributs car ils étaient considérés comme des peuples vaincus par les colons espagnols.

Los indios reducidos en pueblos y comunidades quedaron sometidos a dos obligaciones básicas : el tributo y el repartimiento « a labores ». El primero, pagado normalmente en productos, era recaudado directamente por la Corona. Una parte de esos tributos fue cedida, como compensación, a los antiguos encomenderos. El segundo sustituyó y no sin reticencias a la encomienda de servicios. Los indios reducidos en pueblos y comunidades quedaron también obligados a prestar contingentes periódicos de trabajadores para el laboreo de minas, haciendas, construcciones urbanas y tareas de cargas y transporte, mientras que los que disfrutaban del servicio debían remunerarlo con un salario¹⁶⁷.

La rudesse des travaux auxquels étaient soumis les Indiens les décimait en grand nombre, sans compter les différentes maltraitances qu'ils subissaient. Les Indiens réduits en esclavage ou à qui on imposait des tributs devaient livrer annuellement à la Couronne une rente en produits tels que : le cacao, le maïs, le blé, des poulets, du miel. Face à ces actes de domination et de subalternisation, des mouvements de résistances se mettront en place.

¹⁶⁶ Héctor Pérez Brignoli, 1985, *op. cit.*, p. 40, 169 P.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 41.

Les pactes coloniaux permettaient aux colons espagnols d'exiger de leurs colonies des matières premières. En retour, l'Espagne était le principal fournisseur de produits transformés. C'est ce que l'on désigne du nom de « l'exclusif colonial ».

Face à cette maltraitance, à partir du XVI^e siècle, Lopez de Cerrato l'un des présidents de l'Audience entre 1548 et 1555 s'était mis à combattre l'esclavage des Indiens. Il faut savoir qu'il y avait déjà des soulèvements de la part des Indiens même si ceux-ci sont réprimés. Réprimer est d'ailleurs l'un des moyens les plus sûrs pour installer la peur afin de dissuader quiconque voudra se lever contre l'autorité coloniale. Le combat de Lopez de Cerrato est évoqué en ces termes par Héctor Pérez Brignoli : « *Lopez de Cerrato, energético presidente de la Audiencia, entre 1548 y 1555, combatió la esclavitud indigena con cierto éxito y congreo los aborígenes en Nicaragua y El Salvador*¹⁶⁸. »

Pour mener à bien leur projet de domination, les terres qui désormais appartenaient à la royauté seront distribuées aux conquistadores et aux personnes qui étaient plus proches de la Royauté espagnole (aux autorités ecclésiastiques et les proches des conquistadores). A partir de là naissent les *encomenderos* dans les Indes même si le terme existait déjà en Espagne. Ces *encomenderos* bénéficiaient d'une partie des privilèges, gracieusement cédés par la Couronne. Mais au fil des ans, ces privilèges privés des débuts de la colonisation (difficile à transmettre par héritage) perdaient de leur importance. Ainsi, par exemple, en 1698, il y avait 93 682 Indiens tributaires dans l'ensemble du Royaume de Guatemala.

Le *encomendero* était à la tête d'une « encomienda ». Il a sous sa domination des Indiens qui lui étaient confiés par concession royale. Ces Indiens étaient chargés de travailler les terres qui étaient données à ces *encomenderos*. A partir de la production obtenue grâce au travail des Indiens, ceux-ci payaient une taxe à la couronne. Un cinquième de l'impôt qu'ils payaient était envoyé au Roi et un cinquième au prêtre appelé « *encomiendero doctrinero* ». Le *encomendero* avait pour obligation d'enseigner la doctrine chrétienne et de défendre ses *encomendados*

¹⁶⁸ Héctor Pérez Brignoli, 1985, *op. cit.*, p. 41, 169 P.

(Indiens de la colonie). Ces encomenderos constituaient l'aristocratie foncière. Logiquement, ils étaient devenus des propriétaires d'esclaves et des mines. L'institution de la Capitainerie du Royaume-Uni du Guatemala va pourtant se disloquer.

b-Les raisons de la dislocation de la *capitanía general* du Guatemala

Plusieurs faits ont favorisé et ont été à la base de la dislocation de la Capitainerie générale. Mais j'essaierai d'énumérer d'abord quelques-uns de ces pactes avant d'aborder les raisons de la dislocation de la capitainerie générale du Royaume du Guatemala.

Les différentes révolutions dans les pays d'Amérique latine ont été favorisées par plusieurs faits historiques mais je n'en citerai que quelques-uns. Il y a d'abord l'indépendance des USA en 1776. En effet, après les indépendances des USA, le héros de l'indépendance vénézuélien du nom de Miranda concevra le désir de libérer les Indes occidentales des mains des Espagnols avec l'aide de ses contacts américains tels que Alexandre Hamilton, Samuel Adams, Henry Knox et Washington en 1783. Les Américains pénétreront donc les Indes occidentales de 1788 à 1796 à travers les contacts commerciaux qui n'ont pas cessé de se développer malgré le pacte colonial. Leur présence se manifesterà à travers la présence dans les ports chiliens de 26 navires bostoniens.

Il y aura l'invasion de l'Espagne par la France et aussi les querelles entre l'Espagne et l'Angleterre. Ces différentes querelles ont affaibli militairement et économiquement l'Espagne sans compter le fait que l'Angleterre tenait déjà les mers, cela coupera l'Espagne de ses colonies du nouveau monde. Il y a aussi l'incapacité de l'Espagne à alimenter ses colonies en marchandises dont elles avaient besoin. On pourrait dire que le fait historique qui a le plus favorisé la dislocation des capitaineries était l'incapacité de l'Espagne à avoir un accès libre et assuré à ses colonies.

Les premières révolutions en Amérique Latine débutent au XVIII^e siècle avec l'aristocratie Créole après la révolution haïtienne (1791-1804). Les Créoles, malgré le fait qu'ils étaient de la même race et de la même culture que le colon, se sentaient discriminés. Cette discrimination se traduisait par le fait qu'ils étaient exclus des charges les plus honorifiques et lucratives. Ils étaient ainsi écartés de la haute administration laïque ainsi que des hautes charges ecclésiastiques. Leur pouvoir était surveillé par la couronne espagnole. Ainsi, « *Sur les 60 vice-rois de l'histoire coloniale, on compte à peine 4 créoles ; 14 sur les 602 capitaines généraux*¹⁶⁹. »

Ce sont peut-être ces exclusions qui pousseront ces Créoles à la révolution tout en suivant l'exemple de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique et aussi certains mouvements d'indépendance dans le sous-continent. Ces mouvements d'indépendance feront surface au sein de la Capitainerie générale du Guatemala à travers El Salvador à partir de l'année 1811 et seront menés également par des Créoles influencés par la philosophie des lumières.

L'un des premiers pays d'Amérique latine à se révolter était le Paraguay où en 1725 Antñera devant une troupe, a mené une lutte pour la souveraineté populaire puis de 1740 à 1741 au Pérou où il y eut une autre grave révolte qui poussera ses ramifications à travers toute l'Amérique latine du sud et tendait à substituer au pouvoir du roi d'Espagne, celui de l'Incas, Felipa. Dans ce même pays, surviendra de 1780 à 1782 un autre moment de révolte dirigé par l'Indien Tupac Amaru dans la vice-royauté du Pérou.

On accepte généralement que les premières révolutions en Amérique Latine étaient conduites par les Créoles blancs :

Installés depuis plusieurs générations, sans esprit de retour, sur une terre qu'ils considèrent comme leur, les créoles tiennent en main les rênes économiques des Indes. Ils possèdent les immenses estancias et leurs troupeaux d'esclaves, ils détiennent et remplissent les cadres du barreau, ils forment en rangs serrés, et turbulents, le peuple des letrados, particulièrement ouverts aux idées du siècle. Or par une contradiction

¹⁶⁹ Pierre Chaunu, *Que sais-je de l'Amérique latine*, Paris, (15^e édition), 2006, Presses Universitaires de France, p. 57, 127 P.

interne, cette élite économique et de l'intelligence, dans une société où la présence de l'Indien « un complexe de supériorité », souffre de l'exclusion, de la méfiance dont l'entoure l'administration royale¹⁷⁰.

En gros, on pourrait dire que le soulèvement des Créoles était l'un des premiers. Ce qui marquera le début des luttes même s'il y avait déjà des résistances au niveau des Indiens et des Noirs face à l'envahisseur Espagnol.

Au Salvador le mouvement d'indépendance naîtra à partir de l'année 1811 et sera mené par des Créoles eux aussi influencés par la philosophie des lumières. Les différentes luttes menées par ces révolutionnaires amèneront progressivement ces pays à l'indépendance avec à la tête le Venezuela le 05 juillet 1811 avec pour héros Francisco de Miranda. La Capitainerie générale du Royaume du Guatemala s'effondra en 1821 et marquera l'indépendance des pays membres, ainsi que le début de la création de la fédération centraméricaine.

2-De l'indépendance à la doctrine Monroe jusqu'à la dislocation de la Fédération des pays de l'Amérique centrale (1821-1838)

a-La création de la Fédération des provinces-Unies d'Amérique centrale et son effondrement

Comme je l'ai déjà souligné, la région qui m'intéresse est l'Amérique centrale qui est issue de la capitainerie générale du royaume du Guatemala. Dans cette partie, il sera question de la création de la Fédération des provinces-unies d'Amérique centrale et les raisons de sa dislocation.

¹⁷⁰ Pierre Chaunu, 2006, *op. cit.*, p. 57, 127 P.

Gabino Gaínza (né en 1753 et mort en 1829, militaire et homme politique espagnol ayant combattu pour l'indépendance en Amérique centrale où il deviendra le premier président intérimaire), capitaine général de la capitainerie générale en 1821 a joué un rôle important dans l'indépendance des différents pays formant naguère la capitainerie générale. Il agira donc comme un pont entre les pouvoirs en place et les indépendantistes. Il organisera le 15 septembre 1821, un séminaire afin d'échanger avec les autorités sur les possibilités d'indépendance. Puisque les débats portaient sur l'indépendance immédiate ou le statu quo, en attendant le résultat de l'indépendance mexicaine, la décision fut prise et concrétisée par la signature de la déclaration d'indépendance de l'Amérique centrale. Gabino Gaínza, après l'indépendance du Mexique (27 septembre 1821), insista auprès des autorités afin que tous les territoires qui faisaient partie de la Capitainerie générale avant l'indépendance soient annexés à l'empire mexicain d'Iturbide. Agustín de Iturbide y Arámburu était un homme politique mexicain et militaire née en 1783 et mort en 1824. Il était considéré comme héros de l'indépendance mexicaine proclamé empereur du Mexique en 1822 sous le nom d'Augustin 1^{er}.

Au départ, la préoccupation était de savoir s'il fallait sortir de la Capitainerie générale et créer un Etat fédéral ou être annexés à l'empire mexicain. Ils optèrent pour l'annexion à cause de la pression d'Iturbide et certains aristocrates. Il faut reconnaître que derrière le désir de Gabino Gaínza de voir l'Amérique centrale annexée se cachait la manipulation d'Iturbide. Cela amènera, le 5 janvier 1822, Gaínza et un groupe d'aristocrates à décréter de leur propre chef, l'annexion de l'Amérique centrale à l'empire d'Iturbide. Certaines municipalités, après consultation votèrent pour l'annexion des pays d'Amérique centrale au Mexique malgré le refus d'autres. La preuve que c'était une manipulation d'Iturbide est que El Salvador rejeta cette annexion et comme conséquence, il fut envahi par les troupes mexicaines. Au Honduras, la municipalité de Tegucigalpa refusa l'annexion mais elle fut contrainte par la municipalité de Comayagua de l'accepter. Au Costa Rica également, il eut opposition mais cela n'arrêta pas le désir d'Iturbide et de Gaínza de l'annexer. Cette annexion sera d'une très courte durée car Iturbide était incapable de diriger l'empire du Mexique. Il sera donc renversé par Antonio López

de Santa Anna (né en 1794 et mort en 1876 était un militaire et homme politique, puis président du Mexique d'avril 1833 à janvier 1835) tout en étant condamné à l'exil en 1823. Il était également accusé d'avoir vidé les caisses du trésor public. Dans la même année, sous la pression des libéraux, un général mexicain du nom de Fisola convoqua le congrès qui mènera plus tard à la deuxième indépendance des pays de l'Amérique centrale le 1^{er} juillet 1823.

Même s'il y a eu une deuxième indépendance dans l'histoire des pays de l'Amérique centrale, la date officielle reconnue pour celle du Guatemala est le 15 septembre 1821. L'idée de se regrouper à nouveau pour former une fédération s'impose après le détachement du Mexique. C'est ainsi que sera fondé « *Les provinces-Unies d'Amérique centrale (Provincias Unidas del Centro de América)* ». Cette fédération n'a eu que 16 (seize) ans d'existence. Elle dura de 1823 à 1839 voire 1840. En 1824, cette fédération changea de nom et devint la *République fédérale d'Amérique centrale (República Federal de Centroamérica)* avec pour capitale Guatemala jusqu'en 1834. Cette Capitale sera transférée à Sonsonate (Salvador) pour une courte durée et cette fois-ci de 1834 à 1839 à San Salvador. La Fédération était composée par : les Etats du Guatemala, du Salvador, du Honduras, du Nicaragua et du Costa Rica. Le 22 novembre 1824, une charte sera mise en place pour son bon fonctionnement. Le nom de cette charte était « Bases de constitution fédérale ». Elle stipulait que la Fédération est gouvernée par un président, mais le chef de chaque Etat devrait conserver une grande liberté d'action.

Au regard de la constitution fédérale, la Fédération était dirigée par un président, un gouvernement et un parlement Fédéral. Chaque Etat avait un chef d'Etat et un parlement local. Le débat politique opposait les libéraux (fédéralistes, laïcs et promouvant les libertés économiques et individuelles) aux conservateurs (séparatistes, catholiques) ; ces derniers promouvaient les intérêts des grands propriétaires fonciers. Etant donné que la capitale de la Fédération était au Guatemala, les autres Etats trouvaient que le Guatemala jouait un rôle hégémonique puisque, par moment, ils estimaient que les décisions prises étaient différentes des conceptions politiques de la structure institutionnelle. Pour cela, ils décidèrent d'affronter

cette prétendue domination du Guatemala contre les aspirations égalitaires des autres provinces. Le Guatemala, du fait de ses antécédents historiques, son aire territoriale, ses ressources naturelles et sa densité démographique, constituait l'Etat le plus puissant de la région ; il y avait de puissantes castes (grands propriétaires terriens), aristocratiques et ecclésiastiques d'orientation conservatrice qui tentèrent d'imposer leur crédo et leurs intérêts aux provinces du Sud.

Ces tensions et dissensions auront fatalement entraîné l'effondrement de la jeune Fédération. Le Guatemala n'a pas pu imposer son idéologie et sa volonté conservatrice aux Etats progressistes membres. Ceux-ci n'avaient la vigueur et la cohésion suffisante pour mener à bien la transformation sociale définitive du puissant et féodal Guatemala.

Il est très important de rappeler qu'au départ, ce n'étaient pas tous les pays de l'ancienne Capitainerie Générale du Guatemala qui faisaient partie de la nouvelle fédération puisque le *Chiapas* décida de s'affilier au Mexique après consultation de sa population. En 1830, Los Altos, Etat qui correspond aujourd'hui à l'ouest du Guatemala, qui avait pour capitale *Quetzaltenango* se rattacha à la fédération.

La Fédération fut dirigée par Francisco de Morazan de 1824 à 1839. C'était un général, Hondurien, progressiste et propriétaire foncier. Il était armé par le rêve de Simon Bolivar mais son rêve de voir une Amérique centrale unie, tout comme les Etats-Unis d'Amérique, fut un échec total. Les différentes guerres au sein de cette fédération entre libéraux et conservateurs favoriseront la dissolution de cette fédération après que Francisco de Morazan eut été vaincu militairement. En effet, les conservateurs sont ceux qui étaient pour la dissolution de la fédération et les libéraux étaient les partisans de la fédération. Ce fut une guerre sanglante entre ces deux camps aux idéologies déférentes.

Le fait que Francisco de Morazan et son armée fédérale, aient attaqué le Guatemala sous la présidence de Rafael Carrera n'a pas empêché les pays tels que le Nicaragua, le Honduras et

la Costa Rica de sortir de cette fédération en 1838. Quant au Guatemala, il déclarera son indépendance en 1839, ce qui marquera la fin de la fédération centraméricaine.

Les raisons de cet effondrement sont multiples. On a déjà indiqué l'opposition au projet fédéral conduite par les conservateurs, l'église catholique et les propriétaires terriens. Il y avait également un manque d'intégration des différentes régions dû à la très faible communication et au manque d'infrastructures de transport et de grands problèmes de trésorerie puisqu'il n'y avait pratiquement rien dans la caisse après le départ des colons espagnols, sans oublier que le pouvoir de la capitale fédérale était limité en dehors de son siège. A ces raisons, il est important d'ajouter l'intervention de puissances étrangères (lutte entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis pour les voies de passage entre le Pacifique et l'Atlantique (différents projets de canal et de contrôle des Caraïbes). Ces deux pays avaient déjà inondé de dette l'ensemble des pays de la fédération. Chacun cherchait donc à imposer son hégémonie en défendant ses propres intérêts. Face aux pays européens qui voyaient en l'Amérique Latine comme un territoire réservé pour leurs matières premières, les USA au regard de la situation géographique chercheront des moyens de s'en approprier et de s'ériger en maître du continent américain.

b-La doctrine Monroe et la domination nord-américaine

James Monroe fut le cinquième président des Etats-Unis d'Amérique. Il sera celui qui condamnera à travers la doctrine Monroe, l'intervention européenne dans les affaires des Amériques (Amérique Latine et Etats-Unis d'Amérique) et prôna la non-intervention des USA dans les affaires européennes. Cela a eu lieu lors d'un congrès qui s'est tenu le 02 décembre 1823 juste après l'indépendance des pays de l'Amérique centrale. Sa doctrine avait pour objectif, de préserver les deux sous-continent, c'est-à dire, les Etats-Unis d'Amérique et l'Amérique Latine de nouvelles interventions colonisatrices européennes. Or l'enjeu derrière cette doctrine était de s'ériger en maître et ainsi profiter des richesses de ce sous-continent.

« *América para los americanos* » sera la phrase de James Monroe, qui légitimera la présence nord-américaine en Amérique Latine par tous les moyens et prétextes.

Au regard de l'histoire, les Portugais et les Espagnols n'ont pas été les seuls à être entrés en contact avec ce sous-continent car. Il y eut également les Anglais et les Irlandais qui, à leur tour, iront tenter leur chance dans cette recherche de profit à travers des dettes sous couvert d'aide et d'échanges commerciaux. C'est peut-être ce qui a poussé l'ex-président James Monroe des USA à réagir sur ce point puisque son pays également était à la recherche du même profit dans l'objectif d'étendre sa domination. En effet, comme je l'ai déjà mentionné dans la partie consacrée à la dislocation de la capitainerie générale, les USA commerçaient déjà avec l'Amérique centrale en inondant de dette les pays qui la composent.

Depuis la découverte du sous-continent, par les Espagnols et les Portugais, l'Amérique latine a subi d'innombrables calamités, à commencer par le pillage de ses richesses de son sous-sol (or, argent) effectué par ces envahisseurs qui ont laissé les populations dans une misère totale tout en mettant en place une hiérarchie sociale et raciale (Indiens appelés Indigènes pauvres, Noirs esclavagisés pauvres et ladinos riches) implacable. Il n'y a pas eu que le pillage du sous-sol. Il y a eu aussi l'exploitation et le massacre des Indigènes et l'esclavagisation des Noirs déportés d'Afrique. En dehors de ces éléments capitaux, ils ont également procédé au pillage des produits végétaux, comme le caoutchouc, les hydrocarbures et autres produits d'extraction minérale comme le fer. Malheureusement, la belle mission civilisatrice s'est transformée en vol, les massacres, et en esclavagisation. Au XIXe siècle, c'est désormais l'empire Etats-uniens qui domine dorénavant le sous-continent. Dans ma thèse, la partie de l'Amérique centrale qui m'intéresse est le Guatemala. Je vais tenter de montrer comment les USA sont parvenus à avoir la mainmise sur l'Amérique centrale et plus précisément sur le Guatemala. Une situation qui perdure jusqu'à nos jours.

II-De l'installation de la UFCO au renversement de l'ex-président Jacobo Arbenz en 1954

La tierra era el problema capital de los hombres de aquella rica región. Esa misma tierra, ajena completamente a los hijos de Colombia... Gobiernos inescrupulosos habían dado en amplísimas concesiones grandes globos de tierra a la United Fruit Company, y el hombre colombiano era esclavo en su propio suelo del extranjero opresor... Los propietarios de la tierra lo eran también del agua. La United Fruit Co. era propietaria del 50% de las plantaciones de banano, en no menos de 376 fincas. Pero, en cambio, controlaba directamente a las demás, no sólo por fijar el precio de la fruta. sino porque era dueña absoluta del riego... No era, pues, el agua el regalo que la naturaleza le había hecho a la Zona Bananera, sino que ésta aparecía como un elemento de coacción que el terrateniente yanqui esgrimía contra el cultivador nacional, contra el minifundista criollo... Para esclavizar a quienes carecían de influencias oficiales suficientes para poder hacer lo mismo que la UNIFRUITCO o de dinero con que comprar jueces, funcionarios o prestantes abogados en la capital... Ríos enteros se habían desviado de su curso normal para lograr el predominio o la hegemonía sobre cualquiera que se opusiera a sus ambiciosos fines... Había, pues, necesidad de redistribuir la tierra, arrebatada a sus legítimos propietarios [...].

En Guatemala. en 1904, un representante de Minor C. Keith -aquél que trazó las bases del imperio bananero, al fundar la United Fruit Company en 1899, bajo la protección de las leyes de New Jersey-, había hecho un contrato con el dictador Estrada Cabrera de un ferrocarril, al que se llamó "Guatemala Railway Company", para apoderarse del importante tramo de Puerto Barrios a la capital [...] ¹⁷¹.

Comme c'est le cas dans cette citation, la littérature latino-américaine et centraméricaine ont parlé de la UFCO. Même s'ils sont plusieurs à avoir abordé la question de la domination nord-américaine en Amérique centrale, l'écrivain colombien Javier Auque Lara, dénonce les barbaries orchestrées par la UFCO en Colombie à travers le massacre des grévistes (ouvriers) colombiens en 1928. Ce massacre dénommé *masacre de las bananeras* ou *masacre de Ciénaga* ou encore *masacre de Santa Marta* a fait plus de 1500 victimes. Cet événement a eu lieu le 6 décembre 1928 au nord de la Colombie dans la ville de Ciénaga.

Connue sous le sigle UFCO, la United Fruit Company désormais Chiquita Brands Company depuis 1989, est une entreprise fruitière, principalement bananière et étatsunienne. Elle fut fondée en 1899 par Minor Cooper Keith (1848-1929) un Américain en collaboration

¹⁷¹ Javier Auque Lara, *Los muertos tienen sed*, Venezuela, Monte Avila Ediciones, C. A. Caracas/Venezuela, 1969, pp. 110-111, 324 P.

avec l'homme d'affaire et propriétaire de la Boston Fruit Company du nom de Andrew Preston. Minor Cooper Keith était marié à Christina Castro Fernández, la fille d'un des anciens présidents costariciens, José María Castro Madriz (1818-1892).

Cette entreprise avait pour premier objectif, la production et la commercialisation des fruits tropicaux, en particulier la banane. La UFCO était implantée dans plusieurs pays d'Amérique latine comme la Colombie, le Cuba, la Jamaïque, le Panama, Haïti (Saint-Domingue) mais elle était basée principalement dans les pays d'Amérique centrale : le Guatemala, le Costa Rica, le Honduras, le Nicaragua et El Salvador. Il y a aussi un lien intime entre la UFCO et l'Amérique centrale.

Même si la UFCO a été fondée au Costa Rica en 1899, elle s'implante au Guatemala en 1904 à travers l'achat des terres dans la jungle de d'Izabal, près du site archéologique de Quiriguá. Au départ, José Manuel Estrada Cabrera, dans son désir de moderniser le Guatemala fera appel à l'homme d'affaire Minor C. Keith en 1901 et lui accorda exclusivement le droit du service de la poste entre le Guatemala et les USA. Cette même année verra naître le Guatemala Railroad Company. En effet, un contrat de 99 ans fut accordé à la UFCO pour la construction du chemin de fer reliant la ville de Guatemala à Puerto Barrios, sur la Côte Atlantique. C'est ainsi que débutera la plantation de banane au Guatemala.

Pour comprendre la présence de la UFCO au Guatemala, je me servirai ici de deux livres de fond sur la question, proposés par mon directeur de thèse. Il s'agit avant tout de donner des éléments pour une meilleure compréhension du roman intitulé *El papa verde* (1954) de Miguel Ángel Asturias et de l'influence des États-Unis à travers la plantation bananière en Amérique centrale et principalement au Guatemala. La UFCO n'était pas la seule entreprise de banane au Guatemala même si les autres entreprises bananières concurrentes ramènent toujours à la domination étatsunienne. Certaines étaient ses filiales qu'elle a finalement englouties. Peut-on réellement donc parler de la guerre de la banane en Amérique centrale ?

Outre les deux ouvrages indiqués ci-dessous, je ferai aussi appel à d'autres sources lorsque cela sera nécessaire. Puisque ce qui m'intéresse dans ces deux documents est la UFCO, je me centrerai plus sur les parties de ces documents qui traitent mieux de la présence de celle-ci en Amérique centrale.

Ces ouvrages sont :

-Historia general de centroamérica tomo IV : Las repúblicas agroexportadoras (1870-1945)
édité en 1993 par Victor Hugo Acuña Ortega.

-Interpretación del desarrollo social centroamericano : procesos y estructuras de una sociedad dependiente (12ed, 1989) de Edelberto Torres-Rivas

-Breve historia de Centroamérica (1985) de Hector Perez Brignoli

-Banano, etnia y lucha social : el centro americano (1 ed, 1994) de philippe Bourgois

En gros, ces quatre ouvrages expliquent la genèse de la présence des différentes entreprises bananières et de la construction de chemin de fer en Amérique centrale, notamment au Honduras, au Costa Rica, au Guatemala, au Nicaragua et à El Salvador. Ils reviennent d'abord sur les premières activités commerciales qui ont aidé à jeter les premières bases de création de classes sociales et de l'injustice dans ces pays en rapport avec la colonisation Espagnole. La construction des chemins de fer est faite à travers le contrôle de presque tous les secteurs d'activité dans ces pays par les USA par le biais de l'économie de la banane. Cela se traduit par l'acquisition des terres, la mainmise sur l'administration portuaire, la construction des chemins de fer, leur maintenance, la corruption de certaines institutions et la manipulation.

Comment les entreprises de construction de chemin de fer et de plantation de banane ont-elles fait leur apparition dans ces pays d'Amérique centrale et ont réussi à s'ingérer dans les affaires politique et sociale de ces pays tout en créant une économie parallèle, puissante et capable de mettre à mal les économies nationales ?

Les auteurs partent d'abord du fait que bien avant l'arrivée de ces entreprises nord-américaines, il y avait déjà d'autres activités commerciales qui avaient déjà jeté les bases des clivages sociaux du fait de la colonisation Espagnole. L'économie de la banane viendra alors aggraver la situation. A travers mes lectures je me suis rendue compte que la plantation de banane débute avec des accords de construction des chemins de fer. En effet, ces entreprises nord-américaines ne s'arrêteront pas qu'à la construction des chemins de fer et à la plantation de la banane. En effet, par le biais des différents accords signés elles iront jusqu'à s'ingérer dans les affaires politiques de ces États à travers le financement de certains hommes politiques et de certains Etats en faillite. Face aux changements des systèmes économiques, politiques et sociaux, les clases dominées ou subalternisées développeront des comportements de résistances sociopolitiques obligeant certains hommes d'Etat à prendre des mesures de réforme agraire en faveur du peuple. C'est le cas, au Guatemala, de Jacobo Arbenz. On a vu dans la partie consacrée au parcours de Miguel Ángel Asturias qu'il était proche du cercle politique de Jacobo Arbenz.

Avant l'implantation des entreprises bananières et de construction des chemins de fer, il y avait le café qui avait déjà contribué à redéfinir les conditions d'interaction sociopolitique au sein des sociétés centraméricaines dans lesquelles il était devenu l'axe fondamental non seulement de la production mais aussi des rapports de force. Selon Mario Posas de 1870 à 1930 le café n'était pas considéré comme le principal moyen d'accumulation de capitaux, de la formation de classe et de la consolidation des États-nations dans la plupart des pays d'Amérique centrale (Costa Rica, Guatemala, Salvador et Nicaragua).

La centroamericana no fue, por supuesto, una historia exclusivamente cafetalera. Hubo otros ejes productivos, otros ámbitos de relación social asociativa y conflictiva, que no encuentran explicación en el café, y otros factores en el juego de fuerzas sociopolíticas durante el período. Pero la caficultura afectó

de modo esencial a la vida centroamericana, incidió en muy diversos planos de la dinámica social, y condicionó el desenvolvimiento de regiones no cafetaleras¹⁷².

Le cas de ces pays cités plus haut est différent de celui du Honduras ou le principal ordonnateur de la vie économique, de la formation des classes modernes et des difficultés de la consolidation des États nations fut la plantation bananière contrôlée aussi depuis le début par le grand capital nord-américain. La période allant de 1870 à 1930 a vu l'essor de la culture du café comme principale culture d'exportation dans quatre des cinq pays de la région. Elle débouche sur l'augmentation accélérée des exportations du café, non seulement au Costa Rica, mais aussi au Guatemala, au Salvador, et enfin au Nicaragua. Ce n'est qu'au Honduras que la banane, les céréales et les mines ont continué à être des produits de peu d'importance tout au long de la période. Des décennies plus tard elles deviendront importantes.

Pour revenir à la partie qui m'intéresse, on pourrait dire que l'investissement à travers la plantation bananière et son lien avec la construction des chemins de fer a été à la base de la perpétuelle intervention nord-américaine dans les affaires des pays comme le Guatemala, le Honduras, Costa Rica et le Nicaragua. Quelles parties des terres dans ces pays étaient-elles occupées par les entreprises bananières ? Comment s'y prenaient-elles pour y avoir accès ? Comment ces plantations débutaient-elles ? Quelles en ont été les conséquences dans ces pays hôtes ? Quelques-unes de ces questions seront abordées dans ce qui suit.

¹⁷² Mario Samper K., *Historia general de centroamérica, tomo IV : Las repúblicas agroexportadoras (1870-1945) (Capítulo 1 : Café, trabajo y sociedad en centroamérica, (1870-1930) : una historia común y divergente*, Madrid, Edición Siruela, 1993, p.11, 449 P.

1-Les terres occupées par la UFCO en Amérique centrale et les premiers planteurs de banane

a-La situation géographique des entreprises bananières

Les entreprises bananières occupèrent en Amérique centrale les terres les plus fertiles, les zones chaudes et pluvieuses et les plaines littorales atlantiques. Ce fut le cas au Honduras, où ces entreprises agricoles se sont développées au bord des rivières telles que Uhía, Chamelecón, Leán, Aguán et d'autres rivières moins importantes. Au Guatemala, elles se sont installées sur les basses terres de la côte atlantique irriguées par le fleuve Motagua. Au Costa Rica, elles s'installèrent dans les régions de Puerto Limón arrosée par la rivière Zent et Estrella mais aussi dans les plaines de la vallée de Talamanca irriguée par la rivière Sixaola. Au Nicaragua, elles occuperont les terres irriguées par la rivière Escondido, Grande et Huahua.

Selon Mario Posas, l'implantation des plantations bananières dans le pacifique centraméricain ne remonte qu'aux années 1930. C'est en effet au cours de ces années que la UFCO déplaça ses activités dans le pacifique costaricien et au Guatemala et abandonna ses plantations dans l'atlantique de ces mêmes pays. Les plantations bananières en Amérique centrale occupaient de manière générale, les zones riches et fertiles situées à une distance considérable des villes. Capitales des pays respectifs. Elles sont par conséquent, éloignées du centre des décisions et de contrôle politiques. Au Honduras, elles n'ont pas réussi à construire un chemin de fer interocéanique comme, au Costa Rica et au Guatemala mais le littoral nord était mieux relié à Nueva Orleans qu'à la capitale Tegucigalpa. D'où aussi l'importance du contrôle des ports par la UFCO.

A cette époque, un voyage de La Ceiba à la Nouvelle-Orléans pouvait durer trois jours, alors qu'un voyage de La Ceiba à Tegucigalpa, à la même période, pouvait durer une semaine ou plus à dos de mulet. L'isolement géographique des zones de culture de la banane a largement

contribué à faire de la plantation une enclave sans lien majeur avec l'économie des pays hôtes dans leur ensemble. On a pu parler à ce propos de l'existence d'un Etat dans un Etat tant les lois et décisions de la UFCO étaient impératives et souveraines. Comment va débiter la plantation bananière en Amérique centrale ?

A-Les premiers producteurs de banane en Amérique centrale et les moyens de transport

a-Honduras

Au Honduras, les plantations de banane constituaient le patrimoine des producteurs locaux. Les premières cultures ont eu lieu dans les années 1860 dans les îles de la Roatán dans le nord des îles de Bahía. La banane produite par les insulaires locaux était commercialisée par un noyau de petites compagnies fruitières nord-américaines qui les transportaient dans les bateaux jusqu'aux ports de New Orleans et Mobile ; ces navires manquaient cependant de réfrigérateurs. L'introduction de cabines de réfrigération dans les navires a débuté vers la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Le succès obtenu dans la vente et la plantation de bananes dans les îles de Bahía encourageait les producteurs locaux de terre ferme à planter aussi des bananes dans les terres côtières du littoral atlantique. Ces bananes sont transportées en plusieurs voyages par pirogues jusqu'aux bateaux des acheteurs nord-américains. Le commerce était tellement rentable qu'en 1894 arrivaient mensuellement sur les côtes du Honduras quatre bateaux de bananes avec dans leurs caves 1.431.403 régimes de bananes. En 1904 les bateaux qui débarquaient aux USA contenaient 4.302.702 régimes de banane. Vers 1899 une compagnie étatsunienne commença à investir dans la production de banane transportée du Honduras jusqu'à New Orleans ou à Mobile. Ces bananes provenaient des plantations des producteurs locaux qui étaient, en règle générale, de petits et moyens propriétaires. Progressivement, ils

seront dépendants du marché exclusif étasunien. Certains d'entre eux finiront par vendre leurs plantations à la UFCO.

b-Guatemala

Au Guatemala, il semble qu'au début, la plantation de banane était aussi le patrimoine des producteurs locaux ; la grande masse de ces producteurs locaux de banane était de petits et moyens propriétaires. Tout comme au Honduras, les petits propriétaires ont commercialisé leurs fruits à travers de petits noyaux de compagnies nord-américaines qui transportaient les fruits vers New Orleans. A cette époque, New Orleans était le principal port d'entrée au marché nord-américain de la banane centraméricaine.

A partir de janvier 1901, les producteurs de banane locaux du Guatemala se convertirent en tributaires de la UFCO. Cela fut le résultat des accords conclus entre le gouvernement de Manuel José Estrada Cabrera (président du Guatemala de février 1898 à avril 1920) et la UFCO. A travers cet accord, la UFCO était chargée d'acheter régulièrement toute la banane locale guatémaltèque. Estrada Cabrera agissait au nom des planteurs locaux en donnant à la UFCO une position de monopole. Cet accord obligeait la compagnie à mettre à la disposition du public et du gouvernement guatémaltèque ses navires pour le transport des marchandises, des passagers entre Puerto Barrios et d'autres ports d'Amérique centrale.

Manuel José Estrada Cabrera naît à Quetzaltenango, le 21 novembre 1857 à Guatemala City et meurt le 24 septembre 1924. Il fut avocat et homme politique guatémaltèque ; il fut chargé du ministère de l'Intérieur et de la justice durant le mandat de José María Reina Barrios (président du 15 mars 1892-8 février 1898). Il occupa la présidence du Guatemala du 8 février 1898 au 15 avril 1920. Lorsque Reina Barrios fut assassiné, Estrada Cabrera fut désigné comme successeur par intérim à la présidence du pays, puis, il s'est maintenu au pouvoir, grâce à des

élections frauduleuses, pendant vingt-deux ans. Une fois élu, il ne tolérera aucune forme d'opposition et commit une série de crimes politiques, de tortures dans le pénitencier central ; il fit fusiller de nombreux opposants politiques.

Un autre dictateur du Guatemala, membre de l'élite agro-exportatrice, donc lié à la United Fruit Company fut Jorge Ubico Castañeda qui est élu lors de l'élection présidentielle de 1931 sans opposant politique. En 1933, il fit voter une nouvelle Constitution qui retire le droit de vote aux illettrés qui constituaient 75% de la population, majoritairement des Indiens. L'année suivante, c'est-à-dire en 1934, une autre loi fut instaurée contre le « vagabondage ». Cette loi stipulait que chaque citoyen devait avoir un carnet de travail dans lequel il devait être marqué les jours et le nombre d'heures par jour pendant lesquels il travaillait. Ceux qui n'en possédaient pas étaient réquisitionnés pour effectuer des travaux publics d'intérêt général. Ses décisions étaient en faveur de l'élite agro-exportatrice et en particulier de la UFCO car en 1936, les terres les plus fertiles au Guatemala étaient la propriété de ladite entreprise. Elle contrôlait aussi les chemins de fer, les ports, les moyens de télécommunication ainsi que l'économie du pays. En retour, Ubico bénéficiait d'un soutien inébranlable de la UFCO et de ses relais politiques à la Maison Blanche et dans les assemblées états-uniennes.

B-L'arrivée de Minor Keith et le début de l'exploitation à grande échelle de la banane

a-L 'initiateur du commerce de la banane et la création de la UFCO

L'exploitation industrielle de la banane débute avec la construction de chemin de fer au Costa Rica, un projet libéral considéré comme fondateur de la nouvelle Nation.

Minor Keith, un jeune nord-américain qui avait accumulé de l'expérience comme géomètre et comme propriétaire de ranch d'élevage au Texas, voyageât au Costa Rica en 1871 pour rejoindre son oncle Henry Meiggs, un ingénieur des chemins de fer, qui avait signé avec le président Tomás Guardia Gutiérrez (1870-1876), un contrat pour la construction d'une ligne de chemin de fer qui devrait relier la capitale, San José, à Puerto Limón. Ce président arrive à la tête du pays par le biais d'un coup d'Etat en 1870. Selon certaines sources, Meiggs aurait corrompu le président costaricien à hauteur de 100.000 livres sterling afin d'obtenir ce contrat. Puisque Henry Meiggs était occupé par la construction de chemin de fer au Pérou, il confia la construction de celle de la Costa Rica à Minor Cooper Keith, alors âgé de 23 ans et à son frère Henry.

Les plantations de banane que Keith a établies au Costa Rica étaient dérivées de la construction de la voie ferrée. Cela dit, dans le but de chercher des moyens de profiter de la voie ferrée, Keith décida de planter des bananes dans les terres proches du chemin de fer en construction. Ces terres lui furent concédées par l'Etat costaricien en guise de compensation financières. Cette idée lui aurait été suggérée par l'expérience réussie de l'Américain Carl Franc qui fit pareil au Panamá (n'est-ce pas le personnage de Carl Rose qu'évoque Asturias dans *Viento Fuerte* (1950) ?) avec qui il s'associa. Keith exportait ses fruits produits dans la vallée de Zent au port de Limón et de là vers les États-Unis. Lorsque Keith commença à exporter la banane, Limón était un village côtier mais avec le commerce prospère de la banane, ce village connut une importance économique grâce à la construction d'un port d'où sortait la banane.

En 1871, c'est-à-dire dans la première année de la construction de ce chemin de fer, plusieurs travailleurs perdirent la vie.

En su primer año de trabajo lograron construir unas cuatro millas más de ferrocarril y cuando completaron unas 60 millas los fondos de la compañía constructora se terminaron. Para ese momento habían muerto en la obra unas 4.000 personas, víctimas fundamentalmente de la mortal fiebre amarilla. Esta enfermedad

se llevó a la tumba a tres de los hermanos Keith que participaron en esta costosa empresa en términos de capital y de vidas humanas¹⁷³.

Le 21 avril 1884, Minor Keith obtient de l'État Costaricien une concession qui a été classée à juste titre comme le prototype des concessions accordées à la grande capitale nord-américaine de la banane dans d'autres pays du istmo. Cette concession, connue dans l'histoire de la Costa Rica comme le contrat Soto-Keith, obligea l'entrepreneur à collaborer avec l'État costaricien dans la consolidation de la dette externe du pays et à construire cinquante-deux mille lignes ferrées qui manquaient pour compléter le chemin de fer qui devait unir la Meseta Centrale avec la Côte Atlantique. En compensation, l'État Costaricien a cédé à Keith plusieurs privilèges, le plus important de ceux-ci était le droit de jouir de 800.000 acres (333.333ha) de terres nationales *viernes*. Ce type de contrat obligeait l'État costaricien à ne pas taxer ces terres pendant une période de 20 ans ; si à la fin de cette période ces terres n'avaient pas été cultivées ou utilisées de quelque manière, elles devaient être restituées au gouvernement sans que ce dernier ne soit obligé d'indemniser l'Américain. Keith a également obtenu le droit d'importer librement, sans impôt, d'autres matériels fixes et articles nécessaires à la construction et aussi à l'exploitation et entretien du chemin de fer. Keith dédie ces terres à l'expansion de ses plantations de banane ce qui fut sa source d'accumulation de capitaux et aussi il a dû déplacer son bureau de construction de chemin de fer au Costa Rica. De 1892 à 1894, il obtient deux contrats pour étendre le chemin de fer près de ses plantations. La construction de ce chemin de fer avait débuté en 1871 puis s'est conclu en 1890. Le contrat de 1894 qui obligeait Keith à construire une ligne de chemin de fer qui devait connecter le fleuve Matina au fleuve Banano lui donna le privilège de jouir de 500 ha de terre sur chaque kilomètre posé. On a là, un précédent qui se répéterait postérieurement au Honduras. Le contrat de construction du chemin de fer fut transféré à sa société Tropical Trading and Transport Company en 1895 qu'il a fondée

¹⁷³ Mario Posas auteur et Víctor Hugo (coord), *Historia general de Centroamérica. Tomo IV : La plantación bananera en Centroamérica (1870-1929)*, Madrid, Comunidades Europeas, 1993, p. 114, 449 P.

au Costa Rica pour l'exploitation de ses plantations de banane. Plus tard, il transférera ce contrat à la UFCO en 1899.

b- Les raisons de la fondation de la UFCO

Le contrat de Keith avec la Costa Rica passe en 1899 entre les mains de la UFCO qui est une puissante corporation de banane multinationale que Keith a contribué à créer en fusionnant les entreprises qu'il disposait au Costa Rica, au Panama et en Colombie avec la Boston Fruit Company de Andrew Preston.

Comme je l'ai déjà souligné, la UFCO fut fondée le 30 mars 1899 par Keith en collaboration avec Andrew Preston, un homme d'affaire nord-américain. Keith devint vice-président dès sa création jusqu'en 1921. La UFCO deviendra la plus importante entreprise de banane au monde. Basée au Costa Rica, la UFCO s'étendra dans d'autres pays de l'Amérique centrale, mais aussi en Colombie, à Cuba, en Jamaïque, ainsi qu'à Saint Domingue (Haïti). Grâce à son initiative d'entrepreneur et à l'appui que lui a apporté l'État costaricien (accès facile à la terre de bonne qualité et accès facile à l'atlantique), le Costa Rica deviendra l'un des plus importants pays producteur et exportateur de banane en Amérique centrale. En effet, en 1884, année qui marque la signature du contrat Soto-Keith, Costa Rica exporta vers le marché nord-américain, 420.000 régimes de bananes et en 1899 avec la création de la UFCO et sa fusion à d'autres entreprises, le Costa Rica exportera 2.962.771 régimes de banane. Cette dernière exportation hissera la compagnie à la tête des entreprises exportatrices de banane d'Amérique centrale. Rang que le Costa Rica maintiendra jusqu'en 1916, avant d'être détrôné par le Honduras la même année.

On pourrait dire que, le besoin d'exportation de la banane vers les marchés les plus importants comme l'Europe et les Etats-Unis dans l'objectif de se faire plus d'argent est ce qui poussa les deux hommes d'affaires à se mettre ensemble pour fonder la UFCO.

c-Les rapports entre la UFCO et les autres entreprises de banane et les petits planteurs

En ce qui concerne le Nicaragua, les études démontrent que, ce pays comptait 500 plantations de banane durant la première moitié du XIXe siècle. Avant l'implantation de la UFCO, ces plantations appartenaient à des planteurs locaux et il y avait certaines entreprises de banane sur place telles que la Bluefields Steam Ship Company (la principale productrice et exportatrice de banane qui fut engloutie par la UFCO en 1899), la Cuyamel Fruit Company et la Atlantic Fruit Company qui avait déjà conquis des terres pour la culture de la banane au Nicaragua.

Au début du XXe siècle, la Standard Fruit Company décide de compléter les exportations de bois qu'il y avait au Nicaragua à travers ses filiales, la Bragman's Bluff Lumber, avec la plantation à grande échelle. La Standard Fruit Company abandonna le Nicaragua durant les années 1930 sous prétexte que les terres de ce pays n'étaient pas bonnes comme celles qu'elle exploite au Honduras ou comme celles que la UFCO possédait au Costa Rica et au Guatemala. C'est la raison pour laquelle le Nicaragua ne devint pas un grand producteur de banane en Amérique centrale comme le Costa Rica, le Honduras et le Guatemala. En 1900, le Nicaragua exporta 1.324.727 régimes et en 1913, 1.639.120 régimes ; en 1929 il exporta 4.160.700 régimes. Pendant la même année, le Honduras qui est le premier pays exportateur de banane en Amérique centrale exporta environ 28.000.000 régimes.

2-La construction de chemins de fer et l'implantation de l'entreprise de banane

A-La demande interne et les types d'accords signés

L'aspiration des classes dominantes locales à disposer de chemin de fer qui réunirait les capitales des pays avec la côte atlantique ou la côte pacifique renforcera le grand capital nord-américain. Dans tous les États centraméricains, les contrats qui ont été signés pour la construction des chemins de fer impliquaient la concession de grandes extensions de terre qui étaient destinées à la plantation de banane et donnaient lieu à des plantations contrôlées par le grand capital Américain. Ce qui permit le transfert pour l'exploitation des quantités considérables de capital et de technologie depuis l'accord qui poussa l'État Costaricien à céder à Keith 800.000 ha de terres en échange de construction de chemin de fer et du règlement de la dette extérieure. En compensation de la dette externe, Keith ne devait pas payer d'impôts sur une période de 20 ans. En effet, il avait le droit d'importer librement tous types de matériel fixe et mobile nécessaire à la construction et à l'entretien du chemin de fer, il avait droit à la possession d'une bande de terre nationale (comme droit de passage pour la construction du chemin de fer) et pouvait légalement disposer de terrain à Limón pour l'édification des quais, des entrepôts et des gares ferroviaires.

Le deux juin 1900 un autre accord fut signé dans l'objectif d'étendre ce privilège sur dix autres années. Ce fut à partir de 1910 que l'État costaricien a commencé à percevoir quelques bénéfices ou avantages fiscaux de l'exportation de la banane. En août 1929, le congrès a approuvé un projet de loi tendant à élever l'impôt d'exportation d'un centime (un centavo) de dollar à une échelle de 3 à 5 centimes (centavos) de dollar par régime selon le volume total de régime exporté. La UFCO fit campagne contre la loi afin que l'impôt soit réduit à deux centimes (centavos) de dollar par régime exporté.

a-Guatemala

La construction de chemin de fer fut aussi la porte d'entrée du grand capital nord-américain lié à la banane au Guatemala comme je l'ai déjà mentionné. Tout comme au Costa Rica, cela fut suivi par de généreuses concessions foncières qui seront après consacrées à la culture de banane à grande échelle. En Effet, le 13 juillet 1880, l'État guatémaltèque signa un contrat avec Guillermo Nanne et Luis Schlessinger pour la construction de 8.000 rails reliant la ville de Escuintla à celle de Ciudad de Guatemala. Avec la construction de cette voie, il s'agissait de connecter la capitale du pays à la voie existante déjà entre Escuintla et le port de San José dans le Pacifique. L'État récompensa généreusement les concessionnaires en leur donnant la jouissance légale de 1500 *caballerías* (166.500 acres) en un seul bloc de terre dans la vallée du Motagua. Ces terres qui faisaient frontière avec le Honduras furent cédées par la suite à la UFCO qui, à partir de 1904, la dédia à la culture de banane à grande échelle.

La UFCO s'installe pleinement au Guatemala à partir de 1901 lorsqu'il a signé avec le gouvernement de Estrada Cabrera un traité qui lui donnait le privilège de se convertir en acheteur exclusif des produits des planteurs locaux. Le 12 janvier 1904, Minor Keith et William Van Horne signent un accord avec le régime de Estrada Cabrera dans le but de prolonger jusqu'à la capitale le chemin de fer provenant de Puerto Barrios et qui jusque-là se limitait à El Rancho. En échange de l'engagement pris par les concessionnaires, l'État du Guatemala promet de leur donner 1500 *caballerías* dans la vallée de Motagua, qui s'ajoutent aux terres reçues par Nanne et Schlessinger qui ont été transférées à la UFCO.

Le contrat de 1904 également donna aux concessionnaires, un droit de contrôle pour une durée de 99 ans, du chemin de fer de Puerto Barrios-El Rancho ; à cela s'ajoute l'usufruit du quai de Puerto Barrios, une bande de terre pour le passage de la voie ferrée à construire, une portion importante de terre et de terrain à Puerto Barrios pour l'installation des bureaux et quai ferroviaires. La UFCO avait aussi le droit d'utiliser l'eau des rivières ou de les dévier à sa

convenance. Le libre accès au matériel de construction, et la libre importation de tous les matériaux nécessaires pour la construction et l'entretien du chemin de fer lui furent également accordés. Le contrat du 12 janvier 1904, sous José Manuel Estrada Cabrera, exonérait les concessionnaires du paiement des taxes à l'exportation sur les bananes sur une période de 35 ans.

Une partie des plantations bananière que la UFCO a installée sur les terres jouxtant le fleuve Motagua violait la loi agraire de 1894 qui établissait les marges des fleuves navigables du pays. La UFCO se dit prête à régler cette situation et en général, à légaliser son statut de producteur de banane au Guatemala. C'est ainsi que le 7 novembre 1924 il signa un contrat avec le gouvernement du président José María Orellana (1921-1926) qui lui permit de louer toutes les terres non cultivées du bassin du fleuve Motagua sur une distance de 100 km ; il obtint aussi le droit de construire une ligne de voie ferrée et téléphonique sur ce domaine.

Le matériel nécessaire pour la construction sera importé librement et exonéré de toutes taxes financières. En échange de ces privilèges la UFCO s'engagea à payer 6.000 dollars par an, ou un centime de dollar sur chaque régime de banane exporté. Il s'engagea aussi à transporter gratuitement dans ses bateaux tout le fret en provenance de Puerto Barrios.

Pour des raisons obscures, ce contrat rentra en vigueur sans avoir été approuvé par le Congrès National du Guatemala. Ce qui montre bien le pouvoir de la UFCO dans ce pays. Le 2 mai 1927 sous la présidence de Lázaro Chacón (de 1926-1931), un accord ratifié augmenta le revenu annuel établi par le contrat de 1924 qui était de 6.000 dollars à la somme de 14.000 dollars annuel. Ce même contrat fut renouvelé le 03 mars 1936 sous la présidence de Jorge Ubico Castañeda pour une période de 45 ans. En échange de cette prolongation, la UFCO accepte de payer un revenu annuel de location de terre de 34.000 dollars et un impôt à l'exportation sur chaque régime de banane d'un centime (centavo) et demi de dollar jusqu'en 1949 et de deux centimes de dollar à compter de cette dernière date.

En 1899, la Vaccaro Brothers and Company, qui est une compagnie nord-américaine fondée par les frères Vaccaro et ses neveux, les D'Antoni, un groupe d'immigrants italiens, décida de planter la banane à grande échelle sur les terres entourant le port de la Ceiba. La Vaccaro Bros and Co acquit à travers l'achat et la vente des terres qu'il consacra à la culture de banane à grande échelle dans cette zone de la Côte littorale nord hondurienne. Dans le premier mois de l'année de 1904, la Vaccaro Bros and Co reçut une concession étatique pour drainer l'embouchure des rivières Salado dans le but de les rendre navigables pour le transport de la banane produite dans ses plantations. Ce contrat a également autorisé la Vaccaro Bros and Co à construire une ligne de chemin de fer de 5 à 10.000 de longueur lui permettant d'acheminer ses bananes de ses plantations vers l'exportation.

Le 04 mars 1902, William Streich, un entrepreneur de la Philadelphie, loua à l'État Hondurien 5.000 hectares de terre pour une période de 25 ans sur la frontière du Guatemala. Il la dédia à la culture de banane à grande échelle. En juillet 1903, Streich transféra légalement ses terres à la Cuyamel Company, une corporation qu'il a inscrite au États-Unis sous la loi de Maine. Streich devança la Vaccaro Bros and Co dans la construction de chemin de fer qui reliait ses plantations aux terres côtières et qui lui a permis d'exporter sa production de banane. Cette voie faisait 5.000 de long et allait jusqu'à Veracruz.

En 1905, la Cuyamel Company de Streich vendit ses droits de propriétaire à la compagnie fondée par Ashbel Hubbard et Samuel Zemurray. La UFCO a aidé Zemurray à fonder une compagnie de banane dénommée La Hubbard-Zemurray Company dans laquelle elle avait 60% des actions. L'objectif de cette compagnie était de se débarrasser d'un concurrent gênant. En effet, Zemurray vendait à moindre coût les bananes rejetées par la UFCO parce que trop mures.

En 1911, Zemurray obtient un appui financier supplémentaire pour mettre en place sa propre compagnie de banane qu'il nomma Cuyamel Fruit Company. Plus tard, en 1914, Zemurray obtient en location 10.000 hectares de terre de plus destinée à la culture de banane.

La Cuyamel Fruit Company qui était l'une des plus importantes compagnies de banane au Honduras, installa ses plantations sur des terres louées et ne reçut jamais de terres en usufruit en échange de la construction de chemin de fer comme ce fut le cas de certaines compagnies qui opéraient dans ce pays.

Le système de concession auquel le grand capital de banane au Costa Rica et au Guatemala était déjà habitué, qui liait la construction de chemin de fer à la cession des terres en usufruit pour les consacrer à la culture de banane à grande échelle n'a commencé au Honduras qu'en 1906 sous la présidence de Manuel Bonilla, un politicien libéral qui avait été agréablement impressionné par le progrès de la croissance économique que le littoral nord connaissait avec la culture de la banane.

b-Honduras

Le 27 février 1906, Manuel Bonilla signa un contrat avec la Vaccaro Bros and Co par lequel il autorisait cette compagnie à étendre vers l'Est et l'ouest la voie ferrée qu'il y avait dans le district de la Ceiba et à construire un quai à Bahía Hizopo ou Obispo. En compensation, l'État Hondurien autorisa la libre utilisation des bois, rochers, chaux, charbons ou pétrole nécessaire aux travaux routiers, qu'ils trouvaient dans les terres nationales ou environnantes ; il autorisa la libre importation de tout matériel nécessaire à la construction et au maintien de la ligne à construire, l'utilisation gratuite d'une bande de terre nationale pour l'édification des bureaux, entrepôts et ateliers pour le service ferroviaire, le droit de disposer des lignes télégraphiques, téléphoniques ou n'importe quel autre moyen de communication pour le service exclusif de la compagnie et la jouissance de 250 hectares de terre nationale pour chaque kilomètre ferroviaire construit. Les rédacteurs de ces contrats n'ont pas jugé nécessaire de se référer à la question des impôts de l'exportation de la banane contrairement aux autres concessions qu'à signé l'État Hondurien avec les filiales de la UFCO. Les bananes embarquées

par la Vaccaro Bros and Co furent déclarées libres d'impôts à l'exportation. La durée du contrat du 27 février 1906 était de 50 ans au terme desquels l'État hondurien pouvait revendiquer la propriété du chemin de fer de la Vaccaro Bros and Co sans aucune compensation. L'État pourrait exercer ses droits au rachat de cette ligne lors de la 25^{ème} année du contrat, s'il le souhaitait ainsi.

Tout cela faisait partie de la politique de concession de l'État Hondurien en accord avec la loi agraire de 1895, édictée au moment du boom de la banane. Selon cette politique, les lots attribués aux concessionnaires devaient être adjacents aux lots intermédiaires, réservés aux agriculteurs locaux pour qu'ils puissent jouir des bénéfices de l'exportation de la banane, et pour éviter, de cette manière, le monopole de grande extension de terres de la part des étrangers. Cette politique n'a pas donné les résultats escomptés car les sociétés ont saisi illégalement les lots réservés aux locaux. D'autre part, l'État lui-même ne s'est pas adapté aux paramètres établis par la loi. Ainsi, par exemple, la Vaccaro Bros and Co, s'est vu attribuer des parcelles de 250 hectares lors d'une application plus ou moins rigoureuse de la loi. Aux filiales de la UFCO, en échange, on leur attribua des lots de compensation de 4.000 à 5.000 ha. La Vaccaro Bros and Co devait payer des compensations supplémentaires pour que l'État lui accorde en usufruit des lots alternatifs de 1000 hectares.

Le contrat de 1906, qui a établi le format de base des relations l'État hondurien et les compagnies de banane étatsuniennes fut substitué par un contrat similaire dans le mois d'Avril 1910. Cela obligeait les Vaccaro Bros à étendre jusqu'à la ville de Yoro le chemin de fer qui était en construction dans le département Atlántida et à construire un quai déjà sur la baie de Hizopo ou Obispo, comme il avait déjà été créé en 1906 ou dans la baie de la Ceiba, qui finalement fut le site choisit. Le contrat de 1910 accordait à la Vaccaro Bros and Co essentiellement les mêmes privilèges que le contrat de février 1906. Un ajout important en 1910 concernait la libre importation de vivre durant le temps de la construction du chemin de fer. Le contrat de 1910 prolongea la durée du contrat de 1910 à 99 ans. L'État hondurien pouvait

exercer son droit de l'achat du chemin de fer sans aucune compensation à l'expiration de l'accord.

L'accord d'avril 1910 fut soumis à plusieurs modifications. L'une d'entre elles a amené Vaccaro Bros and Co à payer au gouvernement central un droit d'exportation d'un centime et demi or nord-américain par régime de banane qui s'exporte par chemin de fer et quai qu'il construisit et trois quarts du centime d'or nord-américain à la municipalité du lieu d'où les bananes sont exportées, à savoir la Ceiba. Cette dette fiscale fut établie à travers un décret signé à Tegucigalpa, le 12 mars 1918. L'État Hondurien approuva un contrat signé avec la Cuyamel Fruit and Co le 07 avril 1918. Quelques semaines après les contributions furent majorées. La Cuyamel Fruit Company était incitée à payer au gouvernement central un impôt d'un centavo et demi de dollar pour chaque régime exporté et demi-centime de dollar à la municipalité d'où embarquera la banane.

Ce contrat, connu dans l'histoire hondurienne comme la « *concepción de mata de guineo* » donnait à la Cuyamel Fruit Company le droit de construire une importante voie ferroviaire sur les terres situées entre les puissantes rivières Ulúa et Chamelecón. La compagnie n'a pas reçu de terres en usufruit en échange de la construction de cette voie. A travers la concession de *mata de guineo*, l'État obligea également la Cuyamel Fruit and Co à acheter les productions de banane des planteurs locaux, soit 1000 régimes de bananes annuelles. L'impôt d'exportation de la banane achetée à partir de 1918 par la Vaccaro Bros and Co et par la Cuyamel Fruit Co était plus élevé que celui acheté par les filiales de la UFCO au Honduras qui sont la Tela Rail road Company et la Truxillo Rail road Company. Cette différence au niveau du montant de l'impôt est essentiellement due au fait que les filiales de la UFCO ont commencé à payer des taxes quelques années auparavant.

Comme je l'ai déjà indiqué plus haut, le contrat de février 1906 fut le format employé pour les accords signés avec les filiales de la UFCO en Honduras dans la première moitié de 1910. Au départ, le contrat de la Tela RR Co a été obtenu par Samuel Zemurray à travers son

adjoint Hilley Rolston en novembre 1911 et Zemurray plus tard la transféra à la UFCO. C'était une sorte de gratification politique de Manuel Bonilla à Zemurray parce qu'il l'a soutenu dans le déclenchement d'une guerre civile qu'il a entreprise afin de récupérer la présidence de la république dont il avait été violemment expulsé en 1907. Zemurray paraissait avoir aussi utilisé son influence politique pour que le président Manuel Bonilla, en mars 1912, souscrive un contrat pareil à la Tela RR Co avec Juan T Glynn qui agissait en représentation de Víctor Camors, un haut fonctionnaire de la UFCO. Cette concession fut transférée postérieurement à la Truxillo RR Co.

Les contrats qui furent transférés à la Tela et à la Truxillo étaient au moins semblables. La Tela RR Co a promis de construire un quai quelque part entre la fin de El Triunfo et Puerto Sal dans le département de Atlantida, de là partirait une voie ferrée et qui se terminerait dans la région de El Progreso, dans le département voisin de Yoro. Le quai était situé dans le département de Tela. La Truxillo RR Co a été contraint de construire un quai dans la baie de Truxillo et une voie ferrée qui relierait le port historique colonial de Truxillo à la ville de Juticalpa dans le département voisin de Olancho. De Juticalpa, le chemin de fer devait arriver à Tegucigalpa. Comme on peut le constater, l'État Hondurien prétendait faire arriver le chemin de fer jusqu'à la capitale malgré l'échec du projet d'une ligne interocéanique tenté dans les dernières décennies du XIXe siècle. La capitale était restée sans aucune communication ferroviaire avec le reste du pays.

A travers la construction des chemins de fer et de quais, L'État Hondurien offrit aux concessionnaires des privilèges égaux aux contrats antérieurs et le transfert de 500 hectares. Ces terres ont été données à la Tela RR Co en blocs alternatifs de 4.000 hectares chacun et à la Truxillo RR Co en blocs de 5.000 ha chacun. Comme indiqué, ces engagements ont imposé aux deux filiales de la UFCO une taxe de, un centavo de dollar par régime exporté. Les compagnies furent autorisées à introduire dans le pays la main d'œuvre dont elles avaient besoin, à condition qu'elles ne soient pas chinoises, Noires et Coolies. Ces derniers pouvaient être embauchés dans

des situations exceptionnelles pour lesquelles une autorisation expresse du gouvernement était requise.

Les contrats de la Tela RR Co comme ceux de la Truxillo RR Co étaient à durée indéterminée. Cependant, après 60 ans de validité, l'État Hondurien pourrait autoriser de nouveaux taux d'imposition s'il le souhaitait et pouvait exercer son droit de rachat des chemins de fer et des quais.

Comme on peut le constater, il n'existe aucune différence notable entre les contrats de banane des différents pays centraméricains. On pourrait dire qu'ils ont tous pris pour modèle le contrat de Soto Keith de Costa Rica avec cependant quelques différences qualitatives. Ainsi, par exemple, le contrat Soto Keith avait une durée de 20 ans, extensible selon l'accord entre les deux parties. Le contrat signé entre l'État Guatémaltèque et Keith et Van Horne s'étendait sur une durée de 35 ans. La concession de 1910 de la Vaccaro Bros and Co avait une durée de 99 ans et celles qui furent données aux filiales de la UFCO étaient à durée indéterminée.

c-Les raisons de la signature des différents accords pour la construction des chemins de fer et la production de bananes en Amérique centrale

Il convient de noter que la généreuse politique de concession qui a servi à attirer le grand capital de banane vers les pays d'Amérique centrale était liée à l'aspiration des classes dirigeantes locales à disposer de lignes ferroviaires reliant l'espace national aux principaux ports d'exportation de leurs pays respectifs. Cela avait également à voir avec leur optimisme libéral, qui supposait que la cession des basses terres de la vaste bande côtière par des capitaux étrangers mettrait leurs pays sur la voie du progrès économique et social. Les classes dirigeantes locales dominantes étaient convaincues que les avantages que le grand capital de la banane obtiendrait seraient étendus aux producteurs locaux de bananes, aux petites et moyennes

entreprises des centres urbains. L'État pouvait aussi profiter de cette ouverture au grand capital étasunien. Les élites étaient également conscientes que la mise en valeur des terres côtières de leurs pays respectifs, fertiles mais brûlantes et submergées par les maladies tropicales nécessitaient des investissements considérables que l'État naissant n'était pas en mesure de prendre en charge. La prise de conscience de ces difficultés explique, en partie, la politique généreuse d'exonération foncière et fiscale appliquée au départ. Mais une fois l'optimisme initial passé, les États d'Amérique centrale se sont battus, avec très peu de succès, pour augmenter les recettes fiscales sur les bananes, pour protéger les petites et moyennes entreprises locales. Même si les différentes classes dirigeantes font croire que ces accords avaient pour objectif de développer leurs différentes localités et aussi de protéger les petits planteurs locaux, on constate plutôt une augmentation de la misère et de l'injustice sociale. Certains petits propriétaires terriens furent expulsés de leurs terres et ceux qui ont pu maintenir leurs lopins de terre furent contraints de vendre leur production de banane à un coût très bas.

B-Concentration et centralisation du capital bananier et l'absorption des autres entreprises par la UFCO

Le capital investi dans la plantation de banane en Amérique centrale était très important. Mais profite à qui ? Le processus de concentration du capital a atteint un niveau jamais égalé à mesure que le commerce devenait rentable et florissant. Un bon indicateur du processus est fourni par les réorganisations financières auxquelles certaines des entreprises fruitières ont été soumises en cours de route. Ces réorganisations financières impliquaient, en règle générale, une augmentation du capital investi dans la plantation et ses services.

Tel est par exemple, le cas de la Hubbard-Zemurray Company lié à la légendaire figure de commerce de banane de Samuel Zemurray. Cette compagnie s'est alors réorganisée financièrement en 1911 sous le nom de Cuyamel Fruit Company. Il fut doté d'un capital de

5.000.000 dollars. En 1923 l'entreprise aurait obtenu des capitaux supplémentaires et aurait été de nouveau financièrement organisée. On peut en dire autant de la Vaccaro Bros and Co. Elle sera restructurée financièrement en décembre 1923 sous le nom de Standard Fruit and Steamship Company afin d'élargir l'échelle de ses opérations bananières au Mexique, Nicaragua et au Panama. Dans le même but, ce consortium se réorganisa à nouveau en février 1926 sous le nom de Standard Fruit and Steamship Corporation. En mars 1925, un peu avant la restructuration mentionnée, les investissements de la Standard Fruit and Steamship Co au Honduras s'élevaient à environ 23.000.000 de dollar.

Si le processus de concentration de capital fut notable dans le commerce de la banane, il convient de noter que très tôt, il fut contrôlé de façon presque monopolistique par la UFCO. Au cours des neuf mois suivant sa fondation, la UFCO a entamé un processus accéléré de concentration, absorbant neuf petites entreprises qui faisaient concurrence entre elles et avec elle sur le marché de la banane. Ces entreprises bananières étaient basées à la New Orleans, Louisiane, ou au Mobile (Etats d'Alabama). La situation géographique du siège de la UFCO à la Nueva Orleans se perçoit clairement dans *El papa verde* (1954) de Miguel Ángel Asturias

Le processus de concentration du capital entamé par la UFCO ne s'est pas arrêté là. En 1902, il absorba la Dumois Family Banana Interest, qui paraissait avoir des activités de banane à Cuba, et en 1903 la Southern Steamship Company. En 1905, année vitale dans le processus de concentration du capital décrit ici, la UFCO a absorbé totalement ou partiellement les sociétés capitalistes suivantes qui ont partagé avec elle le secteur de la banane. Je citerai, entre autres :

-Atlantic Fruit Company

-Thacker Brothers Steamship Company

-Jones and Heritage

-Vaccaro Brothers and Company.

Presque toutes ces compagnies bananières opéraient en Amérique centrale. De la Vaccaro Bros and Co, qui opérait au Honduras, il a acheté 50% de ses actions, qu'il a conservées presque entièrement jusqu'en 1918, quand il les a revendues à la famille Vaccaro. Elle a également acquis un pourcentage substantiel des actions de la Hubbard-Zemurray Company en 1905. Selon mes lectures, la UFCO a aidé à organiser la Hubbard-Zemurray Company en prenant 60% de ses actions.

En 1911, la UFCO a acquis la Salvador Oteri. Co. Ainsi, elle n'a fait qu'absorber une compagnie bananière qu'elle avait payé initialement en 1899 et qu'elle avait vendu plus tard. En 1912, la UFCO a acquis les plantations de Cecil V Lindo au Costa Rica, donnant un sévère coup à la Atlantic Fruit Company and Steamship Company qui rivalisait avec elle sur le marché de banane. Les deux sociétés se sont engagées dans une bataille inégale dans laquelle la première a bloqué la totalité de l'offre de banane costaricienne. La Atlantique Fruit Company Steamship Co a tenté de porter plainte contre son rival et contre Cecile V Lindo qui avait promis, avant de vendre ses plantations, de fournir des fruits, mais a été persuadée de ne pas le faire en échange d'une compensation monétaire extrajudiciaire de 100.000 dollars.

En 1929, la UFCO a absorbé son rival, à savoir la Cuyamel Fruit Comp. Comme on se souviendra, la Hubbard-Zemurray Co prédécesseur de la Cuyamel Fruit Co, a été fondée en 1905 avec le soutien de la UFCO, qui a acquis 60% de ses actions. La UFCO a vendu postérieurement ses actions à la Hubbard-Zemurray Co. En 1911, la Hubbard-Zemurray Co s'est converti en Cuyamel Fruit Co sous la direction de Samuel Zemurray. En 1918, la UFCO a acquis les 34% des actions de la Cuyamel pour plus tard les revendre en 1922. A partir de 1923, Zemurray obtint un capital additionnel, il réorganisa sa compagnie et s'embarqua dans une lutte commerciale contre la UFCO. La Cuyamel a réussi à vendre des bananes de meilleure qualité à un prix inférieur à celles vendues par la UFCO sur le marché des États-Unis faisant d'elle une sérieuse concurrente. « *Los funcionarios de Boston de la United Fruit Company entre 1924 y 1928, aproximadamente, nos indican Kepner y Soothil, se quejaban continuamente a sus*

*subordinados tropicales de que la Cuyamel estaba vendiendo fruto muy superior al suyo tanto por su calidad como por su estado*¹⁷⁴. »

L'amélioration de la qualité des fruits de la Cuyamel était fondamentalement le résultat de l'introduction de nouvelles techniques dans la culture, telles que l'élagage et l'irrigation des plantes. Cela a permis à la Cuyamel Fruit Co de tripler sa production en passant de 2.805.000 régimes en 1920 à 8.869.000 régimes en 1928. La concurrence sur le marché nord-américain devint une confrontation sérieuse entre deux grandes entreprises d'Amérique centrale. Dans le cas du Honduras, principale scène de cette confrontation, la UFCO par l'intermédiaire du général Tiburcio Carías Andino, président du congrès National et du parti politique, El partido Nacional a conduit le pouvoir législatif, à faire rejeter à deux reprises un projet de loi indispensable à l'expansion future des activités de la Cuyamel Fruit Company. Le conflit entre Cuyamel Fruit Company et l'UFCO a aussi ravivé le problème séculaire des limites frontalières entre Honduras et le Guatemala. La perspective d'une guerre entre les deux n'étaient pas à exclure. Sur cette question frontalière, Cuyamel Fruit Company a soutenu les revendications territoriales du Honduras tandis que la UFCO, qui avait des investissements dans les deux pays, resta neutre. La guerre de la banane n'est pas loin.

Au Costa Rica, la UFCO a bloqué les efforts des producteurs locaux, liés dans les coopératives costariciennes de banane, visant à vendre leurs fruits à la Cuyamel Fruit Company. En effet, afin d'accéder au marché costaricien, la Cuyamel Fruit Company avait proposé aux producteurs locaux d'acheter leurs bananes à un bon prix et de partager avec eux les bénéfices nets de la vente sur le marché international. Zemurray a proposé au président costaricien Cleto González Víquez de construire de nouvelles lignes ferroviaires qui appartiendraient à L'État. Malgré ces propositions attrayantes, la Cuyamel n'a pas réussi à pénétrer le marché de la banane au Costa Rica en raison de l'obstruction de l'UFCO. Tout cela s'est passé en 1928. La confrontation entre ces deux géants au Costa Rica et dans les autres pays bananiers d'Amérique

¹⁷⁴ Mario Samper K, 1993, *op. cit.*, p. 131, 449 P.

centrale put finir en décembre 1929, lorsque Samuel Zemurray a accepté de vendre les actifs de sa société à la UFCO en échange de 300.000 actions sans valeur nominale. L'absorption de la Cuyamel Fruit Company permit à la UFCO de consolider sa suprématie dans le monde de la banane en général et en particulier au Honduras, principal pays producteur. Zemurray occupera dès lors une position privilégiée dans la UFCO en devenant une figure décisive dans son leadership dans les années suivantes.

III-Le non-respect des accords signés par les entreprises bananières en Amérique centrale et le mauvais traitement des travailleurs et petits planteurs locaux

1-Les accords non respectés

A partir du moment où le grand capital nord-américain s'est engagé dans la production de banane à grande échelle, le commerce de banane est devenu très vertical et puissant. En effet, les sociétés bananières qui opéraient dans les pays d'Amérique Central ont reçu des terres en usufruit pour la construction de chemin de fer. Ces entreprises n'ont pas toujours respecté leurs engagements vis-à-vis des gouvernements. En règle générale, elles construisaient leurs chemins de fer en fonction de leurs intérêts.

Dans le cas du Honduras, il y a eu la violation de certains engagements. La Truxillo RR Co, jamais n'a poursuivi sa ligne ferrée jusqu'à Juticalpa ni jusqu'à Tegucigalpa comme cela était prévu. En échange de la levée de cette clause, la Truxillo RR Co a accepté de verser une indemnité de 48.000 dollars et ne devait jamais réclamer la garantie des 50.000 dollars qu'elle avait déposée au trésor public hondurien sur les 60.000 hectares qu'elle avait reçues en usufruit.

La même chose s'est produite avec la Standard Fruit Co. Pour être exemptée de la construction du chemin de fer menant à la ville de Yoro, elle a accepté de perdre 100.000 dollars qu'elle

avait déposés dans les coffres de l'État au moment de la signature du contrat de février 1906. Le contrat qui exempte la société Truxillo RR de prendre le chemin de fer vers Juticalpa et Tegucigalpa est signé en avril 1933, tandis que celui qui libère la Standard Fruit Co de la construction du chemin de fer vers la ville de Yoro est signé en février 1935.

Parce que ce n'était pas dans ses intérêts, la UFCO, par le biais de la Northern Railway Company a obtenu l'autorisation du gouvernement costaricien de ne pas achever la construction d'un embranchement ferroviaire reliant la rivière Matina à la rivière Banano. Rien n'indique que l'État costaricien ait demandé une quelconque indemnisation à la société avant de l'exonérer de cette responsabilité. Peut-on ici parler de la corruption des élites ?

Au Guatemala, la UFCO paraissait avoir accompli ses engagements en matière de construction de chemin de fer. Cependant, elle a refusé de construire un quai dans le pacifique, un engagement qu'elle avait assumé dans un contrat. La UFCO a adopté cette mesure pour sauver de la faillite le, *International Railways of Central America (IRCA)*, une entreprise ferroviaire dans laquelle elle avait des actions. Cela s'est passé au début de l'années 1930. Là aussi, on ne dispose d'aucune preuve qui prouve que la UFCO ait versé une compensation à l'État Guatémaltèque en guise de réparation.

Lorsque cela convenait à leurs intérêts, les sociétés bananières nord-américaines se lançaient dans la construction de chemin de fer clandestin où prenaient possession des chemins de fer de l'État. Au cours des années 1930, la Cuyamel Fruit Co a construit dans le littoral nord Hondurien plusieurs rails de manière clandestine sur une zone de 40 kilomètres réservée à la construction de chemin de fer national. Cela s'est fait en violation du contrat « *contrato de anticrisis* ». Selon les termes de ce contrat, la Cuyamel s'engagea à fournir ou prêter à l'État Hondurien 1.000.000 de dollars pour la réparation, la reconstruction et l'extension du chemin de fer national. Tant que la dette ne sera pas épongée, la Cuyamel Fruit Company pouvait administrer et gérer ce chemin de fer qui s'étendait de Puerto Cortés à Pimienta. L'État

Hondurien, à plusieurs reprises, s'est plaint de la mauvaise gestion administrative du chemin de fer National par la société de Zemurray. Cela n'a rien changé malgré tout.

La Northern Railway Co, une filiale de la UFCO au Costa Rica, entra en concurrence avec le Ferrocarril Nacional de Costa Rica qui était administré par une compagnie ferroviaire anglaise dénommée Costa Rica Railway Company LTD. Dans ce conflit entre compagnies ferroviaires rivales, la Northern Railways Company a réussi à obtenir la permission de l'État pour construire son propre quai à Puerto Limón. L'État Costaricien céda à la pétition de la Northern dans l'idée de détruire le monopole de la Costa Rica Railway Co. Cependant, en agissant, il a contribué à la création d'un monopole plus puissant puisqu'en 1905, ces deux compagnies ferroviaires signaient un contrat qui permit à la Costa Rica Railway Co de transférer la location du chemin de fer national de Costa Rica à la Northern Railway Company pour la durée restante de la concession qui était de 99 ans. L'État Costaricien refuse de reconnaître légalement ce transfert. Tout comme la Cuyamel Fruit Company au Honduras, dans le cas de la Costa Rica, la Northern Railway Co, va construire plusieurs chemins de fer clandestins.

Dans le cas du Guatemala, le monopole sur les chemins de fer nationaux était lié à l'histoire du, International Railways of Central America (IRCA), nom adapté par le Guatemala Rail road Comp en 1912. Cette entreprise ferroviaire avait été fondée en 1904 pour exploiter le contrat que le gouvernement du Guatemala avait signé avec Keith et Van Horne. Au cours des trois premières décennies, la IRCA a réussi à monopoliser tous les chemins de fer construits par les Allemands à Verapaz et Quezaltenango et les lignes secondaires et les garages que possédait la UFCO dans ses plantations bananières. Depuis sa fondation jusqu'avant sa disparition en 1929, la IRCA fut dirigée par le magnat de la banane et des chemins de fer Minor Keith. Pour l'année 1925, la UFCO possédait 51% des actions de la IRCA. De la sorte, elle contrôlait 887.000 ferroviaires au Guatemala et à El Salvador.

2-L'absorption d'autres entreprises bananières, les injustices subies par les planteurs locaux, les travailleurs et les petits commerçants

Le contrôle exercé sur les chemins de fer en Amérique centrale a permis aux compagnies de la banane de disposer d'un transport à bon prix et efficace pour les produits qu'elles exportaient et importaient. Dans le cas du Costa Rica, le contrôle des voies ferrées permit également à la UFCO de traiter avec succès avec les compagnies qui souhaitent rentrer sur le marché de banane dans ce pays. En ce qui concerne le Guatemala, il est fort probable que son monopole sur les chemins de fer ait permis à la UFCO de maintenir éloigné du sol Guatémaltèque toute compagnie de bananes potentiellement concurrente. Au Honduras, le contrôle exercé sur les voies ferrées permit aux compagnies bananières de maintenir sous domination les producteurs locaux auxquelles elle imposait les conditions d'achat et de vente de leurs productions.

Les compagnies bananières nord-américaines étaient propriétaires des quais qu'elles construisaient et au pire des cas, elles exerçaient leur contrôle sur ceux qui existaient déjà. Elles possédaient également les installations sur les quais pour le chargement des bananes ou pour le déchargement des marchandises importées. Elles étaient également propriétaires des bateaux qui transportaient les bananes qu'ils exportaient et la marchandise qu'elles importaient pour alimenter essentiellement le vaste réseau de *comissariatos* ou les magasins qu'ils avaient dans les villages de la compagnie ou dans les centres urbains du littoral atlantique. Leurs employés s'y ravitaillaient en denrées.

Les compagnies de bananes n'achetaient pas de vivres au marché local. Elles préféraient les importer directement des USA afin d'utiliser de manière rentable l'espace disponible dans leurs bateaux de transport de bananes à leur retour. Pour cette raison, ils se sont convertis en compagnies d'exportation de bananes. Les « *comisariatos* » ont permis aux entreprises bananières de percevoir une partie substantielle des salaires versés à leurs travailleurs. Il y avait

deux types de « *comisariatos* ». Il y avait, dans la zone bananière, ceux qui restaient dans les environs des plantations et ceux qui étaient installés dans les principales localités des centres urbains : Cuyamel, Omoa, Tela, La Ceiba, Puerto Barrios, Puerto Castilla et Limón. Les *comisariatos* de la compagnie étaient généralement le seul type d'établissement commercial dans lequel les travailleurs qui vendaient leur force de travail aux entreprises bananières pouvaient s'approvisionner. Les *comisariatos* qui fonctionnaient dans les centres urbains du littoral atlantique faisaient une ruineuse concurrence avec les petits et moyens commerçants locaux parce qu'ils pouvaient faire du « dumping » économique.

Les bateaux de la Gran Flota Blanca de la UFCO excédaient en nombre les bateaux de tous ses concurrents sur le marché international de banane. Ainsi, par exemple en 1911, la Gran Flota Blanca avait environ 41 navires et en louait un nombre indéterminé. Pour l'année 1929, il y avait environ 64 navires qui lui appartenaient et elle affrétait environ 29 autres de plus ; en 1930 elle avait environ 95 bateaux et en affrétait environ 7 autres de plus. En contraste, en 1926, la Standard Fruit Co possédait 7 bateaux pour ses bananes et la Cuyamel Fruit Company possédait vers la fin de l'année 1928 environ 16. La majorité de ces navires bananiers en incluant ceux de la Gran Flota Blanca, étaient relativement petits. Les deux plus grands de la Gran Flota Blanca, représentaient un tonnage conséquent, soit environ 7.200 tonnes. Il est important de souligner que les navires de banane transportaient également des passagers.

Les compagnies de banane étaient également très reconnues en ce qui concerne les installations sans fil permettant de coordonner leur expédition de fruit. Dans les pays d'Amérique centrale, les installations sans fil de la UFCO opéraient sous le nom de Tropical Radio Telegraph Co (TRTC). La TRTC qui fut incorporée comme filiale de la UFCO en 1913 contrôle pendant des décennies les communications sans fil des pays centraméricains dans lesquels elle était installée. Les fruitiers nord-américains avaient également leurs propres entreprises de la distribution de leur banane sur le marché international. La plus importante de ces entreprises distributrices fut sans aucun doute, la Dispatch Company de la UFCO.

3-Les investissements des entreprises bananières dans d'autres domaines d'activité commerciale et le début du contrôle en Amérique centrale

Le désir gourmand d'accumulation de capitaux poussera les sociétés bananières à investir dans d'autres domaines d'activité. Ces investissements variaient en fonction des pays et selon les compagnies. En effet, au Costa Rica, tout comme au Guatemala, la UFCO paraissait avoir adopté un comportement plus ou moins orthodoxe. Dans ces deux pays, il semble qu'elle avait été le propriétaire légitime de l'électricité de ces localités dans lesquelles elle opérait et, je l'ai déjà souligné, elle possédait les *comisariatos* dans les provinces et dans les villes des régions bananières. Au Costa Rica, la UFCO a décidé de dédier certaines de ses terres infectées par la maladie nommée « el mal de Panamá » à la culture du cacao et à la culture de prairie. Elle a fait la même chose au Panama. Ce que n'a pas fait la UFCO comme entité corporative au Costa Rica, Keith l'a fait à titre personnel : il a investi dans la culture du café, du cacao, de la canne à sucre, dans l'installation d'une sucrerie, dans l'exploitation minière, dans les domaines de l'importation et de la banque.

Au Honduras, les compagnies bananières ont diversifié considérablement leurs investissements. Les filiales de la UFCO ont maintenu une activité assez similaire à celle qui avait lieu au Costa Rica et au Guatemala. Elles étaient propriétaires de l'électricité dans les localités où elles opéraient ; elles installaient des *comisariatos* et investissaient dans l'élevage. La Tela RR Company a installé dans la localité de Puerto Arturo, proche de la Tela, une ferme d'élevage moderne. La Truxillo RR Co a fait pareil dans les environs du port de Truxillo. Ces fermes étaient censées répondre à la demande en viande et en lait des salariés des deux sociétés. La Cuyamel Fruit Co de son côté, réalisa de considérables investissements dans l'industrie de la canne à sucre et dans le montage d'une entreprise qui produisait 1.500 tonnes de sucre par jour. Cette entreprise était la plus grande du pays ; sa production était essentiellement tournée

vers le marché intérieur. La Cuyamel Fruit Company était également propriétaire d'une entreprise d'eau gazeuse, d'une entreprise de glace et d'énergie électrique.

Plus tard, la Vaccaro Bros and Co, est devenue la Standard Fruit Co. Cette compagnie bananière s'est engagée dans une politique agressive de diversification de ses investissements. En effet, elle a été producteur de canne à sucre et a installé une usine de sucrerie qui était de petite dimension que celles de la Cuyamel Fruit Co dans la localité de Montecristo dans les environs de la Ceiba. Le sucre produit dans cette usine était essentiellement destiné au marché intérieur. Dans les ports de la Ceiba, siège de ses bureaux centraux et dont l'urbanisation va de pair avec l'expansion de ses activités, la Vaccaro Bros and Co a installé une usine de bière, de boisson gazeuse et de glace ; tout comme une usine de savon, beur et d'huile végétale ; une entreprise de cuir de chaussures. Elle créa également dans la zone actuelle de la Ceiba, une entreprise de production de viande et de produits laitiers qui approvisionnaient ses employés. La Vaccaro Bros and Co a créé en 1913 dans la Ceiba la banque nommée banco Atlántida à Honduras qui est jusqu'à nos jours la banque commerciale qui a le plus d'agences dans le pays.

Les compagnies bananières étatsuniennes concentraient leurs investissements au Honduras, fondamentalement dans le littoral nord, et non dans la zone centrale. Cependant, dans ces zones géographiques, la principale activité productrice, à savoir l'exploitation minière était également aux mains des entreprises nord-américaines. La plus importante à cette époque était la Rosario Mining Company qui débuta ses opérations au Honduras en janvier 1881. Cette compagnie a exploité pendant 74 ans la mine de San Juancito, un riche gisement d'or et d'argent, d'où sont extraits environ 6.500.000 tonnes de minéraux à 100.000.000 de dollars. Au début des années 1930, elle employait environ 1.300 travailleurs. Pour opérer dans le pays, la Rosario Mining Company a reçu des concessions étatiques pour une durée de 20 ans, temps qui l'exonérait du paiement d'impôts. A partir de 1940, elle commença à payer en donnant 7% de ce qu'il gagnait.

Les compagnies bananières ne paraissaient pas intéressées par le littoral pacifique du Honduras. Exceptionnellement, la UFCO a acheté dans cette région, une vaste ferme de bétail qui appartenait dans le passé à un certain José Cecilio del Valle. Elle devrait être consacrée à l'élevage intensif. Il n'en a pas été ainsi. La UFCO transféra cette hacienda à l'État Hondurien (années 1950) qui voulait y installer un groupe de paysans sans terre.

Lorsqu'on regarde de plus près l'histoire des investissements des entreprises nord-américaines en Amérique centrale, on peut facilement s'apercevoir que les plantations et ses services (ferroviaires et quais) furent pendant longtemps les principales sources d'investissement étranger dans ces pays.

4-Investissements et ingérence dans les affaires politiques locales

Pour ce qui est du Costa Rica, les investissements dans la banane eurent tendance à augmenter au début du XXe siècle. Ils diminuèrent tout au long de l'année 1920, et reprirent brièvement vers 1929. Au Guatemala et au Honduras dans lesquels les investissements du capital étatsunien connurent une croissance spectaculaire. Comme on peut le constater, en 1929, le Honduras, principal pays bananier de l'Amérique centrale, devint le principal récepteur des investissements étatsuniens en Amérique centrale. En effet, le montant de ces investissements au Honduras avait presque quadruplé quand celui du Costa Rica dépassaient ceux du Guatemala de plus de 20.000.000 dollars.

A-La hiérarchie dans le travail et l'origine des travailleurs

Les plantations bananières étaient généralement éloignées des lieux du pouvoir. Du fait de leur éloignement, on ne pouvait arriver dans ces zones que par chemin de fer. On pourrait

dire que cet éloignement n'est pas le fruit du hasard car elle permet d'avoir plus d'emprise sur les travailleurs et les employés.

Dans les environs de leurs plantations, les compagnies ont construit de petits villages appelés « *pueblos de la compañía* ». C'est dans ces endroits que vivent les travailleurs, en fonction du poste qu'ils occupaient. Dans ces établissements, les responsables de ces sociétés bananières et leurs travailleurs vivaient dans des zones géographiques clairement différenciées. Cela laisse entendre qu'il y avait une hiérarchisation même au niveau des différentes habitations. Les fonctionnaires d'un peu plus haut niveau qui vivent dans ces endroits des plantations étaient généralement les contremaîtres appelés « *capataces* », souvent désignés comme *mandadores*, ceux qui veillent au temps sont les « *time keepers* ». Ces fonctionnaires vivaient dans des résidences plus commodes en bois. Ils disposaient d'un *comisariato*, pour leur alimentation, mais aussi un club social et d'autres installations. Leur lieu d'habitation séparés de ceux des ouvriers, généralement par une clôture métallique. Les ouvriers des plantations dormaient et vivaient dans les dortoirs en bois appelés *barracones*. Dans chaque habitation, vivait une douzaine de famille. En général, il y avait un dispensaire médical, un *comisariato*, une école et un terrain de football, centre de vie sociale.

a-La hiérarchie dans le travail de la banane

Les plantations étaient regroupées en districts. Un district pouvait avoir une douzaine de plantations de banane ou plus et était sous l'autorité de superintendant. Son supérieur immédiat était appelé *superintendente de agricultura*, lequel était, à son tour, sous l'autorité du général de la division. A titre d'exemple, la UFCO avait une division au Guatemala, deux divisions au Honduras et une division au Costa Rica. La division du Guatemala, par exemple, comportait trois districts : El pilar, Quirigua et Los Andes. Les fonctionnaires de plus haut niveau, tels que le directeur général de la division, le superintendant de l'agriculture, le gérant

du chemin de fer et l'intendant supérieur du port et d'autres fonctionnaires de rang inférieur résidaient dans la localité ou dans le centre urbain où la compagnie avait ses bureaux centraux. Il s'agissait en règle générale, d'une zone portuaire : Puerto Limón au Costa Rica, Puerto Barrios au Guatemala et Tela, la Ceiba, Cuyamel, Puerto Castilla au Honduras. Parmi ces populations, les fonctionnaires vivaient dans les zones clairement différenciées, séparées du reste du conglomérat par une sorte de clôture métallique. Dans ces centres urbains, habitaient également, séparés naturellement des hauts fonctionnaires, l'ensemble des travailleurs salariés liés aux services des plantations tels que les dockers, les mécaniciens, les travailleurs de la construction, les employés de bureau et les domestiques. On peut dire que, les entreprises de banane étatsuniennes ont généré des schémas particuliers d'urbanisation et de peuplement.

Les régions dans lesquelles étaient installées les plantations de banane étaient proprement dites des zones de colonisation agricoles ; elles étaient situées sur les terres basses et insalubres du littoral atlantique centraméricaine. Pour combler un manque relatif de main d'œuvre, les entreprises furent incitées à recruter une main d'œuvre pour leurs compagnies dans les hautes terres du Guatemala, Honduras et Costa Rica et à promouvoir la migration internationale des travailleurs vers les terres de banane centraméricaines.

b-L 'origine des employés de la banane

La Jamaïque s'est convertie en pays fournisseur de main d'œuvre bien qu'il y avait déjà des recrutements au niveau des pays d'Amérique centrale. La UFCO a fait introduire un nombre important de Jamaïcains pour qu'ils travaillent dans ses plantations et les quais de la Costa Rica, Guatemala et Honduras. Leur présence dans l'atlantique costaricien fut importante. Il est capital de souligner que l'importation d'ouvriers Noirs fut initiée par Minor Keith, durant l'époque de la construction de chemin de fer. L'importation de main d'œuvre hors de l'Amérique centrale est soulignée en ces mots par Philippe Bourgois :

Luchamos con escasez de brazos, porque la demanda que ha provocado el desarrollo de las empresas de comarca de Limón, excede a la oferta de la población nacional que ha emigrado a esta localidad ; y los trabajadores que nos vienen de Jamaica, Colón y de algunos otros lugares de las islas y costas del mar Caribe a más de ser pocos, con dificultades se deciden a permanecer por tiempo largo en nuestras haciendas y rehusan establecerse a sus países [...] Miles de personas de todo el mundo fueron importadas [...] ¹⁷⁵

Sur les 5.600 travailleurs qui travaillaient pour la UFCO dans l'atlantique costaricien en 1904, 4.000 étaient jamaïcains. Ce nombre montre l'importance de la main d'œuvre jamaïcaine dans les plantations bananières et dans la construction des chemins de fer. Le nombre de Jamaïcains travaillant dans les plantations bananières et dans la construction des chemins de fer au Guatemala n'est pas moins important. A cette même époque, il y avait un grand noyau de Caribéens noirs ou Garífunas également qui travaillaient dans les ports de l'atlantique du Guatemala et Honduras.

Dans le cas du Honduras, l'importation des Jamaïcains fut restreint et relativement contrôlé. Dans les contrats souscrits avec les filiales de la UFCO, il était inclus une clause qui interdisait l'introduction de Chinois, Coolies et des Noirs. Ces derniers pouvaient cependant être employés en Amérique centrale avec la permission spéciale accordée par l'État mais à condition qu'ils soient rapatriés une fois qu'on n'aura plus besoin d'eux. Profitant de cette licence, la UFCO a parrainé l'entrée des travailleurs noirs provenant de la Jamaïque.

En 1914, l'État Hondurien autorisa les filiales de la UFCO, qui venaient de s'installer dans le pays à importer de la main d'œuvre noire. En 1922, l'État Hondurien a autorisé à la Truxillo RR Co l'importation de travailleurs noirs, dont 5% d'entre eux étaient des femmes. On mit en avant leur connaissance de la culture de la banane (coupe, ramassage et autres).

C'était l'un des arguments que l'Etat hondurien avançait et sûrement dans d'autres pays centraméricains, pour introduire les Jamaïcains sur les terres de banane et sur les quais

¹⁷⁵ Philippe Bourgois, *Banano, etnia y lucha social : el centro américa*, San José (Costa Rica), Editorial Departamento Ecuménico de Investigaciones (DEI), (1^{ère} ed), 1994, p. 88, 332 P.

centraméricains. On justifia aussi l'importation des Jamaïcains par leur force physique et leur résistance aux maladies comme le paludisme, qui était endémique dans le littoral atlantique centraméricain. On régula par le racisme l'entrée des Jamaïcains en Amérique centrale. Selon Mario Posas :

De todas las razas del mundo parece que la negra se acomoda más fácil y más perfectamente a este tipo climatológico [...] fue el hecho de que los jamaicanos hablaban la lengua de los funcionarios de las compañías. Esto dio lugar a que en algunos países centroamericanos, en Honduras por ejemplo, los jamaicanos hayan sido empleados en labores de intermediación entre los funcionarios de las bananeras y los trabajadores locales, dando lugar a confrontaciones de carácter racial¹⁷⁶.

Au Honduras, il y eut aussi l'immigration des Salvadoriens, recrutés, en règle générale, dans leur propre pays par des recruteurs appelés (*enganchadores*) qui travaillaient au compte de la UFCO. Les sociétés bananières ont réussi à attirer la main d'œuvre requise dans leurs plantations et sur les quais parce qu'ils payaient des salaires relativement élevés par rapport à ceux payés dans d'autres secteurs de production ou des services dans le pays dans lequel elles opéraient. Dans le cas des Jamaïcains l'immigration était aussi favorisée par l'obligation de leur retour dans leur pays d'origine lorsque cela s'avérait nécessaire.

La majorité des travailleurs qui vendirent leur force de travail aux entreprises bananières nord-américaines étaient des ouvriers agricoles et vivaient dans les « *campos de la compañía* ». Ceux qui travaillaient sur les chemins de fer étaient réunis en petits groupes. Un noyau plus petit travaillait sur les quais. Vers la fin des années 1920, la Cuyamel Fruit Company comptait jusqu'à 3.900 à 3.950 ouvriers. 552 étaient opérateurs et employés sur les chemins de fer, 3.098 travaillaient dans des plantations comme ouvriers agricoles et de 250 à 300 sur les quais. Au total, 78% et 79% de ses employés travaillaient dans des plantations de bananes.

¹⁷⁶ Mario Posas, 1993, *op. cit.*, p. 142, 449 P.

Il y avait une variété d'activités sur les plantations de banane. D'une part, il y avait les récolteurs, les rassembleurs qui étaient les ouvriers agricoles qui portaient sur eux les régimes de banane coupés et les transportaient jusqu'aux mules qui étaient conduites par les muletiers ; ceux-ci sont chargés de les acheminer jusqu'aux wagons des chemins de fer. Dans les wagons des chemins de fer, les bananes étaient rangées par les *estibadores* (dockers). Les ouvriers agricoles étaient chargés du sarclage et du désherbage des plantes ; les responsables de la construction et de l'entretien des tranchées se dédiaient à l'irrigation ou au drainage des plantations ; ils se chargeaient aussi de piquer les plantes avec des bâtons et de leur appliquer des solutions permettant de lutter contre les ravages et les maladies de la banane. Ces différents types d'ouvriers agricoles devaient être habitués au travail d'équipe. Le travail coopératif facilitait la communication et stimulait l'esprit de solidarité. Les mulets qu'ils utilisaient pour le transport des bananes furent substitués postérieurement par des voitures rembourrées et tirées par des tracteurs.

Les salariés des plantations de banane, tout comme ceux des chemins de fer, des quais étaient des prolétaires où ils étaient des ouvriers de l'industrie manufacturière. Ils dépendaient exclusivement de la reproduction de leur main d'œuvre et des salaires qu'ils gagnaient. Bien qu'il y ait eu la possibilité de passer quelques heures par jour et le week-end à cultiver de petits champs de maïs sur les terres inutilisées des compagnies bananières, ces entreprises n'ont pas encouragé ces pratiques et les ouvriers agricoles ne semblaient pas avoir lutté pour l'exiger.

c-Le salaire des travailleurs

Les études consultées montrent que les compagnies bananières nord-américaines payaient des salaires mensuels à leurs manœuvres. Les paiements en quinzaine ou par semaine seront des conquêtes postérieures. Entre deux traitements, l'ouvrier pouvait bénéficier d'une avance sur salaire ; celle-ci était donnée sous forme de coupons qui servaient de bons d'achat

dans les *comisariatos* que les compagnies de banane possédaient dans les « *pueblos de la compañías* » ou dans les villes sièges des bureaux centraux. En ce qui concerne l'utilisation des coupons, le cas de la Costa Rica est à noter. Si le travailleur préférait acquérir la marchandise dans d'autres commerces ou boutiques si celles-ci faisaient défaut dans les *comisariatos*, il devait accepter une perte de 25% sur la valeur nominale du coupon pour être reçu par d'autres marchands. La même chose avait cours au Honduras.

Le congrès National du Costa Rica a créé une commission pour étudier la question des coupons et des *comisariatos* dans le domaine bananier du pays, sans grand résultat concret. Pour en venir à la question des coupons, le congrès du Honduras a émis un décret par lequel il était exigé le paiement hebdomadaire et en effectif. Le décret déclara illégal le paiement sous forme de coupons, bons, ou autres qui ne seraient pas en effectif. Les compagnies bananières ignoraient le contenu de ce décret et continuaient à payer les ouvriers par mois et à donner les avances sur salaire sous forme de coupons. Le paiement hebdomadaire n'est devenu réalité qu'après la grève de banane de 1954. Cette année coïncide avec la publication de *El papa verde* (1954). Il est donc fort probable que la UFCO au Guatemala ait utilisé cette même pratique consistant à verser des avances sur salaire sous forme de coupons.

La Tela RR.Co employait dans les années 1920, environ 9.123 travailleurs quand la Truxillo RR.Co comptait à la même époque 6.416 salariés. En les considérant ensemble, les filiales de la UFCO au Honduras avaient à la fin de l'année 1920 environ 15.539 travailleurs. La Cuyamel Fruit Co possédait entre 3.900 et 3.950 travailleurs et la Standard Fruit Co, environ 2.343 salariés. Au total, les entreprises bananières employaient vers les années 1929-1930 environ 21.800 travailleurs salariés. La concentration des travailleurs dans les plantations de bananes et leur vie communautaire dans les « *pueblos de la compañía* » a aussi favorisé des revendications militantes liées aux conditions de vie, d'hygiène et de travail, entre autres.

B-L'exportation de la banane, le grand capital bananier face aux petits planteurs indépendants locaux

Les entreprises nord-américaines contrôlaient l'exportation de la banane cultivées au Guatemala et au Costa Rica sur une base monopolistique, et au Honduras sur une base oligopolistique. Ils exportaient essentiellement vers le marché nord-américain à la fois leurs propres produits et ceux achetés aux producteurs locaux. Les producteurs de bananes locaux, connus au Honduras sous le nom de planteurs indépendants, étaient des citoyens originaires des pays producteurs ou étrangers résidents et dédiés à la culture de banane. Au Honduras, ces producteurs étaient des natifs en majorité auxquels il faudrait ajouter quelques résidents nord-américains et européens (français et anglais). Au Guatemala, on constate la même chose. Dans le cas du Costa Rica, en revanche, le nombre considérable de citoyens d'origine jamaïcaine est frappant parmi les producteurs de banane indépendants et locaux. Les autres étaient d'origine chinoise, nord-américaine, allemande et basque.¹⁷⁷

Les planteurs de banane locaux du Costa Rica d'origine jamaïcaine, étaient généralement, de petits producteurs. Les grands producteurs étaient d'origine nord-américaines et européennes. Parmi ces derniers, il y avait des producteurs qui possédaient jusqu'à 2.516 hectares de terres cultivées de banane. « *Una especie de censo de agricultores realizado en el año 1918 revela que la plantación bananera más grande propiedad de un productor local no excedía las 550 manzanas*¹⁷⁸. »

Ce passage montre très clairement à quel point l'économie bananière en Amérique centrale était aux mains du grand capital nord-américain.

Les relations commerciales entre sociétés bananières nord-américaines et les producteurs locaux de banane étaient réglementées par un contrat d'achat et vente qui durait

¹⁷⁷ Mario Posas, 1993, *op. cit.*, p. 144, 449 P.

¹⁷⁸ Ibid., p.144.

généralement deux ans et pouvait être prolongé à la convenance des parties pour trois autres années. Dans les différentes régions d'Amérique centrale, la UFCO utilisait le même format de contrat d'achat et de vente. Il est fort probable que les documents d'achat et de vente utilisés par les filiales de la UFCO au Honduras soient similaires à ceux utilisés par la Cuyamel Fruit Co et la Vaccaro Brod and Co. Les entreprises telles que Zemurray, les Vaccaro et les d'Antoni et leurs fonctionnaires entretenaient des relations paternalistes avec les producteurs de bananes locaux, en outre, ils étaient leurs créanciers.

Les contrats d'achat et de vente obligeaient ces compagnies à acheter aux producteurs toutes les différentes variétés de banane. Mais seules ces entreprises décidaient des bananes qui étaient exportables. Étaient considérées exportables, les bananes de première, deuxième ou troisième classe. En gros, ce sont celles qui n'ont pas été endommagées, qui ne sont pas sales, qui ne sont pas brûlées par le soleil ou en raison de la négligence, d'une mauvaise manipulation ou de toute autre chose. Ces compagnies ne commercialisaient pas les bananes qui avaient été coupées avant la période réglementaire, qui n'avaient pas atteint le degré indiqué par la compagnie et celles qui étaient petites en termes de doigt. Les bananes de première classe avaient neuf mains, celle de deuxième classe en avait huit mains ; de troisième classe avaient sept mains. Cette classification a été établie pendant les années 1920. Avant cette date, on pouvait seulement distinguer deux types de régimes qui étaient celles de la première classe de neuf mains ou plus et celles de la deuxième classe comportant sept à huit mains. Les compagnies bananières nord-américaines promettaient d'acheter des régimes de 6 mains exceptionnellement et surtout quand il y avait une forte demande sur le marché de la banane.

Par ailleurs, les compagnies obligeaient les producteurs locaux à respecter certaines normes afin d'atteindre les qualités requises.

Para el logro de las condiciones de calidad exigidas, las compañías, en una típica agricultura de contrato, obligaban a los productores locales, como puede leerse en una cláusula, a "mejorar sus plantaciones de banano y a preservarlas de cualquier daño o peligro", a mantenerlas bien limpias

y deshijadas ; a evitar inundaciones, haciendo diques, zanjas o desagües en los lugares donde fueron necesarios, a combatir cualquier clase de enfermedad que les apareciese, siguiendo para ello los procedimientos adoptados por la compañía en sus fincas y a permitir la llegada de sus empleados para inspeccionar sus plantaciones bananeras para determinar si se estaban cumpliendo estas estipulaciones¹⁷⁹.

Tout petit propriétaire qui désirait vendre ses produits se devait de respecter et d'accepter cette clause scrupuleusement. Le prix était évalué en centavo de dollar. Ce qui faisait que les régimes de première classe étaient estimés à trente et un centavos (centimes) de dollar pour les régimes de première et quatorze centimes de dollar les régimes de deuxième classe. Durant les années 1920, la UFCO décida d'acheter à 50 centimes de dollar le régime de première classe, à 36 centimes de dollar pour la seconde classe et 25 centimes de dollar pour la seconde classe et 26 centimes de dollar pour la troisième classe. Quand elle acceptait de recevoir les régimes de six mains, la UFCO les achetait à 12 centimes et demi de dollar. Puisque ces entreprises de banane signaient les mêmes contrats, on pourrait affirmer que la Vaccaro Bros and Co et Cuyamel Fruit Company achetaient la production des producteurs locaux aux mêmes coûts que des filiales de la UFCO au Honduras.

Il y avait une relation inverse entre les périodes d'expansion ou de déclin des plantations des compagnies et les volumes qu'elles concédaient aux producteurs locaux de banane. Ils étaient plus élevés au début de leurs activités productrices ou dans leur période de déclin et plus faibles dans leur période d'expansion. Autour de la première guerre mondiale, la Tela RR Co et la Truxillo RR Co, lorsqu'ils commencèrent nouvellement à s'installer au Honduras, achetaient aux producteurs locaux plus de la moitié de la banane qu'ils exportaient vers le marché nord-américain. Cependant, en 1929, lorsque les filiales de la UFCO étaient à un niveau plus haut de la production, elles achetaient aux producteurs locaux seulement les 9% et les 18% des bananes exportées vers le marché nord-américain. Lors de cette même année, lorsque la production de

¹⁷⁹ Mario Posas, 1993, *op. cit.*, p. 147, 449 P.

la UFCO au Costa Rica était entrée en phase de déclin, ses achats aux producteurs locaux représentaient 75% du produit exporté.

Les critères concernant la qualité des fruits requis par les contrats ont permis aux entreprises d'acheter les bananes des cultivateurs locaux à leur discrétion. Les inspecteurs de fruit de la compagnie pouvaient en effet être plus ou moins sévères dans leurs évaluations en fonction de la situation. Une fluctuation du prix des bananes aux USA pourrait être basée sur une demande plus ou moins importante à un moment donné et sur le comportement flexible ou sévère des inspecteurs.

Le rejet des bananes par les inspecteurs était considéré comme une source permanente d'injustice et de réclamations continuelle de producteurs locaux d'Amérique centrale. En juillet 1929, un groupe de députés costariciens s'exprima sur ce problème en ces mots :

Numerosas y bien fundadas son las quejas contra la arbitraria clasificación de los racimos que cada productor cosecha y entrega cumpliendo con los descorazonadores contratos que él tiene que firmar con los compradores ; él está obligado a aceptar el dictamen del inspector de la compañía, sin recurso, sin la posibilidad de encontrar ningun forma de usar la fruta rechazada; y los que la reciben compiten entre sí en sus rechazos debido a la amenaza de perder sus empleos, o por lo menos, de ser rebajados en rango en las filas por recibir fruta que sus superiores pueden después considerar mala¹⁸⁰.

La même dénonciation eut lieu au Honduras puisque cette méthode de rejet était considérée comme une politique délibérée des entreprises nord-américaines, cherchant à accaparer les terres des planteurs indépendants locaux. Ces planteurs indépendants se trouvaient sur les terres convoitées parce que fertiles. En effet, un groupe de producteurs de banane locaux dans les régions de Tela s'est plaint en avril 1926 de cette politique dans les termes suivants :

¹⁸⁰ Mario Posas, 1993, *op. cit.*, p. 149, 449 P.

Para quitarnos nuestras fincas, la compañía ordena que no se nos reciba la fruta que cada una de ellas produce o si da la orden de recibirla, cometen la villanía los inspectores de fruta de botarnos una parte de los racimos aunque no tengan defecto ; la otra parte queda reducida a nada¹⁸¹.

Ces dénonciations montrent bel et bien comment cette politique dénommée, *sistema de minutas* était calculée. Toutes ces dénonciations n'ont pas pu freiner cette politique préméditée qui a finalement permis aux compagnies de s'approprier les meilleures terres de banane au détriment des producteurs locaux centraméricains. La baisse du niveau des prix d'achat des bananes pratiqués par la UFCO dans toutes ses divisions en Amérique centrale au début des années 1930 mais aussi le caractère de plus en plus abusif des contrats d'achat et de vente conduisirent bon nombre de producteurs locaux à baisser les bras et à se réfugier dans d'autres activités telles que l'élevage. Ce fut le cas au Honduras. Le petit nombre d'entre eux qui continue sera frappé par l'arrivée de la *sigatoka* (maladie des bananes) dans leurs plantations. Le traitement de cette maladie nécessitait énormément d'investissement par ailleurs. La même maladie a poussé la UFCO à abandonner certaines plantations de banane dans l'atlantique costaricien et guatémaltèque. Elle dut déménager dans la zone pacifique de ces deux pays.

a-Le transport de la banane vers les Etats-Unis, racisme et la situation économique

La banane, depuis des décennies, se transportait par régime. Les exportations dans les boîtes continuent, c'est un phénomène qui remonte à la fin des années 1950. Qu'elles aient été produites dans leurs propres plantations ou achetées aux producteurs locaux, les entreprises nord-américaines de banane transportaient les régimes de banane jusqu'aux quais, dans les

¹⁸¹Mario Posas, 1993, *op. cit.*, p. 149, 449 P.

wagons tirés par une locomotive. Pour remplir un bateau de banane en 1920, il fallait environ 320 wagons de régimes.

Une fois que ces wagons arrivaient sur les quais, ils étaient déchargés par des vigoureux dockers qui mettaient les régimes pesants entre 50 et 80 livres (kilogrammes), sur les épaules des autres tous aussi vigoureux, lesquels à leur tour les chargeaient dans des sacs d'une machine tournante qui les transféraient à l'intérieur des bateaux dans les entrepôts frigorifiques où elles étaient stockées par d'autres dockers. Environ cinq dockers déchargeaient les régimes des wagons des chemins de fer, environ vingt à vingt-six autres portaient sur leurs épaules les régimes vers les entrepôts des navires. Dans certains ports de l'atlantique centraméricain il y avait sur les quais jusqu'à quatre de ces machines chargeurs à l'aide desquelles les travailleurs pouvaient stocker 70.000 régimes de bananes en 12 heures de travail sans interruption. Ce travail très épuisant était effectué par les Noirs jamaïcains et par certains travailleurs locaux. Finalement, ils faisaient partie des rouages de la machine de la banane.

Dans le cas du Honduras et du Guatemala, les Caribéens noirs et garifunas intégraient les dockers locaux. Les dockers d'origine jamaïcaine, en général, travaillaient sous le regard vigilant des contremaîtres. Certains de ces contremaîtres, en raison de leurs comportements despotiques, ont exacerbé les contradictions raciales existant à l'intérieur de la main d'œuvre des entreprises bananières nord-américaines. Les années 1920 ont été témoin de violentes campagnes verbales à contenu racial contre les Noirs Jamaïcains qui travaillaient sur les quais du Honduras et du Guatemala ou dans les plantations et bureaux de l'industrie bananière au Costa Rica. Au Costa Rica, la montée violente du racisme a été alimentée par le déclin de la banane dans le littoral atlantique.

b-Evasion fiscale et le déclin des entreprises bananières

Les régimes de bananes stockés dans les entrepôts des navires étaient enregistrés par les fonctionnaires de la compagnie bananière. A partir de 1920, la UFCO adopta un système de classification selon lequel, un régime de neuf mains ou plus était un régime, une des mains était calculée comme trois quarts de régime, une des sept mains équivalait à un demi-régime et une des six mains était égale au quart d'un régime. De cette manière on demandait, par exemple, une main de huit et une autre de six pour constituer un régime de banane. La Vaccaro Bros and Co et la Cuyamel Fruit Co firent la même chose au Honduras.

Dans un projet de loi présenté devant le congrès national du Honduras, le député du sud nommé Felipe Reyes a dénoncé une telle pratique désastreuse à la fois pour les petits producteurs et la trésorerie nationale. Pour que ses collègues de la chambre législative se fassent une idée de ce que le pays avait cessé de percevoir, le député Reyes a comparé les chiffres d'exportation du régime de banane présenté par les compagnies à la douane du pays et les registres officiels d'importation de banane hondurienne aux USA durant une décennie. Le résultat de cette comparaison fut une différence de presque 34.000.000 de régimes de bananes qui devraient être payés comme impôts d'exportation, une telle défaillance représentait une évasion fiscale un peu plus de 500.000 dollars.

L'allégation du député Reyes était si convaincante que ses collègues députés adoptèrent une loi stipulant que la taxe à l'exportation sur les bananes devait être facturée par régime de banane quel que soit le nombre de mains qu'elle possède. L'initiative du député Reyes fut présentée au congrès national le 5 avril 1926 et fut approuvée deux jours plus tard. La pratique visant à combiner deux ou trois régimes de bananes comme un seul n'était pas seulement une forme d'évasion fiscale ; c'était également une source importante de sous-estimation dans les statistiques du commerce extérieur des pays bananiers d'Amérique centrale.

Ce déclin de l'exportation de la banane dans ces pays connut différents rythmes et eut lieu à différents moments. Au Costa Rica, le déclin commença en 1914 en maintenant cette tendance dépressive se poursuivit jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Le déclin de l'industrie de la banane au Costa Rica était associé à l'épuisement des terres du littoral atlantique et à l'effet dévastateur de la maladie « *enfermedad de Panamá* ». Cet épuisement était aussi lié au fait que, la culture de la banane était une activité plus ou moins itinérante. Compte tenu de l'abondance des terres, l'industrie bananière n'était pas obligée d'utiliser des engrais. Le déclin au Honduras, au Guatemala et au Nicaragua remonte aux années 1930. Elle était liée aux stratégies adoptées par les compagnies bananières nord-américaines pour affronter la crise mondiale de 1929 et la dépression qu'elle occasionna.

c-La place de la banane dans le commerce extérieur de l'Amérique centrale

Au Honduras, la banane était la principale composante du commerce extérieur, c'est-à-dire, son principal produit d'exportation. Ce pays était en effet, le pays de banane par excellence en Amérique centrale. « *Según datos de la CEPAL, el banano llegó a representar el 88% de promedio del total de exportaciones de ese país durante el período de entreguerras*¹⁸². »

Dans le cas du Costa Rica, la banane représentait le second produit d'exportation après le café. Cependant, entre 1910 et 1918, la banane remit en question la suprématie du café dans les chiffres du commerce extérieur de ce pays. En 1910, par exemple, la banane représente 49,6% de la valeur totale des exportations du pays. La banane fut également le second produit d'exportation du Guatemala après le café ; elle représente en 1930, 27 % de la valeur totale des exportations. Finalement, ce fut le second produit d'exportation du Nicaragua après le café. En

¹⁸² Mario Posas, 1993, *op. cit.*, p. 154, 449 P.

1932, lorsque la Standard Fruit Company était en pleine production au Nicaragua, la banane est arrivée à représenter 49% du total des exportations de ce pays.

C-Les compagnies bananières nord-américaines et leur ingérence dans la politique des différents pays d'Amérique centrale

Dans tout ce qui précède, on a pu mesurer le poids et l'importance économique des compagnies américaines, véritables Etats dans les Etats, elles ont fatalement constitué un réseau de pouvoir qui pesa sur les institutions politiques en Amérique centrale.

a-le cas du Honduras

Au Honduras, leur pouvoir politique était plus important que dans les autres pays d'Amérique centrale. Cela était dû au fait qu'elles contrôlaient la principale activité économique du pays. Au Guatemala et au Costa Rica, la banane était la deuxième activité économique et deuxième produit d'exportation. Le fait qu'au Honduras, tout au long du XIXe siècle et au début du XX e siècle, n'a pu s'installer une classe bourgeoise locale liée à la culture du café, comme au Costa Rica et au Guatemala, contribua à la grande influence politique des compagnies bananières nord-américaines. Sans autre fondement matériel que le latifundio improductif, le pouvoir de la classe dirigeante hondurienne était purement politique et ses conflits habilement manipulés par ces entreprises. On peut dire qu'au Honduras, les sociétés bananières ont remis en cause le pouvoir souverain de l'État sur la Côte Atlantique en accordant des primes aux fonctionnaires locaux ou régionaux les pliant ainsi à leur volonté.

Los poderes públicos desde el nacimiento de aquellas compañías-se quejaba un diputado del norte de Honduras-han vivido así como en perpetuo concubinato con ellas, prueba de esto es que la gran mayoría de los empleados nacionales en la Costa norte reciben sueldos de estas empresas, muchas veces el doble de lo que les paga el gobierno. Esto abraza a los comandantes, los administradores de Honduras, guardamuelles, comandantes locales de los campos [...] ¹⁸³.

Dans ces conditions, la capacité des fonctionnaires locaux et régionaux du littoral nord à exécuter les ordonnances des organes centraux de l'appareil Étatique qui affecterait les intérêts des compagnies bananières était très limitée. Il est fort probable que dans les zones bananières du Guatemala et du Costa Rica, la UFCO ait utilisé cette même stratégie qui lui garantissait une impunité légale : l'Etat était d'autant plus loin ou éloigné que la puissance de la UFCO était proche et palpable.

Pour renforcer le pouvoir politique obtenu sur la Côte nord en versant des primes aux fonctionnaires de la région, les sociétés bananières nord-américaines cherchaient constamment des canaux appropriés pour obtenir une influence politique durable dans les organismes centraux de l'appareil d'État. L'un des moyens qu'ils utiliseront à cette fin était de promouvoir la carrière politique des leaders politiques qui se révélèrent être des alliés fiables. Certains de ces leaders politiques étaient la plupart du temps, des avocats des compagnies. C'est le cas notoire de Juan Manuel Gálvez, l'homme politique hondurien connu comme grand fonctionnaire d'Etat qui devint président de la République après avoir été avocat de la UFCO. Quant à lui, Presentación Quezaola, un politicien hondurien qui fut vice-président du pays vers la fin des années 1920, avait également été au préalable avocat de ladite compagnie.

Durant les années 1920, les filiales de la UFCO au Honduras se fixèrent comme tâche prioritaire la promotion de la carrière politique de leur principal allié, le général Tiburcio Carías Andino, leader principal du parti National (partido Nacional), l'un des deux partis politiques majoritaires du pays. La Cuyamel Fruit Co était en concurrence avec la UFCO sur le marché

¹⁸³ Mario Posas, 1993, *op. cit.*, p. 155, 449 P.

international de la banane avait des contentieux en attente de règlement avec l'Etat Hondurien. Elle décida d'appuyer politiquement les leaders du Partido Liberal, et en général à tout rival du parti de Carías Andino qu'on désignait comme « *El hombre de la United Fruit Company en Honduras* ¹⁸⁴. »

Les efforts politiques de la Cuyamel Fruit Company visant à empêcher le général Carías Andino d'accéder à la présidence du pays furent relativement fructueux. Carías connut en effet deux tentatives infructueuses dans sa candidature à la Présidence de la République dans les années 1920. La première fut pendant les élections présidentielles d'octobre 1923 où il triompha, mais sans obtenir la majorité exigée par la constitution politique. Dans une telle situation, comme le recommande la constitution, le Président de la République devrait être choisi par le congrès national parmi les candidats ayant participé aux élections présidentielles. Les candidats ne parvinrent pas à un accord pour que le congrès national puisse choisir parmi eux un président de la République. Entre temps, une guerre civile sanglante éclata et handicapa tous les candidats aux dernières élections. En effet, selon les traités de Washington de février 1923, les Etats-Unis n'accorderaient de reconnaissance diplomatique à aucun détenteur du pouvoir exécutif qui aurait accédé au pouvoir par coup d'État ou qui aurait participé à la guerre civile dans le but de conquérir la Présidence. En raison de sa participation active à la guerre civile de 1924, le général Carías Andino a dû attendre les élections d'octobre 1928, pour se représenter. Il fut battu par Vicente Majías Colindtes, candidat du parti libéral. En deux occasions, la Cuyamel Fruit Company appuya financièrement et politiquement les candidats du Partido Liberal. La UFCO fit de même avec le général Carías Andino, candidat du Partido Nacional.

La Cuyamel Fruit Company n'a pu cependant, mobiliser tout l'appui politique nécessaire pour que le congrès National délibère en sa faveur dans sa demande à l'expansion au Honduras, sa principale base d'opération. Ce litige concernait un règlement global à la question des lignes des chemins de fer clandestins construits par la société. Il y avait aussi les

¹⁸⁴ Mario Posas, 1993, *op. cit.*, p.156, 449 P.

différends concernant l'administration du chemin de fer national par cette société qui lui donnait le droit d'utiliser l'eau des rivières environnantes. La concession fut présentée au congrès National en 1926 par le président Miguel Paz Baraona ; elle ratifiait les conditions exigées par la Cuyamel. Aussi, fut appuyé de manière enthousiaste par la communauté des hommes d'affaires de San Pedro Sula et alentours, ceux avec qui Zemurray avait développé des relations étroites à caractère personnel et financier. Cet enthousiasme était dû au fait que Zemurray avait accepté une clause qui s'engageait à réduire le nombre de produits vendus dans ses *comisariatos* et à éliminer les *comisariatos* situés dans un rayon de deux kilomètres des centres urbains.

L'appui politique mobilisé en faveur d'un tel accord s'avéra pourtant insuffisant. Une majorité des députés commandée par Tiburcio Carías Andino, Président du congrès National, décida de ne pas l'approuver. Légèrement modifié, il fut de nouveau présenté au congrès en 1927 et fut de nouveau rejeté. Zemurray imputa le rejet de son contrat à l'influence de la UFCO qui mettait aussi fin à la perspective de son expansion au Honduras. Cette défaite, ainsi que celle que le même rival lui avait infligée au Costa Rica en bloquant son entrée sur le marché bananier de pays, conduisit Zemurray à vendre sa propre entreprise à la UFCO, vers la fin de l'année 1929. Du point de vue de la politique hondurienne, cela priva le parti libéral et en général, les rivaux du général Carías Andino, d'une source sûre de soutien politique et financier. Le chemin vers la présidence s'ouvrit alors au général Carías Andino. Il triompha aux élections d'octobre 1932 et, en janvier 1933, il inaugura un régime autoritaire qui dura seize ans. Il faut dire aussi que Washington, la maison blanche, veillait aussi scrupuleusement sur le jeu politique au Honduras. Ce qui pouvait favoriser ou desservir tel ou tel autre candidat du moment.

b-Le cas du Guatemala

Au Guatemala, le soutien apporté par la UFCO à l'une des élites agro-exportatrices, Jorge Ubico Castañeda, lui permis d'accéder au pouvoir. Il devint ainsi leur principal soutien et

allié. En effet, cet homme arriva au pouvoir après les élections présidentielles organisées en 1931. Il était le candidat unique. Malgré cela, son pouvoir fut reconnu par les USA. Une fois au pouvoir, il promulgua des lois qui permettaient de retirer le droit de vote aux personnes illettrées qu'elles constituaient 75% du pays. En 1934, il fit voter une loi contre le vagabondage. Cette loi stipulait que chaque citoyen devait avoir un carnet de travail devant contenir les jours et le nombre d'heures pendant lesquelles il travaille par jour. Durant sa présidence, toutes les terres fertiles du pays passeront aux mains de la UFCO et en retour, il avait leur soutien indéfectible. Tout cela n'empêcha pas le renversement de son pouvoir par un mouvement révolutionnaire Guatémaltèque en juillet 1944.

La UFCO, pour asseoir son pouvoir au Guatemala, aidera en 1954 une junte militaire à renverser Jacobo Arbenz avec la complicité de la CIA. Ce renversement en 1954 est dû au fait que, Jacobo Arbenz une fois au pouvoir poursuit le programme de réforme agraire de son prédécesseur Arévalo. Cette politique l'amènera en juin 1952 à exproprier les terres en friche des grandes plantations, surtout les latifundios de 670 acres, c'est-à-dire 271 hectares. Il est important de rappeler qu'en 1945, 2% de la population contrôlaient toutes les bonnes terres pendant que le revenu annuel par habitant des agriculteurs en 1950 était inférieur à 100 dollars américains. La décision du gouvernement de Arbenz suscitara le courroux des riches propriétaires terriens et des puissants investisseurs américains détenteurs. L'armée leur emboïta aussi le pas. A cette époque, c'était la UFCO qui était le plus grand détenteur de terre au Guatemala dont 85% de terre non utilisée. Menacés de perdre leurs terres, outre le fait que Arbenz était considéré comme un potentiel communiste on n'était pas loin d'un coup d'Etat. Il aura lieu en 1954. Après sa chute, la UFCO récupéra ses terres, la loi sur la réforme agraire ayant été abrogée.

c-L 'impact économique, social et politique des plantations bananières en Amérique centrale

La plantation de banane a-t-elle fonctionné en Amérique centrale comme une enclave ? tous les spécialistes ne s'accordent pas sur ce point. On discute de l'impact réel de la plantation bananière sur les économies de l'Amérique centrale. Il semble aussi que ce soit la politique de concession que l'État fournit au grand capital de la banane des terres bon marché, abondantes et de bonne qualité et un accès facile à la mer, avec des exemptions tarifaires, la libre utilisation des ressources naturelles locales et des taxes à l'exportation relativement faibles. L'isolement géographique relatif de la zone d'opération des plantations bananières par rapport au reste du pays contribua également à donner l'impression d'une économie d'enclave.

Les États d'Amérique centrale auraient-ils pu essayer une autre politique économique alternative pour attirer les capitaux et investissements étrangers dans leur profit de modernisation économique et agricole ? Il semblerait que les États d'Amérique centrale n'auraient pas d'autre choix possible. L'incapacité des classes dominantes locales et des États qu'elles contrôlaient, l'absence de banques nationales d'investissement, le coût de l'intégration nationale et des grands projets libéraux étaient de nature à mettre les pays de l'Amérique centrale sous la coupe du capital international et des grandes compagnies bananières.

Il faut reconnaître cependant que les classes dominantes locales des pays bananiers centraméricains et l'État contrôlé par eux ont réussi avec un succès variable à préserver les intérêts des petits et moyens capitaux locaux. Elles ont pu s'opposer à la logique de spoliation du grand capital de banane. L'État n'a pu éviter la ruine totale ou partielle de plusieurs petits et moyens producteurs locaux de banane ; il n'a pas pu défendre les intérêts du petit et moyen commerce local, encore moins s'opposer à la politique du grand capital bananier, dicté par la pire rationalité capitaliste. Dans ce tableau général, qu'en a-t-il été des populations indiennes et Noires mais aussi des métis pauvres ? Les Indiens étaient souvent les premières victimes de la

spoliation des terres. Les Noirs quant à eux n'étaient tout simplement pas reconnus comme des citoyens de plein droit.

L'impact économique, social et politique de la plantation bananière fut plus notoire au niveau local et au niveau régional. A ces niveaux, le grand capital de banane transforma le paysage rural, généra de nouveaux schémas de population et d'urbanisation. Le littoral atlantique de ces pays fut converti par ces grandes extensions en terres plantées de banane, traversée dans tous les sens par les voies ferrées ; il était occupé par des villes de compagnie « *pueblos de la compañía* » clairement stratifiées et par quelques petites villes modernes qui disposaient de la lumière électrique, un système d'égout, des rues macadamisées et, pour certaines d'entre elles, des installations portuaires modernes.

Dans « *los pueblos de la compañía* » et dans ces villes, le grand capital de banane installa ses *comisariatos* où il récupérait les salaires payés à ses travailleurs et bloquait au même moment, toute demande potentielle de mise en place d'un petit et moyen commerce local. Dans ces villes, la Ceiba (Honduras) est une des plus urbanisées du littoral atlantique. La Vaccaro Bros and Co y installa une banque, une entreprise de bière et de boisson gazeuse, une entreprise de savon et d'huile végétale et une usine moderne de cuir et de chaussure. La Vaccaro Bros and Co, plus tard connu comme la Standard Fruit Co établit ainsi un modèle qui, après la seconde guerre mondiale, sera imité et propagée par la UFCO en Amérique centrale. Pour augmenter ses sources de revenu ou d'accumulation, le grand capital de banane investit également dans d'autres activités agricoles telles que la culture et la transformation de la canne à sucre et de l'élevage de bovin.

Edelberto Torres-Rivas dans son article *procesos y estructuras de una sociedad dependiente* extrait de son livre *interpretación del desarrollo social centroamericano* publié en 1981 explique comment a vu le jour l'enclave bananière ; il montre aussi comment la plantation

s'est transformée en concession politique.¹⁸⁵ D'où l'ingérence de plus en plus manifeste des USA dans les affaires politiques en Amérique centrale. En outre, en plus du pouvoir qu'ils ont sur l'économie latino-américaine, les USA intervinrent militairement sur ces territoires et usèrent de la pression diplomatique pour contrôler partiellement des institutions politiques. Edelberto Torres-Rivas cite les pays où la présence des USA était remarquable dans la première moitié du XIXe siècle, à savoir, le Guatemala, le Honduras, le Nicaragua et le Costa Rica.¹⁸⁶ Ces pays, en raison de la forte présence d'entreprises bananières, n'avaient pas une pleine autonomie dans leurs affaires sociales, politiques et économiques ce qui favorise la naissance de classes sociales extraverties ou converties aux intérêts des USA. Il est important de souligner que si l'auteur parle de dépendance de ces États centraméricains, c'est aussi parce que même la construction des chemins de fer, des banques, d'entreprises de fabrication de sucre, de savon, d'alcool et de bière tournait autour de l'économie de la plantation bananière¹⁸⁷.

¹⁸⁵ Torres-Rivas Edelberto, *Interpretación del desarrollo social centroamericano: proceso y estructuras de una sociedad dependiente*, Chile, Ediciones prensa Latinoamericana S.A., 1969, p. 79, 241 P.

¹⁸⁶ Ibid., p. 77.

¹⁸⁷ La synthèse à propos de la genèse de l'implantation de la UFCO au Guatemala et en Amérique centrale, de son influence tentaculaire, que je propose pourrait, comme je l'ai déjà indiqué, servir de base à mes cours de civilisation dans un contexte universitaire qui manque cruellement d'ouvrages d'historiographie américaine. Mieux, elle pourrait constituer le support d'un projet de recherche portant sur le « roman de la banane » en Amérique centrale. En effet, si je me fie à quelques lectures déjà faites à ce propos, je m'aperçois que les auteurs choisissent de mettre l'accent sur tel ou tel autre aspect de la UFCO, dans son implantation, consolidation et transformation et les complicités locales dont elle bénéficie ; d'autres auteurs passent sous silence tel ou tel autre aspect. C'est peut-être pour éviter cette oscillation que Miguel Ángel Asturias a écrit sa « trilogía bananera », le dernier roman étant le plus intégral d'après la critique autorisée. La question de savoir si les « romans de la banane », en Amérique centrale, peuvent être considérés comme une historiographie romancée pourrait servir de fondement au projet de recherche dont il est question.

**TROISIEME PARTIE : CHOIX POETIQUES ET PRODUCTION DE SENS.
PROPOSITIONS D'ANALYSE**

Dans la première partie de ma thèse, j'ai posé des questions que l'on doit mettre en relation avec cette troisième partie. Il s'agit de l'absence ou de la quasi-inexistence de l'institution de la littérature en Guinée Equatoriale et au Guatemala. La deuxième se rapporte en quelque sorte à la question du référent littéraire ou du référent en littérature.

La première question renvoie aux critiques relatives à l'extranéité des littératures de l'époque de Miguel Ángel Asturias et de Donato Ndongo-Bidyogo. En effet, leurs romans sont publiés en dehors de leurs pays respectifs. Et le taux de « lecteurs internes » est tout aussi faible, à cause de l'illettrisme et de l'analphabétisme généralisé mais aussi de l'accès limité d'une grande partie de la population à l'éducation formelle, comme au Guatemala. Si cette situation a pu changer depuis ces dernières décennies (16,01 pour cent d'analphabètes au Guatemala en 2023¹⁸⁸ ; 22,8 pour cent en Guinée Equatoriale¹⁸⁹), on peut logiquement se poser la question de ce qu'il en était dans les années 1950-1990. Pour qui écrivent alors directement nos auteurs, en dehors de la petite élite locale susceptible de les lire. En ce qui concerne la Guinée Equatoriale, en plus de l'élimination de certaines élites, une grande partie se retrouva, pour des raisons politiques, en dehors des frontières nationales : au Cameroun, au Gabon et surtout en Espagne. J'en veux pour preuve, l'article intitulé *Panorama de la literatura en español en Guinea Ecuatorial*¹⁹⁰ du Professeur Justo Bolekia Boleká, lui-même écrivain qui met en lumière les difficultés liées à l'apprentissage de l'espagnol qui influence négativement la littérature.

La deuxième question concerne le pari historiographique marqué chez les deux auteurs. En effet, ils proposent d'une certaine façon un « savoir » sur leurs pays dominés, à partir de la littérature. Il s'agit cependant d'un savoir fondé moins sur les archives, comme en histoire, que sur des expériences individuelles et collectives. L'idée n'est pas non plus de produire une vérité

¹⁸⁸ <https://www.agenciaocote.com/blog/2024/01/20/segun-giammattei-redujo-el-analfabetismo-de-19-19-a-15-66/> (consulté le 03/04/2024).

¹⁸⁹ Alain Mingat, Francis Ndem et Adeline Seurat, (12/2013), Cahier de la recherche sur l'éducation et les savoirs, Dossier : École, alphabétisation et lutte contre l'illettrisme ; *La mesure de l'analphabétisme en question. Le cas de l'Afrique subsaharienne*, p. 27-45, <https://journals.openedition.org/cres/2288> (consulté le 03/04/2024).

¹⁹⁰ Justo Bolekia Boleká, « Panorama de la literatura español en Guinea Ecuatorial », in *El español en el mundo*, Anuario del Instituto Cervantes, https://cvc.cervantes.es/lengua/anuario/anuario_05/bolekia/p01.htm (Consulté le 17/04/2024).

sur la chose représentée mais de la donner à connaître par un plus grand monde de personnes dans l'espoir d'arriver à modifier la situation décrite et dénoncée par Miguel Ángel Asturias et Donato Ndong-Bidyogo. *Los poderes de la tempestad* (1997) et *El papa verde* (1954), de ce point de vue, ne sont pas des ouvrages d'histoire. Donato Ndong-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias ne sont pas non plus des historiens de la Guinée Equatoriale et du Guatemala ; on pourrait me reprocher le fait que Donato Ndong-Bidyogo ait produit des ouvrages historiques seul ou en collaboration avec d'autres sur l'histoire de son pays. Cela est-il suffisant pour faire automatiquement de lui un historien de métier reconnu par ses pairs ? Il est raisonnablement permis d'en douter au regard du champ constitué de l'histoire en Afrique comme en Europe (Département d'histoire, revue d'histoire, colloque). Pour s'en persuader, me propose mon Directeur, il faudrait effectuer une recherche bibliométrique pour savoir combien de fois ses travaux en histoire sont cités par les historiens de métier s'intéressant à la Guinée Equatoriale. Cet exercice m'éloignerait de l'objectif principal de ma thèse.

Interroger les savoirs construits et transmis par la littérature peut permettre d'effacer ce clivage (entre littérature et sciences sociales). Cette perspective requiert néanmoins de ne pas idéaliser une capacité anhistorique de la littérature à produire un savoir direct et ineffable : à la tentation formaliste d'une littérature qui ne renverrait qu'à elle-même répond symétriquement le péril du mystique de la littérature, ou celle-ci serait créditée d'un accès particulier au monde sur le mode de l'intuition poétique ou de la potentialité critique [...] une approche des capacités cognitives de la littérature se situe à distance de ces deux tentations, celle qui nie l'existence d'un hors-texte et celle qui efface les médiation entre celui-ci et le texte. Elle se propose au contraire de saisir historiquement les capacités de la littérature à produire un savoir sur le monde, sans postuler que ce savoir soit d'une nature supérieure et irréductible à celui des sciences sociales¹⁹¹.

Ces deux questions sont sans doute liées. Ecrire un roman complexe ou à clé, c'est prendre le risque de perdre des lecteurs alors que l'on souhaite rendre publique une situation

¹⁹¹Etienne Anheim et Antoine Lilti, (éds). « *Savoirs de la littérature* », Numéro spécial, 2010/2 65^e année/ pages 253 à 260, Editions de l'EHESS/ «Annales. Histoire, Sciences Sociales ». Article disponible en ligne à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-annal-2010-2-page-253.htm>, p 255. (Consulté le 16/08/2023).

socio-politique insoutenable et injuste. Ce pari n'est pas moins risqué si l'on tient compte de l'idéologie de la littérature, à savoir « bien écrire », produire une littérature engageante, une littérature digne d'être célébrée d'un point de vue formel. Or, souvent, les littératures non européennes ou occidentales sont mal perçues à cause de leur dimension jugée historiographique, anthropologique assumée ou trop marquée.

Dans cette partie, je vais proposer quelques analyses qui tiennent compte de l'objectif général de la thèse ainsi que de sa problématique générale. J'ai choisi, d'un commun accord avec mon Directeur, de m'arrêter sur les différents points ci-dessous auxquels je me confronterai directement sans trop avoir recours à un appareillage théorique. Je souhaite ainsi mettre à l'épreuve ma propre compréhension des deux romans tout en évitant les effets des théories et les biais de confirmation ou d'illustration critique basés sur des exégèses des deux romans faites par d'autres chercheurs.es.

Je précise que les analyses portent sur des indices textuels qui me semblent pertinents dans l'un ou l'autre roman¹⁹². Quelquefois, dans ces analyses, j'ai mis en perspective une problématique qui traverse les deux romans, c'est le cas de l'écriture de la domination.

Au contraire des parties précédentes, l'organisation que j'ai adoptée est différente. On a affaire à six chapitres qui, en général sont sans des sous-chapitres. L'idée étant de bien faire apparaître la confrontation analytique et critique dont j'ai parlé précédemment.

Je vais tout d'abord commencer par un résumé et une présentation sommaire de chaque roman.

Résumé personnel et présentation sommaire des deux romans

El papa verde (1954)

¹⁹² Pour l'analyse de la temporalité dans *Los poderes de la tempestad* (1997), je renvoie à l'article de Otabela Joseph-Désiré, « Leer el tiempo en *Los poderes de la tempestad*, In Animan Akassi et Lavou Zoumbgo Victorien (eds.), *Discursos postcoloniales y renegociaciones de las identidades negras*, Marges 32, CRILAUP, Presses Universitaires de Perpignan, 2010, pp. 215-231, 358 P.

El papa verde (1954) est l'un des deux romans qui constituent mon corpus. Ce roman éponyme est publié pour la première fois par Losada Editorial à Buenos Aires (Argentine). Celle que j'utilise ici fut rééditée en 2016 par Drácena edición en Espagne (Madrid). Il est composé de XVII chapitres et de deux parties. Il se termine par une chronologie sur la vie de Miguel Ángel Asturias. Il est aussi le deuxième roman de la trilogie bananière, écrite par Miguel Ángel Asturias. Il s'agit d'un roman qui décrit et critique la domination impérialiste nordaméricaine en Amérique centrale, singulièrement au Guatemala. Cette domination peut être considérée comme une seconde colonisation, après celle de l'Espagne. Dans ce roman, il est question d'un jeune Yankee du nom de Géo Marker Thompson, un géomètre de formation, dévoré d'ambition qui débarque sur la côte d'une petite république d'Amérique centrale pour devenir planteur de banane. Bénéficiant de complicités politiques, il dépouille les petits paysans locaux de leurs terres à force de cynisme, de chantage, de trahison, de cruauté ; il devient ainsi le « pape vert » et finit par diriger un véritable empire de la banane. Pour réussir son rêve et sa mission, Geo Marker Thompson se fait aider par certains planteurs locaux et par des autorités politiques complices. Dans le roman, deux figures en témoignent : Doña Flora à qui l'entrepreneur nord-américain a vendu l'illusion du progrès et le Commandant anonyme, autorité politique locale. On observe aussi dans ce roman comment l'empire bananier de la UFCO est directement lié au Capital nord-américain dont le personnage du « Pape vert » est en quelque sorte l'incarnation. Ce roman de Asturias fut publié à une période politique très tendue qu'il accompagna et soutint, à savoir, la gouvernance de Jacobo Árbenz Guzmán. Ce dernier voulu mettre en œuvre un programme de réforme agraire qui, s'il était mis en œuvre, devait affecter les intérêts de la UFCO. Ce programme politique fut considéré par Washington comme une manifestation du communisme qu'il fallait absolument combattre par tous les moyens, y compris avec le soutien de l'organisation des Etats Américains (OEA). Le roman commence par un portrait significatif du personnage de Geo Marker Thompson. Ce dernier arrive de nuit, incognito, au milieu d'autres passagers sur un bateau qui va accoster sur la zone atlantique au Guatemala. Commence ainsi son périple dans une région qu'il s'emploiera plus tard à conquérir.

Sacó la cara - ¿quién iba a reconocer a Geo Maker Thompson? -, lo iluminaba de abajo arriba una luz de luciérnaga húmeda -¿quién iba a reconocerlo tiznado hasta el galillo?-, el sudor en gordas viruelas de cristal sobre la frente mantecosa de grasa de máquina y los grandes cartílagos de sus orejas friéndose en aceite. Por las espinas de la barba subía el débil claror de la lámpara que tenía a sus pies, sin pasar de sus párpados, los ojos en pozos negros, la frente en sombra y la nariz a filo. (Première partie, premier chapitre, page 7 de notre édition.)

Le roman finit ainsi :

Petrificado recibió el presidente de la compañía la noticia del derrumbe de su política frutamielera. Geo MakerThompson, ahora pincipal accionista del más gigantesco consorcio frutero, acababa de ser nombrado en su lugar. Oyó sus pasos Sus pasos de plantador de bananos. En los vidriados pisos de madera preciosa se copiaba, de arriba, la imagen del papa verde. Venía del brazo de Aurelia. Amigos y enemigos le seguían. Krill entre ellos. Krill, el último pececillo de los que alimentan las ballenas azules. (Chapitre XVII, page 397).

Dix ans plus tard, comme l'indique la voix narrative ci-haut, le personnage de Geo Marker Thompson a réussi son coup. De pirate écumant les mers dans sa vie antérieure, il est désormais à la tête d'une gigantesque compagnie bananière en tant qu'actionnaire principal ; son nom se confond désormais avec le titre du roman, à savoir *El papa verde*.

Entre le début et la fin du roman, le récit retrace de manière plutôt linéaire et chronologique, les évènements ayant trait à l'ascension du personnage, ses différentes méthodes de corruption, sa politique d'« achat » des petits planteurs, l'importance du train et du bateau dans le commerce de la banane, l'importance des États-Unis, de la Nouvelle-Orleans et Chicago, comme port d'arrivage et capital de la banane. L'amourette entre le personnage principal et Mayarí jusqu'à épouser sa mère Doña Flora, la vie de certains personnages comme Chipó Chipó sont aussi évoqués tout comme les formes de résistance à l'implantation de la UFCO.

Los poderes de la tempestad (1997)

Los poderes de la tempestad de Donato Ndong-Bidyogo est le second roman de mon corpus. Ce roman est publié pour la première fois par Morandi Editores à Madrid (Espagne). C'est cette première édition que j'utilise ici pour ce résumé. Il est composé de 12 chapitres. L'auteur y décrit les conditions de vie des Guinéo Equatoriens, et des étrangers, après l'indépendance, sous le règne de Francisco Macías Nguema premier Président de la Guinée Equatoriale. Ce roman lève aussi le voile sur les conditions des prisonniers travaillant dans les plantations de cacao et de café depuis la prise du pouvoir de ce président désigné parfois dans le roman par des noms kilométriques. Le roman raconte l'histoire d'un jeune, né en Guinée Equatoriale, qui est allé poursuivre son rêve de devenir prêtre en Espagne. Ce rêve s'est par la suite transformé en un désir de devenir avocat au regard du besoin du pays en intellectuels. L'avocat dont le véritable nom n'est pas mentionné retourne dans son pays d'origine afin de le servir. Il se fait accompagner par son épouse blanche, du nom de Ángeles et de leur fille Rut. Une fois arrivés sur place, ils font face à plusieurs surprises désagréables. D'abord, son épouse subit une agression sexuelle de la part d'une milicienne du nom de Ada qui prétendait la contrôler à l'aéroport. Ensuite, une partie de leurs affaires et de leur revenu a été confisquée par des miliciens. Enfin, dans le récit des événements, il sera accusé de subversif, d'ennemi de la Patrie et complice des Espagnols, colons et impérialistes. Cette accusation lui a valu une peine de prison. Malgré toutes les maltraitances auxquelles ils ont fait face, son épouse Ángeles et leur fille Rut parviendront à retourner à Madrid grâce à l'aide de l'ambassade d'Espagne. L'avocat quant à lui sortira de prison grâce à l'aide de deux miliciens. Par la suite, contre rétribution, des Annobonais l'aideront à traverser le Río Muni ; il devient ainsi un exilé au Cameroun en attendant de retourner en Espagne.

Publié en 1997, sous le régime du président actuel Teodoro Obiang Nguema, le roman renvoie à la colonisation espagnole et à la période de la première dictature exercée par Macías Nguema (1968-1979). Chez Donato, le roman commence par l'arrivée en avion du personnage

anonyme de l'avocat en Guinée Equatoriale, précisément à Malabo, treize ans plus tard. Il s'agit d'un retour au pays natal après un long moment d'itinérance en dehors de son pays, en Espagne et plus précisément à Madrid. Dans la description qui en est faite, le personnage ne cesse de s'interroger. J'ai dénombré au total seize questions sans le chapitre zéro. Elles portent sur les inquiétudes par rapport à sa famille, à la trahison de sa vocation première, à savoir la prêtrise, par rapport à son mariage avec une femme blanche, par rapport à sa culture tribaliste, l'évolution des coutumes culturelles, par rapport à la situation politique. La Guinée est déjà présentée comme un lieu de vie et surtout de mort à cause de la dictature. On est déjà dans le monologue interne du personnage, de la place prépondérante que prendra la voix narrative. J'y reviendrai plus tard dans les analyses.

Porque cuando decidiste retornar a la tierra de tus antepasados después de tantos años de peregrinaje por los mundos de los hombres sabios, aún no conocías las penalidades que jalonan la existencia de un hombre sobre la tierra, y ni siquiera intuías que con ello te jugabas la vida. A medida que el avión avanzaba hacia las zonas meridionales intentabas recordar el rostro de tu madre, pobre madre mía, hasta su cara se me ha desdibujado, y no estabas seguro de poder reconocerla, tantos años habían pasado, tantas cosas habían sucedido desde el último abrazo apresurado en la playa de Bata, bajo los cocoteros que mecían sus penachos en la honda espesura de tu mente. Y sentías como una profunda vergüenza por ello, cómo no voy a ser capaz de reconocer a mi propia madre, pero confiabas en tu suerte eterna, ellos no me dejarán hacer el ridículo una vez más en mi vida, he sido protegido por ellos aquí, allá, ahora, siempre, linterna leal que ilumina mis pasos hasta este umbral de la nueva vida, para convertirme a veces en un hombre sin miedos. ¿Y cómo será el encuentro con mi padre ese hombre orgulloso Y sencillo? ¿Me perdonará alguna vez el no haber sido sacerdote aquella vocación de la pubertad que me llevó más allá del mar, ansioso de ser uno de ellos y recoger la sabiduría de los blancos para devolverle a la tribu su esplendor? Tu pensamiento vagaba de un lado a otro, como exaltado, sobreexcitado, ¿cuántos hermanitos nuevos me encontraré?, ¿seguirán produciendo las fincas de café y las fincas de cacao en las que mi padre puso todas las ilusiones de su larga vida, ahora que ya no hay blancos en el país para comprar esos productos? (Chapitre zéro, page 9).

Le roman finit par le chapitre XII ou il est question de l'évasion du personnage de l'avocat. Il est aidé dans sa fuite par deux miliciens. Il devient ainsi un exilé au Cameroun. Au regard de l'histoire de la Guinée Equatoriale, cf. intra. Contextualisation. Cet exil rappelle celui

de tant d'autres Guinéo-Equatoriens. En plus d'être un parcours romanesque, sa fuite décrit un parcours politique.

[...] Subistéis. Empezaron a remar, y vosotros a rezar en voz audible pero queda, a la Santísima Virgen, a Nuestro Señor Jesucristo, al Dios Espíritu Santos. A medida que os adentrabais en el mar os dabais exacta cuenta de que hacíais un blanco perfecto si desde la playa os hubieran disparado. Pero no pasó nada. Siguieron remando, y cuando el contorno de la isla de Fernando Poo, ahora Macías Nguema Biyogo, se convirtió en una silueta negruzca a penas atisbada a lo lejos en la noche oscura, pusieron en marcha el motor fuera borda y salisteis de estampida. A partir de entonces os considerasteis a salvo : habíais vencido al honorable el gran camarada, habíais escapado de las terribles garras del Tigre, al menos podíais contarlo, y ya carecían de importancia todos los sufrimientos padecidos. [...] (Chapitre XII page 317).

Entre le début et la fin du roman, les évènements relatés par la voix narrative portent sur la mauvaise gouvernance liée à la dictature, sur la répression systématique et brutale orchestrée et mise en pratique par les bourreaux du régime du dictateur Macías Nguema sur les emprisonnements des supposés opposants politiques, sur la terreur vécue par le peuple dans sa globalité, sur la mise en scène du pouvoir et l'exercice du pouvoir par un sujet colonial Noir et sur les faibles résistances internes. On note aussi un rapport significatif entre le « allí » (Espagne et d'autres pays cités) et le « aquí » (Malabo, Guinée Equatoriale).

Chapitre I : Pouvoir et domination dans *El papa verde* (1954) de Miguel Ángel Asturias et *Los poderes de la tempestad* (1997) de Donato Ndongo-Bidyogo.

Le corpus retenu dans cette thèse fait état, à la fois de la mauvaise gouvernance, de la terreur instituée par les régimes en place (cela est plus net dans *Los poderes de la tempestad* (1997), et de la domination étatsunienne sur le Guatemala mais aussi dans le reste de l'Amérique Centrale. La domination étatsunienne sur l'Amérique centrale et principalement sur le Guatemala a été mise en place avec l'aide de certains militaires, hommes d'Etat dont le Général Jorge Ubico Castañeda (1931-1944), issu de l'élite agro-exportatrice nationale.

A la mort de José Orellano qui assurait la présidence du Guatemala (1921-1926), le général Lázaro Chacón González (1926-1931) lui succède par voie électorale après avoir été président par intérim. Quatre ans plus tard, après sa démission pour des raisons de santé, et à la suite d'un coup d'État du général Manuel María Orellano Contreras, qui échoue en raison du refus des États-Unis de le reconnaître, José María Reina Andrade devient présidente par intérim pendant quelques mois en 1931. Le général Jorge Ubico accède au pouvoir en 1931, soutenu par les USA ; il inaugure une longue période de terreur. C'est pendant son règne que la UFCO obtint plusieurs concessions et étendit son pouvoir sur le pays.

Selon les mots de Giuseppe Bellini :

Practicamente, la UFCO controlaba todos los ferrocarriles, las carreteras, las telecomunicaciones y puertos del país, dominando su economía. En 1936 la compañía había obtenido de Ubico las tierras más fértiles, logrando enormes beneficios y había sustancialmente constituido, un verdadero estado en el estado [...] ¹⁹³.

¹⁹³ Giuseppe Bellini, *Mundo Mágico y mundo real : La narrativa de Miguel Ángel Asturias*, Rome, Bulzoni Editore, 1999, p. 80, 242 P.

S'il est vrai que la publication de *El papa verde* (1954) est postérieure à l'histoire de Jorge Ubico, la UFCO y est plus que jamais présente. Le personnage principal de *El papa verde* (1954), *Geo Marker Thompson alias Señor de cheque y de cuchillo, navegador en sudor humano* représente et incarne à la fois cette nouvelle emprise à travers la UFCO. Ce personnage aux ambitions démesurées, est décrit comme diabolique, inhumain, détruisant tout sur son passage. Je reviens ci-dessous sur son analyse.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que Miguel Ángel Asturias, dans certaines pages de *El papa verde* (1954), fasse dire à certains représentants de l'industrie bananière tropicale leur intention d'annexer un pays dont toute la vie économique dépend du capital américain et où tout ce qui signifie la souveraineté de l'État a été aboli. Sur les territoires contrôlés par la UFCO l'espagnol est remplacé par l'anglais, le peso par le dollar, le drapeau national lui-même par le drapeau étoilé nord-américain.

Asturias décrit le pape vert comme un animal si grotesque qui veut dévorer la carte d'Amérique centrale. D'après la description qui en est faite, l'appétit avec lequel ce personnage regarde la carte fait immédiatement penser à l'usurier et trahit la glotonnerie du prédateur. Des personnages comme celui-ci ont quelque chose de démoniaque, qui contraste même avec l'assurance pirate de Geo Marker Thompson, futur Papa Verde, efficacement défini de manière récurrente comme *el Señor de cheque y de cuchillo, navegador en sudor humano*.

Dans *Los poderes de la tempestad* (1997), Donato Ndongo-Bidyogo critique les injustices sociales, l'humiliation du peuple du fait de la mauvaise gouvernance en Guinée Equatoriale. On est ici vraisemblablement sous le règne de Macías Nguema, premier président de ce pays. En effet, après l'indépendance, le 12 octobre 1968, les Guinéo-Equatoriens qui pensaient enfin être libres et débarrassés de la colonisation espagnole se retrouvèrent sous la domination d'un nouveau colon Noir.

Dans son roman, le personnage principal qui n'est désigné qu'à travers sa fonction d'avocat retourne dans son pays en compagnie de son épouse, une jeune dame blanche,

Espagnole, et de leur fille Rut, après avoir fini ses études d'avocat. Son but était de se rendre utile à son pays. Malheureusement, une fois sur place, il se retrouvera dans une situation dramatique qui a failli lui coûter la vie. Un autre personnage aux noms multiples est Monsieur le Président (*fundador del Estado Guineano y líder máximo de la revolución*, ou encore *el tigre*¹⁹⁴. Il est décrit comme puissant, omniprésent et omniscient ; l'armée, les milices ainsi que certains citoyens sont ses redoutables relais. Il n'existe qu'un seul parti politique, à savoir le PUNT. Tout citoyen qui ne veut pas courir le risque d'être taxé de subversif doit avoir la carte de ce parti et la porter sur lui partout où il se rend.

On s'aperçoit aussi que ce tigre omniprésent et agressif est aussi désigné par d'autres noms que ceux déjà cités antérieurement : « *presidente vitalicio de la república de Guinea Ecuatorial presidente del comité, jefe de estado y del gobierno popular revolucionario general mayor... gran líder popular muy querido por su pueblo*¹⁹⁵. »

Comme le dit Etienne de la Boétie, dans *Discours de la servitude volontaire*, le tyran n'existe que parce qu'il a des complices qui travaillent à sa place. Lorsqu'il a besoin de main pour punir, il se sert de celles des mêmes peuples dominés et de leurs yeux pour les surveiller et les punir. C'est le cas dans *Los poderes de la tempestad* (1997), dans lequel l'absence du président est relayée quand même par ses valets, complices et dominés. Ces miliciens ont un pouvoir de décision bien qu'étant eux-mêmes dominés. Monsieur le président avait des relais dans toutes les communautés ; leur mission était de dénoncer ou punir quiconque était considéré comme subversif. C'est, par exemple, le sort vécu par le personnage de Ela et Nsue Oburu.

Proposer une traversée critique de ces deux romans, et au-delà, de deux régions du Monde est l'un des objectifs principaux de ma thèse. A ma connaissance, il existe peu ou pas de travaux universitaires d'envergure qui privilégient une telle perspective. Cela dit, si la critique autorisée reconnaît les deux auteurs qui m'intéressent comme des auteurs engagés, ces

¹⁹⁴ Donato Ndongo Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 294, 310 P.

¹⁹⁵ Ibid., p. 172.

derniers n'ont pas moins le souci de produire une littérature engageante. Cela veut dire qu'ils ne réduisent pas leurs productions à un pamphlet dans lequel ils dénoncent de manière réaliste les malheurs que traversent leurs pays respectifs. Il convient donc de ne pas perdre de vue la dimension « créatrice » de leurs littératures.

Cela dit, la littérature peut-elle devenir une arme de combat contre un tyran et le système de domination qu'il met en place ? Cette question rejoint la première que je me suis déjà posée au début de mon texte sur le rôle de la littérature.

Je regardai il y a quelque temps un film qui a pour titre *El misterio Galíndez* (2003)¹⁹⁶. Il y était question de la vie d'un basque, Professeur d'Université et écrivain répondant au nom de Jesus Galíndez ; il est séquestré le 12 mars 1956 puis torturé et pendu pour avoir écrit un livre sur la vie du tyran dominicain Rafael Leónidas Trujillo. Une doctorante Etats-Unienne qui effectuait des recherches sur la vie de ce dernier fut également séquestrée et retrouvée morte par la suite.

Vu que l'histoire a lieu en Caraïbes, mon Directeur m'encouragea à lire *L'oiseau schizophone* (1998) de Frankétienne où un écrivain qui dénonçait la dictature est condamné à manger toutes les feuilles de son livre. Je l'ai lu partiellement car il est volumineux et requiert du temps pour sa compréhension globale. Le début de ce roman est déjà saisissant d'effroi et de cruauté.

On entend souvent des gens dire que la littérature ne peut rien, qu'elle ne sert pas à grand-chose et qu'elle n'a aucun pouvoir car elle n'est rien face aux bombes atomiques. Quel serait donc le vrai lieu de la littérature ? Pourquoi donc la doctorante du film, l'enseignant sur qui elle effectuait les recherches et l'écrivain (personnage du livre de Frankétienne) ont-ils trouvé la mort pendant les recherches universitaires pour la doctorante, après l'écriture de son livre critiquant la dictature pour le professeur d'université (Jesus Galíndez) et quant à

¹⁹⁶ Gerardo Herrero (réalisateur), *El misterio Galíndez*, DMVB Films e Ensueño Films, Espagne, 2003, 124 min [DVD]

Philémond Théophile (le personnage de l'oiseau schizophone) qui lui, fut obligé à manger toutes les feuilles de son livre ? Pourquoi toutes cette violence vis-à-vis de certains écrivains de la part de certains gouvernements ?

La vraie question à se poser n'est-elle pas de savoir quel type de littérature peut être capable de bouleverser l'ordre établi ? Donato Ndong-Bidyogo en raison de son engagement politique et de sa littérature engagée a dû s'exiler en Espagne tout comme Miguel Ángel Asturias en Argentine (1954-1961) juste après la publication de *El papa verde* (1954). A ce titre, comme le dit le regretté Professeur Daniel Meyran dans la présentation de l'ouvrage critique de Dante Barrientos Tecún : *C'est le langage qui est subversif, pas la littérature. Voilà le prix des mots*. Ce passage est le commentaire qu'il fait de la citation de l'écrivain guatémaltèque García Escobar Carlos René qu'il évoque dans sa présentation. Que je cite : *En Guatemala a nadie lo matan por escribir, señoras y señores, en Guatemala a la gente la matan porque se compromete orgánicamente con su pueblo*¹⁹⁷.

S'il est vrai que la littérature éveille les consciences, il faut l'avoir bien lue, comprise et vouloir en faire quelque chose¹⁹⁸.

Chez Donato Ndong-Bidyogo, on a nettement l'impression que l'exercice du pouvoir dictatorial entraîne une domination totale des corps et des âmes. En effet, le peuple ne semble pas se rendre compte de la situation qu'il subit malgré quelques tentatives de résistance. Elles se manifestent à travers des personnages comme primo Mbo, tío Abeso, tío Meco, primo Edjo, l'avocat, les deux miliciens et Ondo Edu.

Primo Edjo, par exemple, est incarcéré arbitrairement car il fut accusé d'avoir manqué de respect au Président. Quant à l'avocat, sa résistance se manifeste par le fait d'avoir fui le pays pour le Cameroun accompagné des deux anciens miliciens qui nourrissaient dans le secret

¹⁹⁷ Dante Barrientos Tecún, *Un espacio cultural excluido : La situación del escritor en Guatemala*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 1991, p. VI, 165 P.

¹⁹⁸ Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset & Fasquelle (traduction française), 1985, 314 P.

le désir de quitter le pays compte tenu de l'extrême oppression qu'ils faisaient subir aux gens et qu'ils subissaient en retour. A côté des formes de résistance relatives que je viens de citer, il y a aussi la voix narrative qui semble, à plusieurs reprises dans le roman inciter le peuple à se soulever contre ce pouvoir.

La volonté de se tirer de là vivant et de raconter la véritable situation des Guinéo-Equatoriens est une forme de résistance et de révolte. Dans le roman, il y a également le personnage d'Ondo Edu qui est représenté comme un opposant politique. Même s'il a été finalement éliminé physiquement, on notera qu'en se présentant aux élections, il conteste le pouvoir unique du dictateur. Cela amènera d'ailleurs le pouvoir à le considérer comme un allié du colonialisme et un ennemi du pouvoir. Sa mort était donc justifiée tout comme celle de ceux qui ont voté pour lui. C'est aussi pour avoir voté pour ce dernier que le père de l'avocat a été incarcéré durant deux mois.

Au contraire de ce que l'on observe chez Donato, dans *Le drame d'un pays* (1979), déjà cité, James Oto, qui décrit la même période dictatoriale et ses affres que subissent les Guinéo-Equatoriens, n'évade pas la question de la résistance comme en témoigne le passage qui suit qui clôture presque le roman :

Mon compagnon Mekinda retira la montre qu'il portait au bras. Et moi, sa tenue. Ainsi je me déguisai en militaire. Enfin nous ligotâmes Mbui avec des lianes incassables. Il eut un silence. Long silence. L'interrompant, je me dis :

« Ce n'est pas un bourreau que je viens d'achever, c'est la tyrannie, la dictature, la terreur, que je provoque, que je blesse ainsi. Symbole. Je proteste haut. Mon acte est. Et ma voix irrépressible se meurt dans la mer mouvante, écumante des aspirations humaines.

Qu'ils le sachent !

Non, je n'habite pas la solitude comme le pélican ; et comme le passereau sur un toit, je ne suis pas seul. Nous sommes une minorité qui combat la dictature. Une minorité agissante, qui sait ce qu'elle fait et où elle va, qui s'accorde à l'intérêt de tous, est capable de grandes choses et capable de bouleversement. Et mon peuple dans la nuit, dans son silence conspirateur, ce peuple qui a pu se débarrasser du joug séculaire de la domination étrangère, aliénante et dont rien ne peut endiguer les besoins fabuleux de liberté,

reconquerra ses attributs de souverain, en un jour J, et en se rendant à lui-même. » Et me tournant vers mes deux compagnons, je déclarai :

-Maintenant que faire ?

Personne ne répondit.

Alors je dus articuler :

-Combattre, vivre. Combattre, la vie durant, pour la liberté. Vivre, s'épanouir¹⁹⁹.

Au regard de cela, il peut paraître paradoxal de remarquer que la voix des subalternes de la Guinée Equatoriale se matérialise à travers le personnage de Ángeles qui, une fois en Espagne contactera l'Association Internationale des juristes pour que l'opinion internationale s'intéresse à la situation des Guinéo-Equatoriens. Tous ses efforts en vue de la libération de son époux et pour rendre publique la situation de ce pays sont restés cependant vains car ils sont considérés par l'Espagne officielle de l'époque comme une ingérence dans les affaires politiques d'un pays souverain. Par ailleurs, dans *Le drame d'un pays*, on ne retrouve pas le protagonisme politique qui est accordé à Ángeles. Les femmes espagnoles blanches des personnages persécutés s'emploient seulement à faire en sorte que leurs maris parviennent à les rejoindre à Barcelone, en Espagne. Nous avons ici affaire à deux visions contrastées de la représentation de la lutte contre la dictature de Macías Nguema.

Pour en revenir à mon sujet dans ce chapitre, il me semble qu'il y a une grande différence dans l'écriture de la domination entre mes deux auteurs. Donato Ndong-Bidyogo met l'accent en priorité sur une dimension nationale de la domination alors que Miguel Ángel Asturias décrit une subalternité au niveau étatique. A savoir, la mainmise états-unienne sur l'Etat du Guatemala à travers la UFCO. Celle-ci s'accompagne d'une seconde domination qui concerne, cette fois-ci, le contrôle économique et politique exercé par la UFCO qui est représentée par le personnage de El papa verde alias Geo Marker Thompson. Cela ne va pas sans la complicité de certains membres de la police et de l'administration et la corruption systématique qui lui permettra

¹⁹⁹ James Oto, *Le drame d'un pays*, Yaounde, Editions CLE, 1979, p. 129, 136 P.

d'accaparer les terres des petits planteurs. Si finalement il arrive à ses fins, on remarque que tout le monde ne se satisfait pas de cette situation. Ce qui conduira indirectement à la résistance ou à une promesse de destruction de ce système mais aussi de la Plantation car les terres ont été mal acquises, spoliées de force quelquefois.

C'est le cas du personnage de l'Indien Chipo Chipó qui tombera par surprise sur des conciliabules maléfiques entre Geo Marker Thomson, Jinger Kind et Doña Flora la fiancée de Thompson. Se sachant persécuté, il va s'en fuir et en profitera pour informer le petit peuple en appelant à s'organiser pour résister et affronter le complot. Il y a aussi la résistance de petits planteurs à travers leur refus de vendre à vil prix leurs terres.

Du point de vue surnaturel, le vent fort vient compléter le panorama des résistances évoqués. En effet, une grande partie de la plantation bananière sera détruite. Le vent joue-t-il ici un rôle de justicier ? Comment le relier aux autres formes de résistance dont j'ai déjà parlé ? Faut-il finalement les mettre sur un même plan ? Pour l'instant, je n'ai pas encore de réponse à ces questions que j'aborderai plus tard.

Cela dit, ne pourrait-on pas aussi considérer l'attitude des petits paysans comme une forme de résistance ? Ils ne se sentent pas pressés d'accepter le dollar et se montrent prêts à braver les menaces que leurs actes entraînent. D'une certaine manière, dans *El papa verde* (1954), la lutte de tous contre tous devient la lutte de tous contre un. A savoir la lutte contre le Capital Etats-Unien représenté par Geo Marker Thompson. Vu que Thompson n'est assurément pas un bouc émissaire, il faudra sûrement interroger cette construction dualiste que propose Miguel Ángel Asturias comme probable solution de la lutte contre l'impérialisme états-unien.

Chapitre II : Analyse du discours politico-littéraire

I-Perspective auctoriale

La littérature n'est pas la littéralité ; elle est écart. C'est une cérémonie qui initie les lecteurs aux secrets de l'existence. Un écrivain est quelqu'un qui décide de prendre la parole pour révéler ses mondes intérieurs, la réalité telle qu'elle est et non telle que certains aimeraient qu'elle soit. S'adresser à ses semblables dans l'intimité de leur solitude, révéler les mondes que portent les individus dans leurs contrastes, leurs tensions existentielles, leur casuistique intime, et dire ce qui fait de nous des humains ; ni anges ni démons, mais oscillant entre lucidité et ferveur. Un écrivain n'est pas là pour conforter l'ordre établi ou la moraline dominante, il révèle les infinis possibles de la vie et de l'existence, qu'il fait advenir à notre conscience et ainsi, élargit notre réalité et nous fait habiter un monde plus vaste²⁰⁰.

Dans la première partie, au chapitre I intitulé approche théorique et méthodologique, j'ai indiqué que la perspective auctoriale ferait partie des éléments retenus pour l'analyse. Par perspective auctoriale, on pourrait entendre la conception que les auteurs ont de la littérature, de leurs rôles comme écrivains et, peut-être comme « éveilleurs de conscience » de leurs concitoyens et au-delà. On en a un exemple dans la déclaration de Felwine Sarr ci-haut.

Comment cela se traduit-il dans mon corpus ? Avant de proposer quelques hypothèses à ce sujet, je souhaite m'arrêter sur quelques péri-textes, à savoir des entretiens que les auteurs du corpus de ma thèse ont donnés, des déclarations qu'ils ont faites au sujet de l'orientation de leurs œuvres. On en trouvera les traces ci-après.

²⁰⁰ Felwine Sarr, *Polémique autour de Mohamed Mbougar Sarr : Felwine Sarr prend position*, sene.news, 23 novembre 2021, https://www.senenews.com/actualites/polemique-autour-de-mohamed-mbougar-sarr-felwine-sarr-prend-position_376436.html (Consulté le 12/03/2022).

A-Péritextes : Miguel Ángel Asturias et Donato Ndongo-Bidyogo

Luis Harss dans *Los Nuestrros* (1977) déclare :

Las exigencias históricas han marcado irremediamente la obra de Miguel Ángel Asturias. Asturias es uno de los que viviendo su época la han sufrido, y sufriendola han sabido expresar su dolor. Ha hecho de su obra una especie de tribunal de apelaciones, refugio de los humildes con sus penas anónimas, templo de piedad y justicia donde claman las voces de los desposeídos. Los pobres han dormido en su umbral, esperando audiencia. Y él, solidario y fraterno, los ha escuchado siempre. Aun faltándole patria y hogar, ha compartido con ellos su pan. “Mucho dinero en una sola mano siempre parece un poco deshonesto”, dice el proverbial Asturias, que ha pregonado su causa en el foro y la plaza del mercado²⁰¹.

En répondant à L.- A. Zbinden, Miguel Ángel déclarait ceci au sujet de l’orientation de son œuvre :

Si j’étais un écrivain politique, je choisirais l’essai de préférence le roman et le pamphlet de préférence aux poèmes. Surtout, après avoir analysé une situation, je proposerais une solution. Rien de tout cela n’est mon fait [...] Je ne cherche pas à exprimer une idée qui est extérieur à l’histoire que je raconte. Si cette idée existe, elle est intérieure²⁰².

Dans un article, Natalia Álvarez Méndez déclare ceci :

Estos últimos (intelectuales e escritores) enfocan sus obras desde una perspectiva de compromiso incidiendo, tanto desde el exilio como dentro del país en la revisión de la identidad, en la esperanza de libertad y en el desencanto de la sociedad post-colonial condicionada por los atropellos, las carancias, la miseria, la corrupción, etc. En el caso específico de Donato Ndongo Bidyogo, nacido en Niefang en 1950,

²⁰¹ Luis Harss, *Los nuestros* (1966 1^{ère} éd), Buenos Aires, Editorial Sudamericana, (séptima edición), 1977, p. 87, 465 P.

²⁰² Entretien avec L.-A. Zbinden, « Asturias : un long cri contre l’injustice ». Lausanne, La Gazette Littéraire, 27 août 1963. Cité par Marc Cheymol in *Miguel Ángel Asturias dans le Paris des « Années Folles »*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1987, p. 128, 227 P.

se puede afirmar, sin ningún tipo de duda que el conjunto de su quehacer artístico e intelectual está orientada hacia ese fin. Concretamente, aborda la recuperación o reapropiación de su verdadera cultura nacional y de su historia ; la lucha por la libertad y por el desarrollo de su tierra, y la demostración de la represión y la censura, sin quedarse al margen de cuestiones políticas. Su preocupación ética, aunque centrada inicialmente en su país natal, se hace extensiva a todos los pueblos africanos que han sufrido la trata negrera, esclavitud y los efectos del colonialismo y del neo-colonialismo²⁰³.

Pour sa part, le critique universitaire camerounais, Joseph Désiré Otabela affirme ce qui suit au sujet de l'orientation globale du travail de Donato Ndong-Bidyogo :

Una temática única, invariable que, a lo largo de los años, trata de responder a una preocupación también única, pero obsesionante : la situación de África, su continente, pero también y sobre todo, de Guinea Ecuatorial, su patria. Más de treinta y cinco años y una producción elogiosa separan los artículos homenaje a Frantz Fanon de El metro ; son más de tres décadas en que Donato Ndong ha colocado en el centro de sus preocupaciones el desamparo de todo un continente, víctima, a lo largo de los siglos, de la trata negrera, de la esclavitud deshumanizante y cruel de la colonización, del neo-colonialismo, de crueles dictaduras a manos de sus propios hijos, tan maniqueos, hipócritas y mezquinos como los colonos Europeos que los precedieron en el escenario. Todo eso, Donato Ndong lo ha denunciado con toda su energía, en ocasiones arriesgando su propia vida para indentificarse asimismo con las miserias y los sufrimientos de los pueblos africanos. Todo ello, sin duda, le ha valido sus más de 40 años de exilio. En todo este itinerario, en toda esta obra radica el humanismo del escritor guineano ; un humanismo que ya se merece el reconocimiento universal²⁰⁴.

Dans un entretien avec Koné Ténon sur le rôle de l'écrivain, de la littérature dans les sociétés largement analphabètes, préoccupées par la survie au quotidien comme en Guinée Equatoriale, Donato Ndong-Bidyogo répondit ce qui suit :

7- En un mundo tan mercantilista, ¿piensa que la voz de un autor como usted o la de un poeta tiene hoy algún impacto ante nuestros dirigentes ?

²⁰³ Natalia Álvarez Méndez, « El compromiso como ideario en la producción de Donato Ndong-Bidyogo : resortes de un cántico erigido en conciencia moral de la sociedad », in Inmaculada Díaz de Narbona (éd), *Literaturas hispanoafricanas : realidades y contextos*, Madrid, editorial verbum, 2015, p. 18, 381 P.

²⁰⁴ Joseph-Désiré Otabela Mewolo, *Sueños... travesía... exilio : (el itinerario literario de Donato Ndong Bidyogo)*, in Landry Wilfrid Miampika y Patricia Arroyo (éds.), *De Guinea a las literaturas hispanoafricanas*, Madrid, editorial Verbum, 2010, p. 120-121.

Indudablemente, sí. El discurso de las dictaduras -se lo he oído al “mío”, Teodoro Obiang asegura que los intelectuales no sirven para nada; muchos, africanos o no, preguntan para qué sirve la literatura, sobre todo en países caracterizados por el analfabetismo y la desculturización. Ante todo ello, pienso que si a los escritores africanos se nos lee más fuera que dentro de África, es debido a los bajísimos índices de alfabetización, a la carestía de los libros y demás productos culturales, y factores análogos. Pero éstas no son situaciones estructurales, no son debidas a una fatalidad; la situación africana demuestra que la ignorancia es otro eficaz mecanismo de represión. ¿Qué esperar de unas sociedades famélicas, angustiadas por la enfermedad, sin viviendas dignas, sin horizontes, cuya única actividad es intentar sobrevivir cada día? Luego bastaría con revertir la situación. Y es nuestra apuesta: gobiernos democráticos, sensibles y responsables, capaces de acometer el desarrollo. Así la gente estudiaría, leería, pensaría, tendría poder adquisitivo suficiente y tiempo para el ocio, para la cultura. Cuando se expresa ese tipo de falacias, pienso en la Rusia de Dostoïevski. ¿Cuántos rusos le leyeron en vida ? ¿Cuántos españoles leyeron a Cervantes en vida ? ¿Cuántos franceses contemporáneos leyeron a Victor Hugo ? Muy pocos, porque eran entonces sociedades incultas, mayoritariamente analfabetas. ¿Tenemos que borrarles por eso de la historia de la literatura? No. Fueron y siguen siendo necesarios. Lo mismo que nosotros, los poetas, novelistas, dramaturgos, músicos, escultores y pintores africanos actuales. Estoy convencido de que la literatura es algo más que un entretenimiento para deleitar a los cuerpos bien nutridos. Es necesaria como elemento de reflexión, como memoria colectiva, como depositaria de la conciencia de una sociedad. Y, por tanto, es un vehículo imprescindible para el cambio, para la transformación. Creo en su papel de subversión, de anticipación. La Historia de la Literatura está llena de ejemplos. Por eso el escritor, el pensador, el intelectual que se niega a ser un mero bufón en la corte del poderoso, es considerado un elemento peligroso, se le persigue, y hasta se le asesina²⁰⁵.

Comment peut alors se traduire la perspective auctoriale, dont j’ai déjà parlé dans les postulats théoriques, dans les romans qui m’intéressent ? Voici quelques hypothèses que je propose.

B-Manifestations de la perspective auctoriale dans les romans

a-La monstration

Montrer, c’est donner à voir, donner à connaître, décrire et critiquer, faire constater, mettre en évidence. Les lecteurs sont ainsi logiquement invités à prendre de la distance vis-à-

²⁰⁵ Koné Ténou, *Entrevista a Donato-Ndongu*, Perpignan, Université de Perpignan Via Domitia, 2013, DOC-20230422-WA0018.pdf (Consulté le 15/12/2021).

vis de ce qui est narré. Cela dit, qu'est-ce qui est montré dans les deux romans ? La domination capitaliste États-Unienne, les injustices, des violences et les complicités qu'elle engendre ; mais aussi une organisation hiérarchique du travail et des espaces politiquement marqués. C'est là une des constances dans la trilogie bananière de Miguel Ángel Asturias. On associe aussi généralement l'engagement de mon auteur à la dénonciation publique de l'impérialisme yankee et de ses complices au Guatemala ce qui lui a valu un moment d'exil politique.

De son côté, Donato Ndong-Bidyogo ne dénonce pas le capitalisme mais l'exercice d'un pouvoir dictatorial par un dirigeant Noir après l'indépendance de la Guinée Équatoriale. Ce pouvoir est marqué par des meurtres, des assassinats, la terreur, le tribalisme fang, le viol d'enfants et de femmes considérés comme antipatriotiques, par l'absence de liberté les plus élémentaires, par la mise en place des miliciens au pouvoir presque illimité. Donato Ndong-Bidyogo semble dépeindre un pouvoir absolu qui s'infiltré même jusque dans la vie intime des femmes.

Quelle attitude sont censé adopter les lecteurs face à cette monstration ? Du dégoût, un rejet des horreurs décrits, une prise de conscience ou une indifférence devant des événements proches, lointains, rédhitoires qui semblent se perpétuer et face auxquels on n'y peut rien ?

b-Des personnages relais

Ce sont des personnages qui font écho à ce que mes deux auteurs dénoncent pour qu'ils fonctionnent comme des porte-paroles de Miguel Ángel Asturias et de Donato Ndong-Bidyogo.

Dans le premier cas, je citerai les exemples suivants ou les personnages de Ángeles, l'avocat et les deux miliciens dans *Los poderes de la tempestad* (1997) et de Chipó Chipó et Mayarí dans *El papa verde* (1954). Qu'est-ce qui les caractérise ?

Dans le premier cas, ils sont caractérisés par, d'abord le fait que, Ángeles décide de contacter l'association internationale des avocats afin qu'ils interviennent. Ensuite, l'avocat qui se bat jusqu'à survivre pour enfin aller se réfugier dans le pays voisin avec l'aide des miliciens qui eux également nourrissent le désir de quitter cette prison à ciel ouvert.

Dans le second cas, j'évoquerai les exemples de chez Asturias. Qu'est-ce qui les distingue des autres personnages au point de les considérer comme des portes paroles d' Asturias. Ils ne sont pas forcément individualisés à part Chipo chipó dans *El papa verde* (1954), il y a une volonté collective qui les distingue ; refus du dollar ou de l'argent facile, la défense d'une culture adaptée de la banane et donc le refus d'une exploitation abusive de la terre et le refus catégorique souvent de la vente de leurs terres. L'un des personnages qui a beaucoup marqué l'œuvre qu'on pourrait aussi considérer comme personnage relai est la figure de Mayarí. Elle refusera d'épouser Geo Maker Thompson et se mettra au côté des pauvres petits planteurs. Accompagnée de Chipo Chipó, elle ira de sensibilisation en sensibilisation jusqu'à en perdre même la vie tout en ayant renoncé à l'appât du gain facile et à l'exploitation de ses semblables même si sa mère finira par épouser ce Geo Maker, dévoré par l'ambition de devenir planteur de banane.

Autre distinction, le fait de briser l'interdit : dans *Los poderes de la tempestad* (1997), c'est l'avocat qui retourne dans son pays en sachant qu'il court un risque ; Les deux miliciens qui, à la fin du roman l'aident à fuir vers le Cameroun, le personnage de Ángeles, la femme de l'avocat dans le roman qui va dénoncer la situation que connaît son mari mais aussi le pays auprès des organisations internationales afin de leur faire connaître la situation réelle de ce pays. Il est à remarquer que la plupart de ces personnages porte-paroles sont des hommes.

c-La place de la voix narrative dans les deux romans

Le narrateur occupe une place très importante ; il semble directement impliqué dans l'intrigue. La longueur des récits et des descriptions dans les deux romans en témoigne. Le narrateur semble s'adresser directement au personnage. Aucun détail n'est épargné, surtout quand il s'agit de décrire les personnages mauvais qu'ils soient présents ou absents dans les intrigues romanesques. La description physique et morale de ces personnages s'accompagne de la description des paysages chez Miguel Ángel Asturias, des scènes de viol et de tortures et d'exécutions (chez Donato Ndongo-Bidyogo). Les réunions à huis clos sont décrites aussi et représentés aux lecteurs. L'idée de transparence prédomine chez nos auteurs. Même dans les dialogues, on remarque la forte présence des narrateurs.

Les narrateurs paraissent omniprésents et omniscients chez mes deux auteurs, peut-être beaucoup plus chez Donato Ndongo-Bidyogo. On note aussi dans cette importance donnée au narrateur, une invitation constante à la révolte, à la dénonciation de l'injustice, de la domination (exemple chez mes deux auteurs). Cette invitation peut être directe ou indirecte ; elle peut prendre la forme d'une promesse de rébellion ou de soulèvement.

Si l'on s'arrête à la perspective auctoriale, les deux romans de mon corpus présentent une forte dimension historique et documentaire. En effet, on peut la rapporter à l'arrière-plan historique synthétisé dans le chapitre consacré à la contextualisation mais aussi aux annexes. S'il est important chez ces deux auteurs de ne pas perdre de vue la perspective auctoriale, peut-on cependant réduire la lecture de leurs œuvres uniquement à cela ? D'une manière générale, faut-il réduire la littérature à la conscience des auteurs ou à leur volonté première ? Quelle place pour les effets de sens, les imaginaires collectifs qu'ils partagent et les médiations sociales.

d- La réticence auctoriale

C'est le fait que l'auteur ne communique pas dans le roman des informations presque logiquement attendues pour la compréhension d'une partie de l'intrigue :

Pour définir le réalisme magique, Amaryll Chanady propose trois critères, dans celle de la réticence auctoriale _ « La rétention délibérée d'informations et d'explications sur le monde déconcertant de la fiction narrée », qui revient pour le narrateur à traiter de manière indifférenciée les codes naturelle et surnaturelle, normalement distinctes²⁰⁶.

Comme j'aurai probablement la chance et l'honneur de compter parmi les membres du jury de ma thèse un professeur écrivain, à savoir Professeur Justo Bolekia Boleká, j'espère qu'il acceptera de dire un mot sur la « réticence auctoriale » par rapport à sa propre pratique d'écriture littéraire. Par exemple, au contraire de Donato Ndong-Bidyogo, ses œuvres que j'ai pu lire (poésie et nouvelles), il ne met pas directement l'accent sur la dictature en Guinée Equatoriale. Comment expliquer ce choix ? S'agit-il d'une « réticence auctoriale » ou d'une autocensure ? Quelle différence doit-on faire entre ces deux termes ? Par ailleurs, pour entrer dans l'univers culturel Bubi qu'il décrit il me semble que les explications qu'il donne parfois dans les textes, en notes de bas de page ou en indexe ne sont pas suffisantes, sans compter la manière correcte qu'en tant que lectrice on doit lire la langue Bubi présente dans ses nouvelles et poèmes.

Par ailleurs, à la demande de mon Directeur, j'ai dû voir aussi les films suivants : *Vénus Noire*²⁰⁷ et *Portier de nuit*²⁰⁸. Dans le premier cas, je me suis demandée s'il était nécessaire de

²⁰⁶ Yves Clavaron, « Politique et roman postcolonial : le désenchantement des indépendances chez V.S. Nipaul (*The mimic men*) et A. Kourouma (*Les soleils des indépendances*), in Isabelle Durand-Le Guern et Ioana Galleron (Dir.), *Roman & politique. Que peut la littérature ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p 286, 365 P.

²⁰⁷ Abdellatif Kechiche, *Venus noire*, Paris, TF1 Vidéo EDV 1035 (éd), 2011, durée 2h39 min, DVD.

²⁰⁸ Liliana Cavani, *El portero de noche* (traduction en espagnol du film original en italien), France, Les productions artistes Associés (éd), 1974, 1h58 min, DVD.

montrer à l'écran les scènes de prostitution et de viols à répétition du personnage de la Vénus sans aucun contre discours. Le choix du réalisateur m'a paru déconcertant d'autant plus que le personnage subissait déjà une monstration violente en tant que « bête de foire » ou « monstre ». Pour le second film, je parlerai aussi des viols dans ce qui est donné à voir comme un « camp de concentration », du « rapport amoureux » sadomasochiste entre le bourreau nazi et sa victime juive. Fallait-il, au regard de cette double abjection, faire le choix de tout montrer ? Ces deux films, d'après mon Directeur, repose la question politique du référent au cinéma mais pas uniquement. Comment donner à lire et à voir des évènements historiques horribles et odieux de notre histoire ? Que doit-on attendre dans ce cas des auteurs, dramaturges, poètes, cinéastes ainsi que des instances qui les soutiennent ? Quelle sont les limites de la liberté de création ?

Pour en revenir aux auteurs de mon corpus, je constate, que Donato Ndongo-Bidyogo cite nommément le dictateur au pouvoir en Guinée Equatoriale dont le pouvoir est décrit dans *Los poderes de la tempestad* (1997) alors que Miguel Ángel Asturias, quant à lui, ne mentionne pas dans *El papa verde* (1954) la complicité documentée de la UFCO dans le renversement du président Jacobo Arbenz par la CIA, même si la complicité entre l'entreprise bananière (Tropical Platanera S.A.) et l'Etat dont il est question est évoquée.

Comment interpréter cela exactement, une autocensure de la part des auteurs ? ou bien un choix délibéré de laisser au lecteur la possibilité à la capacité de combler « ces vides » narratifs.

Les perspectives ouvertes par la fiction ne se limitent, cependant, pas à la liberté d'écriture, à la mise en récit d'une version non autorisée du politique. La fiction participe activement à la fabrique de sens. A ce niveau, le texte revendique son statut de fiction et affirme sa volonté de s'éloigner de l'ambition de fidélité au réel...dans le même temps, il indique qu'il ne fait pas moins sens que l'espace fictionnel n'a pas une simple fonction de divertissement. Le roman fait donc clairement le choix de privilégier la fabrique de sens au détriment de la fidélité au réel. Il se donne ainsi toute licence pour puiser dans les ressources offertes par la fiction²⁰⁹.

²⁰⁹ Abdoulaye Imorou, « Le récit politique Africain à la confluence du roman et des sciences politiques », in Isabelle Durand-Le Guern et Ioana Galleron (dirs), *op. cit.*, p. 303.

Dans ce même sens, même s'il ne fait pas partie des œuvres que je dois analyser, James Oto à travers *Le drame d'un pays*, quant à lui fait un choix narratif différent. A le lire, on a bel et bien l'impression de lire un livre d'histoire. En effet, il le dit lui-même que cet ouvrage n'est pas un roman mais plutôt le reportage sur une histoire vraie.

Le livre que voici n'est pas un roman. C'est un reportage sur l'ensemble de dix ans que connut la Guinée Équatoriale. Il présente tout d'abord le journal d'un détenu politique, évadé de la prison, la veille de son élimination physique : Moro, qui alla se réfugier dans un pays voisin : où il fut ensuite enlevé par un de ses compatriotes et remis au dictateur de son pays ; d'où à nouveau il s'enfuit pour l'étranger, à la recherche de la liberté ; ensuite les récits d'autres détenus : des situations vécues. Tout y est authentique, et tout vérifiable²¹⁰.

James Oto soutient sa déclaration par les détails qu'il ne manque pas de donner dans cet ouvrage. Notamment les noms de personnes historiques, les noms des lieux et les dates précises qu'il donne.

II- La question du référent littéraire : quelques interrogations rapportées à mon corpus

Au contraire de l'Amérique centrale, malgré l'existence de cette économie bannière, il n'y a pas à ma connaissance des romans de la banane, comme genre, en Côte d'Ivoire ou en Afrique. Mon Directeur m'indique qu'il n'y en a pas davantage dans les Caraïbes, à sa connaissance. Comment expliquer cela ? En tous les cas, cela situe très bien l'importance de la trilogie bannière de Miguel Ángel Asturias qui rend public quelque chose qui reste encore largement caché ou nié malgré son importance du point de vue de la dépendance politique et économique du Guatemala et de l'Amérique centrale par rapport au Capital nord-américain. On

²¹⁰ James Oto, 1979, *op.cit.*, p. 5 (avant-propos), 136 P.

lui a pourtant reproché de faire du pamphlet au lieu d'écrire de la littérature (non documentaire), de la bonne littérature.

Dans nos réunions de travail au GRENAL, M. Lavou nous met souvent en garde, celles et ceux qui abordons la littérature en thèse, contre l'illusion référentielle (la littérature comme un reflet de la société). Celle-ci est à rapprocher des "effets de réel" dont j'ai fait mention déjà dans la première partie de la thèse. Pour M.Lavou les romans, vu qu'il s'agit de cela ici, n'abordent pas des thématiques qu'on peut facilement repérer et décrire ou analyser. C'est avant tout un discours sur ou à propos de. La question qui se pose est alors de savoir, surtout dans les littératures postcoloniales, pourquoi, comme c'est le cas dans notre corpus, la représentation mimétique occupe autant de place. Finalement, comment se constitue (ou pas) un référent littéraire ? S'agit-il uniquement du libre choix des auteurs ? Traduit-il une conscience collective, un trauma ou un refoulé ? Pourquoi certains référents ne trouvent-ils pas de place de choix en littérature ou en historiographie ? C'est, par exemple, le cas en Afrique de la traite arabo-musulmane et de la traite transatlantique. Donato Ndong-Bidyogo ne parle pas que du thème de la dictature dans *Los poderes de la tempestad* pas plus que Miguel Ángel Asturias ne parle pas que du thème de la plantation bannière dans *El papa verde* (1954). C'est limitatif, je m'en rends compte, de ramener ces deux romans à l'un ou l'autre thème ou référent manifeste dans ces deux romans. Quelle est la part de leur contenu latent, non manifeste ? La question du contenu manifeste des littératures et des lectures critiques qui s'y appuient ne concerne que les littératures dans les sociétés postcoloniales ? Quelle place doit-on y accorder à la création, à la fiction au refus du documentaire ?

Afin de confondre un peu mieux cette question du référent en littérature, notamment dans mon corpus de recherche, j'ai dû en discuter plusieurs fois lors des séances de travail personnalisé avec mon Directeur. À l'issue d'une de ces séances, voici la réponse que me fit parvenir par écrit le Professeur Lavou et dont je voudrais rendre compte.

Madame Adjo, grosso modo, le référent est ce dont on parle, il peut être manifeste ou latent. Dans le premier cas, on peut l'identifier à travers des points d'ancrage historiques, géographiques, culturels, politique et autres. Dans le second cas, cela suppose un travail de reconstitution critique. Un référent n'est jamais transparent, fixe et clos à jamais. Il est toujours l'objet d'élaborations et de reconfigurations constantes car il est pris dans des enjeux politiques, imaginaires, scientifiques et idéologiques. En sorte que, la gnose (discours scientifique et idéologique) de tel ou tel autre référent n'est qu'en réalité, l'espace où se laisse entrevoir et appréhender des luttes symboliques pour leur définition (hégémonique).

Il en est ainsi de la littérature et de ses référents, de l'Afrique et de ses référents, de l'Amérique centrale et de ses référents. Le référent est nécessairement et fondamentalement mouvant, instable, conflictuel. Seuls les effets positifs des champs culturels et universitaires en arrivent finalement à imposer des référents comme relevant de l'ordre d'une évidence qui s'imposent à soi et à tous. S'engager à défaire pour mieux comprendre un référent, son institution, les ambivalences, les paradoxes, qu'il renferme nécessairement et que le texte dans sa « constitution » « cache » ou recouvre est toujours une entreprise ardue et risquée du fait des identifications collectives qu'il suscite ou produit. Cette manière de concevoir le « référent » permet de se tenir éloigné de l'idée de « réalité première », solide en quelque sorte, que la littérature n'aurait pour but et objectif que de « refléter ». La fiction, en littérature, a pour fonction de dévoiler et de transformer en même temps, et ce, au-delà de la conscience de l'auteur. Mais, malgré tout, il n'est pas impossible que vous ayez, par exemple, beaucoup de mal à vouloir démontrer que Miguel Ángel Asturias et Donato Ndongo-Bidyogo ne décrivent pas, comme ils se présentent dans la « réalité », l'économie de la plantation banane nord-américaine et de la dictature de Macías Nguema en Guinée Equatoriale. Il s'agit de tout autre chose que l'on ne pourrait pas non plus réduire à l'« irréalité » de la fiction. Comment alors s'affranchir des évidences liées au parti pris historiographique des deux auteurs pour interroger différemment ces deux romans sans pour autant perdre de vue ses effets de réels liés à l'impérialisme nord-américain au Guatemala et en Amérique centrale et à la dictature en Guinée Equatoriale²¹¹.

En partant de ce que dit le Professeur Lavou, je me retrouve devant un véritable défi conceptuel et critique. Parce que, dès la première année jusqu'en licence, et quelquefois même en Master, nous approchons la littérature, latino-américaine, espagnole ou celle de la Guinée Equatoriale à partir des référents thématiques : la mort, la fête, la femme, le pouvoir, le franquisme, la dictature, la ville, la campagne, le Noir, l'Indien, le paysan, la guerre, la terre.

Il devient alors difficile par la suite de prendre ses distances par rapport à ces habitudes de lecture. On oublie quelquefois de voir que ces thèmes peuvent être liés entre eux ; il y a la question de la délimitation des thèmes principaux et des thèmes secondaires qui n'ont pas moins

²¹¹ Réponse de M. Lavou à mon inquiétude au sujet du référent en littérature, mars 2022.

d'importance ; on oublie aussi qu'un seul thème ne permet pas de rendre compte de tout un roman. Je prendrai les exemples de mon corpus pour illustrer ce qu'a dit le Professeur Lavou.

Il semble en effet difficile, malgré les évidences, de réduire *El papa verde* (1954) au roman de la banane. Il n'y est pas question à proprement parler de l'exploitation de la banane par la UFCO, comme dans *Los ojos de los enterrados*, mais du début de son implantation au Guatemala. Le paradoxe c'est que d'un point de vue chronologique, il s'agit du deuxième roman de la trilogie bananière de Miguel Ángel Asturias. En revanche, on remarque qu'il y a dans le roman, avant l'implantation de la UFCO, une exploitation endogène de la banane par les petits, moyens et grands propriétaires ladinos. Celle-ci ne fait pas à proprement parler l'objet du récit. Or, on sait que cette économie domestique de la banane a entraîné l'expropriation des terres des Indiens ainsi que la conversion de la plupart d'entre eux en main d'œuvre surexploitée. Miguel Ángel Asturias dans *El papa verde* (1954) semble attribuer cette expropriation uniquement à l'économie bananière nord-américain.

[...] Pero allí mismo, en coladores más tupidos, también, quedaba fuera, igual que borra, el universo del maíz i el frijol, el pájaro i el mito, la selva y la leyenda, el hombre y sus costumbres, el hombre y sus creencias.

El fuego que en mano del español consumió las maderas untadas de los indios, sus manuscritos en cortezas de amatle, sus ídolos e insignias, devoraba ahora, cuatrocientos años más tarde, reduciéndolos a humazones y pavesas. Cristos, virgenesmarías, sanantonios, santascruzes, libros de preces y novenas, rosarios, reliquias y medallas. Fuera el rogado, dentro en fonógrafo ; fuera el paisaje, dentro la fotografía ; fuera las esencias embriagantes, dentro las botellas de *whisky*. Otro dios llegaba : el Dólar, y otra religión, la del *big stick*²¹².

Si dans la citation qui précède, « El hombre » identifie l'Indien, le *whisky*, le *big stick*²¹³ et le dollar aussi quant à eux désignent par analogie et par métonymie l'empire américain

²¹² Miguel Ángel Asturias, 1954, *op. cit.*, p 106, 410 P.

²¹³ La doctrine du *Big Stick* est une expression qui renvoie à la politique étrangère menée par le président Theodore Roosevelt au début du XXe siècle et visant à faire assumer aux Etats-Unis une place de véritable police internationale. Nicolas Guilhot, *La promotion internationale de la démocratie : un regard critique*, Pages 28 à 31, <https://shs.cairn.info/revue-mouvements-2001-5-page-28?lang=fr>. (consulté le 20/08/2023).

succédant en quelque sorte à l'empire espagnol. Entre les deux, la période d'après l'indépendance du Guatemala n'apparaît que comme une parenthèse, le pouvoir des ladinos blancs qui ont gouverné le pays et continuent de le gouverner n'est pas mentionné. Il s'agit là, d'un exemple de référent politique latent dont l'omission dans le travail d'écriture de la temporalité dans le roman interroge. C'est dans cette « omission » que se situe pourtant l'expropriation des terres indiennes par des ladinos blancs guatémaltèques. L'arrivée de la UFCO va entraîner la disparition de certains de ces propriétaires. Ils sont amenés à vendre leurs terres, soit ils deviennent dépendants, purement et simplement, de la UFCO.

Qu'est-ce qui caractérise alors, d'un point de vue thématique, le roman de la banane ? L'économie endogène de la banane qui pourtant débouche sur le marché international ou la présence et la puissance de la UFCO au Guatemala et en Amérique centrale ?

En dehors du personnage de Geo Marker Thompson, il y a aussi dans le roman de Miguel Ángel Asturias des descriptions physiques d'autres personnages et des digressions par rapport à la thématique principale du roman. Comment faut-il appréhender cela ? Si, comme on le verra par la suite, le personnage de Thompson incarne la plantation bananière, ce n'est pas forcément le cas de sa famille, en particulier de sa fille. Il y a aussi dans *El papa verde* (1954), la présence de tranches de vie qui ne sont pas directement liées à la banane. Faut-il alors les considérer comme de pures digressions narratives ? Comment les intégrer dans une économie de la banane qui, comme je le montre dans la contextualisation (Cf deuxième partie), implique expropriations, achats de terres, exploitation de la main d'œuvre, des complicités, des rapports de pouvoir, des dominations, un marché régional (Amérique centrale) et transrégional (Etats-Unis), des formes de résistances latentes ou ouvertes, une hiérarchie rigide ?

On se retrouverait dans la même impasse si on approchait *Los poderes de la tempestad* (1997) uniquement à travers le thème de la dictature. Il y a dans ce roman aussi des tranches de vies qui échappent à la dictature, un hors texte (Espagne, Cameroun, Cuba, Chine, Afrique du Sud), des murmures dans les espaces domestiques clos, des détours. Il est autant question dans

le roman de dictature que de liberté. Donato Ndong-Bidyogo déclare à ce propos qu'il s'intéresse moins à la dictature qu'aux effets de celle-ci sur les personnes en Guinée Equatoriale. D'où la présence (discours, milices qui le représentent) et l'absence (comme personnage tout au long de la trame narrative) en même temps du dictateur dans le roman. Il est moins présent physiquement dans la vie quotidienne représenté ; il est beaucoup plus présent dans les actions de ses représentants, défenseurs du régime.

J'aurai l'occasion de montrer plus tard, que le désir de ne plus subir le mépris culturel, le paternalisme colonial expliquent l'adhésion de la foule au discours du dictateur. Tout n'est peut-être pas que manipulation par le verbe du dictateur d'une foule illettrée, fanatisée et naïve. La question des horizons d'attente d'un peuple récemment libéré du joug colonial est ici posée. Centrer l'analyse de *Los poderes de la tempestad* (1997) sur une seule thématique ne permet pas de rendre compte de sa complexité.

Dans les deux cas que je décris ici, quelle place occupe la narration ? Les romans de la banane ou de la dictature, que ce soit en Afrique ou en Amérique centrale ne sont pas tous écrits de la même façon. En sorte que, comme le rappelle souvent le Professeur Lavou, l'écriture reconfigure constamment le référent ou la thématique d'une œuvre littéraire. Par exemple, la représentation du thème de la dictature en Afrique est différente suivant les auteurs. De ce point de vue, *La vie et demie* (1979) et *l'Etat honteux* (1981) du feu écrivain congolais Sony Labou Tansi diffère de *Los poderes de la tempestad* (1997) de Donato Ndong-Bidyogo. En effet, chez le premier, le carnavalesque, le grotesque et la scatologie souvent liée au sexe occupe une place très importante. Ils servent à moquer le personnage du dictateur et, par ailleurs, crée des effets de distanciation avec lui.

Dans la pièce de théâtre de Sony Labou Tansi intitulée *Antoine m'a vendu son destin* (1997), dans laquelle le personnage Antoine (le dictateur, obsédé par l'idée de complot, met en scène un faux coup d'Etat afin de démasquer ceux qui lui en veulent, le grotesque plus que dans cette farce tragique est surtout langagier.

Antoine. – C’est toujours très poétique et très profond. Mais je voudrais que vous disiez : « en matière de logique, de loyauté et d’ambiguïté historique ... ». Parce qu’on ne fait pas de politique historique sans ambiguïté. Et notre déclaration, quoi qu’il en soit, reste hautement ambiguë et absolument politique. Vous verrez comme les Américains vont l’apprendre. Ils vont la donner en pâture à leurs ordinateurs et à leurs cerveaux. Et les Français, vont la passer au champagne pour lui faire dire ce qu’elle ne dit pas.

Riforoni. – c’est exact, votre Altesse.

Antoine. – je pense que l’expression ‘‘prophète de l’agenouillement’’ est un peu Mao-soviétisé. Il faut lui trouver un équivalent. Mettons les choses à la hauteur du peuple. Ne les suspendons pas aux étoiles. Utilisons les formules à la chaîne du genre : « A bas l’agenouillement ». Pourquoi, pour parler à un peuple que nous connaissons de a à z ne dirions-nous pas : « agenouillement ! haut les mains », ou quelque chose d’assez voisin.

Riforoni. - d’accord, votre Altesse.

Antoine. – pas d’encerclement du peuple avec des mots malades. Et il faut que celui qui lira notre déclaration ait une envoutante voix de buffle. Que sa seule voix dévierge la rêvasserie populaire. Hélas ! la majorité de vos journalistes arbore un grincement de castré. Des femelles, douces et au lieu d’être touché, le peuple en rit. On ne les atteint nulle part, nos populations.

Riforoni. – que votre Altesse soit tranquille. J’ai engagé trois Suisses pour le temps que durera l’ouragan²¹⁴.

Par un effet de mimétisme, ou de contamination, le grotesque langagier du dictateur se retrouve aussi chez ses deux proches collaborateurs (Riforoni et Moroni), sa maman (Ferruciani) et sa compagne (Yoko-Ayele).

Feruciani. – alors ?

Yoko-Ayele. – C’est le silence.

Ferruciani. – Quelle sorte de silence (*un temps*) ... mon cœur s’en va. Mes nerfs s’en vont. (Un temps)... Il n’y a pas de sang ?

Yoko-Ayele. – On dirait que j’entends respirer.

Ferruciani. – Sa respiration à lui est grasse. Il ne l’a jamais bâclée. Il l’a toujours construite comme un petit chef-d’œuvre.

²¹⁴ Sony Labou Tansi, *Antoine m’a vendu son destin*, Paris, éditions Acoria, 1997, p. 19 (tableau 1, scène-génèse, 64 P.

Yoko-Ayele. – Je la connais par cœur, Madame Mère. (*Elle écarte l'air avec une espèce de savante conviction*). Approchons-nous encore, les respirations se ressemblent parfois, vous savez ? (Tableau 1, scène 3)²¹⁵

Les effets de jouissance dans et par le langage caractérise les personnages et traduit leur altérité ou leur étrangeté. Dans cette pièce de théâtre, le langage devient ainsi un enjeu politique et symbolique, il ne permet pas que de dire, de communiquer ; il disqualifie, assure des effets de comicité chez le public spectateur et auditeur. Il me semble que cette dimension est moins importante dans le discours du dictateur dans *Los poderes de la tempestad* (1997) que j'analyserai après. Et pourtant, son discours est tout aussi grandiloquent, artificiel et vide.

Depuis ma participation aux différents séminaires du Professeur Lavou, je m'efforce désormais de ne pas me laisser enfermer dans une approche purement thématique de mon corpus. J'essaie de proposer des descriptions et une analyse qui intègrent et interrogent plusieurs niveaux textuels. C'est ce que je vais proposer dans les chapitres suivants qui portent sur différentes entrées de *Los poderes de la tempestad* (1997) et de *El papa verde* (1954).

²¹⁵ Sony Labou Tansi, 1997, *op. cit.*, p. 28, 64 P.

Chapitre III-Esquisse d'une analyse des personnages dans *El papa verde* (1954) et *Los poderes de la tempestad* (1997)

Les remarques qui suivent supposent que soient distingués d'entrée de jeu plusieurs aspects dans la notion complète et confuse des personnages. Nous rejeterons d'abord l'illusion référentielle qui en ferait autre chose qu'un produit de l'écriture et, au-delà d'interprétations de son statut, qui nous entrainerait dans des perspectives de type psychologique, présupposerait l'hypostase d'une personne réelle.

Disons donc, pour introduire notre propos, que le terme de personnage recouvre plusieurs catégories textuelles :

1-Il s'agit, en tant qu'actant, d'un élément fonctionnel de récit, un agent du programme diégétique qui assume des fonctions dans la macrostructure du texte narratif. Dans ce cadre, il se définit par son fonctionnement et sa position narrative.

2-Sa configuration se confond avec un ensemble de sémiotique défini par des marques textuelles multiples et discontinues et ne s'achève qu'avec la dernière de ces marques textuelles. On pensera ici à la définition qu'en donne Philippe Hamon « insignifiant, discontinue d'un signifié discontinu » qui nous invite à le considérer comme un signe entre d'autres signes.

3-Produit de l'écriture, il est, comme tel, travaillé dans le même matériel langagier que les autres éléments constitutifs de la fiction. On le considérera, en ce cas comme un échantillon du tissu textuel²¹⁶.

Dans son cours d'introduction à l'analyse critique des textes littéraires latino-américain, inspiré de la théorie et pratique sociocritiques, le Professeur Lavou a beaucoup insisté sur le fait qu'il ne fallait pas confondre personne et personnage. Pour lui, d'après ce que j'ai compris, les premiers sont de chair et d'os alors que les seconds sont des êtres de papier, des signes qu'il faut comprendre et analyser comme tels dans l'économie générale des textes où ils apparaissent.

Sa mise en garde se fonde sur ce que dit ci-dessus Edmond Cros et ci-dessous Milagros Ezquerro :

Il semble bien qu'il soit nécessaire de justifier, par les temps qui courent, l'utilisation du terme personnage. Ce terme est en effet tombé en disgrâce et il n'est pas douteux qu'une telle disgrâce ne soit

²¹⁶ Edmond Cross, « Le personnage comme catégorie textuelle », in *Théorie et pratique sociocritiques*, Montpellier, Editions sociales/C.E.R. S (Centre d'Etudes et de Recherches Sociocritiques), Université Paul Valéry, 1983, pp. 153-154, 374 P.

largement justifiée par la façon dont les personnages romanesques (et mieux vaut ne pas parler de personnage de théâtre) ont été généralement étudiés. La critique « psychologique » du personnage romanesque, la plus largement pratiquée, présente de graves inconvénients de traiter le personnage comme s'il s'agissait d'une personne...Par contre, un avantage que l'on n'a pas, à mon sens, suffisamment fait valoir, c'est que la plus ancienne acception du terme personnage est celle de dignitaire ecclésiastique : il désignait donc avant tout, une fonction et un certain nombre de prérogative²¹⁷.

Pour bien marquer la différence entre la catégorie de « personnage » et de « personne », M. Lavou nous a donné des exemples tirés de la littérature où, par exemples, des objets animés ou inanimés, des choses, des animaux peuvent être considérés comme des personnages. En effet, ils jouent ou sont dotés des rôles, ils font l'objet de description de la part du narrateur. L'illusion biographique (retrouver la vie des auteurs, leur parcours dans leurs œuvres), l'illusion référentielle ou « *les effets de réel* » contribuent à consolider la confusion entre « personnage » et « personne ». Je vais tâcher de ne pas tomber dans ce travers dans ce chapitre.

Dans *El papa verde* (1954) et dans *Los poderes de la tempestad* (1997), on peut déjà constater l'existence d'un nombre important de personnages. Certains de ces personnages ont des parcours, des objectifs, des caractéristiques bien définis. D'autres, apparaissent comme des figurants, sans caractéristiques précises. Ils sont parfois, comme « adjuvants », rattachés entre eux par les liens qui les unissent aux personnages principaux, par exemple, à *Geo Marker Thompson alias El papa verde* ou *Señor de cheque y de cuchillo, navegador en sudor humano* dans *El papa verde* (1954) ou, au personnage du dictateur *El presidente vitalicio y constitucional de la República, gran camarada su excelencia papá Mesie me Nguema Biyogo Ñegue Ndong* ou *El honorable y gran camarada papá Mesie me Nguema Biyogo Ñegue Ndong*²¹⁸ dans *Los poderes de la tempestad* (1997). D'autres encore sont désignés par la

²¹⁷ Milagros Ezquerro, *Théorie et fiction. Le nouveau roman hispano-américain*, Montpellier, Université Paul-Valéry, C.E.R.S, 1983, p 120, 255 P.

²¹⁸ Donato Ndong Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 21-34, 310 P.

fonction qu'ils occupent. C'est le cas du *commandant*²¹⁹ dans *El papa verde* (1954) ou le cas de certains miliciens et le juge d'instruction de la juridiction militaire, le capitaine Nze Ebere Ekum²²⁰, qui a condamné l'avocat dans *Los poderes de la tempestad* (1997).

On remarque aussi que certains personnages sont décrits uniquement dans leurs rôles d'opposition à la réalisation du projet ou des objectifs des personnages principaux. Il y a aussi des personnages qui ne figurent pas directement dans l'intrigue des deux romans ; on fait allusion à eux. C'est par exemple le cas dans *El papa verde* (1954) quand le narrateur mentionne des personnages qui se trouvent aux États-Unis, à Chicago, à la Nouvelle Orléans, deux villes représentées comme capitale et port d'arrivée de la banane centraméricaine. L'Espagne figure dans *Los poderes de la tempestad* (1997) et les personnages anonymes qui y vivent et travaillent sont mentionnés. Dans les deux romans, j'ai constaté qu'il y a plus de personnages masculins que féminins. C'est le cas en particulier chez Miguel Ángel Asturias.

Dans ce chapitre, j'ai choisi de m'arrêter sur les deux personnages à mon avis les plus significatifs.

²¹⁹ Miguel Ángel Asturias, *El papa verde*, Madrid, Drácena Ediciones S. L., 2016, p 20, 399 P. (« -¡Salvaje ! - interrumpió el comandante, al tiempo de limpiarse los bigotes, listo para apurar el vino que le quedaba en la copa ; y tras saborear el líquido ambarino, remató : - ¡Esta gente, esta gente es el puro salvajismo en marcha ! »)

²²⁰ Donato Ndongo-Bidyogo, *op. cit.*, pp. 295-296. «El flamante juez instructor de la jurisdicción militar, capitán Nze Ebere Ekum, exponía también que los cuerpos y fuerzas de seguridad habían detectado, y así lo confirmó el tribunal por las evidencias aportadas por la fiscalía y que la defensa no pudo contrarrestar, que, además de espiar en el campamento militar, habías introducido en el país propaganda subversiva con los fines ya expuestos, habías recibido mucho dinero de diplomáticos extranjeros acreditados para perpetrar tus demoníacas acciones, te habías reunido con fines conspiratorios con elementos españoles a altas horas de la noche en una habitación de tu hotel, te habías desplazado a la parte continental del país donde debías iniciar tu sucio trabajo, felizmente abordado gracias al celo desplegado por las fuerzas de seguridad de nuestro estado libre y soberano, por lo que habías tenido que regresar a la capital y tratar de poner en práctica la misión encomendada por la potencia colonialista española y el imperialismo mundial, siendo un guineano te habías puesto al servicio de potencias extranjeras enemigas de la libertad del pueblo trabajador de Guinea Ecuatorial, delitos todos analizados por el tribunal, que te dio la oportunidad de defenderte en un juicio justo con todas las garantías jurídicas y procesales admitidas en las leyes penales, como tú mismo reconocías, agradecías y certificabas en declaración adjunta en tu calidad de licenciado en derecho por la Universidad Complutense y miembro del Ilustre Colegio de Abogados de Madrid. Esos delitos, tipificados en el Código de Justicia Militar vigente en la república independiente y soberana de Guinea Ecuatorial, están castigados con la pena capital, pero gracias a la magnanimidad del presidente vitalicio y constitucional de la República, jefe de Estado y del Gobierno y general mayor de las fuerzas Armadas Populares, honorable y gran camarada su excelencia Macías Nguema Biyogo, fuiste condenado a sólo 21 años y un día de prisión mayor por el delito de alta traición en grado de tentativa, así como tus cómplices, el llamado Mbo Abeso a dieciocho años por sedición, el llamado Lino Obama a quince años y el llamado Adjaba Esono a ocho años de reclusión menor. »

I-Geo Marker Thompson alias *El papa verde* ou Señor de cheque y de cuchillo navegador en sudor humano

Ce personnage figure déjà dans *Viento fuerte* (1950), il s'agit du premier roman de la trilogie bananière de Miguel Ángel Asturias. Il est décrit au chapitre 07 du roman en ces termes :

El papa verde le esperaba. El lenguaje era una broma pesada en este caso. El papa verde le esperaba, pero fue él quien tuvo que perder casi tres horas para ser admitido a su presencia.

El jerarca más alto de la "Tropical Platanera, S.A.", enfundado en un traje gris de paño finísimo, camisa color salmón de seda italiana, corbata amarilla, le esperaba detrás de su escritorio. Al verlo entrar se puso en pie, le tendió la mano y le ofreció una silla.

Ya estaban frente a frente. El papa verde en su sillón giratorio, mirándolo con dos ojuelos insignificantes, detrás de dos gruesos lentes montados en aros de carey color de ébano muy oscuro, y él también viéndolo [...] ²²¹.

Dans *Viento fuerte* (1950), El papa verde est comparé au Pape de Rome qui, lorsqu'il meurt, il est toujours remplacé immédiatement par un autre. Donc il n'a pas de fin celui dont parle Miguel Ángel Asturias dans sa trilogie. Asturias donne-t-il un caractère immortel à l'impérialisme à travers ce personnage ?

-Van a acabar con ellos, ya lo verá usted...aunque él dice que a la larga le podrán al papa verde.

-¡Ah, mijo ! si a ese Papa, como al otro que está en Roma, no se les ve fin, porque muerto uno, otro ocupa el mismo sitio [...] ²²².

Ce personnage annonce celui qu'on retrouvera quatre ans plus tard dans *El papa verde* (1954). En effet, dans *Viento fuerte* (1950), il fait son apparition dans l'œuvre lorsqu'il devait recevoir l'un des actionnaires connus sous le nom de Cosi ou Stoner ou encore Lester Mead mais qui s'est présenté aux petits planteurs comme vendeur de machine à coudre jusqu'à ce que

²²¹ Miguel Ángel Asturias, *Viento fuerte*, Buenos Aires, Editorial Losada, S.A., 1950, pp. 97-98, 216 P.

²²² Miguel Ángel Asturias, 1950, *op. cit.*, p. 118, 216 P.

son véritable visage soit découvert à la fin du roman puisqu'il était le représentant de la coopérative qui luttait en faveur des petits planteurs et travailleurs de la banane.

En revanche, dans *El papa verde* (1954), le lecteur découvre le personnage dès le début du roman mais sous le nom de Geo Marker Thompson.

Sacó la cara --¿quién iba a reconocer a Geo Marker Thompson ? --, lo iluminaba de abajo arriba una luz de luciérnaga húmeda -- ¿quién iba a reconocerlo tiznado hasta el galillo ? --, el sudor en gordas viruelas de cristal sobre la frente mantecosa de grasa de máquina y los grandes cartílagos de sus orejas friendose en aceite. Por las espinas de la barba subía el débil claro de la lámpara que tenía a sus pies, sin pasar de sus párpados, los ojos en pozos negros, la frente en sombra y la nariz a filo²²³.

Ce passage au début du roman, en plus de décrire le personnage de Geo Marker Thompson alias El papa verde en mettant l'accent sur les caractéristiques principales de son visage (« oreja », « barba », « frente », « nariz », « ojos ») à travers un usage marqué des adjectifs qualificatifs (« tiznado », « grandes », « pozos », « negros », « gordas », annonce son arrivée sur la terre de l'exploitation bananière. La description le montre déjà comme un personnage singulier et effrayant qui ne peut guère susciter une identification positive.

Le parcours initial de Geo Marker Thompson est révélé dans le roman ainsi que son objectif principal. Il est tout à la fois un marin et un pirate qui a navigué beaucoup dans les eaux de l'Amérique centrale. Il connaît donc bien la région et il est aussi bien informé. Son statut de hors la loi (pirate) dénonce déjà ses vices, son comportement maléfique, sa cupidité et la terreur qu'il peut instituer.

[...] Y tras un breve silencio para hacer recuerdo de palabras precisas, Marker Thompson añadió :

-¡Chistoso el yanquito ! me dijo para despedirse : “ quiere superar a los piratas ” ; y se me rió en las barbas

-¿Conocía sus propósitos ?

-No, salvo lo de hacerme plantador de banano. Lo de pirata me lo dijo porque yo le hablaba de volverme filibustero con el nombre de Papa Verde, ser el Papa de la piratería y dominar estos mares a sangre y

²²³ Miguel Ángel Asturias, *El papa verde*, Madrid, Drácena Ediciones S.L., 1954, p. 07, 410 P.

fuego siguiendo la tradición de Drake, el Francisco de Asís de los piratas ; de Wallace, que le dio nombre a Belice y de aquel mi capitán Smith, para quien Centroamérica resarciría con creces a la corona británica de la pérdida de los Estados Unidos.

-Leí su correspondencia en Chicago [...]

-Pero los piratas, que fueron los señores del Caribe, se quedarán de este tamaño -y mostró su dedo meñique – en cuanto a riqueza, por fabulosos que hayan sido sus botines, pues los nuestros en el futuro superarán en cantidad, y en cuanto a métodos, el hombre no ha cambiado, señor Kind : ellos ensangrentaron el mar, nosotros enrojocemos la tierra²²⁴.

Sa mégalomanie et sa très grande envie de réussir coûte que coûte l'amènent à se comparer à certains pirates fameux mentionnés dans la citation ci-dessus. Mais il semble conscient du changement des temps et d'époques, même si l'usage de la violence est toujours revendiqué. Il prévoit de faire pire que les pirates pour arriver à ses fins. Terre et mer ne sont en réalité pas opposées dans l'entreprise bananière. En effet, l'exploitation et le transport maritime de la banane sont intimement liés dans ce type d'entreprise.

Par ailleurs, vu que le personnage de Geo Marker Thompson est au service des intérêts qui le dépassent et les permis d'exploitation dont ils bénéficient de la part des politiques guatémaltèques, ce personnage serait plutôt dans la position d'un corsaire. A propos de la figure du « pirate » projetée sur le personnage, M. Lavou me fait observer que Miguel Angel Asturias donne un sens générique, commun et populaire à « pirate » sans distinguer ses différentes composantes (« flibustiers » ; « boucaniers », « pirates », « corsaires-flibustiers »).

Lorsqu'il décida de mettre un terme à sa première vie, il eut pour objectif de devenir le roi de la banane, le Pape Vert. Pour atteindre cet objectif, il va user de scénarios divers, s'appuyer sur des complicités locales qu'il va corrompre ; il va aussi racheter les terres des petits propriétaires exploitants de banane. Il s'agit, à terme, d'agrandir sa propriété et de devenir

²²⁴ Miguel Ángel Asturias, 1954, *op. cit.*, p 17, 410 P.

le relais indispensable sinon exclusif de l'exportation de la banane au Guatemala et au-delà en Amérique centrale.

Un autre personnage nord-américain désigné comme Mister Kind ou Jinger Kind va aider El papa verde dans la réalisation de ses objectifs. On remarquera le jeu de mot avec le nom de ce deuxième personnage *Kind* qui signifie bon ou généreux alors que ses agissements montrent plutôt le contraire dans le roman.

-¡Exacto ! -enfaticó Kind, después de un silencio difícil -. Atrasados es la palabra y no salvaje, como antes oí decir. Solo por ignorancia se designa a los países poco desarrollados con los términos de salvajes o bárbaros. En el siglo veinte decimos pueblos adelantados y pueblos atrasados, y los pueblos adelantados tienen la obligación de ayudar a progresar a los países atrasados²²⁵.

Ils font miroiter une sorte de progrès inexistant au peuple à qui ils s'adressent sous forme d'aide. Comme stratégie, il utilise aussi la menace, l'incendie des propriétés collectives des Indiens ou ceux des petits propriétaires qui refusent de leur vendre la terre. Comme l'annonce le titre du roman, tout le récit de *El papa verde* (1954) tourne autour de ce personnage, de son aventure et ascension finale. Vu que le commerce de la banane est directement lié aux États-Unis, il devient en quelque sorte l'incarnation du système d'exploitation capitaliste que Miguel Ángel Asturias dénonce dans le roman. Ainsi, le vert désigne à la fois, la couleur de la banane et le billet vert ou le dollars États-Unien. Cette représentation est plus marquée dans *Viento Fuerte* (1950) où il est aussi désigné comme le Tentateur vert ou la tentatrice verte au chapitre 10.

-Si te pones en ese plano, acabarás escribiendo algo que se llame Anderson o la Tentación verde.

Lester saltó :

²²⁵ Ibid, p. 21.

-El Tentador verde, así he llamado siempre a Anderson, ¿verdad, Leland?. oponiéndolo al Tentador infernal bíblico que debe haber sido rojo.

-Sí, porque dices tú que subió a la cumbre de la montaña de la esperanza de muchos de miles de hombres, que es de color verde, y los llamó y le dijo : ¿queréis poseer el mundo ?

[...]

El demonio verde se acercó a aquellos hombres ; llevaba en su tiniebla escondido el color de la esperanza más real, que es la del dinero en su expresión más tentativa : el verde-papel-moneda-oro²²⁶.

Le temps mythique de la bible qui combine deux moments différents, à savoir la tentation de Ève (genèse) par le serpent et celle de Jésus Christ par le diable (Mathieu 4, v.8) sur la montagne nommée le Mont de la Tentation démontre le rejet absolu de l'entreprise de la UFCO en Amérique centrale par la voix narrative, on peut même dire par Miguel Ángel Asturias. La UFCO à ses yeux constitue donc le symbole du mal absolu « el demonio verde », « tiniebla escondido » et non celui d'un idéal de développement et du progrès.

Dans l'identification dont il est question précédemment, le Guatemala est incarné par les petits paysans rebelles qui sont quant à eux représentés comme la proie ou la victime du capitalisme États-Unien. Les policiers et l'administration qui sont à la solde de Geo Marker Thompson apparaissent logiquement comme des traîtres à la Patrie. La terre devient ainsi un enjeu idéologique important. Le commandant ou militaire est aussi l'un de ces traîtres à la Patrie ; il partage absolument l'idéologie de Geo Marker Thompson.

-¡Salvaje ! -interrumpió el comandante, al tiempo de limpiarse los bigotes, listo para apurar el vino que le quedaba en la copa ; y tras saborear el líquido ambarino, remató : -¡Esta gente, esta gente es el puro salvajismo en marcha ! ¿Qué quieren ? [...]

-Sí, señores, estamos muy, muy atrasados – creyó oportuno recapitular el comandante -, muy atrasados [...]²²⁷.

²²⁶ Miguel Ángel Asturias, *Viento Fuerte*, Buenos Aires, Editorial Lozada, S.A., 1950, p. 124, 216 P.

²²⁷ Miguel Ángel Asturias, 1954, *op. cit.* , pp. 20-21, 410 P.

Miguel Ángel Asturias à travers la voix narrative oppose aux personnages de Geo Marker Thompson l'idée du respect de la souveraineté nationale guatémaltèque, il lui oppose aussi des valeurs morales. En effet, Geo Marker Thompson est souvent décrit dans ces travers dont le plus important est l'obsession de vouloir toujours plus, bien au-delà du nécessaire. Il est caractérisé par l'appât du gain, un désir de vautours une volonté de domination des plus faibles.

[...] Se trata de civilizar pueblos, de sustituir el egoísmo y la violencia de los europeos en una política de tutela del más capacitado.

-¡Música celestial, señor Kind! ¡Domina el más fuerte! ¿Y para qué domina... ? Para repartirse tierras y hombres ! [...] ²²⁸.

Par ailleurs, dans le roman, le Guatemala comme avant le Costa Rica ne sont que des points de départ de la conquête des terres fertiles de toute l'Amérique centrale. Même si cela devait provoquer un conflit entre le Guatemala et les autres pays comme le Honduras où une compagnie bannière est déjà installée. Pour éviter une guerre dont l'origine serait étrangère parce que liée à l'exploitation de la banane, Geo Marker Thompson envisage une alliance économique. Cela lui permettrait d'élargir son pouvoir, de multiplier ses gains et d'occuper une place importante dans l'économie capitaliste de la banane.

La contextualisation que j'ai proposée dans la deuxième partie de mon travail permet de bien se rendre compte de l'importance de la UFCO sur le plan économique et politique en Amérique centrale, en général, et au Guatemala en particulier. Dans *El papa verde* (1954), l'on est encore manifestement au début de l'installation et de l'extension de la UFCO ; elle deviendra réellement effective et toute puissante dans *Los ojos de los enterrados* (1960). Ce qui fait que dans *El papa verde* (1954), Miguel Ángel Asturias ne décrit pas un système d'exploitation déjà mis en place, des complicités déjà installées ou une emprise réelle sur l'État du Guatemala. Par exemple, les institutions nationales comme l'armée, le gouvernement, les

²²⁸ Ibid, p 18.

partis politiques (les médias) ou les syndicats ne sont pas ouvertement et directement cités dans le roman. C'est le chef de la police locale, le commandant corrompu et à la solde de Geo Marker Thompson qui est cité. Il utilise son pouvoir pour permettre à l'Américain d'atteindre son but parce qu'il croit au mythe du Progrès. La corruption et la dépendance apparaissent ici comme locales et non comme nationales. S'agit-il là d'une contradiction qu'on pourrait reprocher à Asturias ?

En effet, quand on considère l'histoire politique du Guatemala, cela ne laisse pas d'étonner car la UFCO était déjà à cette époque un État dans l'État. Par ailleurs, l'année de publication de *El papa verde* (1954) correspond à l'année du renversement du gouvernement populaire de Jacobo Guzman Arbenz (1951-1954) que Miguel Ángel Asturias a servi. Certains critiques ont vu dans la publication de ce roman une des raisons de l'exil politique de l'auteur (cf. contextualisations)

Pourquoi Miguel Ángel Asturias a-t-il choisi de ne pas décrire la toute-puissance de la UFCO déjà dans *El papa verde* (1954) ? S'agissait-il d'une auto-censure liée à sa position de diplomate ? En effet, à partir de 1946, il représentera son pays au Mexique, en Argentine et au Salvador. Plus tard, de 1966 à 1970, il sera nommé ambassadeur du Guatemala en France. Entre temps, de 1954 à 1961, il est en exil en Argentine, après la dénonciation du coup d'État militaire contre le gouvernement de Jacobo Guzman Arbenz et le projet politique populaire et souverain qu'il représentait ou qu'il portait (réforme agraire et réforme des institutions, création des syndicats, la remise en question du rôle de l'église, contrôle économique ...).

A travers le personnage de Geo Marker Thompson, son parcours et son objectif, Miguel Ángel Asturias retrace une partie de l'histoire politique et économique du Guatemala et de l'Amérique centrale. Cela peut expliquer que ce personnage occupe une place si importante dans le roman qu'il s'agit d'un roman éponyme. Le titre du roman se confond avec l'un des noms de son personnage principal.

II-Analyse du personnage du dictateur dans *Los poderes de la tempestad* (1997)

Comme dans *El papa verde* (1954), un seul personnage occupe la grande partie de l'intrigue de *Los poderes de la tempestad* (1997). En effet, tout tourne autour de lui et c'est autour de lui que gravitent les autres personnages qui le défendent ainsi que son pouvoir absolu, ces méthodes de gouvernement basées sur la violence et la terreur. C'est par rapport à lui aussi que d'autres personnages sont poursuivis, maltraités, exécutés, jetés en prison sans procès ou jeté sur des décharges à ciel ouvert de l'hôpital, après avoir été assassinés de manière atroce.

[...] ,casi como cada noche ves cómo se los llevan caminito adelante, hacia el depósito de cadáveres del hospital, donde serán descuartizados para la olla de su excelencia y su cuadrilla, no te queda más remedio que agarrarte a lo proximo, a lo inmediato... ; en Caifer los milicianos quemaron vivos a más de veinte presos después de rociarles con gasolina ; en Sendros cavaron sus fosas otros doce reclusos y luego fueron obligados a arrojarlos en ellas mientras nuestros guardianes, entre los que se distinguía siempre Nfum Ondolé por su celo sañudo en el cumplimiento del deber, los empujaban a culatazos y machetazos, éstos sí que estaban bien afilados, porque cercenaban de un solo golpe los dedos de los pobres que se agarraban a los bordes para evitar la caída, y todavía retumban en mis oídos los alaridos escalofriantes de esos compañeros mientras eran recubiertos de tierra y piedras ; y aún veo los ojos pavorosos de mirada tan estática de los más de cincuenta que fueron decapitados a machetazos delante de nosotros debajo de los cacaotales en Socogui, o aquellos otros que en Viuda de Potau fueron abiertos en canal y les sacaron las tripas, o aquel tractor con cadenas en las ruedas que en La Vigatana pasó sobre los cuerpos previamente obligados a tumbarse de otros treinta y pico prisioneros inertes, que quedaron reducidos a una pasta sanguinolenta, o aquellos muchachos que en una de las fincas de Mora y Mallo fueron colgados de los árboles por las piernas, cabeza abajo, mientras les hacían girar y girar y girar a garrotazos hasta que dejaron de existir, y les dejaron allí balanceándose para ser picoteados por las aves rapaces y roídos hasta los huesos por las hormigas voraces²²⁹.

Le récit attribué par la voix narrative au personnage témoin de l'Avocat donne encore plus de force à l'horreur qui est ici décrite de manière crue. Le lecteur quant à lui en principe ne peut être que dégoûté par un tel récit où la violence se mêle à la cruauté. L'allusion ironique au festin cannibale vient aussi renforcer la répudiation de ce genre de pouvoir exercé par le

²²⁹ Donato Ndongu Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 289, 318 P.

dictateur et ses relais, ses forces de repressions. Ce personnage qu'on désigne comme le « *libérateur de la Guinée Équatoriale* », est représenté comme un dictateur. Il est aussi doté de prérogatives négatives ou de différentes caractéristiques.

Tout d'abord, il est doté d'un nom kilométrique ou une kyrielle de noms. On s'en aperçoit dans les différentes citations réunies ci-dessous que je choisis de mettre en avant.

¡Macías, vitalicio, Macías, gran maestro ! [...] El presidente vitalicio de la República, fundador del Estado guineano, gran líder popular Macías Nguema Biyogo Ñegue Ndong [...] el niño debe conocer perfectamente el nombre del fundador del Estado guineano, presidente vitalicio de la República, jefe de Estado y del Gobierno y presidente del Comité Central del Partido Único Nacional de Trabajadores [...] El presidente vitalicio y constitucional elegido democráticamente y masivamente por el pacífico pueblo trabajador de Guinea Ecuatorial...el liberador, fundador del Estado guineano y líder máximo de la revolución, honorable y gran camarada su excelencia Macías Nguema Biyogo²³⁰.

L'accumulation des noms et des fonctions du personnage ferait sourire ou rire si l'on ne prenait pas en compte ce que cette mégalomanie implique dans l'exercice de son pouvoir et les conséquences de celui-ci sur sa population. C'est un personnage qui revendique dans ces noms et désignations un pouvoir totalitaire, absolu. Par ailleurs, j'ai fini par me rendre compte de la dimension réaliste de ce personnage. En lisant *Los poderes de la tempestad* (1997) on est fortement tentée de rattacher le personnage au premier président de la Guinée Équatoriale nommément cité « *Macías Nguema* » mais aussi à d'autres dictateurs qui ont gouverné et terrorisé leurs populations après les indépendances africaines : Jean Bedel Bokassa alias Salah Hadim Hamed Bokassa (République Centrafricaine) de 1966 à 1979 ; Mobutu Sesse Seko Kuku Ngbendu Wa Za Banga (République du Zaïre actuellement République démocratique du Congo) de 1965-1997 ; Idi Amin Dada Oumee (Ouganda) de 1971 à 1979 .

On remarquera déjà l'importance de leurs noms kilométriques qui disent beaucoup de leur mégalomanie et de l'extension du pouvoir qu'ils revendiquent. Le nom est ici un insigne

²³⁰ Ibid, pp. 228-229, 230, 294 et 295.

(militaire) et une marque de pouvoir. La voix narrative représente cela de manière ironique et grotesque dans *Los poderes de la tempestad* (1997).

En ce qui concerne la folie des noms kilométriques des dictateurs dans les pays post coloniaux, il y a l'exemple du livre de Chinua Achebe, intitulé *Le démagogue* (1977) (*A man of people* (1966)). Il y est question d'un premier ministre qui est prêt à tout pour maintenir son poste. Il est également doté d'un nom kilométrique (kyrielle de noms) qui le rends tout puissant et bon aux yeux du peuple. « *On l'appela le Tigre, le Seul et l'Unique, le Ciel, l'Océan*, ainsi que de beaucoup d'autres noms glorieux²³¹. »

Seul compte ce qu'il dit des trois députés qu'il a démis de leur fonction et condamnés à être exécutés car ils seraient allés contre sa décision. Il les présente au peuple comme des subversifs, ennemis du peuple et du pouvoir en place et aussi comme des complices des européens pour avoir fait leurs études dans des universités européennes²³². Avoir étudié en Europe, fait de certains personnages des victimes toutes désignées, même quand ils servent les intérêts du dictateur :

Le Ministre des Finances était un économiste confirmé, titulaire d'un doctorat en Finances Publiques. Il proposa au gouvernement un plan complet pour résoudre les problèmes posés par la crise financière. Le premier Ministre rejeta le plan. Il n'entendait pas risquer de perdre les élections en réduisant, à ce moment critique, les prix payés aux planteurs de café ; on ordonna à la Banque Nationale de frapper quinze millions de livres.

Les deux tiers du Cabinet avaient appuyé le ministre des Finances. Le lendemain matin le Premier Ministre les « liquida » tous, et le soir il s'adressa à la nation par la voix des ondes, déclarant que les ministres démis étaient des conspirateurs et des traîtres qui s'étaient associés avec des saboteurs étrangers pour détruire la nouvelle nation²³³.

²³¹ Chinua Achebe, *Le démagogue* (*A man of people* 1966), Dakar, Les nouvelles Editions Africaines, 1977, p. 13, 219 P.

²³² Chinua Achebe, 1977, *op. cit.*, p. 7, 219 P.

²³³ *Ibid*, pp. 10-11.

Comment ne pas rapprocher ce qui est décrit ci-haut de la situation que Donato Ndongo-Bidyogo représente dans son roman ? Le personnage du Dictateur a la puissance du verbe. Sont souvent rapportés dans le roman, de manière indirecte des bribes des discours qu'il prononce devant le peuple pendant des rassemblements rituels. Plus bas je propose une analyse du seul discours qui lui est attribué dans le roman. Tout le monde doit se rendre à ces réunions publiques où le dictateur se met en scène, sous peine d'être considéré comme un anti nationaliste, comme un ennemi de la patrie. C'est un moment sacré de rencontre avec le peuple. Le dictateur mobilise pour indiquer le bon chemin à suivre, mettre en garde contre l'impérialisme espagnol et ses valets internes, pour chanter les louanges des temps nouveaux. La propagande permanente est un outil politique. Le narrateur omniscient décrit souvent avec ironie ce théâtre du pouvoir.

Al filo del mediodía se presentó Macías para iniciar su discurso cuando había amainado la lluvia que os tenía empapados y aplatanados por el calor y la humedad, pero caldeados los ánimos por la alharaca que dominaba el recinto abarrotado, más de veinte mil personas quizá, todos los habitantes de Malabo y pueblos colindantes, que entretuvieron la larguísima y desesperante espera con gritos de ¡Macías, vitalicio, Macías, gran maestro!, que atronaban el aire estancado de la ciudad hasta llegar al paroxismo cuando hizo su teatralizada entrada y se dirigió a la tribuna circundada por militares y milicianos su eselensia el presidente vitalisio de la República, fundador del Estado guineano, gran líder popular Macías Nguema Biyogo Ñegue Ndong, como inútilmente anunció un estrambótico encargado de protocolo en medio de la apoteósica ovación de la multitud puesta en pie²³⁴.

Les redoutables miliciens, et l'organisation de la jeunesse en Guinée Équatoriale *la juventud en marcha con Macías*²³⁵ sont chargés de veiller au bon déroulement de ses rencontres publiques entre le peuple et son « *guide* ». En dehors de ces réunions les paroles du dictateur sont répétées souvent n'importe où, à n'importe quel moment par ses miliciens. Dans ces discours il n'est jamais question de la gouvernance du pays, du bien-être du peuple, de l'économie, de la représentation politique. Le seul dictateur concentre en lui tout cela ; sa clairvoyance est même dans son nom, *Papa mesie*, Papa le messie. En tant que tel, on peut dire

²³⁴ Donato Ndongo Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 228-229, 317 P.

²³⁵ Ibid, p 18.

que non seulement il est sur terre pour sauver le peuple guinéo-équatorien mais aussi pour le guider vers le chemin du salut (révolutionnaire). La parole pamphlétaire est la marque du dictateur, du pouvoir autoritaire. Il n'est pas besoin de prouver quoi que ce soit par des faits précis ; il est important avant tout de créer un puissant consensus, de faire croire aux bienfaits de ce qui est dit, de ce qui est avancé.

Le narrateur omniscient et omniprésent prend souvent le contre-pied de ce que le lecteur perçoit comme une pure manipulation, surtout quand il se renseigne sur la réalité de la politique menée en Guinée Équatoriale durant la dictature de Macías Nguema (cf. intra contextualisations). Le personnage du dictateur est d'autant plus puissant et omniscient qu'il ne figure pas souvent physiquement dans le roman. D'après ce que me propose le Professeur Lavou, il est « *présentifié* » dans le roman à travers la relation entre absence et présence. C'est, je crois, le seul personnage qui a ce privilège de représentation. Son absence physique effective dans l'intrigue est cependant compensée par sa présence que l'on remarque de différentes façons dans le roman.

Il est présentifié par la peur qu'il suscite à travers ses représentants. En effet, même en Espagne, il est représenté par le personnage du secrétaire de l'Ambassadeur du pays à Madrid qui lui communique les noms des personnes considérées comme ennemis du système politique. Ces personnes (personnages) dont les noms sont communiqués sont considérés comme des ennemis de la Patrie, donc contre le pouvoir en place.

[...] el tigre omnipresente y agresivo...El secretario de nuestra Embajada, un hombre enjuto, flaco, pequeñajo y bastante bribonazo por lo que se contaba, del que todos sabíamos que era chivato del régimen y mandaba lista a Macías de los guineanos disconformes con el sistema político, y con el que me había cuidado de no entrar en conflictos porque hacía mucho tiempo que tenía decidido el regreso a mi país, me había prometido que esa nota mecanografiada, enmarañada de sellos, sería suficiente para pasar las formalidades de la frontera²³⁶.

²³⁶ Donato Ndongó Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 21, 317 P.

Ce passage montre bien comment chaque citoyen doit se tenir à carreau même en étant à des milliers de kilomètres du pays. Le dictateur à travers ses relais dont ce secrétaire qui, lui-même amaigri sûrement en raison de la pression qu'il subit se donne le pouvoir de surveiller et de contrôler ses ressortissants étrangers.

La scène de torture de l'avocat ou l'inscription du pouvoir dans la chair. La torture étant l'un des moyens puissants au service des dictateurs pour maintenir un groupe d'individus dans la soumission. Comme je l'ai déjà mentionné dans le grand I du chapitre 1 de la première partie de cette thèse, la Guinée Equatoriale n'échappe pas à la domination brutale que Patrick Chamoiseau évoque dans son essai intitulé *Ecrire en pays dominé*.

Lenta, muy lentamente, fui despertándome a la vida. La primera sensación que recuperé fue la de un intensísimo calor a mi alrededor, que contrastaba con un frío indescriptible en todo mi cuerpo, pero sobre todo en los brazos, en las manos, en las piernas y en los pies. Tendido de espaldas sobre el cemento duro y resbaloso por mi propio sudor, por mis orines y mis defecaciones, me di cuenta de que aún tenía las manos esposadas sobre mi vientre, aunque estaban desatadas las cuerdas que habían aferrado mis codos a mi espalda...Pero no podía hacer nada salvo pensar en mi propia inutilidad, en mi terrible desprecio por mí mismo, me abandonó toda sensación de autoestima y me vi peor que un animal del bosque, reducido a la nada, y sólo pude cubrir mi sexo con las manos entumecidas a pesar del intenso dolor que repercutía en todo mi cuerpo al más leve movimiento [...]²³⁷.

Cette forme de domination en plus d'imposer la peur perpétuelle aux autres qui aspiraient à une quelconque révolte est déshumanisante. C'est cette même forme de domination brutale qui est réservée au personnage de Edmundo Bosió Dioco, un opposant politique. Le tort de ce dernier a été de mettre en place un parti politique. Celui-ci après son enlèvement par des miliciens sous l'ordre du président dictateur sera torturé puis exécuté par la suite.

²³⁷ Ibid, pp. 255-256.

A veces subíamos desde el hotel Ureca hasta el mercado, por la avenida de las Naciones Unidas, e iba descubriendo una serie de detalles hasta entonces escondidos sobre la realidad política y social de mi país, ésta era la casa de don Edmundo Bosió Dioco, me refirió una tarde, primer vicepresidente de la República y líder del partido Unión Bubi, asesinado el año pasado después de ser cesado, vinieron unos milicianos a su casa una noche y le dijeron que le llamaba el presidente y ya no regresó, [...] ²³⁸.

Les formes de domination étant nombreuses, certains relais comme la milicienne Ada usent du viol pour perpétuer la terreur. C'est le cas de Ángeles, la femme de l'avocat qui a subi une agression sexuelle devant leur fille Rut.

[...] Me dijo que me quitara la blusa y me la quitó, y el sujetador, y me lo quitó, qué vergüenza, amor, mientras con sus rasposas manos me tocaba los sobacos y me acariciaba los senos, delante de Rut, y la niña mirándonos toda alelada, sin decir nada, seriecita y formal como una persona mayor, si al menos hubiera dicho algo, cualquier cosa, pero sólo miraba cómo me masajeaba los senos esa horrible mujer...y me bajó las bragas hasta la rodilla y siguió acariciando mi pubis, luego las nalgas, como si buscara algo arrodillada frente a mí, despacito, voluptuosa, me acariciaba el pubis y metía su dedo extrañamente firme por mi vagina, una vez, otra vez, nunca se sabe qué puede esconder una mujer, dijo mientras masajeaba los pelos de mi pubis...ella manoseaba las partes más íntimas de mi cuerpo, que sólo tú habías tocado hasta ahora²³⁹.

Une fois de plus, ce passage montre combien au nom du dictateur, des atrocités peuvent être commises par les gens qui le servent. Ils et elles espèrent ainsi garder leur place auprès du « soleil » qui illumine leur pays.

Si le personnage du dictateur est physiquement absent, la permanence de son ombre dans les conversations familiales reste encore plus forte.

[...], nos lo venden así de podrido a pesar de que pescan buen pescado en nuestras aguas, oyes, pero qué le vamos a hacer, no tenemos otra cosa que llevarnos a la boca, son secretos a voces que irás descubriendo en esta Guinea que nos toca sufrir, pero no lo comentas, oyes, que nos llevan a la cárcel a todos²⁴⁰.

²³⁸ Ibid., p. 110.

²³⁹ Donato Ndongó Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 40-41, 318 P.

²⁴⁰ Ibid., p 39.

Son ombre est si présente que certains personnages ont l'impression d'être surveillés en permanence. Cette présentification du personnage du dictateur exprime une domination totale. Cette impression de se sentir en permanence surveillé conduit à une méfiance généralisée et internalisée par les uns et les autres, malgré l'absence du dictateur.

[...], e ibas representando en tu interior el diálogo que podrías establecer con él para recorbrar su confianza, porque sabías que era la única persona que podía merecer tu confianza en aquella Guinea que se había convertido en un país de personas tapiadas, mudas y recelosas hasta con los seres más allegados, porque nadie podía permitirse el lujo de abrir su corazón a un semejante, pues en ello se jugaba la vida²⁴¹.

Cette méfiance généralisée et internalisée, malgré l'absence physique du dictateur, conduit le peuple à rester muet ou à contrôler l'usage de certains mots pouvant conduire à la prison, voire pire.

Comme je l'ai déjà souligné précédemment, étant donné le nombre important de prisonniers qui perdaient la vie à la suite des tortures, leurs corps sans vie sont jetés sur les décharges de l'hôpital général par les miliciens. Le deuil, une pratique sacrée en Afrique n'est donc pas observée ; ces torturés deviennent ainsi des morts anonymes. Les liens solidaires sacrés familiaux ne font pas exception à la furie du dictateur et de ses sbires. Toute complicité supposée est punie de mort, quelquefois de manière ordalique : on doit sa survie à un combat à mort, à coup de machettes ; on se voit contraint d'en passer par le crime abominable de l'inceste contre sa mère.

[...] el camarada Ondo Ela ordenó a los presos que os llevaran al depósito de cadáveres del Hospital General. Cargaron los restos escuálidos del primo Mbo [...] Recuerdo muy bien que me desperté en medio de un calor asfixiante, todo sudoroso, y la celda estaba vacía [...] ²⁴².

²⁴¹ Ibid., p. 59.

²⁴² Ibid., pp. 302-305.

Même dans les programmes et méthodes d'enseignement des élèves, le président dictateur est présentifié. Cette absence-présence se manifeste par son éloge, l'exaltation de sa figure et hauts faits supposés par les élèves. Cela fait partie du programme scolaire. Il est de ce fait perçu comme un dieu sur terre autour de qui tout doit tourner.

[...] que compartisteis con la chiquillería del primo Mbo, seis hijos tenía ya, cuatro niños y dos niñas, el mayor de unos diez años, ninguno de ellos sabía leer ni escribir y ni siquiera hablar español porque las escuelas en Guinea ya sólo funcionaban para cantar las alabanzas del presidente Macías y enseñar a los niños su biografía, contó Avomo a preguntas de Ángeles, un verdadero cachondeo, una bibliografía inventada llena de supuestas hazañas para expulsar a los colonialistas [...] porque el español es un idioma de colonialistas e imperialistas [...] ²⁴³.

Si le magnifier comme un dieu ne s'avère pas suffisant, les enseignants ont aussi pour devoir d'amener les élèves à épouser ses vues. C'est en cela que la langue espagnole devint une langue colonialiste et impérialiste au nom du nationalisme et que la langue fang fut décrétée langue nationale, sans tenir compte de l'hétérogénéité linguistique du pays. En dehors de l'école qui sert aussi à présentifier le dictateur, il y a d'autres insignes comme l'uniforme qu'on doit porter pendant les grands jours de rassemblement, la carte du Parti unique qu'il faut obligatoirement posséder et toujours porter sur soi. Le passage ci-dessous le démontre bien.

[...], y casi todos calzaban unas zapatillas azules, y todos llevaban en el pecho, o en la solapa de la camisa, una medalla con la efigie de Macías, y la mayoría, no, todos, lucían también la insignia del PUNT, el omnipresente tigre amarillo con las fauces abiertas en actitud de atacar, una imagen sumamente agresiva. Y, claro, ¿cómo podía extrañarte que os miraran como a aparecidos, con desconfianza y con temor, si vosotros íbais vestidos de una manera tan diferente, como personas de la clase media europea, y vuestra actitud era tan extraña en aquella sociedad tan cerrada, y representabais el espíritu de modernidad que a toda costa se trataba de aplastar ? ²⁴⁴.

²⁴³ Ibid., pp. 44-45.

²⁴⁴ Donato Ndong Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 65-66, 318 P.

Si le nom kilométrique du dictateur, et ses différentes désignations, lui donnent un aspect de personnage important, il est aussi converti en Saint-nom par sa seule volonté. « [...] *mi nombre sagrado debe ser conocido por todos los niños estudiantes guineanos por ser el padre de la independencia total* [...]»²⁴⁵. Il fonctionne aussi dans le roman comme un fétiche : il se suffit à lui-même et son évocation par différents personnages provoque ou doit provoquer des effets d'adoration ou de sidération. Je vais donner quelques exemples tirés du roman qui attestent du rapport imaginaire et politique entre un nom élevé au rang d'un objet sacré et les effets qu'il produit ou est sensé produire. On pourrait dire qu'il y a ainsi dans le roman, rattaché au dictateur un performatif du nom. J'aborderai mieux cet aspect performatif dans le chapitre suivant.

[...] el omnipresente e agresivo tigre [...] nuestro padre el presidente vitalicio y constitucional de la Republica, gran camarada su excelencia papa Mesie me Nguema Biyogo Ñegue Ndong²⁴⁶.

Honorable y gran camarada su excelencia papa Macias Nguema Biyogo Ñegue Ndong²⁴⁷.

El honorable y gran camarada y lider de acero su excelencia papa Mesie me Nguema Biyogo Ñegue Ndong²⁴⁸.

Hombre de paz contemporaneo y luz y guia del pueblo trabajador de Guinea Ecuatorial, honorable y gran camarada su excelencia papa Mesie me Nguema Biyogo Ñegue Ndong [...] gran maestro de educacion, ciencia y cultura tradicional luchador incansable contra el poder colonial español, padre de la independencia total del pueblo de Guinea Ecuatorial y fundador del estado guineano, honorable y gran camarada su sexcelencia papa Mesie me Nguema Biyogo Ñegue Ndong²⁴⁹.

Une lecture transversale de ces citations permet de s'apercevoir que reviennent souvent dans les louanges aux différents noms et désignations du dictateur les items suivants : papa, Mesie ou papa Mesie, honorable, gran camarada, excelencia ou eselencia, presidente ou presidente popular, el gran lider popular, guia del pueblo, presidente vitalicio, presidente fundador del partido, Nguema Biyogo Ñegue Ndong, Macias vitalicio, gran maestro...

²⁴⁵ Ibid., p. 230

²⁴⁶ Ibid., p. 21.

²⁴⁷ Ibid., p. 112.

²⁴⁸ Donato Ndong Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 168, 318 P.

²⁴⁹ Ibid., p. 201.

L'exaltation majuscule et adjectivale des noms et désignations diverses du dictateur cachent cependant mal son incapacité à transformer réellement la vie de son peuple qui vit dans la misère mais aussi dans la terreur. L'objectif politique principale de cette prolifération des noms est avant tout d'installer dans le cœur et l'esprit des Guinéo-Equatoriens une présence à la fois diffuse, lancinante et omnisciente du dictateur. Il devient ainsi une figure tutélaire. Si la présence physique de celle-ci est réduite dans le roman à son rendez-vous du verbe, elle est cependant démultipliée par la révérence qu'en ont ses chiens de garde, qu'ils soient des miliciens ou des civils comme el jefecillo Nsue Oburu et Ela lui aussi désigné comme jefecillo. Je peux à présent dire que la présence du dictateur est aussi inscrite sur les *corps ennemis* des suppliciés ; ces corps, deviennent en quelque sorte, un livre publiquement ouvert à la gloire macabre du personnage du dictateur.

Tout en reprenant parfois ses noms et désignations, la voix narrative, à travers l'ironie et la corruption lexicale se dresse contre cette logorrhée :

[...] presidente popular president vitalisio de la república de Guinea Ecuatorial presidente del comité central del Partido Unico Nacional del trabaaores, efe de estado e de gobierno popular revlusionario general mayor y efe supremo de las fuersas populares armadas nacionales gran lider popular muy querido por su pueblo y responsable supremo de la revolusion guineana democratica y popular onorable y gran camarada su eselensia Mesie me Nguema Biyogo Ñeque Ndong²⁵⁰.

Aux effets de redoublement s'ajoute le comique de la corruption lexicale qui témoigne à la fois de l'analphabétisme de celui qui la professe et l'illégitimité de celui à qui cela est adressé ou celui que ça désigne. On s'étranglerait presque de rire si on prononçait à haute voix cette seule phrase qui exige du lecteur une certaine patience et un effort certain. L'absence de ponctuation renvoie à l'oralité que Donato Ndong-Bidyogo essaie de reconstituer dans sa représentation du performatif du nom du dictateur. On retrouve cela dans la partie consacrée à l'analyse du discours du même dictateur qui tient en une seule phrase ; elle est uniquement

²⁵⁰ Donato Ndong-Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 172, 318 P.

entrecoupée par des virgules et se termine par des points d'interrogations suivis de virgules. La question de ponctuation est perceptible de la page 228 à la page 232 du roman de Donato Ndong-Bidyogo.

Le travail stylistique auquel se livre Donato Ndong-Bidyogo, dans son effort de décentrement ou déplacement de la figure tutélaire du dictateur, repose, d'après le Professeur Lavou, la question de l'intégration active de la parole d'autrui dans la fiction littéraire et le sens que cela peut prendre :

Le discours rapporté est conçu par le locuteur comme l'énonciation d'un autre sujet, complètement indépendant à l'origine, doté d'une construction complète et se situant en dehors du contexte narratif. C'est à partir de ce statut d'autonomie que le discours d'autrui passe dans le contexte narratif, tout en conservant son contenu et au moins des rudiments de son intégrité linguistique et de son autonomie structurale primitives. L'énonciation du narrateur, ayant intégré dans sa composition une autre narration, élabore des règles syntaxiques, stylistiques et compositionnelles pour assimiler partiellement cette dernière, pour l'associer à sa propre unicité syntaxique, stylistique et compositionnelle, tout en conservant, au moins sous une forme rudimentaire, l'autonomie primitive du discours d'autrui, faute de quoi celle-ci ne pourrait être appréhendée complètement²⁵¹.

Par ailleurs, le dictateur semble d'autant plus présent qu'il est absent dans le récit. On notera, sauf erreur de ma part, que Donato Ndong-Bidyogo ne donne qu'une seule fois la description physique du personnage.

[...] Era la primera vez que veías en persona al ínclito Macías, y aunque la distancia te impedía distinguir con nitidez todos sus rasgos, pudiste apreciar que no era tan alto como se podía deducir por sus fotografías y demás retratos oficiales, ni tan corpulento, y lo que sobresalía más en su persona era esa mirada de una extraña fijeza, que parecía atravesar los cuerpos y penetrar hasta lo más recóndito del ser humano. Su mano derecha reposaba sobre un bastón de ébano, y no parecía el hombre fiero que proclamaban su leyenda y sus actos, sino un pacífico padre de familia enfundado en su traje de los domingos, con la

²⁵¹ Mikhaïl Bakhtine (v. n. Volochinov), *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Les éditions de minuit, 1977, p. 162, 233 P.

corbata torcida y pasaba de moda, aunque su cara reflejara ese carácter colérico y desconfiado que se había hecho proverbial [...]»²⁵².

Dans ce portrait physique du personnage du dictateur, il y a un contraste entre sa corpulence, sa stature et ce que révèle son regard. C'est en quelque sorte le reflet de l'âme malsaine du personnage. Un contraste qui le désigne aussi comme diabolique. Ce qu'on dit de lui ne correspond pas à la manière dont il est perçu lors de son unique apparition publique dans le roman. Comme une main de fer dans un gant de velours. Avec tout ce que cela comporte de duplicité, paradoxes et contradictions.

Donato Ndongo-Bidyogo ne fait pas non plus une description morale du personnage. Il est perçu uniquement sous l'angle du pouvoir et de son exercice, de la domination absolue. Cette absence « d'humanisation » empêche en principe toute identification positive avec le personnage, à travers des sentiments qu'il pourrait inspirer. On peut trouver une explication à cela dans ce que déclare Milagros Ezquerro à ce sujet.

Les écueils propres à l'analyse des personnages romanesques sont liés essentiellement au fait que, s'ils sont bien des éléments constitutifs de la narration et des constructions langagières, ils sont aussi des représentations des personnes. En tant que tels, ils tendent d'une part à produire plus ou moins un effet de réel, c'est-à-dire, à créer l'illusion qu'il représente une personne ayant existé ou pu exister ; et d'autre part, ils invitent les deux personnes réelles que met en jeu la narration l'auteur et le lecteur, s'il en vient à « se projeter » en eux, ou à « s'identifier » avec eux ²⁵³.

Peut-on mettre en parallèle l'omniprésence, l'omniscience et l'omnipotence du personnage du dictateur décrit dans le roman avec ces mêmes caractéristiques que partage la voix narrative ? Y-a-t-il un effet de miroir entre les deux ?

²⁵² Ibid., p. 229.

²⁵³ Milagros Ezquerro, *Théorie et fiction. Le nouveau roman hispano-américain*, Montpellier, Université Paul-Valéry, C.E.R.S, 1983, p. 120, 255 P.

Donato Ndong-Bidyogo, comme d'autres écrivains africains (Amadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances* (1968); Sony Labou Tansi, *La vie et demie* 1979) et latino-américains (Mario Vargas Llosa, *La fiesta del chivo* (2000) ; Gabriel García Márquez (*El otoño del patriarca* (1975) et centraméricains (*El Señor Presidente* (1946) de Miguel Ángel Asturias), met l'accent dans *Los poderes de la tempestad* (1997) sur les paradoxes et contradictions du moment postcolonial où le pouvoir politique est exercé par les enfants du pays. On a l'impression que le colonialisme européen laisse la place à une autre forme de colonialisme (interne). Dans les deux cas, les principales victimes sont toujours les populations au nom desquelles et pour le bien desquelles une politique néfaste est menée.

Tout cela permet d'éclairer la représentation que Donato Ndong-Bidyogo fait du personnage du dictateur dans *Los poderes de la tempestad* (1997). On peut, malgré tout, s'étonner que ce soit Ángeles, l'épouse de l'Avocat, et non une Guinéo-Equatorienne, qui alerte le monde entier pour la situation politique du pays de son époux.

Jáudenes supo que habías sido deteniendo cuando llevabas dos días en sus manos. Y tal como le había prometido a Ángeles sin que tú lo supieras, se apresuró a comunicárselo por vía diplomática, y aunque no pudo proporcionarle los detalles que ella anhelaba, ansiosa, fue suficiente para que desencadenara el mecanismo de presión previsto por su ternura entrañable y su desconfianza categórica en caso de que quedaras atrapado en las garras del Tigre. Tus socios del bufete escribieron a la Asociación Internacional de Juristas, a Justicia y Paz, a la Comisión de Derechos Humanos de Naciones Unidas y a cuantas organizaciones humanitarias pudieron, y llovieron cartas y telegramas sobre Macías pidiendo tu liberación. Tu esposa fue recibida en varias ocasiones por un subdirector general en el Palacio de Malabo no dejaban un resquicio para la esperanza, [...]²⁵⁴.

Cette situation narrative représente-t-elle une contradiction par rapport à l'idée d'auto-détermination, d'auto-initiative que, d'après Donato Ndong-Bidyogo, les Africains doivent s'employer à développer sur tous les points ? Je ne me risquerai pas à répondre à cette interrogation.

²⁵⁴ Donato Ndong Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 293, 310 P.

Chapitre IV : Les mots/maux du Dictateur : entre phatique et performatif.

Exemple de la Guinée Equatoriale à travers *Los poderes de la tempestad* (1997)

Qu'est-ce qu'un langage performatif ?

Un langage performatif, c'est un discours qui va utiliser des verbes performatifs dans le but de réaliser une action par son énoncé. Dans une phrase, c'est un verbe, qui par son énonciation, exécute l'action qu'il exprime.

Par exemple, lorsqu'un président déclare « je décide, il exécute », il recadre clairement son ministre. Il produit un énoncé performatif. On retrouve ce type de formulation lorsqu'un autre président énonce « je refuse le scénario de l'attentisme et de la frilosité ». Ou encore quand un ministre formule « je vous demande de vous arrêter ».

Vous remarquez deux choses. Le performatif se construit en général avec un verbe à la première personne, et au présent. Vous constatez aussi que ça ne fonctionne pas toujours, surtout en politique. Mais l'idée est là.

Quand dire, c'est faire ?

C'est le philosophe du langage John Austin qui a développé la théorie des actes de langage dans un cycle de conférences données en 1955, et rassemblées dans un ouvrage posthume intitulé en français *Quand dire, c'est faire*.

Le Britannique s'intéresse aux énoncés, plutôt qu'à l'approche logique du langage, et notamment aux énoncés performatifs. Ses travaux seront développés par le philosophe américain John Searle. Lui aussi soutient que le langage n'est pas qu'une forme de représentation du monde, mais aussi une forme d'action sur les autres.

À l'opposé de l'énoncé performatif se trouve l'énoncé constatif. Lui ne produit pas une action, mais se contente de la décrire. « Je dissous, aujourd'hui, l'Assemblée nationale » ne revient pas à matériellement dissoudre un parlement lors d'une allocution radiophonique. D'autant moins que l'action constitutionnelle est aussi une figure de style²⁵⁵.

Dans ce chapitre, j'ai choisi d'aborder le rapport entre le discours du dictateur, nommément cité et désigné de différentes façons dans le roman et leurs effets socio-politiques. Sur l'ensemble du roman *Los poderes de la tempestad* (1997), il n'y a qu'un seul discours rapporté même s'il y a lieu de croire qu'il s'agissait de quelque chose de fréquent. Ce discours

²⁵⁵ Langshaw Austin John, *Quand dire c'est faire*, 1962, trad.fr.1970, rééd. Editions du Seuil, coll. « Points essais », 1991, <https://rhetorike.fr/nos-actualites/performatif-quand-dire-c-est-faire-la-guerre/#h-qu-est-ce-qu-un-langage-performatif> (consulté le 03/01/2023)

qui, selon le président dictateur est la doctrine révolutionnaire que tout le monde se devait désormais de connaître, se trouve au chapitre 09 du roman, de la page 229 à la page 232. Il est suivi de la lecture d'un *decreto ley* par le chargé de protocole. Ce décret interdit l'enseignement privé sur toute l'étendue du territoire « libre de la Guinée Equatoriale », car cet enseignement serait subversif et contradictoire à l'idée de la Révolution guinéenne. C'est à travers la première participation du personnage de l'avocat, accompagné par le personnage de, Adjaba qu'est représentée la rencontre publique entre le président et son peuple, et son public.

L'idée d'écrire ce chapitre m'est venue quand j'ai dû soumettre une proposition à un appel à communications pour un Colloque International organisé au Canada par l'Université du Québec à Montréal²⁵⁶. C'était l'occasion d'aborder quelque chose que je ressentais vaguement, à savoir le lien entre le pouvoir, son exercice, entre la domination et les actes de parole. J'ai eu trop tendance à ne considérer dans ces cas que la répression, la violence physique brute, l'idéologie comme base du pouvoir et de la domination. Or, il ne s'agit pas ici de n'importe quel pouvoir ni de n'importe quelle domination. Ils sont exercés par une figure dictatoriale dans le cadre d'un pouvoir autocratique. La seule terreur suffit-elle à assurer la légitimité et la longévité d'un tel pouvoir et la domination qu'il induit ?

C'est pour répondre à cette interrogation que j'ai ouvert ce chapitre dédié aux actes de parole (langage) du dictateur décrit dans le roman et les effets directs et indirects qu'ils provoquent sur le public qui le suit et sur les populations qu'il dirige ou représente. Pour conduire cette analyse j'ai dû m'intéresser à *ce que parler veut dire*²⁵⁷ et à comment faire ou faire faire les choses avec les mots. Je me suis aussi intéressée au théâtre du pouvoir car la seule prise de parole du dictateur dans *Los poderes de la tempestad* (1997) se faisait dans une mise en scène dont il était le centre. Même s'il s'agit d'Haïti, mon directeur m'a fait lire son article

²⁵⁶ « *Perspective décoloniale et littératures dans l'espace francophone* », 2023. Puisque ce colloque n'a finalement pas eu lieu, j'ai par la suite soumis le résumé à un autre colloque organisé à l'université de Limoges qui a été accepté. Ce colloque portait sur : Imaginaires littéraires et culturels de la marge.

²⁵⁷ Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1982, 243 P.

portant sur l'exercice de pouvoir du Roi Christophe que met en scène Aimé Césaire dans *La tragédie du roi Christophe* (1963)²⁵⁸. Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris vu que je n'ai pas une grande formation en linguistique, en sociologie ou en communication politique. Je me risque donc ici à proposer une analyse qui pourrait être amendée.

Ainsi, pourrait-on croire, comme c'est souvent le cas, que la nature autoritaire et violente d'un pouvoir dictatorial se suffit à elle-même tout comme elle suffit à assurer sa perpétuation dans la durée. La lecture de *Los poderes de la tempestad* (1997) donne, en partie, raison à une telle croyance. En effet, on remarque que la terreur y règne et contribue à faire taire toute contestation. La situation de différents personnages décrits dans le roman le montre bien. Il en est ainsi, par exemple, du personnage de la femme de Mbo, le cousin de l'avocat dont le nom est Avomo.

[...] El pescado ahumado por mí está podrido, ¿no lo notas? Ese jurel que nos venden los rusos, nos lo venden así de podrido a pesar de que pescan en nuestras aguas, oyes, pero qué le vamos a hacer, no tenemos otra cosa que llevarnos a la boca, son secretos a voces que irás descubriendo en esta Guinea que nos toca sufrir, pero no lo cometes, oyes, que nos llevan a la cárcel a todos²⁵⁹.

On s'aperçoit très bien que critiquer un problème lié à la mauvaise alimentation, en réalité devient un secret de polichinelle risquant de conduire toute une famille en prison. La mise en garde de l'avocat par rapport à l'ambiance socio-politique du pays débute déjà dès le cocon familial par la femme de primo Mbo. Cela prouve bien que pour survivre, il faudra apprendre à être muet comme une tombe et subir. La peur pousse finalement la famille à dicter, à la place du dictateur, aux visiteurs les bons comportements à adopter, y compris au niveau

²⁵⁸ Victorien Lavou Zoungbo, « Teatro y poder en *La tragédie du roi Christophe* de Aimé Césaire », in *Du migrant nu au citoyen différencié*, Perpignan, Collection Etudes, Presses Universitaires de Perpignan, 2003, pp. 277-287, 301 P.

²⁵⁹ Donato Ndongo-Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 39, 310 P.

verbal, afin de ne pas susciter le courroux de ses milices. On comprend donc aussi pourquoi primo Mbo s'adresse à son cousin l'avocat en ces termes :

-Procura que no te vean con ese blanco. Es muy peligroso tener contacto con diplomáticos extranjeros, pero sobre todo con los españoles.

-Aquí todo es peligroso. ¿Cómo se puede vivir siempre con ese miedo a todo ?

-Ya lo ves. No hay ninguna persona gorda en Guinea ; todos estamos esqueléticos, porque siempre estamos preocupados, esperando nuestro turno.

- ¿ Qué turno ?

-Sigues siendo ingenuo. El turno de morir. Cuando te acuestas no sabes si seguirás vivo al día siguiente. Ésta es nuestra vida, sobre todo para los que no somos de Mongomo, la región del presidente, ni pertenecemos a su tribu Esangui, ni tenemos ningún familiar en las altas esferas²⁶⁰.

La peur de la violence, de la répression sanglante se retrouve aussi chez celles et ceux qui veillent à la paix du dictateur, à sa sécurité. Chacun dans ses troupes essaie de montrer son zèle au chef tout puissant même lorsque rien ne l'y oblige. Cela donne lieu à des situations de violence gratuite. Finalement le but recherché n'est pas de châtier une faute mais bien de semer la terreur afin d'assurer la docilité du « peuple ». La violence est tellement redoutée que certains personnages dans le roman donnent l'impression de se préparer constamment à subir les foudres des chiens de garde du dictateur.

Il faut aussi remarquer qu'à côté de cette dimension que je rappelle, Donato Ndongo-Bidyogo met l'accent sur le langage du dictateur, sur ses actes de langage. Tout au long du roman on s'aperçoit qu'il parle souvent, qu'il s'exprime devant des foules obligées de se rendre à des rendez-vous ritualisés du *verbe du dictateur*. Les questions auxquelles je me trouve obligée de réfléchir sont les suivantes :

²⁶⁰ Ibid., p. 77.

1. Pourquoi le personnage du Dictateur ressent-il le besoin de fixer ces rendez-vous avec son peuple ?
2. Ne dit-on pas qu'à trop parler on devient inaudible, voire banal ou insignifiant ?
3. Parle-t-il pour ne rien dire, juste parce qu'il aime s'écouter parler, être adulé et applaudi par le public ?
4. Que dit-il exactement si tous ses discours finalement se ressemblent ?
5. Quelle est la force de ses discours et quels effets produisent-ils sur son public pourtant apparemment acquis à sa cause ?

L'importance que Donato Ndong-Bidyogo accorde ici au rapport entre le pouvoir dictatorial et le langage m'intéresse parce que je ne l'avais pas remarqué au départ. J'ai choisi de l'aborder à partir de la fonction phatique du langage selon Roman Jakobson et à partir de la dimension performative du langage (comment faire faire les choses à travers le langage ?).

Dans le roman, la cérémonie du verbe du dictateur est présentée en principe à partir de la première expérience de participation du personnage de l'avocat. Il s'agit donc d'une "vision avec" de quelque chose de coutumier. Ce dispositif narratif adopté par Donato Ndong-Bidyogo limite de fait la portée de ce qui est vu et entendu à une seule perspective. Ce qui confère par conséquent plus de force et d'importance à la voix narrative. Ainsi, dans la mesure où il s'agit d'un discours oral on peut se demander qui écoute et à travers qui on écoute réellement. Il y a aussi cette tension entre "écouter" et "lire" le discours du dictateur que Donato Ndong-Bidyogo essaie de résoudre en recréant une oralité dans la description de toute la scène de participation active du public. Est-ce qu'on lit un discours ici ou bien on est censé l'écouter ? Est-ce qu'on est invité à lire en écoutant en même temps ? Donato Ndong-Bidyogo a-t-il réussi la mise en scène de cette tension souvent présente, très liée à l'écriture de certains contes chez les auteurs Antillais par exemple ? De tout ce que j'ai lu jusqu'à présent aucune analyse n'a mis l'accent sur cette tension.

Voici comment d'un point de vue formel se présente le discours du dictateur. Il est précédé par :

En lo sucesivo la enseñanza política será obligatoria en los centros de enseñanza popular y revolucionaria en todo el territorio libre de la República de Guinea Ecuatorial y versará sobre materias como el colonialismo, el neocolonialismo, el imperialismo, el racismo, el apartheid y sus métodos maliciosos, la explotación del hombre por el hombre, la explotación de las riquezas de nuestra patria por [...]»²⁶¹

Il se termine par :

¿qué debes hacer si encuentras en tu camino a un subversivo?, deberás matarlo a palos, ésta es la doctrina revolucionaria que a partir de ahora debéis conocer todos, y voy a hacerla imprimir en un libro para que todos los maestros la enseñen a todos los niños de la tierra africana libre de la República democrática y popular de Guinea Ecuatorial, por la patria guineana, revolución, victoria o muerte, triunfaremos. ¡¡Viva la República de Guinea Ecuatorial!! ¡¡Viva el partido único nacional de trabajadores!! ¡¡Viva la solidaridad internacional!! ¡¡Viva la paz mundial!! »²⁶²

Avant de procéder à son analyse, voici tout d'abord le fragment (entier) de ce discours suivi d'un décret présidentiel lu par le chargé de protocole (P 229-233) :

[...] en lo sucesivo la enseñanza política será obligatoria en los centros de enseñanza popular y revolucionaria en todo el territorio libre de la República de Guinea Ecuatorial y versará sobre materias como el colonialismo, el neocolonialismo, el imperialismo, el racismo, el apartheid y sus métodos maliciosos, la explotación del hombre por el hombre, la explotación de las riquezas de nuestra patria por el colonialismo español en forma de saqueo, rapiña y sabotaje, asesinatos, torturas y otros métodos criminales aplicados al pueblo nacionalista de Guinea Ecuatorial antes de la independencia, el imperialismo, sus métodos de conquista y hegemonía mundial, el racismo, sus métodos discriminatorios aplicados concretamente en nuestro país, en el que un negro no podía pasar por las aceras ni frecuentar lugares como hoteles, bares, plazas donde iban los blancos, el apartheid, superioridad de razas propugnada por el hombre blanco, concretamente Rodesia y otras partes del mundo, el advenimiento del líder político popular Macías Nguema Biyogo N'Gue Ndong como libertador del pueblo guineano nacionalista, sus luchas políticas contra el colonialismo y neocolonialismo español en Guinea Ecuatorial, fecha de su subida al poder pese a las maquinaciones de los colonialistas españoles, día de la victoria contra el colonialismo español, con complicidad de sus satélites guineanos traidores, expulsión de las fuerzas coloniales españolas, guardia civil, huida de todos los colonialistas por miedo a la revolución, fin del colonialismo español en Guinea Ecuatorial, fundación del Partido Unico Nacional de Trabajadores, mi nombre sagrado debe ser conocido por todos los niños estudiantes guineanos por ser el padre de la independencia total, el catolicismo, instrumento continuador del colonialismo en Guinea Ecuatorial,

²⁶¹ Donato Ndongo-Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 229, 310 P.

²⁶² Donato Ndongo-Bidyogo, 1997, *op. cit.*, p. 233, 310 P.

daños causados éste, el cerebro de los niños guineanos debe ser revolucionario y no antirrevolucionario, los nombres importados constituyen otro gran peligro para la revolución, pues no son tan sagrados ni santos como se piensa y si lo son lo son para sus países y no para Guinea, hago serias advertencias a los maestros en el sentido de que el maestro que no enseñe a los niños la línea política y consignas revolucionarias será expulsado automáticamente y se le exigirá la responsabilidad por los tribunales de subversión, el niño debe conocer perfecta- el nombre del fundador del Estado guineano, presidente vitalicio de la República, jefe de Estado y del Gobierno y presidente del Comité Central del Partido Único Nacional de Trabajadores, concedo un mes de plazo a los maestros a partir del próximo lunes 24 de los corrientes para acomodarse a la enseñanza revolucionaria, la revolución guineana abarca el espacio aéreo, marítimo y terrestre de la República de Guinea Ecuatorial y no temblará ante nadie, por eso tenemos que transmitir esta revolución a nuestros herederos que son los niños de hoy, la actuación de los maestros para una mayor eficacia será controlada por los comisarios políticos, cuya labor será la de supervisar y promover la acción política y revolucionaria trazada por el partido único nacional de trabajadores del que soy fundador máximo, contra el colonialismo y el neocolonialismo hay que ser auténticamente africanos, los niños no debéis temer a la palabra infierno, es un medio de atontar y atemorizar al pueblo revolucionario trabajador de Guinea Ecuatorial con el fin de seguir explotando en forma de rapiña, saqueo, sabotaje y chantaje, la predestinación ya determina el destino de cada hombre, por lo tanto sobra la explotación del hombre por el hombre por medio de predicaciones de falsos misioneros antirrevolucionarios y reaccionarios, os repito que no hay que comer mucho porque no es bueno para la salud, nosotros llevaremos el grito revolucionario en todos los mítines y condenaremos en todos los mítines el colonialismo, el neocolonialismo, el imperialismo, el racismo, superioridad de razas, el apartheid, la falsa Iglesia explotadora del pueblo trabajador de Guinea Ecuatorial, donde sea que se reúnan dos guineanos, ya no decimos mítines, gritaremos los gritos revolucionarios y condenaremos todas las fuerzas del mal con que opera el imperialismo mundial, incluida la Iglesia falsa, la política revolucionaria emprendida por mí como fundador del Estado guineano, padre de la revolución y padre de la independencia total, libertador del pueblo guineano, ha cuajado con firmeza en el pueblo revolucionario de Guinea Ecuatorial, por tanto, todo intento por parte de los colonialistas, imperialistas y sus satélites y lacayos traidores guineanos, reaccionarios, contrarrevolucionarios y antirrevolucionarios es perder el tiempo inútilmente, la revolución está en marcha y ya no retrocederemos, nuestra revolución no se detendrá hasta que no consiga que los niños guineanos nazcan con la marca indeleble de la revolución guineana, la revolución alcanzará hasta el seno de sus madres, Macías Nguema Biyogo Negue Ndong ama y protege a su pueblo y el pueblo ama y protege a Macías Nguema Biyogo Ñegue Ndong, al que no le guste que se arroje al mar, a partir de esta fecha quedan prohibidas las vacunaciones en todo el territorio libre de la República de Guinea Ecuatorial democrática y popular, no sabemos lo que los blancos imperialistas y colonialistas meten a nuestros niños en las venas con ese nombre falso de vacunas, el que está enfermo que vaya al bosque y busque las plantas adecuadas a su enfermedad como hacían nuestros mayores antes de la llegada de los embusteros colonialistas niño revolucionario guineano, ¿qué debes hacer si te encuentras con un blanco?, cortarle la cabeza y comértelo, ¿qué debes hacer si escuchas la sirena del séquito del presidente Macías?, postrarte de rodillas, adorarle y aplaudirle, ¿qué debes hacer si alguien te habla del pan y del aceite de oliva?, insultarle y dar cuenta al jefe del Estado papá Macías, ¿qué debes hacer si tus padres hablan mal de papá Macías?, dar cuenta inmediatamente a papá Macías, que mandará detenerlos y ejecutarlos, quien así se comporta es un auténtico revolucionario, ¿qué debes hacer si encuentras en tu camino a un subversivo?, deberás matarlo a palos, ésta es la doctrina revolucionaria

que a partir de ahora debéis conocer todos, y voy a hacerla imprimir en un libro para que todos los maestros la enseñen a todos los niños de la tierra africana libre de la República democrática y popular de Guinea Ecuatorial, por la patria guineana, revolución, victoria o muerte, triunfaremos. ¡¡Viva la República de Guinea Ecuatorial!! ¡¡Viva el partido único nacional de trabajadores!! ¡¡Viva la solidaridad internacional!! ¡¡Viva la paz mundial!!²⁶³.

Décret de loi :

Al dar por finalizada su histórica alocución el hombre de paz contemporáneo, guía y luz del pueblo trabajador de Guinea Ecuatorial, en medio de nuevas demostraciones de histerismo colectivo, el encargado de protocolo subió al escenario y, cuando consiguió hacerse oír en medio de la algarabía de aplausos, cánticos, gritos estridentes y agudos y demás vocerío de los que rivalizaban en expresar a su libertador su constante y eterna adhesión, leyó un decreto ley por el que quedaba prohibida totalmente la enseñanza privada en todo el ámbito nacional del territorio libre de la República de Guinea Ecuatorial, por ser tales enseñanzas de tendencia subversiva y contradictoria a la revolución guineana. Se instituye la enseñanza oficial obligatoria en el territorio libre del pueblo africano de Guinea Ecuatorial, conforme establece la carta constitucional, en la que participarán todos los alumnos procedentes de los centros privados de enseñanza. Se concede un plazo de siete días para que todos los centros privados de enseñanza queden clausurados, pasando automáticamente los actuales alumnos a los centros de enseñanza oficial del gobierno revolucionario y popular de Guinea Ecuatorial. Los colegios femeninos semioficiales seguirán funcionando bajo el control directo del Ministerio de Enseñanza Popular, Arte y Cultura Tradicional, y de los comisarios políticos. Todas las escuelas extranjeras existentes actualmente en el país deberán solicitar el correspondiente permiso a la Presidencia de la República por conducto del Ministerio de Educación Popular, Arte y Cultura Tradicional, dentro del plazo improrrogable de treinta días, en caso contrario serán obligadas a su cierre definitivo. Por el Ministerio de Enseñanza Popular, Arte y Cultura Tradicional, Ministerio de Seguridad Nacional, comisarios políticos, gobernadores civiles y delegados gubernativos, se velará por el exacto cumplimiento de este decreto ley. Así lo dispongo por el presente decreto ley, dado en el Gran Palacio del Pueblo en la ciudad de Malabo, a dieciocho días del mes de tal y cual. Por el Gobierno, por el Pueblo y para el Pueblo, firmado Macías Nguema Biyogo Negue Ndong²⁶⁴.

Mon Directeur m'ayant demandé de ne pas faire une explication de texte type du discours retranscrit du dictateur afin de mettre l'accent sur mon principal objectif, j'ai suivi son conseil. Je mettrai donc l'accent sur la dimension communicationnelle que renferme ce discours.

²⁶³ Donato Ndong-Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 229-233, 310 P.

²⁶⁴ Donato Ndong-Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 232-233, 310 P.

J'ai rappelé en exergue, à travers une exégèse, comment Roman Jakobson définit la fonction phatique du langage. Si j'ai bien compris, dans cette fonction, au contraire des autres ce qui prédomine n'est pas ce que l'on tente de faire passer comme message mais le contact que l'on souhaite maintenir avec son interlocuteur, avec un public. Dire par exemple à un interlocuteur "il fait beau" quand c'est manifestement le cas n'apporte rien à la conversation. Dire "il pleut" ou encore "le bus est en retard" quand on peut constater soi-même cela n'apporte rien. Alors pourquoi on dit cela, pourquoi passe-t-on par ces « small talks » ? Pour meubler un silence ? Par courtoisie ? Pour une intention non avouée ?

D'autres exemples de cette fonction phatique pourraient être le "Allô" quand on répond au téléphone. Ne pas le faire amène souvent la personne qui appelle à le faire. Les professeurs, pour s'assurer que nous avons compris leurs explications disent souvent "vous m'avez compris", "vous voyez ce que je veux dire ". Nos réponses sont souvent polies. On peut ainsi répondre par un oui alors que son objectif pédagogique visé n'est pas atteint. Si tel ou telle professeur le fait systématiquement on finit par ne plus l'écouter malgré la hiérarchie universitaire entre les professeurs et les étudiants. Quand il nous arrive d'imiter nos enseignants et enseignantes nous reprenons souvent leurs "tics de langage" qui deviennent presque leurs surnoms, un code linguistique partagé pour les désigner sans leur manquer forcément de respect et sans violence non plus. C'est en quelque sorte un retournement dérisoire de la hiérarchie, de la domination symbolique de notre part.

Peut-on appliquer ces exemples d'actes de langage au verbe du dictateur dans son rapport à son public ? Dans le public il y a les personnages qui le soutiennent et qui "boivent" ses paroles, surtout quand elles sont exprimées dans une mise en scène implacable. Ces personnages, en principe, sont d'accord avec leur guide suprême, même si c'est toujours la même chose, ce sont toujours les mêmes coupables internes ou externes qui sont désignés et critiqués. Cette répétition se suffit à elle-même au sens où il n'y a pas un message véritable qui est communiqué. D'autres personnages viennent à ces rendez-vous contraints et forcés par les

milices, par l'obligation sociale de se montrer pour ne pas apparaître comme des traîtres à la Patrie qu'incarne le dictateur. Écoutent-ils ou subissent-ils une logorrhée verbale sans importance ?

Si au premier abord le discours répétitif du dictateur ne communique rien en termes de message, il n'est pas moins important. En effet, il s'agit de s'assurer du soutien de son peuple et de montrer aux yeux des autres qu'il est au service de son peuple, qu'il est un révolutionnaire. Il y a comme une communion (recherchée) entre le dictateur et son public. En effet, dans ses discours il interpelle des gens qui lui répondent par des refrains ou des applaudissements, voire avec des cris. Ils répondent en reprenant des slogans lancés et repris en cœur. Cela crée une ambiance, une espèce de communication entre le dictateur et son peuple. La voix narrative montre aussi comment lors de ses discours le dictateur se transfigure physiquement.

On est ici face à un théâtre de pouvoir indispensable à l'exercice du pouvoir, surtout celui des dictateurs.

En su libro *Le pouvoir sur scènes* (1992) Georges Balandier sistematiza una idea particularmente interesante para nuestro proposito. Segun el crítico y antropólogo francés cualquier poder o gobierno político encierra en sí (como una esencia) alguna forma de teatro. El teatro del poder que se concreta en ritos, rituales, espectáculos o manifestaciones ritualizadas que implican actores y espectadores, un decorum, una puesta en escena, cierta distribuciones de roles, una ocupación del espacio publico, etc²⁶⁵.

Après avoir lu son article cité en note, j'ai discuté de ce théâtre du pouvoir avec mon Directeur. Il m'a donné, entre autres, les exemples de Fidel Castro (Cuba) et de Hugo Chavez (Venezuela). C'est vrai que cela est frappant. La longueur de leurs discours s'accompagne d'une mise en scène dans laquelle jouent un rôle important la gestuelle, les silences ou pauses étudiées et les appels au peuple qui le leur rend bien. J'ai pu remarquer cela aussi avec les discours de Mouammar Kadhafi (Lybie) ou pendant des campagnes électorales pour les présidentielles en

²⁶⁵ Victorien Lavou Zoungbo, « Teatro y poder en la Tragedia du roi Christophe de Aimé Césaire », in *Du migrant nu au citoyen différencié*, Collection Etudes, Presses Universitaires de Perpignan, 2003, p. 281, (pp. 223-277), 301 P.

Afrique. Lors des campagnes électorales pour les présidentielles en France (2022), j'ai constaté qu'il y avait aussi de la part des candidats une mise en scène lors des rassemblements : « chauffeurs » des salles, un service de sécurité menaçant repérable immédiatement par son port et emblèmes, drapeaux, musiques, entrées spectaculaires des candidats, usage de nouveaux médias, adresses calculées à leurs publics, les bons mots pour rire ou moquer leurs adversaires, l'hymne national, sans oublier le fait qu'ils se font stars ou vedettes à travers leurs apparitions répétées dans les médias.

Si le théâtre est lié au pouvoir, à son exercice, ces dictateurs ne parlent donc pas pour rien. Ils essaient, même de manière grotesque, de souder leurs peuples, de les convaincre de croire en eux, au bien-fondé de leur pouvoir. Au besoin, il faut se sacrifier ou sacrifier sa vie pour que les objectifs fixés par le dictateur se réalisent, pour que les "ennemis" soient vaincus ou tenus à distance. Il y a donc un but recherché qui fait qu'on ne peut pas défendre l'idée que le dictateur parle pour tromper sa solitude, ou uniquement pour « maintenir le contact » tout formel et rituel avec son peuple.

Cela dit, on peut se demander si sa parole porte, devient performative parce qu'elle rencontre une adhésion populaire ou parce que ce peuple a peur. Une autre personne qui ne soit pas un dictateur aurait-il eu un même écho ? Je pose ici la question du statut du personnage qui donne de la force à son discours. Est-ce que ce pouvoir qu'il a de susciter une fascination, de provoquer des émotions, même négatives, n'est-il pas lié à son statut ? Le langage seul suffit-il à faire faire des choses ? La manipulation, la séduction, la promesse peuvent aussi engendrer cela. Est-ce cependant en dehors d'un rapport de pouvoir, un rapport de domination et des effets de croyance que le langage opère ? Finalement, les mots seuls peuvent-ils faire faire les choses ? Leur efficacité n'est-elle pas liée à certaines conditions, à certains statuts socialement reconnus ?

Voilà ce que dit Pierre Bourdieu à propos du rapport entre les discours, leurs effets et les statuts de ceux qui les prononcent :

Les discours savants peuvent tenir leur efficacité de la correspondance cachée entre la structure de l'espace social dans lequel ils sont produits, champ politique, champ religieux, champ artistique ou champ philosophique, et la structure du champ des classes sociales dans laquelle les récepteurs sont situés et par rapport à laquelle ils interprètent le message²⁶⁶.

Le moins que l'on puisse dire c'est que le discours du dictateur n'est pas savant, malgré sa prétention à dire le vrai, à dire correctement le monde, le « monde nouveau » qu'il représente et incarne désormais. Tout le monde doit désormais partager sa vision sociale et politique du monde. Si cette première citation de Pierre Bourdieu désigne ou caractérise bien d'où peut émaner l'efficacité d'un discours politique, celle qui suit ci-après indique mieux la portée du verbe du dictateur, de son autoreprésentation et sa double incarnation (à la fois dictateur et Guide de son peuple). On peut ainsi mieux mesurer la portée politique de sa parole ainsi que les effets ou conséquences qu'elle entraîne :

[...] la science sociale doit englober dans la théorie du monde social une théorie de l'effet de théorie qui, en contribuant à imposer une manière plus ou moins autorisée de voir le monde social, contribue à faire la réalité de ce monde : le mot ou, a fortiori, le dicton, le proverbe et toutes les formes d'expression stéréotypées ou rituelles sont des programmes de perception et les différentes stratégies, plus ou moins ritualisées, de la lutte symbolique de tous les jours, tout comme les grands rituels collectifs de nomination ou, plus clairement encore, les affrontements de visions et de prévisions de la lutte proprement politique, enferment une certaine prétention à l'autorité symbolique comme pouvoir socialement reconnu d'imposer une certaine vision du monde social, c'est-à-dire des divisions du monde social. Dans la lutte pour l'imposition de la vision légitime, où la science elle-même est inévitablement engagée, les agents détiennent un pouvoir proportionné leur capital symbolique, c'est-à-dire à la reconnaissance qu'ils reçoivent d'un groupe : l'autorité qui fonde l'efficacité performative du discours est un percipi, un être connu et reconnu, qui permet d'imposer un percipere, ou, mieux, d'imposer comme imposant officiellement, c'est-à-dire à la face de tous et au nom de tous, le consensus sur le sens du monde social qui fonde le sens commun. Le mystère de la magie performative se résout ainsi dans le mystère du

²⁶⁶ Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1982, p. 19, 243 P.

ministère (selon le jeu de mots cher aux canonis- c'est-à-dire dans l'alchimie de la représentation (aux différents sens du terme) par laquelle le représentant fait le groupe qui le fait le porte-parole doté du plein pouvoir de parler et d'agir au nom du groupe, et d'abord sur le groupe par la magie du mot d'ordre, est le substitut du groupe qui existe seulement par cette procuration. Groupe fait homme, personnifie une personne fictive, qu'il arrache à l'état de simple agrégat d'individus séparés, lui permettant d'agir et de parler, à travers lui, « comme un seul homme ». En contre- partie, il reçoit le droit de parler et d'agir au nom du groupe, de se prendre pour le groupe qu'il incarne, de s'identifier à la fonction à laquelle il « se donne corps et âme », donnant ainsi un corps biologique à un corps constitué. Status est magistratus, l'État, c'est moi. Ou, ce qui revient au même, le monde est ma représentation²⁶⁷.

Ainsi, et pour en revenir à *Los poderes de la tempestad* (1997), on se rend compte que le lien entre les mots du pouvoir et les maux qu'ils produisent (persécution, assassinats, décrets, etc.) est souligné constamment. A ma connaissance, les études portant sur ce roman mettent rarement l'accent sur cet aspect que je souligne ici. D'où l'intérêt critique de ce chapitre qui peut, plus tard, servir de base à une analyse des actes de parole des dictateurs dans les romans ou pièces de théâtre africains, centraméricains, caribéens et latino-américains.

On ne peut donc pas dire, malgré la description qui en est faite, que le discours du Président Macías par ailleurs désigné de façon ironique par la voix narrative, avant et après le discours que j'ai reproduit dans ce chapitre, ne sert absolument à rien. En effet, le personnage de Macías profère un long discours, un discours fleuve qui, en soi, est déjà en quelque sorte une performance. Il tient en effet, je le répète, en une seule phrase. D'un côté, on peut voir dans cette longueur une critique de la voix narrative soulignant un contenu discursif finalement vide, obsessionnel, péremptoire et creux. En effet, on y a affaire à une succession de banalités, de mots d'ordre, d'injonctions de toutes sortes et de mises en scène obsédantes du Président. Il ne faut cependant pas négliger le fait que cette performance témoigne, aux yeux de ses supporters, de la force et la puissance extraordinaires de leur guide. Déclamer ou lire ce genre de discours,

²⁶⁷ Pierre Bourdieu, 1982, *op. cit.*, pp. 100-101, 243 P.

à voix haute, suppose en effet un réel effort. Parvenir à réunir plus de vingt mille personnes (d'après la voix narrative) pour un discours à Malabo et ses contrées proches est tout aussi bien une performance.

On remarquera aussi qu'à part la campagne de terreur déclenchée par ses miliciens et ses militaires contre les supposés traîtres locaux, les allégations du dictateur (impérialisme, néocolonialisme, culture de paix, instauration de la Démocratie, etc.) ne sont pas confirmées par la réalité historique documentée de son pays (cf. contextes historiques et Annexes). Mais, est-ce là l'objectif premier de ce genre de regroupement politique ritualisé ?

On doit aussi tenir compte de la façon dont le discours est transcrit, à savoir le rapport entre l'orateur et le public qui l'écoute et l'encense, le regard porté sur le dictateur (son entrée théâtralisée, les personnes faussement accusées données à voir en spectacle, le caractère faussement banal et angélique du personnage ridiculisé par le narrateur qui le diabolise). Il y a, à mon avis, une théâtralisation ou un théâtre attaché à ces rassemblements et donc à l'incarnation du pouvoir par le dictateur :

La grandeur ou l'ostentation, le décorum ou le faste, le cérémonial ou le protocole les (Dictateurs) caractérisent généralement. Le pouvoir utilise d'ailleurs des moyens spectaculaires pour marquer sa prise en charge de l'histoire (commémorations), exposer les valeurs qu'il exalte (manifestations) et affirmer sa force (exécution). Ce dernier aspect est le plus dramatique, non pas seulement parce qu'il met en action la violence des institutions, mais aussi parce qu'il sanctionne publiquement la transgression des interdits que la société et son pouvoir ont décrété inviolables (...) Les grands procès politiques dans leur déroulement, dans la présentation qui en est faite, portent la dramatisation à son plus fort degré d'intensité. Ils imposent une mise en scène, un scénario, des rôles, des ressorts secrets et des violences, des révélations et des effets de surprise qui conduisent généralement à l'aveu de l'accusé. Ils relèvent de l'extraordinaire, y compris dans l'aménagement du cérémonial judiciaire. Ils sont soumis à une logique implacable, mais leur fonctionnement les constitue en provocateurs d'émotions : de la réprobation à la colère et à la haine populaires. Ils transforment pour un temps la scène politique en un théâtre tragique, du drame et la mort physique ou morale de ceux que le pouvoir accuse au nom de la sauvegarde de la forme et des valeurs suprêmes de la société²⁶⁸.

²⁶⁸ Georges Balandier, *Le pouvoir sur scène*, Paris, Librairie Arthème Fayard (Edition revue et augmentée), 2006, p. 28, 248 P.

La cérémonie que préside le dictateur peut être assimilée à un procès publique populaire des « traîtres », des « ennemis de l'intérieur » et extérieurs auquel il est promis un châtement exemplaire ; le bon peuple ou le « peuple élu » est convié à s'y associer indéfectiblement. Cela dit, le fait que la voix narrative caractérise de diabolique le personnage du dictateur crée une distanciation, une sorte de contre-pouvoir qui vise à contrecarrer par l'ironie les effets que peuvent avoir un pouvoir dictatorial.

Comme je l'ai déjà dit, on perçoit le discours du dictateur à travers les yeux d'un novice qui n'a jamais pris part à ce genre de spectacle. Le discours est encadré, avant et après, par le récit très ironique du narrateur ; le discours n'est pas démarqué comme tel d'un point de vue formel, il est rapporté au début avant que le dictateur ne dise « *Je* » ; ce discours commence in media res sans, par exemple, les salutations traditionnelles de la foule. Pourquoi ce choix ? Qu'est-ce qui précède et qu'on ne connaît pas et qu'on ne connaîtra pas ? La voix narrative fit-elle le choix de couper une partie du discours du Président ? Comment entendre cela ? Les discours du dictateur sont à ce point vides de sens qu'ils en deviennent interchangeables ?

Comme je le suggère dans l'analyse de l'écriture de la domination, on a l'impression en lisant *Los poderes de la tempestad* (1997) que, faute d'opposition au pouvoir de Macías, la voix narrative se dresse comme un bouclier politique, comme une voix aussi puissante que celle qu'il dénonce. L'ironie dont je parlais en témoigne, autant que ce que le Professeur Lavou désigne, dans notre discussion à propos de ce discours, comme un dispositif de mise à distance systématique visant à empêcher toute identification positive avec le Président : insistance sur le physique du dictateur qui contraste avec la perception qu'on en a et avec la projection que le régime en fait, déformation lexicale ("eselencia", " el presidente vitalisio"), adjectivation négative marquée, confusion entre le corps du dictateur et le corps de la Patrie, le rapport entre "Nous", "Je" et "Tu" (chaque membre du public) qui n'est qu'une forme de manipulation politique.

Enfin, ce qui est moqué comme un évangile pseudo révolutionnaire, un endoctrinement politique vain, infantin, sans importance n'est-il pas au fondement même du pouvoir du dictateur, de sa légitimité revendiquée et exhibée lors de ce genre de réunion ? Comment ne pas se rendre compte que le comportement mortifère des milices et militaires pro Macías est programmé et déterminé par ce genre de discours ? A mon avis, le phatique n'assure pas qu'une fonction de contact ; il est en soi déjà une forme de communication spécifique qu'il faut analyser comme telle, au-delà de l'idée de la transmission d'un message qu'on peut identifier comme cohérent et positif. Il relève aussi du performatif vu qu'il engendre des croyances et des effets directs (assassinats, emprisonnements, modification du contenu des manuels scolaires, répression, peur, etc.)

Chapitre V : Paratextualité et enjeux narratifs dans *El papa verde* : prolégomènes pour une analyse à venir

I-Motivations

Pour Genette, la paratextualité, qu'il a approfondie dans son ouvrage *Seuils*, désigne les rapports du texte ou hors texte du livre lui-même : titres, sous titres, intertitres, préfaces, postface, avertissements, notes, épigraphes, illustrations, bande, jaquette, couverture et aussi « avant texte » (brouillons, esquisses ...). Comme on le voit, il s'agit d'un ensemble hétérogène comprenant l'écrit et l'image présente dans le livre ou précédant l'inversion définitive du texte, comprenant aussi des constituants dû à l'auteur ou dû à d'autres (sous son contrôle ou non, avant ou après sa mort...). Ses composantes sont importantes car elles déterminent en grande partie le choix de l'ouvrage, la lecture et les attentes du lecteur, elles sont aussi essentielles pour l'histoire littéraire car le livre lui-même change de forme au cours des siècles (apparition de la couverture, des titres ...) et modifient les pratiques concrètes de lecture²⁶⁹.

La citation qui précède, reprend la définition de la paratextualité d'après Genette ; elle souligne la typologie des paratextes qui la constituent et semble insister sur leur importance. Or, si je pense à ma propre expérience de lecture, en licence et en master dans le cadre des corpus proposés en cours de littérature, je dois reconnaître que je ne leur ai jamais prêté une attention particulière. Il faut dire aussi que nos enseignants n'y insistaient pas non plus. C'est pendant mes recherches en thèse que mon Directeur et ma co-directrice m'ont quasiment obligée à prendre en compte la paratextualité dans la partie analytique, ne serait-ce que de manière descriptive et prospective, en mettant en regard le textuel et l'iconique, des premières de couverture de mon corpus. J'ai accepté de répondre positivement à leur demande, je dirai, gentille injonction tout en leur précisant que je proposerai plutôt des prolégomènes de lecture sur lesquelles il me faudrait revenir plus tard, à l'issue de la soutenance de la thèse. Parce que, je pressens d'après quelques lectures critiques que j'ai faites, et l'obligation de naviguer entre survie économique et poursuite du travail en thèse, la difficulté de consacrer du temps plein à l'analyse de la paratextualité en littérature. Par exemple, comment délimiter l'avant-texte du

²⁶⁹ Yves Reuter, *Introduction à l'analyse du roman* (3^{ème} édition), Paris, Armand Colin, 2009, P. 128, 288 P.

texte ? Tous les éléments paratextuels sont-ils de même nature ? Ont-ils la même importance ? Comment éviter une lecture rétrospective des paratextes, c'est-à-dire, à partir de la compréhension du texte principal, surtout quand il s'agit de la première de couverture ? Comment éviter aussi une lecture purement formaliste des paratextes ? En outre, l'hybridité du mot paratexte semble indiquer que les paratextes sont en dehors du texte ou n'ont qu'une simple fonction d'accompagnement, d'accroche publicitaire ou d'illustration.

Ce n'est que lors des cours d'introduction à l'analyse littéraire dont j'ai déjà parlé dans la problématique de cette thèse, que j'ai pris conscience de l'importance que pouvait avoir un paratexte. En effet, l'exercice qui nous a été proposé consistait à étudier les rapports entre l'épigraphe ou l'exergue tiré de *hombres de maíz* de Miguel Angel Asturias et la première page du premier chapitre de *Me llamo Rigoberta Menchu, y así me nació la conciencia* a fini par me convaincre de l'importance des paratextes dans la production de sens en littérature.

1-Pourquoi étudier les paratextes ?

Outre les questions déjà posées ci-haut, il faudra prendre en compte d'autres auxquelles il n'est pas toujours facile ni aisé de répondre. Parmi celles-ci figurent les suivantes :

1-Les paratextes sont-ils du texte ou un hors texte ?

2-Qui choisit le paratexte et en fonction de quoi ?

3-Quelle est la fonction des paratextes et quel rôle jouent-ils auprès des lecteurs ?

4-Pourquoi observe-t-on, parfois, un changement dans le choix des paratextes quand la version originale d'un roman est rééditée, réimprimée, publiée par une autre maison d'édition ou est traduite dans une autre langue ?

5-Les horizons d'attente des lecteurs de tel ou tel autre pays, de telle ou telle autre région du monde déterminent-ils finalement le choix des paratextes ?

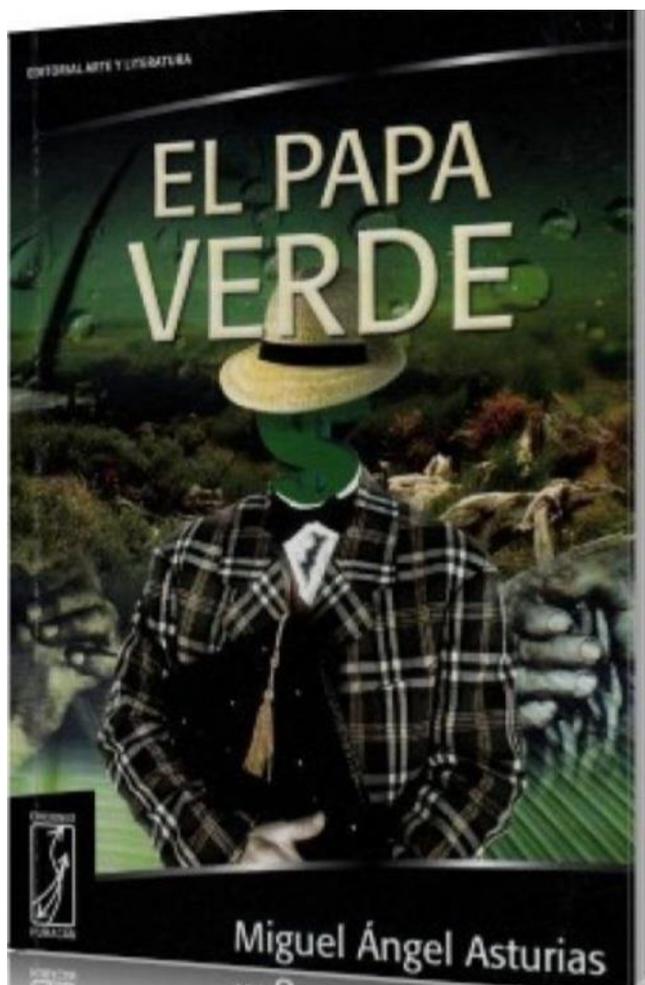
6-Dans le cas des premières de couverture, comment proposer une lecture critique qui ne dépende pas de l'appréciation générale du texte qu'elle précède ou accompagne ?

7-Quel est le pacte de lecture induit par l'emploi des paratextes en littérature ?

L'amplitude de ces questions semble dissuasive pour quelqu'un qui commence à peine à s'intéresser à la paratextualité et à son analyse critique. Aussi, d'un commun accord avec mon directeur de thèse, ai-je choisi de m'y arrêter en proposant une analyse descriptive de certaines premières de couverture de *El papa verde* (1954).

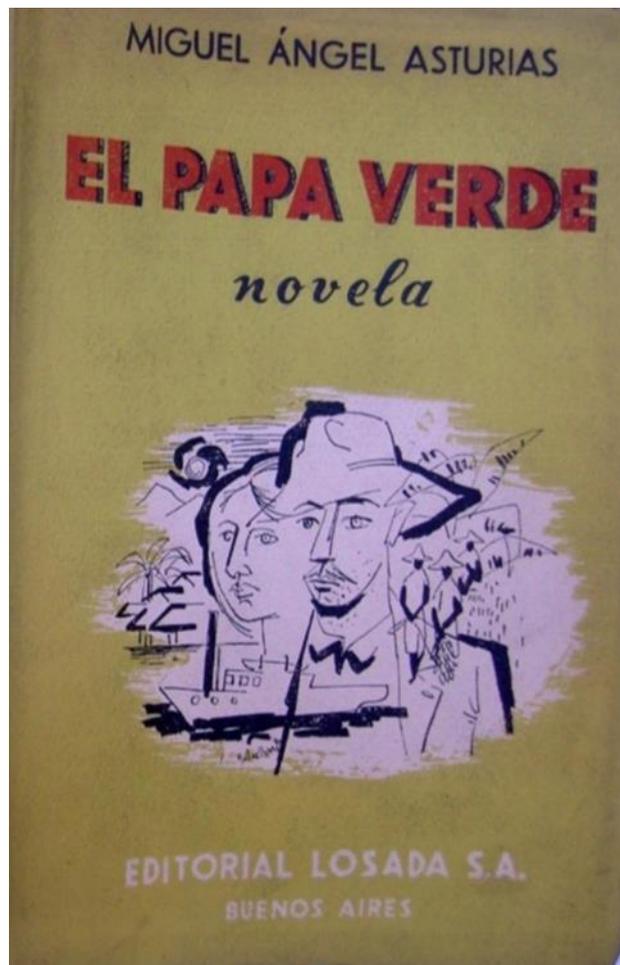
2-Choix des premières de couverture

Mon choix arbitraire, validé par le Professeur Lavou, s'est porté sur les premières de couverture suivantes :



270

²⁷⁰ <https://www.claustrofobias.com/el-papa-verde-miguel-angel-asturias/> (Consulté le 05/01/2024). Même si cette première de couverture ne mentionne pas d'informations sur la maison d'édition encore moins sur la date de publication, le lien conduit directement aux informations suivantes : Edición y corrección : María Guadalupe Rouco Núñez ; Composición: Lino A. Barrios Hernández ; Diseño de cubierta: Rafael Lago Sarichev ; Páginas: 434 ; Colección Huracán ; Editorial Arte y Literatura (La Habana) ; Año: 2016.



271

²⁷¹ *El papa verde* de Asturias, Miguel Ángel (1899-1974) : Bien Encuadernación de tapa blanda (1954) 1ª Edición | Librería Monte Sarmiento (iberlibro.com) (Consulté le 05/01/2024)

MIGUEL ÁNGEL ASTURIAS

EL PAPA VERDE

NOVELA



EDITORIAL LOSADA, S. A.
BUENOS AIRES

272

²⁷² Busca libre, <https://www.buscalibre.us/libro-el-papa-verde/52472492/p/52472492> (Consulté le 05/01/2024), édition Losada, cette version a été publiée en 1957.

**MIGUEL ANGEL
ASTURIAS
EL PAPA VERDE
ALIANZA TRES LOSADA**



273

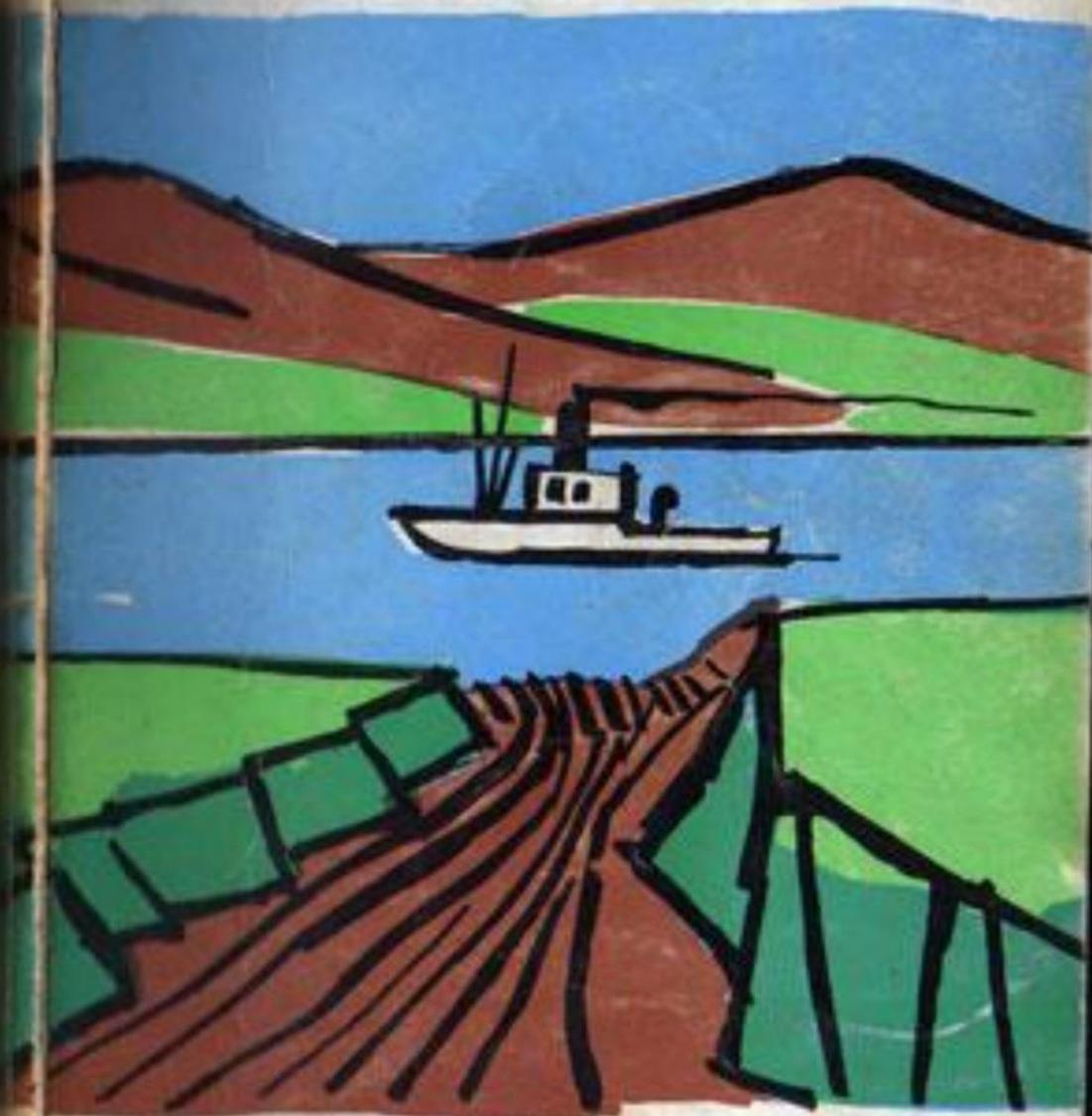
²⁷³ <https://www.casadellibro.com/libro-el-papa-verde-3-ed/9788420630885/370620> (Consulté le 05/01/2024). Celle-ci est de Alianza tres Losada, elle a été publié en 1995 à Madrid.

MIGUEL ÁNGEL ASTURIAS

PREMIO NOBEL

EL PAPA VERDE

NOVELA



LOSADA

274

Sur les cinq premières de couverture, j'en ai privilégié trois, à savoir selon leur ordre d'apparition, la une, la deux et la trois. Toutes les trois sont issues de la maison d'Édition Losada (Buenos Aires). L'unicité du lieu de production permet de mieux apprécier les transformations successives que subissent les premières de couverture au fil des éditions successives. D'un point de vue temporel, l'une des trois provient de la première édition de *El papa Verde* (1954) et les deux autres sont quasi contemporaines de la première édition.

II- Trajet de lecture envisagé

L'objectif principal que je me fixe sera d'essayer d'établir des liens narratifs entre les premières de couverture choisies et le roman d'Asturias qu'elles précèdent ou accompagnent. J'ai choisi de privilégier l'approche descriptive, j'espère non naïve, qui pourra plus tard, avec l'aide de ma co-directrice qui attache une importance capitale à la paratextualité dans ses travaux, déboucher sur d'autres formes d'analyse certainement plus pertinentes et opératoires. Je m'intéresserai donc ici plutôt aux fonctions de ces paratextes, en reprenant les questions posées à ce sujet par le Professeur Lavou.

Les paratextes, en particulier les premières de couverture ont-ils une fonction uniquement illustrative et informative ou ont-ils aussi une fonction programmatique ? Dans le premier cas, la première de couverture relèverait de la publicité et des premières informations au sujet du référent abordé dans le roman. Dans ce cas, c'est la médiation éditoriale qui prime. La première de couverture devient ainsi un lieu de transaction, au sens commercial du terme, et un lieu de passage vers ce qu'il annonce. C'est-à-dire une invitation à la lecture. Elle devient ainsi un espace de transaction entre l'objet roman, l'industrie éditoriale et le lecteur, mais aussi entre l'auteur et l'autrice et la maison d'édition, surtout lorsque les premiers sont connus et reconnus ou pas. Le passage réunirait plutôt la transaction entre la maison d'édition, l'auteur et le public lecteur. Celui-ci peut être néophyte mais désireux de savoir ce dont il est question dans

le roman. Il peut être aussi un public averti, expert (étudiants, critiques littéraires, amoureux de la littérature ou d'autres auteurs/autrices et enseignants d'université), pouvant donc confronter sa connaissance du sujet abordé à la manière dont il est annoncé de prime à bord quand il s'agit des premières de couverture, voire des quatrièmes de couverture ou des jaquettes.

Voici les différentes étapes que j'entends suivre dans cette analyse descriptive des premières de couverture retenues. Tout d'abord, je rappellerai la définition que Gerard Genette donne des paratextes et les questions qu'il soulève. Celles-ci sont susceptibles de trouver un écho dans ce que je vais proposer comme lecture. Pour ce faire, je m'appuierai sur son ouvrage intitulé fort justement *Seuils* publié en 1987. Ensuite, je donnerai des éléments d'informations sur les artistes ou créateurs qui sont à l'origine des illustrations choisies. En dehors de la question de leur prix de revient et de leurs liens directs ou pas avec les maisons d'éditions concernées, il s'agira de savoir s'ils ont, dans leurs parcours d'artistes et de créateurs, un intérêt particulier pour l'Amérique centrale et notamment pour la thématique qu'Asturias aborde dans son roman. La dernière étape concernera à la fois, la description de chaque première de couverture et la mise en perspective des résultats obtenus. A ce stade, il s'agira de mettre en avant ce qui manifestement les rapproche ou les distingue. Cela donnera lieu par la suite à une mise en relation partielle avec le contenu narratif du roman. Dans cette mise en perspective, il faudra, comme me le propose le Professeur Lavou, prendre en compte comment chaque première de couverture intègre ou pas et donne à lire ou pas les éléments suivants :

1-Le code de couleur privilégié dont celles qui apparaissent en fond de page

2-Le jeu de perspectives : ce qui apparaît en premier plan et ce qui semble constituer une ambiance qui viendrait rehausser et mettre en valeur ce que l'œil perçoit en premier.

3-La police des caractères et leur signification. On s'aperçoit parfois que le titre a un plus gros caractère que le nom de l'auteur ou l'inverse. Il en est de même pour le nom de la maison d'édition. Cet ensemble peut être séparé de l'image d'illustration. Quelquefois c'est tout à fait le contraire. Comment interpréter tout cela de manière pertinente ?

4-Le rapport entre les noms d'auteur, le titrage et les noms de la maison d'édition qui les publient.

Il me semble que les points trois et quatre peuvent être liés. Il faudra par la suite proposer une lecture transversale de tous ces éléments textuels iconographiques et typographiques, avant d'essayer de rapporter les conclusions obtenues aux romans. C'est à partir de ce moment qu'on pourra revenir sur la question de la fonction du paratexte, dans ce cas, sur celle de la première de couverture. Ce point est important parce qu'il permet de dire si le choix du paratexte est réussi ou pas, est pertinent ou pas. Les décrochages sont toujours possibles entre l'intention d'illustrer et ou d'informer et le résultat final qu'une analyse critique permet d'établir. Cela est d'autant plus important qu'il faut rappeler qu'on a affaire à un roman éponyme. Son titre *El papa verde*, appelle cependant plusieurs interprétations. En effet, il peut renvoyer à la couleur verte du dollar, à la métaphore de la banane, à l'espoir, à la vie empêchée par une exploitation capitaliste. De ce point de vue, sur lequel de ces significations possibles des images d'illustration mettent-elles l'accent. Sur quoi un lecteur non avisé portera son attention de prime abord. Or, je remarque, par exemple, que l'absence de la matérialité du dollar semble dans deux des trois cas être compensée par une représentation stéréotypée d'un des personnages censés relayer le gringo blanc. Il apparaît dans tous les signes qui connotent la puissance de la domination : port d'un chapeau Panama, type colonial, costume chamarré, cravate, blancheur magnifiée ou critiquée par le jeu de couleur, visage masqué mais révélé par le vert sensé symboliser le dollar. Cela peut aussi rappeler, renforcer le titre du roman. Derrière lui, on devine des plantations de banane, une main qui saisit un régime de banane. L'absence de profondeur de champ accentue peut-être la dimension magnifiquement diabolique du personnage. Celui-ci écrit le titre du roman reproduit en grands caractères.

Dans l'édition Losada, il est associé au bateau qui, dans les faits, transporte la banane du port atlantique du Guatemala vers le marché Étatsunien, à travers le port de la nouvelle Orléans. En arrière-plan, on aperçoit les plantations bananières et des paysans pauvrement vêtus

qui y travaillent. Il y a là un exemple de décrochage par rapport au roman qui ne met pas l'accent sur le système d'exploitation dans les plantations bananières (hiérarchie administratives, hiérarchie dans les tâches ou horaire de travail ou boutiques dédiées) mais sur le processus d'installation de la UFCO. C'est dans *Viento fuerte* et *Los ojos de los enterrados* que l'accent est mis sur l'organisation générale de la « Central platanera ». Pour poursuivre, au contraire des deux personnages au premier plan, un gringo et une ladina, on peut penser qu'il s'agit de Marker Thompson et son épouse Doña Flora. Au contraire des deux, l'accent n'est pas mis sur les personnages des paysans qui apparaissent en fond d'image. La vignette d'illustration et l'espace exigüe contenant plusieurs éléments produit un effet de loupe qui renforce l'idée de domination et de pouvoir. L'absence de visage peut-elle être rattachée au traitement inhumain que subissent ces paysans ? S'agit-il au contraire de la revendication d'une humanité bafouée mais malgré tout présente comme un contre discours ?

Dans la troisième, on y distingue quatre personnages. En haut, deux personnages dont l'un apparaît dans un carré noir. Elle fait face au lecteur. L'autre visage à presque à l'angle droit est saisi de profil regardant une ligne d'horizon indéterminé. On distingue aussi un personnage debout légèrement décentré et un autre personnage à l'angle du cadre saisi au trois quarts dont la main gauche soutient le coude et la main droite soutient la tête. Tout comme l'autre personnage, son regard semble porter sur une ligne d'horizon indéterminée. Le quatrième personnage est légèrement décentré. Il est représenté comme un paysan portant une tunique et tenant à la main droite une machette. Au contraire des autres, on ne lui voit pas le visage. Il se tient partiellement sur un fond noir comme s'il avançait dans une ombre. Ces trois carrés/rectangles noirs peuvent connoter le deuil ou le malheur. En effet, les visages paraissent éplorés et effrayés. Un bateau saisi à l'envers est aussi inséré dans l'image d'illustration centrale. Il est possible de le rattacher à un bateau qui sert à transporter la banane comme on le voit dans les autres où il y figure. Sur cette image, ne figurent pas de plantation ni de bananiers ni le gringo blanc ni la ladina. Le cadre vert où figurent les « accessoires » (selon Genette) rappelle une des significations du titre de l'œuvre dont le genre est cette-fois-ci clairement précisé

(« novela »). Le titre du roman est en rouge, il est surplombé par le nom de l'auteur. Dans les deux cas, la police de caractères attire le regard de l'acheteur ou du lecteur. Tout en bas de la première de couverture sur fond jaune, figure la mention Editorial Losada, S. A. Buenos Aires.

Je ne peux résister à la tentation de décrire la première de couverture de la même maison d'édition Losada qui apparaît en quatrième position dans le corpus antérieur.

Pour ce qui est de la quatrième image, voici la description que je peux en faire.

En partant de haut vers le bas, on aperçoit d'abord la présence du nom de l'auteur suivi de ses prénoms. Ensuite viennent le titre du roman en blanc et juste en dessous, figure le nom de la maison d'édition « Alianza tres Losada ». Cet ensemble se caractérise par l'usage d'une police de caractères importante, du choix de la couleur noire dans la figuration du nom, des prénoms de l'auteur ainsi que du nom de la maison d'édition. Tout en bas, on a l'image d'une « main de banane » dorée si l'on s'en tient aux critères de vente de la banane que j'ai évoqués dans la partie historiographique. Cette main de banane est attachée à une poignée. Elle est ainsi prête à être livrée aux commanditaires de la banane. L'accent n'est donc pas mis sur le régime de banane. On peut se demander pourquoi. Pourquoi cet aspect doré ? S'agit-il de suggérer que la banane est un or vert ? si la réponse à cette question est positive, il faudrait interroger cet oxymore.

CONCLUSIONS PARTIELLES ET PROSPECTIVES

Cette traversée descriptive partielle permet déjà de souligner quelques points de convergence et de divergence entre les différentes premières de couverture pourtant issues de la même maison d'édition. Pour ce qui est des similitudes, je mettrai en avant les points suivants : l'usage d'un fond vert, l'image du bateau qui peut symboliser à la fois l'arrivée de Geo Maker sur la côte atlantique du Guatemala ou encore l'exportation de la banane vers les

Etats-Unis. On note aussi que sur certaines images d'illustration des feuilles ou des plantations de bananiers apparaissent. Il y a aussi un emploi significatif de la police de caractères du titre du roman ou des noms de l'auteur. Ceux-ci figurent la plupart du temps en haut de l'image et une fois en bas. Ici, la maison d'édition est constamment rappelée tout comme le genre auquel appartient l'ouvrage.

Elles se caractérisent pratiquement toutes par une absence de profondeur de champ qui pourrait induire d'autres perspectives. Alors que le dollar et les signes de richesses sont plusieurs fois suggérés par différents moyens, je note que la monnaie emblématique du capitalisme et de l'impérialisme états-uniens ne figure pas clairement sur les premières de couverture retenues. S'agit-il d'une ellipse ou d'une volonté d'éviter des redondances par rapport aux suggestions qui renvoient justement à cette monnaie ?

Pour ce qui est des divergences, je peux mentionner les points suivants : le choix de ne pas faire apparaître de personnages sur certaines images, ou dans un cas où le choix porté sur une main de banane dorée, l'absence de bateau, l'usage de carré ou de rectangle noir. On remarque aussi que la présence de ce qu'on peut considérer comme le personnage de Geo Maker Thompson, alias El papa verde n'apparaît que sur deux premières de couverture. Le décrochage principal situe dans le fait de laisser penser que le roman traite d'exploitation de la banane (paysans, machettes, bananes, bateau) alors qu'il est question de l'installation de l'entreprise bananière et de ce que celle-ci a pu engendrer comme luttes et résistances.

Questions : comment expliquer et interpréter ce décrochage manifeste d'un point de vue du grand public mais aussi du public averti qui n'aurait pas lu au préalable *El papa verde* (1954), peuvent-ils se rendre compte d'un tel décrochage ? d'où le rapport intime entre le paratexte comme un avant texte et le texte principal qu'il précède ou accompagne. A ces questions, comme à celles précédemment posées, je tenterai de répondre précisément dans un travail de recherche futur. En attendant, il me semble que le choix qui préside à « l'ensemble du matériau sémiotique » (Genette) que constitue les accessoires que j'ai tenté de décrire dans les différentes

premières de couverture est basé sur la thématique principale du roman, à savoir l'exploitation de la banane et à travers celle-ci l'exploitation des paysans guatémaltèques, qu'ils soient des ladinos pauvres ou des Indiens surexploités.

Dans mes recherches futures, j'examinerai aussi la première de couverture de *Los poderes de la tempestad* (1997) de Donato Ndong-Bidyogo. L'avantage ici si je puis dire, est que ce roman n'a connu, à ma connaissance, qu'une seule réédition à ce jour (Sequitur, 2022) ; il n'a pas non plus été traduit dans d'autres langues. Je m'attacherai aussi à décrire et à analyser les premières de couverture des deux romans mais cette-fois-ci à travers leurs traductions (dans la perspective où d'ici là, le roman de Donato Ndong-Bidyogo aura été traduit dans d'autres langues) en français ou dans d'autres langues que je peux lire et déchiffrer. Ce sera aussi l'occasion d'analyser la première de couverture de *El papa verde* (1954), dans l'édition dont je me suis servi dans cette thèse. Je pourrai aussi confronter mes propositions d'analyse à un vaste corpus de premières de couverture des romans de la banane centraméricains dans leurs différentes éditions et réimpressions.

MIGUEL ÁNGEL ASTURIAS

El Papa Verde



DRÁCENA

ficciones y relatos

MIGUEL ÁNGEL ASTURIAS

Viento fuerte

PRÓLOGO DE RAMÓN CHAD Y GASTÓN SEGURA

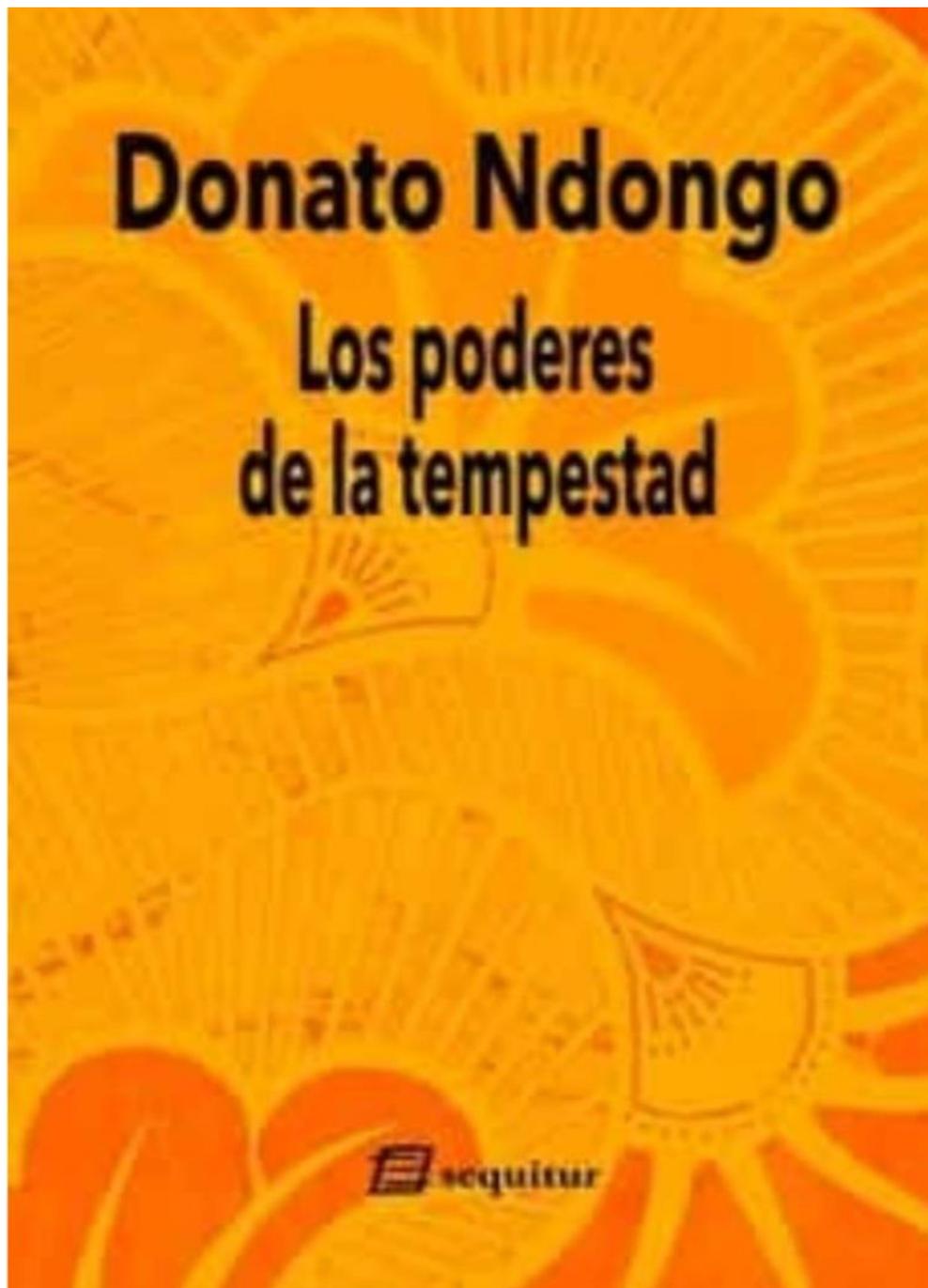


◆ Donato Ndongo-Bidyogo

Los poderes de la tempestad



MORANDI
novela



275

²⁷⁵ <https://www.amazon.fr/LOS-PODERES-TEMPESTAD-Donato-Ndongo/dp/8415707975> (consulté le 05/04/2024). Ce lien conduit aux différentes informations sur cette deuxième édition de *Los poderes de la tempestad* à savoir le nombre de pages, la maison d'édition et la date de réédition.

Chapitre VI-Que peut la littérature dans les sociétés postcoloniales ? L'écriture de Donato Ndongo-Bidyogo et de Miguel Ángel Asturias.

[...] Dans l'ordre du discours littéraire, et à partir de la même époque (XVIIe), la fonction de l'auteur n'a pas cessé de se renforcer : tous ces récits, tous ces poèmes, tous ces drames ou comédies qu'on laissait circuler au Moyen Age dans un anonymat au moins relatif, voilà que, maintenant, on leur demande (et on exige d'eux qu'ils disent) d'où ils viennent, qui les a écrits ; on demande que l'auteur nous rende compte de l'unité du texte qu'on met sous son nom ; on lui demande de révéler, ou du moins de porter par-devers lui, le sens caché qui les traverse ; on lui demande de les articuler, sur sa vie personnelle et sur ses expériences vécues, sur l'histoire réelle qui les a vus naître. L'auteur est ce qui donne à l'inquiétant langage de la fiction, ses unités, ses nœuds de cohérence, son insertion dans le réel [...] Il serait absurde, bien sûr, de nier l'existence de l'individu écrivant et inventant. Mais je pense que – depuis une certaine époque au moins – l'individu qui se met à écrire un texte à l'horizon duquel rôde une œuvre possible reprend à son compte la fonction de l'auteur : ce qu'il n'écrit pas, ce qu'il dessine, même à titre de brouillon provisoire, comme esquisse de l'œuvre, et ce qu'il laisse va tomber comme propos quotidiens, tout ce jeu de différences est prescrit par la fonction auteur, telle qu'il la reçoit de son époque, ou telle qu'à son tour il la modifie. Car il peut bien bouleverser l'image traditionnelle qu'on se fait de l'auteur ; c'est à partir d'une nouvelle position de l'auteur qu'il découpera, dans tout ce qu'il dit tous les jours, à tout instant, le profil encore tremblant de l'œuvre²⁷⁶.

A ce stade de mes recherches et par prudence je rappelle que j'apprends la postcolonie d'un point de vue chronologique. En ce sens j'entends ce qui s'est passé pendant et après les indépendances au Guatemala et en Guinée Equatoriale sur le plan politique et comment la littérature le donne à lire. Plus tard, quand je me serais assez informée à propos des questions théoriques, politiques, temporelles liées à la postcolonialité, je pourrai dépasser cette limitation à la chronologie pour aborder autrement les questions liées à la persistance des traces coloniales dans les sociétés indépendantes, les interrogations que ces persistances suscitent, liées à la

²⁷⁶ Michel Foucault, *l'ordre du discours*, Paris, édition Gallimard, 1971, pp. 29-31, 81 P.

subjectivité complexe des sujets postcoloniaux à leur capacité d’agir. Je serai alors en mesure d’utiliser les études et réflexions sur le postcolonialisme comme cadre d’étude des romans dits postcoloniaux²⁷⁷. J’ai pris bonne note des suggestions bibliographiques qui m’ont été faites par les Professeurs M’baré, Désiré Otabela et Clotilde Chantal Allela-Kwevi. Une partie de ma bibliographie en rend compte.

Cela dit, aussi bien Donato Ndongo-Bidyogo que Miguel Ángel Asturias, dans les deux romans qui m’intéressent, proposent un regard sur les sociétés qui les ont vu naître. Ils ne font pas œuvre d’historiens, même si en s’appuyant sur certains points d’ancrages historiques, on peut rattacher leurs romans à un ou à des moments particuliers de l’histoire politique de leurs pays.

Chez Asturias, il s’agit du début de l’implantation de la UFCO au Guatemala et en Amérique centrale. Il y a dans *El papa verde* (1954) une forte insistance sur cette période parce qu’elle montre de manière flagrante les limites politiques de la souveraineté du Guatemala, sa dépendance économique et politique vis-à-vis des USA, incarnée par la UFCO et ses représentants dans le roman. En témoigne le dialogue suivant entre un sénateur de Massachusetts et Geo Marker Thompson :

-Lo hemos convocado urgentemente, señor Marker Thompson, para oír de sus labios los informes que tenemos sobre la posibilidad de anexar esos territorios a nuestra República ; desde 1898 que no tenemos anexiones, y eso no puede ser...¡ Ja !, ¡ Ja !, ¡ Ja ...! _esponjóse a reír como si riera con todo el pelo robio de su cuerpo asomándole por la bocamangas y por el cuello, como una especie de muzgo de oro (..) -¡ Gran honor... ! _exclamó Marker Thompson, torpemente embutido en el sillón de visitantes y

²⁷⁷ Animan Akassi et Lavou Zoumbo Victorien (éd.), *Discursos postcoloniales y renegociaciones de las identidades negras*, Marges32, CRILAUP, Presses Universitaires de Perpignan, 2010, 358 P. ; Bardolph Jacqueline, *Etudes postcoloniales et littératures*, Editorial Champion, Paris, 2002, 73 P. ; Bessière Jean et Moura Jean Marc (éd.), *Littératures postcoloniales et francophones*, Champion, Genève, 2001, 202 P. ; Bhabha Homi, *Les lieux de la culture, une théorie postcoloniale*, traduit de l’anglais par François Buillot, Payot, Paris, 2007, 414 P. ; Clavaron Yves, *Poétique du roman postcolonial*, publication de l’Université de Saint Etienne, Saint Etienne, 2011, 203 P. ; Mangeon Antony (éd.), *Posture postcoloniale. Domaine africains et antillais*, éditions Karthala, Paris, 2012, 320 P. ; Mbembe Achille, *De la postcolonie. Essai sur l’imagination politique dans l’Afrique contemporaine*, Karthala, Paris, 2000, 293 P. ; Moura Jean Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Presse Universitaire de France (PUF), Paris, 1999 (rééd. :2007), 183 P. ; Spivak Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* traduit de l’anglais par Gerôme Vidal, éditions Amsterdam, Paris, 2006, 109 P. ; Sultan Patrick, *La scène littéraire postcoloniale*, édition le manuscrit, Paris, 2011, 273 P.

desesperado de verse en aquella actitud pasiva, siendo que él traía ya casi anexado a la República ese territorio²⁷⁸.

Des discussions avec mon Directeur, j'ai pu me rendre compte de l'importance de l'année 1898. Elle marque la fin de l'empire espagnol dans les Caraïbes (perte de Cuba jusqu'en 1903, annexion de Porto Rico) et en Asie Perte des Philippines). Les Etats-Unis vont alors constituer la nouvelle menace pour le reste des Amériques. Ce qui, d'après mon Directeur, inquiéta grandement les partisans de la souveraineté latino-américaine. Miguel Ángel Asturias montre aussi toutes les complicités locales dont bénéficie la UFCO ainsi que l'idéologie qui justifie sa présence et la domination qu'elle exerce sur le plan administratif mais surtout politique et économique (cf. contextualisations intra). En lisant *El papa verde* (1954), on se rend compte que rien n'est dit sur les retombées économiques ou les bénéfices que le Guatemala et sa population tirent de l'implantation de la UFCO et de l'économie transnationale de la banane. Ce qui fait partie pourtant de la propagande que reprennent à leur compte la classe politique du pays.

Dans le roman, tout semble se jouer entre les ports d'exportation de ce fruit tropical et les USA, à travers les ports de la Nouvelle Orleans et le siège économique internationale de la banane, à savoir Chicago. Guatemala City, lieu de pouvoir et de décisions politique est à peine référé dans le roman ; il est décrit comme un lieu de corruption, un lieu d'où émanent les décisions de répression (des activités dites subversives) et de protection des biens de la UFCO. D'où l'attitude complaisante et complice du Directeur Général de la Police vis-à-vis de son interlocuteur apparemment soucieux des intérêts du pays :

-Lo hice madrugar, señor Lucero, porque deseaba conversar con usted lo antes posible y me felicito de que haya estado en la capital : si no, lo hubiera tenido que llamar y molestarlo con hacerlo venir desde la costa. Siéntese y vamos a charlar como amigos. No vea, pues, al funcionario. Los estos de la compañía Tropical Platanera han puesto en conocimiento del supremo gobierno que usted anda soliviantando los

²⁷⁸ Miguel Ángel Asturias, 1954, *op. cit.*, p. 136, 410 P.

ánimos por la costa y son cosas que no se pueden hacer ahora que necesitamos el apoyo de ellos en los asuntos de los límites²⁷⁹.

Il ne fait pas de doute que « asuntos de límites » renvoie à la question de la guerre de frontière (évitée) entre le Honduras et le Guatemala. La raison en était la banane (extension des terres fertiles) et la concurrence entre deux compagnies bananières (cf. intra contextualisations). Pourquoi Miguel Ángel Asturias choisit-il de ne pas s'appesantir sur la Capitale ? Est-ce parce que d'après lui elle a perdu toute légitimité ? Ce choix narratif interroge quand on sait que l'auteur a vécu et a travaillé à Guatemala City qui, en plus d'être une capitale politique, est le centre de la culture officielle au Guatemala : universités, presses nationales et internationales, centres culturels, musés, ambassades, entre autres.

Alors que le Guatemala est peuplé en très grande partie d'Indiens, il n'y a pas non plus de référence significative à eux. Ils font, comme qui dirait, partie du décor. Cette faible représentativité est très certainement due à la réalité foncière du Guatemala. En effet, les Indiens, pendant la période coloniale et après la période postcoloniale ont été massivement spoliés de leurs terres ancestrales. On peut le constater dans *Me llamo Rigoberta Menchu, Así me nació la conciencia* (1992) :

[...] Yo casi vivo en medio de muchas montañas. En primer lugar, mis padres se ubicaron desde el año 1960, ahí, y ellos cultivaron la tierra. Era montañoso donde no había llegado ninguna persona. Ellos, con toda la seguridad de que allí, iban a vivir, y aun que les costara mucho, pero allí, se quedaron [...] Fueron desalojados del pueblo, de su pequeña casita. Entonces vieron la gran necesidad de irse hasta la montaña y allí se quedaron. Puedo decir que ahora es una aldea de cinco o seis caballerías cultivadas por los campesinos. Fueron desalojados del pueblo ya que allí cayó una serie de gentes, de ladinos y allí se hicieron su casa en el pueblo²⁸⁰.

²⁷⁹ Miguel Ángel Asturias, 1954, *op. cit.*, p. 354, 410 P.

²⁸⁰ Elizabeth Burgos, *Me llamo Rigoberta Menchú, y así me nació la conciencia* (1^{ère} éd 1983), Barcelona, edición Seix Barral, 1992, p. 22, 284 P.

C'est aussi, il convient de le rappeler, le cas des mulatos de la côte atlantique du Guatemala comme on observe dans le roman. Les bonnes terres de culture dans les vallées sont détenues désormais par les grands ou petits propriétaires ladinos, ceux-là même qui, comme Asturias le montre, seront confrontés à la UFCO soutenue politiquement par différents gouvernements militaires ayant pris le pouvoir après la chute de Arbenz (1954). Depuis, au Guatemala comme dans le reste de l'Amérique centrale, il n'a plus été question de réforme agraire ; les intérêts de la UFCO deviennent ainsi solidement consolidés.

El papa verde (1954) ne fait pas de l'histoire mais il révèle ou dévoile une situation d'extraversion économique et de domination politique dont souffre le Guatemala. Une domination qui s'appuie aussi sur une complicité des dirigeants du pays. Les oppositions chez Asturias sont très nettement marquées : UFCO (USA) versus petits ou grands propriétaires (Guatemala) ; pouvoir militaire et politique (Guatemala) versus petits peuples (petits propriétaires récalcitrants, main d'œuvre).

-¡Chos, Chos, moyón, con... ! _Susurró, como santo y seña, y después de volver la cabeza a todos lados, para ver si había alguien cerca en voz aún más baja, imperceptiblemente casi, le sopló al oído : _Esta noche vamos a limpiar a tu jefe, le llegó el turno y ese que vino de visita diz está a nuestro favor y quiere devolvemos los terrenos ; vos cuando el gringo Geo esté durmiendo, haces que te da el ataque y aullas como chucho que ve llegar la muerte para el amo²⁸¹.

La voix narrative accentue ces oppositions tranchées par les descriptions négatives de Geo Maker Thompson et de ses complices ou par celle des représentants de la loi du Guatemala qui ne jouent pas leur rôle. Il y a chez Asturias une perspective de contestation politique de cette double domination que je n'ai pas observé dans *Los poderes de la tempestad* (1997). Chez Asturias, il est moins question d'un sujet postcolonial directement confronté à l'exercice du pouvoir. En effet, au contraire de ce qui se passe dans *Los poderes de la tempestad* (1997), l'indépendance du Guatemala avait déjà eu lieu il y a longtemps ; il n'y a donc pas une

²⁸¹ Miguel Ángel Asturias, 1954, *op. cit.*, p. 109, 410 P.

proximité temporelle entre l'indépendance et la publication de *El papa verde* (1954). Chez Asturias, ce qui est en jeu concerne l'horizon politique réelle de l'indépendance du Guatemala.

Los ojos de los enterrados (1960) completó el vasto ciclo que tiene como tema la penetración en Centroamérica de las grandes compañías multinacionales. Si la novela que inauguraba la serie narraba la lucha de los pequeños plantadores _ encabezados por el norteamericano Lester Mead_ contra la gran Compañía internacional, y "El papa verde" denunciaba la intromisión de intereses económicos extranjeros en los resortes del Estado, *Los ojos de los enterrados* relata el fin de Maker Thompson y la organización de una huelga general que permite a los peones de la Bananera y del Sindicato de Trabajadores de Tiquisake imponer sus condiciones a la Compañía provocando, finalmente, la caída de una larga dictadura [...] la antigua leyenda indígena, según la cual los enterrados esperan cuando los ojos abiertos el día de la justicia, se entrelaza con las insidencias de la trama y proporciona a la narración un fondo mítico y un elemento de lirismo. Novela evidentemente política la prosa magistral de sus páginas [...] revela que el Premio Nobel de 1967 fue un autor tan comprometido con la realidad sociopolítica de su país como con las más altas exigencias artísticas²⁸².

Après la colonisation espagnole, on a l'impression d'assister à une autre colonisation du Guatemala par le capital Etatsunien. Je n'ai pas eu les moyens financiers pour me rendre au Guatemala afin de mesurer ce qu'il en est exactement. Si, culturellement, le Guatemala officiel continue de se référer à son passé espagnol, il n'en est rien sur le plan économique. Il y a une forte américanisation de la société guatémaltèque, comme dans le reste de l'Amérique centrale : fête, mode, médias, le désir des USA à travers les migrations...

La proximité entre un moment politique et une œuvre distingue l'écriture de la domination dans les deux romans de mon corpus. De ce point de vue, on peut s'étonner que la crise politique au Guatemala (renversement du gouvernement de Arbenz) ne soit pas davantage présente chez Asturias ou que Guatemala City n'y soit pas plus représenté en tant que siège du pouvoir. En revanche, c'est presque naturel que *Los poderes de la tempestad* (1997) représente en priorité les paradoxes politiques d'un sujet postcolonial qui doit prendre en charge le destin de son pays à la suite des indépendances. Le dictateur civil est nommément cité, Macías

²⁸² Miguel Ángel Asturias, *Los ojos de los enterrados* (1960), Madrid, Alianza editorial S.A., 1982 (4^{ème} de couverture), 462 P.

Nguema ; l'exercice de son pouvoir est mis à nu. Hormis le côté fictif du roman (humour, ironie, personnages, voix narrative, mise en scène théâtrale), on se croirait dans une reconstitution historique de l'exercice du pouvoir du premier Président civil dictateur. En effet, ce qui est dit, décrit de son pouvoir, basé sur une caste, la cruauté, la terreur, l'invention des ennemis internes et internationaux figurent aussi dans des témoignages historiques des persécutés par le Dictateur et son régime autocratique, dans les travaux historiques.

De ce point de vue, peut-on dire que *Los poderes de la tempestad* (1997) est une historiographie romancée ou une fictionnalisation de l'histoire politique de la Guinée Equatoriale sous le régime politique de Macías Nguema ? Il m'est difficile d'affirmer cela sauf à effacer la distance entre fiction et histoire. S'agirait-il alors d'une fictionnalisation de l'histoire de la Guinée Equatoriale d'après les indépendances ? Je ne me risquerai pas non plus à répondre à cette question parce qu'il me semble que toutes les archives de cette histoire ne sont pas encore accessibles aux historiens et qu'il n'y a pas de véritable rupture politique depuis le renversement de Macías Nguema.

Chez Donato Ndongo-Bidyogo, au contraire de Miguel Ángel Asturias, il est moins question de la portée réelle de l'indépendance acquise que de l'exercice du pouvoir par un sujet postcolonial Africain Noir. C'est ce sur quoi se concentre Donato Ndongo-Bidyogo. En mettant particulièrement l'accent sur le pouvoir violent, caricatural et grotesque du dictateur civil, l'auteur semble ne pas prendre tellement en compte ce que représente l'avènement de l'indépendance en Guinée Equatoriale, les espoirs qu'elle a suscités, la capacité d'agir et de mobilisation du sujet colonial.

C'est un point que j'ai souvent discuté avec le Professeur Lavou en le rapprochant de l'expérience politique de la Guinée, où après avoir dit non à l'offre de l'indépendance formelle de De Gaulle, Sékou Touré, « premier patriote » de son pays va devenir progressivement un

tyran pour son peuple²⁸³. Le même exercice du pouvoir décrit dans *Los poderes de la tempestad* (1997) eut lieu en Guinée Conakry. Sans compter les assassinats sommaires, les emprisonnements arbitraires des opposants, l'exil des intellectuels, les discours révolutionnaires enflammés du « guide », son obsession du complot, sa volonté d'africaniser son pays, le retour des exilés guinéens finalement détenus et ou assassinés. Comme Ángeles dans *Los poderes de la tempestad* (1997), leurs épouses et leurs familles dont certaines sont à l'étranger continuent de dénoncer cette période et de réclamer justice.

Je n'essaie pas de minimiser la responsabilité de ces tyrans dans les crimes qu'ils ont commis ou encouragés, dans la paupérisation de leurs pays durant l'exercice de leur pouvoir. Je m'interroge sur les modalités de décolonisation, les conditions socio-politiques dans lesquelles le sujet postcolonial va exercer le pouvoir. En outre, les années 1960-1980 connurent un nombre important de dictatures et de régimes autoritaires en Afrique noire. Dans le chapitre Mots/Maux du dictateur... j'ai cité des exemples des personnages historiques qui incarnaient ce genre de pouvoir. Cette profusion interroge en tous les cas.

Chez Donato Ndongo-Ndongo, on a l'impression que la domination exercée est absolue, sans aucune faille, à moins que la fin de son roman ne me contredise. En effet, le personnage de l'avocat échappe à l'insularité politique instaurée par Macías Nguema.

A medida que os adentrabais en el mar os dabais exacta cuenta de que hacíais un blanco perfecto si desde la playa os hubieran disparado. Pero no pasó nada. Siguieron remando y cuando el contorno de la isla Fernando Poo, ahora Macías Nguema Biyogo, se convirtió en una silueta negrusca a penas atisbada a lo lejos en la noche oscura, pusieron en marcha el motor fuera borda y salistes de estampida. A partir de entonces os considerasteis a salvo : habíais vencido al honorable y gran camarada, habíais escapado de las terribles garras del Tigre, al menos podíais contarle, y ya carecería de importancia todos los sufrimientos padecidos. Cuando, al cabo de más de cinco horas de una travesía llena de sobresalto, con los tiburones brincando a vuestro alrededores, espantados pero desafiantes por el estruendo del motor de la

²⁸³ Jean-Pierre Chrétien et Jean-Louis Triaud (dirs), *Histoire d'Afrique : les enjeux de mémoire*, Paris, Karthala, 1999, pp. 389-404. ; Ibrahima Baba Kaké et Djibril Tamsir Niane, *Histoire de la Guinée* (Manuel de troisième et quatrième années), Dakar, Les Nouvelles Editions africaines, 1996.

barquichuela, visteis aparecer las playas de Limbe, esplendorosamente iluminadas en la noche oscura, lágrimas de alegría brotaron espontáneas de vuestros ojos²⁸⁴.

Faut-il voir dans cette fin ouverte du roman une résistance ou un échec de la dictature à vouloir tout contrôler ? Cela dit, le pouvoir absolu ou l'absolutisation du pouvoir est symétrique à la place tout aussi importante qu'occupe la voix narrative dans *Los poderes de la tempestad* (1997). Mon directeur pense qu'on peut parler à ce propos d'effet de miroir entre ce qui est représenté et la manière de le raconter. En effet, on a nettement l'impression que les personnages sont vus en train de voir, sont parlés en train de parler, le discours du dictateur est contraint par la voix narrative. On en a un exemple dans la citation qui précède. En effet, on peut se demander qui parle et à quel moment la voix narrative s'exprime. Le passage de « vosotros » à la troisième personne du pluriel est significatif de ce point de vue ; si dans la troisième personne on peut déduire une distance liée à la perspective narrative ou à la narration, dans le premier cas, il est permis de s'interroger si ce sont les personnages qui parlent ou sont parlés par l'instance narrative. Dans le roman, je constate la même chose avec l'usage du « tu » qui peut être lu comme un « je » par permutation. Des exemples de ce genre parcourent tout le roman. Je citerai l'exemple suivant lié à l'usage du « tu » :

No pudiste evitar recordar a los humildes trabajadores a los que tú mismo habías defendido en el Tribunal de Orden Publico de Madrid, hombres avezados en la resistencia antifranquista, fieles a la legalidad republicana, que no se resignaban ante el secuestro de su libertad, a sabiendas de que el juicio era un mero trámite y se pasarían los próximos años en la cárcel solo por repartir propaganda ilegal²⁸⁵.

Il semble que ce soit l'une des caractéristiques de l'écriture de Donato Ndong-Bidyogo. Comment interpréter cela ? Comment restituer un tel choix d'écriture dans les discussions

²⁸⁴ Donato Ndong-Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 317-318, 318 P.

²⁸⁵ Donato Ndong-Bidyogo, 1997, *op. cit.*, pp. 180-181, 318 P..

autour de ce que peut la littérature dans les sociétés postcoloniales, en Afrique ou en Amérique centrale ? voici comment Donato Ndongo-Bidyogo le justifie dans un entretien :

Volviendo a su novela, utiliza la segunda persona del singular ya desde el título: *Las tinieblas de tu memoria negra*. Uno se pregunta si es un monólogo interior, una escisión entre el yo presente que se dirige al yo pasado, o la voz ancestral de la tribu, porque a veces cambia la perspectiva dentro del mismo capítulo. ¿Seguía una pauta preestablecida o se lo iba pidiendo la historia de forma espontánea?

Donato Ndongo : Como dije, me pasé la infancia con mis abuelos maternos. Y mi abuelo materno era un gran narrador. Tengo interiorizada esa forma de contar historias y captar la atención de un niño durante horas sin que se distraiga. Al plantearme una novela como esta, me sale esa forma de narrar. Por otro lado, los narradores fang no solamente contaban una historia lineal, sino también los motivos, los pensamientos, los recuerdos... todo al mismo tiempo, como en la vida real. Yo ahora estoy aquí sentado, y puedo describir esta sala. Pero al mismo tiempo estoy recordando cosas de hace sesenta años. ¿Eso como lo pones en una frase? Es lo que trato de hacer. Tienes que recurrir a la segunda, primera o tercera persona para que el lector se dé cuenta de que estás sentado aquí ahora mismo, pero al mismo tiempo estás recordando cosas que ocurrieron en Valencia o en Alén [Guinea]. Soy la misma persona, pero estoy al mismo tiempo en tres o cuatro sitios diferentes²⁸⁶.

On a là un exemple du rapport entre l'univers culturel, la création littéraire et la réception critique. De ce point de vue, je voudrais aussi faire état de ce que la critique autorisée pense de l'importance des voix imbriquées dans une instance narrative (méta narrateur, voix narrative) dans la littérature subsaharienne des années 1990 :

L'Afrique littéraire de la fin du XXe siècle est en quête d'auteurs, comme elle l'est de grands récits, de figures héroïques, de mythes retrouvés et de conscience nationale, bref, elle vit sa modernité littéraire. Ces termes vont définir la conception de l'« écrivain noir » pour longtemps, autant dans les injonctions qui ne cesseront de lui être faites de représenter son peuple – et cela bien au-delà des années postindépendances – que dans la manière dont la critique va recevoir ses textes. Ainsi, l'auteur postcolonial se trouve-t-il constamment réinvesti de son rôle d'auteur : par des écrivains qui ont des choses à dire sur le monde dans lequel ils vivent, et par une critique qui attend du récit africain qu'il soit

²⁸⁶ Luis Castellví Laukamp, Entrevista a Donato Ndongo: “Una persona culta no puede tener enemigos culturales”, 12 mayo 2023, in *Letras libres en línea*, <https://letraslibres.com/literatura/entrevista-a-donato-ndongo-una-persona-culta-no-puede-tener-enemigos-culturales/12/05/2023/> (consulté le 20/05/2023).

le reflet de ce monde. Ce double désir d'auteurs détermine encore me semble-t-il, la conception de la littérature africaine contemporaine²⁸⁷.

L'idée de la recherche d'une voix, d'une vision générale portée par un auteur qui caractériserait la production littéraire de l'Afrique subsaharienne du XXe siècle, semble trouver un écho dans la réponse ci-dessous de Donato Ndongo à Koné Ténon et qui, d'une certaine manière, explique la position en surplomb de la voix narrative dans ses écrits romanesques :

Para mí, como africano, como negro que por desgracia tiene que pasar la mayor parte de la vida fuera de mi país, fuera de África, es muy importante que los no africanos, los europeos, los americanos, etc., conozcan la situación de nuestros países. Es la única manera de concienciar al resto de la Humanidad sobre la necesidad de que África y los africanos recuperemos el bienestar y la libertad. Esas son las ideas básicas subyacentes en mi obra. Lo vengo haciendo desde el Periodismo, la Historia _tengo libros y numerosos artículos sobre la Historia de Guinea Ecuatorial y otros países de nuestro _continente. Pero llegó un momento en que ni la Historia ni el Periodismo parecían suficientes para llevar a la conciencia de la gente, del resto de la humanidad, estas inquietudes, por las limitaciones inherentes a estas disciplinas.

La literatura parecía, digamos, el campo ideal donde incidir, desde el cual podía llegar a la conciencia de mayor número de personas. Por eso inicié esta tarea literaria ; primera con relatos : *El sueño, La travesía*,... en la década de los 70 del siglo pasado; ahora, más o menos, parece que puedo considerar consolidada mi trayectoria literaria con las tres novelas que tengo escritas hasta ahora. Soy un africano sencillo, como los demás, preocupado y ocupado por estos temas fundamentales, porque si nuestros antepasados y nuestros mayores exigieron la libertad y las independencias, no fue para que, sesenta años después, Africa y los africanos estuviéramos en la situación actual.

¿Qué ha pasado para que, más de medio siglo después de las independencias, Africa esté como está y no hayamos conseguido dignificar al africano? Creo que tenemos la obligación de reflexionar sobre estos problemas, y trasladar esas reflexiones al resto de la Humanidad para que los estereotipos que pesan sobre nosotros dejen de ser tópicos y se conozca la realidad²⁸⁸.

²⁸⁷ Lydie Moudileno, Qu'est-ce qu'un auteur postcolonial, in Achille Mbembe et Felwine Sarr (dirs) *Ecrire l'Afrique-monde*, Dakar, Philippe Rey / Jimsaan, 2017, p. 167, 396 P.

²⁸⁸ Justo Bolekia Boleká, *Quién es quién entre los escritores de Guinea Ecuatorial : Poetas, novelistas, dramaturgos, ensayistas, cuenteros*, etc., Madrid, Sial/Casa de África, 2019, pp. 33-34, 264 P.

SYNTHESE CRITIQUE DE LA PARTIE ANALYTIQUE

Dans ces conclusions partielles qui suivent, je tenterai de proposer un lien ou des liens entre les différentes analyses qui composent cette partie en tenant compte de l'objectif général de ma thèse ainsi que de sa problématique. J'y mettrai l'accent sur la littérature, comme communication spécifique, sur le pouvoir qui lui est attribué ou reconnu, sur l'auteur et son rôle, sur la réception de la littérature notamment par les politiques.

Pourquoi écris-tu mon pote ? j'ai dû entendre cette question des milliers de fois, en des lieux et occasions diverses. Et je crois que, par coquetterie ou par simple fatigue, j'ai dû souvent répondre selon les règles les plus élémentaires de la courtoisie : « si je savais vraiment pourquoi, je me serais tiré une balle dans la tête. » En fait, je sais. C'est sans doute cette lucidité devant la page blanche qui m'oblige à éluder la question ; j'écris parce que je suis *kongo*, c'est-à-dire *muntu*, c'est-à-dire homme.

Mes mots ne sont pas des états d'âmes mais plutôt des approches d'état civil. Sartre prenait ses mots pour des épées. Je prends les miens pour des cellules.

J'appartiens à la partie de la terre qui compte aujourd'hui six cents ans de silence. Ce silence nous a enseigné deux ou trois choses capitales : la beauté de la différence, les rapports avec la nature, l'ouverture vers l'autre. Je ne veux pas dire que nous soyons les meilleurs. J'écris sans doute pour témoigner de ma différence, pour garantir celle-ci ; parce qu'elle est un enrichissement pour l'humanité, parce qu'elle est la seule vraie possibilité d'ouverture sur « l'autre » ; la seule vraie voie de rencontre avec l'autre, enfin la seule garantie contre l'uniformisation, l'intolérance et le fascisme [...] la littérature est, je crois, l'art de savoir partager avec les mots. Sa vie. Ses espérances. Ses heurs. Ses malheurs. En un mot, son destin individuel ou collectif nommé : le commencement de toute réalité. À cause des rapports que nous entretenons avec le rêve. Parce que le rêve c'est la réalité vue au microscope de la sensibilité. Le rêve, c'est la réalité vue avec les yeux de l'émotion. Tout le monde n'a pas le temps de regarder le monde à s'en fondre les yeux. Moi, j'ai ce temps-là²⁸⁹.

Sony Labou Tansi répond à la question « pourquoi écrivez-vous ». Il semble donner raison, dans sa réponse à ce que Michel Foucault désigne plus haut comme la fonction auteur. Il semble aussi valider la position spécifique de l'écrivain qui lui conférerait une acuité de vue

²⁸⁹ Sony Labou Tansi, *Encre, sueur, salive et sang. Avant-propos de Kossi Efoui*, Paris, Editions du Seuil, 2015, pp. 80-81, 196 P.

du social que les autres seraient incapables d'appréhender correctement. Cède-t-il ainsi au mythe de la connaissance intuitive dont serait capable la littérature et contre lequel mettent en garde les sociologues, comme je l'ai mentionné dans la citation portant sur les savoirs de la littérature ? En même temps, ce que dit Foucault est-il applicable absolument aux écrivains des sociétés postcoloniales ? On sait que beaucoup d'écrivains postcoloniaux en Afrique, pour prendre cet exemple, ont participé en tant « qu'évolués » à la lutte pour les indépendances. De même, la littérature tout comme les journaux, le cinéma, les débats publics étaient directement concernés par des enjeux politiques et sociaux d'après la colonie. On lui a attribué un rôle de critique et de transformation sociale. La fonction auteur dans les sociétés postcoloniales de ce point de vue, n'est pas strictement identique à celle des sociétés européennes dont parle Michel Foucault. C'est ce que je pense pour ma part.

Quoi qu'il en soit, comme je l'ai déjà souligné, tout comme d'autres écrivains, comme Sony Labou Tansi, Donato Ndongo-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias ont beaucoup parlé de ce que représentait pour eux la littérature ; ils ont aussi parlé abondamment de la manière dont ils envisageaient leur rôle d'écrivain. D'où vient ce pouvoir qu'on reconnaît à la littérature, sa force morale, qui peut parfois conduire des écrivains (mais aussi le public qui les lit quand ils/elles sont bannis par la politique) en exil, en prison, voire parfois à la mort.

Voici deux à ce propos mise en scène ou en texte par Frankétienne et Sony Labou Tansi successivement que je commenterai brièvement.

Appréhender brutalement à la Rue des marassas pucelles par deux agents zozobistes du SACACAS (Services Anticamoquin Anticulturel pour les Actions Criminels et les Affaires Secrètes), l'écrivain Philémond Théophile fut conduit aux casernes impériales dans une immense chambre de torture [...] les gardiens du sérail artistiques et littéraires, dépositaires stériles de l'héritage esthétique bonbon rose parfumé. Les bâtonniers de l'ordre traditionnels et de l'exégèse classique. [...] il semble que vous éprouvez un plaisir morbide à choquer tout le monde. Nous avons lu votre dernier livre truffé de magigridis qui pourrait détraquer le cerveau des lecteurs et déstabiliser le système. Nous avons compris. Il est inutile de vous défendre en nous racontant des fadaïses. Vous n'avez aucun droit à la parole, votre sort est déjà scellé. [...]. Quand vous serez fatigué de lire et de relire votre livre, vous aurez faim, vous aurez soif. Mais vous n'aurez plus rien que de sordides nourritures de vos fantasmes malsains. Vous

n'aurez plus rien que le livre. Votre livre. Vous finirez par le bouffer feuille par feuille. Vous serez contraint d'arracher les ailes et les plumes de votre oiseau maudit. Vous les sucez. Vous les machez. Vous les avalerez. Vous les vomirez ensuite avec les sécrétions de votre arme subversive et perverse. Et finalement, vous en mourrez²⁹⁰.

Ce que Frankétienne met en scène est loin d'être isolé, me semble-t-il. En témoigne mon second exemple issu de *La vie et demie* de Soni Labou Tansi :

Un an après l'enterrement de Chanka Seylata alias Chaïdana, certains grands noms de la musique officielle Katamalanasienne chantaient ses vers. C'est ainsi que le Guide Providentiel pendit pour haute trahison Marianato Pentecôte, une belle métisse qui chantait au conservatoire de Yourma, et qui était la cantatrice républicaine ; Ramuelia Gonzalés et Pablo El granito furent enterrés vifs pour avoir chanté « La convocation » de Chaïdana ; Victorio Lampourta, Kabamani Ishio, Sabratana Mouanke, les plus grands écrivains katamalanasiens essayaient d'appliquer la méthode et la vision chaïdanienne de l'écriture ; *Les mots font pitié*, le dernier livre de Chaïdana était publié par Victorio Lampourta qui se vit incarcéré et interdire toutes ses œuvres ; Sabratana Mouanke fut arrêté pour avoir essayé de diffuser *Mon père s'appelait Martial*, les peintres Zaïka, Pachecro et Mounamata pour avoir organisé l'exposition de la « Sainte Vierge Douleur » qui comportait les agrandissements des desseins de Chaïdana. En très peu de temps, toute la production artistique de la Katamalanasia entra dans la clandestinité. Mais le guide providentiel nomma ses propres artistes à qui il assigna des missions définitives et définies. Le seul résultat que ces artistes officiels purent obtenir était celui de faire rire ou de fâcher.

Ce soir-là, Layisho rentrait de ses bagarres pour la distribution des écrits de Chaïdana. Deux sergents de la police spéciale du Guide Providentiel frappèrent à la porte du bout de la crosse de leurs fusils. Layisho laissa la soupe qu'il mangeait et vint ouvrir.

-Au nom du Guide, vous êtes en état d'arrestation.

-Qu'est-ce que je lui ai fait au Guide ?

-On ne pose pas de questions²⁹¹.

A partir de ces exemples effarants où écrire (et lire) est un sacrilège et une trahison pouvant conduire à une mort atroce certaine, on peut se demander, en partant de l'exemple de la Guinée Equatoriale actuelle, comment les autrices et auteurs qui y résident et qui écrivent à partir de ce pays s'y prennent pour représenter l'environnement socio-politique. Sont-ils soumis

²⁹⁰ Franquetienne, *l'Oiseau Schizophone*, Paris, Editions Jean-Michel Place, 1998, pp. 13-19, 812 P.

²⁹¹ Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Editions du Seuil, 1979, pp. 78-79, 191 P.

à une surveillance de la police spéciale ou politique ? Doivent-ils nécessairement ruser dans le choix de leurs référents et le choix de leurs modes narratifs ? Sont-ils sujets à l'autocensure plus que les auteurs et autrices guinéo-équatoriens de la diaspora ? Leur liberté de création est-elle forcément plus limitée par le contexte politique actuel en Guinée Equatoriale que celle de leurs pairs qui vivent, écrivent et publient depuis l'international ? Les écrivains qui comme Guillermina Mekuy, César Mba Abogo²⁹², ou d'autres, qui ont directement ou indirectement collaboré ou collaborent encore (ministères, secrétariats ou autres instances et institutions) avec le gouvernement de Teodoro Obiang sont-ils nécessairement à sa solde ? Cette collaboration entraîne-t-elle la disqualification de leurs œuvres littéraires, remet-elle en question leur statut d'écrivain ? Les autrices et auteurs qui vivent et publient depuis l'international sont-ils plus libres dans leurs choix narratifs que leurs collègues du pays, surtout quand ils ont de la famille en Guinée Equatoriale et qu'ils aspirent à y retourner temporairement pour des raisons diverses (deuils, vacances, mariages, anniversaires, etc.) ?

Même dans un contexte politique non marqué par la dictature, certains auteurs peuvent subir les foudres politiques. Par exemple, l'écrivain Ahmadou Kourouma a eu des embrouilles avec le pouvoir politique de la Côte d'Ivoire d'après les indépendances, il a connu la prison et l'exil (Algérie de 1964-1969 ; Cameroun de 1974-1984 ; Togo de 1984-1994) à cause de ses écrits littéraires, notamment *Les soleils des indépendances* (1968) où il critiquait déjà les impasses et l'échec presque inévitable des « jours nouveaux » en Afrique. Donato Ndongo-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias n'ont pas échappé non plus, comme je l'ai déjà dit, à ce destin funeste des écrivains dits engagés.

Cela dit, le pouvoir contestataire de la littérature lui est-elle inhérente ou c'est sa circulation et la réception qui en est faite qui lui donne cette force ? Sa force réside-t-elle dans un usage particulier des mots ou dans son rapport au rêve, à l'imaginaire ou au sensible ? Je me

²⁹² Groupe de la banque africaine de développement, Annonce de nomination au poste de chef de bureau pays de la Banque au Mozambique : M. César Augusto Mba Abogo, publié le 07 juin 2021, <https://www.afdb.org/fr/news-and-events/annonce-de-nomination-au-poste-de-chef-de-bureau-pays-de-la-banque-au-mozambique-m-cesar-augusto-mba-abogo-44534> (consulté le 15/04/2024).

suis toujours demandé pourquoi les tyrans et les dictateurs, souvent illettrés et analphabètes ont-ils si peur de la littérature qu'ils ne lisent pas directement ? Souffrent-ils d'un complexe de manque de capital symbolique ou de culture lettrée autorisée ? Confondent-ils la fiction littéraire avec la vie concrète ? Se pose ici la question du référent littéraire dont j'ai déjà parlé ci-haut ; se pose ici aussi la question des « connecteurs littéraires » comme les personnages et les identifications auxquelles elles donnent lieu.

En même temps, en Afrique, on dit souvent de manière populaire qu'on ne mange pas la littérature. Certains en sont encore à se demander à quoi sert la littérature, si elle permet de construire des ponts, des fusées, des voitures. Ce questionnement de la finalité de la littérature doit être pris au sérieux malgré son innocence apparente pour des littéraires convaincus ou professionnels. Sur les marchés, en Afrique, il n'est pas rare de voir que les cacahuètes, le riz, le poisson fumé sont parfois emballés dans des pages d'ouvrages même reconnus et consacrés. Sans compter l'usage intime que certains en font dans les toilettes à la fin des années scolaires ou universitaires.

Ces comportements et attitudes constituent-ils un crime de lèse littérature et de lèse auteur ? L'autorité de la littérature vient de son rapport avec l'Etat nation (les langues nationales) de la place qu'elle a occupée dans la formation des élites coloniales et postcoloniales. Donato Ndong-Bidyogo et peut-être davantage Miguel Ángel Asturias n'y ont pas échappé. Les livres ou les manuels scolaires ou de catéchismes faisaient partie de leur univers culturel dès leur tendre jeunesse. Pouvoir de la littérature ou pouvoir de l'écrit, qui comme on le sait a été sanctifié dans les colonies (décrets lus aux Indigènes, preuves d'impôt de capitation, autorisations écrites de circulation, journaux, lois, missels de l'Eglise catholique, Bible).

Ecrire et surtout parler bien, dit-on, c'est parler comme un livre. Toute petite, depuis l'école primaire, j'étais comme mes condisciples, émerveillée et fascinée par la lecture de la poésie, du théâtre, des romans par nos enseignants ou qu'ils nous faisaient lire. Il n'y avait

pourtant pas de livres à la maison même pas des bandes dessinées. Nos parents n'avaient pas les moyens de nous les offrir et, lorsqu'on habitait les campements ou les villages, les rares bibliothèques ou endroits où on pouvait rencontrer la littérature se trouvaient si éloignés qu'on n'y avait pas accès. Sans compter les familles illettrées ou analphabètes qui n'accordaient pas d'importance à la littérature ou au papier de blanc qui éloignait des cultures traditionnelles, qui détournait et éloignait les enfants des cultures traditionnelles souvent basées sur l'oralité.

Avec le développement de nouveaux moyens de communication, la fascination pour la littérature écrite ne semble plus aussi forte et puissante. Il y a aussi comme je l'ai déjà dit le fait que, par exemple, en Guinée Equatoriale, tout comme au Guatemala, persiste encore un taux d'analphabétisme et d'illettrisme élevé. Ainsi, dans ces deux pays, on pourrait se demander qui lisait ou lit de nos jours Donato Ndong-Bidyogo ou Miguel Ángel Asturias dont les romans dénoncent pourtant des réalités socio-politiques et économiques exécrables qu'il faudrait changer. L'inexistence d'une institution littéraire digne de ce nom (centres culturels, maisons d'édition, presses, débats artistiques et littéraires à la télévision ou à la radio, concours littéraires, émissions littéraires, librairies, revues littéraires)²⁹³ réduit encore considérablement la réception de la production littéraire dans leurs propres pays. Pour appuyer cette réflexion, voici ce qu'écrit Justo Bolekia Boleká que je cite :

Estos tres procesos parecen tener como propósito común el reclamo de una identidad sociocultural desde la producción de sus diseñadores y protagonistas (o futuros protagonistas), es decir: los escritores y ensayistas, y los lectores y opinantes. Unos y otros se ven obligados a superar o sortear las trabas y peripecias que la Administración del país les impone, como la ausencia de una política del libro y desarrollo de la lectura, la no financiación de proyectos cuya finalidad sea la creación de empresas dedicadas a la edición y promoción del libro, etc. Evidentemente, ninguno de los escritores guineoecuatorianos suele tomar conciencia de esa realidad cuando produce su obra, o cuando la consume

²⁹³ DVD. G. Hendel, Mischa. *Subvaloradas, sin ser vistas. Voces literarias de Guinea Ecuatorial*. 2008 ; Vienne : Mischa, 2009. (Différents auteurs s'y expriment. Elles /ils parlent de leur pays, de l'exil, de leurs parcours, de la manière dont elles/ils conçoivent l'acte d'écrire en contexte de dictature, de l'absence d'une politique culturelle nationale, d'un manque de reconnaissance symbolique internationale, des difficultés à se procurer un livre dans un contexte de misère et de survie. Quelques noms : Donato Ndong-Bidyogo (1950), Justo Bolekia Boleká (1954), María Nsue Angüe (1945-2017), Juan Tomas Avila (1966), Juan Balboa Boneke (1938-2014), Francisco Zamora Lobo (1948), Eugenio Nkogo Ondó (1944), César Mba Abogo (1979), Ciriako Bokesa Napo (1939), Guillermina Mekuy (1982).

(en el caso de los lectores, o del mismo escritor), viéndose obligado a soportar una orfandad político-cultural difícilmente sorteable²⁹⁴.

Cette question du public concerné par la littérature écrite moderne est souvent posée aux écrivains périphériques. Tous les écrivains du Centre ne trouvent pas non plus forcément un public élargi, sauf lorsqu'ils deviennent très connus et reconnus. Le paradoxe littéraire doit aussi jouer son rôle : un roman publié à un endroit est lu dans la langue d'écriture ou à travers des traductions dans différents endroits du monde et à différents moments de l'histoire. En posant la question de qui lit Donato Ndongo-Bidyogo et Asturias dans leurs pays respectifs, on perd de vue ce paradoxe littéraire.

En tenant compte de toutes les questions que j'ai posées antérieurement à différents endroits de la thèse, on ne peut que se demander si l'on n'accorde pas trop de pouvoir à la littérature, à son autorité morale apparemment supérieure. Faut-il oublier que c'est dans et par la littérature que se donnent à lire des représentations violentes, coloniales, racistes, misogynes, homophobes, judéophobes, négrophobes, islamophobes. La littérature engagée ou considérée comme telle échappe-t-elle finalement à des contradictions ? souvent, on relie l'engagement littéraire à la vie des écrivains, à leur origine familiale (c'est le cas de mes deux auteurs), à leurs parcours et à leurs engagements politiques. C'est le cas de Donato Ndongo-Bidyogo et de Miguel Ángel Asturias.

Il y a pourtant un risque, en faisant cela, de réduire leur littérature à quelque chose de purement circonstanciel. C'est peut-être la raison pour laquelle certains réfutent cette catégorie d'écrivains engagés. Cette catégorie pose des problèmes. En effet, comment définir l'engagement, quels sujets abordés paraissent plus engagés que d'autres ? les littératures dites engagées ont-elles une capacité avérée de transformation du monde ? Toutes ces questions parmi

²⁹⁴ Justo Bolekia Boleká, *Las identidades minorizadas y la desconfiguración del Estado*, pp. 39-40, in Landry Wilfrid Miampika (éd), *La palabra y la memoria : Guinea Ecuatorial 25 años después (Ensayo, poesía, relatos, teatro)*, Verbum et Casa África, Espagne, 2010, 224 P.

d'autres sont abordées dans le numéro spécial de la Revue 1 intitulé « *Engagés ! quand la littérature change le monde* ²⁹⁵. »

Donato Ndongo-Bidyogo ne manque pas de rappeler que l'engagement en littérature n'exclut pas un soin apporté à l'écriture littéraire, ce que certains désignent comme « littérature engageante », autrement dit une littérature bien rédigée, uniquement concernée par un pari esthétique. On remarquera qu'en son temps et même après, la trilogie bananière de Miguel Ángel Asturias a été considérée comme un pamphlet, comme une mauvaise littérature dont le seul mérite résidait dans la dénonciation de l'impérialisme nord-américain. Ce jugement de valeur ne me semble pas fondé.

Je constate que les écrivains, qu'ils soient engagés ou pas, défendent tous l'idéologie professionnelle du bien écrire ou de l'écrire bien. C'est au regard de cette idéologie qu'il faut apprécier la célébration ou la disqualification de certains auteurs et autrices. La représentation idéologique de certaines régions du monde et de leurs littératures contribue aussi à la disqualification de leurs écrivains. La littérature moderne écrite guinéo-équatorienne souffre de cela aussi.²⁹⁶

²⁹⁵ *Engagés ! quand la littérature change le monde*, revue littéraire, in 1, France, Printemps 2023. Dans ce numéro, quelques écrivains considérés comme engagés sont mentionnés comme Voltaire, Victor Hugo, Georges Sand, Charles, Dickens, Harriet Beecher Stowe, Emile Zola, Lu Xun, Aimé Césaire, James Bldwin, Alice Walker entre autres. Il figure aussi un entretien intéressant avec Laurent Gaudé. *Voici comment il répond à la question suivante : l'idée de littérature engagée est-elle vraiment dépassée ?*

Lauren Gaudé : *Non je ne crois pas. Ce serait triste. Je trouve qu'il y a dans cette notion, quelque chose de noble et d'important, qui témoigne d'un devoir moral qu'ont pu incarner des auteurs iconiques – je pense notamment en France à la génération de la guerre et de l'après-guerre, de Sartres à Camus ou Malraux. Mais il me semble que la question ne se pose pas de la même question selon qu'on se considère comme un romancier, homme ou femme de lettres ou encore intellectuel. Dans mon cas personnel, par exemple, celui d'un romancier, je sens bien que je ne corresponds pas à l'injonction sartrienne qui voudrait qu'un auteur soit jugé sur ses engagements mais aussi sur ses silences [...] cela conduirait à devoir réagir à tout ce que l'époque va produire de crises, jusqu'à adopter un rythme de vie et de travail qui est plus proche, à mes yeux, de celui du journaliste ou du politique. Or, pour un romancier comme moi, cela entre en contradiction avec un rythme de travail qui est tout autre, celui de la construction d'une structure romanesque, laquelle implique nécessairement de la lenteur.*

Quant à la force et au pouvoir de la littérature, il déclare cela : les lois écrites n'ont pas besoin des écrivains pour être défendues, mais les lois non écrites sont plus rarement prises en charge, et je vois là le rôle d'une littérature engagée.

²⁹⁶ Il convient de ne pas perdre de vue que la synthèse analytique fait intégralement partie des analyses proposées ; je ne me suis pas, comme c'est clairement dit dans la thèse, contentée de résumer ou de rappeler les différents points importants mis en lumière par mes analyses. J'y ouvre une interrogation sur le rôle de la littérature en postcolonie, ses rapports au pouvoir, les limites de son « autorité morale ». Le décompte des pages de la troisième partie doit tenir compte de cela. Au total, ce sont donc bien cent deux (102) pages d'analyse et non soixante-seize (76) tel qu'il est indiqué dans le rapport de la présidente du jury Cécile Elisabeth-Bertin.

CONCLUSION GENERALE

Ya debe ser muy tarde, porque mi mujer ha encendido la luz. En su forma de avisarme que se despertó que debo irme a dormir. No tengo sueño. Quiero seguir escribiendo. Mejor dicho, empezar escribir, porque esta noche el tiempo se me ha ido en fantasías en divagaciones en recuerdos. No es así, lo sé perfectamente. Si encontrara una primera frase, fuerte, precisa, impresionante, tal vez la segunda me sería más fácil y la tercera vendría por sí misma. El verdadero problema está en el arranque, en el punto de partida. Esa luz, ¡qué fastidio ! en fin, voy a acostarme y a seguir pensando. Tengo que encontrar esa primera frase. Tengo que encontrarla²⁹⁷.

Au contraire de l'injonction à dormir dont il est question dans cette citation, les doctorants.es du Professeur Lavou redoutent toujours le moment où, au petit matin, il envoie des courriels nous demandant de revoir tel ou tel chapitre des travaux de thèse que nous lui avons rendus ; de réorganiser telle partie, de reprendre totalement telle analyse ou synthèse historiographique, de lire tel ouvrage... En sorte que l'inachevé est au cœur de sa pratique de suivi de nos travaux. Il nous prépare aussi à l'humilité dans la recherche, à l'imprédictible aussi. Cela dit, toute analogie gardée, je me suis souvent retrouvée tout au long de mes recherches et surtout de l'écriture de cette thèse dans la situation du personnage de José García qui décrit bien la citation ci-dessus mais aussi tout le roman. Pour lui, il s'agissait de trouver La phrase idéale qui lui permettrait de commencer l'écriture de l'œuvre de sa vie. Pour moi, ce sont plutôt des doutes, le syndrome de l'imposteur, des inquiétudes, des incertitudes quant à la compréhension appropriée des deux romans de mon corpus, à la justesse de mes analyses, du plan adopté (qui a beaucoup évolué grâce aux prélectures des Professeurs M'baré N'gom, Désiré Otabela et Clotilde Chantal Allela-Kwevi), à la compréhension des ouvrages critiques, à l'écriture de la thèse dans une langue qui soit correcte et rigoureuse. Comment faire la part des choses entre l'anecdotique et ce qui est réellement pertinent ? Sans compter la bienveillante exigence de mon Directeur de thèse.

²⁹⁷ Josefina Vicens, *El libro vacío* (1^{ère} éd 1958), Mexico, SEP (Secretaría de Educación Pública), pp. 229-230, 230 P.

Il a fallu les encouragements et les prières de mon papa regretté, l'aide de mes collègues du GRENAL, la bienveillance et l'accompagnement passionné mais sans complaisance du Professeur Lavou pour me sortir de ma torpeur accentuée par des soucis personnels du quotidien que je ne dirai pas ici par décence. J'ai dû m'y reprendre plus d'une fois pour mener à terme mon travail.

J'espère donc n'avoir pas écrit une « tesis vacía ». Tout n'y est certainement pas parfait ni abouti ; je suis consciente de cela. Il s'agit d'un travail perfectif, du moins, c'est ainsi que je le conçois.

Le sujet de ma thèse est le suivant : « Ecriture de la domination en Amérique centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale. Une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, *El papa verde* (1954), et de Donato Ndongo-Bidyogo, *Los poderes de la tempestad* (1997) ». Son objectif principal demeure la compréhension fine des deux romans de mon corpus à partir de la problématique générale de ma thèse.

Si la littérature n'est pas le reflet exact de ce dont elle parle ou prétend parler, elle n'est pas non plus une pure invention de la réalité ou des contextes socio-politiques au regard desquelles elle peut être lue et comprise²⁹⁸. Ce dilemme est d'autant plus vrai pour mon corpus. Il est caractérisé comme je l'ai dit dans la thèse par une volonté de montrer et de dénoncer la domination impériale, ou une néocolonie, et un exercice du pouvoir dictatorial par un sujet noir africain postcolonial.

Chacun de ces deux romans met en avant des paradoxes et des contradictions politiques qui interrogent la portée des indépendances ainsi que la souveraineté politique de la Guinée Equatoriale (Afrique noire) et du Guatemala (Amérique centrale). Ce parti pris, comme je l'ai souligné dans la thèse n'échappe pas non plus à des questionnements, à des ambivalences ou contradictions. De ce point de vue, c'est aussi le statut de la littérature, sa force et son autorité

²⁹⁸ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Editions Amsterdam, 2007, 363 P.

(morale) qui sont aussi en cause, surtout dans les sociétés encore très marquées par une forte culture orale, par l'analphabétisme et l'illettrisme.

L'écriture de cette thèse m'a permis de mieux comprendre que la littérature n'est pas qu'un instrument qui permet de décrire ou de représenter une réalité externe à elle. Elle est comprise elle-même dans des enjeux politiques et sociaux. Par exemple, elle oppose celles et ceux qui savent lire à celles et ceux qui ne le savent pas ou ne le peuvent pas. Elle distingue les élites lettrées dont font partie Donato Ndong-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias de l'immense majorité de leurs différentes populations au nom desquelles ils s'expriment.

Ainsi, « parler comme un livre » n'est pas seulement bien parler ou savoir bien parler mais c'est aussi une critique populaire qui dénonce un locuteur ou une locutrice très éloignée du quotidien des petites gens, et de leurs luttes pour la survie quotidienne. L'exemple de la pièce de théâtre, *Antoine m'a vendu son destin* de Sony Labou Tansi le prouve assez il me semble à travers le déploiement d'un langage très éloigné des petites gens.

Le développement des médias (la télévision, les journaux, les discours oraux panafricanistes, les prêches quotidiennes des protestants et des catholiques parfois dans les rues, les débats entre musulmans et chrétiens) et de nouveaux moyens de communication (Facebook, Instagram, YouTube, Tik Tok, Telegram, WhatsApp, messages courts, entre autres) vient interroger la force et l'autorité morale de la littérature dans sa forme traditionnelle. Au point que certains auteurs commencent à intégrer ces médias dans leurs narrations. Le développement accéléré de l'IA (Intelligence Artificielle) fait craindre la naissance d'une littérature sans auteurs ni autrices dans les années à venir.

Dans mon pays comme dans d'autres pays en Afrique et en Amérique centrale, tout le monde ou presque a désormais un téléphone portable, mais tout le monde ou presque n'a pas un roman chez soi. Le smartphone permet quelquefois de gagner de l'argent, ce qui n'est pas forcément le cas avec la littérature toute seule.

Miguel Ángel Asturias n'est pas contemporain de Donato Ndongo Bidyogo. A ce stade de mes recherches, je ne sais pas si le premier fait partie des auteurs prisés ou lus par le second. Le Guatemala (Amérique centrale) semble très éloigné de la Guinée Equatoriale en dépit d'une histoire coloniale partagée tout comme une langue de culture populaire et officielle partagée. Ces deux pays sont tous deux très hétérogènes et connaissent un pouvoir politique injuste. L'indépendance de la Guinée Equatoriale est plus récente que celle du Guatemala. Ce dernier pays a connu une succession de régimes militaires violents et dictatoriaux, la démocratie y est toujours fragile. La Guinée Equatoriale a quant à elle connu un régime dictatorial civil (appuyé sur l'armée et des milices) et un autre militaire qui est toujours au pouvoir. On considère son pouvoir comme une dictature ou comme la poursuite de la première dictature que la Guinée Equatoriale a connue. D'une certaine façon, ce que représente Donato Ndongo-Bidyogo dans *Los poderes de la tempestad* (1997) peut s'appliquer à son régime : la terreur comme fondement politique, le pouvoir fang dans une société hétérogène, obsession du complot, l'autocratie, le recours obstiné au « peuple », surveillance et encadrement de la liberté d'expression. L'auteur en a fait récemment les frais en voyant sa participation à une activité citoyenne organisée depuis le pays remise en question par l'annulation pure et simple de cette activité sur la base d'arguments improbables (connexion impossible par internet, fermeture du Centre Culturel espagnol de Malabo pour travaux, etc.)²⁹⁹

Ces deux pays sont sortis des griffes de l'ex-empire colonial sans totalement rompre avec lui, surtout au niveau identitaire (*la hispanidad*). D'autres pays, d'autres intérêts économiques se sont implantés en Guinée Equatoriale et au Guatemala. Dans ce dernier cas, on parle même d'un néocolonialisme ou d'un néo-impérialisme nord-américain qui s'exprime en grande partie à travers la UFCO et d'autres entreprises qui en découlent.

²⁹⁹ Je tiens cette information d'une publication de Donato Ndongo-Bidyogo sur sa page facebook le 31 juillet 2023, https://m.facebook.com/story.php?story_fbid=pfbid0TTwRsbxa8p4POEVN2Vm5jc4jceSEvvEAwFrX9yzoRq5BRxV53w93UzLySYLE776xl&id=100014961946629 (consulté le 1^{er} août 2023).

Ma thèse a essayé de mettre en lumière ces « ressemblances » tout en ne perdant pas de vue les spécificités qui caractérisent chaque pays. J'ai découvert lors de ma recherche de terrain en Côte d'Ivoire, en novembre 2022, l'existence d'une économie transnationale bananière. Peu de gens le savent en réalité. J'aurais voulu poser aux responsables locaux de ces compagnies des questions sur la genèse de leur implantation, leur mode d'exploitation, leur mode d'acquisition des terres, leur rapport avec l'Etat ivoirien, depuis les indépendances, les bénéfices liés à cette économie bananière et ses retombés pour la Côte d'Ivoire. Mon désir s'est heurté à un refus pas toujours poli (cf. compte rendu de séjour en annexe).

Comme au Guatemala, ces questions étaient manifestement dérangeantes. C'est une affaire sensible, « toi-là, tu cherches problème », m'a-t-on sagement prévenue. (Cf. Annexes). Mes différents rendez-vous pourtant programmés n'ont jamais eu lieu. A ce jour, et à ma connaissance, il n'y a pas de littérature liée à la banane en Côte d'Ivoire ou en Afrique comme c'est le cas au Guatemala et en Amérique centrale. A ma connaissance, il n'y a pas non plus de littérature liée au bois et au pétrole qui sont pourtant exploités en Guinée Equatoriale (j'insiste bien). Des récits parcellaires sur le pétrole ne font pas office de littérature sur le pétrole comme c'est le cas du récit de César Mba Abogo, qui m'a été recommandé par le professeur Landry Wilfrid Miampika, un des membres du jury que je cite ici :

Guinea Ecuatorial es un país diferente, nuestro sello es la soledad. Pero algo está cambiando. El mundo, que no sabía que existíamos o prefería mirar hacia Orión, ahora contempla nuestra soledad. Una soledad de amores y heridas, una soledad en la que todos nos une y todos nos separa. Ahora arrastramos cuarenta años y la mirada del mundo. ¿ Por qué de repente nos mira el mundo ? ¿ Por el petróleo? Elemental, querido Watson. Yo quiero pensar que el mundo tiene muchas miradas, quiero pensar que el mundo nos mira, no solo por el petróleo, quiero pensar que el mundo nos mira también porque los poetas de Guinea Ecuatorial durante cuarenta años han construido la Memoria del Silencio. Porque nuestra soledad de ayer era en silencio. Hoy, la soledad de Guinea Ecuatorial ya no es en silencio, confío en que, mañana, la soledad de Guinea Ecuatorial no volverá a caer en el silencio. Con el paso del tiempo, muchas miradas nos abandonaran, mirarán a otras constelaciones, nuevos delirios serán alumbrados y siempre hay muertes más grandes, más épicas, más fotogénicas. Estamos viviendo unos años únicos, unas circunstancias no renovables como las bolsas de petróleo que riegan nuestro producto interior bruto, confío en que cuando todo esto acabe, cuando llegue el momento de canonizar o excomulgar esta bendición que es hoy el

petróleo, la mirada de la literatura seguirá allí. Confió en que los solitarios poetas de Guinea Ecuatorial, en esos años de la fiebre del petróleo, vamos a ser capaces de construir una Memoria del Petróleo, tal y como ayer se construyó una Memoria del Silencio. Espero que en el futuro, cuando los devotos del Dios de las Palabras nos lean, nuestras obras, las que escribimos hoy, les iluminen las mil y una caras escondidas de una fiebre del petróleo que es mucho más deslumbrante de lo que muchos suponen Cierro parafraseando al Johnny Carter de Cortázar. *Este texto, lo estoy escribiendo mañana*³⁰⁰.

On mesure ainsi l'importance de la question du référent en littérature. Qu'est-ce qui peut être dit, montré, décrit, représenté et qu'est-ce qui ne peut pas l'être malgré la liberté qu'on s'accorde à reconnaître aux écrivains. On touche ici à la question des médiations (politiques, sociales, économiques et éditoriales) liées à l'activité littéraire. Cela explique en partie pourquoi les œuvres de Donato Ndongo-Bidyogo et de Miguel Ángel Asturias ont été publiées en dehors de leurs pays respectifs. Il faut aussi saluer leur courage lorsqu'ils s'engagent ouvertement, contrairement à d'autres, à critiquer une situation de domination insupportable qui perdure.

Même si on ne peut pas la considérer comme une autrice postcoloniale, je voudrais ici citer longuement l'exemple d'Annie Ernaux qui parle de son activité littéraire en revenant sur l'opposition entre « littérature engagée » et « littérature engageante », son implication dans des débats politiques et sociaux, sur ses choix narratifs, entre d'autres choses. Ce sont là, à mon avis, des points que l'on peut rapprocher de la perception du travail littéraire des auteurs de mon corpus, du rôle qu'ils assument comme auteurs :

Si l'on parle en termes de *visibilité* d'engagement politique, de prises de position appuyées par la publication d'articles dans *Le Monde*, votre impression est sans doute juste. Mais vous n'êtes pas le seul à savoir que je me situe plutôt à l'extrême gauche ! en réalité, si je n'ai jamais fait de la politique à l'intérieur d'un parti, j'ai soutenu et je soutiens toujours des actions politiques en signant des pétitions, en participant à des actions, pour la régularisation de tous les sans-papiers, par exemple, avec parrainage d'immigrés clandestins [...]. Oui, j'ai dit l'autre jour qu'écrire était ce que je pouvais faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. Mais je ne voulais pas signifier par là que mes livres remplacent l'engagement, ni même qu'ils sont la forme de mon engagement. Ecrire *est*,

³⁰⁰ César A. Mba Abogo, (La construcción de) la memoria del petróleo, pp. 45-54, in Landry-Wilfrid Miampika (éd), *La palabra y la memoria : Guinea Ecuatorial 25 años después (Ensayo, poesía, relatos, teatro)*, Verbum et Casa África, Espagne, 2010, 224 P.

selon moi, une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral, existant. Ce qui m'a toujours frappée, c'est la persistance, tant parmi les écrivains et les critiques que le public, de cette certitude : la littérature n'a rien à voir avec la politique, elle est activité purement esthétique, mettant en jeu l'imaginaire de l'écrivain, lequel – par quel miracle, quelle grâce ? – échapperait à toute détermination sociale alors que son voisin de palier serait classé dans la classe moyenne ou supérieure. [...]. Lorsque j'ai commencé d'écrire, à vingt ans, j'avais une vision solipsiste, antisociale, apolitique, de l'écriture. Il faut savoir qu'au début des années soixante, l'accent était mis sur l'aspect formel, la découverte de nouvelles techniques romanesques. Ecrire avait donc pour moi, le sens de faire quelque chose de beau, de nouveau, me procurant et procurant aux autres une jouissance supérieure à celle de la vie, mais ne servant rigoureusement à rien. Et le beau s'identifiait à « loin », très loin du réel qui avait été le mien, il ne pouvait naître que de situations inventées, de sentiments, et de sensations détachées, débarrassé d'un contexte matériel. C'est une période que j'ai appelé ensuite celle de la tâche de lumière sur le mur, dans laquelle l'idéal consistait pour moi à exprimer dans la totalité d'un roman cette sensation que donne la contemplation d'une trace de soleil le soir sur le mur d'une chambre. [...].

Ultérieurement, je n'ai pas eu, d'un seul coup, à un moment donné, la révélation de la fonction politique de l'écriture, ni le désir d'écrire pour faire acte politique comme on prendrait la décision de s'inscrire à un parti politique, ou d'aller à une manifestation. Non, c'est progressivement, par devoir difficile, douloureux même sur le plan de la vie et de la connaissance que j'arriverai à cette évidence³⁰¹.

J'ose imaginer aisément que Donato Ndongo-Bidyogo et Miguel Ángel Asturias seraient d'accord avec la position d'Annie Ernaux par rapport à la littérature et à l'acte d'écrire.

Je n'ai pas pu me rendre au Guatemala ou en Amérique centrale. Cela m'aurait permis de me rendre compte de l'actualité de l'importance de l'économie de la banane dans les discours publics, politiques, dans les médias et dans les littératures contemporaines. Cela est-il désormais totalement intégré par les Guatémaltèques comme une réalité banale et irréfutable ? Il m'est difficile de répondre à cette question. Un séjour au Guatemala m'aurait permis aussi de mesurer la mémoire que les populations lettrées du Guatemala et des autres pays d'Amérique centrale (en particulier le Costa Rica et le Honduras) conservent des « novelas bananeras ». Ces

³⁰¹ Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric Yves-Jeannet*, Paris, Edition Gallimard, 2011, pp. 67-70, 149 P.

pays et ses Républiques sont-ils toujours aussi bananiers ? Aujourd'hui, l'expression « République bananière » désigne moins une République dont l'économie nationale est fondée sur l'exploitation de la banane qu'une République sous influence ou domination étrangère. Elle désigne aussi une République sans règle démocratique précise ou les dirigeants sont corrompus et incapables d'assumer la souveraineté de leurs pays. Est-ce toujours le cas plus de soixante ans après la publication de la trilogie bananière de Miguel Ángel Asturias qui rend compte de ce statut politique de République bananière en Amérique centrale, en général, et au Guatemala en particulier ?

La traversée critique dans mon travail a consisté à souligner et à interroger les analogies, les rapports de domination et des aspirations à une plus grande justice sociale pour tous. Elle a aussi permis de situer la littérature dans des enjeux politiques et de pouvoir. J'ai accueilli avec l'accord de mon Directeur les « excroissances », les « tangages » qui sont aussi sûrement les miens lors de la préparation et écriture de cette thèse qui sont passées par des moments discontinus.

De ce que j'ai retenu, de nos échanges lors des travaux du GRENAL, il semble que ce que décrivent les deux romans soit le drame des pays périphériques qui ont été victimes de la colonisation européenne en Amérique Latine, en Asie et en Afrique. Les travaux portant sur la postcolonisation interrogent cela. Je ne les ai pas véritablement lus ni mis à profit dans ma thèse. C'est, d'un point de vue chronologique principalement que j'ai appréhendé la postcolonie. C'est certainement une des limites de cette thèse que je m'attacherai à corriger dans mes travaux futurs.

Ainsi, je compte revenir sur la trilogie de Miguel Ángel Asturias et celle de Donato Ndongo-Bidyogo pour les mettre cette fois-ci en perspective. Ce serait aussi l'occasion de comprendre pourquoi M. Lavou considère que *El Metro* parachève le cycle de la trilogie de Donato Ndongo-Bidyogo. Cela est d'autant plus intrigant que l'auteur vient de publier un

dernier roman qui apparemment n'a rien à voir avec la situation politique de la Guinée Equatoriale. Il s'agit de *¿Qué mató al joven Abdoulaye Cissé ?* (2023).

L'autre projet de recherche à venir consistera à mettre en parallèle sur des bases autres que thématiques quelques romans de la banane de l'Amérique centrale. Il serait par exemple intéressant de révéler et d'analyser les contradictions en leur sein malgré leur projet de dénonciation d'une nouvelle domination impériale. L'effort de contextualisation que j'ai fait (Cf. intra) me sera alors d'une grande utilité.

Si je venais à être recrutée dans mon pays, à l'issue de cette thèse, je ne désespère pas de mettre en place un groupe de recherche dont les objectifs principaux seraient de poursuivre la traversée critique entre l'Afrique noire et l'Amérique centrale, au travers des littératures mais aussi de la cinématographie, des théories de la dépendance. Il restera alors à fixer un cadre général pertinent ainsi que des outils d'analyse précis permettant de mener à bien ce projet de recherche.

A ce propos, j'espère pouvoir toujours compter sur le soutien de mes collègues du GRENAL ainsi que de son coordinateur principal. Il faudra aussi nouer des accords d'échanges avec certaines universités d'Amérique centrale.

ANNEXES

En annexes on trouvera cinq documents.

Le premier (**Annexe 1**, intitulé : Points de repères historiques sur la Guinée Equatoriale) propose des points de repères historiques sur la Guinée Equatoriale ; ils viennent compléter ce qui en est dit dans le corps de la thèse. J'ai adopté, en accord avec mon directeur de thèse, une présentation chronologique. Ce choix a pour avantage d'en faciliter la lecture. L'annexe 1 a été construit sur la base de différentes sources historiographiques.

L'annexe 2 que j'ai nommé, Quelques points de repères historiques sur Miguel Ángel Asturias : Histoire et politique, itinérance, complète également ce qui est déjà dit de lui dans la présentation des auteurs et sur le contexte historique de sa trilogie bananière.

L'annexe 3 reprend l'entretien écrit avec le Professeur Justo Bolekia Boleká et qui a été publié dans le numéro spécial de la Revue en ligne Sociocriticism XXVI dont on trouvera les références complètes à la fin de notre entretien. Dans notre entretien différentes questions ont été abordées, notamment celle du rapport entre la première dictature en Guinée Equatoriale et la formation des diasporas guinéo-équatoriennes ainsi que la naissance de la littérature écrite moderne guinéo-équatorienne ; les questions des représentations croisées entre la Guinée Equatoriale et l'Afrique subsaharienne, sont aussi abordées. Le titre de cette annexe est le suivant : *Autour de la diaspora guinéo-équatorienne dans le « Tout-monde » : politique, imaginaires et littératures.*

Dans **l'annexe 4**, j'ai choisi de reprendre l'entretien que Koné Ténon a fait à Donato Ndong Bidyogo en 2013. Même si cela portait prioritairement sur les conditions d'écriture de *El metro* (2007), que Koné Ténon a étudié dans sa thèse de doctorat (soutenue, en 2014 sous la direction du Professeur Lavou), il laisse mieux voir le rôle que joue Donato Ndong-Bidyogo en tant qu'écrivain dans l'éveil de conscience de l'homme africain dans la lutte contre toute forme de domination. La question de la dignité humaine de l'Africain y est abordée. Donato y évoque aussi le rôle que peut avoir la littérature dans les sociétés. D'autres points soulevés ont été évoqués dans la thèse : l'inexistence de bibliothèques digne de ce nom, le taux élevé

d'analphabétisme, l'absence d'une politique favorisant la culture en générale et la lecture en particulier ainsi que les menaces sur la vie des écrivains considérés comme subversifs, ses lectures ou « influences » littéraires...

En annexe 5, je rends compte de ma première expérience de terrain en Côte d'Ivoire. Ce rapport a été revu et validé par mes codirecteurs. Je n'ai pas pu en revanche me rendre, comme je l'aurai souhaité, en Guinée Equatoriale ni au Guatemala. Ce séjour de recherche en Côte d'Ivoire m'aura permis de consolider une intuition que j'avais jusque-là, à savoir l'existence des plantations bananières liées au marché international de la banane et les rapports entre ces plantations bananières et la United Fruit Company (UFCO). C'est une donnée que beaucoup d'Ivoiriens et d'Africains méconnaissent. Comme en Amérique centrale, j'ai pu mesurer combien l'exploitation de la banane en Côte d'Ivoire s'avérait être un sujet sensible socialement et politiquement parlant : acquisition des terres, méthode d'exploitation, modes de travail, rapport avec l'Etat et l'économie nationale, etc. Ma codirectrice a été particulièrement attentive à l'écriture de ce compte rendu de recherche ; c'est un exercice particulier qui n'est pas une simple compilation ou consignation des faits vécus sur le terrain. Je voudrais lui exprimer ici ma gratitude.

ANNEXE 1 : Points de repère historiques sur la Guinée Equatoriale

(*España en Guinea. Construcción del desencuentro :1778-1968*, Mariano de Castro et Donato Ndongu, Ediciones Sequitur, 1998, pp.235-240.)³⁰²

1777 : 1° de octubre : Tratado Preliminar de Límites en América Meridional, en San Ildefonso por el que Portugal entrega a España Fernando Poo, Annobón y diversos derechos en la Costa del Golfo de Guinea.

1778 : 17 de abril : Parte de Montevideo la expedición Argelejo.

29 de junio : Llega la expedición Argelejo a la Isla de Príncipe.

24 de octubre : Se establece la soberanía española en Fernando Poo.

1780 : 3 de febrero : Se inicia la construcción del asentamiento de Concepción.

31 de septiembre : Abandono del establecimiento de concepción.

1781 : de diciembre : La expedición española vuelve a América.

1789: 28 de febrero : Liberalización del tráfico negrero español.

1817: 23 de septiembre : Tratado anglo-español aboliendo el tráfico negrero.

1827: 25 de diciembre : Fundación de Clarence por William F. Owen.

1832: 29 de agosto : El Gobierno británico expide orden al coronel E. Nicolls para que abandone Clarence.

1835: Nuevo tratado anglo-español contra el tráfico negrero.

1841: 1° de enero : John Clarke llega a Fernando Poo.

³⁰² Dans *Historia y tragedia de Guinea Ecuatorial*, Madrid, Editorial Cambio 16, 1977 par Donato Ndongu-Bidyogo, est proposé une « Cronología básica » pp 297-304. La chronologie que nous avons privilégiée ici s'en inspire. De ce point de vue, la première fournit plus de dates et d'informations.

9 de julio : El Gobierno español presenta al Senado un proyecto de ley para la cesión de Fernando Poo a Gran Bretaña, retirado el 23 de agosto.

1843 : 23 de febrero : Llega a Fernando Poo la expedición Lerena.

10 de abril : El Consejo de la Colonia, reunido por vez primera bajo la autoridad de John Beecroft, establece las ordenanzas para el gobierno y orden de la Colonia.

1845 : 25 de diciembre : Llegada a Fernando Poo la expedición Guillemard.

1856 : 14 de mayo : La expedición Martínez Sanz llega a Santa Isabel.

13 de diciembre : Real Decreto sobre Organización de la Colonia.

1859 : Llegan a Fernando Poo dos expediciones de colonos españoles.

1960 : 4 de enero : Decreto Pontificio estableciendo que Cabo San Juan, Corisco y Elobey se incluyan en la Prefectura española.

1861 : 20 de junio : Creación del Presidio de Fernando Poo.

1862 : 1º de agosto : Llegan a Santa Isabel doscientos emancipados cubanos.

1866 : Septiembre-octubre : Llegan a Santa Isabel dos expediciones de deportados peninsulares y cubanos.

1868 : 13 de noviembre : Decreto organizando la Colonia.

1869 : 31 de julio : Llega una expedición de colonos españoles a Fernando Poo.

1872 : 28 de octubre : Decreto sobre Organización de la Colonia.

1875 : 16 de mayo : Llega Iradier a Fernando Poo en su primer viaje de exploración que durará 834 días.

1878 : 26 de diciembre : Decreto organizativo de la Colonia.

1880 : 28 de noviembre : Decreto organizativo de la Colonia.

1881 : marzo : Llegan a Fernando Poo 267 deportados políticos de Cuba.

1883 : 13 de noviembre : Los Claretianos se instalan en Fernando Poo.

1884-86 : Expediciones de Iradier, Ossorio y Montes de Oca en el país del Muni.

1885 : Protocolo hispano-germano sobre utilización de Fernando Poo.

1886 : 5 de diciembre : Concesión a la Compañía Transatlántica de la explotación comercial de la línea de Fernando Poo.

1890 : 2 de julio : Se deroga el Tratado de 1835 contra el tráfico negrero.

1892 : 20 de mayor : Llegan a Fernando Poo emigrantes españoles de Argel.

1893 : 10 de agosto : Arancel proteccionista en Fernando Poo.

1898 : 10 de diciembre : Tratado de París que pone fin a la soberanía española en Cuba, Puerto Rico y Filiinas.

1900 : 27 junio : Tratado hispano-francés de París estableciendo los límites de la Colonia española de Río Muni y por el que España sólo obtiene 26.000 km² de los 200.000 a que se consideraba con derecho.

1901 : 20 de julio. Ondeá por primera vez la bandera española en Bata.

El geógrafo gaditano Enrique D'Almonte extiende el primer mapa de Río Muni.

1902 : Se crea el juzgado de primera instancia de Santa Isabel de Fernando Poo.

1904 : Es detenido y muere en prisión en San Carlos el jefe balachá Esasi Ebuera, último jerarca anticolonialista bubi.

Estatuto Orgánico de la Administración Colonial. Entre otras disposiciones, faculta al Gobernador para establecer 'milicias de color', creándose así el cuerpo armado de la Guardia Colonial, constituido formalmente en 1908. Crea asimismo el Patronato de Indígenas.

Publicación de las Normas Básicas de la Propiedad, mediante las que se declaran propiedad del Estado español todas las tierras, bosques, ríos, montes y minas de Guinea.

1906 : Reglamento del Trabajo Indígena. Crea la Curadería Colonial.

1907 : El Gobernador Ángel Barrera promulga el primer Reglamento de Enseñanza.

Se decreta la obligatoriedad del uso de la moneda en la Colonia.

1909 : Se crean las jurisdicciones separadas para los litigantes europeos y los negros no emancipados, situación que reglamentará el decreto de 10 de noviembre de 1938, al establecerse los 'Tribunales de la Raza'.

1919 : Abandonan Bata los misioneros franceses del Espíritu Santo o Padres. Espiritanos.

1926 : El gobernador general Miguel Nuñez de Prado decreta la obligatoriedad del uso de la lengua española en Guinea.

Se completa la ocupación y 'pacificación' de la parte continental del país.

1928 : Se crea el Instituto Colonial Indígena. Se reglamenta el Patronato de Indígenas.

1938 : Se reforma nuevamente el Patronato de Indígenas y se acomoda la estructura de la colonia a las exigencias del Nuevo Estado franquista.

1943 : Promulgación del nuevo Estatuto de Enseñanza de los Territorios Españoles del Golfo de Guinea.

1944 : Se modifica el reglamento del Instituto Colonial Indígena, que pasa a denominarse Escuela Superior Indígena.

Se crea el primer Instituto de Bachillerato de la colonia.

1948 : Primeros brotes del nacionalismo. Durante su primera visita oficial a la Colonia, un grupo de notables entrega al ministro Subsecretario de la Presidencia, Luis Carrero Blanco, un manifiesto de protesta contra los atropellos del colonialismo.

Creación de diversos movimientos políticos clandestinos, entre otros el Movimiento Nacional de Liberación de Guinea Ecuatorial, (MONALIGE), liderado por Acacio Mañe, e Idea Popular de Guinea Ecuatorial, (IPGE), acaudillado por Enrique Nvo, aunque su constitución se formalizaría años más tarde.

1949 : Es nombrado gobernador general el almirante Faustino Ruiz Gonzáles, con la finalidad de desarrollar económicamente la Colonia e impedir las protestas nacionalistas. Permanecerá en su cargo hasta después de la provincialización de los territorios, en 1961.

1958 : Termina formalmente la etapa colonial, al pasar a ser ‘provincia Ecuatorial’ el antiguo territorio colonial. Posteriormente dicha provincia será dividida en dos, Fernando Poo y Río Muni, debido a los intereses colonialistas.

Son asesinados los dirigentes nacionalistas Acacio Mañe y Enrique Nvo.

1959 : Un decreto divide en dos la ‘provincia Ecuatorial’, Fernando Poo y Río Muni.

1960 : Se sientan procurados negros en las Cortes Españolas.

1962 : Segunda visita oficial a Guinea del Ministro Subsecretario de la Presidencia, Luis Carrero Blanco, a quien se entrega en Baney un memorándum exigiendo la independencia. El gobierno español admite por primera vez la posibilidad de la autodeterminación para los territorios guineanos.

1963 : España anuncia su intención de conceder la autonomía a Guinea.

En un congreso celebrado en Bata, nace el oficialista Movimiento de Unión Nacional de Guinea Ecuatorial (MUNGE), dirigido por Bonifacio Ondo Edu.

1964 : Guinea Ecuatorial accede al régimen autónomo. Se convocan elecciones municipales y se constituye la primera Asamblea General y el primer Consejo de Gobierno con Bonifacio Ondo como presidente y Francisco Macías como vicepresidente.

1965 : Resoluciones 2077 y 2230 de las Naciones Unidas que instan al Gobierno español a conceder la independencia a Guinea y a preparar un Conferencia Constitucional.

Es consagrado en Madrid el primer obispo nativo, Rafael María Nze Abuy.

1966 : El Gobierno español anuncia su intención de convocar una conferencia Constitucional para Guinea Ecuatorial.

1967 : 30 de octubre : Se inaugura en Madrid la conferencia Constitucional bajo la presidencia del ministro de Asuntos Exteriores español, Fernando María Castiella. Esta primera fase, que se desarrollará hasta el 15 de noviembre, estará básicamente dedicada a examinar la forma del futuro Estado.

1968 : 17 de abril : Se inaugura la segunda fase de la Conferencia Constitucional, fundamentalmente dedicada a la elaboración de la constitución de nuevo país. Se establece la fecha de la independencia para el 12 de octubre. Se forma el Secretario Conjunto, un grupo disidente de los partidos en torno a Macías, apadrinado por el abogado español Antonio García-Trevijano.

22 de junio : Finaliza la Conferencia Constitucional.

11 de agosto : Referéndum constitucional. El pueblo aprueba su primera constitución.

21 de agosto : Se convocan las primeras elecciones generales.

22 de septiembre : Se celebra la consulta electoral. Ninguno de los cuatro candidatos (Bonifacio Ondo Edu, Francisco Macías, Atanasio Ndong y Edmundo Bosió) obtiene la mayoría requerida.

29 de septiembre : Segunda vuelta electoral. Macías vence a Ondo Edu y es proclamado presidente electo.

10 de octubre : Macías da a conocer su primer Gobierno, fruto de la coalición tripartita resultada del secretariado Conjunto.

12 de octubre : Se proclama la independencia de Guinea Ecuatorial.

La Guinée Equatoriale, un pays méconnu, Max Liniger-Goumaz, Paris, Editions l'harmattan, Paris 1979, pp.19-27.

-500 Prétendue découverte par les navigateurs Carthaginois Hannon décrite dans le « périple d'Hannon » où il mentionne un volcan dans la côte libyenne dans lequel d'aucuns ont voulu voir le mont Cameroun.

1200-1300 Arrivée probable des premiers Fangs dans la région de Muni.

1469-1474 Explorations de la Baie du Biafra par Lope Gonsalvez et Fernando Poo, navigateurs portugais.

1471 Découverte d'Annobon par les navigateurs portugais Juan de Santarem et Pedro Escobar, le 1^{er} janvier, d'où le nom de « Anno Bom ».

1472 Découverte de l'île de Fernando Poo, baptisée « Formosa », La Belle.

1480 Traité de Tolède. Le Portugal demande à l'Espagne des dédommagements pour les esclavages chassés sur ses territoires du Golfe de Guinée.

1493 Le Gouverneur de São Tomé reçoit juridiction sur Fernando Poo.

Env. 1510 Le Portugais Ramos de Esquivel crée des plantations à San Carlos.

1592 Un Sous-Gouverneur et un instituteur sont envoyés à Annobon par Philippe II.

1600 ? Luis Ramirez érige un fort portugais à Fernando Poo.

1613 Visite d'Annobon par une expédition hollandaise dirigée par le général Reinst.

1619 Le chroniqueur-voyageur hollandais Pieter van de Broecke visite Annobon.

- 1623 Des marins hollandais commettent des déprédations à Annobon et sont arrêtés par la population locale.
- 1641 Les esclavagistes hollandais établissent un contrôle de *facto* sur Fernando Poo.
- 1642 Antonio de María Carneiro décrit Fernando Poo comme étant bien peuplée par une population belliqueuse refusant tout arrangement avec le Portugal.
- 1642-1648 Les Hollandais utilisent Corisco comme station pour leur commerce d'esclaves.
- 1648 Les Hollandais s'attribuèrent la côte du Golfe de Guinée durant le conflit hispano-portugais, mais la cèdent à nouveau au Portugal en 1648.
- 1654 Des capucins italiens arrivent à Annobon.
- 1740 Les Portugais reprennent le contrôle de *facto* de Fernando Poo.
- 1759 Le père Francisco de Fonseca, missionnaire à Annobon, est forcé d'abandonner l'île en raison de l'hostilité de la population.
- 1777 Traité de San Ildefonso entre l'Espagne et le Portugal.
- 1778 Traité du Pardo. L'Espagne reçoit du Portugal les droits sur Annobon, Fernando Poo et la Côte du Golfe de Guinée, contre la restitution de la Colonie du Sacramento et de l'île de Santa Catalina, dans le Rio de la Plata, sous souveraineté portugaise. Le comte de Argelejos proclame la souveraineté de l'Espagne sur Fernando Poo, dans la baie de San Carlos, durant une mission navale envoyée depuis Montevideo. Mort de Argelejos.
- 1779 Expédition militaire portugaise à Annobon pour y imposer l'autorité européenne. Expédition de Guillermo Carbonell sur les côtes de Fernando Poo. Primo de Rivera crée une base à Concepción, qui devra être abandonnée fin octobre 1780.
- 1783 Retour à Montevideo des 26 survivants (sur 150) de l'expédition Argelejos. Bullen et Lawson font la première tentative pour placer les Bubi dans la sphère d'influence britannique.

- 1810 Six soldats britanniques sont tués par les Bubi après avoir touché terre à San Carlos.
- 1817 Accord anglo-espagnol en vue de l'établissement d'un port destiné à la lutte contre la traite des Nègres, sur Fernando Poo.
- 1819 Après les tentatives de Bullen en 1817, nouveaux essais du capitaine Robertson d'établir des relations anglo-bubi.
- 1827 Les Anglais transfèrent à Fernando Poo le quartier général de la Commission mixte de suppression de la traite des esclaves, initialement établi en Sierra Leone, sans avoir obtenu l'assentiment espagnol.
- 1829 Une chapelle protestante est édiflée à Clarence (Santa Isabel).
- 1830 Une tentative britannique de colonisation dans la baie de San Carlos échoue. Les frères Richard et John Lander visitent Fernando Poo. Richard Lander sera enterré à Clarence en 1834.
- 1831-1834 L'Espagne Marcelino de Andrés explore les côtes du Golfe de Guinée.
- 1834 Les commissaires britanniques chargés de la lutte contre le commerce d'esclaves sont retirés, et la base navale est évacuée sur ordre de l'amiral Fleming.
- 1836-1839 Voyages de l'Espagnol José de Moros y Morellon aux îles du Golfe de Guinée.
- 1839 Le gouvernement anglais offre 60.000 livres pour l'achat de Fernando Poo et d'Annobon.
- 1840 Les Anglais détruisent des factoreries espagnoles sur Corisco qui auraient servi au commerce d'esclaves.
- 1841 Le gouvernement espagnol retire son accord pour la vente des îles du Golfe de Guinée.
- 1842 La France est autorisée à établir une base navale à Fernando Poo dans le cadre de la lutte anti-esclavagiste.

- 1843 Lerena réaffirme à Clarence la souveraineté espagnole sur Fernando Poo. Il baptise Clarence : Santa Isabel. John Beecroft est nommé premier Gouverneur espagnol de Fernando Poo.
- 1845 Expéditions Manterola et Guillermo de Aragón en Guinée espagnole. Les derniers toponymes anglais sont hispanisés.
- 1850 Début de l'œuvre missionnaire presbytérienne à Corisco.
- 1854 Mort du Gouverneur Beecroft.
- 1855 Un décret papal crée la Préfecture apostolique de Fernando Poo, Annobon et Corisco. Arrivée du premier préfet apostolique : Martinez Sanz. Publication de la première grammaire benga par un missionnaire presbytérien.
- 1856 Première Eglise presbytérienne organisée à Corisco.
- 1858 Premier Acte organique pour la Guinée espagnole promulgué par le Ministre de l'Outre-mer espagnol, O'Donnell. Chacón est nommé premier Gouverneur espagnol. A Corisco, Munga repousse une tentative française d'occupation de l'île. Les Jésuites arrivent à Santa Isabel.
- 1860 Le Presbytère de Corisco est lié à celui du New Jersey (U.S.A).
- 1860-1861 Les prétentions de souveraineté sur Corisco formulés par la France sont rejetées par l'Espagne.
- 1862 250 déportés cubains noirs arrivent à Santa Isabel. L'Espagne autorise près de Santa Isabel un dépôt de charbon par l'Angleterre.
- 1865 Début d'une mission protestante près de Rio Benito.
- 1866 Importation de plants de caféiers et de cacaoyers à Fernando Poo, en provenance de Cuba et de São Tomé. Arrivée de 19 déportés politiques espagnols et de 176 exilés cubains.

- 1868 Iradier fonde « La exploradora ». Le premier timbre-poste de Fernando Poo, de 20 centimes, porte l'effigie d'Isabelle II.
- 1869 Arrivée de 250 nouveaux déportés cubains et de colons espagnols. 37 Cubains s'échappent de Fernando Poo, dont Balmesada, qui publie ses mémoires aux Etats-Unis.
- 1870 Le Gouvernement espagnol adresse au Gouvernement français des documents attestant des droits espagnols sur les côtes du Golfe de Guinée.
- 1870-1871 Arrivée des premiers missionnaires méthodistes à Fernando Poo (Rev. Burnett, Roe et Maylott).
- 1872 Départ des Jésuites espagnols.
- 1874-1875 Iradier effectue une expédition de 834 jours, à Fernando Poo et dans la partie méridionale du Rio Muni.
- 1875 Installation de la première imprimerie, à Fernando Poo, par la Primitive Methodist Mission.
- 1880 Arrivée à Santa Isabel de 267 Nègres cubains déportés.
Création du Consejo de Vecinos de Santa Isabel.
- 1881 Arrivée de 259 colons espagnols provenant d'Algérie.
- 1883 Ouverture de l'église presbytérienne de Bata. Arrivée des premiers missionnaires clarétiens à Fernando Poo.
- 1884 Seconde expédition d'Iradier. Tentative française d'occupation d'Elobeyes et de Corisco. Stanley visite Elobey. Le gouvernement espagnol confère aux clarétiens la responsabilité de l'enseignement primaire dans toute la colonie.
- 1885-1886 Près de 500 affidavits signés avec des chefs africains par Iradier, Ossorio et Montes de Oca.

- 1886 L'Espagne réclame l'ensemble des terres entre la côte du Golfe de Guinée et l'Ubangui.
- 1888 Le premier petit vapeur espagnol arrive à Santa Isabel.
- 1890 Travaux hydrographiques effectués par des Français au Rio Muni.
- 1892 Accord hispano-français pour soumettre à l'arbitrage du roi du Danemark leur différend territorial.
- 1897 Des déportés cubains sont apportés à Fernando Poo par une compagnie de fusiliers marin espagnols.
- 1898 Insurrection Bubi à San Carlos. Dans le cadre de la guerre hispano-américaine, constitution d'une volontaire de Fernandinos.
- 1899 La première machine à écrire arrive à Fernando Poo. La première imprimerie espagnole est installée sur l'île.
- 1900 Le Traité de Paris est signé le 27 juin, après plusieurs mois de négociations entre l'Espagne et la France, qui fixe les frontières définitives du Sahara et de la Guinée espagnole.
- 1901 Une commission mixte hispano-française détermine sur place les frontières exactes. Le chef de la délégation espagnole commet le suicide.
- 1903 Le Saint-Siège décrète l'autorité exclusivement espagnole sur la Guinée continentale et ses îles. Création du Patronato de Idígenas afin de développer « la moralité et la culture » parmi les Guinéens, ainsi que leur adhésion à l'Espagne.
- 1904 Elévation de la Préfecture de Fernando Poo au Vicariat apostolique.
- 1906 Premier administrateur civil espagnol à Annobon.

- 1908 Création de la Garde coloniale pour le maintien de l'ordre dans la colonie, en remplacement de l'Infanterie de Marine. Les Espagnols des gardes inférieurs sont remplacés par des Africains.
- 1910 Seconde insurrection Bubi dans le sud de Fernando Poo.
- 1911 Expéditions scientifiques et administratives des Dr Schultze et Mildbread, et du Gouverneur général Barrera.
- 1912 Début du service radiotélégraphique sur Fernando Poo.
- 1914 L'Espagne et le Libéria signent un traité pour la fourniture illimitée de manœuvres libériens à Fernando Poo.
- 1914-1918 Quelque 50.000 réfugiés (troupes allemandes et africains) sont internés au Rio Muni, transférés à Fernando Poo puis rapatriés.
- 1917 Le Gouverneur colonial désarme les Bubi : env. 1.000 armes à feu et un million de cartouches sont saisis.
- 1919 La Mission catholique française de Bata est abandonnée.
- 1920 Publication du premier et seul livre jamais publié en anglais sur la Guinée espagnole.
- 1924-1925 Envoi à Fernando Poo de 330 et 700 Libériens recrutés de force.
- 1925 Début de l'électrification de Santa Isabel.
- 1926-1927 Construction de la route de Bata à Mikomeseng et contrôle effectif des frontières.
- 1929 Ordination du premier prêtre catholique guinéen : J.-P. Sialo.
- 1930 La société des Nations enquête sur le prétendu commerce d'esclaves libériens pour le Gabon et Fernando Poo ; le recrutement cesse.
- 1932-1933 Des anarchistes espagnols sont déportés à Santa Isabel.
- 1937 Création du Comité Sindical del Cacao chargé de la commercialisation du cacao.

- 1940 Début du service aérien Bata-Santa Isabel.
- 1942 Divers auteurs espagnols préconisent l'annexion par l'Espagne de Calabar et du Gabon. Accord hispano-nigérian pour le recrutement d'ouvriers agricoles nigériens.
- 1946 Premiers vestiges néolithiques mis à jour sur Fernando Poo.
- 1948 Carrero Blanco effectue son premier voyage en Guinée espagnole.
- 1950 Premier recensement dans l'ensemble de la colonie.
- 1954 Révision de l'Accord de 1942 avec le Nigeria.
- 1957 Nouvel Accord Hispano-Nigérian : salaires plus élevés et sécurité sociale.
- 1958 Assassinat du nationaliste guinéen Acacio Mañe. Des centaines de Guinéens s'exilent au Cameroun et au Gabon.
- 1959 Fernando Poo et Rio Muni sont déclarés Provinces espagnoles. Protestation des nationalistes guinéens auprès des Nations Unies. Fondation des premiers partis (MONALIGE, IPGE). Suppression du Patronato de Indígenas.
- Assassinat d'E. Nvo au Cameroun (ou au Gabon selon d'autres sources).
- 1960 Le Fernandino W. Jones Niger devient le premier maire africain élu à Santa Isabel. Des Africains deviennent Procureurs aux Cortès espagnols.
- 1932 Carrero Blanco, chef du Gouvernement espagnol, effectue un second voyage en Guinée espagnole.
- 1963 Fondation de l'Ecole normal d'instituteurs (Magisterio). La Guinée espagnole se voit accorder un statut d'Autonomie administrative. Nouvel accord de travail hispano-nigérian. Fondation du MUNGE.
- 1964 Elections pour les conseils municipaux. Chaque province est dotée d'un Gouverneur civil.

1966 Les nations Unies recommandent l'indépendance.

1967 Fondation de l'Unión Democrática Fernandina et de l'Unión Bubi. Début de la Conférence constitutionnelle à Madrid, avec 41 représentants guinéens ; la Conférence est interrompue en raison de disputes idéologiques entre Guinéens.

1968 Seconde Conférence constitutionnelle (avril-juin). Un projet de constitution est soumis aux Cortès. Début de la télévision à Santa Isabel. Constitution approuvée par le peuple le 11 août. Election parlementaires et présidentielles en septembre. Macías annonce le premier gouvernement. Proclamation de l'indépendance le 12 octobre.

1969 Février : Des discours enflammés de Macías provoquent la mise en alerte des troupes espagnoles encore stationnées dans le pays ; les points stratégiques sont entre leurs mains.

Mars : le 3, le gouvernement déclare l'état d'urgence ; le 4, un prétendu coup d'État par Ndongo Miyone échoue. A la fin du mois quelque 7.000 Espagnols ont quitté le pays.

Avril : assassinat de Ondo Edu, Président de l'ex-Gouvernement autonome.

1970 Création de la « Juventud en Marcha con Macías ». Congrès de fondation du P.U.N.

1971 Le gouvernement espagnol déclare « materia reservada » (censurée) toute information sur la Guinée Équatoriale. La Société française des Dragages commence des grands travaux et la Société (française) Forestière du Rio Muni débute.

1972 Mgr Nzé Abuy, évêque de Bata, s'exile. Début du projet UNESCO de Centro de Desarrollo de la Educación. Macías se proclame Président à vie. Signature d'accords culturel, techniques et économiques avec l'U.R.S.S., Cuba. L'Armée gabonaise occupe les îles guinéo-équatoriennes de Mbañe, Conga et Cocotiers. L'O.U.A. tente la conciliation.

- 1973 Nouvelle constitution. Modification de toponymes. Le représentant résident des Nations Unies est expulsé avec son personnel et sa famille. Un dixième de la population a pris le chemin de l'exil.
- 1974 Fondation de l'Alianza Nacional de Restauración Democrática (A.N.R.D.). Échec d'une tentative de coup d'État par les pensionnaires de la prison de Bata (118 morts). Le coordonnateur P.N.U.D./Unesco déclare *persona non grata*.
- 1975 Nouvelle détérioration des relations avec l'Espagne. Nombreux assassinats. L'expert en chef de la BIRD expulsé.
- 1976 Janvier : le Nigeria retire 26.000 de ses ressortissants.
- Mars : occupation de l'Ambassade de Guinée Équatoriale, à Madrid, par des étudiants.
- Juin : Fin de l'assistance civile cubaine ; 300 miliciens restent pour la garde de Macías Nguema ; l'A.N.R.D. présente le Dossier García Trevijano.
- Octobre : levée de la « *materia reservada* » en Espagne.
- Décembre : arrestation par T. Nguema Mba, puis assassinat d'une centaine de Hauts Fonctionnaires ayant demandé une modification de la politique économique.
- 1977 Janvier : des étudiants du Centro de Desarrollo de la Educación sont envoyés aux travaux forcés avant la fin de leurs études ; plusieurs s'exilent au Gabon et au Cameroun.
- Septembre : Visite officielle de Macías Nguema au Vietnam et en Chine populaire. A Pékin, Hua-Guofeng annonce la fin de l'assistance chinoise.
- Octobre : publication d'un Décret royal espagnol facilitant aux réfugiés guinéo équatoriens l'acquisition de la nationalité espagnole.
- Novembre : Le Président Bongo, du Gabon, cherche l'appui de l'Espagne pour l'occupation des îles de Guinée Équatoriale en échange de la reconnaissance par le Gabon de l'hispanité des Canaries (selon la presse espagnole).

Décembre : Les experts UNESCO du Centro de Desarrollo de la Educación sont retirés par décision du Directeur général.

1978 Janvier : La presse espagnole répand la fausse nouvelle de la fuite de Monica Bindang, épouse de Macías Nguema.

Mars : départ des derniers enseignements espagnols.

Avril : l'hélicoptère français d'Elf-Erepsa fait un atterrissage forcé à Fernando Poo avec cinq passagers ; ils sont libérés après paiement d'une rançon. L'A.N.R.D. publie le n°4 de *la Voz del Pueblo* pour protester contre l'attitude du Gabon, de l'Espagne et de la France à l'endroit de la Guinée Équatoriale.

Mai : Macías Nguema déclare la Guinée Équatoriale Etat athée.

Juin : Macías interdit la pratique du culte catholique.

Juillet : la Guinée Équatoriale participe à la Conférence des pays non alignés de Belgrade ; six prêtres Espagnols sont expulsés après paiement d'une rançon.

Août : devant la sous-Commission des Nations-Unis pour la Prévention de la Discrimination, le représentant de l'A.N.R.D. est accusé de subversion par un envoyé de Macías Nguema (la Commission rejette l'accusation) ; Grey Molay préside à Genève une Conférence nationale des réfugiés de Guinée Équatoriale.

Décembre : la Commission Internationale des Juristes accuse le régime Macías Nguema d'atteintes grave aux Droits de l'Homme ; la C.E.E. cesse ses relations avec Macías Nguema.

1979 : Janvier : la Confédération Mondiale du Travail évoque la complicité du gouvernement Giscard d'Estaing avec le régime Macías Nguema.

Février : le chef du Protocole des Affaires étrangères se réfugie au Cameroun.

Mars : la Commission des droits de l'Homme des Nations Unies décide d'organiser une enquête sur la situation en Guinée Équatoriale.

Mai : à Arusha (Tanzanie), durant la Conférence de l'O.U.A. sur les Réfugiés d'Afrique, Eya Nchama représente la Commission Internationale des Juristes ; à Alger, le Mouvement Panafricain de la Jeunesse condamne la terreur pratiquée par le « fasciste » Macías Nguema.

Juin : l'A.N.R.D. organise à Santa Isabel une manifestation antigouvernement des fonctionnaires ; Macías fait liquider des officiers venus réclamer leur solde, dont un neveu.

Août : le 3, un Conseil militaire dirigé par divers neveux, dont T. Nguema Mba N'zogo, destitue Macías ; après une semaine de luttes entre loyalistes et rebelles, Macías Nguema est arrêté ; l'Espagne se flatte du changement et noue des contacts avec la junte ; l'A.N.R.D. publie ses conditions et marque sa défiance devant la junte composée de complices de Macías ; divers mouvements de réfugiés d'extrême-droite se dévoilent ; le 25, un Gouvernement militaire est désigné, composé à sa tête d'Esangui, neveu de Macías ; le 30, arrivée du nouvel Ambassadeur d'Espagne.

Septembre : Maye Ela participe à la Conférence des non-alignés, à La Havane ; l'A.N.R.D. participe à la Conférence des N.U. sur les Droits de l'Homme en Afrique, à Monrovia ; le 23 arrivent 180 soldats marocains, des officiers de police et du matériel anti-émeute espagnols ; du 24 au 29, procès Macías Nguema ; Macías Nguema est fusillé avec six co-accusés mineurs.

Octobre : le 12, onzième anniversaire de l'indépendance : T. Nguema prête serment comme 2^e Président Esangui et proclame une amnistie pour les réfugiés chassés par la terreur des siens ; des cadres A.N.R.D. démontrent aux U.S.A. et au Canada que le régime Macías Nguema est toujours au pouvoir ; le Ministre français de la Coopération

et la C.E.E. courtise les militaires ; le 29, le roi Juan Carlos reçoit Ela Nseng ; le gouvernement espagnol signe un accord d'assistance, y compris militaire.

Novembre : du 1^e au 15, mission de la Commission des Nations Unies pour les Droits de l'Homme. Prêt de 19 Mo de \$ par l'Espagne pour des experts et fournitures ; la presse espagnole annonce l'envoi de 1200 hommes de la Légion étrangère espagnole. Le rapport de la C.I.J. et du F.I.E.U. sur le procès Macías Nguema confirme que seulement quelques coupables de la terreur « maciste » ont été jugés et émet des doutes sur la crédibilité du Gouvernement militaire.

Décembre : le 2, Ela Nseng est reçu par le président Giscard d'Estaing ; la France offre une aide de 9 Mo de francs ; du 13 au 15, visite officielle du roi Juan Carlos et de la reine en Guinée Équatoriale ; Nguema Mba N'zogo demande la prise en charge de son pays par l'Espagne, durant cinq ans. Un Ambassadeur politique espagnol est désigné ; le contingent marocain se monte à 300 hommes ; le 20, présentation des lettres de créance du premier Ambassadeur de Guinée Équatoriale en France ; le 28, le Comité exécutif du Comité central de l'A.N.R.D. fait le bilan de cinq mois de dictature de T. Nguema Mba N'zogo et décide de poursuivre la lutte jusqu'à l'indépendance réelle.

ANNEXE 2 : Quelques points de repères historiographiques sur Miguel Ángel Asturias : Histoire et politique, itinérance.

Inspirés de *Miguel Ángel Asturias par Claude Couffon dans Poètes d'aujourd'hui* au Editions Seghers, Paris 1970.

1899 : Naissance au Guatemala de Miguel Ángel Asturias

Manuel Estrada Cabrera est au pouvoir depuis 1898. Il accorde des concessions à la UFCO.

1916-1917 : Asturias bachelier. Inscription à la faculté de médecine puis par la suite à la faculté de droit.

1920 : Renversement du dictateur Estrada Cabrera ; Carlos Errera devient président du Guatemala. Il dénonce les accords sur les chemins de fer et les énergies électriques signés avec les Etats-unies. Envoi de troupes américains au Guatemala.

1921 : Premier Congrès international des étudiants de Mexico. Asturias, délégué.

1922 : José María Orellana devient président après la démission de Carlos Orreras. Soutien des Etats-Unis et concession de ces derniers. Fondation de l'Université Populaire du Guatemala.

1923 : Asturias soutient sa thèse de Doctorat avec pour titre *El problema social del indio*. Il obtient le titre d'avocat et de notaire. Il s'embarque pour Londres.

1924 : Asturias s'installe à Paris. Il suit les cours sur les civilisations de l'Amérique centrale et les Mayas, sur les religions de l'Amérique précolombienne. Il fréquente les surréalistes.

1926 : Lázaro Chacón devient président du Guatemala.

1928 : Voyage à la Havane. Conférence au Guatemala. Retour à Paris.

1931 : Jorge Ubico est élu président du Guatemala avec le soutien des Etats-Unis. Dictature de 14 ans.

Salvador : Coup d'Etat de Maximiliano Martínez jusqu'en 1844.

1933 : Onduras : Début de la dictature de Tiburcio Carías Andino. Défenseur des intérêts de la UFCO jusqu'en 1944.

1936 : Ubico accorde à la UFCO les meilleures terres du pays en échange de la construction d'un port « Jamais construit ».

Nicaragua : Après l'assassinat de Augusto Sandino, Somoza prend le pouvoir et exerce une dictature de 20 ans.

1937 : Asturias fonde el *Diario del Aire* : premier journal parlé du Guatemala. Il travaille jusqu'en 1945.

1944 : Ubico est chassé du pouvoir. Une Junte militaire le remplace. Soulèvement populaire et renversement du triumvirat militaire.

1945 : Juan José Arevalo est élu président pendant 6 ans. Se force de rétablir la démocratie au Guatemala, promulgue un Code du travail et prépare un projet de réforme agraire.

1946 : Asturias est nommé attaché culturel du Guatemala au Mexique jusqu'en 1947.

1948 : Asturias nommé attaché culturel à Buenos Aires.

1950 : Asturias est nommé ministre conseiller d'ambassade en Argentine.

1951 : Jacobo Arbenz Guzmán succède à Juan José Arévalo et poursuit sa politique.

1952 : Asturias est nommé ministre conseiller d'ambassade à Paris. Promulgation de la réforme agraire. Les propriétés ne devaient pas dépasser 90 hectares. Création de petits

propriétaires. Première expropriation des terres inexploitées appartenant à la UFCO.

Début de la sécurité sociale.

1953 : Asturias est nommé ambassadeur à San Salvador.

1954 : A la dixième conférence interaméricaine de Caracas, c'est Asturias qui dirige la délégation du Guatemala, défend son pays contre les attaques des USA. Asturias s'exile en Argentine, à Buenos Aires. Grand moment de tension au Guatemala. Le colonel Castillo Armas réfugié au Honduras envahit le Guatemala, il s'allie aux grands propriétaires terriens, recrute et arme des mercenaires. Répression et exécutions sommaire, notamment des petits propriétaires ayant accepté ou acheté des terres durant la réforme agraire.

1956 : Asturias collabore à *El nacional* de Caracas.

Nicaragua : Attentat mortel contre le dictateur Somoza.

1957 : Collaboration de Asturias à différents journaux : *El nacional, ficción*. Castillo Armas est assassiné dans son palais par l'un de ses gardes du corps.

1958 : Miguel Ydígoras Fuentes, conservateur est élu président au Guatemala.

1960 : Ydígoras Fuentes autorise des troupes d'intervention, destinées à débarquer à Cuba, à s'entraîner dans les régions écartées du Guatemala. Grande tension dans l'armée et dans la société.

1961 : Ydígoras Fuentes de plus en plus impopulaire : grève générale, manifestations de rues, répression sévère.

1962 : Asturias et sa femme s'installent à Paris à la suite de difficultés liées à ses prises de position et ses déclarations contre l'impérialisme. Première guerilla au Guatemala.

1963 : Ydígoras Fuentes est renversé par l'armée régulière. Enrique Peralta Azurdia prend la tête d'une junte militaire. Suspension des partis politiques. Appui des grands propriétaires et chasse au communistes. Combat entre guerilleros et force régulière.

1964 : Accentuation de la guérilla au Guatemala, malgré la répression politique et militaire.

Présence des instructeurs nord-américains pour entraîner l'armée et la police Guatémaltèque.

1966 : Asturias obtient le prix Lénine de la paix, ambassadeur à Paris. Mendez Montenegro est élu président et propose une amnistie générale contre la cessation du combat. Refus des guerilleros et reprise des hostilités.

1967 : Asturias obtient le prix Nobel de la Littérature.

1968-1969 : Collaborations à El excelsior.

1970 : Asturias renonce à ses fonctions d'ambassadeur.

1970 : Mort de Miguel Ángel Asturias.

ANNEXE 3 : Autour des diasporas guinéo-équatoriennes dans le « Tout-monde » : politique, imaginaires et littératures³⁰³

Adjo N'Go Rosine Bohoussou

Entretien avec Justo Bolekia Boleká

Résumé

Les spécialistes sont d'avis qu'il est difficile d'aborder la formation sociale et culturelle Guinéo Équatorienne sans prendre en compte l'importance de ses diasporas dans le monde. Notre recherche portant en partie sur la Guinée Équatoriale, nous avons voulu aborder cette question avec le Professeur Justo Bolekia Boleká dans un entretien écrit, et la situer dans les temporalités actuelles.

Abstract

Specialists agree to recognize that any study on social and cultural formation of Equatorial Guinea must necessarily consider the importance of its diasporas in the world. Since part of our research integrates Equatorial Guinea, we wanted to address this issue with Professor Justo Bolekia Boleká in this written interview and place it in the current temporalities.

Resumen

Los especialistas están de acuerdo para reconocer que todo estudio sobre la formación social y cultural Guineo Ecuatoriana debe necesariamente tomar en cuenta la importancia de sus diásporas en el mundo. Ya que parte de nuestra investigación integra la Guinea Ecuatorial, quisimos abordar esa cuestión con el profesor Justo Bolekia Boleká en esta entrevista escrita y situarla en las temporalidades actuales.

³⁰³ Je dois préciser ici que les éditeurs de la Revue en ligne *Sociocriticism*, les éditeurs du numéro spécial ainsi que les examinateurs des communications ou entretiens, n'ont pas vu d'inconvénient à ce que le Professeur Justo Bolekia Boleká ait répondu à mes questions successivement en français ou en espagnol, quelquefois dans les deux langues en même temps. Ils /elles valorisent le fait que l'hétéroglossie fait partie de la traversée subjective du sujet noir postcolonial y compris en diaspora. Dans la mesure où le texte primaire de l'entretien a été publié sous cette forme linguistique, il ne me semblait pas nécessaire ni indiqué de traduire les réponses du Professeur en français afin d'uniformiser l'entretien ; il ne m'a pas non plus autorisée à le faire.

Texte intégral

Je vous remercie cher professeur d'avoir généreusement accepté, grâce à la médiation de mon directeur de thèse, de répondre par écrit à mes questions au sujet des diasporas Noires. Je me centrerai davantage, si vous me le permettez, sur la formation des diasporas guinéo-équatoriennes dans le monde après l'accession de votre pays à l'indépendance en 1968. Vous pouvez répondre partiellement ou entièrement à mes questions en espagnol si vous le souhaitez parce que ce numéro, si j'ai bien compris, accueillera aussi des communications dans cette langue.

1. Est-ce que vous faites une différence nette entre les termes d'exil, de migration et de diaspora ? Dans les travaux universitaires portant sur la Guinée Equatoriale, leur usage n'est pas toujours discriminé j'ai l'impression.

Cela fait plus de 44 ans que je suis « exilé ». Je considère l'exil comme le départ forcé qui impose un séjour aussi forcé marqué, comme c'est souvent le cas, par un rêve de retour, même si celui-ci n'a jamais lieu ou a rarement lieu.

L'Union Africaine définit la Diaspora Africaine (Amériques/Caraïbes) comme la sixième région du continent. C'est une réalité communautaire nouvelle que j'ai dû appréhender, et qui me fait toujours penser à ma citoyenneté post-africaine. On assume le fait d'être culturellement Africain malgré une absence à vie ou durable. Nous ne sommes pas inclus dans cette réalité communautaire nouvelle et nous évitons notre isolement avec notre adhésion inconditionnelle à la nature diasporique.

Quant à la migration, je la vois comme un besoin de se déplacer pour des raisons économiques, familiales, académiques, etc., lesquelles conditionnent notre retour ou notre rentrée au terroir, au pays natal, comme dirait Aimé Césaire.

2. Je prépare actuellement une thèse de doctorat dans laquelle je mets en perspective votre pays, La Guinée Équatoriale et le Guatemala, à partir de la littérature ; l'histoire postcoloniale des deux pays y occupe une place importante aussi. J'ai ainsi pu remarquer dans mes recherches que la formation des diasporas en Guinée Équatoriale semble très

liée à la terreur exercée en post-colonie par Macías Nguema (1968-1979) et, par la suite, par Teodoro Obiang (depuis 1979 jusqu'à l'heure actuelle). Pouvez-vous revenir sur cela s'il vous plaît en indiquant les moments-clé de cette terreur, le nombre estimé des personnes qui ont dû fuir le pays, les destinations où ces personnes ont trouvé refuge et se sont installées et ce qu'il en est actuellement ?

La historia postcolonial de Guinea Ecuatorial está llena de episodios violentos desde aquel 5 de marzo de 1969. Pero previamente a esa fecha ya se respiraba un ambiente de crispación entre los protagonistas de los partidos políticos en liza que buscaban dirigir los destinos del nuevo país africano. El ganador de esta contienda política, Francisco Macías Nguema, de la etnia fang de Rio Muni, aprovechó, por él inventado, el golpe de Estado del 5 de marzo de 1969 para acabar con sus adversarios políticos, muchos de quienes ocupaban cargos como ministros, secretarios de Estado, etc., y sembrar el terror en todo el país.

Entre 1969 y 1979 todo quedó paralizado a nivel educativo, cultural, económico, religioso, etc. Hubo quema y cierre de iglesias, violaciones, asesinatos, exilios, etc. La fuerte impresión traumática que se llevaron quienes lograron salir del país les marcaría para siempre como testigos directos y víctimas de tanta violencia.

Desde agosto de 1979 hasta la fecha ha habido momentos en los que hubo cierta esperanza de que la vida iba a ser normal en Guinea Ecuatorial. El boom del petróleo desde 1995 hasta ahora, hizo que muchos exiliados regresaran al país. Sin embargo, en materia de derechos humanos y su violación, así como la discriminación étnica, o la persecución de los considerados intelectuales y pro-occidentales, por parte de quienes en su momento formaron parte del aparato represor (las milicias en marcha con Macías) y que eran miembros muy influyentes en los sucesivos gobiernos del nuevo y ya vitalicio hombre fuerte de Guinea Ecuatorial, Teodoro Obiang Nguema (sobrino del primer presidente Macías Nguema), nada cambió fundamentalmente.

Si con el primer presidente, los exiliados guineoecuatorianos fijaban su residencia en España, en Camerún, en Gabón o en Nigeria, con el golpista Teodoro Obiang Nguema los nuevos

exilados guineoecuatoriens buscaron otros lugares, como Francia, Estados Unidos, Inglaterra, etc. Se calcula que el número de exiliados ronda los 50 mil.

3. Pensez-vous que la constitution de ces diasporas a pu changer la perception que les Africains en général ont de la Guinée Équatoriale et, inversement, le regard que les habitants de votre pays portent sur l’Afrique noire ? Je me rends compte, par exemple, que ce n’est que très récemment que votre pays existe publiquement dans mon pays la Côte d’Ivoire, notamment au Département des Études Ibériques où on enseigne et étudie son histoire et ses littératures.

Sauf dans les pays voisins (Cameroun et Gabon), la Guinée Équatoriale n’existait pas dans le contexte académique africain. L’organisation de congrès et rencontres internationaux par les enseignants-chercheurs « africains » aux États Unis et ailleurs, notamment en Espagne, avec la participation des écrivains guinéo-équatoriens, a attiré l’attention des enseignants-chercheurs Africains. Ceux de la Diaspora et ceux de l’Afrique ont trouvé chez ces écrivains l’occasion de résister au « néo-colonialisme » de la langue espagnole encore très dissociée des réalités autochtones directes ou indirectes des étudiants et enseignants.

Quant à la connaissance de l’Afrique par les Guinéo-Equatoriens, celle-ci doit être associée au retour des exilés après le coup d’état mené par le neveu (Obiang Nguema) du premier président (Macías Nguema) en 1979. Un autre aspect dont il faut tenir compte est le boom du pétrole découvert en Guinée Équatoriale dans les années 90. Les informations transmises par les médias internationaux et africains de ce nouveau « El Dorado » a accéléré la connaissance de la Guinée Équatoriale ainsi que l’ouverture sur le reste de l’Afrique chez les Guinéo-Equatoriens. De là à vouloir traduire exactement le regard qu’ils portent sur elle... je ne m’y risquerai pas et vous comprendrez aisément pourquoi.

4. Certaines études établissent un lien entre l’exercice de la terreur par le pouvoir dictatorial du « Tigre » et de la « Panthère » et l’éclosion en diasporas, surtout en

Espagne, de la littérature écrite moderne de la Guinée Équatoriale. Pouvez-vous revenir là-dessus et sur l'importance de cette genèse dans la compréhension et appréciation globales de cette littérature qu'on dit désormais émergente ?

La producción literaria durante los años de la dictadura de Macías Nguema (de 1968 a 1979) fue muy exigua y se cuentan con los dedos de una mano (y sobrarían dedos) los escritores guineoecuatorianos que lograron publicar algo. Habrá que esperar a los años ochenta para asistir al inicio de una eclosión en lo que se refiere a las escrituras guineo-ecuatorianas.

5. Dans cette littérature, et dans la vôtre, car vous écrivez aussi, dans ces différentes expressions (romans, contes, poésie, théâtre, essais), quelle place occupe l'idée de diaspora et comment s'y manifeste-t-elle ?

La publicación de novelas, poesía y cuentos por parte de los escritores guineo-ecuatorianos de la diáspora (muchos de ellos tenían ya – y tienen – la nacionalidad española) estuvo durante mucho tiempo (y sigue siendo así) en el centro de las actividades literarias. En algunas ocasiones, algunos escritores tenían que recurrir a la autoedición para publicar sus obras, debido a la existencia de escasas editoriales capaces de arriesgarse en una empresa sin lectores asegurados. El tema de la diáspora, del regreso añorado o imposible siempre permeó esas obras. A veces ya desde sus títulos uno se da cuenta de ello. En las antologías (Donato Ndong y Mbare Ngom, entre otros) sobre las literaturas guineo-ecuatorianas usted se dará cuenta de ello.

6. Dans les différentes discussions critiques informelles que nous avons parfois entre membres ekobias.os du Groupe de Recherches et d'Étude sur les Noir.e.s d'Amérique Latine (GRENAL), j'ai l'impression que l'on accorde beaucoup d'importance à la diaspora en tant qu'alternative critique, transformations, que ce soit au plan culturel ou politique. Êtes-vous d'accord avec cela ? Mais peut-on oublier que vivre en diaspora, comme dans le cas des personnes de votre pays, peut aussi conduire à une perte de repères, à une logique d'accommodement, à l'expression exacerbée d'une mélancolie passive par rapport au « pays perdu », par rapport au pays d'avant ? Il y a là aussi une question de générations et de la durée de vie politique des dictateurs en Guinée Équatoriale. Vu la

dernière réforme constitutionnelle, en 2011, je crois, le Président actuellement en exercice peut normalement diriger votre pays jusqu'en 2030. Sans compter sa succession qui sera peut-être assurée par un de ses fils.

Es verdad que se concede mucha importancia a la diáspora guineo-ecuatoriana. Pero eso era antes (entre 1969 y 2015) y a nivel político. Sin embargo, desde que los escritores empezaron a crear sus obras desde dentro del país, la producción literaria de la diáspora va cediendo paso a las creaciones autoeditadas del interior. Además, el hecho de que exista mayor información, presentación y difusión de tales obras a través de las redes sociales, está sirviendo para que los escritores de la diáspora sean eso, escritores de la diáspora, y en quienes va habiendo ya una débil referencia a la transformación social del país en sus obras.

7. L'Afrique dans son ensemble est sujette à la formation des diasporas. C'est le cas dans mon pays aussi. D'après vous qu'est-ce que cela dit de notre Continent et croyez-vous aussi que cela ait pu donner lieu à une vision plus complexe de l'Afrique ?

El sueño de la salvación de África a través de la diáspora es un sueño político con una fuerte carga económica y mediática. Cada vez son más los escritores africanos que escriben desde África, al igual que cada vez va habiendo necesidad de escribir para los africanos reales que, lamentablemente, no son todavía profundamente alfabetizados. Esto ha provocado el debate entre literaturas africanas «reales» y «ficticias», es decir, lo que debe entenderse por literaturas africanas escritas en lenguas africanas, o literaturas africanas escritas en lenguas extranjeras. Sean cuales sean estas literaturas africanas, todavía siguen compartimentadas, cada una tiende a restringirse a su espacio neocolonial. Poco se sabe de las literaturas escritas desde las otras diásporas de África. Desde el punto de vista económico no veo hasta el momento iniciativas concretas y fundantes que unan las diásporas negras con África y la inversa. No sé si los «retornos» a Benín, Gana, Sierra Leone, Liberia, por citar estos ejemplos, dieron lugar a un «gran abrazo fraternal». Hay que seguir investigando ello.

8. Quels rôles politiques et culturels ont joué et jouent les femmes dans les diasporas équato-guinéennes ? Je n'ai pas vraiment l'impression qu'on parle souvent de cela.

En tant qu'écrivaines de la diaspora (il y a eu deux ou trois) elles ont aussi participé à la création de l'imaginaire littéraire de la Guinée Équatoriale. On parle beaucoup d'elles dans le monde académique étasunien, mais moins en Espagne et je ne sais pas ce qu'il en est en France où vous vous trouvez actuellement. Si nous parlons des longues périodes dictatoriales, la femme écrivaine guinéo-équatorienne de la diaspora a évidemment participé à la création d'une culture littéraire dans deux contextes : celui de la diaspora et celui du pays. Elle continue à créer sans avoir à se comparer à l'homme. Sur le plan socio-culturel ce sont les grandes gardiennes de différentes mémoires de la « tribu » guineo-équatorienne ; ce rôle, comme dans le reste de l'Afrique, leur est dévolu généralement. Elles ont aussi pris une part active oui dans les combats politiques liés aux moments dont nous parlons.

9. Pouvez-vous évoquer, en partant de votre propre expérience, les rapports qu'on considère comme complexes entre diasporas et identités ? On nous apprend, par exemple, que c'est une problématique importante quand on veut examiner les liens entre l'Afrique et ses diasporas en Amériques, Caraïbes, Europe, à la suite de la traite négrière et aux migrations postcoloniales.

Los escritores de uno y otro lado viven realidades diferentes. Los de dentro de Guinea Ecuatorial, como hemos indicado más atrás, viven las atrocidades del régimen y del embrutecimiento de la misma sociedad. A pesar de eso, no dejan de crear obras en las que existe una fuerte carga catártica. Sueñan con una sociedad en la que se pueda vivir buscando las soluciones de los problemas que recogen en sus obras. Los escritores de fuera deben acudir a los medios de comunicación internacionales para estar un poco al corriente de los sucesos del país. Sin embargo, su distanciamiento les impide implicarse, como víctimas o testigos de esta violencia institucional y gubernamental que va afectando a las sociedades guineo-ecuatorianas en todas sus facetas. El escritor guineoecuadoriano, sea de dentro o de la diáspora, está desvinculado de las diásporas transatlánticas. No existen marcadas referencias a este trauma

histórico en sus creaciones literarias. Salvo contadas excepciones, yo diré que esto es la tónica general en las literaturas negras africanas. Habrá que tratar de entender por qué es así. Tal vez las urgencias poscoloniales y el papel que entonces se les dio a las esas literaturas expliquen ese silencio. Me parece sin embargo que las cosas van cambiando.

10. Il y aurait-il un point non évoqué dans ce questionnaire sur lequel vous souhaiteriez mettre l'accent pour ce qui est de l'importance des diasporas en Guinée Équatoriale ?

Como he señalado en alguna ocasión durante esta entrevista, los escritores guineoecuatorianos de la diáspora están siendo ya desplazados por los nacientes lectores del interior del país debido a la imposibilidad de que se acceda a sus obras por falta de librerías, de editoriales nacionales y de una política cultural digna de ese nombre. Gracias por su interés por mi país, por sus literaturas escritas modernas. Que le cunda la tesis.

Bibliographie

Bolekia Boleká Justo, *Aproximación a la historia de Guinea Ecuatorial*, Salamanca, Ediciones Amarú, 2003.

Ndongo-Bidyogo Donato, *Historia y tragedia de Guinea Ecuatorial*, Madrid, Editorial Cambio 16, 1977.

Ndongo-Bidyogo, Donato (1998), « Guineanos y españoles en la interacción colonial (1900-1968) », in De Castro, M. y Ndongo, D., *España en Guinea. Construcción del desencuentro: 1778-1968*, Madrid, Ediciones Sequitur, 1998.

Ndongo Bidyogo, Donato et M'baré N'gom, *La literatura de Guinea Ecuatorial (Antología)*, Madrid, Sial/Casa de África Ediciones, 2000.

Max Liniger Goumaz, *Brève histoire de la Guinée Équatoriale*, Paris, Éditions l'Harmattan, 1988.

Max Liniger Goumaz, *La Guinée Équatoriale opprimée et convoitée : aide-mémoire d'une démocratie 1968-2005*, Paris, Édition l'Harmattan, 2005.

Madrid Francisco, *La Guinea incógnita: vergüenza y escándalo colonial*, Madrid, Editorial España, 1933.

Lola Aponte y Elisa Rizo, « Guinea Ecuatorial como pregunta abierta: hacia el dialogo entre nuestras otredades », *Revista Iberoamericana*, Vol. LXXX, Núms. 248-249, Julio-Diciembre 2014, p. 745-759.

Mbare Ngom Faye, *Diálogos con Guinea: panorama de la literatura guineoecuatorialiana de expresión castellana a través de sus protagonistas*, Madrid, Labrys 54 Ediciones, 1996.

Mariano de Castro et Donato Ndongo, *España en Guinea Ecuatorial Ecuatorial: Construcción de un desencuentro: 1778-1968*, Madrid, Ediciones Sequitur, 1998.

Joseph-Désiré Otabela Mewolo, *Literatura rebelde desde el exilio Donato Ndongo-Bidyogo*, Madrid, Ediciones del Orto, 2010.

Pour citer ce document

Adjo N'Go Rosine Bohoussou, « Entretien avec Justo Bolekia Boleká », *Sociocriticism* [En ligne], XXXVI-1, 2022, mis à jour le : 14/09/2022, URL : <https://revues.univ-tlse2.fr:443/sociocriticism/index.php?id=3295>.

ANNEXE 4 : Entrevista a Donato Ndongo-Bidyogo por Koné Ténon.

1- Se dice de usted que es el adalid de la literatura de Guinea Ecuatorial. ¿Nos puede decir, por favor, en algunas palabras, quién es usted ?

Mi profunda gratitud a todos, lectores, críticos, investigadores, universitarios de medio mundo (en África, Europa, Estados Unidos y Latinoamérica, incluso países asiáticos) por el creciente interés por mi obra literaria. Agradezco esos elogios porque no me considero adalid de nada ; simplemente, llevo trabajando desde hace aproximadamente 45 años por dos objetivos fundamentales: la dignificación de África y de los africanos, y hacer conocer la situación de Guinea Ecuatorial. Para mí, como africano, como negro que por desgracia tiene que pasar la mayor parte de la vida fuera de mi país, fuera de África, es muy importante que los no africanos, los europeos, los americanos, etc., conozcan la situación de nuestros países. Es la única manera de concienciar al resto de la Humanidad sobre la necesidad de que África y los africanos recuperemos el bienestar y la libertad. Ésas son las ideas básicas subyacentes en mi obra. Lo vengo haciendo desde el Periodismo, la Historia -tengo libros y numerosos artículos sobre la Historia de Guinea Ecuatorial y otros países de nuestro continente-. Pero llegó un momento en que ni la Historia ni el Periodismo parecían suficientes para llevar a la conciencia de la gente, del resto de la humanidad, estas inquietudes, por las limitaciones inherentes a estas disciplinas. La literatura parecía, digamos, el campo ideal donde incidir, desde el cual podía llegar a la conciencia de mayor número de personas. Por eso inicié esta tarea literaria; primera con relatos: *El sueño, La travesía, ...* en la década de los 70 del siglo pasado; ahora, más o menos, parece que puedo considera consolidada mi trayectoria literaria con las tres novelas que tengo escritas hasta ahora. Soy un africano sencillo, como los demás, preocupado y ocupado por estos temas fundamentales, porque si nuestros antepasados y nuestros mayores exigieron la libertad y las independencias, no fue para que, sesenta años después, África y los africanos estuviéramos en la situación actual. ¿Qué ha pasado para que, más de medio siglo después de las independencias, África esté como está y no hayamos conseguido dignificar al africano ? Creo que tenemos la obligación de reflexionar sobre estos problemas, y trasladar esas reflexiones al resto de la

Humanidad para que los estereotipos que pesan sobre nosotros dejen de ser tópicos y se conozca la realidad.

También se me atribuye la “paternidad” o la “invención” de la literatura escrita en Guinea Ecuatorial (ambos términos pertenecen a los críticos...). Es por ser autor de la Antología de la literatura guineana, publicada en 1984, libro pionero que dio carta de naturaleza a esa realidad cultural hasta entonces inexistente. De esa antología han derivado todos los estudios posteriores sobre el tema. Si antes no existía ni el concepto, después ha emergido una verdadera pléyade de escritores, pilares de una floreciente cultura nacional.

Ese “liderazgo” también se fundamenta en mi intensa y constante promoción y difusión de la literatura en mi país cuando fui Director adjunto del Centro Cultural Hispano-Guineano de Malabo, entre 1985 y 1992. Todo ello, además de mi propia obra, confluye para que se me otorgue esta posición de preeminencia. Reconocimiento muy de agradecer.

2- El Metro es la última novela que usted ha publicado en 2007. ¿En qué contexto ha escrito esta obra ?

Toda mi vida es una lucha constante por la recuperación de las libertades en mi país, y, por extensión, por la libertad y el bienestar de todos los africanos. Eso no me ha deparado precisamente un entorno de vida agradable. Soporto muchísimas dificultades de todo tipo, presiones políticas y represalias económicas ; resulta difícil de creer, pero la pura realidad es que soy un escritor muy pobre. Por eso no escribo al ritmo que sé que puedo escribir, e incluso condiciona mis relaciones sociales. Publico una novela cada diez años y, sin embargo, las escribo con bastante rapidez. Nunca he tardado más de un año y medio en escribir una novela. A ese ritmo, si tuviera unas condiciones adecuadas de trabajo, podría sacar una novela cada dos años; pero tengo que dedicar mi tiempo a la dura tarea de sobrevivir, dar de comer a mi familia, y apenas tengo tiempo para la literatura. Ésa es la explicación de que sólo tenga tres novelas, cuando mi cabeza está llena de ideas sobre otras posibles. También se explica así por qué no

termino la trilogía que prometí a los lectores. Pensaba en esta tercera parte de la trilogía anunciada -Los hijos de la tribu- que va perfilándose con suma lentitud, y se cruzó en mi mente la idea de *El Metro*. Fue por el agobio que me producen las noticias que vivimos de de continuo, con preocupación, y diría incluso que con rabia y asco, sobre los africanos que llegan cada día a Europa en condiciones espantosas, humillantes, inhumanas. África se ha convertido en un continente que expulsa de su seno a sus hijos; y nadie sabe, nadie sabrá nunca, el inmenso sufrimiento que padecen estos africanos para llegar a Europa... los que consiguen llegar, que, creo, son la minoría, porque la mayoría muere en el desierto o en el mar en condiciones horribles. Todo eso me produce honda inquietud.

El drama de la emigración africana hacia Europa no es nuevo en mi obra. Es el argumento de mi primer relato, *El sueño*, publicado en 1973 : un africano, en este caso senegalés, llega a España de paso hacia Francia para intentar construir una vida mejor. De manera que siempre me ha preocupado : ¿ por qué no podemos vivir tranquilamente en nuestros países, con nuestros climas -pues el clima de Europa es absolutamente horrible-, con nuestras culturas, comiendo nuestras comidas, con nuestras familias, desarrollando nuestra vida de una manera, digamos, natural ? Esa simple pregunta me llevó a escribir *El Metro*. Preocupación nacida, como digo, hace mucho tiempo, muchos años antes de que se pusiera de “moda”. Reflejo en la novela nuestro punto de vista, pues lo fundamental no es la visión europea del fenómeno de la inmigración. En mi opinión, la reflexión fundamental es : ¿por qué tenemos que salir de África y pasar todas estas dificultades hasta llegar aquí, donde tampoco encontramos la felicidad? Lógicamente, hay que ir a la raíz del fenómeno, explicarlo, argumentar sus razones. Yo vivo en España, país que recibe millones de turistas cada año. Llega aquí un sueco o un norteamericano para gozar de su sol, de sus monumentos culturales, de su gastronomía; es decir, por diversión, por ocio. Mientras los africanos venimos empujados por dos necesidades básicas: primera, sentirnos personas, encontrar la libertad y los derechos que nos niegan nuestros países desde las independencias (secuestradas por una casta que impuso gobiernos de partido único, dictaduras eternas, y todas sus secuelas para nuestras sociedades y los individuos); insisto:

independencias que se exigieron precisamente para que los africanos fuésemos libres, pero que no trajeron libertad. Lo segundo que el africano espera encontrar en Europa es el bienestar que no alcanza en su propia tierra, precisamente por la opresión generada por las oligarquías tiránicas que acaparan todos los recursos. Si no hay ni libertad ni desarrollo, la expatriación aparece como la única válvula de escape. El tema es muy amplio, y no se agota ni en una novela larga como *El Metro* : porque con los emigrantes, jóvenes en su inmensa mayoría, escapan las energías creativas, la fuerza vital, con terribles consecuencias en el orden económico, moral, cultural, y un larguísimo etcétera. ¿No se puede parar esta sangría ? ¿Podremos recuperarnos de tanto daño ? Son, básicamente, las reflexiones que intento trasladar...

3- ¿Qué representa esta novela para usted? ¿Qué importancia tiene dentro de su labor literaria ?

Lo que acabo de decir: un ejercicio de reflexión para que, primero nosotros mismos, africanos, conozcamos y analicemos nuestros problemas; a menudo, la experiencia empírica impide la reflexión. También es necesario que, con tranquilidad, profundidad y rigor, veamos con objetividad cuál es el estado de nuestro continente y de cada uno de nuestros países para empezar a buscar las soluciones. Si no analizamos y reflexionamos, nunca hallaremos la solución. La autocomplacencia es engañosa, pernicioso. Y debemos trasladar estas reflexiones al resto del mundo para que perciban con claridad, directamente desde nuestras voces, desde nuestros sentimientos, cuanto nos ocurre y por qué ocurre. Hasta hace muy poco tiempo, los temas africanos los trataban los europeos y los americanos, sin nosotros. Alguien pasaba unas pocas semanas en un rincón de África y escribía libros con mucho éxito diciendo muchas tonterías, y esas tonterías se solidificaron y consolidaron como estereotipos en el inconsciente colectivo de toda la Humanidad. Ahora nosotros tenemos la obligación de desmontar esos tópicos, explicar sin intermediarios cuáles son nuestras realidades y demostrar la capacidad de analizarlas y de encontrar las soluciones. Todo eso subyace en *El Metro* y en toda mi obra. Los

lectores dirán si el experimento es útil, o ha fallado, pues soy consciente de que, al publicar un texto, deja de pertenecer en exclusiva a su autor, al compartirlo con lectores, críticos y demás analistas, participantes activos y no meros sujetos pasivos de la obra.

Por eso prefiero que sean éstos -usted por ejemplo- quienes enjuicien sobre su importancia o su banalidad. Quizá la originalidad del planteamiento esté en que no es una novela sobre un africano en Europa. En *El Metro*, un africano va explicando con minuciosidad el proceso de su huida. ¿Por qué su país se convirtió en un lugar inhabitable ? ¿Por qué buscar lejanos horizontes para construir su vida ? Hablé antes de algunas de las causas, como la pobreza inducida, puesto que todos nuestros países son ricos; también aludí a la falta de libertad. Pero en la novela se percibe también que ciertas tradiciones, o algunas formas culturales, quizás ya no sirvan al africano actual. Pudieron ser importantes o estar justificadas en épocas pretéritas, pero, en el presente, quizá merezca la pena redefinir su papel; o, simplemente, desecharlas por obsoletas o nocivas. Está demostrado -se dice en alguno de mis libros- que las tradiciones que no se renuevan llevan en sí mismas, inevitablemente, el germen de su autodestrucción. Si los africanos queremos aportar algo al mundo, si no deseamos ser meros receptores de aportaciones foráneas como nos han acostumbrado por desgracia, es preciso renovar, poner al día nuestros múltiples y muy valiosos valores primigenios.

4- ¿Podemos considerar la emigración de la juventud africana hacia occidente como la consecuencia de la política de “autrification”, es decir, la representación que los africanos tienen no sólo de sí mismos y de sus semejantes, sino también de Europa/Occidente ?

Sí. Cuando analizamos las causas de la huida de nuestros jóvenes, vemos con claridad que la mayoría emigra precisamente por ser jóvenes. Perciben a través de los medios de comunicación globales -cine, televisión, internet, telefonía móvil- que en otras partes se vive de otra manera, mucho mejor. Si en nuestros países no hay ni luz eléctrica, cuanto se vislumbre de fuera queda

magnificado, idealizado. Y si no puede alcanzarse en el propio país, se busca la manera de conseguir ese mejor nivel de vida en cualquier otra parte.

Por eso África debe estar en este siglo. No podemos permanecer siempre como anclados en el pasado. Hay que vivir y convivir en el momento actual, para no quedar siempre relegados en lo cultural, tecnológico, social o moral.

Al mismo tiempo, debemos ser conscientes de que no todo lo que procede de Europa, no todo lo que viene de fuera, es lo adecuado para nuestra felicidad. La felicidad no es sólo acaparar bienes materiales. Necesita equilibrio interior, conciencia del propio ser, seguridad espiritual. Muchas modas o costumbres europeas son perniciosas. Los africanos tenemos valores exportables. Mi obra literaria es una constante propuesta de reflexión para que sepamos escoger lo que nos conviene, sea de nuestras tradiciones o del exterior.

Para desarrollarnos plenamente y alcanzar el objetivo de todo ser humano, que es la mayor felicidad posible, debemos ser capaces de distinguir lo bueno de lo malo. Asumirlo todo indiscriminadamente llevará, en muy pocos años, a la desaparición de África como concepto. Seguiremos existiendo los negros, pero reducidos a caricaturas de europeos, o de chinos, que se van imponiendo en África por la miopía o el egoísmo de ciertos dirigentes.

5- Una de sus principales preocupaciones sobre la situación socio-política y económica africana le lleva constantemente a preguntarse ¿“por qué somos como somos” ? ¿Ha tratado usted a veces de encontrar una respuesta adecuada a esta pertinente interrogación ?

Efectivamente, entré en la literatura al hilo de esta pregunta. Fue en un momento concreto de mi vida. Llegué a Europa -a España- a muy poca edad, catorce años, para estudiar. Los acontecimientos políticos que se desarrollaban en mi país -la autonomía, la independencia, la tiranía de Francisco Macías- me encontraron fuera de Guinea Ecuatorial. Al terminar mis estudios, me di cuenta de que estábamos atrapados, no podíamos regresar. Entonces eran muy

fragmentarias las noticias que nos llegaban del interior ; eran los años sesenta y setenta del siglo pasado, nada que ver con la fluidez informativa actual; y el país estaba cerrado a cal y canto.

Aun así, conocíamos la terrible situación de nuestro país, el sufrimiento de nuestros compatriotas, de nuestras familias. Para que se comprenda, la dictadura de Francisco Macías es equiparable a la de Idi Amín en Uganda, la de Jean-Bedel Bokassa en la República Centroafricana o la de Sekou Touré en Guinea Conakry : los peores tiranos que ha padecido nuestro continente, tan fértil en dictaduras poscoloniales...

Tras el derrocamiento de Macías por su sobrino, el actual presidente, Teodoro Obiang, en agosto de 1979, tuve la oportunidad de regresar; no sabía siquiera si mis padres vivían, porque tenía noticias de que habían muerto apaleados en la cárcel. Regresé a Guinea Ecuatorial para reencontrarme con mi familia y, también, tomar pulso al país. La situación que encontré fue tremenda, terrible. Me produjo un serio trauma.

Estuve unos dos meses en mi país, y regresé a España. Por fortuna, mis padres vivían, aunque otros familiares muy directos y queridos sí perecieron en aquel holocausto silenciado. El país estaba devastado, todo estaba destruido, apenas encontré vestigios de humanidad. Estaba obligado a preguntarme cómo había sido posible que los guineanos quedáramos tan deshumanizados que lo habíamos destruido todo, desde la vida de nuestros propios compatriotas hasta la frágil economía que había dejado la colonización española: donde los españoles dejaron un edificio, sólo existía un solar con hierbas; ya no había luz eléctrica, y se vivía en la oscuridad; en la época colonial que yo recordaba, todos iban vestidos y estaban nutridos; y yo encontré espectros, gente desnuda, esquelética, desdentada, harapienta, sucísima; faltaba de todo, incluso el jabón y la sal. Y, sobre todo, las espeluznantes historias de la crudelísima represión, que reflejaban con nitidez la absoluta banalización de la vida y de la dignidad humanas. ¿Por qué ? ¿Cómo habíamos llegado a tan terrible situación ?

Sólo encontré, o creí encontrar, la respuesta en la literatura. Una catarsis, una interiorización en la profundidad del alma del guineano, acosado por fantasmas como la colonización -una

colonización por un régimen fascista como el del general Francisco Franco-, las supersticiones exhumadas por el oscurantismo falsamente tradicionalista, y un catolicismo de una ortodoxia asfixiante, impuesta desde el Concilio de Trento...

Las convulsiones del África poscolonial, la “Guerra Fría”... La pulsante tensión entre las tradiciones africanas denostadas por los invasores y una modernidad no asumida por los colonizados... Quizá toda esa mezcolanza pudiera “explicar” lo inexplicable..., no sé. Estaba confuso, casi aterrado. Así surgió la idea de escribir *Las tinieblas de tu memoria negra*, mi primera novela, en la que se reflejan todos estos componentes de nuestras señas de identidad. Vaciedad espiritual que, en mi opinión, nos ayuda a comprender muchas de las derivas del África actual. Reflexiones y sensaciones que me llevaron a la literatura como modo de explicarme a mí mismo e intentar acercar a los demás las circunstancias de nuestro estado de abatimiento, de postración.

6- En el imaginario colectivo africano, los africanos habrían esperado, esencialmente, la llegada de los colonizadores europeos (El Metro alude a ello) para sentir sentimientos étnico-identitarios. Podemos contrastar esta asección con otra, que las diferencias tribales siempre existieron en África y que la llegada de los colonizadores no hizo más que exacerbarlas. ¿Qué opina usted ? ¿Sería lo mismo para Guinea Ecuatorial ?

La existencia de diferentes etnias es consustancial con el género humano desde la gran dispersión, originada en África, hace miles de años. La diversidad de asentamientos, junto a factores climáticos y otros, condujo a la etnicidad, a la tribalización, con diversidad de lenguas y concepciones culturales y económicas específicas. Así, parece completamente “normal” que a lo largo de la Historia afloren conflictos de intereses en todas partes. El tribalismo no es un fenómeno exclusivo de África. ¿La reciente guerra en los Balcanes no fue acaso un conflicto étnico ? Resido en España, y, por los noticiarios de la televisión, parecería que España se desintegrará al día siguiente: vascos, catalanes, gallegos, andaluces, castellanos... tribus contra

tribus. ¿Cuál es la especificidad africana ? La imposición desde fuera, desde el colonialismo, de una convivencia de pueblos diferentes -a menudo secularmente antagónicos por razones económicas y políticas- dentro de las fronteras de un mismo Estado; al tiempo que se dividió entre diversas naciones a un mismo pueblo. Cuestión de difícil solución. Las fronteras actuales, heredadas del injusto e irracional reparto colonial, no garantizan por sí mismas la paz ; pero ¿cómo redefinirlas? ¿Cómo reorganizar el mapa político de África? Está en debate: ¿regresar a las estructuras políticas precoloniales o asumir la herencia colonial?

Mi opinión personal es que sería mucho más perjudicial un intento de recomposición de las fronteras de los Estados actuales para tribalizar mucho más nuestro continente. Las Naciones africanas no son las únicas pluriétnicas. El debate debería centrarse en construir nuestros Estados desde la libertad, dejando que cada individuo goce de plenos derechos y pueda ejercerlos. Que se fomenten los valores positivos, como la solidaridad y la convivencia, en lugar de acentuar los antagonismos y el clientelismo. No han fracasado nuestros Estados, sino el modelo político poscolonial, caracterizado por la opresión y la miseria. La etnia es un factor de estabilidad y cohesión social, si esos sentimientos naturales son bien orientados. En los últimos sesenta años -aunque en rigor, podríamos remontarnos a la época de la esclavitud, como reflejé en mi relato *La travesía*- los dirigentes africanos se han dejado llevar por el discurso colonialista europeo, que fomenta nuestra disgregación al acentuar los antagonismos. Nuestro deber es construir nuestras naciones desde nuestras propias concepciones y desde nuestros intereses políticos y culturales, en lugar de esforzarnos por ser fieles reflejos del africano esperpéntico, caricaturesco, como Idi Amin, Francisco Macías, Bokassa, Mobutu..., e incluso Houphouët-Boigny y Robert Mugabe, reflejos fieles del imaginario de Jacques Foccart y sus epígonos. La novela de anticipación africana, *El corazón de las tinieblas*, no fue escrita por un africano: Joseph Conrad describió muy bien, a principios del S. XX, lo que era y lo que sería nuestro continente. El reto es, ahora, “matar” al señor Kurtz para recuperar nuestro propio modelo. Es la base de mi discurso. Cuando africanos responsables y honestos asuman los destinos de

África, las cosas van a cambiar, y ese cambio es imparable. Pero se necesita voluntad, coraje, constancia e imaginación.

7- En un mundo tan mercantilista, ¿piensa que la voz de un autor como usted o la de un poeta tiene hoy algún impacto ante nuestros dirigentes ?

Indudablemente, sí. El discurso de las dictaduras -se lo he oído al “mío”, Teodoro Obiang- asegura que los intelectuales no sirven para nada ; muchos, africanos o no, preguntan para qué sirve la literatura, sobre todo en países caracterizados por el analfabetismo y la desculturización. Ante todo ello, pienso que si a los escritores africanos se nos lee más fuera que dentro de África, es debido a los bajísimos índices de alfabetización, a la carestía de los libros y demás productos culturales, y factores análogos. Pero éstas no son situaciones estructurales, no son debidas a una fatalidad; la situación africana demuestra que la ignorancia es otro eficaz mecanismo de represión. ¿Qué esperar de unas sociedades famélicas, angustiadas por la enfermedad, sin viviendas dignas, sin horizontes, cuya única actividad es intentar sobrevivir cada día ? Luego bastaría con revertir la situación. Y es nuestra apuesta: gobiernos democráticos, sensibles y responsables, capaces de acometer el desarrollo. Así la gente estudiaría, leería, pensaría, tendría poder adquisitivo suficiente y tiempo para el ocio, para la cultura.

Cuando se expresa ese tipo de falacias, pienso en la Rusia de Dostoievski. ¿Cuántos rusos le leyeron en vida ?

¿Cuántos españoles leyeron a Cervantes en vida ? ¿Cuántos franceses contemporáneos leyeron a Victor Hugo ?

Muy pocos, porque eran entonces sociedades incultas, mayoritariamente analfabetas. ¿Tenemos que borrarles por eso de la historia de la literatura ? No. Fueron y siguen siendo necesarios. Lo mismo que nosotros, los poetas, novelistas, dramaturgos, músicos, escultores y pintores

africanos actuales. Estoy convencido de que la literatura es algo más que un entretenimiento para deleitar a los cuerpos bien nutridos. Es necesaria como elemento de reflexión, como memoria colectiva, como depositaria de la conciencia de una sociedad. Y, por tanto, es un vehículo imprescindible para el cambio, para la transformación. Creo en su papel de subversión, de anticipación. La Historia de la Literatura está llena de ejemplos. Por eso el escritor, el pensador, el intelectual que se niega a ser un mero bufón en la corte del poderoso, es considerado un elemento peligroso, se le persigue, y hasta se le asesina.

8- La lucha contra el tribalismo político es uno de sus caballos de batalla. ¿Se le considera como un traidor por el poder de su país, ya que usted es fang, etnia del presidente Obiang ? ¿Cómo se representan las diferentes etnias en Guinea Ecuatorial aunque, el país no cuente con muchas como en otros países africanos ? ¿Interviene también el tribalismo en el exilio ?

Como dije antes, el tribalismo es una realidad en África y en todo el mundo. Guinea Ecuatorial no es diferente; si acaso, un paradigma de lo que no puede hacerse. Lo repito : en un contexto político responsable, las etnias serían un factor de cohesión social. Pero desde nuestras independencias, el tema étnico -como otros tantos- ha sido desenfocado y se ha convertido en un foco de conflictos : clientelismo, desprecio, odio, represión de las que no son la propia. Así, los resultados tienen que ser negativos.

Sobre Guinea Ecuatorial, he investigado y analizado la génesis y consecuencias de este conflicto en libros como España en Guinea, y en numerosos artículos históricos. Guinea Ecuatorial tiene siete etnias ; la fang es mayoritaria. En la isla de Bioko -Fernando Poo durante la colonización, la tierra nativa de los bubis-, los españoles tenían las mayores inversiones, sus prósperas plantaciones de cacao. Esos colonos inculcaron a los bubis el prejuicio de que los fang, originarios del interior de la parte continental, son “salvajes”, “invasores”, “caníbales”... En la parte continental, esos mismos colonos repetían a las etnias playeras los mismos tópicos

; esos mismos colonos decían a los fang que se cuidasen de los pueblos playeros porque eran “traidores” que les habían estado apresando para venderles como esclavos, y que los bubis eran “borrachos”, “holgazanes”, “cobardes”... Ese era el discurso colonial -el famoso “divide y vencerás”-, asumido hasta la médula por muchos. Pero investigando en las fuentes históricas, logré desmontar la falacia : ni un solo fang salió de su territorio para “invadir” la isla, porque fueron deportados como mano de obra semiesclava para trabajar en las fincas de cacao de los colonos.

Tenemos que conocer la verdadera relación existente entre las etnias ; y esa relación fue armoniosa, a pesar del discurso disgregador, hasta las vísperas de la independencia. Todos los guineanos estaban unidos contra el colonizador, a favor de un nacionalismo integrador. Es un dato histórico irrefutable, puesto que se agruparon juntos para crear la conciencia nacional, anticolonial. Basta ver la composición pluriétnica de la militancia y de la dirección de todos los partidos políticos independentistas. No se ve asomo de tribalismo. Éste surge de la división propiciada por un colonialismo que no deseaba perder sus posesiones coloniales, y luego sería exacerbado por la dictadura de Macías, y continuado por la dictadura de Teodoro Obiang. Y éstos no son modelos, no podemos basarnos en ellos para construir todo un imaginario. La libertad que propugnamos, y la responsabilidad que exigimos en los políticos que aspiran al poder, nos dará la medida exacta de la situación.

Como en absolutamente todos los ámbitos -pues las dictaduras han destrozado todo el tejido social, moral, económico y cultural- debemos ser capaces de reorientar la política de Guinea Ecuatorial. Que esos tiranos ya no sean una referencia. Guinea Ecuatorial no es un “Estado fallido” ; la que falla es la casta impuesta desde nuestra independencia, una independencia que no trajo libertad, sino más opresión que el propio colonialismo.

Muchísimos guineanos, de todas las etnias y procedencia, nos encontramos en el exilio. Guinea

Ecuatorial es un país pequeño y nos conocemos bien. Algunos quieren pescar en río revuelto, aprovechar nuestra desgracia colectiva, que ya dura casi medio siglo, para reproducir clichés obsoletos y sacarles partido para sus ambiciones personales. También existe gente honesta que trata de tender puentes, poner las bases para una futura convivencia armoniosa. Se hacen propuestas de todo tipo, algunas descabelladas, otras más razonables. Pero creo que es posible articular mecanismos políticos para que cada guineano se sienta libre, viva donde viva o proceda de donde proceda. Por eso no le doy más importancia a este tema, puesto que el exilio no es el espacio adecuado para calibrarlo. Por eso es necesario lograr la libertad en nuestro país, para que todos puedan expresarse, presentar sus programas, y que el pueblo escoja. Por fortuna, ya no estamos en las mismas circunstancias que cuando obtuvimos la independencia en 1968, cuando el pueblo eligió al peor candidato, al más demagogo, al más charlatán. Espero que hayamos aprendido muchas cosas; sería lo deseable.

... Y en cuanto a si alguien me considera “traidor”... No puedo considerar relevante un planteamiento tan necio. No merece ningún comentario.

**9- ¿A la hora de lo que llaman el “village-planétaire”, está usted de acuerdo con los que piensan que el panafricanismo es la solución para salir el continente del subdesarrollo ?
¿Los personajes negros emigrantes de *El Metro* no reflejan a regañadientes el fracaso de este panafricanismo ?**

En una conferencia que di recientemente en Madrid con motivo de cincuentenario de la OUA, tuve ocasión de reflexionar sobre la unidad continental. El texto íntegro está publicado en Internet. La idea de la unidad africana surgió a finales del S. XIX, y subsiste hasta la actualidad. ¿Por qué no se ha logrado ? ¿Por qué ha fracasado, aparentemente, el ideal Panafricanista ? La respuesta está en la historia africana del último medio siglo. Lo dijimos antes : no es un sueño imposible. No es que los africanos seamos incapaces de convivir, dialogar, construir. Claramente, nuestras independencias fueron apropiadas por una casta en nombre del Estado,

sin que los africanos llegáramos a ser libres y prósperos, como se formuló en los textos fundacionales (V Congreso Panafricano de Mánchester, 1945 ; Carta de Addis-Abeba, 1963, etc). Que nuestras banderas ondeen en la sede de la ONU en Nueva York, que nuestros presidentes paseen por el mundo en jets y coches de lujo, es secundario, irrelevante ; las independencias se exigieron para que los africanos fuésemos libres y prósperos, y ésa es la idea que tenemos que seguir reivindicando como objetivo primordial e irrenunciable. Mientras no tengamos libertad y desarrollo, no seremos verdaderamente independientes, porque nuestros pueblos mendicantes, nuestro continente cautivo, nosotros mismos oprimidos, torturados, exiliados, obligados a una emigración humillante, no somos nada ante el mundo. Tenemos que ser autocríticos y reconocer que mientras existan barreras interiores que impiden la libre circulación de ideas, personas y bienes, no puede hablarse de unidad; mientras sea más fácil y barato viajar a Europa que a cualquier otra parte de África, es quimérico hablar de unidad; mientras los inmigrantes africanos sean maltratados en países africanos, no podemos tomarnos en serio la retórica sobre la unidad. ¿Fracaso del Panafricanismo ? No. ¿Fracaso de nuestros Estados ? No. El

fracaso es de las políticas de nuestros políticos. Por eso tenemos que buscar alternativas al modelo actual. Ello implica la revisión del “pacto colonial”, la articulación de nuevos mecanismos de convivencia y relación con las antiguas potencias coloniales y, en general, con el mundo. Pero la culpa no puede ser siempre de los demás : nosotros tenemos que preguntarnos qué hemos hecho mal para seguir como estamos tras más de medio siglo de soberanías. ¿Hemos generado confianza, seguridad, estabilidad, bienestar? Nunca se construirá África

únicamente con grandilocuentes discursos demagógicos. ¿Y qué hay detrás de tanta palabrería ? ¿Qué se hace en cada uno de nuestros países, qué se ha logrado a nivel continental ? Ésa es la cuestión.

10- ¿Al hilo del modelo que usted evoca, quisiera saber si el nuevo fenómeno que está surgiendo, por ejemplo con los llamados islamistas, no puede también alejar África y los africanos de la libertad soñada ?

Hace poco escribí un artículo sobre esta cuestión en la revista Mundo Negro, en la que colaboro desde hace 40 años. Después del descubrimiento de América en 1492, cambiaron radicalmente las formas de relación entre africanos y el resto del mundo, a causa de la esclavitud. Pero nuestra relación con el mundo musulmán también era traumática, por el mismo fenómeno esclavista. Desde entonces luchamos por nuestra libertad y por el reconocimiento de nuestros derechos políticos y culturales. Esa lucha ha sido a veces violenta, ha costado muchas vidas. Pero, creo, pasó el tiempo de la imposición violenta de unas concepciones sobre otras. Hay que dialogar, aportar cada uno su especificidad a un mundo plural, interconexionado e interdependiente, en el que la multiculturalidad es un factor de enriquecimiento de nuestras vidas, no un factor de división y enfrentamiento. Ninguna cultura es superior a otra, ninguna raza es superior a otra, ninguna religión o creencia es portadora de verdades únicas e inmutables. No podemos admitir la expansión del fanatismo, de ningún fundamentalismo. Cada cual es libre de asumir lo que considere “su” verdad, pero de ahí a apalear a los demás por ello, a asesinar por ello... La única intolerancia admisible es la intolerancia hacia la intolerancia. Y en ella debemos estar todos juntos, unidos para preservar el don supremo, la libertad, único valor que permite el progreso del ser humano. No es cuestión de razas, credos, culturas o geografía. Un opresor es un opresor, un ladrón es un ladrón, un asesino es un asesino en todas partes. En mi opinión, Hisène Habré, Mengistu Haile Mariam, Idi Amin, Jean-Bedel Bokassa o Francisco Macías son tan déspotas y genocidas como Hitler y Stalin, europeos, o Pol Pot y Mao Ze Dong, asiáticos. No hay categorías ni diferencias; nunca me solidarizaré con alguno porque sea negro. Cuestiones como ésta deben quedar muy claras.

11- Se habla cada vez más de una “Littérature-Monde”. Su escritura, *El Metro* también, se refiere a un contexto preciso, su país. ¿Desfase o paradoja ?

Bueno, en realidad, *El Metro* no se desarrolla en Guinea Ecuatorial, mi país, sino en un escenario interafricano múltiple que, en la concepción del autor, intenta abarcar una problemática global para todo nuestro continente. El protagonista es camerunés, aunque en toda la novela no aparece la palabra Camerún ; pero para quien conoce un poco de geografía, sabe que Yaundé, Mbalmayo o Ngaundere son topónimos de ese país, aunque funcionen como meras localizaciones de cualquier rincón del África al sur del Sáhara. Al mismo tiempo, el personaje transita por otros territorios africanos. La trayectoria vital de Lambert Obama Ondo es una metáfora del africano actual.

12- Pero en una entrevista con Michael Ugarte en 2004, usted hacía alusión a Obama como un joven ecuato-guineano. ¿Qué quería usted decir exactamente ?

No recuerdo con exactitud los términos de esa entrevista con Ugarte : ha transcurrido mucho tiempo. En cualquier caso, el protagonista de *El Metro* no es de Guinea Ecuatorial por dos razones sencillas. Acabo de exponer la primera : deseaba exponer una problemática que trasciende mi país, pues se trata de la tragedia de un continente y de toda una generación de africanos; hubiera sido una falacia reducirla a un drama local. En segundo lugar, quería hacer una novela no sobre los problemas de un emigrante africano en Europa, sino abordar la motivación profunda que le obliga emigrar, para lo cual necesitaba un escenario que pudiera ambientar con credibilidad. Y, obviamente, la cultura africana que mejor conozco es la fang. Y como hay fang en Gabón, Camerún, Guinea Ecuatorial -y en otras naciones, como la República Democrática de Congo, Congo-Brazzaville y la República Centroafricana- era obligado situar parte de la acción de la novela en ese contexto. Y elegí el sur de Camerún a modo de representación.

13- ¿Obama es un personaje real o pura ficción de su parte ? ¿Por qué decidió usted dar, digamos, un fin tan triste y pesimista a la obra ?

Obama es un personaje de ficción. No existió como tal persona física. Sin embargo, *El Metro* es, indudablemente, una novela realista: cuanto le sucede a Obama le ocurre, desgraciadamente, a miles, a millones de africanos. El final no podía ser otro: una aventura exitosa podía transmitir el mensaje de que la emigración es la solución, lo cual no es cierto. Cuando los africanos llegamos a Europa -generalmente por causa de la miseria y la falta de libertad, como dije-, encontramos otros problemas importantes : racismo, intolerancia ante la

diferencia, pérdida de la propia identidad... Problemas que debían reflejarse en un texto literario. Nada de eso conduce al optimismo. Algún crítico ha reflejado el carácter extremadamente optimista de Lambert Obama Ondo ; optimismo consustancial a nuestra naturaleza; pero la realidad es la que es, y el final de la novela refleja con realismo no sólo el arduo peregrinaje, sino la ilusión con la que se persigue el sueño de la felicidad y la durísima experiencia del despertar. Las lecturas pueden ser varias, tantas como los temas propuestos en el texto literario. Mi propósito es suscitar la reflexión sobre el fenómeno, y que cada cual saque sus conclusiones. Ahí termina la labor del escritor. Ahora, que actúen quienes pueden evitar que los sueños se conviertan en pesadilla.

14- La manera como usted cuenta la historia de Obama en la obra se parece mucho a la de un narrador omnisciente. ¿Cómo explica este perfecto dominio de todos los hechos y ademanes del protagonista en sus últimos detalles, si la obra no es autobiográfica ?

El escritor tiene la obligación de observar los hechos con esmerada atención, hasta penetrar en el lado oscuro de la realidad. No conformarse con el discurso oficial, ni las explicaciones simplistas de los noticiarios. Nada ocurre por casualidad. Dije antes que *El Metro* es una novela

realista y Obama Ondo, personaje de ficción, representa la tragedia de miles, quizá millones de personas, en este momento, hace cinco años y, si Dios no lo remedia, dentro de una década o más. Eso se debe reflejar de modo realista y convincente. Lo cual requiere verdad, una verdad al alcance de todos, sobre la que debemos reflexionar para que cambien las cosas. Que determinados usos tradicionales le condenen a un exilio interior demuestra que no puede conseguir la felicidad a la que aspira en su aldea, en su terruño, arropado por sus paisajes y sus aires más íntimos; todo ello debe ser expuesto, porque incide de modo decisivo en el resto del periplo, sobre el cual ya hablamos. Lo demás forma parte de la estilística. En mi opinión, el escritor está obligado a presentar sus textos de forma comprensible, atractiva y atrayente. No olvidemos nunca que la literatura es arte. Exige elaboración, belleza, amenidad, que entre por los ojos y penetre en el espíritu. Si no, el mensaje no llega. Y si no llega el mensaje, se convierte en un experimento fallido. El lector debe ser respetado, y no presentarle ejercicios pueriles mal pergeñados. Me esfuerzo en trabajar mis textos con minuciosidad, en el lenguaje adecuado.

15- ¿Cómo explica usted el hecho de que la historia narrada en *El Metro* coincide con un evento similar que sucedió en la estación de metro Legazpi, de Madrid, sólo seis meses después de la publicación de su obra ? ¿Ha investigado para tener más información sobre la víctima en cuestión, por ejemplo, su nacionalidad, su apellido ?

No. No me encontraba en España en ese momento, sino en Estados Unidos. Pero lo leí en la Prensa. Aunque como ser humano me interesó ese suceso, no tenía ningún sentido ni interés para mi libro, ya publicado. Confirmó, sin embargo, cuanto había expuesto en mi novela. Por eso algunos críticos e investigadores consideran *El Metro* una novela de anticipación, pese a ser hechos que suceden desde hace tiempo.

Pero lo más importante no es eso, sino reivindicar la función del escritor como “notario” de la

actualidad de su tiempo. Y, retomando un tema anterior, cómo podemos influir para cambiar la onerosa realidad con el ejercicio responsable y honesto de nuestra actividad. Novelas de cualquier lugar y época -Cervantes, Dostoïevski, Stendhal, Victor Hugo, Emile Zola, Charles Dickens, John Steinbeck, Joseph Conrad...- reflejan con nitidez las frustraciones y anhelos de la sociedad de su tiempo, contribuyendo a su transformación. Sin la obra de escritores afroamericanos como W.E.B. Du Bois, James Baldwin, Richard Wright o Ralph Ellison no se hubiese avanzado en la conquista de los derechos civiles en Estados Unidos. Sin las aportaciones de los escritores sudafricanos de todas las razas -Peter Abrahams, Ezekiel Mphahlele, Alex LaGuma, Nadine Gordimer o J. M. Coetzee, sólo ejemplos-, no se hubiese acelerado el fin del apartheid. Y es sobradamente conocido el papel de la literatura y de sus creadores en la concienciación y expansión del nacionalismo anticolonial africano desde el final de la I Guerra Mundial hasta las Independencias, el siglo pasado. Es cuanto pretendo: reflejar las circunstancias de la vida actual de los africanos y, si fuera posible, contribuir a su transformación.

16- Obama defiende a toda costa la tradición africana en detrimento de la “civilización occidental”, un papel que debería desempeñar normalmente su padre. ¿Podemos considerarle como un joven pasado de moda que acabó por soltar lastre cuando palpó la realidad de la inmigración, ya que, al final le vemos, por ejemplo, aceptar a las parejas mixtas y hasta morir por una blanca ? ¿Partiendo de su trágica experiencia podemos decir que la migración obliga a veces al migrante comer su “tótem” ?

Como tantos africanos de su generación, el padre de Obama Ondo es un producto del colonialismo. La lucha anticolonial se desarrolló en diversos frentes, como en toda situación de opresión : los guerreros intentan guerrear, otros practican la “resistencia pasiva” en grados diversos, otros se asimilan. Guy Ondo Ebang es un asimilado, y su hijo se rebela contra él. Existen ejemplos de estas actitudes en todas las aldeas africanas. Todo es, pues, normal, al estar

enraizado en nuestra historia colectiva. La evolución de Obama es también arquetípica, natural, humana, ya que todos evolucionamos a medida que descubrimos el mundo, sobre todo si se procede de espacios tan cerrados como son nuestros países, donde ni la información es fiable. Obama decide no anclarse ni encerrarse en las propias concepciones ; no está dispuesto a poner puertas al campo. Lo contrario sería preocupante. La realidad se descubre de muchas maneras, una de las cuales es viajar ; lo importante es estar abierto a comprender al otro, ponerse en su lugar ; lo cual no significa asumir cuanto se nos proponga o cuanto veamos ; la conciencia humana es esencialmente crítica, y uno debe ser capaz de escoger, desde la libertad, aquello le sirva para construir su vida y ser más feliz, siempre que su opción no produzca la infelicidad de otros. Es la actitud de Obama, prudente y razonable, alejada del fanatismo.

17- La idea de escribir El Metro partiría de una historia/anécdota real que ocurrió entre usted y una pareja española en el metro madrileño, muy tarde, de noche. ¿Qué relación tiene la historia dramática de Obama con la bajada precipitada y/o anticipada de la pareja del metro, acto que se parece a una desconfianza racista ?

No hubo ningún tipo de interacción. Me encontraba en el metro de Madrid, a altas horas de la noche, y observé aquello. Dije antes que la literatura se basa en la observación de la realidad. Y es una realidad que cuando un africano -o cualquier negro- se encuentra con un blanco a altas horas de la noche en un lugar solitario y cerrado, surge el miedo. Sólo se me ocurrió pensar qué habría pasado por la cabeza de esos jóvenes. No se lo pregunté, sólo experimenté en mí su reacción, su, digamos, pánico irracional. Y concebí la idea de reflejar ese tipo de emociones primarias en un texto literario. Esa primera chispa fue madurando y fui construyendo en mi cabeza el relato, añadiendo detalles que, finalmente, forman el cuerpo de la novela. La verdadera anécdota fue la constatación de que yo, una persona pacífica, normal y corriente, pudiera suscitar algún tipo de emoción negativa en los demás sólo por el color de mi piel. Así de simple...

18- Obama, el protagonista principal, es aquí un sujeto masculino ¿Qué quiere usted enseñar con esta elección? ¿Podría una mujer desempeñar este “papel tan difícil” ?

Sí, por supuesto. En la novela existen personajes femeninos característicos, representativas de todo el espectro africano actual: mujeres tradicionales, revolucionarias, prostitutas inducidas, campesinas, urbanas, señoras de la alta burguesía, con sus virtudes y sus vicios... Personajes femeninos con rasgos nítidos, perfilados con naturalidad, sin caricaturas. No son estereotipos. En los inicios de mi andadura literaria, me costaba describir personajes femeninos ; entonces carecía de experiencia sobre la mujer y su mundo interior, sobre todo de las africanas. Había crecido en una sociedad española cerrada, cuando por un beso en un parque te encerraban en una comisaría de policía ; y en España apenas había mujeres negras. Quizá deba añadir que, en aquella época, la mujer no tenía prácticamente ningún papel relevante en la sociedad, africana o europea. Así, mi ignorancia se agregó al hecho de la irrelevancia de la mujer en las sociedades tradicionalistas, como la africana y la española. El resultado es la insignificancia de las protagonistas de mis primeras novelas, *Las tinieblas de tu memoria negra* (1987) o *Los poderes de la tempestad* (1997), fruto evidente de la realidad de la época. De manera que la clara evolución del papel de la mujer en mi obra, no sólo en cantidad, sino en protagonismo, se debe a la evolución operada en estos últimos años, y demuestra que *El Metro* es una novela creíble, realista, actual.

19- En la obra usted describe a varios protagonistas que podríamos considerar secundarios, unos sesenta según nuestro cómputo. ¿Por qué tantos protagonistas ? ¿Y cómo explica la falta paradójica de diálogos en la obra ?

Son los personajes normales en la vida de una persona, pues se tiene madre, hermanos, primos, amigos, amores..., y cuanto se va encontrando a lo largo del camino. Me limito a reflejarlo, pues Lambert Obama no vive aislado, sino en sociedad. El texto no es mera elucubración intelectual,

sino un relato vivo que transmite realidad. ¿Dice que no hay diálogos? Yo creo que sí los hay. Todo el libro es un ininterrumpido diálogo interior. *El Metro* no es una novela de corte tradicional, donde se describe a los personajes desde fuera ; no existe un narrador externo que nos transmite sus impresiones sobre los personajes, sus actos, sentimientos.

En mi propuesta, es el propio protagonista quien refleja sus emociones, su visión del mundo, cuanto ocurre y por qué ocurre, sin intermediarios, desde su alma y desde su conciencia. Así le conocemos mejor, se produce una interacción mayor. Esta fórmula, a mi parecer, permite al lector ser protagonista del relato, pues vive con el protagonista la aventura desde el interior, no desde el exterior.

20- ¿Piensa usted que sería totalmente imposible establecer un cierto diálogo exterior aunque haya emigrantes de diferentes nacionalidades, entre -por ejemplo- un senegalés y un camerunés, ya que vemos que algunos se vuelven amigos, digamos, por la fuerza de las cosas ?

La respuesta es doble : es perfectamente posible, puesto que toda relación -amistosa, amorosa- tiene un origen imprevisible, no pocas veces casual, impuesto por las circunstancias. Sólo hay que “cultivarla” para que sea fructífera. Pero resulta imposible cuando el planteamiento excede la realidad, la naturalidad. En cierto pasaje de *El Metro*, se juntan africanos de nacionalidades diferentes, pero son incapaces de dialogar, de entenderse. Es una realidad africana : unos hablan inglés, otros francés, además de sus idiomas étnicos. Es otra dimensión de la división colonial. Pero ahora, el problema no está ahí, pues, en mi opinión, las lenguas originalmente impuestas ya son tan nuestras como las tradicionales. Y, como dije antes, la fragmentación étnica y lingüística no es un fenómeno africano, sino universal. No es motivo de complejos. Se resuelve con la enseñanza racionalizada de lenguas extranjeras.

21- Este problema de las lenguas importadas vs lenguas autóctonas parece prolongarse en la actualidad en África negra, sobre todo en el dominio literario ; hasta tal punto que nos preguntamos en qué lengua el escritor negroafricano debe escribir. ¿Cuál es su posición con relación a ese debate ?

Mi posición siempre ha sido clara. La insinué antes, pero ahora entramos en ella. Las lenguas oficiales en las que nos expresamos ahora antes fueron impuestas. Recuerdo, y está relatado en *Las tinieblas de tu memoria negra*, cómo aprendimos de niños en la escuela a hablar español : a base de castigos muy crueles. Sin embargo, hoy, es nuestra lengua nacional, tan nuestra como para un español de Burgos, Buenos Aires o México. No escribo en una lengua “extranjera”, ni soy “ladrón de lenguas” : cuando nací en 1950, ya se hablaba español en mi país, lengua en que fui escolarizado y me formé. No escribo para los españoles o para los venezolanos, sino para mi sociedad, que es la de Guinea Ecuatorial. Si los niveles de alfabetización, y, en general, la calidad educativa ha disminuido en mi país, no se debe a un rechazo de la lengua oficial, sino a la característica esencial de los regímenes dictatoriales que nos malgobiernan desde nuestra independencia, que es el deprecio por la cultura, además de la corrupción y la crueldad. Lo repito : la ignorancia es un eficaz mecanismo de dominación. En mi opinión, todos los guineoecuatorianos deberían hablar y escribir correctamente en español, porque es nuestra lengua oficial, la que vehicula nuestra sociedad y nos permite relacionarnos con el mundo. Esto nada tiene que ver con España : nuestra identidad es doble, hispánica y bantú, y eso forma parte de nuestro ser como individuos y como nación.

Tengo los nombres en la cabeza, pero no quisiera citar a nadie. Pero usted y yo sabemos que algunos escritores hablaron de “lenguas del enemigo”, “lenguas importadas”... No he importado nada, como acabo de decir, pues ya estaba el español en mi país cuando nací. Y no tengo “enemigos culturales” : mi rechazo frontal del colonialismo, del neocolonialismo y demás formas de opresión nada tiene que ver con la cultura, bien universal por excelencia. Pienso que determinados complejos llevan a algunos a esas actitudes estridentes, y yo no tengo ningún complejo ante nadie. Otra circunstancia importantísima, pero distinta, es la necesaria

potenciación de nuestras lenguas autóctonas, algunas de las cuales van desapareciendo por la desculturización que padecemos. Ésa es una tarea que deben abordar los políticos y los lingüistas, no los escritores. Se deben normativizar nuestros idiomas antes de que puedan ser utilizados en la escritura. Un ejemplo: soy fang, lengua con unos tres millones de hablantes y siete variantes dialectales. Si escribo en mi dialecto “ntumu”, ni los fang-ewondo, ni los fang-bulu, ni los fang-okak, etc., me entenderían. ¿Y debo dejar de escribir hasta que en algún siglo futuro sea posible la unificación lingüística ? Nadie me puede exigir eso. Y es así con la inmensa mayoría de las lenguas nativas africanas. Otra cuestión también importante : el fang es lengua mayoritaria en mi zona geográfica; si lo impusiéramos como “lengua nacional”, sería en detrimento de las demás etnias, “colonialismo” igualmente inaceptable. Y, por último, sabemos que en Sudáfrica existe una literatura floreciente en zulú, xhosa, ndebele... es un fenómeno directamente relacionado con el racismo extremo practicado durante más de un siglo por el régimen del apartheid, que significa “desarrollo separado”. ¿Tendríamos que copiar un método tan bárbaro, tan inhumano, para poder escribir en nuestras lenguas? Son reflexiones que traslado al debate. Lo cual es coherente con mi formulación básica, expuesta a lo largo de este coloquio.

22- Guinea Ecuatorial interesa cada vez más al francés desde su entrada en la Francofonía y la declaración en 1997 de esta lengua como segunda lengua oficial (y también el portugués como la tercera desde noviembre de 2011). ¿Podemos hablar de conflictos de lenguas europeas en su país ?

No existe ningún conflicto de lenguas europeas en Guinea Ecuatorial. La constitución que aprobamos para acceder a la independencia en 1968 consagra con claridad el español como única lengua oficial. La horrenda tiranía de Macías Nguema la abolió, al considerarla “lengua imperialista”. ¿Y cuál fue la consecuencia ? El regreso a la selva. Sería gracioso si los efectos no fueran dramáticos : ¿se imagina a nuestros presidentes y ministros hablando en fang en la Asamblea General de Naciones Unidas en Nueva York o en la Unión Africana en Addis-Abeba ? Llega el tirano Obiang Nguema, su sobrino y sucesor, e impone el francés y el portugués

como “lenguas cooficiales”. Ahora que los chinos están siendo los nuevos amos de África, sobre todo de Guinea Ecuatorial, ¿extrañaría que mañana nos impongan el mandarín como nueva “lengua cooficial” ?

Intentemos racionalizar las cosas, y dejarnos de locuras que sólo indican la mentalidad de un dirigente que ha perdido el norte, que no tiene horizontes, que gobierna a golpe de capricho y petrodólares, sin que le importen los verdaderos intereses de su pueblo, uno de los cuales es construir nuestra identidad, saber quiénes somos y hacia dónde vamos. Y debería conocerse la percepción de la población, que no ha sido consultada al respecto. Y su reacción es de absoluta indiferencia. No ha habido un incremento de la demanda del francés, sino todo lo contrario. Si muchos guineanos chapurrean el francés, se debe a que tienen que huir a los países vecinos, Gabón y Camerún. Esa es la realidad. Con el portugués sucede lo mismo. La segunda esposa oficial de Obiang es originaria de Sao Tomé-Príncipe, y allí tienen inversiones multimillonarias, de las que no goza Guinea Ecuatorial. En mi país nadie habla portugués, ni se interesa por ello. Los propios países lusófonos rechazaron la incorporación de Guinea Ecuatorial, porque no tiene sentido. De manera que no hay conflicto alguno. Todas esas locuras se enmendarán cuando desaparezca la dictadura; entonces se establecerán relaciones fluidas con todos los países y comenzaremos a asentar nuestra propia personalidad.

23- Algunos críticos estiman (pensamos en el resumen de la contraportada de *El Metro*) que hay un corte radical entre esta novela y sus precedentes, *Las tinieblas de tu memoria negra* y *Los poderes de la tempestad*, percibidas como espacios autobiográficos. ¿Qué le parece a usted ?

Digo siempre que nunca polemizaré con los críticos; mi papel no es criticar a los críticos. Después de su publicación, un libro deja de ser de su autor; cada lector es libre de pensar lo que quiera. Lo cual no significa que el escritor no perciba esos juicios, esa valoración, las reacciones ante su obra. Muchos analistas profesionales cometen errores graves, pero no se los señalo ; no es mi función. Algún sesudo crítico ha escrito, por ejemplo, que *El Metro* es la tercera parte de

la trilogía, lo que indica, simplemente, que no ha leído el libro. Y así, muchas “invenciones” : se ha dicho que *Las tinieblas de tu memoria negra* es autobiográfica, y no es verdad; nada de cuanto se narra en esa novela me ha sucedido “a mí”. También se ha escrito que *Los poderes de la tempestad* es una autobiografía, y cualquiera sabe que ni soy abogado, ni estuve un solo día en Guinea Ecuatorial en la época de Macías. A esos eminentes académicos les hubiese bastado investigar, preguntar, tener un poco de rigor... ¿Para qué voy a estar discutiendo con ellos? Como dice el adagio, “lo importante es que hablen de mí, aunque sea mal”...

24- Usted es a la vez escritor, historiador, crítico, ensayista y antologista de la literatura de Guinea Ecuatorial. ¿Eso le distingue de los demás escritores de su país y le asemeja a otros escritores de lengua española ?

Jamás me propuse ser nada de eso. Como Guinea Ecuatorial es un pequeño país, con muy pocas personas dedicadas al mundo de la cultura, mi curiosidad me llevó a acometer esas tareas. Soy periodista de profesión, y he dedicado la mayor parte de mi vida a ejercer ese oficio. Luego los avatares de la vida me llevaron a la promoción cultural, a la difusión del africanismo en España, a la investigación de la historia de mi país y a indagar sobre la literatura de Guinea Ecuatorial. Todo ello, para mi propio conocimiento, puesto que antes no había nada escrito sobre esos temas; ahora se sabe muchísimo más, pero cuando inicié esas actividades en la década de los años 70 del siglo pasado, Guinea Ecuatorial era un país absolutamente desconocido. Como periodista, sentía la necesidad de difundir cuanto iba descubriendo, y así empezó todo.

Era una necesidad personal, y una necesidad nacional. Todo cuanto se sabe y se escribe hoy sobre mi país nació de esa manera tan simple : mi propia sed de conocimiento. Las dos mayores satisfacciones que he recibido en mi vida -tan llena de desilusiones- fueron dos frases : cuando conocí a Leoncio Evita personalmente en Bata, en 1986, me abrazó con fuerza: “Gracias a ti, Donato, he vuelto a resucitar”. Y años después, en 2005, durante una recepción-homenaje que

me rindió la Universidad de Missouri en Columbia, Estados Unidos, la profesora Nicole Price terminó su discurso con estas palabras : “Gracias, Donato, por existir”.

25- ¿Por qué usted no pone títulos en los capítulos de sus novelas en general y en *El Metro* en particular ?

Porque me parece que el título general ya define el libro, y resulta innecesario especificar cada capítulo. Y escojo títulos que no den demasiadas pistas al lector, como estrategia ; la lectura del libro justificará el título elegido, tarea que quiero compartir con el lector, al que no considero un simple sujeto pasivo, sino parte importante y activa de la propuesta. Es un cómplice.

26- El artista músico (reggae, marfileño) Tiken Jah Facoly dijo en su último álbum que nadie cambiará África en nuestro lugar y que debemos levantarnos todos para que cambien las cosas. ¿Está usted de acuerdo con él ? ¿Cómo piensa que este cambio debe operarse incluso en las producciones literarias y culturales africanas ?

No conozco a este artista, ni conocía sus declaraciones, pero las comparto totalmente. He escrito sobre ello, diciendo lo mismo: nadie arriesgará su vida por nuestra libertad y nuestro bienestar; sólo nosotros mismos podemos luchar por ello, para que sean conquistas irreversibles y no “favores” con un precio. Esta convicción es fruto de una profunda reflexión. En más de medio siglo de independencias, los africanos clamamos ante el mundo sin que nadie nos haga caso. Todos buscan satisfacer sus necesidades, proteger sus intereses. ¿Cuándo los africanos procuraremos los nuestros ? Se han producido levantamientos, se han sacrificado millones de vidas, y no ha servido para nada. Dos son las razones, a mi parecer: la reacción de las fuerzas contrarias a la libertad y a la prosperidad de los africanos, y el insuficiente ímpetu de los propios africanos. El esfuerzo de las generaciones postcoloniales africanas debe centrarse en convencer a europeos, americanos y al resto del mundo de que somos capaces y estamos capacitados para asumir nuestros destinos ; pero mientras existan africanos dispuestos a cobrar el mísero salario

de Judas para traicionar a sus hermanos, poco podemos esperar. No estamos ya en la época de las reivindicaciones soberanistas; el colonialismo debe pasar al desván de la Historia, ser sólo materia de estudio y análisis, para que sea irrepetible; nos toca conquistar la libertad y la prosperidad, y el discurso debe ser otro: nuevas propuestas, otros enfoques. Insistir en lo que nos une como seres humanos, exigir la dignidad y la dignificación, resucitar nuestros valores positivos, llenos de un humanismo muy necesario en la sociedad internacional. Convencer de que las dictaduras no han resuelto ni un solo problema, y han creado otros muchos... En fin, el reto es arduo, pero la inteligencia puede dictarnos mejores argumentos y métodos más eficaces que la fuerza bruta o el radicalismo verbal.

La Historia no se hace en un día. La opresión dura ya siglos, pero tanto nuestra historia como la Historia comparada demuestran que conseguiremos estos objetivos si seguimos insistiendo. ¿Qué se puede hacer desde la literatura, desde el ámbito cultural? Músicos, artistas plásticos, escritores, tenemos hoy un papel importante en la tarea de sublevar las consciencias. Lo he dicho en más de una ocasión: concibo la literatura como subversión; además de deleitar, debemos inocular en la mente del lector nuestras frustraciones y anhelos, convirtiéndole en cómplice de nuestra tarea transformadora. Así ha sido siempre. Si poseemos el instrumento, utilicémoslo con inteligencia y habilidad.

27- ¿Cómo sitúa su trabajo literario con respecto al de sus homólogos africanos y afro-americanos? Me siento un eslabón más de una cadena que empezó a forjarse siglos antes de mi nacimiento, que continuará muchísimo tiempo después de mi muerte. Nada más. No me considero ni más ni meno importante. Hago mi trabajo con humildad, porque es lo quiero hacer y para ello estoy capacitado. Se es consciente de la vocación en un momento determinado, a veces a través de un proceso plagado de casualidades. Y sigo inmerso en ese proceso, iniciado cuando leí por primera vez -tendría 16 o 17 años- a Chinua Achebe. Después, como ya dije, fue la curiosidad: no conformarme con lo que dicen, con la mera realidad, sino ahondar, investigar, descubrir lo que se esconde al otro lado del horizonte, como dice Lambert Obama Ondo.

28- ¿Qué opina usted de los jóvenes autores de Guinea Ecuatorial y singularmente de las autoras ?

Cada uno tiene su trabajo, y debe ejercer su función. Existen valores emergentes, valiosos. Pero abundan los diletantes. A una persona que dice dedicarse a la creación cultural se le supone un don, que lleva inherente un elemento fundamental que llamamos sensibilidad. Un creador insensible no es un artista, sino un mero funcionario. La sensibilidad debe llevar una especial preocupación por los problemas que aquejan al cuerpo social, savia de su obra. Sin ella, la obra es artificio, un timo, nace muerta y no fructifica. Cuando algunos se limitan a contemplar la miseria y la opresión desde su atalaya de supuestos “intelectuales”, se convierten en bufones del poder; o, peor, en cínicos vividores que estafan a la sociedad. Con su actitud, dotan de asideros a la tiranía, contribuyendo a mantener y vivificar la opresión. Soy y seré siempre crítico con gente como ésa, sean de mi país y o de otros lugares. Los dictadores africanos están rodeados de sabios que debieran poner sus conocimientos al servicio del desarrollo de sus pueblos, y no al servicio de la opresión de sus pueblos. Mi actitud me causa problemas, algunos muy serios, que algún día haré públicos; pero creo que también forma parte de mi trabajo señalar estas distorsiones, estas manipulaciones. Allá ellos. Pero todos deben saber que nunca perdura la literatura o el arte hagiográficos. Es la única reflexión que puedo hacer al respecto, igualmente válida para hombres y mujeres

29- Usted acaba de hablar de don a propósito del escritor o del artista. Quisiera saber si un investigador lambda (es decir cualquier investigador) puede convertirse de un día para otro en un escritor.

Al hablar de “don”, parto de dos conceptos. Primero, cualquier persona es capaz de hacer lo que hace cualquier otra persona; al mismo tiempo, no todo el mundo es capaz de hacer lo que

hace otro. Yo, Donato Ndongo, no podría ser médico. Como persona humana, sí soy capaz de ser médico, porque si hay otros médicos yo también puedo serlo; pero carezco de las aptitudes necesarias, aunque estudiase Medicina. Sin embargo, creo que tengo las cualidades necesarias para hacer lo que hago. De ahí la vocación, que requiere capacidad y capacitación. Por eso hablo de “don”, que encierra -o se da por supuesto que encierra- una serie de elementos connaturales: algunos están más capacitados que otros para las Matemáticas, o para el Sacerdocio, o para la Filosofía. Y si han escogido esa función, deben ejercerla con idoneidad. No sé si me explico... Hay gente que sabe perfectamente que es incapaz, o que ya ha llegado al límite de su capacidades, pero permanece en el puesto hasta que el cuerpo aguante. Eso es, entre otras cosas, inmoral. En otras sociedades se estableció un límite para los mandatos presidenciales, para prevenir situaciones como las que padecemos: dirigentes que “gobiernan” durante veinte, treinta, cuarenta años... sin ya nada que aportar. Podemos extrapolar esta idea a otras funciones: sacerdotes que no predicán con el ejemplo, funcionarios venales, médicos que matan... Todo eso lo padecemos en nuestros países, ¿verdad? Si cada uno hiciera lo que sabe y puede hacer, con honestidad y rigor, nos iría mucho mejor. Por eso es necesaria la democracia, para poner límites a los abusos: que todos podamos hablar y no nos impongan un discurso único, que los ladrones y los asesinos vivan en las cárceles, para que la Justicia reconozca lo justo. La propuesta es que, desde nuestras propias concepciones, hallemos los mecanismos para poner fin a tanta angustia de siglos.

30- Se suele decir que la literatura de Guinea Ecuatorial es joven, emergente. ¿Tiene usted a veces el sentimiento de tratar ahora temas -la dictadura, por ejemplo- ya abordados y supuestamente superados por otras literaturas africanas (francófona, anglófona o lusófona) ?

No tengo esa impresión, ni me preocupa. Cualquier tema es susceptible de ser abordado por un escritor, aunque haya sido tratado por otros. La literatura es un ejercicio recurrente. Cuando leemos a los clásicos griegos, vemos que temas ya planteados por ellos siguen siendo vigentes tantos siglos después: el amor, el poder, el enigma del ser... Lo que importa en literatura es la aportación de cada cual. Y yo tengo la obligación de intentar poner nuestra impronta, nuestra especificidad, en consonancia con mi época y misociedad. No renunciaremos a la literatura porque todo parece ya dicho. Me puede gustar lo escrito por otros, puedo coincidir con su pensamiento o su planteamiento, pero, como dijo un filósofo español, “yo soy yo mis circunstancias”. No necesito copiar a nadie, pues cada experiencia, individual o colectiva, es lo suficientemente rica para nutrir la imaginación.

31- La singularidad lingüística de Guinea Ecuatorial hace de él un país “raro” en el panorama literario del África subsahariana. ¿Qué relación mantiene usted con los autores francófonos? ¿A cuál de ellos ha leído más ?

Desde joven, leo cuanto puedo. Desgraciadamente, la literatura africana es un fenómeno reciente en España. Recuerdo que hace ya muchos años, hacia 1981, publiqué un pequeño artículo en el suplemento cultural de “Diario 16” -donde trabajaba entonces- sobre el desconocimiento generalizado de la literatura africana en España. Me encontraba en Guinea Ecuatorial cuando Wole Soyinka ganó el premio Nobel, pero sé que cundió el pánico en las redacciones de los periódicos, pues nadie sabía quién era. Desde entonces ha cambiado bastante el panorama, aunque África sigue estando muy lejos de España, a pesar de su proximidad geográfica. Aun así, intento estar al día sobre lo que se escribe en África, al norte y al sur del Sáhara. Pero no es fácil conseguir los libros. Sin ser una lista exclusiva -puede usted ver mi extensa biblioteca- conozco bien la obra de Senghor, Tchicaya U'Tamsi, Rabemananjara; Camara Laye, Sembène Ousmane, Mongo Beti, Henri Lopes, Ferdinand Oyono, Ahmadou

Kourouma, al que tuve el placer de conocer personalmente poco antes de su muerte, etc. Además de esos “mayores”, me interesan jóvenes Sony Labou Tansi -cuya trágica muerte se produjo hallándome en Libreville-, Emmanuel Dongala, Aïda Mady Diallo, Alain Mabanckou, Sami Tchak, etc. Guinea Ecuatorial es, efectivamente, singular en África, no sólo por su peculiaridad lingüística. El modelo colonial nos dejó aún más aislados. Francia y el Reino Unido eran democracias que tenían colonias en África. Pero España y Portugal eran dictaduras, por lo cual sufrimos una doble opresión y un doble aislamiento. Y como los lusófonos son varios, la soledad de Guinea Ecuatorial es aún más evidente. Situación agravada por las terribles tiranías que padecemos, extrañas hasta en un Continente plagado de dictaduras. El régimen de Obiang pretende salir de ese aislamiento, pero sus recetas no son eficaces: la solución no es apuntarse a todos los clubes, ni repartir millones de dólares por doquier, como un “nuevo rico” deseoso de comprar voluntades y credibilidad, de “codearse” con los poderosos.... Así sólo consigue la burla del mundo. La solución es la libertad, una integración regional y continental desde la libertad, un verdadero desarrollo cultural basado en la libertad. Si el país -sus habitantes, no sus árboles- es libre y próspero, la credibilidad llega sola y el respeto es merecido.

32- Los caminos de los emigrantes en la obra acaban por cruzarse con los de la trata negrera, subsahariana y transatlántica, con el terror a lo desconocido, el pavor del mar y del desierto. Ahora bien, las literaturas africanas casi nunca hablan de estas tragedias que marcaron África y el resto del “Tout-Monde”. Aparte su cuento *La travesía*, nada más. Prolongamos aquí una observación de Victorien Lavou Zoungbo ¿Qué opina usted ?

Creo que se debe a dos razones. La primera, que las literaturas africanas están preocupadas por sus países y por sus sociedades, que no terminan de despegar hacia la libertad y el bienestar. El escritor africano postcolonial es una persona preocupada ante todo, por lo más inmediato; preocupación que, por lo general, provoca la incomodidad de los gobernantes; es perseguido,

encarcelado, a veces asesinado, y carne de exilio. La segunda, que la esclavitud se va desdibujando, diluyendo. No es -salvada toda distancia- como el holocausto judío, que permanece en la conciencia de la Humanidad porque es necesario que sea así. Cuanto más pasa el tiempo, menos interesa recordar ese crimen de lesa Humanidad que duró casi cuatro siglos. A veces surgen intentos, como la serie americana “Raíces”, o la reciente película de Spielberg. De manera que eso también forma parte del “pacto colonial”, que es necesario romper, o renegociar. La prueba es que han fracasado todos los intentos de los negros por reavivar el debate y exigir la reparación, siquiera moral.

Lo cual nos lleva a otro tema para el debate. Si los africanos no escribimos sobre la esclavitud -y casi ya tampoco sobre el colonialismo-, es muy posible que sea porque no interesa a nadie resucitar esa temática. La realidad es que, para tener una presencia significativa, un escritor africano debe publicar en una editorial europea o norteamericana. ¿Por qué los escritores africanos publicamos fuera de África? ¿Por qué no existen en nuestros países infraestructuras culturales capaces de competir con las de fuera, que nos otorgarían mayor libertad de creación? Cuando tengamos nuestras propias editoriales y sus canales de distribución y de difusión, podremos abordar los temas que nos interesen a nosotros. Mientras tanto, seguiremos escribiendo lo que podamos publicar, que equivale a decir que escribimos lo que interesa a otros, contribuyendo a solidificar la percepción de un África “fallida”. Mientras dependamos de otros para cualquier cuestión -política, económica o cultural- es quimérico hablar de independencias y de soberanía, porque sin el control de esos mecanismos, no somos ni independientes ni soberanos.

ANNEXE 5 : Rapport de fin d'étude de terrain sur les plantations bananières en Côte d'Ivoire.



Ecole doctorale ED 544 Inter-Med

Développement et Dynamiques Spatiales, Transfrontalières et Interculturelles

**RAPPORT DE FIN D'ETUDE DE TERRAIN SUR LES PLANTATIONS BANANIERES
EN CÔTE D'IVOIRE**

Doctorante : M^{me} ADJO NGO Rosine Bohoussou

Directeur de thèse : Professeur Victorien Lavou

Co-directrice de thèse : Professeur Clotilde Chantal Allela Kwevi

Ecole doctorale : INTER-MED 544 (Développement des Dynamiques Spatiales, Transfrontalières et Interculturelles)

Centre de Recherche : GRENAL/ CRESEM

Titre de la thèse : « Ecriture de la domination en Amérique centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale. Une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, *El papa verde* (1954), et de Donato Ndongo-Bidyogo, *Los poderes de la tempestad* (1997) »"

Année universitaire 2021-2022

Ce rapport porte sur le travail de terrain effectué à Abidjan (Côte d'Ivoire du 22 novembre au 30 décembre 2022. Il met en avant les aspects suivants :

Objectifs de l'étude de terrain

Déroulement de l'étude de terrain

Inventaire des entreprises bananières en Côte d'Ivoire

Travaux réalisés et difficultés rencontrées

1- Objectifs de l'étude de terrain

Le voyage que j'ai effectué en Côte d'Ivoire avait pour but de faire une étude de terrain dans le cadre de ma thèse doctorale portant sur « Ecriture de la domination en Amérique centrale (Guatemala) et en Guinée Equatoriale. Une traversée critique des romans de Miguel Ángel Asturias, *El papa verde* (1954), et de Donato Ndongo-Bidyogo, *Los poderes de la tempestad* (1997) ». Cette thèse vise à analyser les mécanismes de la domination dans ces deux pays cités dans les œuvres *El papa verde* (1954) et *los poderes de la tempestad* (1997). Lors de la lecture de ces œuvres, je me suis rendu compte que chacun des deux auteurs aborde les questions liées à la domination en fonction des réalités de son pays. Donato Ndongo Bidyogo dans son œuvre, décrit et critique les mécanismes d'une domination interne exercée par le premier président de son pays, la Guinée Equatoriale, sur la population en tirant prétexte du panafricanisme et d'un nationalisme-antiimpérialiste. Miguel Ángel Asturias, quant à lui, critique et met à nu l'impérialisme ou la domination Etats-Unienne sur son pays, à travers l'implantation des entreprises bananières et la construction des chemins de fer en Amérique centrale et en particulier au Guatemala. Cette domination externe engendre en même temps la dictature de certains dirigeants et une forme de domination interne.

En partant de cet exemple du Guatemala et étant donné que ma thèse parle de traversée, j'ai décidé, en accord avec mon directeur de thèse, le Professeur Lavou Victorien et ma co-directrice Professeure Clotilde Chantal Kwevi-Allela, d'effectuer une étude de terrain en Côte d'Ivoire.

Son premier objectif était de chercher à savoir les relations pouvant exister entre la *UFCO* (*United Fruit Company*), désormais appelée *Chiquita Brands Company*, et les différentes entreprises bananières implantées en Côte d'Ivoire ; il s'agissait aussi de comprendre les modes opératoires ayant présidé dans l'acquisition des terres. Sont-ils similaires ou identiques à ceux ayant eu lieu au Guatemala ? Le deuxième objectif visait à questionner la place/ le rôle des propriétaires de ces entreprises dans la politique du pays, de même que les conditions de travail des employés. Le troisième était de connaître les dates d'implantation de ces compagnies bananières en Côte d'Ivoire, leurs modalités de fonctionnement, leur impact économique. Je voulais aussi savoir si leur présence en Côte d'Ivoire était publiquement connue. Au départ, je comptais baser cette étude sur la documentation, c'est-à-dire chercher à avoir accès au service des archives pour les informations-clé liées à ma thématique de recherche. Par la suite, j'ai dû me résoudre à faire un entretien à quelques employés de ces entreprises et aussi à certains expropriétaires terriens qui ont un contentieux judiciaire avec l'une de ces entreprises, à savoir Jean EGLIN.³⁰⁴ La première étape de ce processus, a consisté à nouer/établir des contacts afin d'obtenir les noms de ces entreprises bananières.

2- Déroulement de l'étude

Le 05 décembre 2022, je me suis rendue à l'ANADER (Agence Nationale d'Appui au Développement Rural) dans le but d'avoir des informations sur le nombre d'entreprises bananières implantées en Côte d'Ivoire ainsi que leurs différents bureaux et leurs adresses (numéros téléphoniques, mail et situations géographiques). Je fus accueillie par Monsieur

³⁰⁴ **Justice- Le tribunal d'Agboville prépare sa sentence contre l'entreprise française les Plantations Jean Eglin – Laure** (*Plantation de banane à Agboville*), <https://www.laure.net/justice-lentreprise-francaise-les-plantations-jean-eglin-bientot-situee-sur-sa-sentence/> (consulté le 09/12/2022).

Kanhon du Service communication qui m'a communiqué le nom de deux entreprises qui sont la SCB et l'entreprise Jean EGLIN ; il me communiqua, avec beaucoup de réticence, un seul contact. Sa réticence s'est manifestée en ces termes que je préfère garder dans ce rapport : « *Tu cherches palabre toi* ». Selon lui, le numéro qu'il m'a donné serait celui du Directeur de la SCB (Société de Culture Bananière), M. Amon. Cette information utile m'a permis de le contacter. En sa qualité de dirigeant de la plus grande entreprise bananière de toutes les entreprises fruitières implantées en Côte d'Ivoire, il était susceptible de répondre à mes interrogations. Au bout du compte, il me fera savoir qu'il travaille bel et bien à la SCB mais en tant que directeur du secteur de l'ananas. Nonobstant, nous avons quand même pris un rendez-vous pour qu'il me donne les coordonnées des différents directeurs des entreprises bananières. Cela devrait faciliter mes rendez-vous avec eux ; il n'honora pas le rendez-vous. Toutefois, je me suis quand même rendue le 12/12/2022 au siège de cette entreprise à Abidjan pour y poursuivre mes recherches.

Voici mes démarches auprès de l'entreprise :

10/12/2022, visite à Agboville et à Azaguié dans la plantation Jean EGLIN en espérant avoir un rendez-vous ;

12/12/2022 : Visite de la SCB et correspondance adressée à la Direction au sujet des objectifs de ma démarche ;

16/12/2022 : 16/12/2022 réception d'un mail de M. Aurélien Pugeaux, Directeur Agronome de ladite entreprise, en réponse à ma requête. Dans sa réponse, ce dernier prévoyait de m'envoyer les coordonnées de la Directrice des archives ; celle-ci devrait me communiquer des informations utiles à ma recherche.

De toutes ces démarches, je retiens que les personnes contactées se sont montrées réticentes, pour la plupart, au regard de l'objet de ma démarche/recherche. J'ai quand même pu

m'entretenir durant quelques minutes avec M. Benjamin Marin, le directeur des opérations, qui m'a orientée vers l'assistant en logistique et achat, M. Kamagaté Soufoinan.

Selon les informations qu'il m'a fournies, in situ, il y aurait dix entreprises bananières en Côte d'Ivoire : la SCB (Abengourou, Songon, Tiassalé, Akoupé, Niakara et Badema), la CDBCI (Tiassalé et Dabou), la SAKJ (Ayame), ELIMA (Aboisso) et SBMK (Société bananière Maubert Kablan située à Aboisso), ROUCHARD (Attinguie), JEAN EGLIN (Azaguie, Agboville et Bassam), BATIA (Tiassalé), SPD&Cie (Dabou), SALI (Azaguie). Force est de constater qu'il y en a moins que la liste qui a été mise à ma disposition ; en outre, d'après mes propres recherches, cette liste est obsolète.

3-Présentation des entreprises bananières en activité en Côte d'Ivoire

Selon mes recherches, j'ai pu trouver six entreprises bananière présentes en Côte d'Ivoire puisque certaines ont fusionné et d'autres, hormis les deux dernières citées, ont été rachetées.

Entreprises inventoriées

- la SCB qui a racheté la CDBCI et SALI le 30/12/2013.³⁰⁵

-la SAKJ a racheté ELIMA, SBMK et ROUCHARD le 15/12/2017.³⁰⁶

-Jean EGLIN qui est la filiale de la SIPEF rachète la SBM (Société Bananière de Motobe) le 02/02/2011.³⁰⁷

-WANITA à son tour absorbe la SPD&Cie et BATIA le 01/01/2015.³⁰⁸

³⁰⁵ <https://business.abidjan.net/annonces-legales/4-autres-categories/38913-compagnie-des-bananes-de-cote-divoire-cdbci> (consulté le 17/01/23)

³⁰⁶ <https://business.abidjan.net/annonces-legales/4-autres-categories/66035-societe-bananiere-maubert-kablan-sbmk> (consulté le 18/01/22)

³⁰⁷ <https://business.abidjan.net/annonces-legales/11-dissolution/20293-societe-bananiere-de-motobe-sbm>

³⁰⁸ <https://business.abidjan.net/annonces-legales/17-fusion-absorption/48509-la-bananiere-de-tiassale-batia>

-BANACI (Banane Antilles Côte d'Ivoire) est la propriété de du groupe martiniquais Bernard Hayot

-SIAPA (Société Ivoirio-Antillaise de Production Agricole à capitaux guadeloupéens).

De toutes ces entreprises, celle qui m'intéresse le plus est la SCB.

La Société de Culture Bananière (SCB)

Créée en 1959, la SCB (Société de Culture Bananière) est la plus grande de toutes ces entreprises bananières actuellement en activité en Côte d'Ivoire. Elle occupe plus de 4.000 hectares de terres cultivées. Cette entreprise est une filiale de la compagnie Fruitière qui est un groupe français fondée en 1938. Basée à Marseille, leader en Europe et premier producteur de Fruits de la zone Afrique-Caraïbe-Pacifique, elle est spécialisée dans la production, le transport et la distribution de fruits et légumes.³⁰⁹ Mon intérêt pour la SCB se situe à trois niveaux. Tout, d'abord, étant la plus grande entreprise bananière située en Côte d'Ivoire, elle a racheté en 2018 la Chiquita Brands Company, autrement dit la UFCO dont il est question dans ma thèse et, enfin, c'est une filiale de la compagnie fruitière qui est une entreprise française. Retenons que Chiquita Brands Company (ancien UFCO) s'installa en Afrique dans la zone francophone à partir des années 1930 où elle commença ses activités. Ce sont toutes ces raisons qui m'ont poussée à être insistante auprès de M.Aurélien Pugeaux ; mais, comme toujours, les employés des entreprises internationales ne laissent pas les personnes externes réaliser ce genre d'étude sur elles.

J'aurais bien voulu avoir plus d'informations sur les moyens d'acquisition des terres pendant l'implantation de la Chiquita Brands Company et de la SCB en Côte d'Ivoire de même que l'année de son installation dans le pays. A l'heure actuelle, je ne dispose de ces informations.

³⁰⁹ FES-Vers-une-voix-unitaire-des-travailleurs-et-travailleurs-de-la-banane-en-Afrique-2019.pdf

4-Travaux réalisés et difficultés rencontrées

a-Travaux réalisés

Comme cela est dit dans l'introduction, j'ai pu me rendre à l'ANADER pour récupérer les contacts des entreprises bananières, connaître leurs lieux géographiques d'implantation ainsi que leurs différents noms. Ensuite, je me suis rendue à Agboville et à Azaguié dans la plantation Jean EGLIN. Cela m'a permis de m'entretenir quelque peu avec le directeur des opérations, M. Benjamin Marin. L'entretien s'est poursuivi avec l'assistant logistique et achat M. Kamagaté Soufoinan.

Cette étape s'est soldée par une visite au siège de la SCB qui m'a permis d'avoir des informations capitales : mail de l'entreprise, nom du directeur principal, contact de M. Aurélien Pugeaux, le directeur agronome. A l'issue de cette démarche, je n'ai pu obtenir de résultats probants ; je n'ai pas non plus obtenu les informations que j'espérais obtenir de la directrice de la documentation, avant mon départ de la Côte d'Ivoire.

b-Difficultés rencontrées

Je présente ici quelques-unes des difficultés auxquelles j'ai été confrontée sur le terrain. Je n'en citerai que quelques-unes.

Difficulté d'hébergement liée au coût élevé du loyer des appartements meublés à hauteur de 20.000 FCFA, soit 31 euros, la nuitée ;

Face à cette difficulté majeure, je n'ai eu d'autre choix que de me faire loger par ma nièce dans un studio. Je précise que cette nièce a un enfant de deux ans.

Difficulté de me concentrer sur mon travail, résultant de nombreuses sollicitations familiales et sociales.

Cela m'a obligée à écourter mon séjour. En effet, au départ, je devais rester deux mois au pays ; j'allais aussi en profiter pour finir certaines lectures liées à ma thèse.

Pour finir, la difficulté majeure était d'ordre financier. Le total des aides que j'ai reçu de l'Ecole Doctorale 544 et du CRESEM (Axe Langages et Identités) s'élève à 700 euros. Cette aide m'a été précieuse mais je dois reconnaître qu'elle n'a pas permis de couvrir toutes mes dépenses pour la simple raison que le seul achat des billets A/R m'a coûté plus de 602 euros, sans compter la taxe de 150 euros liée à la modification sur place de mon billet retour.

Il y a en outre la méconnaissance du domaine des plantations bananières en Côte d'Ivoire.

Ce cumul de difficultés a fortement impacté le début de ma recherche sur place car il n'y avait personne pour m'introduire auprès des responsables des entreprises-cible de ma recherche.

Enfin, il y avait chez certains de mes interlocuteurs, le non-respect de leur parole donnée. Tel a été le cas de M. Pugeaux Aurélien de la SCB qui avait promis me mettre en contact avec la responsable des archives et également le cas de M. Amon dont le numéro de téléphone était finalement inaccessible.

Conclusion

Je dirai que mes objectifs n'ont pas été atteints dans leur totalité puisque je n'ai pas eu de réponses déterminantes à certaines des questions que j'allais poser dans le cadre de mon séjour de recherche. Néanmoins, je sais désormais qu'il existe des relations entre la SCB et Chiquita Brands Company. C'est une information capitale pour ma thèse. Après ma soutenance, j'espère avoir accès aux informations que je recherche pour ainsi produire un article scientifique sur l'implantation des compagnies bananières en Côte d'Ivoire.

QUELQUES ABREVIATIONS ET EXPLICATIONS SOMMAIRES

Ces abréviations sont issues de l'ouvrage de Max Liniger-goumaz intitulé *La Guinée Equatoriale un pays méconnu* (1979).

A.N.R.D : Alianza nacional de restauracion democratica, fondée en août 1974 en dehors de la Guinée Equatoriale. Elle vit le jour après la suppression par Macías Nguema de tous les partis politiques qui avaient lutté pour l'indépendance du pays. Cette alliance regroupe les membres issus de toutes les masses opprimées de la Guinée Equatoriale : paysans, ouvriers, cadres administratifs, intellectuels ... Parmi ses objectifs à court terme, l'ANRD se propose de :

- stimuler et développer la conscience nationale et l'assise populaire de l'Alliance ;
- réunir les éléments les plus avancés du peuple et accentuer la formation politique économique des militants et des cadres, ainsi que la conscientisation des masses ;
- préserver le débat démocratique ;
- s'opposer à toutes les formes d'oppressions culturelles, économiques, politiques.

En 1979, à la suite de la chute de Macías Nguema, et à l'accession au pouvoir de la junte dirigée par Teodoro Obiang Bguema Nbasogo, le comité central de l'ANRD pose les conditions suivantes :

- libération de tous les prisonniers politiques ;
- retour au pays de tous les exilés et réfugiés quel que soit leurs idées politiques ;
- sauvegarde de l'indépendance nationale et de l'intégrité territoriale ;
- fixation de la date de la fin du régime militaire ;

Fixation du début du processus constituant ;

- création des conditions objectives rendant possible ce processus : fin du travail forcé, abolition de procédé arbitraire, dissolution réelle et objective de tous les organes de répression, mise en jugement de chacun des responsables des atrocités du régime antérieur. (pp.40 à 43)

B.I.R.D : Banque Internationale pour la Reconstruction et le Développement (l'auteur ne propose pas d'explications relatives à cette institution, son rapport avec les projets politiques et économiques de la Guinée économique de l'époque de Macías Nguema).

C.E.E : Comité Economique Européenne.

C.I.J : Consejo Internacional de Justicia (1945 au Pays Bas)

F.I.E.U : Fonds International d'Echanges Universitaires. Organisation internationale réunissant divers pays donateurs, principalement nordique, qui vise à aider les étudiants des pays du tiers-monde. Le FIEU porte une attention particulière aux réfugiés. En février 1978, un consultant du FIEU, chargé de prendre des contacts avec les autorités de Santa Isabel, a été expulsé après trois jours, dont deux placés en résidence surveillée. En novembre 1978, le FIEU a publié – avec l'assistance de la *Swedish International Development Authority* – un rapport accablant : « *Ecuatorial Guinea-Macías Country. The forgotten refugees* ». ... Avec le Consejo Internacional de Justicia, le FIEU a publié un rapport fin 1979, qui montre que la plupart des complices de Macías Nguema sont encore à juger. (P. 215)

I.P.G : Idea Popular de Guinea Ecuatorial. Au Cameroun et au Gabon, des réfugiés préparaient l'I.P.G, en particulier Perea Epota au Cameroun , Clemente Ateba et Mba Ovono au Congo-Brazaville. Présidé par Perea Epota, avec Ateba comme Secrétaire général, l'IPG fixa son siège provisoire à Ambam (Cameroun méridional). L'Espagne ne tolérait pas ce genre de mouvement sur son territoire. En 1962, Perea Epota adressa aux Nation-Unies, une pétition en faveur de l'indépendance de la Guinée Espagnole. Jusqu'à sa reconnaissance officielle, courant 1963, l'IPG était lié aux forces nationalismes du Cameroun, et même, semble-t-il en partie subsidiée par le gouvernement camerounais. En septembre 1968, à l'occasion des élections présidentielles et parlementaires, comme déjà durant la conférence constitutionnelle, les dissidents d'IPG rejoignirent le Secretariado Conjunto destiné à porter Macías Nguema à la tête de l'Etat ; ce fut le cas de Eworo Obama. Mais l'IPG ne profita guère de cette alliance, n'obtenant finalement que le poste de Ministre de la Santé dans le premier gouvernement d'octobre 1968. Comme

tous les autres partis politiques ayant lutté pour l'indépendance, IPG a été aboli en 1970 par décision du conseil du ministre, à l'insistance de Macías Nguema. (pp 253-254)

M.O.N.A.L.I.G.E : Movimiento Nacional de Liberación de Guinea Ecuatorial. Avec des débuts se situant vers 1950, ce mouvement fut fondé virtuellement en 1959, dans le cadre de la *Cruza de Liberacion*, sous la direction du Ndowe et Ebuka du Bubi, Torao Sikara, du Fang, Ndongo Miyone qui avait déjà créée en Espagne la *mutualidad Guinense*. Le gouvernement espagnol ne reconnut ce type de parti qu'avec le régime d'Autonomie (1964) qui rendit possible la participation du parti nationaliste aux organes législatifs et exécutifs. Le MUNALIGE en tant que tel fut constitué en 1962.

Le programme 1968 du MONALIGE était le suivant :

1-réorganisation de l'Administration public ;

2-planification et développement de l'enseignement primaire, secondaire et universitaire ;

3-planification et développement en ce qui concerne l'urbanisation des villes et autres agglomérations ;

4-développement et planification des Services publics ;

5-développement et planification de l'éducation civique et nationale, accession de la femme guinéenne à tous les postes de responsabilité ;

6-organisation et planification des services de police et de l'armée ;

7-développement et planification de l'agriculture, des richesses forestières, de l'élevage, pêche, sous-sol et de la recherche ;

8-respect de la religion et aide au service social de bienfaisance ;

9-amélioration et planification de l'organisation du travail ;

10-défense de droit constitutionnel accordée aux étrangers travaillant en Guinée Equatoriale ;

11-organisation et planification de tous les services relevant des Consejos provinciales (Assemblée).

Le Conseil des ministres du 19 janvier 1970 abolit le MONALIGE et les autres partis ayant lutté pour l'indépendance.

M.U.N.G.E : Movimiento de Union Nacional de Guinea Ecuatorial.

La fondation du MUNGE fut facilité par les Autorités Espagnoles et *les Casas Fuertes*.

Fin 1963, le MUNGE fut placé sous la direction de Ondo Edu. Destiné à être un parti d'Etat, le MUNGE fut durant toutes la période d'autonomie de 1964 à 1968, présidé par le Président du Gouvernement autonome, en l'occurrence, B. Ondo Edu. Ondo Edu était parvenu à donner au MUNGE une assise véritablement nationale, avec un centre de gravité qui se trouvait toutefois au Rio Muni.

Mouvement modéré, approuvant entièrement les modifications constitutionnelles opérés par l'Espagne en Guinée, le MUNGE milita notamment en 1963 pour le statut d'Autonomie tel que proposé par Madrid, et jouissait de ce fait de la confiance du gouvernement Espagnol. Dès 1964-1965, le MUNGE demanda l'Indépendance dans l'union entre Fernando Poo et Rio Muni, et le maintien des liens étroits avec l'Espagne. Peu après l'indépendance, et devant les premières manifestations népotiques de Macias Nguema, Ondo Edu se refugia au Gabon, dont il fut extradé fin 1968 sur de fallacieuses promesses de Macias Nguema de ne pas attenter à sa vie puis liquidé en avril 1969, avec nombres d'autres membres du MUNGE et d'autres guinéens peu après l'élimination de Ndongo Miyone (MONALIGE).

MUNGE, comme les autres partis politiques, fut aboli par le conseil de ministres le 19 janvier 1970. (Pp.332-333).

N.U : Nations-Unies.

Sous la Société des Nations, déjà, la communauté internationale eut à connaitre la Guinée Equatoriale par une enquête sur le travail forcé subi par des ouvriers du Libéria, en 1929-1930,

notamment à Fernando Poo. Après la Seconde Guerre mondiale, les Nations-Unies jouèrent un rôle marquant dans le cheminement de la Guinée Espagnole vers l'indépendance. Entre 1956 et 1969, des nationalistes Equato-guinéens ont adressé plusieurs appels à l'ONU en vue de l'indépendance de leur pays. Après l'admission de l'Espagne au Nations-Unies en 1955, diverses commissions de l'Organisation internationale, et l'Assemblée générale ont examiné la question de l'indépendance de la Guinée Espagnole, notamment le Comité spécial (17 membres en 1961, 24 membres en 1962), appelé Comité des 24 (Comité des Nations-Unies pour la décolonisation). Ce dernier, réunit à Alger en juin 1966, accepta d'envoyer une délégation en Guinée Espagnole, qui vivait alors l'expérience de l'autonomie. La visite eut lieu en août 1966, dans les deux provinces. L'Espagne fut remercié pour sa collaboration.

Diverses résolutions de l'assemblée générale visent l'indépendance de la Guinée Equatoriale : n°2067, du 16 décembre 1965 ; n°2230, du 20 décembre 1966 ; n°2355, du 19 décembre 1967.

La Guinée Equatoriale devint le 126 membre des Nations-Unies, le 12 novembre 1968.

A la suite de la dégradation des relations de la Guinée Equatoriale et de l'Espagne, dès janvier 1969, après les violents discours anti-espagnols du président Macías Nguema, la mobilisation de la garde civile espagnole encore en Guinée, puis la déclaration de l'état d'urgence (emergencia) le 28 février 1969, l'envoi de 150 casques bleus fut demandé à l'ONU par Santa Isabel.

Depuis 1968, la Guinée Equatoriale siège au Nations-Unies par l'entremise d'une succession de représentant permanent.

O.U.A : Organisation de l'Unité Africaine. Le referendum au sujet de la Constitution de la République de Guinée Equatoriale en août 1968, fut supervisé notamment par une commission de l'OUA dirigée par Dramane Ouattara, alors directeur des départements des affaires politiques. En 1969, c'est le Secrétaire exécutif de l'OUA, monsieur Tkenov, qui vint à Bata après les événements de l'Emergencia « l'état d'urgence » pour superviser l'élaboration de la

convention bilatérale Hispano-guinéo-Equatorienne. L'OUA a fourni à la Guinée Equatoriale de l'Assistance technique dès le départ de la majorité des Espagnols, en mars 1969, dans le cadre du Programme Interafricain pour la coopération. Le refroidissement entre l'OUA et le gouvernement de Macías Nguema a conduit à la suppression de la représentation de l'OUA à Santa Isabel en 1975.

Alors que divers membres de l'OUA ont sévèrement critiqué les excès du pouvoir personnel du président Idi Amin Dada d'Ouganda, ou celui tout aussi sanguinaire de l'ex-empereur Bokassa de Centrafrique, rien de tel n'a eu lieu concernant la Guinée Equatoriale sur laquelle on semble faire un « fraternel silence ».

En juillet 1979, c'est le ministre des Affaires (étrangères et vice-président) B. Nguema Esono, qui a assisté à la conférence de l'OUA, à Monrovia alors que Macías Nguema resta reclus dans son bunker « de Nzang Ayong » près de Mongomo.

Par son secrétaire général, Eya Nchama, l'ANRD est intervenu à la Conférence ministériel de l'OUA sur la situation des réfugiés en Afrique, à Arusha (Tanzanie, 7-17 mai 1979), au nom de la Commission Internationale des juristes. Les problèmes soulevés ont été : le non-refoulement des réfugiés, les Droits de l'Homme, les réfugiés économiques. Eya Nchama, tout comme il avait fait en 1976, pour la CEE, a demandé à l'OUA de ne plus accueillir les délégués du gouvernement du Président Macías Nguema. (pp. 382-384).

U.R.S.S : Union des Républiques Socialistes Soviétiques.

Comme pour la Chine Populaire, les relations diplomatiques avec l'Union Soviétique remontent à fin 1970. Le 30 juin 1970, par un accord commercial, les deux pays décidèrent de s'accorder le bénéfice de la clause de la nation la plus favorisée, en particulier pour les questions de navigation maritimes : l'article 12 précise toutefois que toutes les transactions financières devaient être basées sur des monnaies convertibles, ce qui explique la faiblesse des échanges Russo-guinéennes. L'URSS fut autorisé à pêcher dans les eaux territoriales (autour de Fernando

Poo et le long du Rio Muni), grâce à une convention de quasi-monopole. La convention de pêche, de même que la (location) du port de San Carlos, doivent être renouvelés chaque année en octobre. Durant la guerre d'Angola, le port de San Carlos servait au transbordement de l'armement soviétique des navires russes sur des bateaux appartenant aux MPLA, avec la participation du personnel cubain. Des conseillers soviétiques travaillent à la formation de la garde nationale, à Bata et à Santa Isabel, certains desservant des camions-radios soviétiques utilisés pour les liaisons interprovinciales pour la Présidence. Selon les spécialistes de la politique extérieure soviétique, le personnel russe travaillant en Guinée Equatoriale se serait monté en 1977 à quelques 200 personnes ; parmi elles, se trouveraient 4 agents du KGB, nombre qui, compte tenu du faible peuplement de la Guinée Equatoriale (surtout depuis que 125.000 citoyens se sont exilés), donne la plus forte densité d'agent du KGB pour toute l'Afrique centrale.

En mars 1979, à Genève, l'Union soviétique, la Pologne et la Bulgarie se sont opposés à une résolution canadienne présentée à la Commission des Nations-Unies pour les Droits de l'Homme, demandant une enquête sur les conditions prévalents sur la Guinée Equatoriale.

Lors des manifestations populaires organisées par la junte, les 19-20 août 1979 à Santa Isabel, des slogans antisoviétiques ont été clamés.

Durant le procès de Macías Nguema, fin septembre 1979, on a appris que divers cadres civils et militaires de San Carlos auraient été arrêtés après avoir tenté, avec l'appui des Soviétiques (?), de libérer l'ex-dictateur.

Fin septembre 1979, l'Espagne a fait savoir qu'elle négociait un accord de pêche avec la Guinée Equatoriale, ce qui a évidemment sonné le glas du projet de pêche Soviétique. (Pp 467-469)

U.S.A : Etats-Unis d'Amérique.

En 1859, par Ordre royal, le gouvernement espagnol, autorisa près de Santa Isabel, un dépôt de charbon pour les vapeurs civils Américains. En 1898, dans le cadre de la guerre avec les Etats-

Unis (Cuba, Porto Rico, Filipines), les Fernandinos furent entraînés aux tirs au fusil en prévision d'un éventuel débarquement à Fernando Poo.

De 1850-1968, il y eut régulièrement des missionnaires protestants américains (notamment presbytériens) dans le pays, surtout au Rio Muni, en particulier à Corisco et à Rio Benito.

Durant des années, après l'admission de l'Espagne à l'ONU en 1955, les vetos américains retardèrent l'indépendance de la Guinée Equatoriale demandée par les leaders nationalistes.

L'établissement des relations diplomatiques USA-guinée Equatoriale datent du 21 novembre 1968. Les relations diplomatiques furent suspendues le 15 mars 1976, peu après une visite en Guinée Equatoriale de l'Ambassadeur et du Consul américains de Yaoundé, MM. H.Spiro et W.Mithoefer, à la fin de laquelle, une lettre désobligeante fut remise aux deux diplomates (les déclarant en fait *personae non gratae*). Les intérêts américains furent dès lors confiés à la diplomatie espagnole.

En 1969, l'American Steel company tenta d'obtenir en vain, le monopole de la recherche minière en Guinée Equatoriale ; en 1970, c'est l'américaine « Hunting Geology and Geophysics L.T.D » qui effectua la levée Aero géophysique du Rio Muni pour la compagnie Chevron.

Milieu 1979, fut créé à New York, par des réfugiés politiques, membres du MONALIGE le Frente de Liberación de Guinea Ecuatorial (FRELIGE).

Le gouvernement américain a accueilli la nouvelle du rassemblement du président Macías Nguema, le 03 août 1979 « sans déplaisir » ; mais le département d'Etat s'est refusé à tous commentaires. (pp 191-193).

BIBLIOGRAPHIE

I-Corpus

ASTURIAS Miguel Ángel, *El papa verde*, Madrid, Drácena Ediciones (2016), 1954, 410 P.

NDONGO Bidyogo Donato, *Los poderes de la tempestad*, Madrid, Edición Morandi, 1997, 310 P.

II- Les autres œuvres de Miguel Ángel Asturias et de Donato Ndongo Bidyogo

1-Miguel Ángel Asturias

a-Ses ouvrages en langue espagnole

Roman

ASTURIAS Miguel Ángel, *El señor presidente*, México, Costa-Amic Editorial, 1946, 295 P.

- *Hombres de Maiz*, Madrid, Ediciones Cátedra, 1948, 568 P.

- *Viento Fuerte*, Madrid, Alianza editorial, 1950, 216 P.

- *El papa verde*, Madrid, Alianza editorial, 1954,410 P.

- *Los ojos de los enterrados*, Madrid, Alianza editorial, 1960, 462 P.

- *El alhajadito*, Buenos Aires, Losada editorial,1953,160 P.

- *Mulata de tal*, Madrid, Alianza editorial, 1966, 383 P.

- *Viernes de dolores*, Buenos aires, Editorial Lozada, 1972, 323 P.

- *Torotunbo y dos veces bastados*, Madrid, Alianza Editorial, 1983,74 P.

Théâtre

- *Soluna*, Chamalières (France), Edition Losange, 1956, 77 P.

- *La audiencia de los confines*, Madrid, Cátedra Editorial, 1960, 568 P.

Poésie

- *Rayito*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1950, 125 P.

- *Sien de alondra*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1950, 201 P.

b-Ses traductions

-*Los dioses, los héroes y los hombres de Guatemala antigua o el Libro del Consejo Popol Vuh de los indios quichés*, traducción de la versión francesa del profesor Georges Raynaud por Miguel Ángel Asturias y J.M. González de Mendoza, Paris, éd. París-América, 1927.

-*Los dioses, los héroes y los hombres de Guatemala antigua: Anales de los Xahil de los indios cakchiqueles*, traducción de la versión francesa inédita del profesor Georges Raynaud por M.A. Asturias y J.M. González de Mendoza, Paris, éd. París-América, 1928.

-SARTRE (Jean Paul), *Kean Nekrasof*, traducción de M.A. Asturias y María Martínez Sierra, Buenos Aires, éd. Losada, 1957.

-BHATTACHACHARYA (Bhabani), *El que cabalga un tigre...*, traducción de M.A. Asturias y Blanca de Asturias, Buenos Aires, éd. Goyanarte, 1958.

-SARTRE (Jean-Paul), *Los secuestrados de Altona*, traducción de M.A. Asturias y Blanca de Asturias, Buenos Aires, éd. Losada, 1961.

-SIMON (Claude), *La hierba*, traducción de M.A. Asturias y Blanca de Asturias, Buenos Aires, C.G. Fabril Editora, 1961.

-ROBBE-GRILLET (Alain), *En el laberinto*, traducción de M.A. Asturias y Blanca de Asturias, Buenos Aires, éd. Losada, 1962.

-SADOVEANU (Michael), *Historias para ser contadas*, traducción de M.A. Asturias y Blanca de Asturias, Buenos Aires, éd. Losada, 1964.

-*Antología de la prosa rumana*, selección y traducción de M.A. Asturias y Blanca de Asturias, Buenos Aires, éd. Losada, 1967.

2-Les œuvres de Donato Ndongo-Bidyogo

Roman

NDONGO-BIDYOGO, Donato, *Las tinieblas de tu memoria negra*, Barcelona, Ediciones El Cobre, 1987, 174 P.

- *Los poderes de la tempestad*, Madrid, Morandi Editores, 1997, 318 P.

- *El Metro*, Madrid, Assata Ediciones, 2007, 458 P.

- *¿Qué mató al joven Abdoulaye Cissé ?*, Madrid, Ediciones Sequitur, 2023, 448 P.

Nouvelles

NDONGO-BIDYOGO Donato, *El sueño*, publié pour la première fois dans la revue mallorquine *Papeles Son Armadans*. Palma de Mallorca, n.°CCXL, octobre 1973.

- *La travesía*, publié sous le pseudonyme de Francisco Abeso Nguema, Madrid, URGE, 1977.

- *El sueño y otros relatos*, Editorial Verbum, Madrid, 2017.

Poésie

NDONGO-BIDYOGO Donato, *Cántico*, 1974.

-*Olvidos: Poemas*, Madrid, Editorial Verbum, 2016, 98 P.

Essais

NDONGO-BIDYOGO Donato, *Historia y tragedia de Guinea Ecuatorial*, Madrid, Editorial Cambio 16, 1977, 306 P.

- *El comercio español con África, especial referencia*, Madrid, Instituto de Estudio Económicos, 1980, 48 P.

- et al, *España en Guinea: construcción del desencuentro, 1778-1968*, Madrid, SL: Sequitur, 1998, 224 P.

DE CASTRO Mariano et NDONGO-BIDYOGO Donato, *España en Guinea Ecuatorial Ecuatorial: Construcción de un desencuentro: 1778-1968*, Madrid, Ediciones Sequitur, 1998, 240 P.

Anthologie

NDONGO-BIDYOGO Donato, *Antología de la literatura guineana*, Madrid, Editora Nacional, 1984, 216 P.

-et M'baré N'gom, *La literatura de Guinea Ecuatorial (Antología)*, Madrid, Sial/Casa de África Ediciones, 2000, 473 P.

Articles de presse et autres

NDONGO-BIDYOGO, Donato (1972) «*Pensando en Frantz Fanon*» Índice, 318, in Joseph Otabela et Sosthène Onomo Abena (2008) *Entre estética y compromiso. La obra de Donato Ndong-Bidyogo*, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, pp. 159-162.

- (1972) «Pensando en Frantz Fanon: La colonización», Índice, 320, in Joseph Otabela et Sosthène Onomo Abena (2008) *Entre estética y compromiso. La obra de Donato Ndongo-Bidyogo*, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, pp. 163-167.
- (1973b) «Pensando en Frantz Fanon: Fanon y el racismo», Índice, 321-322, in Joseph Otabela et Sosthène Onomo Abena (2008) *Entre estética y compromiso. La obra de Donato Ndongo-Bidyogo*, Madrid: Universidad Nacional de Educación a Distancia, pp. 168-171.
- (1973c) «Pensando en Frantz Fanon: La sexualidad interracial», Índice, 323, pp. 41-42. in Joseph Otabela et Sosthène Onomo Abena (2008) *Entre estética y compromiso. La obra de Donato Ndongo-Bidyogo*, Madrid: Universidad Nacional de Educación a Distancia, pp. 172-176.
- (1973d) «Pensando en Frantz Fanon: “La alienación”», Índice, 324, pp. 31-32, in Joseph Otabela et Sosthène Onomo Abena (2008) *Entre estética y compromiso. La obra de Donato Ndongo-Bidyogo*, Madrid: Universidad Nacional de Educación a Distancia, pp. 177-180.
- (1973e) «Pensando en Frantz Fanon: La emancipación», Índice, 325-326, pp. 71-72, in Joseph Otabela et Sosthène Onomo Abena (2008) *Entre estética y compromiso. La obra de Donato Ndongo-Bidyogo*, Madrid: Universidad Nacional de Educación a Distancia, pp.181-184.
- (2002) «*Literatura Moderna Hispanófono en Guinea Ecuatorial*», *Afro-Hispanic Review*, 21 (1/2), pp. 17-22. <http://www.jstor.org/stable/23054481>.
- (2007) «El escritor ecuatoguineano y el exilio en España» dans Landry-Wilfrid Miampika et al. (éds.) *Migraciones y mutaciones interculturales en España. Sociedades, Artes y Literatura*, Alcalá de Henares: Servicio de publicaciones de la Universidad, 2007, pp. 133-138, 172 P.
- (1982) «Guinea, en la encrucijada», *El País* (15 de agosto); repris dans http://elpais.com/diario/1982/08/15/internacional/398210405_850215.html.

- (1983) «Condenado a trabajos forzados Julián Esono, ex embajador de Guinea Ecuatorial en Francia», *El País* (16 de marzo); http://elpais.com/diario/1983/03/16/internacional/416617213_850215.html.
- (2008a) «África, el continente de los dinosaurios», *El País* (3 de julio). http://elpais.com/diario/2008/07/03/opinion/1215036013_850215.html.
- (2008b) «*En el aniversario del golpe de Obiang*», *El País* (4 agosto). http://elpais.com/diario/2008/08/04/opinion/1217800805_850215.html.
- (2008c) «*África, el continente de los tiranosaurios*», *El País* (3 de julio). http://elpais.com/diario/2008/07/03/opinion/1215036013_850215.html.
- (2009) «*Escribo para comunicar*», Boletín de cultura Afrohispana, 11. <http://www.afrocubaweb.com/antonioromero/boletinafrohispana11-2009.pdf>.
- (2009b) «*¿Por qué vinimos a Europa?*», Diario de la Inmigración (18 de marzo). <http://www.angelfire.com/sk2/guineaecuatorial/europa.htm>.
- (2010) «*África medio siglo de frustración*», *El País* (30 de julio), in http://elpais.com/diario/2010/07/30/opinion/1280440811_850215.html.
- (2011a) «Lecciones del ‘caso de Juan Tomás’» *El País* (24 de febrero), in http://elpais.com/diario/2011/02/24/opinion/1298502012_850215.html.
- (2013a) «*Adiós al nigeriano Chinua Achebe, padre de la literatura africana*», *El País* (22 de marzo), in http://cultura.elpais.com/cultura/2013/03/22/actualidad/1363964850_382637.html.
- (2015) «De la inexistencia conceptual a la visibilización de las otras literaturas hispánicas», in Inmaculada Díaz Narbona (éd) *Literaturas hispanoafricanas: realidades y contextos*, Madrid: Editorial Verbum, pp. 11-17.

III- Exégèses critiques des parcours et des œuvres de Miguel Ángel Asturias et de Donato Ndongo Bidyogo

1- Miguel Ángel Asturias

BARBOZA LEITÓN Ivannia, *Prisión Verde (1950) de Ramón Amaya Amador y Viento Fuerte (1950) de Miguel Ángel Asturias : un estudio de género*, Costa Rica, Revista Estudios, N° 34, 2017, pp. 207-236.

BARKAN Pierre, « Europe et les Editeurs Français Réunis », in *Revue littéraire mensuelle 'Europe'*, *Miguel Ángel Asturias, Mai-juin*, Paris, 1975, pp. 202-204, 266 P.

BELLINI Giuseppe, *Mundo mágico y mundo real: la narrativa de Miguel Ángel Asturias*, Rome, Editorial Bulzoni, 1999, 242 P.

-, *Lo fantástico en Miguel Ángel Asturias,*” in *El relato fantástico en España e Hispanoamérica* (Enriqueta Morillas Ventura , Coord), Madrid, Sociedad Estatal Quinto Centenario, 1991.

-, *Miguel Ángel Asturias y la reencarnación de Don Quijote*, *Rassegna iberistica*, N° 96, 2012, pp. 113-117.

-, *La narrativa de Miguel Ángel Asturias entre magia y denuncia*, Buenos Aires, Losada, 1969, 213 P.

CARDOZA Y ARAGÓN Luis, *Miguel Ángel Asturias casi novela*, México, Era, 1991, 247 P.

CASTELPOGGI A.J. et AUER-RAMANISA Beby, *Miguel Ángel Asturias et la Révolution Guatemalthèque*, Paris, Editions Anthropos, 1981. 315 P.

CHEYMOL Marc, « Influencias francesas en la novela de la América española », in *Miguel Ángel Asturias dans le Paris des années folles*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble, 1987, 22 P.

-, *Miguel Ángel Asturias dans le Paris des « années Folles »*, Grenoble, Presses Universitaire de Grenoble, 1987, 230 P.

-, Asturias dans son entrevue avec K. Becirovic : « *Engagé ? – Non, responsable* », La Quinzaine Littéraire, 15 janvier 1968, in *Miguel Ángel Asturias dans le Paris des « années folles*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1987, 230 P.

CHEN Hsiao-Chuan, *La dictadura y la explotación: un estudio de la trilogía Bananera de Miguel Ángel Asturias*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1998. 204 P.

COUFON Claude, *Miguel Ángel Asturias, Poète d'aujourd'hui*, Paris, éditions Seghers, 1970, 187 P.

DÍAZ Marcella, La dernière préface d' Asturias, in *Revue littéraire mensuelle "Europe"*, *Miguel Ángel Asturias, mai-juin 1975*, Paris, by Europe et les Editeurs Français Réunis, 266 P.

Entretien avec ZBINDEN L.-A., « *Asturias : un long cri contre l'injustice* ». Lausanne, La Gazette Littéraire, 27 août 1963. Cité par Marc Cheymol, in *Miguel Ángel Asturias dans le Paris des « Années Folles »*, Presses universitaires de Grenoble, 1987, 227 P.

GARCÍA RODRÍGUEZ María José, *La figura de la mujer en hombres de maíz de Miguel Ángel Asturias*, Cartaphilus: Revista de Investigación y Crítica Estética, Vol. 13, 2015, pp. 51-69

HARSS Luis, *Los nuestros* (1966 1^{ères} éd), Buenos Aires, Editorial Sudamericana (7^{ème} éd), mayo de 1977, 465 P.

LOSADA José Manuel, *Mito y antropogonía en la literatura hispanoamericana. Hombres de maíz, de Miguel Ángel Asturias*, Rassegna iberistica (en ligne), N° 113, 2020, 15 P.

LOPEZ ALVAREZ L., *Conversaciones con Miguel Ángel Asturias*, Madrid, Editorial Emesa, 1974, 215 P.

MARTÍNEZ REBOLLAR Lino et HURTADO HERAS Saúl . *Leyenda de Matachines, de Miguel Ángel Asturias, o la apropiación vanguardista de una danza popular. El artista, revista de investigaciones en música y artes plásticas* (en ligne), N°. 9, 2012, pp. 125-143.

MARTÍN RUIZ Juan Francisco, *La Estrategia Territorial de las Transnacionales del Banano en Guatemala a través de la Trilogía Banano de Miguel Ángel Asturias*, Madrid, *Anales de Geografía de la Universidad Complutense*, 26, 2007, 117-143.
<https://revistas.ucm.es/index.php/AGUC/article/view/AGUC0606110117A>.

NAVAS RUIZ Ricardo, « Tiempo y palabra en Miguel Ángel Asturias », in *Quaderni ibero americani. Attualità culturale della Penisola Iberica e dell'America Latina* (en ligne), N° 100, 2006, pp. 173-181.

REVUE LITTERAIRE mensuelle *Europe N° 553-554* : sur Miguel Ángel Asturias, de mai à juin 1975, 265 P.

SÁENZ Jimena, *Genio y figura de Miguel Ángel Asturias*, Buenos Aires, Editorial universitaria de Buenos Aires, 1974, 263 P.

SOMEDA Hidefuji, *Reflexión histórica sobre el Papa verde. Las Casas en la obra de Miguel Ángel Asturias*, *Letras*, Vol. 2, N°. 50, 2011, pp. 33-48.

SPINATO BRUSCHI Patricia et Cristóbal Macías Villalobos, María Guadalupe Fernández Ariza (coords), « La mujer en El Señor Presidente de Miguel Ángel Asturias. Entre juego erótico y crítica social », in: *Erotismo y poder en la literatura hispanoamericana del siglo XX*, 2012, pp. 59-92.

TORTERAT Benjamin, *Miguel Ángel Asturias, un écrivain face à l'impérialisme capitaliste*, presses Universitaires de France « Droits », 2017/n° 66, pp. 133-144
(<https://www.cairn.info/revue-droits-2017-2-page-133.htm>).

VARGAS LLOSA Mario, *Tres notas sobre Miguel Ángel Asturias*, *Letras Libres*, N°. 224 (Mayo), 2020, pp. 36-41.

VELÁZQUEZ Marcel, « Una teoría ficcional del poder. Historia, cuerpo y pregunta en El Señor Presidente de Miguel Ángel Asturias », in *Lexis : Revista de lingüística y literatura*, Vol. 41, N° 2, 2017, pp. 347-371.

YANEZ LEAL Adolfo, « Viernes de Dolores de Miguel Ángel Asturias. Estudio descriptivo de una diégesis » in *Centroamericana*, Vol. 23, N° 2, 2013, pp. 141-162.

ZERLANG Martin . « Miguel Ángel Asturias como arquitecto literario en Leyendas de Guatemala" y El señor presidente » in *Ángulo Recto : Revista de estudios sobre la ciudad como espacio plural*, Vol. 5, N° 1, 2013, pp. 87-101.

2- Donato Ndong-Bidyogo³¹⁰

CASA ÁFRICA, *Candidatura de Donato Ndong al premio Princesa de Asturias de las Letras 2022*, Casa África, 07/03/2022, <https://www.casafrica.es/es/noticia/candidatura-de-donato-ndongo-al-premio-princesa-de-asturias-de-las-letras-2022#> (Consulté le 08/03/2023).

LAVOU ZOUNGBO Victorien, « Memorias y apuestas sociopolíticas en *Le silence de la forêt* de Étienne Goyémidé y *Las tinieblas de tu memoria negra* de Donato Ndong » in Landry-Wilfrid Miampika et Patricia Arroyo (eds.), *De Guinea Ecuatorial a las literaturas hispanoafricanas*, Madrid, editorial Verbum, 2010, pp. 122-139, 341 P.

MÉNDEZ Natalia Álvarez, « El compromiso como ideario en la producción de Donato Ndong-Bidyogo : resortes de un cántico erigido en conciencia moral de la sociedad » in Inmaculada Díaz Narbona(ed), *Literaturas hispanoafricanas : realidades y contextos*, Madrid, editorial verbum, 2015, 381 P.

³¹⁰ Nombre de travaux sur Donato Ndong-Bidyogo et ses ouvrages se trouvent dans les anthologies, actes, biographies sur la Guinée Equatoriale sont déjà citées dans cette bibliographie. Je n'ai pas trouvé nécessaire de les reprendre ici un à un.

OTABELA Joseph-Désiré et ONOMO-ABENA Sosthène, *Entre Estética y Compromiso. La obra de Donato Ndong-Bidyogo*, Madrid, Editorial UNED (Universidad Nacional de Educación a Distancia), 2008, 281 P.

OTABELA Joseph-Désiré Mewolo, « Sueños... travesía... exilio : el itinerario literario de Donato Ndong Bidyogo », in Landry Wilfrid Miampika y Patricia Arroyo (eds.), *De Guinea a las literaturas hispanoafricanas*, Madrid, editorial Verbum, 2010, 341 P.

RAMOS Andrea (Coord), *Donato Ndong-Bidyogo, I premio "Amadou Ndoyé"*, Atanga n°9, p. 20, édité par Centro Cultural de España en Malabo – CCEM, Malabo (Consulté le 08/03/2023).

IV-Ouvrages théoriques, critiques et méthodologiques

ALBA Victor, *Le mouvement ouvrier en Amérique Latine*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1953, 238 P.

BAKHTINE Mikhaïl (v. n. Volochinov), *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Les éditions de minuit, 1977, 233 P.

BALANDIER Georges, *Le pouvoir sur scène*, Paris, Librairie Arthème Fayard (Edition revue et augmentée), 2006, 248 P.

BARTHES Roland, *Le degré zéro de l'écriture (suivi de Nouveaux essais critiques)*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 179 P.

BHABHA Homi K, *El lugar de la cultura* (Traduction de César Aira), Buenos Aires, Ediciones Manantial, 2002, 308 P.

BOURDIEU Pierre, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1982, 243 P.

CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Editions Amsterdam, 2007, 363 P.

CLAUDE Pichois et ANDRE-MICHEL Rousseau, *La littérature comparée*, Paris, Armand Colin, 1967, 174 P.

COMPAGNON Antoine, *La littérature pour quoi faire ? (Leçons inaugurales du collège de France)*, Paris, Collège de France/Fayard, 2007, 76 P.

CROS Edmond, « Le personnage comme catégorie textuelle », in *Théorie et pratique sociocritiques*, Montpellier, Editions sociales/C.E.R. S (Centre d'Etudes et de Recherches Sociocritiques), Université Paul Valéry, 1983, 374 P.

DUBOIS Jacques, *L'institution de la littérature* (1ère édition 1978), Bruxelles, revue et corrigée par l'auteur (éditions Labor), 2005, 238 P.

DURAND-LE-GUERN Isabelle et GALLERON Ioana (coords.), *Roman et Politique. ¿Que peut la littérature ?* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Campus de la Harpe, 2011, 365 P.

ECO Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset et Fasquelle (traduction française), 1985, 314 P.

ERNAUX Annie, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric Yves-Jeannet*, Paris, Gallimard, 2011, 149 P.

EZQUERRO Milagros, *Théorie et fiction. Le nouveau roman hispano-américain*, Montpellier, Université Paul-Valéry, C.E.R.S, 1983, 255 P.

FOUCAULT Michel, *l'ordre du discours*, Paris, édition Gallimard, 1971, 81 P.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Tel quel, Paris VI, Editions du Seuil, 1960.

GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Editions du Seuil, 1987, 426 P.

KUNDERA Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, 197 P.

LABOU TANSI Sony, *Encre, sueur, salive et sang. Avant-propos de Kossi Efoui*, Paris, Editions du Seuil, 2015, 196 P.

LAVOU Victorien Zoungbo et VIVEROS VIGOYA Mara (éds), *Mots pour Nègres, maux de Noir (e) s. Enjeux socio-symboliques de la nomination des Noir(e)s en Amérique Latine*, Perpignan, CRILAU/Presses Universitaires de Perpignan, 2004, 413 P.

MACKENBACK Werner (éd), *Intersecciones y transgresiones: propuestas para una historiografía literaria en centroamérica* (tomo I), Guatemala, F&G Editores, 2008, 312 P.

MEMMI Albert, *Portrait du colonisé précédé de portrait du colonisateur*, Paris, (2^{ème} édition), Editions Gallimard, 1985, 161 P.

MORCILLO Françoise et PELAGE Catherine, *Prologues et cultures : Médiations littéraires et artistiques*, Orléans, éditions Paradigme, 2017, 444 P.

N'DA, Pierre, *Manuel de méthodologie et de rédaction de la thèse de doctorat et du mémoire de Master en lettres, langues et science humaines*, Paris, Harmattan, 2015, 330 P.

PAGEAUX, Daniel-Henry, *Précis de la littérature comparée*, Paris, Armand Colin, 1994, 191 P.

RABAU Sophie, *L'intertextualité*, Paris, Flammarion, 2020 (réédition), 254 P.

REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Armand Colin (3^{ème} édition), 2009, 288 P.

REVUE LITTERAIRE, « Engagés ! quand la littérature change le monde », in *I*, France, Printemps 2023.

RICOEUR, PAUL, *Temps et récit III : Le temps raconté*, Paris, Editions du Seuil, 1985, 426 P.

SCHAEFFER Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Editions du Seuil, 1989, 189 P.

VICENS Josefina, *El libro vacío* (1ère éd 1958), Mexico, SEP (Secretaría de Educación Pública), 230 P.

WEBER Max, *La domination* (Traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski), Paris, édition la découverte, 2015, 427 P.

V- Historias literarias, anthologías críticas, bibliografías y números especiales

ALEGRÍA Fernando, *Breve historia de la novela hispanoamericana*, Mexico City, Ediciones de Andrea, 1959, 280 P.

BELLINI Giuseppe, *Nueva historia de la literatura hispanoamericana*, Madrid, Editorial Castalia, 1997, 804 P.

-, *Mundo Mágico y mundo real: La narrativa de Miguel Ángel Asturias*, Rome, Bulzoni Editore, 1999, 242 P.

BOLEKIA-BOLEKÁ Justo, *Quién es quién entre los escritores de Guinea Ecuatorial: Poetas, novelistas, dramaturgos, ensayistas, cuenteros, etc.*, Madrid, Ediciones Sial/Casa África, 2019, 264 P.

-, *Las identidades minorizadas y la desconfiguración del Estado*, in Landry Wilfrid Miampika (éd), *La palabra y la memoria: Guinea Ecuatorial 25 años después (Ensayo, poesía, relatos, teatro)*, Verbum et Casa África, Espagne, 2010, 224 P.

CYMERMAN Claude et FELL Claude, *La littérature hispano-américaine de 1940 à nos jours. De Jorge Luis Borges à Octavio Paz, de Mario Vargas Llosa à Gabriel García Márquez, un parcours de lecture des plus grands auteurs contemporains* (1ère éd 1997), Paris, Editions Nathan/HER, 2001, 557 P.

DÍAZ NARBONA Inmaculada (éd), *Literaturas hispanoafricanas: realidades y contextos*, Madrid, Editorial verbum, 2015, 381 P.

MBA-ABOGO César A., (La construcción de) la memoria del petróleo, pp. 45-54, in Landry-Landry Wilfrid Miampika (éd), *La palabra y la memoria: Guinea Ecuatorial 25 años después (Ensayo, poesía, relatos, teatro)*, Verbum et Casa África, Espagne, 2010, 224 P.

MIAMPIKA Landry-Wilfried et ARROYO Patricia (éds), *De Guinea Ecuatorial a las literaturas hispano-africanas*, Madrid, Editorial Verbum, 2010, 341 P.

MIAMPIKA Landry-Wilfried (éd), *La palabra y la memoria: Guinea Ecuatorial 25 años después (Ensayo, Poesía, Relatos, Teatro)*, Espagne, Editorial Verbum et Casa África, 2010, 224 P.

NOUHAUD Dorita, *La brûlure de cinq soleils: Biographie raisonnée de Miguel Ángel Asturias*, Limoges, Presses de l'Université de Limoges, 1991, 163 P.

ROSIQUE Gloria Nistal et PIÉ JAHN Guillermo (dirs.), *La situación actual del español en África*, Madrid, Sial/Casa de África, 2007.

VI-Quelques travaux sur la question de la domination/dictature

*Thèses

ALLELA-KWEVI Clotilde Chantal, *Le PARATEXTUEL ET LE SOCIODISCURSIF. Vers une lecture sociocritique de Me llemo Rigoberta Menchù Y asi me nacio la conciencia*, Thèse de doctorat, U. Paul Valéry-Montpellier III, Dir. Edmond Cros, 1997, 561 P.

CAMARA Nahiyé Léon, *Un homme au service de l'Afrique : l'engagement de Donato Ndongo Bidyogo*, thèse de doctorat, U. de Cadix, Dir. Inmaculada Díaz Narbona, 2015, 432 P.

CLARENCE, Mengue, *El contexto colonial y postcolonial en la narrativa hispano-guineana*, Thèse doctorale, U. de Alcalá, Dir. Wilfrid Miampika, 2014, 559 P.

TENON Koné, *Représentation du migrant noir africain (1980-2000) dans El metro de Donato Ndongo-Bidyogo*, Thèse doctorale, U. de Perpignan Via Domitia, Dir. Victorien Lavou, 2014, 453 P.

*Ouvrages généraux

CESAIRE Aimé *La tragédie du Roi Christophe*, Paris, Présence Africaine, 1963, 110 P.

ARZÚ Marta Casaús, *Memoria encuentro "Genocidio, la máxima expresión del racismo, una reflexión"*, Guatemala, edición Mireya Saadeh Gladis Silva, 2004, 162 P.

BORREL Thomas, BOUKARI-YABARA Amzat et al (dirs), *Une histoire de la françafrique. L'empire qui ne veut pas mourir*, Paris, Editions du Seuil, 2021, 1267 P.

CÉSAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme suivi de : Discours sur la Négritude* (1^{ère} éd 1950), Paris, Présence africaine, 2004, 92 P.

CHAMOISEAU Patrick, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Editions Gallimard, 1997, 316 P.

DADZIE Stella, *Herramientas contra el racismo en las aulas*, Madrid, (Traducción de Pablo Manzano), Ediciones Morata, S. L., 2004, 134 P.

FANON Frantz, *Oeuvres (Peau noire, masques blancs (1952); L'an V de la révolution Algérienne (1959); Les damnés de la terre (1961); Pour la révolution Africaine (1964)*, Paris, édition La Découverte, 2011, 884 P.

GALEANO Eduardo, *Las venas abiertas de América latina*, Uruguay, Editorial: Siglo XXI Editores, 1971, 379 P.

GUILLÉN Nicolas, «El apellido», elegía familiar, in *Summa poética*, ED. Luis Iñigo Madrigal, Ediciones Catedra, Madrid, 1980.

LACOSTE Yves, *De la Géopolitique aux paysages. Dictionnaire de géopolitique*, Paris, A. Colin, 2003, 445 P.

L'ETANG Gerry et MENCE-CASTER Corinne (éds.), *Ecrire la domination*, Guadeloupe, Editions Caraibeditions-Université, 2016, 256 P.

N'DIAYE Tidiane, *Le génocide voilé. Enquête historique*, Paris, Editions Gallimard, 2008, 311 P.

ROJO Grínor, SALOMONE Alicia, ZAPATA Claudia, *Postcolonialidad y nación*, Buenos Aires, LOM Ediciones, 2003, 161 P.

SCOTT James C., *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne (1992)*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, 269 P.

***Articles**

ALLELA-KWEVI Clotilde Chantal, « Du paratexte à l'idéologique : questionnement au pluriel autour de «Fe en disfraz» (Mayra Santo Febre 2009) Une lecture partielle. », in Jean-Arsène Yao et Victorien Lavou (coords), *África, Américas y Caribes Representaciones colectivas*

cruzadas (XIX-XXI), Universidad de Alcalá, Servicios de Publicaciones, 2020, pp. 37-49, 534 P.

BELAUBRE Christophe, « Frontières étatiques et réseaux sociaux : le projet de Fédération centraméricaine (1822-1827) », in *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2006/2 (no 53-2), p. 70-91. DOI : 10.3917/rhmc.532.0070. URL : <https://www-cairn-info.ezproxy.univ-perp.fr/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2006-2-page-70.htm> (Consulté le 07/10/2023)

LAVOU Victorien Zoungbo, « Teatro y poder en la Tragedia du roi Christophe de Aimé Césaire », in *Du migrant nu au citoyen différé*, Collection Etudes, Presses Universitaires de Perpignan, 2003, pp.223-277, 301 P.

LAVOU Victorien, *La satrapie en partage : Amériques latines, Caraïbes et Afriques. Une proposition de lecture critique à partir de la tragédie du roi Christophe (1956) d'Aimé Césaire*, ["Révolution, dictature, résistance dans le monde américano-caraïbe" : journées d'étude, les 27 et 28 avril 2017. Université des Antilles](#) (Consulté le 10/11/2022).

MUSSET Alain, « Chapitre II. De Hernán Cortés à don Porfirio Díaz (1519-1910) », in Alain Musset (éd), *Le Mexique*. Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2017, p. 15-20. URL : <https://www-cairn-info.ezproxy.univ-perp.fr/le-mexique--9782130799719-page-15.htm>. (Consulté le 10/10/2023)

Filmographie et Sitographie

BUSTAMANTE Jayro,

-,*La Llorona*, La casa de producción-Les films du volcan, 2019, 96 min, DVD.

-,*Ixcanul*, La casa de producción- Tu vas voir, 2015, 92 min.

CAVANI Liliana, *El portero de noche* (traduction en espagnol du film original en italien), France, Les productions artistes Associés (éd), 1974, 1h58 min, DVD.

DELAPORTE Matthieu et DE LA PATELLIERE Alexandre, *Le Prénom*, 2012, durée 1h45 DVD.

FERRARI Alain (réalisateur), *AFRIQUE [S]. Une autre histoire du XXe siècle*, 2010, (INA, Temps noir, France Télévision), 1h30 (× 4 épisodes). DVD.

G. HENDEL, Mischa. *Subvaloradas, sin ser vistas. Voces literarias de Guinea Ecuatorial*. 2008 ; Vienne : Mischa, 2009, 83 min, DVD.

KECHICHE Abdellatif, *Venus noire*, Paris, TF1 Vidéo EDV 1035 (éd), 2011, durée 2h39 min, DVD.

LAMORA Eduardo, Guatemala, *les ombres de l'exil. Le dur retour des exilés Mayas*, Paris, 2012, L'harmattan et 5^{ème} planète, 52 min. DVD.

SISSAKO Abderrahmane, *Bamako*, 2006, édité par Blaq Out, 1H58. DVD.

<https://youtu.be/kxGZHT0f9UY> (Pierre Bourdieu sur « ce que parler veut dire » (1982) (Consulté le 20/06/2023).

<https://youtu.be/aOTu98tW9Hk> « Bourdieu - Entretien avec Günter Grass (1999) (Consulté le 20/06/2023).

CONFIANT Raphaël, *Quand le livre devient du liquide vaisselle ...*, Bloc-notes, https://fondaskreyol.org/article/quand-livre-devient-liquide-vaisselle?fbclid=IwAR1dMXEXJPY0EH_IFRAA2glNVVF_sW6r_r_401iUdn-gw7GEwJ3Nak1-GzU, (Consulté le 14/04/2024).

ANHEIM Etienne et Antoine Lilti, (éds.) « Savoirs de la littérature », in *Numéro spécial*, 2010/2 65e année/ pages 253 à 260, Editions de l'EHESS/ « Annales. Histoire, Sciences Sociales ». Article disponible en ligne à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-annal-2010-2-page-253.htm>, p 255, (Consulté le 16/08/2023).

CASTELLVÍ-LAUKAMP Luis *Entrevista a Donato Ndongo : ‘‘Una persona culta no puede tener enemigos culturales’’*, publié le 12/05/2023, dans la revue en ligne LETRAS LIBRES, <https://letraslibres.com/literatura/entrevista-a-donato-ndongo-una-persona-culta-no-puede-tener-enemigos-culturales/12/05/2023/>, (consulté le 20/05/2022).

https://m.facebook.com/story.php?story_fbid=pfbid0TTwRsbxa8p4PQEVN2Vm5jc4jceSEvvEAwFrX9yzoRq5BRxV53w93UzLySYLE776xl&id=100014961946629 (consulté le 1er aout 2023). (facebook).

DARRIGOL Adeline, « État des langues en Guinée Équatoriale », *Contextes et didactiques* [En ligne], 8 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, URL : <http://journals.openedition.org/ced/682> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ced.682> (consulté le 20/10/2022).

LANGSHAW-AUSTIN John, *Quand dire c'est faire*, 1962, trad.fr.1970, rééd. Editions du Seuil, coll. « Points essais », 1991, https://www.scienceshumaines.com/quand-dire-c-est-faire_fr_12994.html (Consulté le 03/01/2023).

VII- Histoire, économie, société et littérature : Amérique Latine (Guatemala) Afrique (Guinée Equatoriale)

1-Amérique Latine (Guatemala)

ACUÑA Victor Hugo, *Historia general de centroamérica : tomo IX, las repúblicas agroexportadoras (1870-1945)*, España, Editores Sociedad Estatal Quinto Centenario, 1993, 449 P.

ARTURO Arias, *Ideologías, literatura y sociedad durante la revolución guatemalteca 1944-1954*, La Habana, Casa de las Américas, 1979, 304 P.

BARRIENTOS TECÚN Dante, *Un espacio cultural excluido : La situación del escritor en Guatemala*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1991, 165 P.

BERTIN-ELISABETH Cécile (éd), *Les récits de la marginalité en Amérique*, Guadeloupe, Caraibeeditions-Université, 2014, 350 P.

BOURGOIS Philippe, *Banano, etnia y lucha social : el centro américa*, San José (Costa Rica), Editorial Departamento Ecuménico de Investigaciones (DEI), 1994, 332 P.

BRIGNOLI Hector Perez, *Breve historia de Centro-América*, Madrid, Alianza Editorial, 1985, 169 P.

CHAUNU Pierre, *Que sais-je de l'Amérique latine*, Paris, 15^e édition, juillet 2006, presses Universitaires de France, 127 P.

KUNDERA Milan, *L'identité*, Paris, Gallimard, 1998, 219 P.

LUIZ Christopher H. et PANCAKE Cherri M., *La sociedad colonial en Guatemala: Estudios regionales y locales*, (trad de Margarita Cruz de Drake, Lucía Robelo Pereira, Inés Maldonado de van Oss, Eddy Gaytan, Regina Wagner, Usurla Hünerbein), edición de Stephen Webre Centro de investigaciones Regionales de Mesoamérica, 1989, 270 P.

POSAS Mario, *Historia general de Centroamérica. Tomo IV: La plantación bananera en Centroamérica (1870-1929)*, Madrid, Comunidades Europeas, 1993, 449 P.

MARTY Marlène, « Les politiques d'éducation en Amérique centrale. Manuels scolaires et paradoxes du multiculturalisme officiel (1980-2000) » in *Les cahiers du CRILAUP N° 5* (préface de Victorien Lavou Zoungbo (éd.)), Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2014, 281 P.

MUÑOZ J. Fernando Juarez, *El Indio Guatemalteco. Ensayo de sociología nacionalista. Segunda parte*, Guatemala, Casa de las Américas, 1946, 127 P.

POSAS Mario, *Historia general de Centroamérica. Tomo IV: La plantación bananera en Centroamérica (1870-1929)*, Madrid, 1993, p. 114, 449 P.

SAMPER Mario K., *Historia general de centroamérica, tomo IV: Las repúblicas agroexportadoras (1870-1945) (Capítulo 1: Café, trabajo y sociedad en centroamérica, (1870-1930) : una historia común y divergente*, Madrid, Edición Siruela, 1993, 449 P.

THEYSSET Edouard, *L'Amérique Latine à l'aube du XXIe siècle*, Paris, Ed. Economica, 1999, 144 P.

TORRES-RIVAS Edelberto, *Interpretación del desarrollo social centroamericano : proceso y estructuras de una sociedad dependiente*, Chile, Editorial PLA, América Nueva, 1969, 241 P.

***Littératures**

ARROYO Yolanda, *Saeta, the poems*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2017, 132 P.

BURGOS Elizabeth, *Me llamo Rigoberta Menchú, y así me nació la conciencia*, Espagne, 1era edición en Seix Barral, 1992, 284 P.

CARPENTIER Arlejo, *El reino de este mundo*, Habana, Ediciones Unión, 1964, 136 P.

ECHEVERRÍA Esteban, *l'Abattoir*, l'Escampette éditions, (traduit de l'espagnol Argentine en français par François Gaudry), France, L'escampette éditions, 2010, 66 P.

FRANKETIENNE, *L'oiseau Schizophone*, Paris, Editions Jean-Michel Place, 1998, 812 P.

GUTIÉRREZ Joaquín, *Puerto Limón*, Santiago de Chile, Editorial Nascimento, 1950, 380 P.

LARA Janvier Auque, *Los muertos tienen sed, 1969*, Venezuela, Monte Avila Editores, C. A. Caracas/Venezuela, 324 P.

LUIS FALLAS Carlos, *Mamita Yunai*, San José, Edición Soley y Valverde, 1941, 256 P.

MÁRQUE Gabriel García, *El otoño del patriarca*, Barcelona, Plaza & Janes, 1982, 271 P.

QUIROGA Horacio, *Cuentos de la selva*, Buenos Aires, Cooperativa editorial, 1918, 119 P.

SÁNCHEZ Luis Rafael, *Indiscreciones de un perro gringo*, Puerto Rico, Ediciones Santillana, 2007, 199 P.

SANTOS-FEBRES Mayra, *Fe en disfraz*, USA, Santillana USA Publishing Company, Inc, 2009, 115 P.

ROA BASTOS Augusto, *Yo el supremo*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1974, 512 P.

2-Afrique (Guinée Equatoriale)

APONTE Lola et RIZO Elisa, «Guinea Ecuatorial como pregunta abierta: hacia el dialogo entre nuestras otredades», 2014, in *Revista Iberoamericana*, Pittsbough, 2014, 14 P.

ÁVILA LAUREL Juan Tomás, EYA NCHAMA Cruz Melchor, FERNÁNDEZ MAGAZ Manuel, GONZÁLEZ ECHEGARAY Carlos, LINIGER-GOUMAZ Max et al, *Misceláneas Guineo Ecuatorianas. Del Estado colonial al Estado dictatorial*, Nantes, Editorial tiempos próximos, 2002, 231 P.

BABA KAKE Ibrahima et TAMSIR NIANE Djibril, *Histoire de la Guinée* (Manuel de troisième et quatrième années), Dakar, Les Nouvelles Editions africaines, 1996.

BOLEKÁ Justo Bolekia, *Aproximación a la historia de Guinea Ecuatorial*, Salamanca, Ediciones Amarú, 2003, 167 P.

-*Quién es quién entre escritores de Guinea Ecuatorial: poetas, novelistas, dramaturgos, ensayistas, cuenteros, etc.*, Madrid, Sial Ediciones, 2019, 264 P.

BRUNSCHWIG Henri, *Le partage de l'Afrique noire*, Paris, édition Flammarion, 1971, 186 P.

CLAVARON Yves, « Politique et roman postcolonial : le désenchantement des indépendances chez V.S. Nipaul (*The mimic men*) et A. Kourouma (*Les soleils des indépendances*), in Isabelle Durand-Le Guern et Ioana Galleron (dirs.), *Roman et politique. Que peut la littérature ?*, Rennes, Presse Universitaire de Rennes, 2010, 365 P.

FERNÁNDEZ Rafael, *Guinea, materia reservada*, Madrid, Sedmay Ediciones, 1976, 526 P.

FRANCISCO Madrid, *La Guinea incógnita vergüenza y escándalo colonial*, Madrid, editorial España, 1933, 221 P.

GOUMAZ Max Liniger, *Brève histoire de la Guinée Equatoriale*, Paris, Editions l'Harmattan, 1988, 216 P.

-, *La Guinée Equatoriale Convoitée et Opprimée Aide-mémoire d'une démocrature 1968-2005*, Paris, Editions l'harmattan, 2005, 512 P.

-, *La Guinée Equatoriale un pays méconnu*, Paris, Editions l'harmattan, 1979, 508 P.

-, *Guinée Equatoriale-trente ans d'Etat délinquant Nguemiste*, Paris, Editions l'harmattan, 1998, 160 P.

HUGEUX Vincent, *Tyrans d'Afrique: les mystères du despotisme postcolonial*, Paris, Editions Perrin, 2021, 408 P.

IMOROU Abdoulaye, « Le récit politique Africain à la confluence du roman et des sciences politiques », in Isabelle Durand-Le Guern et Ioana Galleron (dirs), *Roman et politique*, 303 P.

JEAN-PIERRE Chrétien et Jean-Louis Triaud (dir.), *Histoire d'Afrique : les enjeux de mémoire*, Paris, Karthala, 1999, 404 P.

KOUI Théophile, *Côte d'Ivoire : les Cavaliers de l'Apocalypse*, Paris, l'Harmattan, 2010, 87 P.

-, *L'Afrique à l'épreuve de l'histoire*, Abidjan, Les Editions Balafons, 2012, 189 P.

MAMADOU Diouf, *l'Afrique dans le temps du monde*, Rot.Bo.Krik, 2023, 128 P.

MBEMBE Achille et SARR Felwine, *Ecrire l'Afrique-Monde*, Dakar, édition Jimsaan, 2017, 396 P.

MOUDILENO Lydie, Qu'est-ce qu'un auteur postcolonial, in Achille Mbembe et Felwine Sarr (dirs) *Ecrire l'Afrique-monde*, Dakar, PhilippeRey / Jimsaan, 2017, 396 P.

MUDIMBE Valentin-Yves, *L'invention de l'Afrique. Gnose, philosophie et ordre de la connaissance* (Traduit de l'anglais par Laurent Vannini), Paris, Présence Africaine Editions, 2021, 513 P.

N'GOM M'bare, *Dialogos con Guinea: panorama de la literatura guineoecuatorialiana de expresión castellana a través de sus protagonistas*, Barcelona, Labrys 54 Ediciones, 1996, 114 P.

N'GORAN David, *Le champ littéraire africain : Essai pour une théorie*, Paris, l'Harmattan, 2009, 292 P.

-, *Les enfants de la lutte. Chronique d'une imagination politique à Abidjan*, Paris, Publibook, 2012, 249 P.

-, *Les illusions de l'africanité. Une analyse socio-discursive du champ littéraire*, Paris, Editions Publibook, 2012, 176 P.

-, *Les champs littéraires de la marge : Quelques perspectives africaines*, Paris, l'Harmattan, 2021, 314 P.

OTABELA MEWOLO Josephe-Désiré, *Literatura rebelde desde el exilio Donato Ndongo-Bidyogo*, Madrid, Ediciones del Orto, 2010, 95 P.

REYBROUCK David Van, *Congo. Une histoire* (2010), France, Actes Sud, 2012 (pour la traduction française. Traduit du néerlandais (Belgique) par Isabelle Rosselin), 864 P.

TRAORE Aminata, *Le viol de l'imaginaire*, 2002, France, Librairie Arthème Fayard et Actes Sud, 206 P.

YAO Jean-Arsène, LAVOU Victorien Zoungbo et LUIS MANCHA San Esteban (coords), *Áfricas, Américas y Caribes: Representaciones colectivas cruzadas [XIX-XXI]*, Alcalá, Servicio de Publicaciones, Universidad de Alcalá, 2000, 534 P.

***Littératures**

ACHEBE Chinua, *Le démagogue (Man of people 1966)*, Dakar, Les nouvelles Editions Africaines, 1977, 219 P.

ÁVILA LAUREL Juan Tomás, *Nadie tiene buena fama en este país*, Ávila, Editorial Malamba, 2002, 103 P.

BOLEKIA BOLEKÁ Justo, *En la frontera del agua*, Madrid, SIAL/Casa de África, 2021, 132 P.

BONEKE Juan Balboa, *El reencuentro. El retorno del exiliado*, Madrid, Ediciones Guinea, 1985, 240 P.

ENGON Inocencio, *Nostalgia de un Emigrante*, Circulo de Democratas Hispano-Guineano, 2002, 159 P.

JARRY Alfred, *Ubu roi* (1978 1ère éd), Paris, Gallimard, 2002, 197 P.

JONES-MATHAMA Daniel, *Una lanza por el Boabi*, Barcelona, Editorial Casals. S.A., 1962, 310 P.

KOUROUMA Ahmadou, *Les soleils des indépendances*, Paris, Seuil, 1970, 202 P.

LABOU-TANSI Sony, *Antoine m'a vendu son destin*, Paris, éditions Acoria, 1997, 64 P.

-*La vie et demie*, Paris, Editions du Seuil, 1979, 191 P.

LUCA DE TENA Torcuato, *Pepa Niebla*, Barcelona, Editorial Planeta, 1970, 496 P.

-, *Edad prohibida*, Barcelona, Editorial Planeta, 1958, 328 P.

MABANCKOU Alain, *African psycho*, France, Editions Le Serpent à plumes, 2003, 219 P.

MEKUY Guillermina, *Las Tres Vírgenes de Santo Tomás*, Madrid, Santillana Ediciones generales, 2008, 244 P.

NCOGO Maximiliano, *Adjá-Adjá y otros relatos*, Madrid, Centro Cultural Hispano Guineano, 1994, 46 P.

OTO James, *Le drame d'un pays*, Yaoundé, Editions CLE, 1979, 136 P.

WRIGHT Richard, *Puissance noire*, Paris, édition Corrèa, 1954, 400 P.

***Articles**

BIDIMA Jean-Godefroy, « La traversée des mondes », in *Esprit* 2020/1-2 (Janvier-Février), pp. 79-91, <https://www.cairn.info/revue-esprit-2020-1-page-79.htm> (Consulté le 09/04/2024).

BIDIMA Jean-Godefroy, « Introduction. De la traversée: raconter des expériences, partager le sens », in *Rue Descartes* 2022/2 ((n° 36), p. 1-2, pages 7 à 18.

BOHOUSSOU Adjo N'Go Rosine, « Entretien avec BOLEKIA BOLEKÁ Justo » in *Sociocriticism* [En ligne], XXXVI-1, 2022, mis à jour le : 14/09/2022, URL : <https://revues.univ-tlse2.fr:443/sociocriticism/index.php?id=3295>.

BOHOUSSOU Adjo N'go Rosine, *Marges, mots/maux de la dictature. Entre phatique et performatif. Exemple de la Guinée Equatoriale à travers Los poderes de la tempestad* (1997). CALAO, Numéro 2-Volume 1-Juin 2024.

BOLEKIA BOLEKÁ Justo, « Panorama de la literatura español en Guinea Ecuatorial », in *El español en el mundo*, Anuario del Instituto Cervantes, https://cvc.cervantes.es/lengua/anuario/anuario_05/bolekia/p01.htm (Consulté le 17/04/2024).

BUSCA libre, <https://www.buscalibre.us/libro-el-papa-verde/52472492/p/52472492> (Consulté le 05/01/2024).

DARIGOL Adeline, « Etat des langues en Guinée Equatoriale », in *Accompagnement sociobiographique en contexte post-colonial*, n°8, 2016.

GUILHOT Nicolas, La promotion internationale de la démocratie : un regard critique, Pages 28 à 31, <https://shs.cairn.info/revue-mouvements-2001-5-page-28?lang=fr>. (consulté le 20/08/2023).

GROUPE de la banque africaine de développement, Annonce de nomination au poste de chef de bureau pays de la Banque au Mozambique : M. César Augusto Mba Abogo, publié le 07 juin 2021, <https://www.afdb.org/fr/news-and-events/annonce-de-nomination-au-poste-de-chef-de-bureau-pays-de-la-banque-au-mozambique-m-cesar-augusto-mba-abogo-44534> (consulté le 15/04/2024).

INSTITUTO CERVANTES, *El legado del guineano Donato Ndongo a la Caja de Letras del Cervantes*, in la Vanguardia, <https://www.lavanguardia.com/vida/20220726/8432809/legado-guineano-donato-ndongo-llega-caja-letras-cervantes.html> (Consulté le 05/03/2023).

LOUNGOU Serge, « La libre circulation des personnes au sein de l'espace de la C.E.M.A.C : entre mythes et réalités » in *Belgeo*, revue Belge de Géographie, n°3, 2010, pp. 315-330.

NDONGO-BIDYOGO Donato, *I premio "Amadou Ndoyé"*, Atanga n°9, p. 20, Andrea Ramos (coord), édité par Centro Cultural de España en Malabo – CCEM, Malabo (Consulté le 08/03/2023). (PDF)

SARR Felwine, *Polémique autour de Mohamed Mbougar Sarr: Felwine Sarr prend position*, sene.news, 23 novembre 2021, https://www.senenews.com/actualites/polemique-autour-de-mohamed-mbougar-sarr-felwine-sarr-prend-position_376436.html (Consulté le 12/03/2022).

TENON Koné, *Entrevista a Donato-Ndongo, Perpignan*, Université de Perpignan Via Domitia, 2013, DOC-20230422-WA0018.pdf (Consulté le 15/12/2021).

<https://www.casadellibro.com/libro-el-papa-verde-3-ed/9788420630885/370620> (Consulté le 05/01/2024).

<https://www.claustrofobias.com/el-papa-verde-miguel-angel-asturias/> (Consulté le 05/01/2024).

* Vidéos (You Tub), séminaires, wbinaires et blogs

BOXOFFICE / Dramas / Film Complets, 14 janvier 2022, *Une femme en danger*/ Film Complet en Français / Drame, Thriller, 1 heure 58 min 50 secondes, <https://youtu.be/C2rvWs40VIE>. (Consulté le 25/02/2022).

DONATO-NDONGO Bidyogo, *Jornadas España y Guinea Ecuatorial. Colonialismo, independencia y estado fallido*, Facultad de ciencias políticas y sociología, universidad complutense de Madrid, 30 de octubre, a las 16:00, Murcia (YouTube).

FES-Vers-une-voix-unitaire-des-travailleurs-et-travailleurs-de-la-banane-en-Afrique-2019.pdf.

FOKA Alain, France 24, (10/04/2012). *Teodoro Obiang Nguema Mbasogo, président de la République de Guinée Equatoriale* [Vidéo]. YouTube. <https://youtu.be/dz02Tdd3V58> (Consulté le 15/02/2023).

GONZÁLEZ MOLINA Fernando (réalisateur), MyDigitalCompany (fournisseur), *Palmiers dans la neige (Palmeras en la nieve, version originale)*, 2017, 2h43, <https://youtu.be/drSiHkEvvxA?si=09z82uD9PuYix-Be> (consulté le 26/08/2023).

MINGAT Alain, NDEM Francis et SEURAT Adeline, 12/2013, *Cahier de la recherche sur l'éducation et les savoirs, Dossier : École, alphabétisation et lutte contre l'illettrisme ; La mesure de l'analphabétisme en question. Le cas de l'Afrique subsaharienne*, p. 27-45, <https://journals.openedition.org/cres/2288> (consulté le 03/04/2024).

N'GOM M'baré, Para sus invitados internacionales se pueden unir por : <https://www.youtube.com/watch?v=sxeXfbvGi0> Se denomina 1 Seminario Permanente de Pedagogía y Tercer encuentro de socialización de Proyectos Pedagógicos, le 24 avril 2021.

SANGUIN André-Louis, *São Tomé e Príncipe, les îles du milieu du monde : évaluation critique à propos de leur géographie politique*, P11, AL Sanguin-Confins [Online], 2014-journals.openedition.org, 03-10-2021 à 20h, p 16 (Consulté le 10/5/2022).

SILAT Semillero, (27/02/2016). *Conferencia Actual Cuadernos de Literatura 2016 con Michael J. Lazzara : Dictadura y complicidad civil : Chile, a 40 años del golpe* [Vidéo]. <https://www.youtube.com/watch?v=751rmIKo5O4> (consulté le 02/09/23).

QUINCOCES Sonia Fernández, *LiterAfrica* (Ce blog sert à la diffusion de la littérature africaine. *Justice- Le tribunal d'Agboville prépare sa sentence contre l'entreprise française les Plantations Jean Eglin – Laurore (Plantation de banane à Agboville)*, (wiki) <https://www.laurore.net/justice-lentreprise-francaise-les-plantations-jean-eglin-bientot-situee-sur-sa-sentence/> (consulté le 09/12/2022).

Compagnie des bananes de Côte d'Ivoire, in Abidjan.net, (wiki)<https://business.abidjan.net/annonces-legales/4-autres-categories/38913-compagnie-des-bananes-de-cote-divoire-cdbci> (consulté le 17/01/23).

La bananière de Tiassalé (Batia), in Abidjan.net, (wiki) <https://business.abidjan.net/annonces-legales/17-fusion-absorption/48509-la-bananiere-de-tiassale-batia> (Consulté le 10/10/2022)

La Déclaration d'Asmara sur les Langues et Littératures Africaines, <http://www.bisharat.net/Documents/declaration.htm>, (Consulté le 17/09/23)

<https://www.agenciaocote.com/blog/2024/01/20/segun-giammattei-redujo-el-analfabetismo-de-19-19-a-15-66/> (consulté le 03/04/2024).

***Dictionnaires physiques et numériques**

CORMONT Jessy, BOUAMAMA Saïd (Dir) et FOTIA Yvon, *Dictionnaire des dominations de sexe, de race, de classe: Collectif Manouchian*, Paris, Editions Syllepse, 2012, 331 P.

DE COVARRUBIAS Sébastien, *Tesoro de la Lengua Castellana o Española*, Madrid, Ediciones Turner, 1611 P.

MOLINER María, *Diccionario de uso del Español de A-G*, Madrid, Editorial Gredos, 1983, 1446 P.

ROBERT Paul (auteur), REY Alain et REY-DEBOVE Josette (dirs.), *Le petit Robert* (1ère éd 1967), Paris, Edition des 50 ans, 2017 (nouvelle éd), p 771, 2837 P.

Dictionnaire en ligne Le Grand Robert, in <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/domination> (Consulté le 30/8/2020).

Dictionnaire Larousse en ligne, in <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/domination/26382> (Consulté le 30/8/2020).

BEACCO Jean-Claude (MAINGUENEAU D. et CHARAUDEAU P. (dir.) Dictionnaire d'analyse du discours, Seuil) ; articles rédigés par J-C B | - Academia.edu, https://www.academia.edu/38328748/Dictionnaire_d_analyse_du_discours_Maingueneau_D_and_Charaudeau_P_dir_Seuil_articles_r%C3%A9dig%C3%A9s_par_J_C_B, (Consulté le 02/10/23).

Real Academia Española, in <https://dle.rae.es/dominaci%C3%B3n> (Consulté le 30/08/2020).

La Real Academia Española, *Diccionario de la lengua castellana* (1780, 1^{ère} ed), Casa de los Sucesores de Hernando, Madrid, 1914 (14^{ème} éd), p 382, 1080 P.

VIII- Quelques ouvrages sur la postcolonie³¹¹

ANIMAN Akassi et LAVOU ZOUMBGO Victorien (éd.), *Discursos postcoloniales y renegociaciones de las identidades negras*, Perpignan, Marges32, CRILAUP, Presses Universitaires de Perpignan, 2010, 358 P.

BARDOLPH Jacqueline, *Etudes postcoloniales et littératures*, Paris, Editorial Champion, 2002, 73 P.

BESSIERE Jean et MOURA Jean Marc (éd.), *Littératures postcoloniales et francophones*, Genève, Champion, 2001, 202 P.

BHABHA Homi, *Les lieux de la culture, une théorie postcoloniale*, (traduit de l'anglais par François Buillot), Paris, Payot, 2007, 414 P.

CLAVARON Yves, *Poétique du roman postcolonial*, Saint Etienne, publication de l'Université de Saint Etienne, 2011, 203 P.

MANGEON Antony (éd.), *Posture postcoloniale. Domaine africains et antillais*, Paris, éditions Karthala, 2012, 320 P.

MBEMBE Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, 293 P.

MOURA Jean Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presse Universitaire de France (PUF), 1999 (rééd. :2007), 183 P.

OTABELA Joseph-Désiré, « Leer el tiempo en *Los poderes de la tempestad* », in Animan Akassi et Lavou Zoumbgo Victorien (ed.), *Discursos postcoloniales y renegociaciones de las identidades negras*, Perpignan, Marges32, CRILAUP, Presses Universitaires de Perpignan, 2010, pp. 215-231, 358 P.

³¹¹ Tous les ouvrages énumérés ici dans cette entrée ne sont pas tous cités dans le corps de la thèse.

SPIVAK Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (Traduit de l'anglais par Gerôme Vidal), Paris, éditions Amsterdam, 2006, 109 P.

SULTAN Patrick, *La scène littéraire postcoloniale*, Paris, édition le manuscrit, 2011